

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

XXXVIII

ALFRED ERNOUT

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

FRANÇOIS THOMAS

PROFESSEUR
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

SYNTAXE LATINE

2^e ÉDITION (TIRAGE CORRIGÉ ET REVU)

PARIS

ÉDITIONS KLINCKSIECK

1964

1^{re} édition : 1951

2^e édition : 1953

(3^e tirage 1964)

PRÉFACE

En écrivant cette nouvelle Syntaxe latine, nous avons voulu d'abord donner aux étudiants un livre qui les mît au courant des résultats acquis dans ce domaine par plus d'un demi-siècle de recherches. Sans doute les faits n'ont pas changé, mais le nombre en a augmenté, et l'interprétation de l'ensemble s'en est trouvée modifiée. Une étude plus approfondie et plus minutieuse des textes a permis, notamment, de restituer à la latinité classique des constructions qu'une conception trop étroite de la correction en avait éliminées ; les notions de langue « littéraire », « familière », « vulgaire » ont été précisées ; l'origine, l'évolution et le développement de certains tours syntaxiques, déterminés avec exactitude, laissent suivre sans erreur les progrès de la langue dans des directions définies. Aujourd'hui, il ne suffit plus de dire, par exemple, que le type de phrase *dixi quod* (ou *dixi quia*) est incorrect — ce qui n'est vrai, du reste, qu'en partie — mais il faut — et on le peut — montrer sur quels modèles voisins de sens la construction a pu naître, comment et pourquoi elle a gagné peu à peu, éliminant la forme dite « proposition infinitive », dont la lourdeur et la fréquente ambiguïté déconseillaient l'emploi. Cette généralisation de *quod* ne se constate pas seulement dans l'exemple précédemment cité : on voit cette conjonction se substituer aux autres conjonctions complétives, en particulier à *ut*, dont il ne reste plus trace dans les langues romanes ; mais, si la chose a pu se faire, c'est qu'il y avait des cas où le latin pouvait indifféremment user de l'une ou de l'autre, et

dire aussi bien *accidit quod* et *accidit ut*. La disparition du génitif et du datif au profit de constructions avec *de* et *ad*, que l'on constate dans les langues romanes, n'est pas due seulement à l'amuïssement des syllabes finales qui masquait le rôle des désinences casuelles, mais au fait que souvent le sujet parlant avait le choix, par exemple, entre *unus multorum* et *unus de multis*, *dare morti* et *dare ad mortem*. Les phénomènes de génération spontanée sont rares en syntaxe comme ailleurs ; et le grammairien ne doit pas se contenter de décrire les faits ; il doit les classer d'abord, pour ensuite en expliquer la naissance et l'évolution, marquer les formes neuves dont l'usage ira se développant, comme les survivances d'un état ancien — tels certains emplois du génitif — qui ne se maintiennent qu'en vertu d'une tradition précaire et destinée à s'oublier.

Ces brèves considérations indiquent suffisamment le caractère de ce livre. Ce n'est pas que les auteurs méconnaissent ou diminuent l'importance de l'époque classique dans l'histoire du latin ; et l'abondance des exemples empruntés à César et à Cicéron en fait foi. Nous n'avons pas oublié que nous nous adressons surtout à des jeunes gens qui liront principalement des textes de l'*aetas aurea* ou *argentea*, qui ont besoin de connaître l'usage des bons auteurs, pour leur édification propre et pour celle des élèves qu'ils auront à instruire. Mais l'aspect pris par la langue à l'époque de Cicéron ou d'Auguste est le résultat d'une élaboration que l'on peut suivre à partir de Plaute ; aussi avons-nous puisé dans l'œuvre du comique nombre de phrases, destinées soit à montrer les différences qui la séparent de la langue classique, soit à signaler les amorces d'innovations qui se développeront après lui. De même, il nous a semblé nécessaire de poursuivre l'exposé assez loin dans la latinité impériale. On y observe deux tendances : **dans la langue littéraire**, la multiplication des « tournures poétiques », due à l'influence de Virgile ; **dans la langue « populaire »**, le développement des constructions qui préparent les langues romanes. Nous

avons indiqué, avec discrétion, ces deux sortes d'actions qui s'exercent concurremment.

La syntaxe latine apparaîtra donc ici plus complexe qu'on ne l'enseigne dans les classes ou pour la confection du « thème latin ». Pour faciliter la lecture de ce livre, nous avons appuyé chaque « règle » d'un bon nombre d'exemples, que nous avons presque tous traduits, au moins dans leur partie pertinente : nous espérons que ce qu'il peut y avoir d'abstrait dans la rédaction du précepte s'en trouvera éclairé et précisé. Nous avons multiplié les renvois d'un paragraphe à l'autre, chaque fois que la comparaison laissait voir la diversité des constructions possibles. Mais nous n'avons que très rarement fait appel à la comparaison avec les dialectes italiques et avec le grec ; pour cette dernière langue, il nous a paru bon de signaler les hellénismes de syntaxe non douteux qu'on trouve, les uns chez les poètes, et surtout à partir de Lucrèce et de Virgile, les autres, dans la langue technique, et plus encore dans celle de l'Église, sous l'influence des textes sacrés que traduisent ou dont s'inspirent les auteurs chrétiens. Nous n'avons jamais perdu de vue que la syntaxe latine est une construction originale, résultat d'un développement autonome, qu'elle doit s'exposer et s'expliquer en elle-même et pour elle-même.

Nous devons beaucoup aux grammairiens qui nous ont précédés, et la bibliographie sommaire que nous donnons mentionnera les noms des savants, philologues ou linguistes, envers qui notre dette est la plus grande. Mais nous tenons à citer spécialement le nom d'Othon Riemann, dont la *Syntaxe latine*, parue en première édition en 1886, a fourni aux étudiants un excellent instrument de travail. Qu'elle ait pu se maintenir pendant plus de soixante ans est la meilleure preuve de son mérite. Pourtant, on s'accorde aujourd'hui à dépasser les limites assez étroites que Riemann s'était tracées ; et les remaniements auxquels, depuis la mort de l'auteur, l'ouvrage a été soumis en ont parfois rompu l'unité et compliqué la lecture, sans remédier

entièrement à son défaut initial. Nous souhaitons que notre livre rende aux nouvelles générations les mêmes services que le livre de Riemann a rendus dans le passé et qu'il rencontre auprès d'elles un accueil aussi favorable.

A. E. et F. T.

Janvier 1951.

Sans différer essentiellement de la première, cette seconde édition a été l'objet d'une révision attentive de M. F. Thomas, qui a entraîné de nombreux changements de détail. On s'est efforcé de rendre l'exposé plus précis et plus clair, on a augmenté le nombre des exemples probants et amélioré la traduction. Parfois même l'ordre de présentation des faits a été modifié pour adopter un exposé qui a paru plus logique. Pour répondre à un souhait souvent exprimé, il a été ajouté un « Index des exemples », comme en avait déjà la *Syntaxe* de Riemann. Bref, il n'est pour ainsi dire pas une page qui n'ait été, peu ou prou, modifiée et, nous l'espérons, améliorée.

A. E. et F. T.

Décembre 1952.

A la faveur des deuxième et troisième tirages, quelques modifications ont été effectuées. On a voulu, dans une mesure même restreinte, ne pas négliger l'occasion d'améliorer l'exposé en tenant compte des critiques et suggestions qui ont pu être formulées.

A. E. et F. T.

ABBREVIATIONS : ap. = apud ; class. = classique ; gr. = grec ; sc. = scilicet (c.-à-d.) ; s. u. = sub verbo ; v. lat. = vieux latin.

BIBLIOGRAPHIE

Études

Seuls sont mentionnés ici des ouvrages généraux ou quelques travaux significatifs. Divers renvois à des études particulières sont faits, en outre, au cours de l'ouvrage. Mais, pour des indications détaillées, on se reportera, d'une part, à la *Latéinische Grammatik* de Leumann-Hofmann, citée ci-dessous, d'autre part à l'*Année philologique* de J. Marouzeau et J. Ernst et à la *Bibliographie pratique de la langue latine* de J. Cousin, Paris, 1951.

- K. BRUGMANN und B. DELBRÜCK, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strassburg. Les tomes III, IV et V (1893-1900), consacrés dans la 1^{re} édition à la Syntaxe, sont de B. Delbrück seul; ils sont en partie remplacés par la 2^e édition du tome II, due à Brugmann (emploi des formes nominales et verbales, 1906-1916).
- K. BRUGMANN, *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. française, Paris, 1905.
- A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 8^e éd., Paris, 1937.
- W. HAVERS, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg, 1931.
- J. WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch, I-II, 2^e éd., Basel, 1926-1928.
- A. MEILLET et J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2^e éd., par J. VENDRYES, Paris, 1948.
- A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3^e éd., Paris, 1933 (reproduite en 1948).
- G. DEVOTO, *Storia della lingua di Roma*, Bologne, 1940.
- A. MEILLET et A. ERNOUT, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 3^e éd., Paris, 1951.

- C. D. BUCK, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, 2^e éd., Boston, 1928.
- M. NIEDERMANN, *Précis de phonétique historique du latin*, nouv. éd., Paris, 1953.
- A. ERNOUT, *Morphologie historique du latin*, 3^e éd., Paris, 1953.
- MADVIG, *Grammaire latine*, trad. française, 3^e éd., Paris, 1876.
- W. G. HALE and C. D. BUCK, *A latin Grammar*, Boston, 1903.
- G. LANDGRAF, *Historische Grammatik der lat. Sprache*. III, 1 : J. GOLLING, *Einleitung in die Geschichte der lat. Syntax* ; GOLLING-LANDGRAF, *Literatur zur histor. Syntax* ; H. BLASE, *Tempora, Modi und Genera verbi* ; 2 : C. F. W. MÜLLER, *Syntax des Nominativs und Akkusativs im Lat.* ; Leipzig, Teubner, 1903 et 1908.
- R. KÜHNER, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, 2^e éd. du t. II (2 vol.) : *Syntax*, par C. STEGMANN, Hannover, 1912 et 1914.
- M. LEUMANN und J. B. HOFMANN, *Lateinische Grammatik*, refonte complète en 5^e éd. de l'ancien ouvrage de Stolz-Schmalz, München, 1926-1928. — A la 2^e partie, *Syntax und Stilistik*, qui est l'œuvre de J. B. HOFMANN, il est renvoyé par le seul nom de cet auteur.
- O. RIEMANN, *Syntaxe latine*, Paris, 1886 ; ouvrage revu ensuite par P. LEJAY (1894, 1900, 1907, 1920) et par A. ERNOUT (1925, 7^e éd.).
- O. RIEMANN et H. GOELZER, *Grammaire comparée du grec et du latin*. T. II : *Syntaxe*, Paris, 1897.
- A.-C. JURET, *Système de la syntaxe latine*, 2^e éd., Paris, 1933.
- A. TOVAR, *Gramática histórica latina, Sintaxis*, Madrid, 1946.
- M. BASSOLS DE CLIMENT, *Sintaxis histórica de la Lengua latina*. I, 1 et II, 1, Barcelone, 1945 et 1948. Du même : *Sintaxis latina*. I, Madrid, 1956.
- A. TRAINA, *Esegesi e Sintassi*, Padoue, 1955.
- F. BLATT, *Précis de syntaxe latine*, trad. fr., Lyon, 1952.
- Ed. WÖLFFLIN, *Ausgewählte Schriften*, Berlin, 1933.
- E. LÖFSTEDT, *Syntactica*. I : *Ueber einige Grundfragen der lat. Nominal-Syntax*, 2^e éd., Lund, 1942 ; II : *Syntaktisch-stilistische Gesichtspunkte und Probleme*, Lund, 1933.
- E. LÖFSTEDT, *Vermischte Studien zur lateinischen Sprachkunde und Syntax*, Lund, 1936.
- E. LÖFSTEDT, *Coniectanea*, I, Uppsala-Stockholm, 1951.
- P. LEJAY, *Le progrès de l'analyse dans la syntaxe latine*, dans *Mélanges L. Havet*, Paris, 1909, p. 197-233.
- A. ERNOUT, *Philologica*, Paris, 1947.
- D. BARBELENET, *De l'aspect verbal en ancien latin*, Paris, 1913.
- P. PERROCHAT, *Recherches sur la valeur et l'emploi de l'infinitif subordonné en latin*, Paris, 1932.

- P. PERROCHAT, *L'infinitif de narration en latin*, Paris, 1932.
- S. A. HANDFORD, *The Latin subjunctive*, Londres, 1947.
- Fr. THOMAS, *Recherches sur le subjonctif latin ; histoire et valeur des formes et Recherches sur... le préverbe latin ad-*, Paris, 1938.
- Ch. HYART, *Les origines du style indirect latin...*, Bruxelles, 1954.
- J. BRENOUS, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, Paris, 1895.
- J. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, 1^{re} éd., Paris, 1945 ; 2^e éd., 1954.
- E. BERGER, *Stylistique latine*, traduite et remaniée par M. BONNET et F. GACHE, 4^e éd., Paris, 1933.
- J. MAROUZEAU, *Traité de stylistique appliquée au latin*, 2^e éd., Paris, 1946.
- J. MAROUZEAU, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, Paris, 1949.
- J. B. HOFMANN, *Lateinische Umgangssprache*, 3^e éd., Heidelberg, 1951.
- C. E. BENNETT, *Syntax of early latin. I : The verb ; II : The cases*, Boston, 1910-1914.
- W. M. LINDSAY, *Syntax of Plautus*, Oxford, 1907.
- J. T. ALLARDICE, *Syntax of Terence*, Oxford, 1929.
- J. LEBRETON, *Études sur la langue et la grammaire de Cicéron*, Paris, 1901.
- L. LAURAND, *Études sur le style des discours de Cicéron*, 4^e éd., 3 vol., Paris, 1936-1938.
- O. RIEMANN, *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, 2^e éd., Paris, 1884.
- V. VÄÄNÄNEN, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Helsinki, 1937.
- P. PERROCHAT, *Pétrone, Le Festin de Trimalcion, Commentaire exégétique et critique*, 2^e éd., Paris, 1952.
- M. JEANNERET, *La langue des tablettes d'exécration latines*, thèse, Neuchâtel, 1918 (cf. aussi *Rev. Phil.*, XL (1916), p. 22 sqq.).
- L. CONSTANS, *Étude sur la langue de Tacite*, Paris, 1893.
- H. HOPPE, *Syntax und Stil des Tertullian*, Leipzig, 1903.
- H. GOELZER, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, Paris, 1884.
- E. LÖFSTEDT, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Uppsala, 1911 (= *Komm.*).
- J. PIRSON, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles, 1901.
- A. CARNOY, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, 2^e éd., Bruxelles, 1906.
- H. RÖNSCH, *Itala und Vulgata*, 2^e éd., Marburg, 1875.
- A. H. SALONIUS, *Vitae Patrum*, Lund, 1920.

- M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890.
 J. SVENNUNG, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Uppsala, 1935.
 H. MØRLAND, *Die lateinischen Oribasiusübersetzungen*, Oslo, 1932.
 D. NORBERG, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins...*, Uppsala, 1943.
 D. NORBERG, *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, Uppsala, 1944.
 E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, 4^e éd., Paris, 1947.
 O. BLOCH-VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2^e éd., Paris, 1950.

Recueils de textes, périodiques, etc.

- Thes. *Thesaurus linguae Latinae*, Leipzig, 1900 sqq.
 C. E. *Carmina Latina epigraphica conlegit Fr. Buecheler*, Leipzig, I, 1895; II, 1897; III, 1926 (Suppl. de Lommatszsch).
 C. G. L., *Corpus Glossariorum Latinorum a G. Loewe inchoatum edidit G. Goetz*, I-VII, Leipzig et Berlin, 1888-1903.
 C. I. L. *Corpus inscriptionum Latinarum*.
 G. L. K. *Grammatici Latini ex recensione H. Keilii*, I-VIII, Leipzig, 1857-1870.
 C. S. E. L. *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum*, Wien.
 Grom. Lat. *Gromatici Latini ex recensione C. Lachmanni*, I-II, Berlin, 1848-1852.
 Peter, *Historicorum Romanorum reliquiae... recensuit H. Peter*, I-II, Leipzig, 1870-1906.
 Ribb. *Scenicae Romanorum poesis fragmenta... recognovit O. Ribbeck*. I : *Tragici*; II : *Comici*, 3^e éd., Leipzig, 1897-1898.
 Tab. Del. *Dèfixionum tabellae... collegit A. Audollent*, Paris, 1904. — D'autres tablettes ont été publiées ensuite, notamment dans l'*American Journal of Philology*, XXXIII, 1 Supplement; etc.
 A. L. L. G. *Archiv für lat. Lexikographie und Grammatik*, I-XV, Leipzig, 1884-1908.
 B. S. L. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1869 sqq.
 Emer. *Emerita, Boletín de Lingüística y Filología Clásica*, Madrid, 1933 sqq.
 Gl. *Glotta, Zeitschrift für gr. u. lat. Sprache*, Göttingen, 1909 sqq.
 Gnom. *Gnomon, Kritische Zeitschrift für die gesamte klassische Altertumswissenschaft*, Berlin, 1925 sqq.
 I. F. *Indogermanische Forschungen*, Strassburg-Berlin, 1892 sqq.

- Latom.* *Latomus*, *Revue belge d'études latines*, Bruxelles, 1937 sqq.
Mnemos. *Mnemosyne*, Leyden, 1852 sqq.
M. S. L. *Mémoires de la Société de Linguistique*, Paris, 1868 sqq.
Philol. *Philologus*, *Zeitschrift für das klassische Altertum*, Göttingen und Leipzig, 1846 sqq.
R. É. A. *Revue des Études Anciennes*, Bordeaux, 1899 sqq.
R. É. L. *Revue des Études Latines*, Paris, 1923 sqq.
R. Phil. *Revue de Philologie*, Paris, 1845 sqq.

Auteurs et textes latins

- | | |
|---|--|
| AFRAN. Afranius (Ribb. II) | CATULLE |
| AMM. Ammien Marcellin | CÉS. César (et Corpus Caesarianum) |
| AMP. Ampelius | <i>B. C.</i> <i>Bellum Ciuile</i> |
| ANT. PLACENT. Antoninus Placentinus | <i>B. G.</i> <i>Bellum Gallicum</i> |
| <i>Itin. Itinerarium</i> (C. S. E. L., 39) | <i>B. Afr.</i> <i>Bellum Africum</i> |
| APIC. Apicius | <i>B. Hisp.</i> <i>Bellum Hispaniense</i> ; etc. |
| <i>App. Pr. Appendix Probi</i> (A. L. L. G. XI, 1900, p. 301-331) | CIC. Cicéron |
| APUL. Apulée | <i>Ac.</i> <i>Academica</i> |
| <i>Ap.</i> <i>Apologie</i> | <i>Arat.</i> <i>Aratea</i> |
| <i>Mét.</i> <i>Métamorphoses</i> ; etc. | <i>Arch. pro Archia</i> |
| ARN. Arnobe | <i>At. ad Atticum epistulae</i> |
| <i>Adu. Nat. Disputationes aduersus Nationes</i> (C. S. E. L., 4) | <i>Balb. pro Balbo</i> |
| AUG. saint Augustin | <i>Br.</i> <i>Brutus</i> |
| <i>Conf.</i> <i>Confessions</i> | <i>Caec. pro Caecina</i> |
| <i>Enarr. Ps.</i> <i>Enarrationes in Psalmos</i> | <i>Cael. pro Caelio</i> |
| <i>Loc. Hept.</i> <i>Locutiones in Heptateuchum</i> | <i>Cat. in Catilinam</i> |
| <i>Ep.</i> <i>Epistulae</i> ; etc. | <i>Cl. pro Cluentio</i> |
| CAEL. ANTIP. Caelius Antipater (Peter) | <i>C. M.</i> <i>Calo Maior (de Senectute)</i> |
| CAEL. AUR. Caelius Aurelianus | <i>Dei. pro rege Deiotaro</i> |
| <i>Acul. Acularum passionum libri</i> ; etc. | <i>Diu. Caec. in Q. Caecilium diuinationio</i> |
| CASSIOD. Cassiodore | <i>Diu. de Diuinatione</i> |
| <i>Hist. Historia triperlita</i> ; etc. | <i>Dom. de Domo sua</i> |
| CATON | <i>Fa. ad Familiares epistulae</i> |
| <i>Agr. de Agricultura</i> | <i>Fi. de Finibus</i> |
| <i>Fragm. Fragments</i> (éd. Jordan, 1860) | <i>Fl. pro Flacco</i> |
| | <i>Font. pro Fonteio</i> |
| | <i>Har. Resp. de Haruspicum responsis</i> |
| | <i>Inu. de Inuentione</i> |
| | <i>Lae. Laelius (de Amicitia)</i> |
| | <i>Leg. de Legibus</i> |
| | <i>Leg. Agr. de Lege Agraria</i> |
| | <i>Lig. pro Ligario</i> |

- Marc. pro Marcello*
Mi. pro Milone
Mu. pro Murena
N. D. de Natura Deorum
Of. de Officiis
Or. Orator
de Or. de Oratore
Par. Paradoxa
Part. Partitiones oratoriae
Ph. Philippiques
Pis. in Pisonem
Planc. pro Plancio
Pomp. pro lege Manilia de imperio
Cn. Pompei
Prou. Cons. de Prouinciis Consularibus
Q. fr. ad Quintum fratrem epistulae
Quinct. pro Quinctio
Quir. oratio ad Quirites
Rab. Per. pro C. Rabirio perduellionis reo
Rab. Post. pro Rabirio Postumo
Rep. de Republica
Rosc. Am. pro Sex. Roscio Amerino
Rosc. Com. pro Roscio comoedo
Scau. pro Scauro
Sest. pro Sestio
Sul. pro Sulla
Tim. Timaeus
Top. Topica
Tu. Tusculanes
Tul. pro M. Tullio
Val. in Vatinius
Ver. in Verrem
 CL. QUADR. Claudius Quadrigarius (Peter)
 COLUM. Columelle
 COMMOD. Commodien
Apol. Carmen apologeticum ; etc.
 CURT. Quinte Curce
 CYPR. saint Cyprien
Did. Apost. Didascalia Apostolorum
 Digeste
 Donat
 ENN. Ennius (2^e éd. Vahlen, 1903)
 EUS. saint Eusèbe
 EUTR. Eutrope
 FEST. Festus (lexicographe)
 FREDEG. Frédégaire
 FLOR. Florus
 FRONT. Fronton
 FRONTIN
Aqu. de Aquaeductu
Strat. Strategemata
 GAIUS
Inst. Institutiones
 GELL. Aulu-Gelle.
 GREG. M. saint Grégoire le Grand
 GRÉG. T. Grégoire de Tours
Conf. in gloria Confessorum
H. F. Historia Francorum
Iul. de uirtutibus S. Iuliani
Mart. de uirtutibus S. Martini
Martyr. liber in gloria Martyrum
Patr. uita Patrum
 HERM. Hermas (trad. lat.)
 HIER. Hieronymus (saint Jérôme)
Ep. Epistulae ; traduction de la Bible (Vulgate) ; etc.
 HIRT. A. Hirtius (auteur du VIII^e livre du *Bellum Gallicum*)
Hist. Aug. Histoire Auguste
 HOR. Horace
A. P. Art poétique
C. S. Chant Séculaire
Ép. Épîtres
Épod. Épodes
Od. Odes
S. Satires
 ILYG. Ilygin
Astr. Astronomica
Fab. Fabulae
 IREN. trad. lat. de saint Irénée
 ITALIA (sc. uersio), nom donné aux traductions latines de la Bible antérieures à celle de saint Jérôme

- JORD. Jordanès
Get. de origine actibusque Getarum
Rom. de summa temporum uel origine... gentis Romanorum
- JUSTIN, *Abrégé de Trogue-Pompée*
- JUV. Juvénal
- JUVENC. Juvencus (C. S. E. L., 24)
- LACT. Lactance
- LIV. Tite-Live
- LUC. Lucain
- LUCIF. CAL. Lucifer de Cagliari
Athan. de sancto Athanasio (C. S. E. L., 14)
Reg. apost. de regibus apostolicis
- LUCIL. Lucilius (éd. Marx)
- LUCR. Lucrèce
- MACR. Macrobe
- MAN. Manilius
- MART. Martial
Mon. Anc. Moniment d'Ancyre
Mul. Chir. Mulomedicina Chironis
- NAEV. Naevius
- NEP. Corn. Népos
- NON. Nonius, grammairien
Nouel. Iust. Iustiniani Nouellarum uersio Latina
- ORIBASE, trad. lat. des traités grecs d'Oribase
- Ov. Ovide
Am. Amours
A. Am. Art d'aimer
F. Fastes
Her. Héroïdes
M. Métamorphoses
Pont. Pontiques
Rem. Remèdes à l'amour
Tr. Tristes
- PAC. Pacuvius (Ribb.)
Paneg. Panégyriques latins
- PEREGR. AETH. *Peregrinatio Aetheriae*
- PERS. Perse
- PÉTR. Pétrone
- PHAEDR. Phèdre
- PL. Plaute
Am. Amphitruo
As. Asinaria
Au. Aulularia
Ba. Bacchides
Cap. Captivi
Cas. Casina
Ci. Cistellaria
Cu. Curculio
Ep. Epidicus
Men. Menaechmi
Mer. Mercator
Mi. Miles Gloriosus
Mo. Mostellaria
Pc. Persa
Poe. Poenulus
Ps. Pseudolus
Ru. Rudens
St. Stichus
Tri. Trinummus
Tru. Truculentus
Vi. Vidularia
- PLIN.
 1. Plin., *Nat. (Histoire Naturelle)* = Pline l'Ancien
 2. Plin., *Ep. (Lettres)*, *Pan. (Panégyrique)* = Pline le Jeune
- POMP. BON. Pomponius Bononiensis (Ribb. II)
- PRISC. Priscien (grammairien)
- PROP. Properce
- PRUD. Prudence
Apoth. Apotheosis ; etc.
- RHET. HER. Rhétorique à Hércennius
- SAL. Salluste
C. Catilina
H. Histoires, fragments (éd. Maurenbrecher, 1893)
J. Jugurtha
S. C. Bac. Senatus consultum de Bacchanalibus (C. I. L. I², 581)
- SCRIB. LARG. Scribonius Largus

SÉN. Sénèque

1. SÉN., *Contr.*, *Suas.* = Sénèque le Père2. SÉN., *Ben. de Beneficiis**Clem. de Clementia**Ep. epistulae ad Lucilium**Helu. ad Heluiam de consolatione**Ir. de Ira**Marc. ad Marciam de consolatione**N. Q. Naturales Quaestiones**Prou. de Providentia*; etc. = Sénèque le Philosophe

SID. Sidoine Apollinaire

Carm. Carmina; *Ep. Epistulae*; etc.

SIL. Silius Italicus

SIS. Sisenna (Peter)

Sort. Sang. *Sortes Sangallensis codicis*SPART. Spartianus, écrivain de l'*Histoire Auguste*

STACE

SUÉT. Suétone

*Diu. Iul. César**Diu. Aug. Auguste**Ner. Néron*; etc.XII Tab. *Loi des Douze Tables*

TAC. Tacite

*Agr. Agricola**A. Annales**D. Dialogue**G. Germanie**H. Histoires*

TÉR. Térence

*Ad. Adelphe**An. Andria**Eu. Eunuchus**Haul. Haulontimorumenos**He. Hecyra**Ph. Phormio*

TERT. Tertullien

*Apol. Apologétique**Marc. aduersus Marcionem**Prax. aduersus Praxean**Spect. de Spectaculis**Vx. ad Vxorem*; etc.THÉOD. MOPS. Theodorus Mopsuestenus, *Commentarius in epistulas minores Pauli Apostoli* (traduit du grec)

TIB. Tibulle

TITINIUS (Ribb. II)

VAL. FL. Valerius Flaccus

VAL. MAX. Valère Maxime

VAR. Varron

*L. L. de Lingua Latina**Men. Menippearum fragmenta* (éd. Bücheler³, 1882)*R. R. Res Rusticae*

VEL. PAT. Velleius Paterculus

VEG. Végèce

Mul. Ars Mulomedicinae; etc.

VEN. FORT. Venantius Fortunatus

VG. Virgile

*B. Bucoliques**Én. Énéide**G. Géorgiques**Vit. Patr. Vitae patrum monachorum*

VITR. Vitruve

VOPISC. Vopiscus, écriv. de l'*Hist. Auguste*

VULG. Vulgate, traduction et édition de la Bible par saint Jérôme

Note. — Dans les références où l'indication du chapitre fait double emploi avec celle du paragraphe, la première a été habituellement supprimée. Un renvoi comme Cic., *Cal.* 1, 7 se lira donc : Cicéron, *Catilinaires*, livre I, paragraphe 7.

Nous avons utilisé pour nos citations les textes publiés par l'Association G. Budé, et à son défaut par Teubner ou la Clarendon Press. Pour les auteurs qui ne figurent pas dans ces collections, il est renvoyé aux éditions spéciales mentionnées dans l'index bibliographique du *Thesaurus Linguae Latinae* ou parues ultérieurement.

GÉNÉRALITÉS

§ 1. La syntaxe — du gr. σύνταξις « arrangement, disposition » — a pour objet l'étude de la phrase et l'emploi qui est fait de ses différents éléments (nom, verbe, mots invariables).

Le *nom* doit être entendu au sens large de forme nominale et comprend à ce titre : le substantif, qui nomme des êtres, des objets, des concepts ; le pronom, qui tient la place du substantif ; l'adjectif, qui attribue une qualité au substantif. En latin, d'une manière générale, le nom porte indication du nombre et du cas ; le genre est marqué, mais n'a pas un sens bien défini.

Le verbe a pour propre d'énoncer, en situant dans le temps, soit un acte : *ferio, edebat*, soit un état : *doleo*, soit un événement : *hostes urbem euerterunt*. Cette triple représentation d'un acte, d'un état, d'un événement est exprimée par le terme général de « procès » (lat. *processus* « ce qui se passe »). Le verbe porte indication du nombre, de la personne, du mode, du temps, de la « voix ». Certaines formations nominales lui ont été rattachées : infinitif, participe, supin, gérondif.

Les *mots invariables* comprennent plusieurs groupes : interjections : *heus, o, pro(h), uae* ; prépositions : *ab, ante, in, de, per* ; conjonctions : *et, nec, ut, quod, quom* ; adverbes : *fortiter, certo, bene*. On y reconnaît d'anciennes formes nominales fixées : *bene, certo, penes, circum*, ou verbales : *em, uel* ; mais ce sont souvent aussi des particules irréductibles à toute autre forme : *ab, de, ex, uae*, etc. Le rôle des mots invariables dans la phrase est allé en croissant. Les prépositions ont précisé les cas ; et l'adverbe tendit à remplacer un tour ancien avec adjectif : par exemple, *hodie ueni* s'est substitué à *hodiernus ueni*.

§ 2. Le *sujet* indique de qui ou de quoi l'énoncé est affirmé. Le mot qui contient l'énoncé est appelé *prédicat* — du lat. *praedicatum* « ce qui est déclaré ».

Une *phrase* est dite *verbale*, lorsque le prédicat est un verbe : *Caesar e Gallia redit*. Elle est dite *nominale*, si c'est un nom : *fabulae!* « histoires (que tout cela) ! », ou un nom accompagné d'un prédicat, sans copule : *res sacra miser* « le malheureux (est) chose sacrée » ; cf., plus loin, dans la Phrase simple, § 171. Il existe des types intermédiaires. Un nom servant de prédicat est rapporté au sujet par le verbe « être » : *Belgae Gallorum sunt fortissimi*. Ou bien, il est l'attribut du complément direct d'objet : dans *Fabium Maximum dictatorem senatus decrevit*, l'accusatif *dictatorem* fait partie de l'énoncé et, par suite, du prédicat au même titre que le verbe. Ce tour se retrouve à l'ablatif absolu : *Galba hoste decreto* « Galba ayant été déclaré ennemi public ».

§ 3. Dans la famille des langues indo-européennes, le latin est directement apparenté aux dialectes italiques (osque, ombrien), et plusieurs traits de ce groupe sont communs avec le celtique. Avec le grec, le latin n'avait pas de ressemblances particulières ; même de fortes différences l'en séparaient : article, nombre de cas, structure du verbe, etc. Par suite de l'influence exercée par le grec comme langue de civilisation, d'assez nombreux *hellénismes* se sont introduits dans la syntaxe latine. Toutefois, en dehors des calques ou transpositions propres aux textes de traduction, en dehors aussi de quelques imitations artificielles chez les poètes, beaucoup d'hellénismes ont un point d'appui dans des tournures existant ou ayant existé en latin même et qui les préparaient (Ernout, *Rev. Phil.* LXXI (1945), p. 112, note). La syntaxe latine offre en tout cas des ressemblances avec celle de l'osque et de l'ombrien, pour autant qu'on peut juger de cette dernière ; cf. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 195 sqq.

§ 4. Le latin est connu à une date relativement *tardive*. L'œuvre de Plaute, qui est le premier texte important qu'on ait conservé, a été écrite à la fin du III^e siècle et au début du II^e av. J.-C. : à cette époque,

le grec en était déjà à la *κωμή*. On ne saurait donc voir dans la langue de Plaute celle d'un autre Homère. Néanmoins, le latin garde certains traits archaïques : il n'a pas d'article, et la construction appositionnelle, qui était une des caractéristiques de la phrase ancienne, y a laissé diverses traces : *urbs Roma* « la ville *de* Rome », *horam amplius* « pendant plus *d'*une heure », *plus mille homines* « plus *de* 1,000 hommes », et même *aliquid id genus* « quelque chose *de* ce genre » (§ 37), au lieu de *aliquid huius generis* ; de nombreuses « particularités » d'accord subsistent de cet état. La subordination, qui rendait plus précise et plus claire l'expression des rapports entre les différents concepts, est surtout le fait de la langue littéraire. La langue parlée (*sermo cottidianus*) — cette appellation paraît préférable à celle de langue vulgaire (*sermo plebeius*) — a gardé, au contraire, une syntaxe plus libre ; et beaucoup de constructions qui s'y rencontrent, souvent dès le v. latin, se sont prolongées dans les langues romanes (italien, français, espagnol, etc.).

§ 5. La langue parlée est difficile à saisir et à suivre dans son ensemble. Au début, il est possible de s'en faire une idée assez précise grâce aux comédies de Plaute ou à un texte plus court comme le *de Agricultura* de Caton. Son cheminement est ensuite masqué par les progrès de la langue littéraire qui s'affirment dès Térence. Néanmoins, quelques indications sont fournies par des œuvres qui admettent une certaine liberté d'expression : *Res Rusticae* de Varron ; correspondance de Cicéron ; Satires d'Horace ; traités de Vitruve, de Pline l'Ancien ; lettres de saint Jérôme, Vulgate, etc. Une connaissance plus directe du latin parlé peut être, en outre, retirée d'écrits ou documents plus éloignés de la langue littéraire. Tels sont, par exemple, les inscriptions, et, parmi celles-ci, les graffiti de Pompéi, ainsi que les Tablettes d'exécration ou *Tabellae Defixionum* ; les propos des affranchis dans la *Cena Trimalchionis* du *Satiricon* de Pétrone ; les traductions de la Bible antérieures à la Vulgate, désignées sous le nom d'*Itala (uersio)* ; plus tard, un récit de pèlerinage comme la *Peregrinatio Aetheriae ad loca sancta* (iv^e/v^e s.) ; une liste de formes ou expressions fautives

comme l'*Appendix Probi* ; de nombreux écrits techniques comme la *Mulomedicina Chironis*, les traductions latines d'Oribase et de Dioscoride, etc., et même des écrivains tardifs, qui ne savent plus que très imparfaitement la langue littéraire, tels les historiens Grégoire de Tours, Frédégaire ou Jordanès.

§ 6. L'étude de la syntaxe latine aujourd'hui ne consiste plus à ériger en règle l'usage *classique* : celui-ci n'est qu'un moment dans l'histoire du latin, mais c'est un moment important. Cicéron et César, en effet, joignaient à leurs exigences de puristes un sentiment très sûr de la langue. « Le défaut peut-être le plus grand, disait Cicéron (*de Or.* I, 12), est de s'éloigner de la manière courante de s'exprimer et du bon sens » : *a uulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere*. Beaucoup plus artificiels sont les poètes, et aussi les prosateurs raffinés comme Salluste, Tacite ou Pline le Jeune, fortement préoccupés de style et recourant aux archaïsmes, aux héliénismes, aux constructions rares ou factices. Tite-Live, qui est parfois considéré comme un troisième classique, est en réalité plus près de ces derniers auteurs que de Cicéron. La langue poétique se fixe après Virgile et varie très peu jusqu'à Claudien.

PREMIÈRE PARTIE
CAS ET PRÉPOSITIONS

CHAPITRE PREMIER

RÔLE DES CAS ET DES PRÉPOSITIONS

NOMINATIF ET VOCATIF

§ 7. **La flexion et ses insuffisances.** — Le latin exprime la fonction du nom dans la phrase au moyen de cas, et chacun d'eux représente un ensemble de notions ou de relations sémantiques, associées à des caractéristiques morphologiques. Celles-ci, se trouvant en fin de mot, ont reçu le nom de désinences (lat. *desinere* « cesser, finir »). Les changements de forme que le nom subit ainsi, constituent sa flexion : lat. *flexere* « courber, fléchir, détourner d'une direction », d'où « changer ».

Le mot cas (lat. *casus*, de *cado*) — adaptation du gr. *πτῶσις*, cf. *πίπτειν* « tomber » — évoque l'idée d'une « chute ». Il semble que, pour les Anciens, il y ait eu comparaison implicite avec un objet, un stylet, par exemple, qui se fixe en tombant dans le sol. A la position verticale correspondait le nominatif : *casus rectus*, *πτῶσις ὀρθή* ; cf. Priscien, *G. L. K.* II, 184, 1 sqq. : *nominativus... siue rectus... casus appellatur, ut stilum quoque manu cadentem rectum cecidisse possumus dicere*. Les autres cas étaient des positions plus ou moins éloignées de la verticale : *casus obliqui*, *πτῶσεις πλάγιοι*. Le vocatif — de même qu'un appel reste en dehors de la phrase — avait été tout d'abord laissé hors de la série des cas. Mais il fut rattaché ensuite au nominatif ; et tous deux formèrent le groupe des *casus recti* opposé à celui des *casus obliqui*. Cette distinction peut être maintenue : les *casus recti* ne font jamais office de complément, alors que c'est le propre des *casus obliqui*. Barwick, *Gnom.* IX (1933), 590 sqq. ; Niedermann, *Emer.* XIV (1946), 397-398.

§ 8. Le latin possède un ensemble de six cas. L'instrumental et

le locatif, qui subsistent en sanscrit, en lituanien et en slave, ont été — sauf pour quelques restes fragmentaires du second (*belli, domi*, etc.) — fondus avec l'ablatif proprement dit. La fusion (ou *synchrétisme*) des cas est un trait général des langues i.-e. Le grec a même éliminé tout ablatif.

Dans le latin d'époque historique, on peut considérer que le nominatif est le cas du sujet ; le vocatif, celui de l'appel ; l'accusatif, celui du complément direct d'objet ; le génitif, celui du complément déterminatif de nom ; le datif, celui du complément indirect d'objet ; l'ablatif, celui des compléments circonstanciels. Ce classement, quelque peu extérieur, correspond plutôt à une tendance, effective certes, mais récente. Sur plus d'un point, on entrevoit des fonctions casuelles sensiblement différentes, appartenant à un stade antérieur et qui peuvent encore se traduire par des emplois assez importants.

§ 9. D'un autre côté, le passage du latin aux langues romanes a été marqué par une forte réduction du nombre des cas. En latin même des empiètements s'observent de l'un sur l'autre. L'ablatif exprimait la distance et la durée concurremment avec l'accusatif. Le génitif dit de qualité (*uir magni ingenii*) se développait à côté de l'ablatif de même nom. Le datif dans *est patri meo domus* alternait avec le génitif de possession, dans *it clamor caelo* avec l'accusatif de mouvement, dans *eripere alicui* avec l'ablatif de séparation. Même le nominatif et l'accusatif avaient des points de contact : *fabulae!* et *nugas!* (§ 30), *magnam partem* et *magna pars* (§ 166).

Il y avait aussi des confusions de formes : au pluriel, entre le datif et l'ablatif à toutes les déclinaisons ; au singulier, entre le génitif et le datif à la 1^{re} (*rosae*) et à la 5^e (*diei*), entre le datif et l'ablatif à la 2^e (*domino*). A la 3^e, l'ablatif sg. des thèmes en -i- n'est distingué que partiellement du datif : *aure* et *auri*, mais *cubili*, *forti* pour les deux cas ; avec les participes présents le flottement provient de ce que l'ablatif a lui-même les deux désinences -e et -i (*ardente* et *ardenti*). Aux thèmes consonantiques, la désinence -i- s'étendait à l'ablatif des adjectifs du type *inops*, parfois aussi chez les poètes à des substantifs : *silici*, au lieu de *silice*. Enfin, pour les neutres du type *templum*

et du type *cubile*, la flexion se réduisait pratiquement à trois cas : nom.-acc. ; gén. ; dat.-ablatif.

§ 10. Dans la langue parlée, l'amouïssement de *-m* final — déjà courant à Pompéi (1^{er} siècle ap. J.-C.) — rapprochait l'accusatif *arbore(m)* de l'ablatif *arbore*. L'accent tonique placé sur la pénultième ou l'antépénultième donnait une débilité particulière à la syllabe finale. A basse époque, les confusions de timbre ne permettaient plus de distinguer les désinences *-ī* et *-e*, *-ēs* et *-is* à la 3^e déclinaison, ni non plus l'accusatif *dominu(m)* et le dat.-ablatif *domino* à la 2^e. Une lente dégradation — jointe à l'usage croissant des prépositions — conduisait la déclinaison latine vers la déclinaison à deux cas (cas sujet et cas régime), qui fut d'abord celle des langues romanes et qu'elles perdirent ensuite. Cet appauvrissement s'est accompagné de la tendance à marquer la fonction syntaxique des noms par leur ordre dans la phrase ; et à la liberté ancienne s'est peu à peu substituée la construction plus rigide de la phrase dans les langues romanes, où la place du mot joue le rôle que tenait le cas en latin : celui-ci pouvait dire *Petrus Paulum ferit, Paulum Petrus ferit, Paulum ferit Petrus*, etc. ; le français moderne, pour exprimer la même idée, n'a plus qu'une seule construction : Pierre (cas sujet) frappe Paul (cas régime). La tendance vers cette fixation s'observe déjà dans les textes de langue vulgaire ou tardive : *item ostenderunt locum ubi filii Israhel habuerunt concupiscentiam escarum* (*Peregr. Aeth.* 5, 7).

§ 11. **Prépositions et cas.** — Anciennement, des particules ou adverbess *autonomes* précisaient la relation exprimée par la forme casuelle : Hom., *Il.* 1, 439 : ἐξ δὲ Χρυσηϊς νηὸς βῆ « dehors, Chryséis, du navire s'en alla », c'est-à-dire « Chryséis sortit du navire ». Peu à peu, à cause de leur caractère accessoire, ces petits mots se placèrent devant le verbe comme préverbes : *ad-fero, ex-eo, in-pōno, sub-mitto*, ou devant le nom comme prépositions : *ad eum, ex urbe, in urbe* et *in urbem, sub montem* et *sub monte*. Étant employées plus spécialement avec tel ou tel cas qui convenait à leur sens, les prépositions parurent le « gou-

verner » ; et, en même temps, la forme casuelle, qu'à l'origine elles accompagnaient, devint un complément « régi » par elles. La plupart des prépositions latines se sont fixées avec un seul cas : l'accusatif ou l'ablatif. Quelques-unes cependant, par un reste de l'autonomie première, se construisent encore suivant le sens avec ces deux cas : *in*, *sub*, *super*, etc. ; en grec, ἐπί, παρά, περί, πρός, ὑπό en admettent même trois : l'accusatif, le génitif et le datif. La construction de *causā*, *gratiā*, etc. avec le génitif a un caractère différent et s'explique par l'origine nominale de ces formes.

§ 12. Les prépositions étaient appelées à recueillir le rôle qui échappait à la flexion, du fait de ses insuffisances. Au terme de l'évolution, elles l'ont même supplantée, en français par exemple, comme en anglais. Le latin est à un stade intermédiaire. Seuls l'accusatif et l'ablatif, c'est-à-dire deux cas exprimant essentiellement des relations concrètes (spatiales ou temporelles), qu'il convenait de préciser, sont accompagnés de prépositions. Au contraire, le génitif et le datif, cas abstraits — ainsi, du reste, que l'ablatif et l'accusatif dans celles de leurs fonctions qui ont ce caractère — échappent à l'emploi prépositionnel. On dit avec préposition : *eo in urbem* « je vais à la ville » ; *uenio ex urbe* « je viens de la ville » ; *per fines contendit* « il se dirigea à travers le territoire » ; *ambulare cum amico* « se promener avec un ami » — mais sans préposition : *liber Petri* « le livre de Pierre » ; *do librum amico* « je donne un livre à un ami » ; *ferire gladio* « frapper avec une épée » ; *epistulam scribo* « j'écris une lettre » ; *maerore conficior* « je suis accablé de chagrin ».

§ 13. Néanmoins, l'évolution commencée se poursuivait. Il n'y avait pas toujours de relation sémantique entre le cas et les prépositions utilisées. Beaucoup d'entre elles se construisent avec l'accusatif et n'expriment pas nécessairement une idée de mouvement : *esse ad portas*, *stare ante urbem*. Même *apud* et *pene* s'emploient surtout auprès de verbes de repos. Parmi les prépositions signifiant « avant », *ante* veut l'accusatif, *prae* et *pro* appellent l'ablatif, sans que la raison de cette différence soit perceptible à l'époque historique. Celles, d'autre part

qui sont munies du suffixe *-ter(o)-* (*inter, praeter, propter, subter, contra, intra, ultra*) « régissent » l'accusatif seul, sans doute parce qu'une liaison tout extérieure s'était établie entre ce cas et le type morphologique en question ; il en résulte que *praeter* se construit autrement que *prae* dont il est formé.

La préposition finissait ainsi par marquer plus que le cas lui-même la fonction du nom dans la phrase. L'élément flexionnel subsistait ; mais il tendait à devenir un signe superflu, dont il serait facile de se passer, lorsque les désinences, sous l'effet d'actions analogiques et phonétiques, se seraient confondues ou effacées.

Enfin, la préposition gagnait les cas abstraits eux-mêmes : des tours comme *dare ad aliquem* « donner à quelqu'un » ou *dimidium de praeda* « la moitié du butin » — bien qu'évités en général par la langue littéraire — apparaissent cependant de bonne heure.

Le nominatif

§ 14. Le nominatif ou *nominativus casus* (ἡ ὀνομαστική πτῶσις), qui n'a une expression morphologique distincte de l'accusatif qu'au genre animé, fut sans doute d'abord le cas de l'agent ; cf. J. Perret, *R. É. L.*, 35 [1957], p. 152 sq. En latin, il désigne essentiellement le sujet en général.

Mais c'est aussi le cas du nom (*nomen*) considéré en lui-même. Ainsi, dans les titres : le *Cato Maior*, l'*Orator* de Cicéron, l'*Hannibal* de Cornélius Népos, en concurrence avec *de* + abl. (*de Oratore, de Re publica*) ; dans les énumérations : Cic., *de Or.* I, 114 : *quid de illis dicam quae... cum ipso homine nascuntur : linguae solutio, uocis sonus, latera, uires?* ; dans les phrases nominales : Cic., *Sest.* 74 : *clamor senatus, querelae, preces, socer ad pedes abiectus* (cf. § 171), où il tient lieu d'énoncé ; dans les exclamations (nom. exclamatif), où il alterne avec l'accusatif (§ 30) : *fabulae!* « fables ! », *nugae!* « plaisanteries ! ». Cette fonction permettait au nominatif de suppléer le vocatif, voire de s'y substituer : *o festus dies!* (Tér., *Eu.* 560) ; *o frustra suscepti labores!* (Cic., *Mi.* 94) ; cf. § 17.

Dans les *titres*, le nominatif alterne avec *de* + abl. Ce dernier tour paraît désigner plutôt le sujet traité : *de Legibus*, *de Natura Rerum*, *de Re Publica*. Le nominatif indique le protagoniste de l'œuvre : *Brutus*, *Cato Maior*, ou l'objet décrit, être animé ou chose : *Orator*, *Ibis*, *Culex*, *Coma Berenicis*. Le *de Oratore* est un traité de discussion, l'*Orator* un exposé, fait par l'auteur lui-même, de l'idée qu'il se fait de l'orateur. Aussi certains titres peuvent-ils réunir les deux tournures : *Cato Maior de Senectute*, *Laelius de Amicitia*.

§ 15. Le nominatif était ainsi une sorte de *cas-zéro*, auquel se mettait tout substantif qui se trouvait isolé dans la phrase par rupture de construction. La prose littéraire, soucieuse de régularité grammaticale, offre peu d'exemples de ce genre ; mais ils ne sont pas rares en dehors d'elle.

A) Un nominatif se trouve, par anacoluthie, en suspens au début de la phrase (*nominativus pendens*), tout en indiquant, à la manière d'un sujet effectif, de qui ou de quoi il va être question par la suite. Au vieux latin appartiennent des passages comme : Pl., *Poe.* 659 : *tu, si te di amant, agere tuam rem occasios* « toi, si les dieux t'aiment, c'est le moment de faire ton affaire » ; Caton, *Or.* fr. 18 (Jordan, p. 47) : *serui, ancillae, si quis eorum sub centōne crepuit, quod ego non sensi, nullum mihi uitium facit* « esclaves, servantes, si quelqu'un d'eux a péché sous son vêtement sans que je m'en aperçoive, il ne me fait aucun tort » ; cf. Caton, *Agr.* 34, 2 : *ager rubricosus..., ibi lupinum bonum fiet*.

Cet emploi expressif, bien que rare, ne s'est jamais perdu : Lucr. 1, 455 sqq. : *seruitium contra, paupertas diuitiaeque, || libertas, bellum, concordia... || ... || haec soliti sumus... euenta uocare* « la servitude, au contraire, la pauvreté, les richesses, la liberté... nous avons coutume d'appeler cela des accidents » ; Pétr. 37, 9 : *familia uero — babae babael — non mehercules puto decumam parlem esse quas dominum suum nouerit* « quant à ses gens, — oh là là ! — je crois par Hercule qu'il n'y en a pas le dixième qui connaisse son maître ». Cf. Christ. Mohrmann, *Gl.* XXI (1933), 20 sqq.

Ces tournures préparaient le nominatif absolu, c'est-à-dire un nominatif employé, comme l'ablatif de même nom, avec la valeur d'une proposition autonome. Cet emploi est annoncé en vieux latin : Calp. Pis. 27 (Peter I, p. 132) : *hi contemnentes eum, assurgere ei nemo uoluit*

« dans leur mépris, aucun d'eux ne voulut se lever au-devant de lui ». Mais le nominatif absolu ne prend une certaine extension qu'à basse époque : *Peregr. Aeth.* 16, 7 : *benedicens nos episcopus, profecti sumus* « l'évêque nous donnant sa bénédiction, nous partîmes » ; également *C. E.* 2103, 8 (vi^e siècle) ; *Grég. T., H. F.* 2, 21 (*munitus*) ; etc.

§ 16. B) Nominatif « dénominatif ». Un nom (généralement nom propre) servant de dénomination et cité pour lui-même est parfois laissé au nominatif, alors que la construction grammaticale stricte exigerait un autre cas : *Cl. Quadrig.* 12 (Peter I, p. 212) : *cognomen habuit Corvinus* « il eut le surnom de Corvinus » (= *Corvinum*) ; *Prop.* 1, 18, 31 : *resonent mihi Cynthiæ silvæ* « que les forêts résonnent (du nom de) Cynthie » ; *Ov., M.* 1, 168-9 : *est uia...* ; || *lactea nomen habet* « il est une voie, elle a le nom de lactée » (= *lacteam*) ; cf. *ibid.* 15, 96 ; *Vulg., Marc* 3, 16 : *imposuit Simoni nomen Petrus* « à Simon il donna le nom de Pierre » (= *Petrum*). C'est l'extension abusive de cette construction qui explique le nominatif du qualificatif dans *Peregr. Aeth.* 1, 2 : *per ualle(m) illa(m) quam dixi ingens* (Löfstedt, *Komm.*, p. 50). Le mot intéressé est en quelque sorte mis entre « guillemets ». Dans cet emploi, le nominatif était la construction ancienne ; mais il fut habituellement remplacé par l'accusatif ou le datif d'attraction qui paraissaient plus réguliers (§§ 31 d, 153, 154).

C) Apposition restant au nominatif. Dans la langue vulgaire, l'apposition, en raison de son faible lien de dépendance, restait parfois au nominatif par manquement à l'accord en cas : *C. I. L.* VI, 10052 : *uicit Scorpis equis his : Pegasus, Elates, Andraemo, Cotynus* « Scorpis a été vainqueur avec les chevaux suivants : Pégase, Élates, etc. » ; *Tab. Defix.* 270, 11-12 (Audollent) : ... *anima et cor uratur Sextili, Dionysiae filius...* « que brûlent l'âme et le cœur de Sextilius, fils de Dionysia » (*ibid.* 20-21). Cf. *C. I. L.* VI, 3283 (*heres*) ; XII, 2246 (*interceptus*) ; etc. Rapprocher aussi la remarque de l'*Appendix Probi* n. 134 : *uico capitis Africae, non uico caput Africae* « rue de la capitale d'Afrique, et non rue capitale d'Afrique ».

Note I. — L'indépendance du nom au nominatif explique que certains adjectifs aient pu se fixer de bonne heure à ce cas dans l'emploi prépositionnel ou adverbial. Ainsi, *aduersus*, *prorsus* (de **prouorsus*), *rursus* (de **reuorsus*), alternant avec *aduersum*, *prorsum*, *rursum*, par exemple

à partir d'une phrase comme *aduersus uenit* « il vint tourné vers », d'où « en face » ; de même, *deinceps* ; peut-être *trans* et *mordicus*. Également, *uerum*, conjonction adversative (§ 480), tout d'abord « (c'est) chose vraie », d'où « en vérité ».

Note II. — On ne saurait rattacher aux faits précédents une construction du type : Liv. 33, 35, 1 : *decem legati... ad liberandas suae quisque regionis ciuitates discesserunt* « dix envoyés partirent pour libérer chacun les cités de leur région » ; car le nominatif (*quisque*), malgré l'enclave, se rattache au sujet du verbe (*legati*), sans qu'il y ait rupture de construction ; cf. Liv. 39, 49, 3 (*ipse*) ; 41, 10, 13 (*adueniens*).

Le vocatif

§ 17. Le vocatif — *uocatiuus casus*, ἡ κλητικὴ (προσαγορευτικὴ) πτῶσις — est le cas de la personne interpellée.

De même qu'un appel échappe au contexte de la phrase, de même le vocatif se trouvait *en dehors de la flexion*. Sa forme était celle du thème nu (gr. κοῦρε, lat. *domine*) comme l'impératif, ou de la racine au degré réduit (gr. πάτερ). Isolé dans la déclinaison, il devait disparaître, remplacé par le nominatif. En latin, seuls les thèmes en -o-/-e- de genre animé ont au singulier un vocatif distinct. Et encore faut-il excepter parmi eux les noms du type *ager*, où, à part quelques exemples de la forme *puere* (Pl., Lucil.), le vocatif est devenu semblable au nominatif. De plus, *deus* et *populus* n'avaient pas de vocatif ; celui de *meus* était *mi* (voir Ernout, *Morph.*, § 27, 150).

§ 18. Les formes *dee* et *mee* étaient phonétiquement impossibles. *Dee* apparaît dans le latin chrétien d'après le gr. θεέ, qui était lui-même une création tardive faite d'après l'hébreu. A côté de *mi*, le nominatif *meus* en fonction de vocatif n'est pas inconnu de la vieille langue, son emploi entraînant également au nominatif le substantif auquel il se rapportait : Pl., As. 664 : *da, meus ocellus, mea rosa, mi anime...* ; de même : *oculus meus* (Pl., Mo. 311), *meus pullus passer* (Pl., Cas. 138). Comme *populus*, λαός en grec n'avait pas de vocatif ; l'ancienneté du fait est confirmée par la formule que rapporte Tite-Live : 1, 24, 7 : *audi, inquit, Iuppiter ; audi, pater patrale populi Albani ; audi tu, populus Albanus*. Voir Löfstedt, *Synt.* I², p. 92 sqq.

L'emploi abusif du nominatif pour des noms de 2^e déclinaison possé-

dant un vocatif n'est pas d'ailleurs sans exemples, notamment en poésie : Vg., *Én.* 11, 464-5 : ... *equitem, Messapus...* || *et cum fratre Coras, latis diffundite campis* « Messapus et toi, Coras, avec ton frère, déployez la cavalerie » : recherche d'expression, influence du second terme (Coras) dépourvu de vocatif?

La particule *o*, en v. latin et dans la prose classique, donnait, comme encore en grec homérique, un caractère affectif ou pathétique à l'expression : Tér., *An.* 783 : *o Chreme, per tempus aduenis!* « ô Chrémès, tu arrives à point ! » ; Cic., *Ra.* 10, 26, 2 : *o mi Furni!* « ô mon cher Furnius ! ». Mais cette particule, en partie sous l'influence du grec attique, où *ὦ* était devenu courant et banal, fut ensuite souvent employée sans nuance spéciale, surtout chez les poètes : Vg., *B.* 2, 54 : *et uos, o lauri, carpam et te, proxima myrte!* « et je vous cueillerai, lauriers, et toi, myrte voisin ! ».

§ 19. *L'adjectif adjoint à un nom au vocatif ne fait pas partie de l'appel.* Aussi était-il anciennement laissé au nominatif comme dans Hom., *Il.* 4, 189 : *φίλος ὦ Μενέλαε* « Ménélas, mon ami ! ». Avec le développement de l'accord grammatical, cette discordance paraissant choquante, le qualificatif se mit d'ordinaire au vocatif : Pl., *Poe.* 798 : *quid nunc, sceleste leno?* « et maintenant, scélérat de leno ? » ; Cic., *Arch.* 24 : *o fortunate... adulescens!* « ô heureux jeune homme ! » ; — même quand le lien était assez lâche et qu'il s'agissait d'une véritable apposition : Hor., *Od.* 2, 7, 5 : *Pompeï, meorum prime sodalium!* « Pompeius, toi le premier de mes compagnons ! » ; *Ép.* 1, 1, 1 sqq. : *prima dicte mihi, summa dicende Camena..., Maecenas!* « toi que j'ai nommé avec les premiers accents de ma Muse et que devront nommer les derniers, Mécène ! » ; etc. Dans ce dernier cas, cependant, quelques exemples du nominatif subsistent : Vg., *Én.* 1, 664 : *nate, meae uires, mea magna potentia solus* « mon fils, à toi seul ma force et ma toute-puissance » ; Plin., *Nat.* 7, 117 : *salve, primus omnium parens patriae appellate* « salut, ô toi qui le premier as été appelé père de la patrie ». *Solus* et *primus* étant simplement apposés, le nominatif se trouvait plus conforme au sens. Cf. Juv. 4, 23-24 : ... *tu, || succinctus patria quondam, Crispine, papyro* « toi, Crispinus, jadis vêtu du papyrus de tes pères », et aussi Accius 240/2 (Ribb.), Aug., *Conf.* 1, 4, 4, avec alternance du nominatif et du vocatif. Les prosateurs classiques

emploient plutôt une proposition relative : *o tu qui primus es appellatus...!*

§ 20. Il arrivait en grec qu'un vocatif fût par attraction passer à ce cas un adjectif attribut en contact avec lui dans la phrase, mais qui en était grammaticalement indépendant : Théocr. 17, 66 : *ἔλβιε, κῶρε, γένοιο* « puisses-tu, enfant, être heureux ! » (= *ἔλβιος*) ; cf. J. Humbert, *Synt. gr.*, § 419. Cette attraction de caractère artificiel fut imitée par quelques poètes latins : Catul. 77, 1 : *Rufe, mihi frustra ac nequiquam credite amice!* « Rufus, toi que j'ai vainement et inutilement cru mon ami ! » ; Prop. 2, 15, 2 : *lectule, deliciis facte beate meis!* « petit lit, rendu heureux par mes délices ! » ; Vg., *Én.* 2, 282-3 : *quibus, Hector, ab oris, || exspectate uenis?* « de quels rivages, Hector, viens-tu si attendu ? » ; cf. *ibid.* 10, 327 ; Perse 1, 123 ; *Octavia* 31 ; etc. Le nom au vocatif n'était même pas toujours exprimé : Vg., *Én.* 10, 811 : *quo moriture ruis?* « pourquoi cours-tu à la mort ? », et même par extension : Tib. 1, 7, 53 : *sic uenias hodierna!* « puisses-tu venir aujourd'hui ! ».

On a expliqué par une assimilation de ce genre l'emploi de *macte* dans des phrases comme *macte uirtute esto* ; *macte noua uirtute, puer*, Vg., *Én.* 9, 611. Mais l'étymologie de *macte* est trop obscure pour qu'on puisse rien affirmer ; voir Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u.

CHAPITRE II

L'ACCUSATIF

§ 21. L'accusatif (*accusativus casus*) est par excellence le cas du complément direct d'objet : *urbem statuo, epistulam scribo*, et les verbes qui se construisent avec un régime à l'accusatif sont dits transitifs, parce qu'ils font « passer » (lat. *transire*) l'action du sujet sur l'objet.

Toutefois, avant cette spécialisation relativement récente, l'accusatif semble avoir eu la fonction plus large de caractériser sous son aspect *le plus immédiat* l'actualisation du procès, s'opposant ainsi aux autres cas obliques qui désignent des aspects plus éloignés de cette même actualisation. Il ne s'appliquait pas seulement à l'objet dans lequel le procès se réalise (*urbem statuo*), mais tout aussi bien au terme du mouvement si tel était le sens du verbe (*eo Romam*), à une indication d'étendue spatiale ou temporelle (*tria milia recessit, tres annos regnavit*), à une qualification (*clamare maius, vivere uitam tutiorem*). A ce stade, le complément d'objet se présente plutôt comme une détermination apposée : *urbem statuo* « j'effectue l'acte de construire quant à une ville » ; de même, auprès d'un verbe intransitif, *id gaudeo* « je me réjouis quant à cela », tour qui subsiste encore à côté de *gaudeo de re*. Du point de vue morphologique, l'accusatif était la forme la plus indéfinie du nom. Cela explique son aptitude à se confondre étroitement avec l'énoncé verbal et à en devenir partie intégrante. Cela peut aussi expliquer que, sur un autre plan, certains de ses emplois se rapprochent du nominatif entendu comme cas du nom (§§ 14 et 31). Cf. J. Perret, *R. É. L.*, 35 [1957], p. 152 sq.

Note. — Le terme d'*accusatif* est impropre. Les grammairiens latins, en rendant par *accusativus casus* le gr. ἡ αἰτιατικὴ πτῶσις, rattachaient

l'adjectif αἰτιατός au verbe αἰτιάσθαι « accuser », alors qu'il doit l'être à αἰτία « la cause ». L'accusatif est « le cas de ce qui est causé » ; et la traduction attendue par *causatiuus casus*, c.-à-d. le causatif, se rencontre, du reste, quelquefois ; cf. Priscien, *G. L. K.* II, 185, 25.

Accusatif complément d'objet direct

§ 22. L'accusatif comme complément d'objet direct eut une extension croissante, qui contribua pour beaucoup à en faire le cas régime unique des langues romanes. Il serait vain de dresser une liste de tous les verbes transitifs. Du reste, la distinction entre transitifs et intransitifs n'est pas fondamentale : elle dépend souvent de l'emploi qui est fait du verbe et du sens qu'on lui fait exprimer (*infra*, § 232). On insistera seulement sur quelques points.

§ 23. Nombre de verbes d'état ou de sentiment et, d'une manière générale, de verbes considérés comme intransitifs reçoivent dès l'époque ancienne ou au cours du latin un accusatif d'objet direct :

Sperare « espérer une chose » (*uictoriam*, Cic., *Ph.* 12, 10) et *desperare* « perdre l'espoir de qqe chose » (*honorem*, Cic., *Mu.* 43) ; *dolere* « déplorer qqe chose » (*casum*, Cic., *Sest.* 145) ; *flere*, *lugere aliquem* « pleurer qqn » (Pl., Cic. ; etc.) ; *lamentari*, *queri rem* (Cic., *Tu.* 5, 112 ; Cés., *B. G.* 1, 39, 4) « se lamenter sur, se plaindre d'une chose » ; *horreare* « redouter qqe chose » (*dolorem*, Cic., *Tu.* 5, 85) ; *(ad-)mirari* « admirer qqn ou qqe chose » ; *ridere* (*deridere*, *irridere*) *aliquem* « rire de qqn, le railler » ; *manere aliquem* « attendre qqn » c.-à-d. « lui être réservé » en parlant d'une chose (Pl., Liv., Vg. ; etc.), au lieu du datif § 78. L'accusatif se justifie par sa valeur première de détermination apposée au verbe : *flere aliquem* = « pleurer relativement à qqn ».

Plus spécialement, hors de la prose classique : *ardere aliquem* (Vg., Hor.) ou *calere* (Prud.) ou *perire* (Pl., *Poc.* 1095), *deperire* (Pl., Catul.) « aimer ardemment qqn », d'après *amare*, *deamare* ; *stupere aliquem* (Vg., Mart.) « voir avec admiration », d'après *mirari* ; *latere aliquem* (Vg., *En.* 1, 130 ; etc.) « échapper à qqn », d'après *λανθάνειν* τινά ; *frcta natare* (Vg.) « traverser les flots à la nage » ; cf. Cic., *Fi.* 2, 112 ; *maria ambulare*, *terram nauigare* (passage poétique) ; *currere aequor* (Vg.), d'après *percurrere*, d'où *erratas dicere terras* (Ov., *F.* 4, 573) « dire les terres parcourues à l'aventure » ; *triumphatus* (Vg., Ov.) ; *triumphari* (Tac.), puis

triumphare aliquem (bas-latin) « triompher de qqn », d'après *superare* et *vincere*.

Même les inchoatifs étaient gagnés : *perhorrescere rem* (Cic., *Cat.* 4, 16) « redouter une chose » ; *exhorrescere* (*nullus*, Vg., *Én.* 7, 265 ; cf. Liv. 8, 35, 11) ; *contremiscere* (*iniurias*, Sén., *Ep.* 65, 24) ; *erubescere* « respecter » (*iura*, Vg., *Én.* 2, 541-2) et « rougir de » (*euangelium*, Vulg., *Rom.* 1, 16). Voir D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 132 sqq.

§ 24. Des impersonnels avaient un accusatif d'objet : *me fugit* (*fallit*) « il m'échappe » ; *me decet*, *me dedecet* « il me sied, il ne me sied pas » ; toutefois, *mihi decet*, par analogie avec *mihi libet* ou *licet*, est attesté hors de la prose classique (Pl., *Am.* 820 ; Sal. ; Sén. trag. ; Fronton ; etc.).

Particulièrement archaïque est la construction transitive des impersonnels de sentiment : *me miseret* « j'ai pitié » ; *me paenitet* « je me repens » ; *me piget* « je suis mécontent » ; *me pudet* « j'ai honte » ; *me taedet* « je suis dégoûté ». Avec la valeur première de l'accusatif comme détermination, ces locutions signifiaient : « il y a en ce qui me concerne (*me*) pitié, repentir, mécontentement, honte, dégoût » ; et la cause du sentiment était exprimée par un génitif de relation : *alicuius rei* « relativement à qqe chose ». La tournure personnelle s'introduisait du reste (§ 281).

§ 25. L'accusatif d'objet remplace dans certains cas un complément indirect au datif. Ainsi, pour *curare* et *vitare*, qui ont encore chez Plaute des restes de construction au datif, cf. *Tri.* 1057, *Cu.* 298. A côté de *indulgere*, *mederi* et *parcere alicui*, on voit apparaître *indulgere* et *mederi aliquem* (Tér., postclass.), *parcere aliquem* (Pl., *Lucr.*, Vg. ; etc.), sans doute d'après la double construction du type *ignoscere alicui* « pardonner à qqn » et *ignoscere peccatum* « pardonner une faute ». *Servire aliquem*, au lieu de *alicui*, se lit chez Turpilius, auteur de mimes (Ribb. II, 39) ; *inseruire aliquem* est déjà employé par Plaute. Plus tard : *aliquem nocere* (Vulg. ; *noceor*, Vitr.), d'après *laedere aliquem* et *βλάπτειν τινά* ; *maledicere aliquem* (Pétr. 58, 13) « insulter qqn », puis, dans le latin chrétien, « maudire qqn », comme *benedicere aliquem* « bénir qqn » (Löfstedt, *Komm.*, p. 218).

§ 26. Ailleurs, l'accusatif d'objet se substitue à un complément à l'ablatif. *Carere rem* se trouve, par influence du tour contraire *habere rem*, dès le v. latin (Tér., *Eu.* 223 ; Turpil. 32), et ensuite à date tardive. L'analogie de *dare rem alicui* amène *interdicere rem alicui* (Caton, Suét., Fronton,

etc.) et *sacrificare deo hostiam* (Pl., Ov., etc.), au lieu de *interdicere alicui re* (§ 107 a) et de *sacrificare deo hostia* (§ 115).

Auprès des déponents *frui* (*frunisci*) « jouir de » ; *fungi* « s'acquitter de » ; *potiri* « être (se rendre) maître de » ; *uti* « user de » ; *uesci* « se nourrir de », la langue classique a généralisé l'ablatif comme plus conforme à leur sens : ablatif de séparation pour *fungi* (§ 107 a), de moyen pour les autres (§ 115). Néanmoins, l'accusatif d'objet est signalé dès le v. latin : Pl., *Tri.* 1 : *ut munus fungaris tuum* (prologue post-plautinien?) ; 682 : *qui abusus sum tantam rem patriam* « moi qui ai gaspillé un tel patrimoine » (Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 29 ; Bennett, *Synt. of early Latin II*, pp. 211, 216, 217). Et l'on en suit ultérieurement la trace : Lucr. 3, 734 : *fungi* (*mala*), au sens de *pati* ; Sal., *Il.* 3, 38 : *uesci* ; Nep. 14, 1, 2 : *fungi* ; B. *Afr.* 36, 4 : *potiri* ; Tac., *Agr.* 28 : *uesci*, et *A.* 3, 2 : *fungi* ; également *diem* ou *vitam fungi* (inser., etc.) ; *uti* (Grom. *Lat.*, p. 125, 10 ; etc.).

L'existence d'un adjectif en *-ndus* pour la plupart de ces verbes facilitait leur emploi comme transitifs : *uasa utenda rogare* (Pl., *An.* 96) « demander des ustensiles à emprunter », m. à m. « pour être utilisés » ; *ager fruentus datus est* (C. I. L. 1², 585, 31) « une terre a été donnée en jouissance ». De plus, *frui* subissait l'influence de *habere* et surtout de *possidere*, auquel il est souvent uni dans les textes juridiques, *uesci* celle de *edere* (*esse*) « manger », *potiri* celle de *adipisci* et de *assequi*. Mais le détail des faits n'est pas toujours cohérent. En v. latin, l'accusatif paraît avoir été la seule construction de *fungi* ; au contraire, pour *uti*, il ne se trouve chez Plaute avec un substantif que dans trois passages : *Ep.* 263, *Poc.* 1088, *Ru.* 1241, partout ailleurs avec un pronom neutre qui peut s'expliquer comme marquant la relation (§ 36). Et cependant le même auteur n'emploie jamais le composé *abuti* qu'avec l'accusatif (d'après *adhibere*, *consumere*?).

§ 27. Influence de la composition. Des verbes intransitifs ont des composés transitifs : *adire aliquem* « aller trouver qqn » en face de *ire* « aller ». D'ordinaire, le préverbe dans l'emploi prépositionnel se construit lui-même avec l'accusatif : *alloqui aliquem* « aborder qqn » ; *circumire urbem* « contourner une ville » ; *inire viam, rationem* « s'engager dans une voie, une méthode » ; *obire, occumbere mortem* « succomber » ; *percurrere urbes* « parcourir des villes » ; *praeterire aliquem* ou *rem* « passer à côté de qqn, négliger qqe chose » ; *subire montem, iniuriam* « gravir une montagne, subir un dommage » ; *transcendere Alpes* « franchir les Alpes » ; etc. Mais on trouve aussi — quoique plus rarement — des composés dont le préverbe régit comme préposition l'abla-

tif : *conuenire aliquem* « rencontrer qqn », en face de *uenire* ; de même : *egredi munitiones* (Cés., *B. C.* 3, 52, 1) « franchir les retranchements », et *exire limen* (Tér., *He.* 378) « franchir le seuil ».

Cette influence de la composition a pu s'exercer de deux manières : d'abord directement par le préverbe lorsqu'il est lié à l'accusatif : *adire aliquem* = *ire ad aliquem* ; ensuite d'une manière indirecte : car, en plus de l'idée de mouvement qui souvent subsiste, la notion évoquée par le composé est celle d'un verbe transitif : par exemple, *inire uiam* ou *suscipere negotium* impliquaient l'idée d'un verbe « faire » (*agere, facere aliquid*). Aussi ce passage à la construction transitive a-t-il pu affecter des composés de préverbes appelant l'ablatif : *egredi munitiones, exire limen*, d'après *superare* (*ri pas*) ou l'expression contraire *intrare locum*.

§ 28. Cet emploi transitif est presque constant pour les composés de *circum-*, *praeter-*, *trans-*. Pour les composés de *ab-* (rare), *ad-*, *ante-*, *con-*, *de-*, *ex-*, *in-*, *inter-* (rare), *ob-*, *per-*, *prae-*, *sub-*, *subter-*, etc., il alterne à des degrés divers avec le complément prépositionnel : *adire ad aliquem, congregi cum aliquo*, et aussi avec le datif plus fréquent : *instare hostes* (Nep. 15, 9, 1) et *instare hosti* (Liv. 2, 65, 2).

Les poètes et les prosateurs stylistes (Sal., Liv., Tac., etc.) ont beaucoup accru le nombre des composés ainsi construits : *accedere, allabi, aduehi, aduolui, incedere, incurrere, innare, supereminere*, etc. Parmi ceux dont le préverbe gouvernait l'ablatif, on notera : *decurrere laborem* (Vg., *G.* 2, 39) « aller jusqu'au bout de son labeur » ; *exstare aliquem* (Stace, *S.* 1, 2, 116) « surpasser qqn », d'après *superare*. Par contre-coup, l'accusatif était parfois entraîné auprès du verbe simple : *currere aequor* et *perire aliquem* (§ 28) ont été influencés par *percurrere urbes, deperire aliquem* ; de même, *suadere aliquem* (Tert., Apul., Arn.), d'après *persuadere aliquem* (Pétr. 46, 2 ; etc.).

La construction transitive des composés s'est étendue même à ceux de *ante-* et de *prae-* signifiant « l'emporter sur » : *antecedere, antecellere, anteire, praecedere, praecurrere, praestare*, etc. Bien que leur sens abstrait appelât le datif (§ 78), l'accusatif, tout en restant plus rare, se rencontre auprès d'eux dès la période républicaine : *aliquem anteire* (Pl., *Ps.* 933 ; Cic., *Br.* 229) ; *aliquem antecedere, praecedere, praestare* (Cés., *B. G.* 3, 8, 1 ; 1, 1, 4 ; 8, 6, 2). Il devient fréquent chez Varron, Népos, Tite-Live, Tacite, etc. ; *praeesse aliquem* apparaît dans les textes tardifs (D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 137).

Emplois particuliers de l'accusatif d'objet

§ 29. **Accusatif complément de nom.** — Anciennement, le substantif verbal d'un verbe transitif paraît avoir pu assez librement recevoir un accusatif d'objet. Cette construction a subsisté dans l'usage courant, sans avoir d'ailleurs une grande extension, pour le supin en *-tum* (§ 276) : Cés., *B. G.* I, II, 2 : *legatos ad Caesarem mittunt auxilium rogatum* « ils envoient une ambassade à César pour lui demander du secours ».

La vieille langue présente encore quelques noms d'action en *-tio* avec un accusatif d'objet pour complément, toujours auprès de *est* exprimé : Pl., *Am.* 519 : *quid tibi hanc curatio est rem?* « qu'as-tu à t'occuper de cette affaire? » ; cf. *As.* 920 ; *Tru.* 622-3 ; Enn., *Sc.* 242. Les adjectifs en *-bundus* sont parfois construits transitivement, à l'imitation, semble-t-il, du participe présent : Liv. 25, 13, 4 : *uitabundus castra hostium* « voulant éviter le camp des ennemis » (déjà Sisen., frg. 55 Peter) ; mais les prosateurs classiques ignorent ces tournures.

Parfois l'accusatif était amené par *constructio ad sensum*, auprès d'une locution comprenant un substantif ou un adjectif verbal et équivalant pour le sens à un verbe transitif : *quid mihi auctor es?* (Pl., Cic., etc.) « que me conseilles-tu? » (= *suades*). Ainsi peuvent s'expliquer diverses constructions en v. latin : Pl., *Mo.* 100 : *gnarures uos uolo esse hanc rem* « je veux que vous soyez au courant de cette affaire » (= *scire hanc rem*) ; *Mi.* 1253 : *amore perditast te misera* « la malheureuse se meurt d'amour pour toi » (= *te deperit*), — ou à basse époque : Grég. T., *Conf.* 17 : *nomen erant ignari* « ils ignoraient le nom » (= *ignorabant*) ; C. I. L. IX, 5167, 5 : *cuius pietatem et dulcitudinem memores parentes*. La locution ancienne *infiliis ire* + accus. « nier qqe chose » (Pl., *Men.* 396), où l'on reconnaît la construction du « double accusatif » (§§ 47 sqq.), subissait aussi l'influence de *negare*.

§ 30. **Accusatif exclamatif.** — L'accusatif était courant, comme le nominatif, dans les exclamations : *me miserum!* « malheureux que je suis ! ». Souvent précédé d'une particule : *o istius nequitiam... singularem!* (Cic., *Ver.* 5, 92), *em tibi hominem!* (Pl., *As.* 880) « voilà l'homme ! » ; *ecce me!* (Pl., *Ci.* 283) « me voici ! » ; *pro deum fidem!* « bonté divine ! » ; *pro deum atque hominum fidem!* « par la bonne foi

des dieux et des hommes ! » ; parfois aussi il était accompagné de *-ne* interrogatif : Cic., *Ver.* 5, 62 : *huncine hominem! hancine impudentiam, iudices, hanc audaciam!* Le verbe est à l'infinitif (§ 283).

En v. latin, *ecce*, par combinaison avec divers accusatifs pronominaux, donnait les formes *eccum, eccam, eccos, eccas, eccillum, eccillam, eccillud* : Pl., *Au.* 712 : *attat eccum ipsum!* « attention, le voici en personne ! » ; *Mi.* 1310 : *eccos exeunt!* « les voici, ils sortent ! » ; *St.* 536 : *apud nos eccillam festinat... soror tua. Eccum* s'était parfois figé à son tour comme adverbe (= *ecce*) : Pl., *Ba.* 611 : *Mnesilochus eccum maestus progreditur foras* : et l'on connaît aussi une forme *eccere* (Pl., *Tér.*), au sens de « bon !, voilà ! », peut-être issue de *ecce* + *re(m)* : Pl., *Men.* 401-2 : *eccere*. || *Perii misera* « ça y est ! Misère de moi, je suis perdue ! » ; cf. *Am.* 554. Également, *ellum, ellam* (= *en illum, -am*) : Pl., *Ba.* 938 ; *Tér., Ad.* 389.

L'accusatif exclamatif se rattache à l'accusatif d'objet. Le fait est clair après *em*, qui n'est autre que l'impératif *em(e)* de *emere* au sens ancien de « prendre », c.-à-d. « prends, tiens » ; et de *em* l'accusatif avait pu s'étendre par analogie après *ecce*. La locution *pro deum atque hominum fidem* suppose l'ellipse d'un verbe transitif *imploro* « j'implore » ou *obtestor* « je prends à témoin ». En dehors de ces cas particuliers, il pouvait y avoir l'idée latente d'une constatation ou d'un jugement : *me miserum!* « (que je me trouve) malheureux ! » ; *fortunatum Nicobulum!* (Pl., *Ba.* 455) « (voyez) l'heureux Nicobule ! » ; de même : *nugas!* (sc. *dicis*) « (tu dis là) des sornettes » ; le verbe *dicendi* est même exprimé dans Pl., *Ru.* 1322 sqq.

Dans l'emploi exclamatif, le nominatif avait concurrencé l'accusatif (cf. ci-dessus, § 14), même après une particule comme *em* : Pl., *Tri.* 3 : *em illae sunt aedes!*, cf. *Ep.* 488. Cicéron se sert concurremment des deux cas après *em*, mais toujours du nominatif après *ecce* et presque toujours aussi après *en* (sauf *Ver.* 1, 93 : *en memoriam*). Pour des puristes, l'accusatif, étant le cas par excellence du régime direct, ne se comprenait plus aussi facilement dans ces tournures autonomes ; et en faveur du nominatif s'exerçait en même temps l'influence de son emploi en fonction de vocatif après la particule *o* : type *o frustra suscepti labores!* Néanmoins, l'accusatif exclamatif a subsisté tout au long du latin.

La formule *bene nos, bene te* (Pl., *St.* 709) « à notre santé, à la tienne », cf. *Ov., F.* 2, 637, implique de même l'idée d'une forme verbale comme *adiuvet*.

§ 31. Accusatif en fonction de nominatif. — En partie peut-être par survivance, l'accusatif avait certains emplois qui le rapprochaient du nominatif ou le mettaient en rapport avec lui. L'étude des exclamations fournit déjà à cet égard l'exemple d'une équiva-

lence : *o fortunatos nimium... agricolas!* (Vg., *G.* 2, 458), en face de : *o fortunati mercatores!* (Hor., *S.* 1, 1, 4). L'accusatif se rencontrait d'ailleurs avec le nominatif sur d'autres points :

a) Dans les tours interrogatifs, comme Hor., *S.* 2, 7, 116 : *unde mihi lapidem?* « où [trouver] une pierre? » (2, 5, 102) ; *Ep.* 1, 5, 12 : *quo mihi fortunam, si non conceditur uti?* « que m'importe la fortune, s'il ne m'est pas permis d'en user? ». Le substantif à l'accusatif était l'objet direct d'un verbe implicite qui, du reste, est parfois exprimé : Prop. 1, 18, 5.

b) En apposition à une phrase : Cic., *Tu.* 1, 102 : *hoc dicto admoneor ut aliquid etiam de humatione... dicendum existimem : rem non difficilem*, en face de : *ibid.* 1, 65 : *Ganymeden ab dis raptum ait (Homerus) propter formam... : non iusta causa cur...* Aussi, à basse époque, la locution *id est* (*hoc est*) « c'est-à-dire » est-elle fréquemment suivie de l'accusatif : Ps. Aug., *Quaest. test.* 106, 3 : *his ergo creatis simul substantiis, hoc est aquam, tenebras et terram...*, à côté du nominatif : Jord., *Get.* 119 : *tria nunc nomina ediderunt, id est Venethi, Antes, Sclaveni*. D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 97 sqq. ; cf. plus haut, § 16.

c) Hors de la langue littéraire, l'accusatif s'introduit à côté du nominatif dans les énumérations (Pétr. 38, 15), dans l'énoncé de recettes (Caton, *Aggr.* 121 ; Apic. 4, 2, 9). Et il arrive que l'accusatif — comme le nominatif (§ 15) — reste en suspens : C. I. L. IV, 3525 : *Putcolos, Antium, Tegcano(s), Pompeios, hae sunt verae coloniae* « Pouzzoles, Antium, Tegianum, Pompei, voilà de vraies colonies » ; *Mul. Chir.* 526 : *totam curationem, haec est*. D. Norberg, *ibid.*, p. 94 sqq.

d) Rapportée par un verbe *dicendi*, l'exclamation, qui, en elle-même, eût été au nominatif ou vocatif, est énoncée à l'accusatif, qui équivaut alors à nos guillemets : Cic., *Ph.* 2, 28 : *Brutus... 'Cicronem' nominatim exclamavit* « Brutus, expressément, s'écria 'Cicéron !' ».

§ 32. *Accusatif absolu.* — Les tournures précédentes expliquent qu'à basse époque l'accusatif ait pu, comme le nominatif, fournir des constructions autonomes, analogues à l'ablatif absolu. Dans cette fonction, l'accusatif, par suite de ses multiples confusions avec l'ablatif, est même plus répandu que le nominatif. Les exemples d'accusatif absolu sont particulièrement fréquents chez Grégoire de Tours et Jordanès. Ainsi, Jord., *Rom.* 350 : *regina... neminem scientem subterfugit* « sans que personne le sût » ; d'où, en alternance avec l'ablatif : Grég. T., *H. F.* 5, 43 : *acceptam a nobis benedictionem purgatoque pectore* « ayant reçu votre bénédiction... ». Bonnet, p. 558 sqq. ; Kroll, *Gl.* XIX (1931), 260 sqq.

§ 32 bis. *Accusatif proleptique.* — Auprès de verbes transitifs pourvus d'une proposition complétive, le sujet de cette dernière se trouve parfois exprimé, comme par anticipation, à l'accusatif, dans la principale, où il sert de complément d'objet au verbe de cette dernière : Tér., *Eu.* 610-1 : *metuo fratrem* || *ne intus sit* ; v. 657-8 : *illum nescio* || *qui fuerit*. Il s'agit, en réalité, d'un reste de construction appositionnelle qui plaçait côte à côte la détermination à l'accusatif et la proposition devenue ultérieurement complétive : « je crains mon frère, qu'il ne soit dedans ; etc ». Cette tournure, à cause de son manque de rigueur grammaticale, est évitée par la langue littéraire, non exclusivement, toutefois, par ex. Cic. *Tu.* 1, 56 ; Hor., *Od.* 1, 17, 24-25 ; 4, 14, 7-9. Mais elle s'est continuée dans la langue parlée : Bel. *Afr.* 16, 3 : *iam me qui sim intelleges*. Elle n'est pas rare à basse époque, surtout chez les auteurs de langue vulgaire, s'appliquant même, parce qu'elle cessait d'être comprise, à des verbes intransitifs : Vit. patr. 3, 196 : *oportet ergo monachum ut semper lugeat*.

Accusatif de qualification, accusatif de relation, accusatif adverbial

§ 33. Les constructions de ce groupe ne sont plus que des survivances, souvent appuyées par le grec, où elles s'étaient mieux conservées.

Accusatif de qualification. — Sous sa forme la plus courante, l'accusatif de qualification est celui d'un substantif déterminant un verbe intransitif de même racine et dont il développe le contenu (accusatif de la figure étymologique ou du contenu) : type *servitutem scriuire* (formule juridique) « être esclave ». D'ordinaire, un adjectif précise le substantif : Pl., *Ps.* 524 : *istam pugnam pugnabo* « je livrerai ce combat » ; Cic., *Fa.* 5, 2, 7 : *iuravi verissimum... iusiurandum* « j'ai juré le plus véridique des serments ».

Mais il arrivait aussi que le substantif, sans être de même racine, fût simplement de même sens que le verbe : *longam... ire viam* (Vg., *Én.* 4, 467-8) « faire une longue route ». Ou bien encore, dépourvu de tout rapport sémantique avec ce dernier, il constituait à lui seul une qualification : *lapides loqui* (Pl., *Au.* 152) « dire (des paroles qui sont)

des pierres » ; *sanguinem sitire* (Cic., *Ph.* 5, 20) « avoir soif de sang », à côté de l'ablatif instr. *pluere sanguine*, cf. plus bas, § 115. Avec les verbes de saveur ou d'odorat : *sapit hircum* (Pl., *Ps.* 737-8) « il sent le bouc » ; *orationes... redolentes... antiquitatem* (Cic., *Br.* 82) « des discours qui exhalent un parfum d'antiquité » ; etc.

§ 34. Par analogie avec l'accusatif d'objet, il y avait parfois transposition du tour au passif : Pl., *Men.* 989 : *depugnato proelio* « le combat ayant été livré » (Catul. 37, 13) ; Vg., *Én.* 3, 13-14 : *terra... regnata Lycurgo* « terre sur laquelle régna Lycurge », — rarement, dans la prose classique : Cic., *Mu.* 34 : *illa (pugna) summa contentione pugnata*.

L'accusatif de la figure étymologique ou du contenu appartient pour l'origine au vieux fonds de la langue, ainsi qu'il résulte de sa présence en diverses formules du vocabulaire juridique, religieux ou technique (*fos-sam fodere*, *iudicium iudicare*, *noxam nocere*, *preces precari*, *sectam sequi*, *uota uovere*, etc.) ou dans une expression de type courant, telle que *sapit hircum* ; et il n'a jamais disparu entièrement, même à époque tardive. Les prosateurs classiques s'en sont détournés dans une certaine mesure, peut-être parce que l'accusatif dans ce tour paraissait éloigné de sa fonction habituelle. Par imitation du grec, où la construction était demeurée plus vivante, ont été créées, surtout en poésie, beaucoup d'expressions, qui sont des hellénismes en tant qu'elles calquent des locutions de l'autre langue ; mais la tendance à laquelle elles se rattachent est ancienne en latin : *Olympia vincere* (Enn., *A.* 374) « vaincre aux Jeux Olympiques », d'après *Ὀλύμπια νικᾶν* ; *stadium currere* (Cic., *Of.* 3, 42) « faire la course du stade », d'après *στάδιον τρέχειν* ; *coronari Olympia* (Hor., *Ép.* 1, 1, 50) « recevoir la couronne des Jeux Olympiques », d'après *στεφανώσασθαι τὰ Ὀλύμπια* ; *resonare... Amaryllida* (Vg., *B.* 1, 5) « redire le nom d'Amaryllis », comme Anacréon 1, 4 : *Ἐρωτα... ἤχεϊ*. De même : *saltare Cyclopa* (Hor., *S.* 1, 5, 63) « danser la danse du Cyclope » ; *sudare electra* (Vg., *B.* 8, 54) « exsuder l'ambre », cf. *B.* 4, 30 ; *pedibus plaudere choreas* (Vg., *Én.* 6, 644) « mener des chœurs en frappant du pied, c'est-à-dire en cadence ».

§ 35. L'accusatif de qualification était parfois un adjectif neutre : *exclamare maius* (Cic., *Tu.* 2, 56) « crier fort » (comparatif intensif, § 103), ou encore *poetis pingue quiddam sonantibus atque peregrinum* (Cic., *Arch.* 26) « pour des poètes à l'accent empâté et étranger » ; joint à un adverbe : *insanum bene* (Pl., *Mi.* 24). Les poètes développent ces emplois d'après le type grec *ὀξύ ὀρᾶν* : *cernis acutum* (Hor., *S.* 1, 3, 26) « tu as la vue perçante » ; *acerba tuens* (Lucr. 5, 33) « au regard cruel » ; *dulce ride n-*

tem (Hor., *Od.* 1, 22, 23) « au doux sourire », d'après l'homérique γελαῖσας λυερόεν; également, Tac., *A.* 4, 60 : *falsum renidens* « avec un sourire hypocrite », etc. Hellénisme aussi, sans doute, l'expression *increpui hibernum* (Pl., *Ru.* 69, prol.) « j'ai fait gronder la tempête », qui est sans autre exemple à date ancienne : le texte d'Ennius, *ululat acuta* (*A.* 342), est très incertain ; il faut sans doute lire *acule*.

§ 36. **Accusatif de relation.** — Pour indiquer la relation, c'est-à-dire sous quel rapport vaut l'affirmation énoncée, l'accusatif a été remplacé habituellement en latin par d'autres tours : *puer mitis ingenii* ou *miti ingenio* (= πρᾶος τὸ ἦθος), *natione Syrus* (= Ἑλλήν τὸ γένος), *pes mihi dolct* (= ἀλγεῖν τοὺς πόδας). Aussi n'est-il guère demeuré que dans le cas d'un pronom neutre ou de formes assimilées : *id*, *hoc*, *illud*, *istuc*, *ipsum*, *idem*, *aliud*, *quod*, *quid*, *aliquid*, *quicquam*, *nihil*, *unum*, *utrumque*, *multa*, *omnia*, *pauca*, *cetera*, *pleraque*, etc., indiquant non pas l'objet, mais l'étendue de l'action, auprès de verbes transitifs ou intransitifs, et quelle que soit la construction de ces derniers, lorsqu'ils ont un substantif pour complément.

Ce sont surtout des verbes de sens abstrait (de sentiment, d'effort, etc.) : Tér., *An.* 362 : *id gaudeo* « je m'en réjouis (quant à cela) », en face de *gaudere aliqua re* ; Cic., *de Or.* 1, 35 : *cetera assentior Crasso* « pour tout le reste, je suis de l'avis de Crassus », en face de *assentiri alicui de aliqua re* ; Cic., *Fa.* 6, 1, 7 : *nihil aliud studere* en face de *studere alicui rei*. En même temps, il peut y avoir un accusatif d'objet : Cic., *At.* 13, 22, 4 : *illud accuso non te, sed illam* « de cela ce n'est pas toi que j'accuse... », en face de *accusare aliquem rei, de re, propter rem* ; etc.

Cet accusatif neutre de relation subsiste au passif : Cic., *Rab. Post.* 17 : *ego hoc cogor* « j'y suis contraint » ; *Fi.* 1, 14 : *illud quidem adduci uix possum ut...* « je ne peux guère être amené à (croire) ceci que... » ; — et aussi à l'impersonnel : Cic., *R. Am.* 8 : *si hoc solum hoc tempore pugnatur ut...* « s'il est combattu aujourd'hui pour ceci seulement, à savoir... », c.-à-d. « si le combat livré aujourd'hui n'a d'autre but que... ».

Le v. latin a quelques exemples de ces accusatifs pronominaux employés plus librement. Ainsi, avec *mittere*, *prohibere*, *uenire* : Pl., *Mi.* 1158 : *id nos ad te... uenimus* « c'est pour cela que nous sommes venus te trouver » ; *Ps.* 639 : *ut id agam quod missus huc sum* « afin de faire ce pour quoi j'ai été envoyé », et 13-14 : *id te || Iuppiter prohibessit!* « que Jupiter t'en préserve ! », m. à m. « relativement à cela » ; — ou bien avec un adject-

tif : Pl., *Ru.* 397 : *id... maesta est* « c'est pour cela qu'elle est triste ». Ce dernier tour fut repris plus tard hors de la prose classique par imitation du grec : Vg., *Én.* 3, 594 : *cetera Graius* « pour tout le reste, un Grec » (= τὰ ἄλλα) ; Sal., *H.* 1, 116 : *sanctus alia* ; Tac., *A.* 12, 3 : *iuuenem et alia clarum* « jeune homme illustre à d'autres égards ».

§ 37. **Accusatif adverbial.** — Le rôle joué anciennement par l'accusatif comme détermination autonome persiste tout particulièrement dans le cas de l'accusatif dit adverbial, qui est surtout représenté :

Par des adjectifs neutres de quantité ou autres : *multum* « pour une grande quantité, beaucoup » ; *aliquantum* « sensiblement » ; *nimum, plus, tantum, ceterum* « (pour ce qui est) du reste, d'ailleurs » (§ 430) ; *quantum, plerumque* ; négation *nihil*, issue de **ne hilom* « en rien », proprement « pas un hilum ». De même : *primum* « d'abord » ou « pour la première fois » ; *postremum* et *ultimum* « pour la dernière fois », par ex. : Liv. 1, 29, 3 : *ultimum illud uidere* « voir pour la dernière fois », m. à m. « cette fois (*illud*) comme dernière » ; *tertium consul* « consul pour la troisième fois » ; *commodum* « justement, à propos » ; *facile* « facilement » ; *summum* « au plus » ; *iterum* « pour la seconde fois » ; etc. Par imitation : *immensum* « immensément » (Sal., Tac.) ; etc.

Par des formes pronominales devenant conjonctions : *quid?* « pourquoi? » dans *quid uenisti?* signifiait « relativement à quoi es-tu venu? » ; — *nihil est quod...* et *quid est quod...?* « il n'y a pas de raison, quelle raison y a-t-il pour que...? », où *quod* équivaut à *cur* ; — *quod* « parce que » est issu de tours comme *ideo quod* « ceci pour la raison que » ou *id quod* (rare) « pour ceci que » ; cf. Tér., *He.* 367-8 : *ilico omnes simul || laetae exclamant 'uenit', id quod me repente aspexerant* « ... ceci parce qu'elles m'avaient aperçu » ; de même : *id (= ideo) ... ut + subj.* « dans l'intention de » : Liv. 23, 47, 1 : *id modo moratus ut consulem percontaretur* ; Tér., *Eu.* 1005 ; etc.

Par les locutions *id (hoc) aetatis* « de (à) cet âge » et *id temporis* « à ce moment », employées comme complément de nom ou complément circonstanciel : *cum id aetatis filio* (Cic., *Cl.* 141) « avec un fils de cet âge », c.-à-d. *eius aetatis* ; *quos ego... id temporis uenturos esse praedixeram* (Cic., *Cat.* 1, 10) « dont j'avais dit qu'ils viendraient à ce moment-là », c.-à-d. *eo tempore*. Littéralement, *id aetatis* = « pour ceci en fait d'âge », avec un génitif partitif du type *quid negoti?* (§ 68 b).

De même : *magnam (maiolem, maximam) partem* « pour une grande (la plus grande, une très grande) part » ; *bonam partem* (Lucr. 6, 1249) ; *meam partem* (Pl., *Mi.* 646) « pour ma part » ; *partim* (§ 166 n.) ; — *uicem*

alicuius « pour le compte, à la place, à la manière de qqn » ; *uicem meam* ou *tuam* « à ma place, à ta place ». Quelques expressions analogues avec *genus* s'étaient conservées dans la langue parlée et technique : *coronamenta omne genus* (Caton, *Agr.* 8, 2) « des feuillages de tout genre » ; *aliquid id genus* (Cic., *At.* 13, 12, 3) « quelque chose de ce genre » ; Var., *R. R.* 1, 29, 2 : *in id genus praedii* ; et avec un relatif de liaison : *quod genus* (Cic., *Inu.* 2, 157 ; souvent chez Lucrèce, etc.) « ainsi, par exemple », m. à m. « touchant cet ordre de faits, d'idées ».

Ces formules cédaient elles-mêmes la place à des tours plus conformes aux habitudes nouvelles de la langue : *eius (huius) generis* ; *ex omni genere* ; *quo de genere* ; *magna ex parte* ; *uice alicuius* (postclass.), cf. Liv. 1, 25, 6.

§ 38. Tours particuliers. a) Les poètes, par une imitation artificielle du grec, employaient à l'accusatif de relation les substantifs désignant la race, la naissance et les parties du corps (*accusatif grec*) :

Lucr. 3, 489 : *tremat artus* « il tremble de ses membres » ; Catul. 64, 122 : *deuinctam lumina somno* « les yeux fermés par le sommeil » ; Vg., *Én.* 8, 114 : *qui genus (estis)?* « qui êtes-vous quant à la race? de quelle race? » (= τίνες τὸ γένος ;) ; *ibid.* 12, 64-65 : *lacrimis ... || ... perfusa genas*, m. à m. « inondée de larmes quant à ses joues » ; Ov., *M.* 9, 307 : *flaua comas* « blonde quant à ses cheveux », d'après Hom., *Od.* 15, 133 : *κάρη ξανθός*. Sur ce modèle, Tacite écrira, *A.* 6, 9 : *clari genus* « des personnages illustres par la naissance ».

b) Avec *indutus* (indui) et (ac-) *succinctus*, l'accusatif de la chose dont on est revêtu était ancien en latin. Il est attesté dès Plaute : *Men.* 512-3 *non ego te indutum foras || exire uidi pallam?* « ne t'ai-je pas vu sortir revêtu de la mante? » ; cf. aussi T. Eug. VI b, 49. Ces formes étant des « moyens », l'accusatif se présente comme un accusatif d'objet, complément direct du verbe : *indutus pallam* = « qui a revêtu sa mante ». Mais le sentiment de cette valeur avait pu s'effacer, et dans Vg., *Én.* 2, 275 : *redit exuias indutus Achilli*, ou encore *ibid.* 7, 640 : *loricam induitur* « il revêt sa cuirasse », l'accusatif se confondait aisément avec l'accusatif de relation du type grec *perfusus genas*.

c) Les écrits techniques d'époque impériale montrent *dolere*, d'après ἀλγεῖν τοὺς πόδας, construit avec l'accusatif de la partie du corps où l'on a mal : *dolere latus* (Scribon. Larg., 170), *oculos* (Fronton, p. 182, 18), *uentrem* (Mul. Chir. 205) « avoir mal au côté, aux yeux, au ventre », souvent dans la Vulgate, etc. Priscien remarque (G. L. K. III, 268, 8) : *dicimus 'doleo pedem'*.

Sur certains faits très tardifs, voir D. Norberg, *Beiträge...*, p. 1 sqq.

Acceptions concrètes de l'accusatif

§ 39. **Accusatif d'étendue.** — L'accusatif marquant l'extension dans l'espace ne subsiste qu'appliqué à des termes de mesure ou équivalents : *digitus*, *passus*, *pes*, *mille* (*passuum*) « un mille », *stadium*, *iter* + un génitif (*bidui*), *uia*, et à quelques formes neutres : *multum*, *paulum*, *plurimum*, *quicquid*, *tantum* ; etc. Il désignait :

a) **L'espace parcouru par quelqu'un** (auprès d'un verbe de mouvement) : Cic., *Quinct.* 78 : *neminem esse... qui possit... triduo septingenta milia passuum ambulare* « parcourir à pied 700.000 pas en 3 jours » ; Liv. 21, 54, 8 : *quicquid... appropinquabant...* « tout l'espace dont ils approchaient », c.-à-d. « à mesure qu'ils approchaient » ; *ab aliquo pedem non discedere* (Pl., Cic., etc.) « ne pas quitter qqn d'une semelle ».

b) **La distance**, soit avec *abesse*, *distare* : Liv. 30, 29, 2 : *Zama quinque dierum iter a Carthagine abest* « Zama est à 5 jours de marche de Carthage » ; Cés., *B. G.* 7, 72, 4 : *quae (turres) pedes LXXX inter se distarent* « tours distantes entre elles de 80 pieds », — soit avec un verbe quelconque : Cés., *B. G.* 1, 22, 5 : *milia passuum tria ab eorum castris castra ponit* « il établit son camp à 3 milles du leur ».

c) **La dimension**, auprès des adjectifs *altus* « haut, profond », *crassus* « épais » (rare et non class. dans ce tour), *latus*, *longus*, etc. : type *muris decem pedes altus* ; Cés., *B. G.* 7, 24, 1 : *aggerem latum pedes trecentos triginta, altum pedes octoginta exstruxerunt* « une terrasse large de 330 pieds, haute de 80 ». Cet emploi, inconnu du grec, est ancien en latin.

Il existait d'ailleurs des tournures concurrentes : a) soit avec le substantif abstrait correspondant : Cés., *B. G.* 1, 2, 5 : (*Helvetiorum*) *fines in longitudinem milia passuum CCXI... patebant* ; 1, 8, 1 : *murum in altitudinem pedum sedecim fossamque perducit* ; pour exprimer une « épaisseur », cette construction remplace même dans la prose classique celle de *crassus* + accus. ; cf. Cés., *B. G.* 3, 13, 4 : *clavis ferreis digiti pollicis crassitudine* « avec des clous de fer de l'épaisseur d'un pouce » ; — b) soit, en dehors de la langue littéraire, avec l'adjectif lui-même pourvu d'un génitif analogique du génitif de qualité : depuis Varron, par ex. *R. R.* 2, 4, 14 : *haram... trium pedum altam* « une soue haute de trois pieds », fréquent ensuite (Colum., Vitruv., inser.) ; et plus tard avec l'ablatif : Ampel. 8, 12 : *postes longi... cubitis viginti*, et aussi *per* + accus. : C. I. L. VI, 10412.

§ 40. **Accusatif de durée.** — C'est l'accusatif d'extension appliqué au temps. Il désigne :

L'espace de temps pendant lequel dure une action ou un état (= question *quam diu?*) : *noctem totam stertere* (Pl., *As.* 872) « ronfler toute la nuit » ; *bestiolas quae unum diem uiuant* (Cic., *Tu.* 1, 94) « qui ne vivent qu'un jour ». Il a été renforcé par la préposition *per* : Caton, *Agr.* 157, 13 : *hoc per dies septem dato* « pendant sept jours » ; Cic., *At.* 7, 9, 4 : *tenuisti prouinciam per decem annos*. Avec alternance : Liv. 29, 38, 8 : *Iudi Romani biduum instaurati, item per biduum plebeii* (40, 45, 5-6). Sur la confusion avec l'ablatif, voir § 133.

Depuis combien de temps l'action dure (question *quam dudum?*) avec le verbe au présent : Vg., *En.* 1, 47-48 : *tot annos || bella gero* « depuis tant d'années je guerroie ». On trouve souvent alors *iam* et le nom de nombre ordinal : Cic., *Pomp.* 7 : *annum iam tertium et uicesimum regnat* « c'est la 23^e année qu'il règne » (= depuis 22 ans), plus rarement le cardinal : Cic., *Flac.* 70 : *annos iam triginta in foro uersaris*.

Combien de temps il y a qu'un événement s'est produit (question *ex quo tempore?*), avec *abhinc* et le verbe au parfait : Cic., *Diu.* 2, 118 : *Demosthenes abhinc annos prope trecentos fuit* « Démosthène vécut il y a près de 300 ans ». *Abhinc* n'est pas à proprement parler une préposition, mais un juxtaposé adverbial indiquant le point de départ, la forme casuelle qui l'accompagne marquant la durée : litt. « à partir de maintenant » (*ab* + *hinc*). L'ablatif s'était, du reste, également employé avec lui (§ 133) dans les mêmes conditions.

Comme les adjectifs du type *altus*, *largus*, etc., le participe *natus* s'était accompagné d'un accusatif d'extension au sens de « âgé de » : Cic., *Tu.* 5, 57 : *quinque et uiginti natus annos* « âgé de 25 ans », m. à m. « voilà 25 ans qu'il est né ». Sous l'influence du tour *puer decem annorum*, le génitif s'est ici encore introduit ; signalé depuis Var., *Men.* 496 : *decem annorum natus*, il est fréquent sur les inscriptions.

§ 41. **Emplois dérivés de l'accusatif d'extension.** — A l'idée d'extension se rattachent plusieurs emplois dérivés :

Accusatif de degré, c.-à-d. les formes adverbiales neutres *multum*, *aliquantum*, *paulum*, *quantum*, *tantum*, etc., alternant auprès des verbes de supériorité avec l'ablatif de différence : Tér., *Ph.* 247 : *incredibilest quantum erum ante eo sapientia* « c'est incroyable combien je surpasse mon maître en sagesse » ; l'ablatif *quanto* signifierait « de combien (je surpasse) ». Mais l'écart était minime entre les deux tours ; et la prose

classique a plusieurs exemples de l'accusatif : *multum praestare* (Cic., *de Or.* 1, 15) et *superare* (Cic., *Ver.* 5, 115) ; *tantum excellere* (Cic., *Pomp.* 39) ; etc. Cet accusatif se retrouvait — quoique, semble-t-il, plus rarement — auprès des comparatifs et formes assimilées : *aliquantum... auidior* (Tér., *Eu.* 131) ; *multum... maius* (Cic., *de Or.* 3, 92) ; *permultum ante* (Cic., *Fa.* 3, 11, 1) ; *haud multum infra* (Liv. 5, 37, 7) ; *multum... dulciores* (Plin., *Nat.* 15, 68) ; etc. Cf. § 117.

Accusatif de mesure : avec *ualere* « valoir (telle somme) » : Var., *L.* 5, 173 : *denarii, quod denos* (sc. *nummos*) *aeris ualebant* « les deniers (ainsi dénommés), parce qu'ils valaient chacun dix as » ; il s'agit alors de mesure, et non de prix, § 116 ; — avec *pendere* « peser, être de tel poids » : Plin., *Nat.* 21, 185 : *cyathus pendet drachmas decem* « un cyathe pèse dix drachmes » ; — et aussi avec la locution *esse pondo* « être en poids, peser » Colum. 12, 28, 1 : *irim cribratam quae sit instar pondo quincuncem... permisceto* « mêlez de l'iris criblée environ (*instar*) un 5^e d'once ». A partir de ce tour, *pondo* s'était parfois employé seul avec l'accusatif : Liv. 26, 47, 7 : *paterae aurcae... libras ferme omnes pondo* « des patères d'or pesant presque une livre chacune ».

Hors de la langue littéraire, l'accusatif se substituait également au génitif d'estimation et de prix (§ 66) : Pétr. 43, 4 : *uendit enim uinum quantum ipse uoluit* « il vendit son vin autant qu'il voulut » (déjà C. I. L. I^a, 593, 48 sq., de 45 av. J.-C.) ; Lucif. Cal., *Athan.* 2, 29 : *illos qui plus (= pluris) mensae tuae copias fecerunt quam...* « ceux qui ont fait plus de cas des richesses de ta table que... ». Avec alternance : Tert., *Test. anim.* 6 : *quam tanti facis quantum illa te facit* « que tu estimes autant qu'elle t'estime ».

§ 42. Accusatif de mouvement. — Cet accusatif — dit de la question *quo* — désignait le terme vers lequel est dirigé le mouvement ; et, bien que la préposition soit devenue avec lui usuelle (*eo in urbem*), il s'est maintenu seul par survivance :

Avec les noms de villes et les formes *domum, rus* (§ 129).

Avec un substantif verbal dans diverses locutions : *nuptum dare* « donner en mariage » ; *uenum dare* « mettre en vente » ; *uenum ire* ou *uenire* « être mis (m. à m. « aller ») en vente » ; *pessum dare* « jeter à bas, anéantir », et *pessum ire* (*abire*) « aller à sa ruine » (Pl., *Ci.* 223 ; *Truc.* 36). A ce type se rattache la construction du supin en *-tum* avec un verbe de mouvement ; cf. plus loin, § 276.

Dans les expressions formulaires *ire malam crucem* ou *malam rem* « s'exposer à la croix, à une mauvaise affaire, s'en aller au diable », souvent chez les comiques (Pl., *Men.* 328 ; *Tru.* 937 ; etc.), mais *in* s'introduit

(Pl., *Mo.* 850) ; *exsequias ire* « aller à un enterrement » (Tér., *Ph.* 1026) ; *alicui suppetias (ad-)uenire, ire, proficisci, occurrere* (Pl., *Men.* 1020 ; *B. Afr.* 5 ; 25 ; 39 ; 66 ; 68 ; etc.) « venir, aller, partir, se porter au secours de qqn » ; *insitias ire* « se porter à l'action de nier, nier » (Pl., Tér., Nep., Liv., Quint., etc.).

La tendance des verbes composés à se construire transitivement facilitait auprès d'eux l'emploi de l'accusatif sans préposition : Cic., *At.* 1, 14, 5 : *rostra Cato aduolat* « Caton vole à la tribune » ; ou encore Curt. 6, 2, 16 : *discurrunt... tabernacula*, d'après *percurrere*, en face de *ibid.* 3, 12, 8 : *in tabernaculum currunt*.

L'absence de préposition pouvait être aussi — et en poésie surtout — un archaïsme, ou un hellénisme, car en grec l'accusatif de mouvement est assez souvent employé seul. Ainsi : Lucr. 6, 742 : *ea... loca cum uenere uolantes* ; Vg., *Én.* 1, 2 : *Italiam... uenit* ; Lucain 7, 477 : *aethera tendit*, d'après l'homérique αἰθέρα (ἥερα) ἵκανε ; etc. Cf. J. Humbert, *Synt. Gr.*, § 353 a.

§ 43. **Accusatif prépositionnel.** — C'est surtout avec *in* et *sub* que l'emploi de l'accusatif est demeuré lié à la notion de mouvement par contraste avec l'abl.-locatif exprimant le repos. Mais, pour *super* et *subter*, l'opposition des deux cas n'existait pratiquement plus. Et les prépositions qui gouvernent l'accusatif seul se rencontrent pour la plupart avec ou sans idée de mouvement ; par exemple, Cés., *B. C.* 1, 70, 3 : *cum... ante se hostem uideret* « comme il voyait l'ennemi devant lui » (repos), en face de Cés., *B. G.* 1, 21, 3 : *equitatumque omnem ante se mittit* (mouvement) « il envoie toute la cavalerie devant lui ».

§ 44. *In* désigne le mouvement qui aboutit à l'intérieur du lieu ou de l'objet : Nep. 16, 4, 3 : *in Persas est profectus* « il partit chez les Perses ». *Ad*, au contraire, implique une idée de proximité, et il marque le mouvement qui aboutit aux abords du lieu ; Cés., *B. G.* 5, 50, 4 : *equitalus ad castra accedit* « la cavalerie approche du camp » ; d'où une opposition comme Cic., *N. D.* 3, 25 : *in aram confugitis ad deum* « sur les degrés de l'autel, auprès du dieu ». Aussi *ad* était-il plus indiqué, lorsque le point d'aboutissement était une personne : on dit *adire, mittere, pergere ad aliquem*, et non *in aliquem*, à moins qu'il n'y ait lieu d'indiquer l'aboutissement effectif, notamment pour une rencontre hostile, ce qui appelait *in* au sens de « contre » (*pergere in hostes*). *Sub* apportait souvent l'idée d'aller au pied de quelque chose : *sub montem succedere* (Cés., *B. C.* 1, 45, 2) « s'avancer au pied de la montagne ».

Le terme du mouvement n'était pas toujours considéré, et l'accusatif, surtout avec *in*, marquait simplement la direction : *in altitudinem, in latitudinem, in longitudinem* « en hauteur (ou en profondeur), en largeur, en longueur », — ou le trajet accompli : Pêtr. 42, 2 : *fui enim hodie in funus* « j'ai été aujourd'hui à un enterrement ». Au figuré : *in amicitiam populi Romani dicionemque esse* (Cic., *Diu. Caec.* 66) « se trouver dans (le sens de) l'amitié et (sous) la domination du peuple romain » ; *in potestatem esse alicuius* (Cic., *Ver.* 2, 67) « être au pouvoir de qqn » (§ 134).

§ 45. Dans le temps, la notion de mouvement est à l'origine de plusieurs acceptions :

Ad « jusqu'à » (souvent avec *usque*) : *ad hanc diem remanere* (Cic., *Cat.* 3, 17) et « pour » : *ad Idus Apriles reuertentur* (Cés., *B. G.* 1, 7, 6) « ils reviendraient aux Ides d'avril » ; — *in* « pour une époque donnée » : *auctionem constituere in mensem Ianuarium* (Cic., *Leg. Agr.* 1, 4) « fixer la vente pour le mois de janvier » ; *magistratibus in annum creatis* « les magistrats ayant été nommés pour l'année ». Avec un sens distributif : *in diem uiuere* « vivre pour un jour », c.-à-d. « au jour le jour », et aussi *in dies (singulos)* « de jour en jour », par exemple *in dies singulos crescere* (Cic., *Cat.* 1, 5) ; *in aestatem* « à mesure que l'été avance » (Lucr. 6, 712) ; — *sub* « à l'approche de » : *sub lucem* (Cés., *B. G.* 7, 83, 7) et « immédiatement après » : *sub eas litteras* (Cic., *Fa.* 10, 16, 1).

L'idée de mouvement conduisait à celle de but. Ce sens final est très fréquent pour *ad* « en vue de, pour », en particulier avec le gérondif ou l'adjectif en *-ndus* : *ad agendum, ad bellum conficiendum* ; pour *in*, il est attesté dès Plaute (*Mo.* 122), mais il ne se développe qu'à partir de Tite-Live.

In marquait aussi la conformité : « dans le sens de », c.-à-d. « selon, suivant » : *iurare in uerba alicuius* « prêter serment à qqn (en suivant sa formule) » ; *in rem esse* « être conforme à l'intérêt » ; et par suite la manière : *seruilem in modum* (Cés., *B. G.* 6, 19, 3) « à la manière d'un esclave » ; *in speciem* (Cic., *Ver.* 5, 86) « en apparence », et à l'époque impériale dans plusieurs expressions neutres : *in totum* (Colum. 2, 1, 2) « en totalité » ; *in plenum* (Plin., *Nat.* 16, 217) « en général » ; *in deterius* (Tac., *A.* 3, 10) « en pis » ; etc. *Ad* également indique la conformité : *ad naturam* « conformément à la nature » et par extension l'accompagnement (§ 100). *Ob* et *propter* passent au sens causal ; etc.

§ 46. Bien que *ad*, dans la plupart de ses emplois, implique une idée de mouvement, cette notion ne lui était pas nécessairement attachée, et il lui arrive de marquer la proximité avec repos : *stare ad ianuam* (Cic., *de Or.* 2, 353) « être debout à la porte » ; *pons qui erat ad Genuam* (Cés., *B.*

G. 1, 7, 2) « le pont qui était près de Genève ». D'autre part, *apud* s'employait d'ordinaire sans mouvement, et avec des personnes : *apud nos est conuiuium* (Pl., *St.* 663) « il y a banquet chez nous » ; *apud populum loqui* « parler devant le peuple ».

Aussi des confusions se produisaient-elles. *Ad* était substitué à *apud* : *ad amicam potare* (Pl., *As.* 825) « boire chez son amie » ; *agere ad populum* (Cic., *Ph.* 12, 17) « parler devant le peuple », et aussi à *in* + abl. : *esse ad uillam* « être à la maison de campagne » (locution usuelle) ; *ad Opis* (sc. *templum*) *manere* (Cic., *Ph.* 1, 17) « rester au temple d'Ops » ; *ad exercitum manere* (Cés., *B. G.* 5, 53, 3) « rester à l'armée ».

De son côté, *apud* s'employait au lieu de *ad* pour marquer la proximité avec des noms de choses : Pl., *Am.* 350 : *quid apud hasce aedis negoti est tibi?* « qu'as-tu à faire près de cette demeure? » ; Cés., *B. G.* 2, 7, 3 : *paulisper apud oppidum morati* « étant restés quelque temps devant la ville », — parfois même avec mouvement (non class.) : Sal., *H.* 1, 119 : *ille Conisturgim apud legiones uenit* ; souvent en bas latin : Itala, *Gen.* 43, 9 (cod. Lugd.) : *si non adduxero eum apud te* (πρὸς σέ) ; Cassiod., *Hist.* 5, 16 : *ueniret apud eum*. Comme *ad*, enfin, il était substitué à *in* + abl. : *apud aedem* (S. C. Bac.) « dans le temple » (= *in aede*) ; *apud emporium atque in macello* (Pl., *Am.* 1012) « à la bourse et au marché » ; *apud uillam* (Pl., *Tér.* ; Cic., *Ver.* 4, 48) « à la campagne », à côté de *ad uillam* ; même avec des noms de villes (§ 131).

Double accusatif

§ 47. Parmi les faits qui entrent sous cette rubrique, est à mettre à part le double accusatif « attribut », c'est-à-dire celui d'un accusatif d'objet et de l'attribut qui s'y rapporte, auprès des verbes « faire, appeler, nommer, estimer », etc. : *creare aliquem consulem* « nommer qqn consul » ; *facere (reddere) aliquem diuitem* « faire (rendre) qqn riche » ; *appellare aliquem regem* « saluer qqn (du titre de) roi » ; *numerare aliquem oratorem* « compter qqn comme orateur ». Par exemple : Cic., *de Or.* 3, 122 : *eosque (libellos) rhetoricos inscribunt* « ils les intitulent (ces écrits) traités de rhétorique » ; *Fi.* 2, 50 : *quid... hoc loco intellegit honestum?* « qu'entend-il là par l'honnête? » ; *Of.* 2, 10 : *malitiam sapientiam iudicant*. Même avec un verbe comme *uolo* : *le adiutorem uolo*. La simple adjonction de *esse* transformait beaucoup de ces tournures en proposition infinitive. Cf. aussi les expressions : *ar-*

gentium mutuom rogare (Pl., *P's.* 294) « demander de l'argent à emprunter » et *mutuas sumere pecunias ab aliquo* (Cic., *Ph.* 10, 26) « emprunter de l'argent », proprement « demander ou prendre de l'argent à titre d'échange ». Ce type est courant : les deux accusatifs concernent la même personne ou le même objet, et ils sont unis l'un à l'autre par l'accord grammatical.

§ 48. Toutes différentes sont les autres formes de double accusatif : chacun des deux termes y est indépendant de l'autre, par juxtaposition, selon la fonction ancienne du cas (§ 21). En v. latin, un accusatif d'objet et un accusatif du contenu sont ainsi rapprochés dans Caton, *Agr.* 139 : *te... bonas preces precor* « je te prie de bonnes prières ». Avec les progrès de l'analyse qui tendaient à donner une forme distincte à des compléments différents, le tour *te bonas preces precor* fut remplacé par *te bonis precibus precor*. Aussi, sous cet aspect, le double accusatif n'a-t-il dans la prose classique qu'une place restreinte, alors qu'en dehors d'elle, et notamment dans la langue parlée, il garde ou prend un certain développement. Les principaux types d'emploi sont les suivants :

§ 49. A) L'accusatif d'objet est accompagné d'un accusatif de relation, celui-ci étant limité aux formes pronominales neutres ou assimilées, mentionnées ci-dessus (§ 36) :

Cic., *At.* 5, 17, 5 : *si quicumque me amas* « si tu as qqe affection pour moi » ; *Rep.* 1, 3 : *id cogit omnes* « il les y contraint tous ». Cf. la formule *si quid me vis* « si tu me veux en qqe chose, si tu as besoin de moi ».

B) Auprès d'un verbe composé, l'accusatif d'objet est accompagné d'un accusatif dépendant du préverbe, surtout avec des composés de *circum-* et de *trans-* (le préverbe servant d'appui) :

Cés., *B. G.* 7, 11, 9 : *exercitum Ligerim traducit* « il fait passer la Loire à son armée » (= *trans Ligerim exercitum ducit*) ; cf. *ibid.* 4, 16, 6, avec *transportare*. D'où, auprès d'un médio-passif : Cic., *Diu.* 2, 62 : *anguis... uectem circumieclus* « un serpent enroulé autour d'une barre ».

Avec d'autres préverbes, ce double accusatif ne se rencontre guère qu'en poésie : Vg., *Én.* 3, 688 : *praeteruehor... ostia* « je dépasse l'embou-

chure du fleuve » ; Hor., *Od.* 1, 14, 19-20 : *interfusa... aequora Cycladas* « la mer répandue entre les Cyclades », — ou dans des locutions toutes faites :

aliquem adigere arbitrum « citer qqn devant (ad-) un arbitre » ;

aliquem adigere iusiurandum « conduire qqn à (ad-) un serment, lui faire prêter serment » ; mais on voit apparaître l'ablatif *adigere iure iurando, sacramento* (Liv.) et le tour prépositionnel *ad iusiurandum* (Sal., Sén.) ;

animum aduertere aliquid « tourner son attention vers (ad-) qqe chose » : sans doute y a-t-il aussi *constructio ad sensum*, le groupe *animum aduertere* équivalant à un verbe transitif comme *cernere, uidere*. On rapprochera : Pl., *Tru.* 762 : *te manum iniciam* (= *comprehendam*).

§ 50. C) Le même verbe a deux accusatifs d'objet, mais l'un est un accusatif de la personne (*doceo pueros*) et l'autre un accusatif de la chose (*doceo grammaticam*) : Cic., *de Or.* 2, 216 : *eam (artem) tu potissimum nos docebis* « toi de préférence, tu nous enseigneras cet art ». Au passif, l'accusatif de la chose subsiste : Cés., *B. C.* 1, 87, 3 : *Petreius atque Afranius cum stipendium a legionibus... flagitarentur...* « P. et A. se voyant réclamer la solde par les légions... ».

Ce double accusatif de la personne et de la chose ne se trouve plus dans la prose classique qu'auprès de quelques verbes : *docere* (le plus fréquent) ; *celare* (un seul exemple : Cic., *Fa.* 2, 16, 3) ; (*ex-*) *poscere* ; *rogare*, presque exclusivement dans les formules *magistratum* ou *senatorem rogare sententiam* « demander son avis à un magistrat ou à un sénateur » et *populum rogare magistratus* « demander au peuple (d'élire) des magistrats » ; *postulare* ; *flagitare* (seulement Cés., *B. G.* 1, 16, 1, et Cic., *Dom.* 14). D'ordinaire, un ablatif prépositionnel était substitué soit à l'accusatif de la personne : *flagito, posco, postulo rem aliquam ab aliquo*, soit à l'accusatif de la chose : *doceo, celo, rogo aliquem de re aliqua*. Au passif, l'accusatif de la chose — en dehors de *flagitare* dans Cés., *B. C.* 1, 87, 3 — n'est attesté chez les classiques que par la formule *rogari (rogatus) sententiam* « être interrogé. (qui est interrogé) sur son avis ». *Doceor rem* n'apparaît pas avant Hor., *Od.* 3, 6, 21 ; (*e*)*doctus rem* est chez Salluste, Horace, Tacite, etc.

On entrevoit, en revanche, dans la vieille langue les restes d'un emploi plus étendu : Pl., *Cu.* 629-630 : *anulum || quem parasitus te elusit* « l'anneau que le parasite t'a soutiré » ; Afran. 173 (Ribb.) : *id aurum me condonat* « il me fait don de cet or » ; également avec *exigere* (Q. Metellus, ap. Gell. 15, 14, 2, au passif) ; *consulere* (Pl., *Men.* 700) ; *ludificari* (Pl., *Ba.* 523) « frustrer qqn de qqe chose » ; *aliquem ludos pessimos dimittere* (Pl., *Ru.* 791) « laisser aller qqn (en lui faisant) de mauvais tours », peut-être d'après

ludos facere aliquem (Pl., *Au.* 253) « faire un tour à qqn », litt. « en faire un jeu » ; *insimulare* (Pl., *Am.* 859) « accuser » ; *monere* (Pl., *St.* 58, au passif). Cette construction avait existé dans la langue du droit pour *damnare* et *condemnare*, comme le montrent diverses formules rapportées par Gaius, *Inst.* IV, 43, 46, 47, 50, 51 : *aliquem condemnare (damnare) decem milia sestertium* ou *tantam pecuniam* « condamner qqn à 10.000 sesterces, à une somme égale ». Cf. aussi Caton, *Orig.* 5, 5 (Jordan, p. 24) : *tantum damnas esto* « qu'il soit condamné d'autant ».

D'autre part, les poètes et les écrivains d'époque impériale ont fait au double accusatif de la personne et de la chose une part plus grande que les prosateurs classiques. Il se retrouve avec *precari* (Stace, cf. déjà l'exemple de Caton, § 48) ; et il gagne *percontari* (Hor., Curt.), d'après *poscere* ; *erudire* (Val. Flac., Stace, Vulg.) et *instruere* (Tert., Vulg., Jord.), d'après *docere*. A basse époque le tour s'élargit et l'on voit apparaître des exemples comme C. E. 737, 3 : *senilemque aetatem tantos onerare dolores* « charger sa vieillesse de douleurs », d'après *onerare vinum* et *onerare nauem* ; *Mul. Chir.* 353 : *haec curationes... sitim iumentum adducunt* « donnent soif à l'animal » : une action du préverbe à une date aussi tardive est improbable ; souvent *induere*, *exuere*, *spoliare aliquem aliquid*, construction appuyée par le grec : Itala, *Leu.* 8, 7 (Rufin) : *vestiuit eum tunicam et praccinxit eum zonam* « il le vêtit de la tunique et le ceignit de la ceinture » (= ἐνέδυσεν αὐτὸν τὸν χιτῶνα καὶ ἐζώσεν αὐτὸν τὴν ζώνην) ; *fraudare aliquem aliquid*, Sil., Ulpien. La langue parlée, moins soucieuse de différenciation syntaxique, s'accommodait facilement de ces constructions plus lâches, à mesure surtout que l'accusatif devenait le cas régime par excellence (D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 108 sqq.).

§ 51. Voisin du précédent est le double accusatif du tout et de la partie. Il s'agit de deux accusatifs, dont le premier est de portée plus vaste ; et le second, de sens plus restreint, s'appose au premier pour le préciser : Caton, *Agr.* 122 : *id mane ieiunus sumito cyathum* « prenez-en le matin à jeun un cyathe », prop^t « prenez-le, le matin, (à dose d') un cyathe » ; Pl., *Men.* 858-9 : *hunc senem || ... dedolabo... viscera* « ce vieillard, je vais lui dépecer les entrailles » ; *hunc senem*, du reste détaché du verbe comme une sorte d'acc. de relation « quant à ce vieillard » ; cf. aussi *Ru.* 1345-6. Cette tournure apparaît chez Virgile, *Én.* 10, 698-9 : *Lata-gum... occupat os faciemque...* « quant à Latagus, il le frappe à la tête et au visage » (*ibid.* 12, 275-6) — par imitation savante de Homère, *Il.* 11, 240 : τὸν δ' ἄορι πλῆξ' αὐχένα. Plus tard : *Mul. Chir.* 386 : *defricabis eum manibus, totum corpus* « tu le frotteras des mains (sur) tout le corps ». D. Norberg, *Beiträge...*, p. 6 sqq. Voir J. Humbert, *Synt. Gr.*, §§ 348 sqq.

CHAPITRE III

LE GÉNITIF

§ 52. Le génitif est avant tout devenu le cas du complément déterminatif de nom : *liber Petri*, comme l'accusatif a été celui du complément direct de verbe : *Petrum diligo*. Le terme de « génitif » (lat. *genitivus casus*) est une adaptation du gr. ἡ γενική πτῶσις, probablement « le cas de la catégorie » ou « de l'espèce ».

Il se pourrait, du reste, que la fonction essentielle du génitif ait été précisément de *spécifier*. L'accusatif apporte à l'énoncé une précision immédiate, qui fait corps avec lui : *urbem statuo, clamare maius*. Le génitif détermine un être, un objet, un procès par référence à une réalité ou à une notion d'existence distincte, que ce soit un rapport de dépendance ou de possession (*liber Petri*), le rapport de la partie au tout (*implere aquae, unus militum*), ou un rapport de toute autre nature. C'est cette fonction qu'il convient d'apercevoir par delà les groupes habituels d'emplois : génitif d'appartenance, de définition, génitif partitif, génitif de prix, etc., qui ne sont d'ailleurs que des moyens approximatifs de classement. On a réuni, en outre, sous le nom de *génitif de la chose concernée* diverses tournures où la relation impliquée, quoique effective, est plus imprécise : *sanus mentis, peritus rei militaris, accusare prodicionis*, etc. Quoique servant le plus souvent de complément de nom (*génitif adnominal*), le génitif se trouve encore comme complément de verbe (*génitif adverbial*).

Les origines de ce cas sont obscures. Un rôle important paraît revenir à la formation en *-ī*, qui devait avoir des valeurs propres assez éloignées du génitif ultérieur et dont le type *lucri facere*, par exemple, serait un reste. Au cours de l'époque historique, le génitif d'appartenance est particulièrement résistant ; mais d'autres emplois sont à des degrés variables en régression (génitif partitif, type *lucri facere*, génitif de la chose concernée, etc.) ; et ils subissent la concurrence de tours prépositionnels, surtout *dē* + abl., tandis que, dans la latinité proprement dite, *liber Petri* n'est jamais remplacé par *liber de Petro*.

Génitif de possession, de définition, de qualité

§ 53. **Génitif de possession ou d'appartenance.** — Cette forme de génitif, qui est devenue l'emploi typique du cas, exprime l'appartenance au sens le plus large : *domus patris*, *fletus omnium*, *difficultates belli* (Cic., *Leg. Agr.* 2, 83), *commoda pacis* (Cic., *de Or.*, 2, 335). Elle se trouve également dans l'emploi attributif : type *haec domus patris mei est*, en alternance, du reste, avec le datif (§ 93), et aussi, au sens figuré de « c'est le propre de » : Cic., *Mi.* 82 : *est... uiri fortis ne suppliciiis quidem moueri* « c'est le fait d'un homme courageux de ne pas se laisser ébranler même par les supplices ». Parfois — mais plus rarement qu'en grec — en dépendance d'un pronom neutre : Cic. *Fi.* 1, 26 : *haec... Epicuri non probo* « ces affirmations d'Épicure, je ne les approuve pas » ; *ibid.* 27 : (*dicere*) *quid non probes eius a quo dissentias* « (dire) ce qu'on n'approuve pas de (= chez) celui avec qui l'on est en désaccord » ; cf. Cic., *Ver.* 2, 63 : *omnia... Metelli* ; Cael. ap. Cic., *Fa.* 8, 8, 9 : *illa... Pompei*.

§ 54. Quelques adjectifs exprimant une idée voisine ou dérivée de celle de possession se construisent ainsi avec le génitif : *proprius* « propre à » (*alicuius*) ; *sacer* « consacré à » (*dei*) ; *similis* « semblable à » ; *par* « égal à » ; ainsi que leurs contraires : *communis* (lequel était également influencé par *particeps*, § 61), *dissimilis*, *dispar*. Ces adjectifs prennent aussi le datif. Toutefois, celui-ci, pour *similis*, n'est attesté

que par deux exemples en v. latin (Enn., *Sa.* 69; Lucil. 297); le génitif, qui devait être la construction ancienne, s'est maintenu dans le juxtaposé *uerisimilis* « vraisemblable »; il est aussi de beaucoup le plus fréquent quand le complément est un pronom : *similis mei, tui, sui, nostri*, etc.

Par analogie, le génitif s'étendait auprès de *alienus* « étranger à » (Lucr., Cic.), à côté du datif et de l'ablatif; et aussi auprès de *dignus, indignus* « digne, indigne de » : Pl., *Tri.* 1153, cf. Nonius 497, 36; Balb., ap. Cic., *At.* 8, 15, 1; Vg., *Én.* 12, 649 (mais seul l'ablatif est classique).

Certains adjectifs se construisaient avec le génitif possessif quand ils étaient substantivés : *aequalis, amicus, affinis (alicuius)*, etc. « le contemporain, le parent (par alliance), l'ami de qqn »; d'où *superstes alicuius* « (le) survivant de qqn ». A l'emploi purement adjectif était réservé le datif : *alicui aequalis, amicus*, etc., — sans que la valeur de cette répartition doive être exagérée. Le génitif se rencontre avec un comparatif dans : Cic., *Ph.* 5, 44 : *ex Antoni amicis, sed amicioribus libertatis* « parmi les amis d'Antoine, mais encore plus amis de la liberté ». Et inversement, la langue parlée donne à un substantif un complément de possession au datif : *Philocomasio amator, custos* « l'amant, le gardien à Philocomasie » (Pl., *Mi.* 271, 1431), cf. § 93.

§ 55. Constructions particulières :

1) Le génitif complément d'un **substantif verbal** ou équivalent est dit génitif du sujet (gén. subjectif) ou génitif de l'objet (gén. objectif), selon qu'il représente le sujet ou l'objet du verbe correspondant. Dans le premier cas, *metus hostium* signifie « la crainte des ennemis », c.-à-d. « celle qu'ils éprouvent » (= *hostes metuunt*); dans le second, celle qu'ils inspirent (= *metuuntur hostes*). Seul, toutefois, le génitif « subjectif » est un génitif de possession; le génitif « objectif » n'est autre chose qu'un génitif de relation indiquant la chose concernée : « la crainte relative aux ennemis ». Cf. ci-après, § 70.

2) Un génitif de nom de personne complément d'un autre nom de personne suffit à exprimer sans autre indication un lien de parenté ou d'appartenance familiale : Pl., *Cu.* 230 : *Palinurus Phaedromi* « Palinure (esclave) de Phédrome »; Cic., *Ver.* 4, 138 : *Diodorus Timarchidi* « Diodore (fils) de Timarchidès »; Vg., *Én.* 3, 319 : *Hectoris Andromache* « Andromaque (veuve) d'Hector ». Il n'y a pas là d'ellipse : *Palinurus Phaedromi*, c'est « le Palinure de Phédrome ». Ces tournures peuvent avoir été, dans

une certaine mesure, influencées par le grec (ὁ Τυμαρχίδου). Sur les inscriptions, *filius* est toujours exprimé pour marquer la filiation.

De même, il arrive qu'un nom de ville ou de lieu soit déterminé directement par le nom des habitants du pays au génitif : *Lutetia Parisiorum* (Cés., *B. G.* 6, 3, 4) « (la) Lutèce des Parisii », d'où, à l'époque impériale, le type très répandu : *Augusta Taurinorum* (= Turin), *Augusta Treverorum* (= Trèves). On rencontre aussi le génitif du dieu possesseur : Lucil. 126 : *Silari ad flumen* ; Vg., *Én.* 1, 244 : *fontem... Timauī* ; l'expression *flumen Tiberis* a dû commencer par signifier : « le fleuve du dieu Tibre » ; et ces constructions préparaient le tour *urbs Romae* (§ 56). Quant au génitif du nom de la contrée à laquelle appartient la localité, il ne paraît pas attesté avant Tite-Live, par exemple 28, 7, 3 : *Phocidis Elatia* « Élatée de (= en) Phocide » ; il est plutôt de nature partitive et paraît imité du grec.

3) Un génitif d'appartenance marquait le point de départ dans les locutions temporelles : *postridie eius dici* (depuis Caton, *Agr.* 2, 1) « le lendemain de ce jour-là » ; *pridie eius dici* (depuis Cic., *Fa.* 1, 4, 1) « la veille de ce jour-là », et, par extension, dans des emplois comme Cic., *At.* 3, 7, 1 : *post diem tertium eius dici* « le 3^e jour après celui-là » ; Tac., *A.* 1, 62 : *sextum post cladis annum* « la 6^e année de la défaite » ; *Peregr. Aeth.* 5, 9 : *completo anno profectionis filiorum Israhel de terra Egypti* « un an après que les fils d'Israël eurent quitté la terre d'Égypte ». En bas latin, par contamination avec la tournure à l'ablatif prépositionnel, le génitif en arrivait ainsi à marquer le point de départ local : Eutr. 1, 15 : *usque ad quintum miliarium Urbis* « jusqu'au 5^e milliaire de la Ville » (*ab Urbe*, Liv. 2, 39, 5) ; Grég. T., *H. F.* 7, 47 : *extracto baltei gladio* « ayant tiré l'épée du baudrier », en face de *ibid.* 7, 29 : *extracto a balteo gladio* (D. Norberg, *Beiträge...*, p. 33). Ces faits permettent de comprendre comment le génitif a pu en grec servir de substitut à l'ablatif.

§ 56. **Génitif explicatif ou de définition.** — C'est le génitif d'un substantif développant et précisant le contenu d'un substantif de signification plus large, dont il dépend : *frugum alimenta carnisque* (Liv. 23, 30, 3) « des aliments consistant en blé et en viande » ; *aliis... uirtutibus continentiae, grauitatis, iustitiae, fidei* (Cic., *Mu.* 23) « par d'autres vertus, celles du désintéressement, de la pondération, de la justice, de la loyauté ». Comme attribut : Cic., *Fi.* 1, 22 : *in altera philosophiae parte quae est quaerendi ac disserendi* « dans l'autre partie de la philosophie, celle qui consiste à chercher et à exposer ». Dans

quelques emplois, ce génitif indique la matière : *sebi ac picis glebas* (Cés., B. G. 7, 25, 2) « des boules de suif et de poix » ; mais le sens partitif n'est pas impossible.

Un génitif explicatif s'est introduit pour établir un lien de dépendance dans plusieurs constructions appositionnelles. Le tour ancien et classique *urbs Roma* « la ville de Rome » est ainsi concurrencé par *urbs Romae*, dès la fin de la période républicaine : B. Afr. 36, 2 : *ex oppido Thysdrae* (jamais chez César ni chez Cicéron ; dans At. 5, 18, 1, il faut lire *Antiochia est*). Cette construction, que préparait celle des noms de lieux avec génitif possessif (*Lutetia Parisiorum*, § 55, 2), devint ensuite courante : Vulg., Marc 1, 5 : *in Iordanis flumine* (= ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ). En même temps, à côté de *arbor olca* (Var., R. R. 1, 2, 20) « l'olivier », se développait le génitif du tour *arbor fici* (Colum. 5, 11, 14) « le figuier », *arbor sicomori* (Peregr. Aeth. 8, 3) « le sycomore ».

Le génitif explicatif servait, d'autre part, à citer un terme pour lui-même : Cic., Tu. 1, 87 : *nomen ipsum carendi* « le mot même de « manquer » ; Fi. 2, 6 : *haec vox voluptatis* « ce mot de plaisir » ; d'où Tac., A. 13, 2 : *signum... petenti tribuno dedit optimae matris* « au tribun qui le lui demandait il donna pour mot d'ordre : la meilleure des mères ».

§ 57. Génitif de qualité (descriptif). — Le génitif d'appartenance marquait la qualité possédée :

Noms désignant la race, la classe, l'espèce : *generis Graeci est* (Pl., Mer. 525) « il est de race grecque » ; *mei loci atque ordinis hominem* (Tér., Eu. 234) « un homme de mon rang et de ma condition » ; *huius (eiusdem) generis* « de cette espèce, de la même espèce ». Peut-être une idée partitive n'est-elle pas exclue : « il fait partie de la race grecque ». L'ablatif apparaît : *ex alio genere, ex hoc genere*.

Tours impliquant une évaluation : *fossa pedum quindecim* (Cés., B. G. 5, 42, 1) « un fossé de 15 pieds », comme en grec δὲκτὼ σταδίων... τεῖχος (Thucyd. 7, 2, 4) ; *tridui mora* (Cés., B. G. 4, 11, 4) « un délai de 3 jours ». Locutions : *non multi cibi hospitem* (Cic., Fa. 9, 26, 4) « un hôte qui n'est pas de beaucoup de nourriture », c'est-à-dire « pas gros mangeur » ; *rem... plurimi otii* (Cic., At. 4, 16, 2) « une chose qui réclame beaucoup de loisir » ; *aliquid huius modi* « quelque chose de cette sorte », proprement « de cette mesure » ; *eiusdem modi* ; *magni*

(*parui, minimi*, etc.) *preti* « de beaucoup (de peu, de très peu) de prix » (Pl., *Ba.* 444, *Au.* 790) ; *homo nihili* (Pl., *Tri.* 1017) « un homme de rien ».

Génitif désignant une particularité distinctive d'un individu (génitif descriptif) : Cés., *B. G.* 2, 15, 5 : *homines... magnae uirtutis* « des hommes d'un grand courage » ; Cic., *Tu.* 5, 2 : *nec (uirtus) tantarum uirium est ut...* « la vertu n'a pas assez de forces pour... ». Dans cette fonction, le génitif de qualité concurrençait l'ablatif de même nom (§ 112), par exemple dans la même phrase : Cic., *Leg.* 3, 45 : *uir magni ingenii summaque prudentia* (Pl., *Vi.* 42 ; Nep., 14, 3, 2). Très rare en vieux latin, ce génitif se répand à l'époque classique ; plus tard, il l'emporte souvent : Sén., *Curt.*, *Peregr. Aeth.*, inscriptions, etc. Néanmoins, l'ablatif est préféré par Tacite, sans doute par recherche de style ; et les nombreuses formules fixées de la langue technique contribuaient aussi à lui maintenir dans celle-ci une place importante : Vitruv., *Mul. Chir.*, trad. d'Oribase, etc.

Notes. — 1) Le substantif au génitif ou à l'ablatif de qualité est toujours accompagné d'un adjectif. On dit : *uir plurimi ingenii* ou *plurimo ingenio* « un homme de talent », et non *uir ingenii* ou *ingenio*. Ce dernier tour, d'origine étrangère (hébraïque), ne s'est répandu que tardivement par la langue de l'Église.

2) Dans la prose littéraire, le génitif et l'ablatif de qualité sont habituellement rattachés à un nom propre par l'intermédiaire d'une apposition (*uir, homo, adulescens*, etc.) ; ainsi, Liv., 2, 23, 15 : *Appius, uehementis ingenii uir*. Mais cette préoccupation de style n'avait rien de nécessaire : Liv., 22, 60, 5 : *T. Manlius Torquatus, priscae ac nimis durae... seueritatis* ; Cic., *Planc.* 52 : *Philippus, summa nobilitate et eloquentia*.

Rapports du génitif adnominal avec l'adjectif

§ 58. La relation d'appartenance exprimée par un substantif au génitif pouvait l'être aussi par l'adjectif dérivé correspondant : *erilis filius* « le fils du maître », en face de *eri filius* ; *regia domus* « le palais royal », en face de *regis domus*.

Cette fonction de l'adjectif paraît avoir été anciennement très

développée, au point qu'elle a pu être considérée comme antérieure au génitif (J. Wackernagel, *Mélanges de Saussure*, p. 137 sqq.). Elle est encore représentée en latin dans plusieurs groupes de formes :

a) Dérivés de noms de divinités ou de personnages importants : *campus Martius* « le champ de Mars » ; (*mensis*) *Martius* « (le mois) de mars » ; *sacerdos Veneria* (Pl., *Ru.* 329) ; *uirgo Vestalis* « une vierge de Vesta, une Vestale » ; *Saturnia porta* « la porte de Saturne » ; *Saturnia uirgo* (Ov., *F.* 6, 383 ; cf. hom. βίη Ἡρακλῆϊ). Chez les poètes, c'est moins la conservation d'un état ancien que l'imitation d'un tour grec. — *Nutrix PAPERIA* (C. I. L., I², 45) « nourrice de Papius », cf. Vg., *Én.* 7, 1 : *Aeneia nutrix* ; *terrores... Caesariani* (Cic., *At.* 6, 8, 2) « la terreur inspirée par César » ; *uia Appia*, *uia Flaminia* ; *colonia Agrippinensis*, *colonia Augusta*, *colonia Iulia*, etc.

Beaucoup d'adjectifs formés sur des noms propres avec le suffixe possessif *-ius* étaient devenus eux-mêmes des noms propres : *Quintius*, *Sex-tius*, *Tullius*, etc., proprement « le (fils) de Quintus, de Sextus, de Tullus ».

b) Dérivés de noms indiquant l'état familial, social, etc. : *erilis filius*, souvent en vieux latin ; *lar familiaris*, *res familiaris* « le patrimoine » ; *muliebris ornatus* ; *terra hostilis* « le territoire de l'ennemi » ; *uinum dominicum* (Pétr. 31, 2, locution proverbiale) « le vin du maître » ; *patrio corpore* (Pl., *Mer.* 73) et *patriae manus* (Ov., *M.* 8, 211) ; *erratum fabrile* (Cic., *At.* 6, 1, 17) « l'erreur d'un ouvrier ». La valeur était parfois celle d'un génitif objectif : *seruilis percontatio* (Cic., *de Or.* 2, 327) « le fait d'interroger un esclave » ; *metus hostilis* (Sall., *J.* 41, 2) « la peur (qu'on a) de l'ennemi ». En bas latin : *dies dominica* « le jour du Seigneur » (fr. dimanche), déjà dans *Peregr. Aeth.* 3, 1.

L'adjectif ainsi employé mettait en relief la qualité ; le génitif s'appliquait plutôt au possesseur lui-même : *campus Martius* « le champ de Mars » (consacré à des exercices déterminés), par opposition à *aedes Martis* « le temple du (dieu) Mars » ; cf. Cic., *Mi.* 34 : *gloria* (sc. *Milonis*) *quae cottidie augebatur frangendis furoribus Clodianis, iam Clodii morte cecidit* « les fureurs Clodiennes (bien connues par leur violence et leur répétition)..., la mort de Clodius (lui-même) ». Également : Prop. 4, 4, 21 : (*Tarpeia*) *obstipuit regis facie et regalibus armis* « (*Tarpeia*) fut éblouie

par le visage du roi (l'individu) et par les armes royales (la condition sociale) ». Mais cette répartition n'a rien d'absolu, et notamment chez Plaute la considération de la commodité métrique paraît intervenir. Voir J. Wackernagel, *Vorles.* II, p. 75 ; E. Löfstedt, *Synt.* I², p. 111 ; Chr. Mohrmann, *Mélanges Marouzeau*, p. 437 sqq. ; P. H. Harsh, *Mnem.*, 1919, p. 333 sqq.

§ 59. *Génitif en fonction d'adjectif.* — Il existait une tendance inverse à utiliser le substantif en fonction d'adjectif. Cette possibilité est déjà sensible dans le génitif de définition : *alimenta carnis* = « des aliments consistant en viande », et par suite « carnés », d'où une équivalence comme Pl., *Mi.* 502 : *nisi mihi supplicium uirgarum de te datur*, en face de v. 511 : *nisi mihi supplicium stimuleum de te datur*. Ainsi s'expliquent diverses locutions expressives de la langue familière : *scelus uiri* (Pl., *Mi.* 1434) « un scélérat » (= *uir scelestus*) ; *flagitium hominis* (Pl., *As.* 473) « coquin d'homme » ; *monstrum mulieris* (Pl., *Poe.* 273) « un monstre de femme » ; *deliciae pueri* (Pl., *Pe.* 204) « un amour d'enfant » ; cf. Cic., *Fa.* 5, 8, 2 : *quaedam pestes hominum*. La langue littéraire avait quelques exemples analogues : Lucr. 5, 1193 : *murmura magna minarum* « des grondements de menace » (= *minantia*) ; Cic., *Cl.* 31 : *illo poculo mortis*, en face de *Tu.* 1, 71 : *mortiferum poculum* ; Prop. 2, 28 b, 39 : *una ratis fati* « une seule barque fatale ». Par recherche de la rareté, Tacite introduisait le génitif même dans des formules où l'adjectif était consacré par l'usage : *A.* 1, 8 : *uirgines Vestae* (= *Vestales*) ; 15, 39 : *campus Martis* (= *Martius*) ; 15, 44 : *Sibyllae libri* (= *Sibyllini*). Contrairement à ce qui a été observé pour le génitif de qualité, aucune épithète n'accompagne le substantif, puisqu'il en fait lui-même fonction.

En bas latin, l'emploi du génitif avec valeur d'adjectif était devenu courant sous l'influence de l'hébreu : type *dominus gloriae* (Vulg., *I Cor.* 2, 8) ; de même : Grég. T., *H. F.* 5, 35 : *praeceptum iniquitatis* « un ordre inique » ; *ira furoris* (= *furiosa*), *caecitas imperitiae*, *crudelitas saevitiae*, *uberitas fecunditatis*, etc. Déjà Vitruv. 6, praef. : *audacia proteruitatis* « une audace effrontée ».

EMPLOIS EN RÉGRESSION ; SURVIVANCES

Génitif partitif

§ 60. Le *génitif partitif* indique le tout dont on extrait une partie. Il se rencontrait anciennement à la place de tout autre cas, comme

encore en grec : αἵματος πλεῖν (Hom., *Od.* 11, 96) « boire du sang » (= accus. d'objet), νυκτός « à un moment de la nuit, de nuit » (abl. loc.), τῆς κεφαλῆς κατέαγε (Aristoph., *Ach.* 1180) « il se fractura la tête » (= accus. de la partie); etc. Voir J. Humbert, *Synt. gr.*, §§ 366 sqq. En latin, il n'y a que des restes isolés de ces emplois : par ex. la forme adverbiale *nox* (§ 75) ou les génitifs *boni* et *negoti* dans Pl., *Poc.* 641 et *Mo.* 1018-9 (encore s'agit-il de reprises); et la notion partitive se dégage souvent du seul contexte : *aquam bibo* « je bois de l'eau ». En outre, le génitif dans cette fonction était concurrencé par l'ablatif avec *ex*, surtout avec *de* (cf. le « de » partitif du français), déjà dans la vieille langue : *dimidium de praeda* (Pl., *Ps.* 1164) « la moitié du butin »; *faex de uino* (Caton, *Agr.* 96, 1) « de la lie de vin », et, dans la prose classique surtout, comme complément de pronom : *unus e (de) multis*; cf. aussi Ov., *F.* 4, 725. A basse époque, *de* + abl. devint de plus en plus fréquent : *Peregr. Aeth.* 37, 2 : *summitates de ligno sancto* « les extrémités du saint bois ». Et même ce tour tendait à reprendre certaines des fonctions que le génitif partitif avait perdues, notamment comme complément d'objet après un verbe transitif : Pl., *St.* 400 : *ibo intro ad libros et discam de dictis melioribus* « pour apprendre (quelques-unes) des meilleures plaisanteries »; Cic., *Fl.* 91 : *dat de lucro* (§ 232); Acta Fratr. Aru. (240 ap. J.-C.) 100, 2, 11 : *et de porciliis partiti et epulati sunt* « et ils se sont partagé et ont mangé des truies pleines » (avec *de* + accus., § 144); *Peregr. Aeth.* 3, 6 : *dederunt nobis presbyteri loci ipsius eulogias, id est de pomis* « les prêtres du lieu nous firent de petits présents, à savoir des fruits »; Grég. T., *Marl.* 1, 34 : *de sancta cera super arborem posui* « je mis de la sainte cire sur l'arbre ».

§ 61. Génitif partitif complément de nom. — C'est comme complément de nom que le génitif partitif s'est le mieux conservé, en particulier avec des termes impliquant par eux-mêmes une idée de division, de partage ou de mesure : *pars (equitum)*, *cadus (uini)*, *tria milia hominum* et aussi *mille hominum* (§ 165); avec quelques adjectifs neutres substantivés : *dimidium* « la moitié » (*praedae*); *extremum* « l'extrémité » (*provinciae*); *reliquum* « le reste » (*uitae*); *summum* « le sommet », tour qui remplace la construction appositive du type *medius collis* « le milieu de la colline » (§ 192); avec les adjectifs *particeps* et *expers* « qui a (n'a pas) part à » (*rationis*); *consors* « qui possède en commun » (*regni*); *exsors* (poètes, Liv., etc.), et, par analogie, *exsul* (*patriae*, Hor., *Od.* 2, 16, 19; Ov., etc.); *socius* « associé à »; *consciis*

« complice de » (*maleficii*, Cic., *Cl.* 59) ; *insciis* « qui n'est pas au courant de ».

§ 62. Le génitif partitif, désignant ce qui est tiré d'un groupe ou d'une série, sert de complément au superlatif : *optimus civium* ; au comparatif en fonction de superlatif : *maior puerorum* « l'aîné de deux enfants » (§ 194) ; aux noms de nombre ordinaux : *harum trium partium prima* (Cic., *de Or.* 2, 129) « le premier de ces trois points » ; aux adjectifs *medius* « qui est au milieu de » (*Galliae*), *princeps* (*senatus*), et aussi *multi* (*civium*), *pauci* (*militum*), *plerique* (*hominum*), en alternance avec la construction appositionnelle : *plerique homines*, etc. ; aux interrogatifs ou indéfinis : *quis*, *aliquis*, *quisquam*, *quisque*, *alter*, *nemo*, etc. ; *quis uestrum?* « qui d'entre vous? » ; *nemo uestrum* « personne parmi vous » ; etc.

Tours prépositionnels concurrents : auprès du superlatif : *acerrimus ex omnibus nostris sensibus* (Cic., *de Or.* 2, 357), — et de divers pronoms : *si quis... de nostris hominibus* (Cic., *Flac.* 9), *pauci de nostris* (Cés., *B. G.* 1, 15, 2), en particulier avec *quidam* : *e militibus* ou *inter milites*. Pour *unus*, on ne trouve plus guère comme génitif partitif complément que celui d'une forme pronominale : *unus eorum* (Cic., *N. D.* 3, 54), (*nubibus*) *quarum una...* (*ibid.* 3, 51), en face de *unus e (de) multis* « un parmi beaucoup, un quelconque », et aussi *unus inter milites*. Il en est de même pour *uterque* : *quorum utrique* (Cic., *Mi.* 75) ; mais s'il s'agit d'un substantif, *uterque* s'accorde le plus souvent avec lui : *consul uterque*. Enfin, comme complément d'un relatif (masc. ou fém.), le génitif partitif est bien moins fréquent qu'en grec : Liv. 2, 22, 6 : *qui captivorum remissi ad suos fuerant* « ceux d'entre les prisonniers qui avaient été renvoyés chez eux » : l'expression usuelle serait *qui ex captivis...*

§ 63. Ailleurs, ce sont des tournures neutres et fixées qui ont assuré le maintien du génitif partitif :

a) Génitif dépendant d'adverbes de quantité : *multum auri*, *plus equorum* ; de même, avec *amplius*, *plurimum*, *paulum*, *minus*, *minimum*, *parum*, *nimum*, *tantum*, *quantum*, *satis*, *exiguum* ; etc. Noter *ad fatim* « abondamment de » (*diuitiarum*), m. à m. « jusqu'à éclatement ».

A cause de leur caractère formulaire, ces locutions ne se trouvent plus

que rarement (et hors de la prose classique) après préposition : Liv. 27, 28, 10 : *in tantum altitudinis*, — ou à un autre cas que le nom.-accusatif : Plin., *Nat.* 20, 70 : *aluminis paruo admixto* « un peu d'alun étant ajouté au mélange ».

b) Génitif dépendant des neutres *quid*, *aliquid*, *quicquam*, *nihil*, *id*, *hoc*, etc. : *quid negoti?* « quoi d'affaire? », c'est-à-dire « qu'y a-t-il? » (= *quod negotium?*) ; *quid rei* ou *rerum?* ; *quid causae est cur?* « quelle raison y a-t-il pour que...? » ; *consulere ne quid detrimenti respublica capiat* (formule) « veiller à ce que l'État ne subisse pas de préjudice » ; *nihil praemii* « rien en fait de récompense » ; *id muneris* « ceci en fait de cadeau » (= *nullum praemium, id munus*) ; *idem iuris* (Cic., *Balb.* 29) « la même législation », m. à m. « la même chose en fait de législation » ; *id (hoc) aetatis* (§ 37), et même *quid mulieris?* (Tér., *He.* 643) « quelle espèce de femme...? ».

Le génitif était parfois un adjectif neutre substantivé : *quid noui?* « quoi de nouveau? » ; *nihil noui, certi, reliqui* ; etc. Mais ce tour était lié à la forme de génitif en *-i* des thèmes en *-o-* / *-e-*. Avec des adjectifs appartenant à la 3^e déclinaison, il y avait accord : *aliquid miserabile*, et non *aliquid miserabilis* ; également, du reste, si l'adjectif, fût-il du type *bonus*, *-a*, *-um*, était lui-même pourvu d'un complément : Cic., *de Or.* 1, 137 : *nihil exspectatione uestra dignum*, car l'adjectif cesse alors d'être substantivé. Cf. Löfstedt, *Synt.* I², p. 141. Dans Cic., *N. D.* 1, 75 : *nihil solidi, nihil expressi, nihil eminentis*, la forme *eminentis* a été entraînée par les génitifs en *-i* qui la précèdent.

Comme complément d'un relatif neutre indéfini, le génitif partitif était demeuré usuel : Cic., *Ver.* 2, 135 : *accusatorum... quicquid erat* « tout ce qu'il y avait d'accusateurs ». Mais avec le relatif ordinaire, il n'en subsiste plus que des traces, surtout en v. latin : C. I. L. I², 584, 13 : *agri poplici quod... possident* « ce qu'ils possèdent de territoire public ». Parfois, le génitif était lui-même un pronom neutre : Tér., *Hau.* 961 : *quicquid ego huius feci* « tout ce que j'ai fait là », m. à m. « de cette affaire » ; cf. la formule *quod eius (facere) poteris* « pour ce que tu pourras faire de la chose, dans la mesure du possible » : Caton, *Agr.* 32, 1, et 33, 1 ; Cic., *At.* 11, 12, 4 ; Liv. 39, 45, 7.

c) Génitif dépendant d'adverbes démonstratifs, relatifs ou autres, généralement de sens local : *ubi terrarum?* « en quel point de la terre? »

(= πού τῆς γῆς ;) ; *nusquam gentium* « nulle part au monde » ; *eo loci* (Cic., *Sest.* 68) et *quo loci* (Cic., *Div.* 2, 135), c'est-à-dire *eo loco, quo loco*.

On possède aussi quelques exemples anciens ou archaïsants des formes *loci* ou *locorum* avec valeur temporelle : *adhuc locorum* (Pl., *Cap.* 385) « jusqu'à présent » ; *ad id locorum* (Sal., *J.* 63, 6) « jusqu'à ce moment » ; *interca loci* (Pl., *Ps.* 266 ; Tér., *Eu.* 126) « entre temps » ; *postidea loci* (Pl., *Ci.* 784) et *postea loci* (Sal., *J.* 102, 1) « ensuite ». Également, *semper annorum* (Apul., *Flor.* 16, 48) « à jamais » ; *tum temporis* (Justin, Apulée), par reprise artificielle d'anciens tours.

§ 64. Alors que le génitif partitif était ainsi en recul dans la langue courante, les poètes et les prosateurs qui les imitent étaient portés — par réaction — à le reprendre et à lui donner un emploi plus étendu.

Ainsi apparaît-il auprès d'un vocatif dans Vg., *Én.* 4, 576 : *sequimur te, sancte deorum* « toi qui es sacré parmi les dieux », d'après Enn., *A.* 64 et à l'imitation de l'hom. δῖα θεῶν ; ou encore dans le tour *eo uecordiae processit ut...* (Sal., *J.* 5, 2) « en vint à un tel degré de fureur que... » (Tac., *A.* 3, 73 ; 6, 24 ; etc.), qui se développe sur le modèle du gr. εἰς γὰρ τοῦτο θράσους ἀφίκετο (Démocr., 21, 194) ; de même, *quo amentiae* (Liv. 28, 27, 12). Plus spécialement, le génitif partitif est recherché comme **complément d'un adjectif neutre substantivé** : Lucr. 1, 86 : *prima uirorum* « les premiers d'entre les héros » (hellénisme ?) ; Vg., *G.* 1, 478 : *sub obscurum noctis* ; Liv. 7, 8, 5 : *serum diei* « le tard du jour, le soir » ; Tac., *A.* 4, 67 : *celeberrimo fori* « au moment le plus fréquenté du forum » ; de même, au pluriel : Sal., *H.* 2, 28 : *per caua terrae* ; Tac., *A.* 2, 23 : *in aperta Oceani* (déjà Cés., *B. C.* 3, 105, 4). Parfois, ces tournures sont employées en l'absence de toute idée partitive : Lucr. 1, 315 : *strata... uiarum* « les rues pavées », et non « les parties pavées des rues », repris par Vg., *Én.* 1, 422 ; cf. aussi 2, 332 : *angusta uiarum* ; *cuncta uiai* (Lucr. 5, 739) ; *cuncta gignentium* (Sal., *J.* 93, 4) « tous les végétaux » ; *hominum cunctos* (Ov., *M.* 4, 631 ; Tac., *A.* 11, 22), d'après *plerique hominum*.

Une extension également abusive du partitif — mais propre à la langue courante — est le génitif marquant le **renchérissement** dans les formules *reliquiarum reliquiae* (Pl., *Cu.* 388) « la réserve de la réserve » ; *nummorum nummi* (Pétr. 37, 8) « les écus des écus ». Les tournures bibliques du type *caeli caelorum, saccula sacculorum, uanitas uanitatum*, appelées parfois *genetiuis inhaerentiae* ou *identitatis*, sont influencées par l'hébreu, mais pouvaient être préparées par des tours comme les précédents.

§ 65. **Génitif partitif complément de verbes (et adjectifs correspondants).** — Un génitif partitif se laisse reconnaître dans le complément de certains verbes, notamment des verbes « emplir », car pour *emplir* on ne prend qu'une partie du liquide utilisé, ou des verbes « se souvenir », car le *souvenir* qui émane d'une personne n'en est qu'une représentation partielle, etc. (V. J. Humbert, *Synt. gr.*, § 374 sqq.). Cet emploi, anciennement très répandu, n'a laissé en latin que quelques constructions dont la valeur première n'était plus perçue et qui, par suite, étaient concurrencées par d'autres tours.

a) Verbes d'abondance ou de privation. Le génitif est surtout représenté avec *complere*, *implere*, *replere* « emplir » (gr. πληροῦν τί τινος) et *egere*, *indigere* « manquer de » : Caton, *Agr.* 88, 1 : *amphoram... puram inpleto aquae purae* « emplissez une amphore propre d'eau propre » ; Cés., *B. G.* 6, 11, 4 : *ne quis ex plebe... auxilii egeret* « afin que personne de la plèbe ne manquât de secours ». L'ablatif, toutefois, l'emporte à partir de l'époque classique, sauf pour *egere* : Cic., *Fa.* 9, 3, 2 ; *At.* 7, 22, 2.

Pour les autres verbes de cette catégorie, le génitif n'est attesté qu'isolément : (*ob-*)*saturare* (Pl., *St.* 18 ; Tér., *Hau.* 869) ; *abundare* (Lucil. 308 ; Manil. 2, 600) ; *carere* (Tér., *Hau.* 400 ; Laevius, ap. Gell. 19, 7, 7) ; *opus est* (v. latin ; Prop. 2, 10, 12). Également, pour les verbes de désir (gr. ἐπιθυμεῖν τινος) habituellement rattachés à ce groupe : *cupere*, par ex. Pl., *Mi.* 964 : *quae cupiunt tui* « (des femmes) qui te désirent » ; cf. *Tri.* 842 (cod. A) ; *studere* (Caecil. 201, Ribb.) et son contraire *fastidire* (Pl., *Au.* 245) ; etc. ; mais on peut penser à un génitif de relation.

Adjectifs : *plenus* « plein de » (ancien et class. ; Plaute n'a encore qu'un exemple de l'ablatif et dans un passage peu sûr, *Mer.* 880) ; *cumulatus* (Pl., *Au.* 825 ; Caecil. 61, Ribb.) ; *refertus* (depuis Cic.) ; *satur* (Tér., Hor., Colum.) ; *orbis* (Pl., *Ru.* 349 ; Lucr., Ov., etc.) ; *inops* (class.) ; *ieiunus* (depuis Cic., et rare), etc.. Pour la plupart de ces adjectifs, le génitif peut aussi être considéré comme marquant la relation (§ 71).

b) Verbes « dominer, régner » (gr. ἀνάσσειν τινός). Des verbes de ce groupe, seul *potiri* « être (se rendre) maître de » se construit avec le génitif, par exemple *totius Galliae* (Cés., *B. G.* 1, 3, 8), surtout dans la locution *potiri rerum* « s'emparer du pouvoir ». L'ablatif est, du reste,

plus fréquent, et il y a des traces de l'accusatif (§ 26). En tout cas, pour les adjectifs *compos* « maître de » et *impotens* « qui n'est pas maître de », le génitif était usuel.

Simple calques du grec sont des emplois récents, comme Hor., *Od.* 3, 30, 12 : *regnauit populorum* ou Minucius Felix, *Oct.* 12, 5 : *uestri dominantur*, cf. Tert., *Apol.* 26, 3.

c) Verbes de souvenir et d'oubli : *meminisse*, *reminisci*, *oblivisci alicuius* ou *alicuius rei* (gr. *μηνῆσθαι τινος*) ; *in mentem (mihi) uenit alicuius* « le souvenir (me) vient de qqn » ; adjectifs *memor*, *inmemor (alicuius)*.

Une alternance ancienne existait avec l'accusatif d'objet (gr. *μηνῆσθαι τινος* et *μηνῆσθαι τι*). Dans les emplois latins — et sans qu'il s'agisse d'une véritable répartition — le génitif paraît impliquer l'idée d'un effort pour se souvenir ou pour ne pas oublier ; l'accusatif indique plutôt ce dont on se souvient pleinement et il est plus fréquent pour les choses : Cic., *Fi.* 5, 3 : *uiuorum memini* « je pense aux vivants » (Pl., *Cap.* 800 ; Cés., *B. G.* 1, 13, 4), en face de Pl., *Mi.* 1378 : *officium memini* « je sais ce que j'ai à faire » (Löffstedt, *Synt.*, II, p. 27). Avec un pronom (ou une forme assimilée) neutre, l'accusatif est à peu près constant : type *memini aliquid, multa*, etc., pour la clarté, car le génitif prêtait à confusion sur le genre ; cf., cependant : Liv. 28, 29, 7.

En outre apparaît *memini de aliquo* ou *de aliqua re*, au sens de « penser à » ou « faire mention de » : Pl., *As.* 939 : *de palla memento* « n'oublie pas la mante » ; Cic., *Sul.* 43 : *de rei publicae periculo... meminisse* « parler du péril de l'État » ; *At.* 15, 27, 3 : *de Herode meminero* « je n'oublierai pas Hérode » ; cf. *Leg. Agr.* 2, 3 ; *Ph.* 2, 91. D'autre part, *recordari de* + abl. « se rappeler » est usuel ; le génitif *recordari (alicuius, rei)* ne se rencontre que tardivement (Plin., *Pan.* 42, 4).

Génitif d'estimation et ablatif de prix ; type « *lucri facere* »

§ 66. Le génitif marquait l'estimation qui est faite d'une chose en diverses expressions adverbiales de quantité ou de degré. Mais le génitif dans cette fonction se rapprochait de l'ablatif instrumental de

prix (§ 116). Et une répartition s'est établie selon les groupes de verbes entre les deux cas, sans pouvoir être d'ailleurs absolument rigoureuse. Cf. Wölfflin, *A. L. L. G.* IX (1896), 101 sqq.

A) Verbes « estimer, apprécier, faire cas de, etc. ». — Les adverbos de degré sont avec ces verbes au génitif (génitif d'estimation) : *aestimare, existimare, pendere, censere* « estimer » ; *facere* « faire cas » ; *esse* « être (de telle valeur) » ; *ducere, putare* « considérer comme (étant de telle valeur) » ; etc. ; *magni* « beaucoup » ; *maximi* « extrêmement » ; *minoris* « moins » ; *minimi* « le moins, très peu » ; *nihili* « en rien, aucunement » ; *parui* « peu » ; *pluris* « plus » ; *plurimi* « le plus, à un très fort degré » ; *tanti... (quanti)* « autant... (que) » ; *quanti?* « combien? » ; etc.

Exemples : Pl., *Ba.* 821 : *tanti est quanti est fungus putidus* « il vaut autant qu'un champignon pourri » ; Catul. 23, 24-5 : *haec... || noli... putare parui* « ne considère pas cela comme de peu d'importance » ; Cic., *Fi.* 2, 42 : *uoluptatem... uirtus minimi facit* « la vertu ne fait pas le moindre cas du plaisir », mot à mot « considère comme étant de très peu ».

Ce génitif n'est pas à séparer du génitif de qualité adnominal : *fossa quindecim pedum, uir minimi preti* (§ 57), et tous deux sont réunis dans une phrase comme : Cic., *Q. fr.* 1, 2, 14 : *noli spectare quanti homo sit; parui enim preti est qui tam nihili sit* « ne considère pas ce que vaut cet homme ; car il ne vaut pas cher celui qui ne vaut rien à ce point là ».

La langue parlée avait — également au génitif — quelques équivalents expressifs des formes précédentes : *assis* (gén.) « (la valeur d') un as » ; *flocci* « un fétu » ; *pili* « un cheveu » ; *nauci* « un zeste ». Ainsi : Pl., *Cu.* 713 : *non ego te flocci facio* « je ne fais pas de toi le cas d'un fétu » ; Cic., *Diu.* 1, 132 : *non habeo nauci Marsum augurem* « je ne fais pas d'un augure Marse le cas d'un zeste ». C'était parfois un démonstratif neutre : Tér., *Ad.* 163 : *huius non faciam* « je n'en ferai pas le cas de ceci », c.-à-d. un claquement de doigts ou un signe analogue.

Ce génitif adverbial d'estimation s'était par analogie étendu aux impersonnels *refert* et *interest* « il importe » : *magni, parui, pluris, tanti,*

quanti, etc. « peu, beaucoup, plus, autant, etc. », à côté de l'accusatif : *multum*, *plurimum*, *quantum*, et aussi d'autres tournures : *tantopere*, *vehementer*, etc.

§ 67. B) Verbes « acheter, vendre, coûter ». — A cause de l'idée de prix, les adverbies de degré sont avec ces verbes à l'ablatif instrumental, à l'exception, toutefois, de quatre formes pour lesquelles le génitif du groupe précédent a prévalu : à savoir, les comparatifs *pluris*, *minoris* et les corrélatifs *tanti*, *quanti*. Ainsi : *emere*, *redimere* « acheter, racheter » ; *uenum ire* et *uenire* (§ 227) « être vendu » ; *locare* « louer » ; *conducere* « prendre à gages » ; *constare* (*stare*), *esse* « coûter », proprement « être là à tel prix » ; etc. ; *magno* « cher » ; *maximo* (*plurimo*) « très cher » ; *paruo* « peu cher » ; *minimo* « le moins cher, très bon marché » ; *nihilo* « pour rien » ; etc. Mais : *pluris* « plus cher » ; *minoris* « moins cher » ; *tanti...* (*quanti*) « si (aussi) cher... (que) » ; *quanti?* « à quel prix?, combien? ».

Exemples : Pl., *Mer.* 425 : *dum... ne minoris uendas quam ego emi* « à condition de ne pas vendre moins cher que je n'ai acheté » ; Cic., *Ver.* 3, 71 : *magno emeral... magno uendidisti*, et avec alternance : Hor., *S.* 2, 3, 155-6 : *sume hoc tisanarium orizae* ||. — *quanti emptae?*. — *paruo* « prends ce peu de tisane de riz. — combien l'as-tu payée? ». — pas cher ».

Des quatre génitifs qui apparaissent dans cette série, *pluris* fut sans doute le premier à s'introduire, l'ablatif *plure* étant à peu près entièrement sorti de l'usage dans l'emploi adverbial. La substitution de *pluris* à *plure* entraîna par analogie celle de *minoris* à *minore* ; et, du couple *pluris* / *minoris*, le génitif s'étendit aux deux autres adverbies qui se trouvaient l'un l'autre en relation : *tanti* / *quanti*. Du reste, tout souvenir des formes d'ablatif n'avait pas disparu ; le grammairien Charisius signale (*G. L. K.* 1, 100, 10) : '*plure aut minore emptum*' antiqui dicebant ; et Ovide a encore un exemple de l'ablatif *quanto* dans *F.* 2, 812 : *heu! quanto regnis nox stetit una tuis!* « combien une seule nuit a-t-elle coûté à ton royaume ! » (= *quanti*).

D'autre part, l'ablatif de prix n'était pas rare auprès de *aestimare* : Cic., *Ver.* 3, 221 : *minimo aestimabit* « il estimera à très bas prix » ; Tu. 3, 8 : *ista gloriosa sapientia non magno aestimanda est* « ne doit pas être estimée cher ». Ce verbe semble avoir en fait admis les deux constructions : *ma-*

gni aestimare « estimer de grande valeur » et *magno aestimare* « estimer à un grand prix » (abl. instrumental). En latin tardif, les confusions s'accroissent ; l'ablatif adverbial se trouve, par exemple, auprès de *facere* « estimer » : Tert., *Cult. fem.* 1, 9 : *tanto maior fit concupiscentia quanto magno fecit quod concupiuit* ; et l'accusatif de mesure s'introduit (§ 41).

Note. — Avec des substantifs (et non plus avec des expressions adverbiales), c'est l'ablatif qui paraît avoir été généralisé, même auprès des verbes « estimer ». Ainsi, avec *aestimare* : Pl., *Cap.* 364 : *aestimatum uiginti minis* « estimé à 20 mines » ; Cic., *Ver.* 3, 220 : *ternis denariis aestimare*, et aussi avec d'autres verbes : Cic., *Ver.* 4, 13 : *si denariis quadringentis Cupidinem illum putasset* ; *ibid.* 3, 196 : *quantum frumentum sit considera* — *Video esse binis sestertiis* « je vois qu'il coûte deux sesterces par mesure » (cf. 3, 214). Néanmoins, le génitif dans le cas d'un substantif n'est pas inconnu, en particulier avec *esse* : Cic., *Of.* 3, 92 : *an emat denario quod sit mille denarium?* ; dans ce passage, il semble que le génitif ait été employé pour désigner la valeur réelle de l'objet par opposition à son coût exprimé par l'ablatif : « achèterait-il un denier ce qui en vaut mille? ». Également : Pétr. 30, 8 : *uestimenta quae uix fuissent decem sestertiorum* « des vêtements qui valaient à peine 10 sesterces » (génitif d'évaluation comme au § 57).

§ 68. Type *lucris facere*. — Le verbe *facere* se trouve dans quelques locutions construit avec le génitif d'un substantif indiquant la catégorie où l'on range une chose : *lucris facere* « mettre au compte du gain, faire... de bénéfice » : Pl., *Poc.* 771 : *me esse hos trecentos Philippas facturum lucris* « que je vais faire ces 300 philippes de bénéfice » ; cf. Cic., *Ver.* 3, 111, 116, 174 ; Nep. 8, 1, 3 ; etc. Le sens primitif de la racine **dhe-* « poser, placer » (gr. τίθημι) reste encore sensible : *lucris facere*, c'est proprement « placer en fait de gain ».

De même : *compendi facere aliquid* « économiser qqe chose » et *sumpti (dispendi) facere aliquid* « faire la dépense de qqe chose », surtout en v. latin ; *reliqui facere aliquid* (depuis Cic.) « réserver qqe chose » ou — plus rarement — sous forme négative : *nihil reliqui facere* « ne rien laisser, ne rien négliger » ; par extension : *numerare lucris* (Cic., *Ver.* 3, 84).

Un groupe voisin est celui des locutions *acqui bonique facere aliquid* « tenir pour juste et bon, s'accommoder d'une chose, en prendre son parti » (Pl., *Mi.* 784 ; Tér., *Hau.* 788 ; Cic., *At.* 7, 7, 4 ; Liv. 34, 22, 13) ; *boni consulere aliquid*, même sens (Pl., *Tru.* 429 ; Var., *L. L.* 7, 4 ; Sén., *Ben.* 1, 8, 1 ; etc.).

Ces locutions de caractère archaïque ont toutes la forme -i de génitif ; cf. J. Wackernagel, *Mélanges de Saussure*, p. 129 sqq. Il y a là un type très ancien, attesté en sanscrit, et qui, à l'origine, n'avait sans doute rien de

commun avec le génitif proprement dit. Peut-être les Latins le rattachaient-ils au partitif, comme paraît l'indiquer la transposition par *de* + ablatif dans une expression voisine comme Tér., *Ad.* 817 : *id de lucro pulato esse omne* « considère que c'est tout du gain ».

Génitif de relation

§ 69. Ce n'est pas une forme particulière de génitif, mais un groupement de divers emplois isolés, où apparaît clairement la fonction propre au cas de spécifier par un rapport et qui sont pour la plupart les restes d'une utilisation libre anciennement développée.

Le génitif de relation semble avoir eu une grande extension dont les traces apparaissent encore en v. latin : Pl., *Poe.* 670 : *trecentos nummos Philippas portat praesidi(i)* « il apporte 300 philippes à titre de secours » ; *Ci.* 562 : *(talenta) del dotis* « des talents à titre de dot » (*Mer.* 703) ; *Pe.* 785 : *quia ei fidem non habui argenti* « parce que je n'ai pas eu confiance en lui sous le rapport de l'argent » ; *Ep.* 239 : *nec sermonis fallebar* « leur conversation ne m'échappait pas », m. à m. « je n'étais pas trompé quant à leur conversation » ; *Cap.* 264 : *quarum rerum te falsiloquom mihi esse nolo* « sur ce sujet, je ne veux pas que tu me mentes » (Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 12 sqq.). Ce génitif se retrouve dans la locution *omnium rerum* « en tout » (Pl., *As.* 459) ; Cic., *Cat.* 2, 25 : *omnium rerum desperatio* « un désespoir total », — et aussi dans la forme *animi* = « relativement à son esprit », que l'ablatif *animo* a supplantée, mais qui est encore employée avec quelques verbes ou adjectifs : *animi se excruciare* (Pl., *Ep.* 390) ou *angi* (Cic., *Vcr.* 2, 84) « se tourmenter, être dans l'angoisse » ; *animi pendere* (Pl., *Mer.* 128 ; Cic., *Tu.* 4, 35, etc.) « être dans l'incertitude » ; *nec me animi fallit* (Lucr. 1, 136) « il ne m'échappe pas » ; *animi lassus* (Pl.), *immodicus* (Sal.), *dubius* (Vg.), etc. Ce n'est pas là un locatif ; avec des substantifs de la 3^e déclinaison, on a, en effet, la forme du génitif, et non de l'ablatif : Pl., *Ep.* 138 : *desipiebam mentis* « je perdais le sens », m. à m. « je déraisonnais sous le rapport de l'esprit » ; *Tri.* 454 : *satin tu es sanus mentis aut animi?* « es-tu sain d'esprit et de raison? ». Voir A. Ernout, *Philologica*, p. 217 sqq.

§ 70. Comme complément de nom, le génitif implique un rapport de relation encore perceptible dans les fonctions habituellement rapportées au génitif « objectif » (§ 55, 1). Il tient lieu d'un accusatif d'objet : *cupiditate regni* (Cés., *B. G.* 1, 2, 1) « par le désir de régner », m.

à m. « par un désir concernant le pouvoir royal », — ou de tout autre complément : Cic., *Arch.* 23 : *maximum periculorum incitamentum* « un très grand encouragement à affronter les périls », m. à m. « en ce qui concerne les périls » ; Cic., *Of.* 1, 97 : *praestantia animantium reliquarum* « supériorité par rapport aux autres êtres animés » ; Pl., *Ep.* 282-3 : *consultatio nuptiarum* « délibération relative au mariage » ; Cic., *Tu.* 1, 30 : *deorum opinio* « la croyance (relative) aux dieux » (= *de deis*) ; Sest. 72 : *rei publicae dissensio* « le désaccord concernant les affaires publiques » ; cf. Hor., *Od.* 1, 28, 14-15. Un autre génitif coexiste parfois : Cic., *Tu.* 3, 38 : *forma Epicuri vitae beatae* « le tableau de la félicité épicurienne » ; Cés., *B. G.* 1, 30, 2 : *pro ueteribus Heluetiorum iniuriis populi Romani* « en compensation des dommages causés par les Helvètes (relativement) au peuple romain » ; cf. *ibid.* 2, 17, 2.

§ 71. Un génitif marquant la relation est complément d'adjectifs : Pl., *Ru.* 213 : *incerta sum consili* « incertaine quant à la décision » ; Cés., *B. G.* 7, 30, 4 : *homines insueti laboris* « inaccoutumés (relativement) au travail », à côté de *insuetus alicui rei* ou *ad rem*. Il forme aussi le complément de *avidus*, *cupidus* (*gloriae*), *studiosus* (*uenandi aut pilae*, Cic., *Lae.* 74), à côté de *in aliqua re* ; *peritus* (*antiquitatis*, Cic., *Br.* 205) ; *rudis* « ignorant dans » (*rei militaris*, Cic., *Ac.* 2, 2) ; *sagax* (*rerum*, poét.) ; *imperitus*, *gnarus*, *ignarus*, *capax*, *edax*, etc. Cf. également le juxtaposé *iuris consultus*, proprement « qui est consulté (ou « qui a délibéré », sens actif) relativement au droit », lequel se présente aussi sous la forme *iure consultus* (ablatif ou doublet phonétique de *iuris*?) ; et aussi beaucoup d'adjectifs mentionnés § 65, par ex. *inops amicorum* (Cic., *Lae.* 53) « pauvre (en fait) d'amis » ; *impotens irae* (Liv. 29, 9, 9) « qui n'est pas maître de (relativement à) sa colère ».

Avec les participes présents, le génitif de relation exprime la qualité permanente : *miles patiens frigoris* « un soldat endurant (relativement) au froid », tandis que l'accusatif s'applique à l'action momentanée : *miles patiens frigus* « un soldat qui endure (actuellement) le froid ». Ainsi : Pl., *As.* 857 : *amantem uxoris maxime* « fort amoureux de sa femme » ; Cic., *de Or.* 2, 135 : *alieni appetens* « convoi-

teux (sous le rapport) du bien d'autrui » ; *Quinct.* 62 : *sui negotii bene gerens* « qui fait une bonne gestion de ses affaires », d'où *negotii gerentes* (*Cic., Sest.* 97) « les gens d'affaires ». Le génitif correspond à l'emploi du participe comme adjectif, l'accusatif à l'emploi verbal.

§ 72. Mais les relations ainsi exprimées étaient trop éloignées de la fonction habituelle du génitif comme complément déterminatif marquant l'appartenance ou la qualité. Aussi des tours prépositionnels plus explicites lui étaient-ils substitués : *Cic., N. D.* 3, 84 : *in homines iniuriam*, en face de *Cés., B. G.* 1, 20, 5 : *rei publicae iniuriam* ; avec alternance : *Cic., Of.* 1, 99 : *adhibenda est... reuerentia quaedam aduersus homines, et optimi cuiusque et reliquorum* « il faut avoir du respect pour les hommes, et pour les meilleurs et pour les autres ». Les poètes, au contraire, et leurs imitateurs usaient systématiquement du génitif de relation : *Vg., Én.* 1, 462 : *lacrimae rerum* « des larmes pour le malheur » ; 2, 413 : *creptae uirginis ira* « dans la colère de voir que la jeune fille leur est enlevée » ; en particulier avec les adjectifs : *Hor., S.* 1, 1, 35 : *incauta futuri* « sans souci (sous le rapport) de l'avenir », d'après *ignarus* ; *Sén., Ben.* 4, 32, 4 : *gloriae sequentis fugacissimus* « obstiné à fuir une gloire qui le suivait » ; *Tac., A.* 16, 32 : *amicitiae (gén.) fallaces* « trompeurs en amitié ». De même : *Vg., Jén.* 1, 178 : *fessi rerum* ; 11, 73 : *lacta laborum* ; *Ov., M.* 5, 100 : *timidusque decorum* ; 11, 315 : *patriae non degener artis*.

§ 73. Un génitif marquant la relation subsiste par survivance — et sans être toujours perçu comme tel — dans le complément :

Des verbes *admonere*, *commonere*, *commonescere* pour désigner la chose dont on avertit, dont on fait souvenir : *Sal., C.* 21, 4 : *admonebat alium egestatis, alium cupiditatis suae* « il rappelait à l'un son dénûment, à l'autre sa convoitise », m. à m. « il le faisait souvenir quant à... ». Mais c'est *de* + abl. qui était devenu la construction habituelle.

Des locutions impersonnelles *me miseret*, *me paenitet*, *me pudet*, etc., pour indiquer la cause du sentiment éprouvé, alors que l'accusatif désignait la personne qui l'éprouve : *Cic., Dom.* 29 : *ut me... piget stultitiae meae* « de sorte que je suis mécontent (sous le rapport) de ma sottise » (§ 21).

Avec *pudet*, le génitif s'appliquait aussi à la personne devant qui l'on a honte : *Cic., Ph.* 2, 61 : *si te municipiorum non pudebat* « si tu ne respectais pas (si tu n'avais pas honte devant) les habitants... » ; d'où, avec

double génitif : Enn., Sc. 59 : *patris mei meum factum* (gén. pl.) *pudet* « j'ai honte devant mon père de mes actions », construction comparable au double accusatif. — Quand ces impersonnels passèrent à la construction personnelle, le complément au génitif subsista : ainsi, pour *misereor* (*sociorum*, Cic., *Ver.* 1, 72), et aussi — isolément — pour *uereor* : Cic., *At.* 8, 4, 1 : *ne tui quidem testimonii... ueritus* « sans craindre même ton témoignage » (Tér., *Ph.* 971) ; Atta 7 (Ribb.). En bas latin, *misereor* de + abl. ou *alicui*, cf. Itala, *Matth.* 9, 27 (codd. Verc. Brix.) *miserere nobis* (Vulg. *nostri*).

§ 74. Dans la langue du droit, un génitif de relation désignait à la fois le grief dont on accuse et la peine à laquelle on condamne :

a) Génitif du grief : avec *accusare*, *arguere*, *insimulare* « accuser », *condemnare*, *absoluere*, *liberare*, etc. : Cic., *Flac.* 83 : *eum tu accusas auaritiae?* « tu l'accuses de cupidité? » ; 43 : *pecuniae publicae est condemnatus* « pour détournement de fonds publics », m. à m. « relativement à de l'argent public ». Avec *reus* : (*pecuniarum*) *repetundarum reus* « accusé de concussion », proprement « pour de l'argent à réclamer ».

De même : *tenere aliquem mendaci* (Pl., *Tru.* 132) « prendre qqn en flagrant délit de mensonge » ; *teneri eiusdem cupiditatis* (Cic., *Leg.* 3, 31) « être convaincu de la même passion » ; *manum inicere aliquem quadrupli* (Pl., *Tru.* 762) « poursuivre en restitution du quadruple ». Locution : *damni infecti promittere* ou *satis dare* « faire une promesse, donner caution pour un dommage non causé, c.-à-d. éventuel ».

Ici encore, on observe une extension factice et littéraire du génitif, par ex. aux verbes *interrogare*, *postulare*, *urgere* « poursuivre pour », souvent chez Tacite (*A.* 1, 74 ; 13, 14 ; etc.), et, d'après *reus*, aux adjectifs *manifestus* « convaincu de » (*sceleris*, Sal., *J.* 35, 8) ; *insons* « innocent de » (depuis Liv. 22, 49, 7) ; *noxius* « coupable de » (*coniurationis*, Tac., *A.* 5, 11) ; *suspectus* « soupçonné de » (*alicuius rei*, Liv., Curt., Tac.) ; etc.

Comme dans ces constructions le génitif n'était plus compris, les ablatifs *crimine*, *iudicio*, *nomine* y furent parfois introduits pour lui servir grammaticalement d'appui : Cic., *Cl.* 120 : *quos censores furti... nomine notarunt* « que les censeurs ont notés pour vol » en face de Caton, *Or. fr.* 24, 2 (Jordan, p. 52) : *inpolitiae* (= *incuriae*) *notabatur*. Et d'autres tours apparaissent : *inter sicarios accusare* (Cic., *Rosc. Am.* 90) « en mettant au nombre des assassins » ; *ob* (*propter*) *rem aliquam damnatus, scelere damnatus, in re aliqua coarguitur* (Cic., *Ver.* 4, 104) ; surtout *de* + abl. dès

Plaute (*Tru.* 486) : *de maiestate, de praeuaricatione, de ui, de pecuniis repetundis*, etc.

b) **Génitif de la peine** : il ne s'est conservé que dans quelques formules : *capitis damnare* (Cés., *B. C.* 3, 83, 3) « condamner à mort », m. à m. « relativement à la tête » ; *dupli, quadrupli damnari (condemnari)* « être condamné au double, au quadruple » (Caton, *Agr. praef.* 1 ; Cic., *Ver.* 3, 29) ; *minoris sestertium tricies... non posse damnari* (Cic., *Ver. act. pr.* 38) « ne pas pouvoir être condamné à moins de trois millions de sesterces » ; Liv. 7, 28, 4 : *uoti damnari* « être condamné quant à son vœu », c.-à-d. à s'en acquitter, parce qu'il a été exaucé ; 5, 28, 1 : *liberari uoti* « s'acquitter de (relativement à) un vœu ».

C'est d'ordinaire l'ablatif instrumental qui exprime la peine avec *multare* (plus rare est *damnare*) : *exilio, morte, pecuniâ* « condamner à l'exil, à la mort, à une amende » (§ 116). Et il tend à remplacer le génitif même dans les locutions où celui-ci s'était maintenu : *damnare aliquem capite* (Cic., *Ver.* 5, 109) ; *damnare uotis* (Vg., *B.* 5, 80). On trouve, en outre, *damnare morti* (Lucr. 6, 1232), d'après *dare morti* ; *damnare (condemnare) ad mortem* (Tac., *A.* 16, 21), *ad bestias* (Suét., *Cal.* 27), *in metallum* (Plin., *Epist.* 2, 11, 8) « aux mines » (souvent dans le *Digeste*).

Note. — Quelques emplois du génitif à l'époque d'Auguste avec idée de séparation sont en partie imputables à l'influence grecque : Hor., *S.* 2, 6, 83-84 : *neque... || ... ciceris... inuidit* « il ne fut pas regardant de ses pois » ; *Od.* 2, 9, 17-18 : *desine mollium || tandem querellarum* « cesse enfin tes plaintes peu viriles » ; *A. P.* 212 : *liber laborum* « libre de ses travaux ». Mais ces tournures avaient en latin même des antécédents dont l'interprétation par le génitif de relation n'est pas douteuse : Pl., *Am.* 105 : *liber harum rerum multarum* « libre relativement à beaucoup de ces choses » ; *Ru.* 247 : *ut me... laborum leuas!* « comme tu me soulages (sous le rapport) de mes peines ! ». En revanche, la construction de *mirari* avec le génitif est, comme le note Servius, un pur hellénisme dans Vg., *En.* 11, 126 : *iustitiaene prius mirer?* « dois-je t'admirer d'abord pour ta justice? », d'après θαυμάζειν τινός.

Au gérondif et à l'adjectif en *-ndus*, v. *infra*, § 279 d.

Emplois autonomes du génitif

§ 75. Le génitif était essentiellement le cas de la dépendance nominale, et il n'est que rarement employé d'une manière autonome.

On cite à cet égard l'archaïque *nox* « de nuit », peut-être ancien génitif issu de **noct(e)s*, comparable au gr. νύκτος et qui serait comme lui d'origine partitive : Gell. 8, 1 ; *XII Tab.*, ap. Macr., *Sat.* 1, 4, 19 ; Enn., *A.* 431 ;

Lucil. 127. Également, *dies* « de jour » (Pl., *Mer.* 862 ; Titin. 13, Ribb.). Mais pour les Latins, ce sont des indéclinables.

Certains faits isolés se présentent, en outre, au cours de l'époque historique :

a) **Génitif exclamatif**, attesté seulement par quelques exemples, peut-être imités du grec, où cet emploi était courant : Catul. 9, 5 : *o mihi nuntii beati!* « oh l'heureuse nouvelle! » ; Prop. 4, 7, 21 : *foederis heu! laciti* ; Luc. 2, 45 : *o miserae sortis!* ; Tert., *Paen.* 12 : *pro malae tractationis!* Deux se trouvent chez Plaute : *Mo.* 912 : *di immortales, mercimoni lepidi!* « le beau marché! » ; *Tru.* 409 : *o mercis malae!* « la mauvaise affaire » (partitif?). L'exemple de Catulle peut être un nominatif.

b) Le génitif de qualité est parfois apposé d'une manière assez lâche : Liv. 30, 37, 9 : *nouem... annorum a uobis profectus* « étant parti d'auprès de vous à l'âge de neuf ans » ; cf. 30, 26, 7 ; Nep. 17, 8, 2, etc. ; il s'agit alors d'un véritable complément circonstanciel, à la manière d'un ablatif. Même en fonction de sujet : Liv. 39, 8, 6 : *mixti feminis mares, aetatis tenerae maioribus* « le mélange des sexes et des âges », litt. « (ceux d') âge jeune mêlés aux adultes ». En bas latin, la locution *sui nominis* devient fréquente au sens de « en son nom » : 1^{er} exemple, *C. I. L.* II, 1459 (Vespas.) ; et *huiuscemodi* se trouve au lieu de *hoc modo* (D. Norberg, *Beiträge*, p. 40-41).

c) Après *ad* et (plus rarement) *ab*, *ante*, *in*, *prope*, le génitif d'un nom de divinité est employé seul avec ellipse du nom du temple ou de l'édifice consacré : Tér., *Ad.* 582 : *ubi ad Dianae ueneris* « quand tu seras arrivé au (temple, sc. *fanum*) de Diane » ; *C. I. L.* XIII, 1983 : *uade in Apolinis lauare* « va te baigner aux (bains, sc. *balneis*) d'Apollon » ; cf. Cic., *Quinct.* 17 ; *Q. fr.* 2, 3, 3 ; *At.* 16, 14, 1 ; etc. Ce tour existe en grec, où il était même plus développé : Hom., *Il.* 24, 160 : ἔξεν δ' ἐς Πριάμοιο (sc. οἴκον) ; cf. aussi l'anglais *at St Paul's*. En latin, c'est surtout un raccourci d'expression de la langue courante, mais de caractère ancien. Parfois, le génitif se rencontrait sans le support de la préposition, notamment en fonction de sujet : Liv. 2, 7, 12 : *ubi nunc Vicae Potae est* « là où se trouve maintenant le (temple, sc. *fanum*) de Vica Potae » ; cf. Vitruv. 3, 3, 2 ; etc.

d) Les génitifs *bidui* et *tridui* sont signalés avec ellipse de *iter* ou de *spatio* dans Cic., *At.* 5, 16, 4 : *castra... quae aberant tridui*, et 5, 17, 1 : *castra... a quibus aberam bidui* « à deux (à trois) jours de marche » ; plus tard = « pendant deux ou trois jours », Grég. T., *II. F.* 2, 5 : *ut bidui triduique sine ullo cibo maneret*. Voir Löfstedt, *Synt.* II, p. 246 sqq.

CHAPITRE IV

LE DATIF

§ 76. Le datif est le cas de la personne (ou chose personnifiée) à qui s'adresse l'énoncé ou qui est intéressée par lui. Il exprime :

a) L'*attribution*, c.-à-d. à qui une chose est donnée, dite, envoyée, apportée ou — aussi bien, au sens contraire — enlevée, ôtée, arrachée : *do panem pauperi ; monstrum... cui lumen ademptum*, Vg., *Én.* 3, 658. C'est à cette fonction que se rapporte le nom même du datif : ἡ δοτικὴ πτώσις, *dativus casus*.

b) La personne dans l'*intérêt* ou au *détriment* de qui l'action est faite (*dativus commodi* ou *incommodi*) : Pl., *Mer.* 71 : *tibi aras... tibi seris, tibi... metes* « c'est pour toi que tu laboures, pour toi que tu sèmes, pour toi que tu moissonneras » ; Tér., *Ad.* 115-6 : *si quid peccat (filius), || mihi peccat* « si mon fils bronche, c'est à mon détriment qu'il bronche ».

Dans une mesure plus restreinte, le datif désigne la *fin* en vue de laquelle une chose est faite (*dativus finalis*) : *auxilio mittere* « envoyer au secours ». Cette fonction explique le nom de ἡ ἐπιστολτικὴ πτώσις donné parfois au cas par les grammairiens grecs.

Le datif de fin constitue une catégorie plus tranchée. Mais le datif d'intérêt n'est qu'une forme élargie du datif d'attribution : entre le datif de *panem do pauperi* et celui de *tibi aras*, il n'y a pas une différence de nature ; la relation avec le verbe est simplement plus directe et plus étroite dans le premier tour que dans le second.

Datif complément indirect de verbes transitifs

§ 77. Un datif d'attribution sert de complément indirect d'objet à un verbe transitif, le complément direct étant à l'accusatif : *aliquid do alicui*.

Cette construction est, en particulier, celle des verbes *dare*, *reddere*, *relinquere*, *concedere*, *praestare* « fournir » ; *distribuere*, *diuidere* (*praedam militibus*) ; *dicere* et ses composés ; *narrare*, *respondere*, *monstrare*, *ostendere* ; *negare* « refuser » ; *probare* « faire approuver », *sua-dere* ; *polliceri*, *promittere* « promettre » ; *committere*, *mandare* et *credere* « confier, prêter » ; *debere* « devoir » (qqe chose à qqn) ; *imperare*, *praecipere*, *praescribere* « commander, enjoindre, prescrire à qqn » ; *immolare*, *sacrare* « consacrer à » ; *uouere* « vouer à » ; *facere*, au sens de « procurer, créer » *alicui potestatem* (Cic., *Ver.* 2, 179) ou *cognomen* (Liv. 1, 3, 9) ; *adimere*, *eripere*, *auferre alicui* « enlever, ôter à qqn » ; etc.

Le type *dare aliquid alicui* avait par analogie entraîné *donare rem alicui* (depuis Pl., *Poe.* 469) et *circumdare murum urbi* (class. ; cf. Cic., *Tu.* 5, 59), au lieu de *donare aliquem re*, *circumdare urbem muro* (§ 115). De même, d'après *imperare alicui*, on a dit *iubere alicui* (non class.), soit avec l'infinitif (peut-être dès Catull. 64, 140, Cic., *At.* 9, 13, 2), soit avec *ut* et le subjonctif (§ 308).

Le verbe *persuadere* appelle le datif de la personne que l'on veut persuader ou à qui l'on veut persuader une chose, dans les multiples constructions auxquelles il se prête, par ex. *id illis persuasi*, *persuadeo alicui ut* + subj., *mihi persuasum est* « on m'a persuadé, ma conviction est faite » (*de re*) ; *mihi persuadeo* ou *persuasi* « je me persuade, ma conviction est » (*id*, prop. inf.) ; etc. Mais *persuadere aliquem* est à peine attesté : Enn. d'après Serv. *En.* 10, 10 ; Pétr. 46, 2 et 62, 1 ; chez ce dernier auteur, il s'agit sans doute d'une extension de l'accusatif d'objet propre à la langue parlée.

Datif

complément de verbes intransitifs et d'adjectifs

§ 78. Un datif soit d'attribution, soit d'intérêt (*commodi* ou *incom-*

modi) forme le complément de nombreux verbes intransitifs exprimant :

un sentiment éprouvé, une attitude manifestée (favorable ou non) à l'égard de quelqu'un : *alicui nocere* (*favere*) « nuire (être favorable) à qqn » ; *obesse, obstare* « faire obstacle, porter préjudice à » ; *insidiari* « tendre un piège à » ; *auxiliari, opitulari, prodesse* « aider qqn, lui être utile » ; *mederi* « soigner qqn » ; *obtemperare, parere* « obéir à », — *audire* n'a gardé ce sens et la construction afférente au datif (gr. ἀκούειν τινί) que dans la locution *dicto audiens* (Pl., *Am.* 989 ; Cic., *Ver.* I, 114) et dans le composé *oboedire* ; *irasci, saevire, suscensere* « s'irriter contre » ; *plaudere* « applaudir à » ; *obtreclare* « dénigrer » ; *invidere* « porter envie à » ; *assentiri, blandiri* ; *bene (male) uelle alicui* ; *cavere, consulere* (*curare* arch., § 25) « prendre soin de » ; *fidere, diffidere* ; *ignoscere, parcere* ; *moderari, temperare* ; *supplicare*, proprement « ployer les genoux à l'adresse de » (*deo*) ; *nubere alicui* « prendre le voile pour (se marier avec) qqn » (en parlant de la femme) ;

un événement qui se produit ou un état qui existe pour quelqu'un : *alicui accidit, contingit, evenit* « il arrive à qqn » ; *quid mihi fiet?* (Pl., *Mo.* 776) « que va-t-il m'arriver? », à côté de l'ablatif instrumental (§ 113) ; — *alicui libet, licet, placet*, proprement « il y a envie, pouvoir, plaisir pour qqn », et, par analogie, *mihi decet* (pré- et post-class., § 24) ; *res alicui superest* ou *suppetit* « une chose est en surplus, ou vient en abondance pour qqn » ; — *bene est mihi* « je suis heureux, j'ai de la chance » ; — *fatum alicui manet* « un destin attend qqn, lui est réservé », cf. § 23 ;

la situation où se trouve une personne par rapport à une autre : *praeesse* « être à la tête de » (*equitatu*) ; *servire* « être esclave de » (*domino*) ; *cedere alicui* « céder à qqn » et *succedere* « lui succéder » ; — *alicui antecedere, antecellere, antecire, antecurrere, praecedere, praestare* « l'emporter sur qqn, le dépasser », l'accusatif s'introduisant du reste (§ 28).

§ 79. **Adjectifs.** — Certains sont de même racine que les verbes précédents : *adversarius, credulus* (depuis Vg.), *fidus* (poét.) ; *inuisus*,

invidiosus, iratus ; *sacer* (*deo*, postcl., au lieu du gén. § 54) ; *supplex* : Cic., *Tu.* 3, 77 : *cum Alcibiades Socrati supplex esset ut...* « Alcibiade suppliant Socrate de... ». Pour beaucoup d'autres, il y avait simplement analogie de sens : *alicui aequus* « favorable à qqn » ; *propitius, amicus, hostis, inimicus, contrarius, implacabilis, infestus, odiosus, perniciosus, alienus* (rare, d'ordinaire *ab* + abl.) ; *acceptus* « agréable à » ; *commodus, gratus, suavis* ; *utilis* ; *superstes* « qui survit à » ; etc. ; ces adjectifs pour la plupart se construisent aussi avec le génitif (§ 54).

§ 80. Quelques substantifs verbaux gardaient le datif complément du verbe correspondant : Pl., *Am.* 166 : *opulento homini servitus* « le fait d'être esclave d'un homme riche » (= *servire alicui*) ; Cic., *Leg.* 1, 42 : *obtemperatio scriptis legibus* « l'obéissance aux lois écrites » (= *obtemperare alicui*) ; Ph. 1, 36 : *Pompei statuae plausus* « des applaudissements à l'adresse de la statue de Pompée » ; Sal., C. 32, 1 et 2 : *insidiae consuli* « des embûches à l'adresse du consul » ; cf. Liv. 23, 35, 7 : *exprobratio cuicumque* ; etc. Mais ces constructions demeurent rares. D'ordinaire, le substantif forme groupe avec un verbe, et le datif dépend de l'ensemble : Cés., *B. G.* 1, 19, 3 : *cui... fidem habebat* « en qui il avait confiance » ; de même, pour les noms d'agents comme *adiutor, comes, tutor*, par ex. Cic., *N. D.* 1, 17 : *tibi hic venit adiutor*.

Datif de rapprochement

§ 81. Du sens général d'attribution, le datif était conduit par une application directe à marquer le rapprochement. Ainsi, au propre : *iungere (coniungere) alicui* « joindre à qqn » depuis Caton, et class. ; *copulare* « lier à » (class.), à côté de *cum aliquo* ; *assidere* « être assis (placé) auprès de » ; *hacere* « être attaché à » (class.), à côté de *ad* + accus. ou (en poésie) de l'ablatif seul ; *propinquus* « proche de » (*alicui*) depuis Plaute, également avec les comparatifs et superlatifs *propior, propius, proximus, proxime* (*alicui, loco*) ; *finitimus, vicinus* « voisin de ». De *propinquus* le datif s'était appliqué au verbe *propinquare* « approcher de » (*urbi*), ainsi qu'à *propinquare* (Sal., *Vg.*, Tac. ; etc.) et à *adpropiare* (Itala ; > fr. approcher).

§ 82. Au figuré, la notion de rapprochement se traduisait par celles de ressemblance, d'égalité, de communauté, etc., à l'expression desquelles le génitif (§ 54) concourait en même temps que le datif : adjectifs *similis* « semblable à » (*alicui*) et *dissimilis* ; *par* et *dispar* ; *communis* « commun à » depuis Plaute, surtout dans l'expression *communis alicui cum aliquo* ; *proprius alicui* (Tér., class.) ; *congruens*, *conueniens* « en accord avec », ainsi que les adverbess *congruenter*, *conuenienter* (*naturae*, Cic., *Fi.* 3, 26), à côté de *cum* + abl. Par extension : *particeps* (postclass.), cf. Sén., *Her. Fu.* 369 : *particeps regno* ; *discors* « en désaccord avec », depuis Ov., *Tr.* 5, 5, 35 ; *absurdus* « qui jure avec » (Tac., *A.* 12, 9). De même, auprès des verbes de comparaison et de préférence : *alicui aliquem comparare*, *conferre* « comparer qqn à qqn » (class.), à côté de *cum aliquo* ; *alicui aliquem anteferre*, *anteponere*, *praeferre* « préférer qqn à qqn ».

L'adverbe *iuxta* a une trace isolée de construction avec le datif : Liv. 24, 19, 6 : *rem... iuxta magnis (rebus) difficilem* « chose difficile à l'égal des plus grandes », sans doute d'après *similis*. Également, *pariter* : Liv. 38, 16, 11 : (*gentes*) *pariter ultimae propinquis* « les peuples les plus éloignés comme les plus proches » — à moins que ce ne soit un ablatif analogique de la construction du comparatif, comme avec *aeque* (§ 202).

§ 83. En poésie et à l'époque impériale, le datif de rapprochement gagna plusieurs groupes de verbes : a) « mêler, associer, égaler » *miscere*, *implicare*, *acquare*, *sociare alicui*, au lieu de *cum aliquo* ; — b) « différer de qqn, être en désaccord avec » *differre*, *discordare*, *discrepare*, *dissentire*, *distare alicui*, au lieu de *ab aliquo*, en partie d'après *dissimilis*, *dispar* ; — c) *loqui alicui*, au lieu de *cum aliquo*, d'après *dicere* et *διαλέγεσθαι τινι* ; — d) « combattre contre qqn » *pugnare alicui*, au lieu de *cum aliquo*, d'après *obesse (obstare) alicui* et *μάχεσθαι τινι* ; de même : *alicui altercari*, *certare*, *componere se*, *contendere*, *conserere (manus)*, *luctari*, etc. ; — e) « (s')accoutumer » *adsuescere*, *adsuctus*, *adsuefacere rei* (Liv., Vg., etc. ; douteux dans la prose class.), au lieu de l'ablatif instrumental (§ 115).

Exemples : Vg., *Én.* 2, 723-4 : *dextrae se parius Iulus* || *implicuit* « le petit Iule s'attacha à ma main » ; Hor., *S.* 1, 4, 48 : (*comœdia*) *difert sermoni* « diffère de la conversation » ; Vg., *Én.* 4, 38 : *pugnabis amori?* « lutteras-tu contre l'amour? » ; Tac., *A.* 2, 44 : *ut suesceret militiae* « pour s'accoutumer au métier militaire ».

Souvent il s'agit d'une forme mixte de dat.-ablatif : Cic., *Planc.* 22 : *uicinitas... non adsueta mendaciis* ; Hor., *Ép.* 2, 2, 194 : (*scire*) *quantum discordet parcus auaro* « combien l'homme économe diffère de l'avare » ; Vg., *Én.* 1, 440 : (*se*) *miscet uiris*, ou encore : *implicare brachia collo alicuius* (Ov., *M.* 1, 762). L'indistinction morphologique facilitait en pareil cas l'extension — essentiellement littéraire — du datif.

Pour *idem*, des traces de construction au datif sont signalées hors de la prose classique : Lucr. 4, 1174 : *eadem... omnia turpi (mulieri)* « toutes les mêmes choses qu'une femme laide » ; Hor., *A. P.* 467 : *idem facit occidenti* « il fait la même chose que celui qui tue » ; Macrobe, *Sat.* 1, 11, 6 : *quasi (serui) non ex eisdem tibi et constent et alantur elementis* « comme si les esclaves n'étaient pas constitués et ne se sustentaient pas avec les mêmes éléments que toi ». Également : Lucr. 2, 918 : *mortalibus... eadem* ; 3, 1038 : *eadem... aliis... quiete* ; Ov. *Am.* 1, 4, 1 : *epulas nobis aditurus eadem* ; etc. L'analogie de *similis alicui* fournit sans peine une explication. On peut toutefois se demander si la construction du comparatif (*doctior Petro*) n'aurait pas exercé aussi son influence et si un ablatif ne se dissimulerait pas dans une certaine mesure sous les formes mixtes (*mortalibus, nobis*) ; même la forme en *-i* du sg. à la 3^e déclinaison n'exclut pas nécessairement cette interprétation (§ 90).

Doubles constructions

§ 84. Par les notions d'attribution et d'intérêt, le datif convenait plus spécialement aux **personnes** ou aux relations **abstraites**. Aussi alterne-t-il assez fréquemment avec d'autres constructions réservées aux **choses** ou aux relations **concrètes** : accusatif d'objet ; accusatif prépositionnel avec *ad, in* ; ablatif de séparation. Parfois, cependant, son caractère plus expressif le faisait préférer à ces dernières, dans la langue littéraire surtout, ce qui ne pouvait se faire qu'au détriment de sa valeur propre.

§ 85. *a) Datif et accusatif d'objet.* — L'opposition des deux tournures est encore sensible entre *cauere aliquid (canem)* « prendre garde à qqe chose (au chien) » et *alicui* « veiller sur qqn » ; *imperare rem* « ordonner une chose » et *alicui* « commander à qqn » ; *metuere* ou *timere aliquem (aliquid)* « craindre qqn (qqe chose) » et *alicui* « craindre

pour qqn » ; *providere* ou *prospicere futura* « prévoir l'avenir » et *alicui (saluti alicuius)* « pourvoir à qqn (à son salut) » ; *moderari equum* « conduire un cheval » (Lucr. 5, 1298) et *alicui (orationi alicuius)* « restreindre qqn (son langage) » (Cic., *At.* 5, 20, 9 ; *Q. fr.* 1, 1, 38) ; *temperare rem publicam, mare* « organiser l'État, diriger la mer » (Cic., *Div.* 1, 96 ; Hor., *Od.* 1, 12, 16) et *temperare alicui* « contenir » (*linguae*, Pl., *Rud.* 1254 ; *irac*, Liv. 33, 20, 6) ou « épargner » (*cuiquam*, Cic., *Ver.* 2, 17). Également : *consulere aliquem* « consulter qqn » et *consulere alicui* « veiller aux intérêts de qqn » (avec, toutefois, un complément de personne dans les deux cas). A *sequi aliquem* « suivre qqn » s'opposait le composé *obsequi alicui* « déférer à qqn », d'après *obtemperare alicui*. Ces doubles constructions sont signalées par le grammairien Charisius, *G. L. K.* I., p. 295-296.

Auscultare, doublet de *audio* dans la langue parlée et qui l'a finalement supplanté (cf. le fr. « écouter »), avait aussi une double construction. Avec le datif, au sens de « obéir à, faire confiance à » : Pl., *Trin.* 662, Tér., *Ad.* 906, notamment dans l'expression *ausculta mihi* « écoute-moi, crois-moi », Pl., *Au.* 237, reprise par Cic., *R. Am.* 104 (seul ex. du verbe chez cet auteur) ; dans la littérature de traduction, le datif est appuyé par le gr. ἀκούειν τινα : Vulg., *Act.* 8, 10 : *cui auscultabant omnes* « à qui tous faisaient confiance ». Avec l'accusatif, il a simplement le sens de « écouter » : Pl., *Au.* 496 (*hunc*), *Mer.* 477 (*omnia istaec*), *Ps.* 427 (*crimina*) ; Catull. 67, 39 (*populum*) ; Vulg., *Job* 34, 2 (*me*) ; etc.

Parfois la construction avec l'accusatif était sortie de l'usage. En face de *invidere alicui* « porter envie à qqn », on a dit anciennement *invidere aliquem (aliquid)* « regarder vers qqn (qqe chose) », comme *adspicere aliquem (aliquid)*, ainsi que le rappelle Cic., *Tu.* 3, 20. *Ignoscere* se trouve encore en v. latin avec l'accusatif de la chose pardonnée : *ignoscere peccatum* (Pl., *Am.* 257) ; mais le datif s'est ensuite généralisé : *ignoscere alicui* et *ignoscere rei* (class.). Pour *curare* et *uitare*, il a au contraire disparu (§ 25).

Il s'en faut, enfin, que la dualité de construction réponde nécessairement à une différence de sens : à *nocere alicui* correspond le gr. βλάπτειν τινα. On a vu que la langue courante était portée à étendre l'accusatif d'objet (§§ 25 et 28). Inversement, le datif empiétait sur lui par réaction ou sous l'effet d'analogies particulières : *impedire alicui* (Var., *L. L.* 9, 20), d'après *obesse, obstare* ; *dominari alicui* (depuis Sén.) et *regnare* (lat. eccl.), d'après *imperare* ; *sperare alicui* (Sil. It. 2, 594), d'après *fidere* ; *delectat alicui* (Anthimus 24), d'après *placet alicui* ; etc.

§ 86. *b) Datif et accusatif avec « ad » ou « in ».* — L'opposition du datif de la personne et de l'accusatif (prépositionnel) de la chose s'observe auprès de verbes de mouvement et de déplacement spatial : *tendere alicui lucem* (Cic., *de Or.* 1, 184) « présenter une lumière à qqn », en face de *tendere ad castra* (Liv. 9, 37, 10) « se diriger vers le camp » ; *hominem alicui adducere* (Pl., *Mo.* 804) « amener une personne à qqn », en face de *adducere exercitum ad urbem* (Cic., *Ph.* 5, 22) ou *in fines* (Cés., *B. G.* 5, 46, 3) « amener une armée aux portes de la ville, dans un territoire ». Avec différence du concret et de l'abstrait : *accidere ad terram* « tomber à terre » et *accidit mihi* « il m'arrive » ; *adesse ad portam* « être à la porte » et *adesse amicis* « assister ses amis » ; *inicare se in medios hostes* « se jeter au milieu des ennemis » et *inicare terrorem exercitui* « inspirer de l'épouvante à l'armée ».

Beaucoup de ces verbes sont des composés ; le besoin de préciser la relation exprimée appelait, en effet, l'emploi d'un préverbe : *afferre*, *deferre*, *immittere*, *infundere*, *adspergere* « répandre sur », *admouere*, *ingere* (*bellum alicui*), *subicere*, *imponere*, *supponere*, etc. Mais il ne s'agit nullement d'une catégorie de datif propre aux composés : celui-ci se justifie par sa valeur de destination et d'intérêt. Et des verbes simples — certains très usuels, comme *fero* ou *mitto* — l'admettent aussi bien, à côté du complément prépositionnel : *ferre* ou *mittere alicui*, *ferre* ou *mittere ad portam*.

§ 87. Ici encore des confusions se produisaient. Dans Pl., *Ep.* 294 : *ego illum conueniam atque adducam huc ad te*, on attendait plutôt le datif, puisqu'il s'agit d'une personne. Et, au contraire, celui-ci n'est pas rare pour des choses : *se obicere telis hostium* (Cic., *Tu.* 1, 89) « s'exposer aux traits des ennemis », ou encore *aggeri ignem inferre* (Cés., *B. G.* 7, 22, 4) « mettre le feu au retranchement », à côté de *in ignem inferre aliquid* (*ibid.* 6, 19, 4). Pour *incumbere*, *ad* + accus. est courant au sens moral de « s'appliquer à » : Cic., *Cat.* 4, 4 : *incumbite ad rei publicae salutem*, alors que le datif apparaît au sens matériel dans Vg., *Én.* 5, 15 : *iubet... incumbere remis* « il ordonne d'appuyer sur les rames ».

Grâce à ces échanges — et aussi par recherche d'expression — les poètes en arrivèrent à user du datif pour désigner le **terme du mouvement**, au lieu de l'accusatif de la question *quo* : Vg., *Én.* 5, 451 : *il clamor caelo* « une clameur s'élève vers le ciel » (= *ad caelum*) ; de même : B. 8, 102-3 : *(cineres) riuo... fluenti... || ... iace* « jette les cendres dans l'eau courante »

(= *in riuum*) ; Ov., *M.* 4, 92 : (*lux*) *praecipitatur aquis* (= *in aquas*).

Mais cette extension toute factice avait sa contre-partie : le datif était à son tour concurrencé par le tour prépositionnel dans sa fonction même d'attribution. Cette substitution est annoncée dès la vieille langue auprès de *dare* à la faveur du sens local de « envoyer » que pouvait prendre ce verbe : Pl., *Cap.* 1019 : *hunc... ad carnificem dabo* « je livrerai cet homme au bourreau », et aussi Am. 809 : *me... ad mortem dedit*, en face de *me toxico morti dabo*, Mer. 472 ; d'où, sans idée de mouvement : Ep. 38 : *ad hostes exuias dabit* « il abandonnera les dépouilles à l'ennemi » (A. Ernout, *Rev. Phil.*, 1944, p. 185-6). Cet emploi de *ad* devient fréquent à basse époque, en particulier avec les verbes « dire » : Grég. T., *H. F.* 2, 3 : *ad episcopum aiebat*.

§ 88. Avec les adjectifs *aptus* et *accommodatus* « adapté à », *idoneus* « propre à », *natus* « né pour », *utilis* « utile à », *inutilis* « nuisible à », etc., se retrouve la même répartition entre datif et accusatif avec *ad* ou *in* : Cic., *Br.* 326 : *genera dicendi aptiora... adolescentibus* « espèces de style mieux appropriées aux jeunes gens », en face de Cic., *de Or.* 1, 231 : (*calcei*) *apti ad pedem* « des chaussures qui vont bien au pied ». De même : *homini* (Pl., *Cap.* 325) et *ad eam rem* (Pl., *Ep.* 291) *utilis*.

Mais, comme pour les verbes, le complément au datif fut souvent appliqué aux choses : Liv. 27, 26, 7 : *tumulum insidiis... aptiorem* ; Celse 3, 6, 9 : *idoneus... cibo acger* ; également, avec *bonus* « bon pour » (non class.) : Liv. 29, 31, 9 : (*mons*) *pecori bonus alendo* ; etc. C'était alors un véritable datif final (§ 99).

§ 89. c) **Datif et ablatif.** — Le principal cas d'alternance est celui des verbes « ôter, enlever » : (*ad-*)*eximere*, *auferre*, *subducere*, (*de-*)*eripere*, (*de-*)*subtrahere*, *excutere*, *exhaurire*, *extorquere*, etc., construits avec le datif de la personne à qui l'on enlève (*eripere alicui*) et l'ablatif du lieu d'où l'on enlève (*eripere ex manibus*) : Pl., *Au.* 635 : *nil equidem tibi abstuli* « je ne t'ai rien pris à toi » ; Cic., *Of.* 1, 43 : *eripiunt aliis quod aliis largiantur* « ils enlèvent aux uns de quoi faire des largesses à d'autres », en face de Cic., *Br.* 90 : *se... eripuit flammā* « il s'arracha aux flammes » ou Vg., *Én.* 1, 88-9 : *eripiunt... nubes caelumque diemque* || *Teucrorum ex oculis* (cf. Lucr. 1, 218) « les nuages dérobent aux yeux

des Troyens et le ciel et le jour ». Dans la même phrase : Pl., *Mer.* 176 *tuquidem ex ore orationem mi eripis* ; Cic., *Ver.* 4, 57 : *quam multis istum putatis hominibus honestis de digitis anulos abstulisse* ? Le datif est alors un *dativus incommodi*. Tout flottement n'était pas d'ailleurs exclu : par ex. Cic., *Ver.* 4, 14 : *ab homine eo... eripuisse atque abstulisse* « qu'il avait enlevé et ravi à cet homme ».

§ 90. Avec les verbes *arcere*, *defendere*, etc., le datif désignait aussi la personne au profit de qui l'on écarte quelque chose : Cic., *Red. Sen.* 19 : *servitutem depulit ciuitati* « il écarta la servitude de la cité » ; le tour *depulit ex ciuitate* aurait un tout autre sens : « il chassa l'esclavage de la cité ». Mais cet emploi du datif fut développé par les poètes : Vg., *G.* 3, 154-5 : *hunc... || arcebis grauido pecori* « tu l'écarteras des femelles encore pleines » ; Hor., *Od.* 1, 17, 3 : *(Faunus) defendit aestatem capellis* « il protège mes chèvres de la chaleur ». Et, d'une manière générale, le datif tendit en poésie à remplacer l'ablatif de la question *unde* auprès des verbes de mouvement, comme il le faisait pour l'accusatif de la question *quo* : Vg., *B.* 6, 16 : *serta... capiti delapsa iacebant* « des guirlandes tombées de sa tête gisaient à terre » (= *de capite*) ; *Én.* 1, 174 : *silici scintillam excudit* « du silex frappé il fit jaillir l'étincelle » (= *e silice*) ; 11, 702 : *euadere pugnae* « échapper au combat » (= *e pugna*). Il faut, toutefois, remarquer que l'interprétation par l'ablatif reste morphologiquement possible en ce qui concerne les formes *capiti*, *pecori* et *silici* ; car les désinences *-e* et *-i* au datif et à l'ablatif sg. de la 3^e déclinaison n'ont jamais été réparties de façon rigoureuse, et la poésie dactylique évitait ainsi le tribraque (A. Ernout, *R. Ph.*, 1944, p. 191 sqq.).

A basse époque, le datif gagna les verbes de demande, au lieu de *ab*, *de*, *ex* + abl. : Grég. T., *Patr.* 9 : *cui cum quaereret* ; *Martyr.* 79 : *peto caritati tuae* (Bonnet, p. 544) ; *Form. Andecau.* 24 : *interrogatum fuit ipsi illi, qui...* Mais *peto alicui* était, de son côté, concurrencé par *peto ad aliquem* (*Vita Amandi* 1, 17, cf. Löfstedt, *Synt.* I², p. 205) ; d'où, le fr. « demander à qqn », qui, du reste, peut également représenter *peto ab aliquo*, par suite de la confusion phonétique de *ab* et de *ad*. Enfin, *dignus*, *condignus*, *indignus*, sous l'influence de *aptus*, *idoneus*, etc., s'étaient aussi construits avec le datif : Vulg., *II Macc.* 6, 24 : *non enim aetati nostrae dignum est* ; Grég. T., *H. F.* 1, 31 : *huic mysterio condignam*.

Note. — Dans *decedere nocti* de Vg., *B.* 8, 89, *d. calori* *G.* 4, 23, les formes *nocti*, *calori* sont des datifs à valeur normale : « céder le pas à la nuit, à la chaleur », comme *cedere alicui* (§ 78).

Pour *fido* et *confido* a pu exister une alternance de construction entre

le datif « avoir confiance en qqn » (*alicui*) et l'ablatif instrumental (§ 115), littéralement « éprouver de la confiance grâce à qqe chose » (*aliqua re*). Le participe *confisus* se construit avec l'ablatif (§ 115).

Constructions dérivées du datif d'intérêt

§ 91. Le datif d'intérêt ne désignait pas seulement la personne avantagée ou désavantagée par l'action. Par affaiblissement ou par extension d'emploi, il était à l'origine de plusieurs constructions.

Datif de point de vue (*dativus iudicantis*) indiquant aux yeux de qui l'affirmation énoncée est vraie : Catul. 86, 1 : *Quintia formosa est multis* « Quintie est belle aux yeux de beaucoup ».

Au participe présent, ce datif formait un tour caractéristique avec valeur indéfinie, qui se développe surtout à l'époque impériale : Liv. 26, 26, 2 : *sita Anticyra est in Locride laeva parte sinum Corinthiacum intranti* « Anticyra est située en Locride à gauche pour qui entre (= quand on entre) dans le golfe de Corinthe » ; déjà Var., *L. L.* 5, 47 ; Cés., *B. C.* 3, 80, 1.

La locution grecque τοῦτ' ἔστιν ἐμοὶ βουλομένῳ (Thucydide) « cela est à moi le voulant », c.-à-d. « cela me fait plaisir », fut reproduite par Saluste, *J.* 84, 3 : *neque plebi militia uolenti putabatur* « la plèbe passait pour être opposée au service militaire » ; ensuite, Liv. 21, 50, 10 ; Tac., *Ag.* 18 ; etc.

§ 92. **Datif éthique** (gr. ἠθικός) ou de sentiment, c.-à-d. de pronoms rattachés à la phrase d'une manière très libre, avec simple valeur affective (d'où son nom), comme dans le fr. « prends-moi le bon parti » : Pl., *Mi.* 5 : *ego hanc machaeram mihi consolari uolo* « je veux me consoler cette chère épée » ; Cic., *Fa.* 9, 2, 1 : *at tibi repente paucis post diebus... uenit ad me Caninius* « voilà que soudain peu de jours après m'arrive (ton) Caninius... » ; cf. Cic., *Cat.* 2, 10 : *qui mihi accubantes in conuiujs... cructant... eadem*.

Avec *uelle*, ce datif forme les expressions *quid tibi uis?* (Cic., *de Or.* 2, 269) « qu'entends-tu (faire)? » ; *quid... sibi uult?* (Tér., *An.* 375) « que veut-il donc? », et non pas : « que veux-tu pour toi? » ou « que veut-il pour

lui? ». Également, avec un nom de chose pour sujet : Cic., *C. M.* 66 : *avaritia... senilis quid sibi uelit non intellego* « je ne comprends pas ce que signifie la cupidité chez un vieillard ».

§ 93. **Datif de possession**, indiquant qu'une chose existe pour quelqu'un, c.-à-d. qu'elle est à sa disposition et qu'elle lui appartient. Ce datif de possession alterne avec le génitif de même nature (§ 53). Il se rencontre :

avec *esse* : type *est patri meo domus*, attesté dès Plaute, cf. *Au.* 187. L'affirmation est énoncée du point de vue du possesseur : « mon père a une maison », tandis qu'avec le génitif elle l'est du point de vue de l'objet possédé : « la maison est (appartient) à mon père » ;

Le type *est mihi aliquid* est l'ancien tour utilisé pour exprimer la possession dans les langues indo-européennes ; le verbe « avoir » est partout d'acquisition récente. En latin, les deux tours *est mihi aliquid* et *habeo (possideo) aliquid* coexistent ; Cicéron semble avoir une préférence en faveur du second pour les biens matériels.

avec un verbe quelconque : Cés., *B. G.* 1, 31, 2 : *sese... Caesari ad pedes proiecerunt* « ils se jetèrent aux pieds de César », en face de Cic., *Fa.* 4, 4, 3 : *cum... se ad Caesaris pedes abiecisset* ; cf. aussi Pl., *Cap.* 174 : *quia mi est natalis dies (= meus)*. Le latin a le choix entre *militum animos accendere* et *militibus animos accendere*.

Dans cet emploi, le datif l'emporte sur le génitif chez Plaute et Térence, chez beaucoup d'auteurs de langue familière, et aussi en poésie : Cicéron tend à l'éviter, sauf pour les formes pronominales ; César en use plus librement. Le génitif établissait une dépendance grammaticale plus étroite ; le datif paraît parfois plus expressif. L'alternance est en tout cas ancienne ; cf. Hom., *Od.* 12, 47 et 117 (Löfstedt, *Synt.* I², p. 225).

avec un substantif : *Philocomasio amator* (Pl., *Mi.* 1431) « l'amant à Philocomasie ». C'était un tour de la langue parlée, comme l'est encore aujourd'hui en français le type « la femme à Paul ». La construction avec *ad* apparaît, du reste, en bas latin : *C. I. L.* XIII, 2483 (VI^e s.) : *hic requiescunt membra ad duos fratres, Gallo et Fidencio*. Utile parfois pour une possession moins directe ou momentanée : Tac.,

H. I, 22 : Othoni in Hispania comes « compagnon d'Othon en Espagne ».

§ 94. **Datif d'agent** (*dativus auctoris*). — Ce terme — en grande partie impropre — désigne l'emploi du datif comme complément du passif ou de formations rattachées à celui-ci.

a) **Datif complément de l'adjectif verbal en -ndus** : c'est un datif d'intérêt indiquant pour qui l'obligation existe : Pl., *Am. 891 : faciendum est mihi illud... quod illaec postulat* « il me faut faire ce qu'elle demande », proprement « c'est pour moi une chose à faire », comme en grec ταῦτα ἐμοὶ πραχτέα ἐστίν.

L'ablatif avec *ab* était parfois imposé par le sens : Cic., *Har. Resp. 5 : eum nunquam a me esse accusandum putavi* « je n'ai jamais pensé que l'accusation dût venir de moi » (idée de provenance), — ou nécessaire à la clarté : Cic., *Pomp. 6 : bona... quibus est a vobis... consulendum* « biens sur lesquels il vous faut veiller » : le verbe *consulere* se construit déjà par lui-même avec le datif (*consulere alicui*). Dans certains cas, enfin, il y avait simplement extension analogique de *ab*, d'après les autres formes du passif : Cic., *Leg. Agr. 2, 95 : non eos in deorum immortalium numero venerandos a nobis et colendos putatis?* « ne pensez-vous pas que nous devons les vénérer et les révéler...? » ; peut-être aussi pour souligner, en plus de l'idée d'obligation, celle de l'exécution ; cf. *Sest. 41*. De toute façon, la construction de l'adjectif en -ndus avec *ab* ne paraît pas attestée avant l'époque classique : dans Tér., *An. 156 : ea primum ab illo animadvertenda iniuria est*, le complément *ab illo* dépend de *iniuria* : « c'est là de sa part le premier tort qui mérite réprimande ».

b) **Datif complément du participe passé passif** (adjectif en -to-) : il désignait de même la personne pour qui existe un état ou une situation : Cic., *Fa. 5, 19, 2 : mihi consilium captum iamdiu est* « c'est pour moi depuis longtemps une résolution prise », d'où « j'ai pris depuis longtemps... ». Aussi le datif fut-il tout d'abord limité au perfectum passif, en particulier aux formes *auditus, cognitus, compertus, exploratus, inuentus, conductus, emptus, susceptus ; decretum, deliberatum, institutum, perspectum*, etc. C'est là un héritage indo-européen.

c) Puis, en poésie et chez les prosateurs d'époque impériale, le datif s'étendit à l'inflectum et parut se comporter comme un complé-

ment d'agent : Vg., *Én.* I, 440 : *neque cernitur ulli* « il n'est aperçu de personne » ; Tac., *H.*, 2, 80 : *militibus... castra in modum penatium diligebantur* « les soldats aimaient leur camp à l'égal de leurs foyers » ; etc. Parfois — comme l'ablatif avec *ab* — il était appliqué à des intransitifs équivalant pour le sens à un passif : Lucain 2, 547 : *Catulo iacuit* « il tomba sous les coups de Catulus ».

§ 95. Cette extension était préparée par diverses constructions particulières, où le datif, tout en se justifiant comme datif d'intérêt, dépendait d'une forme passive ou médio-passive : *res alicui uidetur* « une chose semble à qqn » (l'influence de cette locution sur le *cernitur ulli* de Virgile est probable) ; *res alicui probatur* « une chose agréée à qqn » ; ou encore *res mihi comparatur, expetitur, quaeritur*, par transposition de *rem mihi comparo, expelo, quaero*, etc. : Cic., *Ver.* 3, 43 : *tibi consulatus quaerebatur* « tu recherchais le consulat », litt. : « il y avait pour toi recherche du consulat ». Le datif est proprement un datif de la personne intéressée. Mais la personne intéressée était en même temps l'agent. De même : Cic., *Tu.* 5, 68 : *sumatur... nobis quidam praestans uir* « prenons un homme supérieur », c.-à-d. *sumamus nobis uirum quemdam praestantem* ; ou encore : Cic., *C. M.* 38 : *semper... in his studiis laboribusque uiuenti non intellegitur quando obrepit senectus* « pour qui vit sans cesse dans ces études et ces travaux, le sentiment n'existe pas du moment où se glisse la vieillesse » (datif de point de vue, § 91).

Néanmoins, il résultait de tout cela un flottement favorable à l'emploi du datif comme complément d'agent, d'autant plus que la construction du passif avec *ab* ne fut jamais très vivante. Aussi un exemple du datif dans cette fonction peut-il être relevé à l'*inflectum* dès Cic., *Inu.* 1, 86 : *illa nobis alio tempore... explicabuntur* « nous exposerons cela une autre fois » (= *a nobis*), sans doute par analogie avec le tour *haec nobis satis dicta sint* « en voilà assez ».

Note. — Il est en tout cas utile de remonter, quand on le peut, à la valeur première des tours. Dans un passage comme Cic., *Fin.* 5, 75 : *quamquam ego non quaero quid tibi a me probatum sit, sed huic Ciceroni nostro*, le datif est un datif d'intérêt, et le complément à l'ablatif avec *ab* garde quelque chose de sa valeur première de provenance : « du reste, je ne cherche pas à savoir ce qui venant de moi (= dans mon exposé, *a me*) te plaît à toi (*tibi*), mais à notre Cicéron que voici (*Ciceroni*) ».

§ 96. Divers adjectifs en *-to-*, restés en dehors de la conjugaison, conservaient la construction au datif : *uxori exoptatus* (Pl., *Am.* 654) « très désiré de sa femme » (= *gratus*) ; *certum mihi est* + inf. « c'est pour moi une chose

décidée de » (mais le rapport de *certus* avec *cerno* était-il absolument effacé?). Des traces de complément au datif existent, en outre, pour les substantifs verbaux en *-tio* : type *quid tibi hanc tactio est?* (§ 29), également pour les adjectifs en *-bilis* : Pl., *Ps.* 1112 : *neque is* (dat. plur.) *unquam nobilis fui* (= *notus*) ; Lucil. 598 : *amico exoptabilis* (= *exoptatus*). Ce dernier tour fut repris à l'époque impériale : *flebilis alicui* (Hor., *Od.* 1, 24, 9) « pleuré de qqn » ; *alicui tolerabilis* (Liv. 34, 3, 2) « supportable pour qqn », — et même appliqué à d'autres adjectifs : *nulli non saucius hosti* (Sil. It. 5, 334), *celebres Homero vituli* (Plin., *Nat.* 32, 144) « les veaux marins célébrés par Homère » ; etc.

Datif final (« dativus finalis »)

§ 97. Dans cette fonction — mieux représentée qu'en grec — le datif indique en vue de quoi l'action est accomplie, s'appliquant essentiellement à une chose, et non plus à une personne. : Cés., *B. G.* 1, 49, 1 : *castris idoneum locum delegit* « il choisit un emplacement approprié pour le camp » ; de même : *canere receptui* « sonner pour la retraite », *oleas condere esui* (Var., *R. R.* 1, 60) « mettre des olives en conserve », m. à m. « pour manger ». Plaute a encore les locutions *isti rei... ut* (*Ru.* 717) « en vue de », *cui rei?* (*Poe.* 479) « à quelle fin? ». Néanmoins, dans l'usage courant, ce datif final a été supplanté par d'autres tours, notamment par *ad* + accus. ; cf. déjà Pl., *Tri.* 232 : *ad actatem agundam*, à côté de *actati agundae*, v. 229. Ce n'est plus qu'une survivance ; et les locutions, où il se présente, appartiennent en général au vieux fonds de la langue.

§ 98. Comme complément de verbes, le datif final se rencontre avec *dare*, *dicere* ; *ducere* et *habere* « considérer comme » ; *esse* ; *mittere* ; etc., dans des expressions dont beaucoup avaient un caractère technique ; et souvent il s'y joint un autre datif désignant la personne intéressée (double datif) :

arraboni dare (Pl., *Mo.* 645) « donner en arrhes » ; *pecuniam doti* ou *fenori dare* (*alicui*) « donner de l'argent (à qqn) en dot, à intérêt » ; *se (agrum) pignori opponere* « donner sa personne (un champ) en gage » ; *muneri mittere* (*alicui*) « envoyer (à qqn) en présent » ; *diem*

dicere, constituere, petere conloquio, concilio, pugnae « fixer, établir, demander un jour pour l'entrevue, pour le conseil, pour le combat » ; *auxilio venire* « venir au secours » ; *remedio adhibere* « apporter en remède » ; etc.

aliquid alicui dare (vertere) laudi, uitio, crimini « imputer qqchse à qqn à louange, à faute, à grief », c.-à-d. « lui en faire un objet de louange, de grief, etc. » ; *habere (ducere) aliquid curae, gaudio, probro, religioni* « tenir (considérer) comme un objet de soin, de joie, de honte, de scrupule » ; etc.

alicui esse (fieri) cordi « avoir à cœur » ; *alicui esse auxilio, praesidio, curae, dolori, exitio, gaudio, uoluptati*, etc. « être pour qqn à aide, à secours, à douleur... », c.-à-d. « lui être une aide, un secours, un objet de souci, de douleur, une cause de ruine, de joie, de plaisir », etc. Plusieurs locutions avec substantif abstrait ont été ainsi créées par Cicéron sur le modèle ancien (*delectationi, infamiae, inuidiae*, etc.).

Après des verbes attributifs (*esse, fieri*, etc.), ce datif était concurrencé par le nominatif : *est exitium*, en face de *est exitio*. Ainsi : Pl., *Poe.* 145 : *si tibi libido est aut uoluptati, sino* « si c'est ton envie ou ton plaisir, j'y consens » (avec juxtaposition des deux tours) ; Vg., *B.* 3, 101 : *idem amor exitium est pecori pecorisque magistro* « le même amour est la perte et du troupeau et du maître du troupeau » ; cf. Sén., *Clem.* 1, 4, 2 ; etc. En bas latin : Jord., *Rom.* 148 : *adeo terror erat ut...* (le texte de Florus ici reproduit avait *terrori*) ; cf. Löfstedt, *Synt.* I², p. 198.

Note. — Au datif final se rapporte la forme */rugi* « figée » comme qualificatif invariable. C'était le datif sg. d'un substantif **/rux* (nomin. inusité), détaché d'un tour comme *hic ager est (bonae) /rugi* « cette terre est à bon rendement » ; d'où « de bonne qualité » en parlant des choses (*ager /rugi*), « sérieux, honnête » en parlant des personnes (*homo /rugi*). Cette origine n'étant plus perçue, */rugi* fut, comme un adjectif, pourvu de degrés de comparaison : */rugalius, /rugalissimus*.

§ 99. Dans certaines expressions courantes, le datif final est celui d'un substantif verbal (supin, cf. plus bas, § 276) ou tout autre : *linteum extersui* (Pl., *Cu.* 578) « serviette à essuyer » ; *salui semen* (Caton, *Agr.* 5, 3) « graines pour semer » ; *pabulum ouibus* (*ibid.* 5, 8) « fourrage pour brebis » ; *receptui signum* (Cic., *Ph.* 13, 15) « le signal pour (= de) la retraite », — construction qui a survécu dans le type fr.

pot à eau. Au langage administratif appartiennent des locutions anciennes avec le **gérondif** et l'**adjectif en -ndus**, où le datif indique pour quelle tâche une personne est désignée : *decemviri legibus scribundis* « décevirs pour (= chargés de) la rédaction des lois » ; *tresviri agris dandis adsignandis* « triumvirs chargés de donner et assigner les terres » ; *praefecti frumento dando* (S. C. de 743, cf. Frontin, *Aqu.* 100, 3) ; également, *lex parieti faciendo* (C. I. L., I² 698, 5), etc. Le génitif s'introduit du reste : C. I. L. IX, 3306 (I/II^e s. ap. J.-C.) : *curatori aedium sacrarum monumentorumque publicorum tuendorum*.

À l'époque impériale, une réaction — purement littéraire, d'ailleurs — se manifeste en faveur du datif final, appliqué à une chose, au lieu du génitif ou d'un tour prépositionnel : Vg., *Én.* 3, 305 : *et geminas, causam lacrimis, sacrauerat aras* « elle avait consacré deux autels, cause de bien des larmes » (= *lacrimarum*), repris par Lucain 3, 607 ; *ibid.* 2, 798 : *collectam exsilio pubem* « jeunesse rassemblée pour l'exil » (= *ad exsiliium*) ; également avec les adjectifs du type *aptus*, *idoneus*, etc. (§ 88) : Sén., *N. Q.* 1, 1, 7 : *quaedam concipiendis ignibus idonea* « (corpuscules) propres à prendre feu, inflammables » ; Tac., *A.* 14, 38 : *serendis frugibus incuriosos* « insoucieux de faire les semailles ».

Note. --- Les emplois du double datif sont à rapprocher de ceux du double accusatif : il n'y a pas de différence entre *docere aliquem grammaticam*, *te bonas preces precor*, et *hoc ei saluti fuit*, *bubus glandem prandio depro-mere*. Dans les deux cas, c'est un complément de la personne et un complément de l'objet qui sont envisagés simultanément.

CHAPITRE V

L'ABLATIF

§ 100. Trois cas concrets sont représentés, comme on l'a vu (§ 10), dans l'ablatif latin : l'ablatif proprement dit, l'instrumental et le locatif. Aussi un rôle important a-t-il échu aux prépositions pour préciser les notions qui revenaient à chacun d'eux et que la forme casuelle ne permettait plus de distinguer. *Ab, de, ex* se lièrent ainsi à l'ablatif proprement dit ; *cum* à l'ablatif-instrumental marquant l'accompagnement ; *in, sub, etc.*, à l'ablatif-locatif. Mais l'ablatif latin ne cessa jamais de s'employer seul, par ex. dans la phrase suivante de Cicéron, où il fournit trois compléments de valeur différente : *Br. 315 : Menippus Stratonicensis, meo iudicio tota Asia illis temporibus disertissimus.*

Note. — Par opposition au grec qui n'avait pas conservé l'ablatif, celui-ci était parfois qualifié chez les grammairiens de *casus Latinus*. Lorsqu'un mot grec doit être introduit dans une phrase latine en fonction d'ablatif, il l'est d'ordinaire sous la forme du datif : Cic., *At. 13, 21, 3 : id ab ἐποχῇ remotissimum est* « cela est très éloigné du grec ἐποχῇ ».

Ablatif proprement dit

§ 101. L'ablatif proprement dit — ou *ablativus casus* du lat. *auferre (ablatum)* « ôter, enlever » — marque le point de départ, l'éloignement, la séparation. Au sens local, comme complément des verbes de mouvement, c'est l'ablatif de la question *unde* : *Caesar e Gallia profectus est.*

Des prépositions *ab, de, ex* qui accompagnent alors l'ablatif, *ab*

(gr. ἀπὸ) « en s'éloignant de » désigne le mouvement qui part des abords du lieu ou de l'objet : *a signo Vortumni uenire* (Cic., *Ver.* 1, 154) « venir (d'auprès) de la statue de Vertumne » ; *ex* (gr. ἐξ) « hors de » caractérise le mouvement qui part du lieu ou de l'objet lui-même : *e castris erumpere* (Cés., *B. G.* 3, 5, 3) « faire irruption hors du camp ». *Ab* et *ex* s'opposent ainsi de la même manière que *ad* et *in* (§ 44). La valeur particulière de *ab* en faisait la préposition habituelle quand le point de départ était une personne : *a Caesare redire* (Cic., *Q. fr.* 2, 4, 6) « revenir d'auprès de César ».

De « en partant de » s'applique au mouvement dirigé de haut en bas : *decido de lecto* (Pl., *Cas.* 931) « je tombe du lit », comme, du reste, dans *despicere* « regarder de haut, mépriser ». Mais souvent aussi, il n'a pas de nuance spéciale ; et, rendu plus résistant par son initiale consonantique, il empiétait sur *ab* et sur *ex* dans la langue parlée. Seul de ces trois formes il a survécu en roman.

Cette répartition ne fut d'ailleurs jamais constante. Cicéron dit *haurire a fontibus* (*Ac.* 1, 8) ou *de puteo* (*Diu.* 1, 112), à côté de *e fontibus* (*de Or.* 1, 12). D'autre part, un verbe composé, muni de l'une de ces formes comme préverbe, a souvent son complément prépositionnel introduit par l'autre : *ex eo loco abesse* (Cés., *B. G.* 5, 21, 2), *de carcere emitti* (Cic., *Ver.* 5, 22), *eicere de navi* (Cic., *Of.* 3, 80)¹.

§ 102. L'ablatif s'est maintenu — ou tendait à se maintenir — **seul** : *a)* avec les noms de villes et les formes *domo*, *rure* (§ 129) ; dans des locutions fixées par l'usage : *opsonatu*, *uenatu redire* (Pl.) « revenir du marché, de la chasse » ; *manu mittere* (*emittere*) « affranchir, laisser aller hors de sa tutelle » ; *cedere loco* (Cés., *B. C.* 2, 41, 4) « lâcher pied », mais *locum ex quo cesserant* (Liv. 3, 63, 1) ; etc. ; — *b)* quand le verbe était lui-même composé de *ab*, *de*, *ex* (sans que cela, du reste, eût rien de nécessaire), par ex. *castris egressi* (Cés., *B. G.* 2, 11, 1) « étant sortis du camp » et *muro deiecti* (*ibid.* 7, 28, 1) « délogés du mur », à côté de *e castris egressi* (*ibid.*

1. L'emploi des doublets *a*, *abs*, *e* était à peu près le même qu'en composition. Les formes réduites *a* et *e* se trouvent devant consonne, sauf *h* : *a Gallis*, *e ciuitate* ; les formes pleines *ab* et *ex*, devant voyelle ou *h* : *ab Aquitanis*, *ab homine*, *ex illo*, *ex homine* ; *abs*, qui est un renforcement de *ab* comme *sus* de *sub* (= *sub* + *s*), apparaît devant *e* et surtout *t* : *abs te*. Pour plus de détails, voir Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u.

1, 27, 4) ou *de muro se deiecerunt* (Cés., B. C. 1, 18, 3) ; également Vg., *Én.* 1, 145 : *destrudunt naues scopulo* (= *e scopulo*) ; — c) en v. latin, par survivance : *saxo salire* (Pl., *Tri.* 265^b) « sauter d'un rocher », et, plus tard, par recherche de style : Vg., *Én.* 6, 190-1 : *columbae* || ... *caelo uenere uolantes* « des colombes vinrent du ciel en volant » ; Tac., *A.* 2, 34 : *processit Palatio* « il sortit du Palatium » ; peut-être même Cés., B. C. 3, 29, 1 : *oppido fugit* (codd.). La situation est la même que pour l'accusatif.

§ 103. Appliqué au temps, l'ablatif de point de départ se présente avec préposition dans les deux acceptions suivantes : a) « dès, depuis » : *ab initio*, *a principio* « dès le début », *a puero* (*pueris*, *pueritia*) « dès l'enfance » ; *ex illo die* ou *tempore* « depuis ce jour-là, depuis ce moment-là » ; — b) « en s'éloignant de tel événement », c.-à-d. « au sortir de, aussitôt après » : *ab re diuina* (Pl., *Poe.* 618) « au sortir du sacrifice » ; *e consulatu* (Cic., *Br.* 318) « au sortir du consulat » ; *non bonust somnus de prandio* (Pl., *Mo.* 697) « le sommeil au sortir de table » ; *diem ex (de) die exspectare* ou *differre* « attendre, différer de jour en jour », m. à m. « un jour après l'autre » ; cf., en outre, le type *multa de nocte* (§ 108, 5).

Sans préposition, un ablatif de point de départ se laisse reconnaître dans des tournures négatives comme Cic., *Rosc. Am.* 74 : *Romam multis annis non uenit* « il n'est pas venu à Rome depuis de nombreuses années ». Cet emploi est habituellement interprété par le locatif « dans l'espace de nombreuses années » ; en fait, les deux cas se rejoignent.

§ 104. A l'ablatif de point de départ se rattachent le complément du comparatif sans préposition : *doctior Petro* (§ 195)¹, et le complément d'agent du passif avec *ab* (§ 228).

Il forme aussi le complément de plusieurs verbes : *accipere ab aliquo* « recevoir de qqn » ; *audire ab aliquo* « entendre (apprendre) de qqn », et, par suite, *bene (male) audire ex (ab) aliquo* « avoir bonne (mauvaise) réputation auprès de qqn » ; *discere ab aliquo* « apprendre de qqn » ; *metuere (timere) ab aliquo* « craindre qqe chose de qqn », en face de *metuere (timere) alicui* « craindre pour qqn » ; *petere ab* (par-

1. Certains grammairiens voient dans *Petro* un instrumental ; mais l'emploi du génitif-ablatif en grec : *Ἡέριου σοφώτερος*, combat cette interprétation.

fois *ex*), *postulare ab*, *quaerere ab* ou *de* ou *ex aliquo* (class.), *rogare ab aliquo* (Pl., Rh. Her., Sal.) « demander à qqn », construction qui se substitue au double accusatif (§ 50). Cf. aussi un emploi comme *dolere ab oculis* « souffrir des yeux » (Pl., Ci. 60), à côté du tour plus fréquent : *pes mihi dolet*.

§ 105. L'ablatif d'origine est l'ablatif de point de départ employé avec les verbes *nasci* « naître », *parere* « enfanter » et les participes *natus*, *ortus*, *prognatus* (en poésie, *cretus*, *editus*, *satus*) « né de » ; *oriundus* « originaire de » ; etc.

La préposition est le plus souvent exprimée : *ex* pour la descendance directe (père, mère) : Cic., *Rosc. Com.* 30 : *ex improbo patre nasci* ; N. D. 3, 57 : *Apollo e Vulcano natus* ; *ab* pour la descendance éloignée (grands-parents, aïeux), surtout avec *ortus* et *prognatus* : Cic., *Tu.* I, 21 : *Pherecraten quendam... a Deucalione ortum* « qui descend de Deucalion » ; Cés., *B. G.* 6, 18, 1 : (Gallos) *omnes ab Dite patre prognatos* « descendants de Dispater » : d'où, l'expression *homo a se ortus* « un homme qui descend de lui-même, sans aïeux, un homme nouveau ». Cette répartition est conforme à la différence signalée au sens propre entre les deux prépositions. Mais elle n'est pas toujours observée : Cés., *B. G.* 2, 29, 4 : *ex Cimbris Teutonisque prognati*. En outre, *de* apparaît au lieu de *ex* : Ov., *M.* 9, 613 : *de tigride natus* « né d'une tigresse » ; cf. aussi Cic., *Rep.* 2, 34 : *cum de matre familias Tarquiniensi duo filios procreavisset*.

§ 106. L'ablatif seul, maintenu par le caractère formulaire du tour, apparaît encore assez souvent auprès des participes signifiant « né de » en v. latin et chez les poètes : Pl., *Am.* 365 ; Vg., *Én.* 9, 642 ; Hor., *Od.* I, 1, 1, etc. Cicéron ne le présente guère qu'avec *natus* : *Cl.* 27 : *Papia natus*, à moins que le complément soit un pronom, auquel cas la préposition a été généralisée, à cause de la forme généralement faible de celui-ci : *ex te*, *ex illa natus*. Si c'est une locution indiquant le rang ou la condition, l'ablatif non prépositionnel reste également usuel, mais il peut s'interpréter dans une certaine mesure comme un instrumental ou un locatif : *nobili genere*, *summo loco*, *equestri loco*, *amplissima* ou *antiquissima familia*, etc. ; par ex., Cés., *B. G.* 4, 12, 4 : *amplissimo genere natus* « de très haute naissance » ; également, Vg., *Én.* 2, 74 : *quo sanguine cretus?* « né de quel

sang? ». *De*, cependant, s'introduit : *quo de genere natus?* (Pl., *Cap.* 277), *accusator de plebe* (Cic., *Br.* 131).

Pour désigner la *patrie*, le latin peut employer l'ablatif seul ou prépositionnel, avec ou sans participe indiquant la naissance : *N. Magius Cremonā* (Cés., *B. C.* 1, 24, 4) « Numerius Magius, de Crémone », et *Turnus Herdonius ab Aricia* (Liv. 1, 50, 3) « Turnus Herdonius, d'Aricie »; de même Liv. 1, 20, 3 : *Alba oriundum*, en face de 1, 52, 2 : *ab Alba oriundi*, ou encore : *Q. Iunius ex Hispania quidam* (Cés., *B. G.* 5, 27, 1). Mais l'adjectif dérivé du nom de pays et en accord est courant : Nep. 1, 1, 1 : *Miltiades, Cimonis filius, Atheniensis* « d'Athènes ». Et si l'on se sert de *natus*, c'est l'ablatif avec *in* ou le locatif qui s'impose : *in Hispania natus, Romae natus*; mais l'ablatif seul s'est parfois également introduit en ce cas hors de la langue littéraire : C. I. L. VI, 3422 d, 13 : *natus Arauā*; 2760, 2 : *Victorinus natus Moesiā* (d'après *nobili genere natus?*).

La *tribu* à laquelle appartient le citoyen romain est dans l'énoncé officiel de son nom toujours indiquée à l'ablatif seul : Cic., *Ph.* 9, 15 : *Seru. Sulpicius Q. f. Lem. Rufus* « Servius Sulpicius Rufus, fils de Quintus, de la tribu *Lemonia* » : c'est un ablatif de provenance maintenu par le caractère formulaire du tour.

§ 107. Ablatif de séparation. — Ce n'est pas autre chose que l'ablatif proprement dit appliqué à des verbes ou adjectifs variés, mais impliquant à quelque degré une idée commune de séparation. En ce qui concerne l'emploi du cas avec ou sans préposition, on ne peut formuler que des observations particulières.

a) L'ablatif demeure sans préposition avec les verbes de privation et de disette : *priuare (oculis)*, *orbare (filio)*, *exuere (hostem armis)*, *nudare (murum defensoribus)*, *fraudare (debito)* « frustrer de son dû »; *spoliare (argento)*; et, par extension, *inuidere alicui aliqua re* (postclass.) « priver jalousement qqn de qqe chose »; *carere (pane)*, *egere (amico)*, *indigere (diligentia)* : pour ces deux derniers, le génitif était encore assez fréquent (§ 65); — avec *fungi* « s'acquitter de » (*munere*); — dans les locutions *abdicare se magistratu* « se démettre d'une charge »; *interdicere alicui aliqua re* « interdire qqe chose à qqn », propr. : « formuler dans un groupe (*inter-*) à l'égard de qqn (*alicui*) une décision qui l'écarte de qqe chose (*aliqua re*) », par ex. *igni et aqua interdicere alicui* « interdire à qqn l'eau et le feu, l'exiler ».

b) Au contraire, la préposition (pour les personnes, plus spécialement *ab*) était habituelle : avec les verbes de sens matériel fort « en-

lever, ôter, arracher, emmener, chasser », comme *eripere* (*e* ou *de manibus*, *a* ou *ex morte*), *abstrahere* (*a corpore*, *de manibus*), *detrahere* (*ab aris*, *de digito*) ; *abducere*, *auferre* ; *mouere* (*ex agro*) ; *pellere*, *depellere* (*a matre*, *de spe*) ; cf., cependant, les locutions *mouere loco*, *sedibus*, *possessions* ; *pellere loco*, *ciuitate* ; — avec les composés de *dis-*, *re-*, *se-*, préverbes non employés comme prépositions : *discedere* (*ab officio*, *ex animo*) ; *discernere* (*uerum a falso*) ; *dissentire*, *differre*, *discrepare* *ab aliquo* « avoir un avis différent de qqn », à côté de *cum aliquo* (§ 110) ; *redimere* « racheter » (*a praedonibus*) ; *reducere* (*ab exsilio*) ; *remittere* (*aliquid de seueritate*) ; *reuocare* ; *secernere* (*blandum amicum a uero*), *segregare*, *sciungere*, etc. ; — avec les verbes *cauere* « se garder de » (*ab aliquo*, *ab aliqua re*), *temperare*, même sens (*ab iniuria*) ; *abhorrere* « avoir de l'éloignement pour » (*a dolore*). Dans l'expression *caue malo* ou *infortunio* (Pl., *Ba.* 147 ; *Ru.* 828 ; etc.), on peut hésiter entre l'ablatif « garde-toi d'un malheur » et le datif « prends garde à un malheur ».

c) Avec les verbes « écarter, tenir éloigné de, renoncer » (*arcere*, *prohibere*, *intercludere*, *abstinere*, *desistere*), « délivrer de » (*liberare*), « être exempt de » (*uacare*), les adjectifs *liber*, *inops* et *uacuus*, le flottement était plus marqué : l'ablatif était précédé de *ab* pour les personnes ; pour les choses, la préposition (qui est souvent *ab* également) et l'ablatif seul alternaient. Ainsi, *abstinere a mulieribus* (Cés., *B. G.* 7, 47, 5) « épargner les femmes » et *abstinere fabâ* (Cic., *Diu.* 2, 119), *abstinere a uoluptatibus* (Cic., *Tu.* 5, 94) ; *inops ab amicis* (Cic., *At.* 1, 1, 2) et *inops uerbis* (Cic., *Br.* 247). Dans le cas d'un pronom, on trouve encore isolément l'ablatif seul en v. latin : Pl., *Ru.* 425 : *potin ut me abstineas manum?* « veux-tu bien éloigner la main de moi ? » (= *a me*). Il y avait, en outre, une part d'arbitraire : dans la prose classique, les verbes *nudare* et *orbare* sont courants avec l'ablatif seul, les adjectifs *nudus* et *orbis* avec *ab* ; *alienus* se présente avec les deux constructions : *alienus dignitate* (Cic., *Leg. Agr.* 2, 65) et *a dignitate* (Cic., *Fa.* 4, 7, 1). Le verbe *leuare* paraît avoir l'ablatif seul (*onere*).

Pour l'adjectif *expers*, il y a des traces anciennes de construction avec l'ablatif : Pl., *Am.* 713, *As.* 44, *Pe.* 509 ; Turp. 157 (Ribb. II) ; et encore Sal., *C.* 33, 1 ; mais le génitif l'a emporté.

En dehors de ces différents verbes (ou adjectifs), la séparation était exprimée par la préposition *sine* « sans » + abl. : *sine exercitu*, *sine gladio* ; anciennement *se*, *sed* : *se fraude* (XII Tab.) « sans délit » ; *sedulo*. C'était l'opposé de *cum* avec l'ablatif instrumental d'accompagnement.

§ 108. Emplois dérivés de l'ablatif proprement dit. — Dans

ses emplois dérivés, d'ordinaire très vivants et qui se substituent souvent à d'autres tournures, l'ablatif proprement dit marque :

1) **la direction** avec *ab*, *ex* : *a fronte* « de front », *a latere* « de flanc » ; d'où *stare ab aliquo* « se tenir du côté de qqn, être de son parti » ; *ex (hac) parte* « de ce côté » ; *ex utraque parte* « des deux côtés » ; *ex aduerso* (Liv., etc.) « en face » ; *e regione* (Lucr., Cic., Cés., etc.) « en droite ligne, vis-à-vis de » (+ génitif ou datif) ; — et, au figuré, le **point de vue** : Pl., *Au.* 186 : *haud perbene (ualeo) a pecunia* « je ne vais pas du tout bien du côté de l'argent » ; Cic., *Rosc. Com.* 29 : *ex ueritate pauca, ex opinione multa aestimat (uulgus)* « du point de vue de la vérité..., de celui de l'opinion » ; cf. Sal., *C.* 10, 5. A l'époque impériale, *ab* sert ainsi à désigner la fonction à laquelle quelqu'un est préposé : type *liberti ab epistulis* (Tac., *A.* 15, 35) « affranchis préposés au secrétariat », m. à m. « sous le rapport de la correspondance ». Ce tour apparaît dès Cicéron dans ses lettres : *At.* 8, 5, 1 : *Pollicem seruum a pedibus meum Romam misi* « mon esclave préposé aux courses » ;

2) **la matière**, c.-à-d. ce dont un objet est tiré, avec *ex* : *pocula ex auro* (Cic., *Ver.* 4, 62) « des coupes d'or » ; souvent aussi *de* en poésie et dans la langue courante : *templum de marmore* (Vg., *G.* 3, 13), *sucus de quinquefolio* (Plin., *Nat.* 26, 23) ;

3) **la cause**, c.-à-d. ce dont provient un état, une action, principalement avec *ex* dans la prose classique : *ex uulnere aeger* (Cic., *Rep.* 2, 38) « malade d'une blessure » ; cf. aussi *ex me doluisti* (Cic., *Fa.* 16, 21, 3). Avec *de*, surtout dans les locutions *qua de causa*, *ea de causa*, mais aussi : Pl., *Ps.* 661 : *lassus ueni de uia* ; Ov., *Tr.* 3, 3, 82 : *deque tuis lacrimis umida serla* ; Peregr. *Acth.* 36, 2 : *fatigati de uigiliis*. Avec *ab*, encore rare à l'époque classique et surtout pour une cause *agissante* (cf. *ab* complément du passif) : Cic., *N. D.* 2, 138 : *calescit (anima) primum ab ipso spiritu* « l'air s'échauffe du fait même de la respiration », comme *ibid.* 2, 118 : *uaporibus qui a sole ex agris tepesfactis... excitantur* « par l'action du soleil » ; plus tard, le tour s'élargit : *ab ira* (Liv. 24, 30, 1), *ab odio* (Liv. 3, 15, 7), *a duabus causis punire* (Sén., *Clem.* 1, 20, 1) « punir pour deux raisons ». Plus tard intervient la confusion phonétique de *ab* avec *ob*.

Remarquer : *laborare de aliqua re* « se mettre en peine d'une chose », *de aliquo* « au sujet de qqn », *laborare a frigore* « souffrir du froid », *ex renibus* « des reins ».

4) **la conformité**, c.-à-d. ce qui est fait à partir d'une chose prise pour guide, surtout avec *ex* : *ex edicto* « selon l'édit » ; *ex senatus sententia* ; *ex composito* « d'après le plan prévu » ; *ex re publica facere aliquid* « selon

l'intérêt public » ; *ex animo* « de cœur, sincèrement » (fréquent) ; *ex ordine* « d'après l'ordre, successivement ». Mais *de* s'introduit aussi dans cette fonction : *de eius consilio* (Tér., *Ph.* 481) ; *de sententia propinquorum* (Cic., *Cacl.* 68) ; *de mea voluntate* (Cic., *At.* 4, 2, 4) ; etc.

5) **le tout dont on extrait une partie.** Cet ablatif partitif avec *ex* et surtout *de* a été examiné à propos du génitif qu'il tend à remplacer (§ 60). D'une manière générale, *de* était lié à l'idée d'un retranchement : *sumere poenas de aliquo* « tirer des compensations de qqn, le châtier » ; *de mea pecunia* ou *de meo* « à mes frais », m. à m. « en prenant sur mon argent, sur ce qui est à moi ». Cela lui conférait dans le temps la valeur de « en prenant sur (fort avant), au cours de » : *de nocte qui abiit piscatum* (Pl., *Ru.* 898) « qui est parti pêcher en pleine nuit » ; *multa de nocte* (Cic., *Sest.* 75) « en pleine nuit » ; *de tertia uigilia* (Cés., *B. G.* 1, 12, 2) « au cours de la 3^e veille ». Par là également s'explique le sens figuré de « au sujet de », m. à m. « en prenant sur tel sujet » (Cic., *At.* 10, 11, 3) : *de aliqua re scribere aliquid*, — emploi supplanté à l'époque impériale par *circa* (+ accus.), et surtout par *super* (+ abl.) ;

6) **la manière**, dans diverses locutions, avec un adjectif neutre substantivé : *de audito* (Pl., *Mer.* 903) « d'après une chose entendue, par ouï-dire » ; *de integro* « de nouveau », proprement « en partant d'une base intacte, sur nouveaux frais » ; *de industria* « de propos délibéré ». Elles se développent beaucoup dans la latinité impériale : *de nihilo* (Prop. 2, 3, 16) ; *de* ou *e longinquo* (Tert., Apul. ; Sén., Plin. l'Anc.) ; *ex aperto*, *de* ou *e uero*, *de falso* ; *ex omni* (Prop. 3, 21, 6), *e toto* « entièrement » (Ov., *Her.* 16 (15), 160 ; Sén., *Contr.* 1, 7, 5) ; *e facili* « facilement », par ex. Ov., *A. Am.* 1, 356 : *quod petis, ex facili, si uolet illa, petes* « ce que tu demandes, tu l'auras facilement, si elle veut », etc.

Dans certains de ces prolongements, en particulier comme expression de la cause et de la matière, l'ablatif de point de départ se rencontrait avec l'instrumental (§§ 116, 117, 125).

Ablatif (instrumental) d'accompagnement

§ 109. L'ancien instrumental, en plus du moyen proprement dit, exprimait l'accompagnement (*casus sociativus*), comme du reste en français la préposition « avec » : marcher *avec* qqn et frapper *avec* une épée. Mais alors que le latin emploie l'ablatif seul dans la fonction d'instrument, il tend à le caractériser habituellement par la préposition *cum* dans celle d'accompagnement.

Au propre, *cum* est usuel pour désigner la personne avec qui l'on est : Cés., *B. G.* 4, 27, 2 : *cum his legatis... uenit* « il vint avec l'ambassade », — également l'objet qu'on a avec soi : Cic., *Cat.* 1, 32 : *obsidere cum gladiis curiam* « assiéger la curie l'épée à la main » (sans *cum*, l'ablatif *gladiis* signifierait « à coups d'épée ») ; *de Or.* 3, 6 : *cum febris domum rediit* « il revint chez lui avec la fièvre ». Dans le temps : Pl., *Am.* 743 : *egone abs te abii... cum diluculo?* « ainsi moi, je t'ai quittée au point du jour? » (= simultanéité).

Dans la langue militaire, les substantifs désignant les troupes que le chef emmène avec lui, sont très souvent à l'ablatif seul dans des locutions où ils se présentent avec un déterminant, par ex. *omnibus copiis*, *pedestribus copiis*, *ingenti exercitu*, etc. Ainsi, Cés., *B. C.* 1, 41, 2 : *Caesar omnibus copiis ad Ilerdam proficiscitur* ; *B. G.* 3, 11, 5 : *eo pedestribus copiis contendit* ; Liv. 1, 23, 3 : *Albani ingenti exercitu in agrum Romanum impetum fecere*. En revanche, *cum* est exprimé, lorsque le substantif n'a pas de déterminant : Cés., *B. G.* 1, 42, 4 : *uterque cum equitatu ueniret*, ou bien si une précision, numérique ou autre, fait perdre à la locution son caractère formulaire : Cés., *B. G.* 1, 10, 3 : *cum his quinque legionibus ire* ; 3, 17, 1 : *cum iis copiis quas a Caesare acceperat... peruenit* ; Liv. 21, 51, 7 : *cum exercitu suo profectus*.

Il est vraisemblable que les formules précitées à l'ablatif seul maintenaient l'ancien usage où le cas se suffisait à lui-même. Mais une influence concordante était exercée par les tournures à l'ablatif absolu du type : *Neruii... duce Boduognato... ad eum locum contenderunt* (Cés., *B. G.* 2, 23, 4).

Note. — L'accompagnement, à cause de l'idée d'adaptation qui s'y ajoutait, était dans certains cas spéciaux exprimé par *ad* : *ad tibiam canere* (Cic., *Tu.* 4, 3) « chanter avec accompagnement de la flûte » ; *ad lucernam* (Sén., *Ir.* 3, 18, 4) « à la lueur d'une lampe » ; *ad lunam* (Vg., *En.* 4, 513) « à la lueur de la lune ».

§ 110. L'ablatif avec *cum* sert de complément aux verbes « comparer (avec) » *aliquem cum aliquo comparare, conferre* ; « unir à » *iungere, coniungere cum aliquo* (toutefois, les participes *iunctus* et *coniunctus* sont courants avec l'ablatif seul) ; « parler, avoir affaire avec qqn » *loqui, agere, disputare, res est alicui cum aliquo* ; « partager » *partiri, communicare rem cum aliquo*, d'où *communis alicui cum aliquo* « commun à une personne et à une autre » ; « échanger une chose avec qqn »

rem cum aliquo (con-)mutare, d'où, par analogie, *rem cum re (con-)mutare* « échanger une chose contre une autre », au lieu de l'ablatif de moyen, *rem re* (§ 115) ; « s'accorder avec » *cum aliquo congruere, consentire, convenire*, et, par application à l'expression contraire : « être en désaccord avec » *cum aliquo dissentire, discrepare, differre*, au lieu de *ab aliquo* ; « lutter » *cum aliquo certare, contendere, luctari, pugnare, manus conserere*. Le datif s'est aussi employé avec beaucoup de ces verbes (§ 83).

§ 111. Ablatif de la circonstance concomitante. — C'est une forme dérivée des emplois précédents et indiquant les circonstances qui accompagnent l'action.

Le sens matériel étant moins accusé et de nombreuses expressions toutes faites entrant dans cette catégorie, l'ablatif subsiste souvent seul. Il en est ainsi, lorsque le substantif est pourvu d'une détermination, adjectif ou génitif complément : *ductu, imperio, auspicio(-iis) alicuius* « sous la conduite, le commandement de qqn » ; *iussu (iniussu) alicuius* « sur l'ordre (sans l'ordre) de qqn » ; *magno comitatu* « avec un important cortège » ; *frequentissimo senatu* « devant une très grande affluence de sénateurs » ; *tanto conventu, magno consessu civium* ; ou encore Cic., *Leg. Agr.* 2, 101 : *hac contione, hoc populo... non uererer* « avec une assemblée comme celle-ci, un public comme celui-ci, je n'aurais rien à craindre » ; également *commodo, incommodo (meo, alicuius)* « à l'avantage, au désavantage de » ; *lege, condicione (ut)* « à la condition que... » ; etc.

Néanmoins, la tendance était à l'emploi de *cum*. On trouve concurremment : *malo (bono) suo* ou *publico* « pour son malheur (son bien) ou celui de l'État » et *cum malo (bono) suo*, etc., depuis Pl., *As.* 130 ; *meo (huius) periculo* et *magno cum periculo alicuius* ; *salute nostra* et *cum salute nostra* (depuis Pl., *Mer.* 811) ; *damno* « avec une perte de » (*duarum cohortium*, Cés., *B. G.* 6, 44, 1) et *damno cum meo* « à mon détriment » (Pl., *As.* 187 ; etc.) ; *bona tua uenia, pace alicuius* « avec ta permission, avec celle de qqn » et *cum bona uenia* (Liv. 29, 17, 6), *cum bona pace* (Liv. 21, 24, 5) ; etc. A plus forte raison, quand l'expression a un caractère moins fixé : Cic., *Ph.* 1, 9 : *vidi quanto meo dolore!* et *Marc.* 16 : *quanto cum dolore vidi!* ; de *Or.* 2, 9 : *spe aggredior maiore* et *Rab. Post.* 5 : *quod cum spe magna sis ingressus, id non exsequi*. Lorsque le substantif n'avait pas de déterminant, *cum* était devenu usuel : Cic., *Ph.* 2, 85 : *tu diadema imponebas cum plangore populi, ille cum plausu reiciebat* « au milieu des lamentations..., au milieu des applaudissements ».

Par réaction contre l'usage d'Ennius, qui multiplie les *cum* (par ex. *A.* 381 : *Hannibal audaci cum pectore*), les poètes de l'époque impériale et ceux des prosateurs qui les imitent évitaient la préposition : Vg., *Én.* 2, 323 : *gemitu... talia reddit* « il répond en gémissant » ; 6, 159 : *paribus curis uestigia figit* « il imprime ses pas dans le sol avec de pareils soucis ».

Cet ablatif comitatif en arrivait à marquer la manière : Pl., *Po.* 198 : *face rem hanc cum cura geras* (= *accurate*) ; Cic., *Fi.* 3, 29 : *honeste, id est cum uirtute uiuere* ; cf. Cic., *Or.* 174 : *cum seueritate... cum uoluptate*.

§ 112. **Ablatif de qualité.** — C'est l'ablatif d'accompagnement désignant la particularité passagère ou durable d'un individu ; en général sans *cum*, parce que la relation est abstraite. Cet ablatif de qualité est un des rares emplois où l'ablatif, presque partout ailleurs complément de verbe ou complément circonstanciel, se présente comme complément de nom ou comme attribut : Tér., *Hau.* 1060-1 : *illam uirginem* || ... *adunco naso* « cette fille au nez crochu » ; Cés., *B. G.* 1, 47, 4 : *C. Valerium Procillum... summa uirtute et humanitate adulescentem* ; 5, 14, 3 : *capillo sunt promisso (Britanni) atque omni parte corporis rasa...* « ils ont les cheveux longs et sont rasés sur tout le corps ».

Cum se trouve, toutefois, dans la langue ancienne ou parlée : Enn., *A.* 35 : *cum tremulis anus... artubus* « la vieille aux mains tremblantes » ; Pl., *Au.* 553-4 : *quingentos coquos* || *cum senis manibus* « 500 cuisiniers avec leurs six mains chacun » (Bennett II, p. 318).

L'ablatif de qualité a été un moyen de remédier à la disparition de l'accusatif de relation : le tour *capillo sunt promisso* tient lieu d'un plus ancien **capillos promissi* que les poètes ont d'ailleurs retrouvé (type *flaua comas*) par l'imitation du grec. A son tour, le génitif, cas par excellence du complément déterminatif de nom, a dans cette fonction concurrencé l'ablatif (§ 57).

En soi, il se peut que l'ablatif ait été plus apte à désigner la manière d'être au physique et au moral, le génitif impliquant davantage un jugement de valeur. On dit toujours *animo bono es* « aie bon courage », *animo quieto (tristi) esse* « être calme (triste) », et non pas *animi boni* ou *quieti (tristis) esse*. Au contraire, l'expression *homo maximi animi* « un homme d'un grand cœur » est constante au génitif, celui-ci gardant quelque chose du sens d'estimation ou d'évaluation (§§ 57, 66). Mais une répartition de ce genre n'a jamais existé qu'à l'état restreint ou virtuel. Même à l'époque impériale où la concurrence des deux cas joue pleinement, des questions

purement formelles paraissent intervenir. On ne trouve, par exemple, que les ablatifs *facie* et *specie*, et jamais les génitifs correspondants ; et cette remarque concorde avec le fait que le génitif de la 5^e déclinaison est d'extension limitée et tardive. L'ablatif *corpore*, en pareil cas, est toujours demeuré plus fréquent que le génitif *corporis*, lequel n'apparaît pas avant Nep. 14, 3, 1 ; Hor., *Ép.* 1, 20, 24. La présence d'un adjectif de la 3^e déclinaison dans plusieurs expressions faisait éviter le génitif, sans doute à cause de l'amphibologie de la forme en *-is* : on dit presque toujours *immani* (*magnitudine*), *incredibili* (*audacia*), *insigni* (*virtute*), *patri* (*dignitate*), *simili* (*statura*), *singulari* (*prudencia*). Cf. Lofstedt, *Synt.* 1², p. 155 sqq.

Ablatif (instrumental) de moyen

§ 113. L'ablatif-instrumental, maintenu sans la préposition *cum*, indique le moyen, c.-à-d. avec quoi l'action est faite, et il s'applique le plus souvent à des objets ou à des choses, que le verbe soit à l'actif ou au passif : Cés., *B. G.* 1, 52, 4 : *gladiis pugnatum est* « on combattit avec l'épée » ; 5, 43, 3 : *scalis uallum ascendere coeperunt* « ils se mirent à escalader le retranchement avec des échelles ».

Avec des personnes, c'est *per* + accus. qui devient l'expression usuelle : Cic., *Rosc. Am.* 112 : *recede de medio ; per alium transigam* « retire-toi ; je ferai l'affaire par un autre » ; cf. Cés., *B. G.* 1, 12, 2 : *per exploratores certior factus*, en face de 2, 1, 1 : *litteris... certior fiebat*. L'ablatif de moyen ne subsiste guère que :

a) pour désigner des individus servant d'instrument passif (esclaves, soldats, etc.) : Cés., *B. G.* 1, 8, 1 : *legione quam secum habebat militibusque qui ex provincia conuenerant... murum fossamque perducit* « avec la légion qu'il avait auprès de lui et les soldats qui étaient venus de la province, il établit un mur et un fossé » ;

b) dans quelques tournures fixées : *cauere obsidibus, praedibus* « se garantir par des otages, par caution » ; *conuincere aliquem testibus* « confondre qqn par des témoins », d'où : Cic., *Mi.* 47 : *iacent suis testibus* « ils sont confondus par leurs propres témoins » ; locutions du type *quid eo uis?* (Pl., *Men.* 266) « que veux-tu en faire? », m. à m. « avec cela » ; *quid hoc homine facias?* (Cic., *Ver.* 2, 40) « que faire d'un tel homme? » ; *quid illa fiet fidicina?* (Pl., *Ep.* 151) « que sera-t-il fait de la joueuse de flûte? » ; *si quid eo fuerit* (Pl., *Tri.* 157) « s'il lui arrive qqe chose ». Dans ces locutions s'introduisaient, d'ailleurs, le datif et l'ablatif avec *de* (§§ 78 et 114).

§ 114. Il semble bien qu'avec l'ablatif de moyen le latin familial ait usé de *cum*, qui est attesté chez Catulle (98, 3) et devient courant à basse époque : Grég. T., *H. F.* 8, 15 : *contractum cum malleis* « brisé à coups de marteau ».

Il y avait, du reste, une tendance générale à remplacer l'ablatif de moyen par des tours prépositionnels :

per + accus., dont on a déjà vu l'emploi pour les personnes, apparut aussi assez vite avec les choses : Cic., *Ph.* 2, 102 : *consuluisti me per litteras* ; Hier., *Ep.* 58, 3, 5 : ... *si loca sancta per idola polluerent*. Il en résultait des locutions fréquentes dans la langue parlée et passées dans la langue littéraire, et qui marquaient la manière : *per iocum* « par plaisanterie » (Pl., *Am.* 963), *per contumeliam* (Cés., *B. C.* 1, 9, 2) « outrageusement », *per uirtutem*, *per scelus*, *per uim*, etc. ; souvent chez Sal., Liv., Tac.

ab + abl. : par extension abusive et postclass. de son emploi comme complément d'agent : Ov., *A. Am.* 1, 761 : *hic iaculo pisces, illic capiuntur ab hamis* « les poissons sont pris ici au filet, ici à l'hameçon » (avec alternance, commodité métrique?) ; Val. Fl. 8, 317 : *uictus cecidisset ab hasta*.

ad + accus. : Vég., *Mul.* 4, 3, 13 : *orbiculum perforas ad acum* « avec une aiguille ». A l'origine sont des tours dans lesquels *ad* garde quelque chose de son sens local : *ad ignem coquere* (Caton, *Agr.* 81), *ad tornum teri* (Lucr. 4, 361) « être passé au tour », ou bien marque l'accompagnement : type *ad lucernam*, *ad tibiam canere* (§ 109).

in + abl. : *Mul. Chir.* 480 : *in uino ueteri diluito* (la nuance locale subsiste) ; et, dans les textes traduits du grec, il y avait calque de *ἐν* instrumental : Itala, *Exod.* 17, 5 (Aug., *Loc. Hept.* 2, 91) : *uirgam in qua percussisti flumen* « la verge avec laquelle tu as frappé le fleuve » ;

de + abl., à partir de tours comme *duo parietes de eadem fidelia dealbare* (expression proverbiale) « blanchir deux murs avec (en prenant dans) un même pot de chaux », ou encore : Tér., *Ad.* 996 : *de fratre quid fiet?* « que sera-t-il fait de mon frère? » ; Cic., *Ph.* 8, 13 : *quid te facturum de belua putas?* « que penses-tu devoir faire avec une bête sauvage? » (par substitution à *quid eo fiet?*, voir ci-dessus, § 113). Le premier exemple dégagé de toute idée de provenance paraît fourni par Ovide, *M.* 6, 80 : *percussam... sua... de cuspile terram* « la terre frappée de sa lance » ; mais, avec ce sens instrumental, *de* ne devient fréquent que dans la latinité tardive : *Peregr. Aeth.* 37, 2 : *de manibus suis summitates... premet* (sc. *premit*) « il presse de ses mains les extrémités ».

§ 115. Ablatif de moyen complément. — Un ablatif de moyen était le complément de très nombreux verbes (ou adjectifs) :

« remplir » *complere*, *implere aliquid aliqua re* ; « abonder » *abundare*,

redundare, affluere, circumfluere (*diuitiis, hominibus*) ; adjectifs *plenus, confertus, differtus, refertus, opimus, ferax, fertilis, repletus* (postclass.), *inops, inanis*, etc. L'ablatif se substitue ici au génitif (§ 65) ;

« mêler » *miscere, commiscere aquam uino* « mêler l'eau de vin, mêler l'eau et le vin » ; parfois aussi *cum uino* (§ 110) ou le datif (§ 88) ;

« pourvoir de » *augere aliquem diuitiis, imperio* ; « munir, équiper » *ornare, instruere* (*classem omnibus rebus*) ; « charger » *onerare* (*umerum pallio*) ; « gratifier de » *donare aliquem re aliqua* (*ciuitate*) ; « entourer de » *circumdare* (*urbem muro*). Participes ou adjectifs correspondants : *auctus, ornatus, instructus, onustus* (*cibo*, parfois le génitif), *grauatus, imbutus, satur* (non class. ; également, gén.), etc. Le verbe *adficere* construit avec un ablatif de moyen avait un emploi très varié : *adficere aliquem gaudio* « remplir qqn de joie » ; *morte* « lui infliger la mort » ; *sepultura* « lui donner la sépulture » ; *praemiis* « le récompenser » ; etc. ;

« user de » *uti* (*lingua, seueritate*), et, avec un nom de personne, *uti aliquo* « être en relations avec qqn » (*familiarissime*) ; « jouir de » *frui* (*sapientia*) ; « se nourrir de » *uesci* (*carne*) ; « se rendre maître de (puissant par) » *potiri* (*imperio*) ; l'accusatif se trouve cependant (§ 26), ainsi que pour *potiri* le génitif (§ 65). — *Opus est* (*usus est*, surtout en v. latin) *mihi aliqua re* « j'ai besoin de qqe chose » : l'ablatif n'est pas nécessairement analogique de *uti* ; le sens premier de ces locutions paraît avoir été : « il y a travail (usage) pour moi avec telle chose », avec passage de l'idée de travail à celle de besoin, cf. en français la parenté de *besogne* et de *besoin*. La faveur de la langue pour la tournure personnelle fit parfois transformer le complément à l'ablatif en un sujet au nominatif : Cic., *Fa.* 2, 6, 4 : *dux nobis et auctor opus est* « il nous faut un chef et un guide » ;

« accompagné, escorté de » *comitatus, stipatus* (*uiris armatis*) ;

« avoir confiance, qui a confiance en qqe chose » *fidere, confidere, fidus, confidens, confisus aliqua re* (*prudentia, uiribus*), proprement « grâce à qqe chose », en alternance avec le datif (*alicui*) « en qqn » ; « s'appuyer sur » *niti* (*hasta*), proprement « avec une lance » ; *fretus* « qui s'appuie sur, fort de » (*conscientia*), parfois avec le génitif ;

« échanger » *mutare rem re* « une chose au moyen d'une autre », c.-à-d. « contre une autre » ; on trouve aussi *mutare rem cum re* (§ 110) ;

« accoutumer, s'accoutumer » *adsuefacere, adsuescere, adsuefactus aliqua re* (*labore*) « à qqe chose (au travail) », m. à m. « par le travail » ; le datif (*labori*) est secondaire (§ 88), l'accusatif avec *ad* courant et classique.

« pleuvoir, neiger, etc. » : formule archaïque *pluit sanguine* (Liv. 24, 10, 7) ou *terra* (Liv. 37, 3, 3) « il plut avec du sang, de la terre » ; *niuit sagittis, plumbo et saxis grandinat* (Lacuvius, Ribb. I, p. 325). Également : *su-*

dare (sanguine), *manare* (sudore, Cic., *Div.* 1, 74), *stillare* (guttis), *rorare* (sanguine); *fluere* « se fondre » (*mollitia*).

De même : *immolare*, *sacrificare* et *facere* (absol^t, sens rituel) « faire un sacrifice », par ex. *deo hostiâ* « à un dieu au moyen d'une victime » : Vg., *B.* 3, 77 : *cum faciam vitula pro frugibus* « quand je ferai l'offrande d'une génisse en faveur de ma récolte » ; *operari* (Prop., Liv., Tac.), même sens ; mais l'accusatif *hostiam* apparaît (§ 26) — *canere fidibus* ou *tibiis* « jouer (m. à m. « faire un chant au moyen) de la lyre, de la flûte » ; par suite, *docere* ou *scire fidibus* « enseigner à jouer, savoir jouer de la lyre » : Cic., *Fa.* 9, 22, 3 : *Socraten fidibus docuit nobilissimus fidicen* ; — *includere aliquem carcere* « enfermer qqn au moyen de (= dans) une prison » ; *tenere milites castris* « tenir les soldats au moyen de (= dans) le camp » ; *accipere aliquem tecto* « recevoir qqn au moyen de (= dans) sa demeure » et, par analogie, *inuitare aliquem tecto ac domo*. L'instrumental se confond ici avec le locatif, et *in* tend à s'introduire dans cet emploi (§ 124). Au figuré : *contentus (aliqua re)* « qui sait se contenter de ».

Stare a un reste de construction ancienne avec l'abl. instrumental dans Enn., *An.* 608 : *stant puluere campi* « les plaines ne sont qu'une masse de poussière », litt^t « se dressent en poussière » ; tour repris par Vg., *En.* 12, 407-8 : *puluere caelum || stare uident* ; Hor., *Od.* 1, 9, 1-2 : *uides ut alta stet nive candidum || Soracte* (mais ici il y a un adjectif).

§ 116. **Emplois dérivés de l'ablatif de moyen.** — En raison même de leur nombre et de leur diversité, les emplois dérivés de l'ablatif de moyen ont été souvent concurrencés par des tours plus clairs et plus explicites. L'ablatif exprimait ainsi :

la route par laquelle on se rend dans un lieu (question *quâ?*) : Cic., *Cat.* 2, 6 : *Aurelia uia profectus est* « il partit par la voie Aurelia » ; également *terrâ* « par terre », *mari* « par mer » et quelques formes usuelles : *colle*, *flumine*, *itinere*, *iugo*, *portâ*, etc. Hors de là, *per* + accus. a prévalu : Cés., *B. G.* 1, 7, 1 : *per prouinciam nostram iter facere* ; Liv. 22, 15, 3 : *per easdem angustias quibus intrauerat Falernum agrum...* ;

le temps utilisé pour faire une chose (question *quanto tempore?*) : Cic., *N. D.* 2, 52 : *Saturni stella triginta fere annis cursum suum conficit* « l'étoile de Saturne accomplit sa révolution en trente années environ » ;

le prix, c.-à-d. avec quoi on solde un achat, auprès des verbes *emere*, *redimere*, *uendere*, *uenum ire* (*uenire*) « être mis en vente », *conducere* « prendre à gages », *locare* « louer », *esse* « être de tel prix », *constare* (*stare*) « coûter », *ualere* « valoir » (en parlant de la valeur marchande d'une chose), etc. : Pl., *Cu.* 343-4 : *emi uirginem || triginta minis* « j'ai acheté la jeune

filles trente mines » ; Cés., *B. G.* 7, 19, 4 : (*edocet*) *quot uirorum sortium morte necesse sit constare uictoriam* « de la mort de combien de braves la victoire devrait être payée » ; Plin., *N. H.* 33, 47 : *ita ut scripulum ualeret sestertiis uicenis* « chaque scrupule (unité de poids) valant 20 sesterces » (distinct de l'emploi signalé § 41). Avec les adjectifs *uenalis* « qui est en vente au prix de » (Cic., *Cael.* 17 : *decem milibus*), *carus* « cher », *uilis* « bon marché » (Pl., *Pc.* 668, *Mo.* 297 ; Caton, ap. Sén., *Ep.* 94, 28). Auprès d'un verbe quelconque : *mercede docere* (Cic., *de Or.* 1, 126) « faire payer ses leçons », *triginta milibus* (sc. *nummum*) *habitare* (Cic., *Cael.* 17) « payer un loyer de trente mille sesterces ». Pour les expressions adverbiales de degré, voir § 67 B ;

la peine dont on châtie quelqu'un avec *multare* (*exsilio, morte, pecunia, agris*) « punir (au moyen) de l'exil, de la mort, d'une amende, de la perte des terres ». *Damnare* et *condemnare* ont pris par analogie la même construction : *damnare capite* « condamner à mort », en remplacement du génitif (§ 74 b) ;

la cause, surtout dans des tours fixés par l'usage *fame interire* « mourir de faim » (*λῆψθ' ὀχρεῖν*), *culpā alicuius* « par la faute de qqn », en particulier avec des noms indiquant le sentiment qui fait agir : *exsultare gaudio*, *ira incitari*, *uictoria gloriari* (Cés., *B. G.* 1, 14, 4) ; *metu* « par peur », *amore* « par amour », *odio* « par haine ». Certains de ces ablatifs avaient pris une valeur adverbiale : *ea re, eo, hoc* « pour cela », *qua re* « c'est pourquoi », — ou prépositionnelle : *causa, gratia* + gén. « en vue de, pour » (§ 139). Dans l'ensemble, cet ablatif de cause était remplacé par *per* + accus. (*per metum*), par l'ablatif de point de départ avec *ex* ou *de* (§ 108), cf. *gaudeo, lactor de aliqua re*, par *ob, propter* + accus., *in* + abl. (*lactari in re aliqua*) ; etc. Un emploi comme Sal., *J.* 10, 6 : *concordia paruae res crescunt* « les petits États grandissent par la concorde » paraît être une recherche de style. Cf. § 114.

§ 117. Par un affaiblissement plus grand du sens instrumental, l'ablatif de moyen indiquait la mesure, le point de vue, la manière :

a) Ablatif de mesure. Nep. 18, 1, 1 : *magnum homines uirtute metimur, non fortuna* « nous mesurons les grands hommes à leur mérite, non à leur fortune », et ablatif de différence, représenté surtout par les adverbes de quantité *multo, paulo, minimo*, etc., auprès des verbes de supériorité et auprès des comparatifs ou formes assimilées comme *ante, post, infra, supra, aliter* (rare), *secus*, etc. : *multo praestare* (Cic., *Br.* 256) « l'emporter de beaucoup », *ante aliquanto* (Cic., *Pa.* 10, 3, 2) « sensiblement avant », *paulo infra* (Var., *R. R.* 1, 41, 3), *nec multo secus* (Cic.,

N. D. 1, 32) « guère autrement » ; de même : *dimidio minoris constare* (Cic., *At.* 13, 29, 2) « coûter moitié moins cher », proprement « de la moitié ».

altero tanto maior « plus grand du double », litt.^t « d'une autre fois autant » ; *ter tanto longior (uia)* « (route) trois fois plus longue », litt.^t « de trois fois autant » ; Pl., *Am.* 943 : *bis tanto amici sunt* « on s'aime deux fois plus » ; cf. Cic., *Or.* 188.

A cela se rattachent les tours corrélatifs :

tanto... quanto , avec un comparatif dans chaque membre
quo... eo) « plus... plus », m. à m. « d'autant... d'autant ».
eo magis quod) avec un comparatif dans le premier membre
eo minus quod { « d'autant plus, d'autant moins que » (§ 353).

Quelques traces de l'ablatif de différence subsistent d'ailleurs en dehors de ces formes adverbiales : Pl., *Tru.* 303-4 : *maceria... quae in noctes singulas || latere fit minor* « mur qui chaque nuit diminue d'une brique » ; Liv. 5, 30, 7 : *legem una plures tribus antiquarunt quam iusserunt* « les tribus furent une de plus (m. à m. « plus nombreuses d'une ») à repousser la loi qu'à la voter ». Cf. aussi, dans la langue militaire, les expressions du type *modico intervallo distare* (Liv. 37, 40, 14) « être distant d'un faible intervalle », *bidui spatio abesse* « être à une distance de deux jours de marche ».

De cet ablatif de mesure et de différence se rapprochait l'accusatif d'extension : *multum praestare, aliquantum audior* (§ 41).

b) Ablatif de point de vue indiquant le rapport sous lequel est énoncée une affirmation (*ablativus respectus* ou *limitationis*) : Pl., *Mo.* 708-9 : *nescio ut moribus sient || nostrae* « je ne sais comment sont vos femmes sous le rapport du caractère » ; et notamment dans les tours suivants :

« surpasser, l'emporter en qqe chose » : *superare, vincere aliquem gloria, divitiis* ; *praestare* ou *excellere alicui (inter omnes) humanitate, doctrina* ; *differre (natura)* « différer (de nature) » ; *errare (tota re)* « se tromper (du tout au tout) » ; *stare promissis* « tenir ses engagements », m. à m. « être constant sous ce rapport » (ou abl.-locatif?) ;

forma similis, pedibus mobilis, mente captus « possédé (sous le rapport de l'esprit) » ; *animo deficere* « être déficient sous le rapport du courage, en manquer » ;

nomine « de nom », *re* « en fait », *specie* « en apparence » : Cic., *Of.* 1, 105 : *sunt quidam homines non re, sed nomine* ; Nep. 4, 1, 2 : *Mardonius, ... natione Medus* « Mardonius, Mède d'origine » ;

minor, minimus, maior, maximus natu « (le) plus jeune, (le) plus âgé » ; *oppida numero ad duodecim* « villes au nombre d'une douzaine », m. à m. « douze environ (*ad*, § 138) pour le nombre » ;

si quo opera eorum opus esset (Liv. 27, 28, 5) « si à quelque égard (*quo*) on avait besoin d'eux ».

Cet ablatif de point de vue peut dans plusieurs de ces expressions tenir lieu de l'accusatif de relation disparu et dont il était très voisin : en grec classique coexistent les formes *πρόφασιν* et *προφάσει* « en apparence », *φύσιν* et *φύσει* « par nature », *ὀνόμα* et *ὀνόματι* « de nom », cf. J. Humbert, *Synt. gr.*, § 410, rem. Le même ablatif remplace dans une certaine mesure le génitif de relation : *ceteris rebus* (Pl., *Ba.* 268), au lieu de *omnium rerum* (Pl., *As.* 459) ; surtout dans le cas très fréquent de la forme *animo* substituée à *animi* (§ 69) : *animo angi* (Cic., *Br.* 7), au lieu de *animi angi* ; etc.

c) **Ablatif de manière**, représenté le plus souvent par des expressions de caractère fixé (ablatif adverbial) : *more (ritu)* « à la manière de » (*alicuius, meo, tuo*) ; *eo modo* et *more modoque* ; *arte* « avec art », *casu* « par hasard », *dolo* « par ruse », *ioco* « par plaisanterie » ; *iure, merito* « à bon droit » ; *iniuriā* « à tort », *uitio* « irrégulièrement » (*uitio creatus*), *ordine* « avec ordre, selon les règles » ; *ratione (uiā, arte)* « avec méthode », *silentio* « en silence », *cursu* « en courant », *pedibus* « à pied », *agmine* « en colonne », *ui* « avec violence », *gratiis* « gracieusement » et *ingratiis* « à regret », etc.

Les adverbes en *-ē* (*bene, male, certe*) sont précisément d'anciens instrumentaux (A. Ernout, *Morphol.*, § 31).

La manière était, en outre, exprimée par l'ablatif comitatif précédé de *cum* (§ 111, *cum cura*) ; par l'ablatif avec *de* ou *ex* (§ 108), et par *per* + accus. (§ 114) ; cf. Liv. 39, 8, 8 : *multa dolo, pleraque per uim audebantur*. Voir *Addenda*, page 451.

Ablatif-locatif

§ 118. A l'époque historique, le locatif n'a de forme spéciale qu'au singulier des thèmes en *-o /e-* : *Tarenti* « à Tarente », et des thèmes en *-a* : *Romae* « à Rome », cf. Ernout, *Morphol.*, §§ 5, 6. La désinence *-ī* du type *Tarenti* se trouvait aussi dans quelques noms de la 3^e déclinaison : *temperi* (v. latin) « à temps » ; *heri* « hier » (d'un ancien nom. **ghes*, cf. gr. *χθές*) ; *Carthagini* « à Carthage » ; *Sicyoni* « à Sicyone ». Partout ailleurs, au singulier (*litore*) et au pluriel (*Athenis, Puteolis*), le locatif a la même forme que l'ablatif (question *ubi*).

Les principaux exemples de locatif sont des noms de villes, et aussi de petites îles dont le nom était souvent celui de la localité qui s'y trouvait : *Deli* « à Délos », *Lemni* « à Lemnos ».

Ce sont également des survivances isolées : *domi*, *humi*, *ruri* ; *duelli* (= *belli*) « à la guerre », *militiae* « en campagne », *uicinia* (lat. anc.) « dans le voisinage » ; peut-être *terrae* « à terre », d'après *humi* : Ov., *M.* 5, 122 : *procubuit terrae*, d'après Vg., *Én.* 5, 481 : *procumbit humi* (A. Ernout, *Rev. Phil.*, 1944, p. 196) ; *pri-die*, *postri-die*, *uesperi*, *temperi*, *heri* et les expressions archaïques : *die crastini* (Pl., *Mo.* 881) « le lendemain », *die septimi* (Pl., *Men.* 1156) « le 7^e jour ». Quelques-unes de ces formes disparaurent vite : *uicinia* est très rare ; *temperi* est remplacé par *tempore* chez Cicéron, par *in tempore* chez Tite-Live ; *heri* est devenu *heri* par abrègement iambique, puis *herē*. En revanche, l'ablatif *humō* ne paraît pas substitué au locatif *humi* avant Sidoine et Grégoire de Tours. Pour les noms de villes de 2^e déclinaison, l'emploi de l'ablatif sg. au lieu du locatif commence à se rencontrer chez Vitruve (2, 8, 9, *Arretio*).

Note. — Le locatif *uicinia* est très net dans Pl., *Ba.* 205-6 : *proximae uicinia* || *habitat* « il habite tout près ». Ailleurs il apparaît combiné avec le démonstratif adverbial *hic* : Pl., *Mi.* 273-4 : *certo edepol scio me uidisse hic proximae uicinia* || *Philocomasium*, *Ru.* 613 ; Tér., *Ph.* 95. La construction *hic proximae uicinia* ou *hic meae uicinia* devait être à l'origine appositionnelle : « ici, dans le voisinage immédiat ; ici, dans mon voisinage ». Mais, le locatif n'étant plus nettement perçu, elle subissait aussi l'influence du type *quid negoti?* (§ 68) ; et, dans un emploi à la question *quo*, comme Tér., *An.* 70 : *ex Andro commigrauit huc uicinia*, la forme *uicinia* ne peut plus être qu'un génitif.

§ 119. L'ablatif-locatif, au sens propre, a été dans l'ensemble précisé par des prépositions, surtout *in* « dans » et « sur », *sub* « sous » et « au pied de », sans idée de mouvement, par opposition à l'accusatif : *in urbe* ou *in Italia manere* ; *esse in uitio* « être en faute » ; *coronam habere in capite* (Cic., *Ver.* 5, 27) « sur la tête » ; *sub terra habitare* (Cic., *N. D.* 2, 95) ; *sub monte consedere* (Cés., *B. G.* 1, 21, 1) « s'installer au pied de la montagne » ; *sub imperio alicuius esse*, et, à partir de l'époque d'Auguste, souvent avec un nom propre : *sub C. Flaminio consule merere* (Liv. 22, 7, 10), *sub Domitiano* (Tac., *Agr.* 45).

Au figuré, *in* avec l'abl.-locatif désigne ce qui est en question, ce dont il s'agit : Cic., *Pomp.* 56 : *in salute communi idem populus Romanus... maluit* « quand il s'agissait du salut commun, le même peuple romain aimait mieux » ; *de Or.* 2, 248 : *idem in bono seruo dici solet* « la même chose se dit (à propos) d'un bon esclave ». Il indiquait aussi une situation donnée, avec valeur causale ou adversative : Cés., *B. G.* 1, 27, 4 : *in tanta multitudine dediticiorum suam fugam... occultari... posse existimarent* « étant

donné la foule des hommes qui se rendaient, ils pensaient... » ; Liv. 1, 17, 3 : *in uariis uoluntatibus regnari tamen omnes uolebant* « au milieu de (= malgré) ces opinions divergentes, tous voulaient cependant un roi ».

Plusieurs verbes, d'autre part, avaient un complément introduit par *in* + abl. : *in aliqua re adquiescere* « prendre son plaisir dans » (Cic., *Lac.* 101) ; *constare* et *consistere* « reposer sur, consister en » (Cés., *B. G.* 6, 21, 3 ; 7, 84, 4 ; *B. C.* 3, 89, 4) ; *in aliqua re inuidere (alicui)* « porter envie en qqe chose » (Cic., *de Or.* 2, 228) ; *in re laetari* (Cic., *Ph.* 11, 9) « se réjouir (à propos) de » ; *delectari* (Cic., *Fi.* 1, 39), *gloriari* (Cic., *Of.* 2, 59), à côté de l'ablatif de moyen ou de l'ablatif avec *de* ; etc.

Super « sur, au-dessus de » : au propre, avec l'abl.-locatif, se trouve surtout en poésie : Hor., *Od.* 3, 1, 17 : *super ceruice* « sur la tête » ; cf. Vg., *B.* 1, 80 ; l'accusatif était plus fréquent et class., mais sans différence de sens avec l'ablatif : *super aspidem adsidere* (Cic., *Fi.* 2, 59) « s'asseoir sur un serpent ». Au figuré, *super* « au sujet de » (toujours avec l'ablatif) concurrence *de* dans la langue familière (Cic., *At.* 16, 6, 1), et il le remplace à l'époque impériale. *Subter* a pour construction habituelle l'accusatif, comme toutes les prépositions ayant le suffixe *-tero-* (§ 113), quelquefois l'ablatif d'après *super*.

§ 120. Sans préposition, l'ablatif-locatif se maintient : a) avec les noms de villes, en l'absence du locatif : *Athenis* « à Athènes » ; — b) lorsque le substantif a lui-même un sens local : *loco*, *parte*, *litore*, *regione*, *cornu* (dans la langue militaire), etc. : par ex. *eo loco* (Cés., *B. G.* 6, 27, 4) ; *aperto ac plano litore* (*ibid.* 4, 23, 6), en face de *in eo loco* (*ibid.*, 5, 7, 3) ; *in litore molli atque aperto* (*ibid.* 5, 9, 1) ; au figuré, *loco* « en son lieu, à propos » ; — c) parfois, lorsqu'un adjectif comme *medius*, *imus*, *summus*, etc., précise l'emplacement : Liv. 1, 33, 8 : *carcer... media urbe... aedificatur* « au milieu de la ville » ; avec *totus* également, mais il s'agit plutôt d'un instrumental (§ 124).

Hors de ces cas particuliers, l'abl.-locatif non prépositionnel était conservé parfois, même par la prose classique : Cic., *Arch.* 9 : *his igitur tabulis nullam lituram... uidetis* « or, sur notre registre, vous ne voyez aucune rature » ; souvent chez les poètes et chez Tite-Live, Tacite, etc. : Vg., *En.* 8, 232 : *ter fessus ualle resedit* « par trois fois, fatigué, il s'assit dans le val » ; Liv. 22, 4, 6 : *nebula campo quam montibus densior sederat* « plus dense dans la plaine que sur les montagnes » ; Tac., *H.* 2, 16 : *balineis interficitur* « il est tué dans son bain » ; également

B. Hisp. 25 : *planitie iniquiore loco constiterunt* « en plaine » (hyperurbanisme, ou concision du langage militaire, influence de *iniquiore loco* ?).

Les formules *esse alicui parentis loco* « être pour qqn en place de père, un vrai père », *hostis loco habere aliquem* « traiter qqn en ennemi », *obsidum numero mitti* (Cés., *B. G.* 5, 27, 2) « être envoyé en qualité d'otage » peuvent s'expliquer aussi par le datif de fin, surtout la dernière : « être envoyé pour être au nombre des otages ».

§ 121. Dans le temps, l'abl.-locatif avait deux valeurs essentielles, selon qu'il indiquait :

A) Le moment où s'accomplit l'action (question *quando*) ; et il subsistait en général sans préposition avec les substantifs qui marquent une division du temps (jour, heure, année, etc.) : *die septimo pervenit* (Cés., *B. G.* 1, 10, 5) « il arriva le 7^e jour », *hac nocte* (Pl., *Cas.* 671) « cette nuit », *hieme* « en hiver », *aestate* « en été » ; *Idibus Martiis* « aux Ides de Mars » ; — avec diverses expressions usuelles permettant de dater : *calendis*, *Quinquatribus* « aux calendes, aux Quinquatries » (fête), Pl., *Mi.* 691-2 ; *gladiatoribus*, *ludis Apollinariibus* « aux jeux de gladiateurs, aux jeux Apollinaires », Cic., *At.* 2, 19, 3 ; *occasu*, *ortu solis* « au coucher, au lever du soleil » ; *aduentu Caesaris in Galliam*, Cés., *B. G.* 5, 54, 2 ; *triumpho C. Flamini* (Liv. 23, 14, 4) « lors du triomphe de C. Flaminius » ; *quarto consulatu* (Cic., *C. M.* 43) « durant son 4^e consulat » ; *prima pueritia*, *extrema senectute* (l'adjectif employé localise déjà) ; *tempore* « en temps opportun ».

La préposition *in* apparaît, lorsque l'expression est plus libre : *in civili bello* (Cic., *Ph.* 2, 47) « dans la guerre civile », en face des locutions *pace belloque* ou *Veienti bello* (Cic., *Diu.* 1, 100) « pendant la guerre de Véies ». De même : *in consulatu nostro* (Cic., *Arch.* 28). Mais les formules aussi étaient gagnées : *in pueritia*, *in senectute* ; *in principio* (Cic., *de Or.* 1, 209), au lieu de *principio* ; *in tempore* « à temps » (Tér., Sal., Liv., etc.), au lieu de *tempore* (— loc. *temperi*) ; *in tali tempore* « en une telle circonstance ».

Ancien et classique est l'emploi de *in* dans le tour distributif : *bis in die* « deux fois par jour » (Caton, *Agr.* 26 ; Cic., *Tu.* 5, 100). L'ablatif seul est secondaire : *triduo bis* (Cael. ap. Cic., *Fa.* 8, 7, 2) « deux fois en trois jours » ;

mille die (Hor., S. 2, 1, 4) « mille par jour » ; et il devient fréquent à l'époque impériale.

Formes fixées adverbialement : *primo* « en premier lieu, d'abord », *postremo* « en dernier lieu, enfin », qui s'opposent aux accusatifs *primum*, *postremum* (§ 37), — partiellement du reste, car, si ces derniers ont en propre le sens de « pour la première, pour la dernière fois », il leur arrive aussi de prendre celui des ablatifs précédents.

§ 122. B) Le laps de temps aux limites duquel se place un événement (*abl.-locatif de limite*), souvent (mais non nécessairement) avec le démonstratif *hic* ou la préposition *in*. D'ordinaire, c'est le point final du laps de temps qui est envisagé : Cés., B. C. 1, 41, 1 : *eo biduo Caesar in castra pervenit* « deux jours après, César arriva au camp » (= au terme de cet espace de deux jours) ; cf. Cic., At. 9, 14, 2 : *quidquid est, biduo sciemus*. Également : Pl., Pe. 504 : *neque istuc redire his octo possum mensibus* « je ne peux pas revenir ici dans ces huit mois », c.-à-d. « pas avant huit mois » ; Sal., J. 28, 2 : *uti in diebus proximis decem Italia decederent* « quitter l'Italie dans les dix jours » (= au terme de dix jours), en face de 38, 9 : *uti decem diebus Numidia decederet* (sans *in*).

Parfois, cependant, c'est le point initial du laps de temps qui est considéré : Pl., Men. 205 : *quattuor minis ego emi istanc anno uxori meae* « je l'ai achetée (cette servante) voici un an pour ma femme » ; Cic., Rep. 1, 58 : *ergo his annis quadringentis Romae rex erat?* « donc, il y a 400 ans maintenant (*his*) Rome avait un roi? ».

La considération du point initial et celle du point final sont réunies dans une phrase comme : Cic., Rosc. Am. 105 : *mors Sex. Roscii quadriduo quo is occisus est, Chrysogono nuntiatur* « la mort de S. Roscius est annoncée à Chrysogonus quatre jours après qu'il eut été tué », c.-à-d. au terme de l'espace de quatre jours au début duquel il avait été tué.

Ces survivances anciennes étaient d'ailleurs remplacées par des tours plus explicites : type *post tres dies proficiscar* « je partirai dans trois jours » en face de *biduo sciemus* ; également, *post biennium* (Cic., Quinct. 41), *post diem tertium* (Caes., B. G. 4, 9, 1), *intra quintum quam adfuerat annum* (Suét., Cés. 35, 3) « moins de cinq jours après sa venue », ou inversement *abhinc* + accus. (§ 40), *ante annum* (Plin., Ep. 8, 23, 7), c.-à-d. *anno ante*, etc.

Rapprochements et confusions d'emplois

§ 123. Les principales fonctions de l'ablatif latin n'étaient pas sans avoir entre elles de nombreux rapports sémantiques. Ceux-ci avaient anciennement facilité le syncrétisme des trois cas dont il est issu ; et, au cours de l'époque historique, ils se manifestent encore par diverses confusions d'emplois.

L'ablatif de point de départ avait la valeur d'un abl.-locatif dans des expressions comme *ex equo pugnare* « combattre de (= à) cheval » ; *pendere ex (ab) umero* « être suspendu à l'épaule ». Il alternait avec lui dans les souscriptions de lettres : Cic., *Fa.* 14, 2, 4 : *data a. d. III Nonas Octobres Thessalonicā* « de Thessalonique, le 3^e jour avant les nones d'octobre », et *ibid.* 14, 1, 6 : *data a. d. VI Kalendas Decembres Dyrrachi* « à Dyrrachium, le 6^e jour avant les calendes de décembre ». Inversement, le locatif de limite indiquant un espace de temps considéré à son début rejoignait l'ablatif de point de départ : Cic., *Ver.* 4, 39 : *illud argentum se paucis illis diebus misisse* « (qu')il avait envoyé l'argenterie peu de jours auparavant », c.-à-d. « dans l'espace de ces quelques jours » ou « à partir de ces quelques jours ».

§ 124. L'instrumental se confondait avec le locatif : *superioribus proeliis exercitati* (Cés., *B. G.* 2, 20, 3) « entraînés par (et dans) les combats précédents ». Le latin dit de même : *niti hastili* « s'appuyer avec (= sur) une hampe de lance » ; *curru uehi* « se transporter avec un char », c.-à-d. « en char » ; *continere aliquem castris* « retenir qqn avec (= dans) le camp » ; *includere aliquem carcere* « enfermer qqn avec (= dans) une prison » (§ 115). Un complément de moyen apporte ainsi une détermination de lieu, et, du reste, *in* se présente dans plusieurs de ces locutions : *in essedo uehi* (Cic., *Ph.* 2, 58) ; *continere in castris* (Cés., *B. G.* 4, 34, 4) ; *includere in cella* (Cic., *Ph.* 3, 31), à côté, d'ailleurs, de *in equum Troianum* (*ibid.* 2, 32).

Pour désigner — en particulier avec *totus* — l'étendue où se situe la notion verbale, le latin disposait de deux tours :

ablatif de la question *quā* avec un verbe désignant le mouvement qui

se déploie : Tér., *An.* 342 : *toto me oppido exanimatum quaerere* « (qu'il) me cherche hors d'haleine par toute la ville » (= *per totum oppidum*) ; de même : Cic., *Ph.* 11, 6 : *tota Asia uagatur* (= *per totam Asiam*) ; cf. Cés., *B. G.* 7, 38, 10 ; l'étendue est considérée comme un moyen ;

ablatif-locatif avec *in*, si le verbe désigne un état que l'on constate : Pl., *Poe.* 834-5 : *in totis aedibus || tenebrae, latebrae* « dans toute la maison, ce ne sont que ténèbres, cachettes » ; Cic., *Prou. Cons.* 7 : *qui locus... in Graecia tota tam sanctus fuit...?* « quel lieu dans la Grèce entière fut si sacré...? ».

Le même rapport existait au figuré : Cic., *Of.* 2, 31 : *de amicitia alio libro dictum est* « il a été parlé de l'amitié dans un autre livre », c.-à-d. à travers un autre livre qui lui est entièrement consacré ; mais Cic., *C. M.* 59 : *agricultura laudatur in eo libro qui est de tuenda re familiari* « l'agriculture est louée dans le livre consacré à l'économie domestique » (allusion à un simple passage du livre).

Toutefois, une distinction aussi subtile ne se vérifiait pas toujours. Cicéron emploie l'ablatif seul avec un verbe d'état : *Pomp.* 31 : *quis enim toto mari locus per hos annos... tam firmum habuit praesidium...?* « quel lieu sur toute la mer eut une telle défense...? » ; il s'agit d'une expression toute faite. En outre, les formes adverbiales *hac*, *qui*, etc., n'ont pas seulement le sens de « par ici, par là où », mais aussi celui de « ici, de ce côté, du côté où » (= question *ubi*) ; cf. Cés., *B. G.* 1, 38, 5 ; Prop. 4, 1, 9 et 36 ; etc.

§ 125. L'ablatif d'origine et l'instrumental exprimaient conjointement la cause : *gravi de causa, ex quo fit ut...*, *sane interire* ; le point de vue : *a fronte, serui ab epistulis, natione Medus* ; et aussi la matière : en effet, à côté de la construction *pocula ex (de) auro*, certains exemples d'ablatif non prépositionnel se rattachent à l'instrumental : Caton, *Agr.* 21, 5 : *cupam materia ulmea facito* « un axe en bois d'orme » ; Plin., *Nat.* 36, 86 : *lapide polito fornicibus tecti* « (labyrinthes) couverts de voûtes en pierre bien dressée » ; cf. Vg., *Én.* 3, 84. Le complément indiquait alors non pas d'où l'objet est tiré, mais avec quoi il est fait (avec du bois d'orme, etc.).

De même, en face de *ex* ou *de* au sens de « selon », il existe un ablatif de concordance sans préposition, qui n'est qu'une forme de l'ablatif d'accompagnement : Cés., *B. G.* 2, 19, 2 : *consuetudine sua Caesar VI legiones expeditas ducebat* « selon son habitude, César avait 6 légions

prêtes à combattre » ; *eodem (uno) exemplo* ; *more meo (maiorum)* ; *mea sententia*, etc., proprement « en allant (d'accord) avec l'habitude, l'usage, l'avis de quelqu'un ». Cet ablatif de concordance se retrouve dans la locution *refert mea (tua)* « il importe », m. à m. « cela se dirige (*fert*, intrans.) en accord avec mon ou ton intérêt » (*mea* ou *tua re*), cf. § 209 n. Il explique aussi le complément de *dignus* « digne de » (*laude*, *praemio*), c.-à-d. « qui est en convenance (sens de la racine **dek-* de *decet*) avec telle chose ».

Ablatif absolu

§ 126. L'ablatif dit **absolu**, c.-à-d. employé d'une manière **autonome** et sans préposition, comme une **proposition raccourcie**, est à l'origine une construction de valeur mixte : ablatif d'accompagnement, de manière, de cause, de temps (locatif), etc., et qui se détache du contexte. Un ablatif de la circonstance concomitante comme *requentissimo senatu* est déjà un ablatif absolu. La présence d'un participe n'était pas nécessaire, et ce type ancien a subsisté dans plusieurs tours fixés par l'usage :

avec des noms de magistrats : *M. Messalā M. Pisone consulibus* (Cés., *B. G.* I, 2, 1) ;

avec des noms d'agent ou assimilés : *auctore*, *adiutrice*, *deprecatore*, *teste*, etc. : Pl., *Mo.* 916 : *me suasore atque impulsore id factum audacter dicito* « tu peux dire hardiment que cela s'est fait sur mon conseil et sur mon impulsion » ; Cic., *Mu.* 9 : *te aduocato* ; *Leg.* I, 20 : *natura duce errari nullo pacto potest* « avec la nature pour guide » ;

avec certains noms désignant l'âge : *me puero*, *adulescente illo* ; *me sene* (Hor., *S.* 2, 5, 84) ;

avec quelques adjectifs indiquant l'état, la situation : *aduerso (flumine)* ; *incolumi*, *saluo*, *superstite*, *inuito*, *nescio*, *propitio*, *reliquo*, *secundo*, *incerto*, etc. : Cic., *Mu.* 43 : *re integra* « rien n'étant encore décidé » ; *Val.* 37 : *salua lege Aelia* « sans enfreindre la loi Aelia » ; cf. aussi l'expression *me uiuo* « de mon vivant ».

A la place de l'adjectif, un participe — d'ordinaire, passé — s'est souvent introduit dans ces tournures en donnant lieu au **participio absolu** : Cés., *B. G.* 1, 6, 4 : *omnibus rebus ad profectionem comparatis, diem dicunt* « tout ayant été réuni pour le départ, ils fixent le jour » ; avec alternance : Pl., *Pe.* 753 sqq. Cette construction, de développement secondaire, eut un rôle important comme substitut des diverses propositions circonstancielles (§ 294).

§ 127. a) L'ablatif absolu étant une détermination autonome, les écrivains évitent d'y recourir quand il est possible d'en faire accorder les termes avec un autre mot de la phrase : sujet, accusatif d'objet, régime indirect au datif.

Mais cette « règle » n'était pas toujours observée. Les expressions formulaires y échappaient : Pl., *St.* 132 : *uosne ego patiar cum mendicis nuptas, me uiuo, uiris?* « je souffrirai, moi, que, de mon vivant, vous ayez des mendiants pour maris? » ; Cic., *At.* 10, 4, 6 : *me libente eripies mihi hunc errorem* ; Pl., 11, 23 : *nemo erit... qui credat te inuito prouinciam tibi esse decretam*. Parfois ce type « irrégulier » d'abl. abs. s'étend hors des formules : p. ex. Cés., *B. G.* 3, 14, 4 : *turribus autem excitatis, tamen has altitudo puppium... superabat* « même si des tours étaient élevées, la hauteur des poupes les dépassait » ; *ibid.* 7, 4, 1 : *Vercingetorix..., conuocatis suis clientibus, facile incendit* [= *clientes suos quos conuocauerat, incendit*] ; etc. A époque tardive, cette liberté s'accrut : *Mul. Chir.* 159 ; Grég. T., *H. F.* 5, 48 (Bonnet, p. 559 sqq.) ; à côté d'un participe en accord : *Itin. Anton. Plac.* 31 : *reuertentes... descendentibus nobis... uenimus*.

On a vu, d'autre part, qu'un nominatif et un accusatif absolus se développent alors à côté de l'ablatif (§ 15 et § 82).

b) Par survivance d'un usage ancien, le participe en *-to-* est employé *seul* au neutre impersonnel : Cl. Quadr., *fr.* 60 (Peter I, 225, 13-14) : *aliquantisper pugnato, nihil promouet Poenus* « après qu'on eut combattu un certain temps, le Carthaginois ne progresse pas ». Ce type — très archaïque — est surtout représenté par des formules : *auspicato* (Pl., *Pe.* 607) « les auspices une fois pris », c.-à-d. « sous d'heureux auspices » ; *consulto* (Pl., *Poc.* 788 ; Cic., *Of.* 1, 27 ; etc.) « de propos délibéré » ; *satis dato* « en donnant caution », et aussi *intestato*, *contestato* dans la langue du droit ; cf. Hor., *S.* 1, 9, 36-7 : *respondere uadato || debebat* « il devait répondre (à une assignation), caution ayant été donnée (par lui) ». Une proposition complétive dépendait parfois du participe impersonnel : Liv. 33,

41, 5 : *cognito uiuere Ptolemæum*, m. à m. « la chose ayant été apprise que Ptolémée vivait » ; de même : Cic., *Inu.* 2, 34 : *hoc loco praeterito et, cur praetereatur, demonstrato*... « ce point une fois laissé de côté et la raison, pour laquelle il est laissé, une fois donnée... » ; *Fi.* 2, 85 ; Sal., Tac., Curt., Grég. T., etc.

c) L'ellipse proprement dite du « sujet » de l'ablatif absolu, assez rare à l'époque républicaine : Cés., *B. C.* 1, 30, 3 ; Cic., *Fa.* 15, 4, 9, devient fréquente ensuite chez Tite-Live et surtout chez Tacite : *A.* 1, 5 : *haec atque talia agitantibus* (sc. *hominibus supradictis*) *grauescere ualetudo Augusti* « tandis qu'ils agitaient ces pensées et d'autres semblables, l'état d'Auguste empirait ».

CHAPITRE VI

RELATIONS SPATIALES ET TEMPORELLES SOMMAIRE DES PRÉPOSITIONS

Questions de lieu et de temps

§ 128. Le latin exprime les relations spatiales et temporelles avec un important matériel de formes casuelles employées seules et de tours prépositionnels, sans d'ailleurs éliminer tout flottement :

A) Questions de lieu.

QUESTIONS	TOURS EMPLOYÉS
<i>ubi</i> « où ? » sans mouvement	locatif : <i>domi, Romae, Tarenti</i> . abl.-locatif : <i>Athenis, Formiis, loco aperto</i> ; <i>in urbe esse, sub colle consedere</i> . abl.-instrumental : <i>continere aliquem castris</i> . prépositions employées avec l'ablatif ou l'accusatif, sans considération de la valeur de ce dernier : <i>apud Caesarem cenare</i> ; <i>ad exercitum manere</i> ; <i>stare prae (pro) castris</i> ; <i>ante portas</i> ; etc.
<i>quo</i> « où ? » avec mouvement	accusatif : <i>Roman, domum ire</i> . <i>ad exercitum, in urbem proficisci</i> ; <i>sub noctem</i> . datif : <i>appropinquare urbi</i> . <i>it clamor caelo</i> (poét.).
<i>unde</i> « d'où ? »	ablatif proprement dit : <i>Roma, domo, venire</i> ; <i>ab urbe discedere, ex urbe proficisci, de muro deicere</i> .
<i>qua</i> « par où ? »	ablatif instrumental : <i>via Appia profectus est</i> . <i>per</i> + accusatif : <i>per fines Sequanorum iter facere</i> .

B) Questions de temps.

QUESTIONS	TOURS EMPLOYÉS
<i>quando</i> « quand? »	abl.-locatif : <i>aestate, hieme, aduentu Caesaris.</i> <i>in principio.</i> <i>hoc triduo sciemus.</i>
<i>quamdiu</i> « combien de temps dure (a duré, durera)? »	accusatif : <i>nixit annos triginta.</i> <i>per quindecim dies.</i> Des confusions se produisent avec l'ablatif (§ 133).
<i>quam dudum</i> « depuis combien de temps dure? »	accusatif avec <i>iam</i> : <i>tertium iam annum regnat.</i> ablatif de point de départ : <i>multis annis non uenit</i> (tours négatifs § 133), <i>a pueris.</i>
<i>ex quo tempore</i> « depuis combien de temps a eu lieu? »	<i>abhinc</i> + accus. (rarement abl.) : <i>abhinc triennium profectus est.</i> abl.-locatif : <i>anno ancillam emi</i> (§ 122).
<i>quanto tempore</i> « en combien de temps? »	abl. instrumental : <i>Troiam decem annis ceperunt.</i>

Formes du type « domum, rus », etc.

§ 129. Quelques formes casuelles de noms très usités désignant les principaux endroits où s'exerce l'activité de l'individu (noms de la « maison », du « sol », de la « campagne », de la « porte », etc.) s'étaient fixées avec valeur adverbiale ou semi-adverbiale et conservées sans préposition aux différentes questions de lieu :

à la question *ubi* : *domi* (locatif) « à la maison, chez soi » ; *humi* (loc.) « à terre » ; *ruri* et *rure* « à la campagne » ; *foris* (abl.-loc.) « dehors ». Cf. aussi les locatifs *belli* (arch. *duelli*) et *militiae* dans les locutions *domi duellique*, *domi militiaeque* « à la paix et à la guerre », où la présence de *domi* contribuait à les maintenir ;

à la question *quo* : les accusatifs *domum* ; *rus* ; *foras* « dehors » ; jamais *humum* au sens de χαμᾶζε ;

à la question *unde* : les ablatifs *domo* ; *humo* ; *rure* ; *foris* « dehors ».

Exemples : Cés., *B. G.* 4, 1, 5 : *domi remanent* « ils restent chez eux » ; Cic., *Rosc. Am.* 81 : *ruri adsiduus... fuit* « il fut constamment à la campagne » ; Hor., *Ép.* 1, 14, 10 : *rure... uiuentem* « celui qui vit à la campagne » ; Cic., *de Or.* 2, 163 : *ea quae sunt foris* « les choses extérieures » ;

Tér., *Eu.* 216 : *rus ibo* « j'irai à la campagne » ; Cés., *B. G.* 1, 29, 3 : *domum redierunt* « ils revinrent chez eux » ; Cic., *Cat.* 2, 2 : *laetari uidetur... quod tantam pestem... foras... proiecerit* « d'avoir rejeté dehors » ;

Cés., *B. G.* 1, 53, 4 : *domo... duxerat* « il avait amené de chez lui » ; Vg., *G.* 3, 9 : *tollere humo* « élever de terre » ; Tér., *He.* 190 : *rure huc aduenit* « il est revenu ici de la campagne » ; Cic., *Ph.* 2, 26 : *consilium peterent... foris potius quam domo?* « ils devraient prendre conseil... du dehors plutôt que de chez eux? », reprise de *ab alienis maioribus* et de *a suis maioribus*.

Par suite de leur caractère adverbial, *humi*, *ruri*, *foras* ne pouvaient plus recevoir de détermination. *Domi* et *domum* admettent seulement un adjectif possessif ou le génitif d'un nom propre : *meae domi* (Pl., *Au.* 432) « chez moi » ; *domi suae* (Cic., *N. D.* 3, 81) « chez lui » ; *domos abeamus nostras* (Pl., *Poe.* 814) « entrons chez nous » ; *rure meo* (Hor., *Ép.* 1, 15, 17) « à ma campagne » ; *Pomponi domum uenisse dicitur* (Cic., *Of.* 3, 112) « chez Pomponius » ; *domo patroni depromere* (Cic., *Ver.* 3, 155) « tirer de chez son patron ». La préposition apparaît, au contraire, dans *eo in locupletem domum*, ou encore Cés., *B. C.* 2, 18, 2 : *arma... in domum Galloni contulit*, parce que *domum* garde sa valeur substantive : « dans une riche maison, dans la demeure de Gallonius ». Mais elle gagnait même l'emploi adverbial : Liv. 9, 9, 12 : *senes ab domo... accersunt* ; 25, 31, 3 : *per seditiones pulsati ab domo* (= « de chez eux »).

Noms de villes, d'îles, de pays

§ 130. Avec les noms de villes — particulièrement usuels dans l'expression des relations spatiales — le cas tendait aussi à se maintenir seul. C'était du moins la « règle » en latin classique : Cicéron explique dans une lettre (*At.* 7, 3, 10) que, s'il a employé la préposition *in* avec le nom du Pirée, il l'a fait en considérant celui-ci non comme

une ville, mais comme un lieu (quelconque) : *non enim hoc (sc. in) ut oppido praeposui, sed ut loco*. Ainsi : Nep. 23, 7, 4 : *ut Romae consules, sic Carthagine quotannis annui bini reges creabantur* « à Rome... à Carthage » ; Juv. 3, 80 : *natus Athenis* « né à Athènes » ; Cés., B. C. 1, 24, 1 : *Pompeius... Luceria proficiscitur Canusium* « Pompée part de Lucérie pour Canusium » ; Pl., Mi. 239 : *Athenis aduenisse* « être venu d'Athènes ».

Aux noms de villes étaient assimilés ceux de petites îles, lesquels étaient souvent aussi ceux de la localité qui s'y trouvait : *Ithacae uiuere* (Cic., Of. 3, 97) ; *ea habitabat Rhodi* (Tér., Eu. 107) ; *Delum uenit... Delo proficiscitur* (Cic., Ver. 1, 46).

Ici encore, la forme casuelle employée seule n'avait plus que des possibilités d'accord très réduites, notamment avec un possessif : *Athenis tuis* (Cic., At. 16, 6, 2) « dans ton Athènes », mais *in ipsa Alexandria* (ibid. 11, 16, 1), ou avec un relatif : Cic., Cl. 27 : *Theani Apuli quod abest a Larino decem et octo milia passuum* « à Theanum Apulum qui est éloigné de... ». Parfois elle supporte à elle seule une apposition : Cic., Rep. 1, 1 : *Tusculi..., salubri et propinquo loco* ; Liv. 3, 1, 5 : *Antium, propinquam... et maritimam urbem, coloniam deduci*. Mais plus souvent une préposition s'intercale : Cic., Ph. 4, 6 : *Albae..., in urbe opportuna* ; Font. 41 : *Tusculo, ex clarissimo municipio* ; Rep. 2, 34 : *Tarquinios, in urbem Etruriae florentissimam*.

Dans le tour *urbs Roma*, la préposition est normalement exprimée devant le nom commun : *in urbe Roma, in urbem Romam, ex urbe Roma* ; c'est le nom de ville qui est alors apposé.

§ 181. *Extension de la préposition*. — Les noms de villes, malgré la tendance précédente à maintenir la forme casuelle seule, s'employaient aussi avec la préposition. Celle-ci pouvait apporter une précision locale. Ainsi, *ad* et *ab* indiquaient, conformément à leur sens propre, que le mouvement aboutit aux abords ou part des environs de la ville : Cic., C. M. 10 : *adulescentulus miles ad Capuam profectus est* (= *in castra ad Capuam*) ; Ph. 12, 11 : *a Mutina discederet* « qu'il s'éloignât de Modène (assiégée) ». Ou bien, ils marquaient la direction : ibid. 12, 22 : *tres uiae sunt ad Mutinam* « il y a trois routes vers Modène » ; Cés., B. G. 7, 45, 4 : *erat a Gergouia despectus in castra* « de Gergovie on avait vue sur le camp ». Avec *abesse* « être à une distance de », le nom de ville prend d'ordinaire *ab* : Cés., B. G. 7, 38, 1 : *Litauiccus... cum milia passuum circiter triginta ab*

Gergouia abesset ; au sens de « être absent, s'absenter de », on trouve plutôt l'ablatif seul : Nep. 12, 3, 4 : *aberat Athenis libenter*.

Hors de la prose classique, la préposition était fréquente avec les noms de villes grecques, pour qui l'emploi de *ἐν*, *ἐκ*, *ἐξ* était courant : *in Epheso* (Pl., *Mi.* 441), à côté de *Ephesi* (*ibid.* 648) ; *ex Carysto* (Pl., *Ps.* 737), à côté de *Carysto* (*ibid.* 730) ; *in Lemnum aufugit* (Pl., *Ci.* 161), à côté de *profectus... es Lemnum* (Tér., *Ph.* 567). Dès le v. latin, du reste, des noms de villes italiques en sont aussi précédés : Cat. n, *Agr.* 135, 1 : *tegulae (emantur) ex Venafro* ; même dans la prose classique, sous la simple action d'un complément prépositionnel voisin : Cic., *At.* 15, 11, 2 : *proficisci... in Asiam... ab Antio*, en face de 7, 14, 1 : *Capuam Calibus proficiscens*. D'une manière générale, la préposition s'étendait aux noms de villes comme elle l'avait fait aux noms communs. Le maintien de la forme casuelle seule devenait une élégance littéraire (Suét., *Diu. Aug.* 86, 2), que dans la langue courante on sacrifiait aux exigences de la clarté, particulièrement à la question *unde*, qu'il était utile de distinguer de l'abl.-locatif : B. *Hisp.* 12, 3 : *a Corduba... missi* ; Liv. 1, 27, 4 : *exercituque eius ab Alba accito* ; etc. A la question *ubi*, *apud* n'était pas rare devant un nom de ville dans le latin vulgaire : *apud Thebas* (Pl., *Ep.* 53), *apud Edessam* (*Peregr. Aeth.* 17, 1) ; chez Tacite aussi : *A.* 6, 20 : *apud Rhodium*, Cicéron écrit lui-même : *Ver.* 4, 72 : *ab Aenea fugiente a Troia* (pour la clarté, à cause de l'ablatif antérieur).

§ 132. Les noms de pays, d'emploi moins fréquent que ceux de villes, prenaient couramment la préposition : *in Italia manere*, *in Hispaniam proficisci*, *e Gallia redire*, ainsi que d'ordinaire ceux de grandes îles qui leur étaient assimilés : *in Sicilia*, *in Sardiniam*, *e Corsica*.

Il y avait des restes d'emploi non prépositionnel en v. latin par survivance : Liv. Andr., *Od. fr.* 14 (Bachr.) : *Graeciam redire* ; Pl., *Cu.* 339 : *ueniam Cariam* ; plus tard aussi en poésie, par recherche d'expression : Vg., *Én.* 1, 2-3 : *Italiam... Lauiniaque uenit || litora* ; cf. B. 1, 64 : *ibimus Afros* ; *Én.* 1, 263 : *bellum ingens geret Italia* « en Italie » ; Tac., *H.* 2, 79 : *Syria remeans* « revenant de Syrie ». Le nom de l'Égypte était souvent employé seul : Pl., *Mo.* 440 : *Aegypto aduenio domum* ; Cés., *B. C.* 3, 106, 1 : *Aegyptum iter habere* ; cf. Cic., *N. D.* 3, 56 ; Nep. 14, 4, 1 ; Liv. 31, 43, 5 ; Tac., *A.* 2, 59 ; aussi bien qu'avec une préposition (*in*, *ad*, cf. Thes., s. u.). De même : Cic., *Mu.* 34 : *cum Bosphorum confugisset*.

Confusions entre l'accusatif et l'ablatif

§ 133. **Ablatif de distance et de durée.** — Bien que l'expression de la distance et de la durée fût le propre de l'accusatif (§§ 39-40), l'ablatif le concurrençait dans cette double fonction.

Ablatif de distance. Cés., *B. G.* 1, 48, 1 : *milibus passuum sex a Caesaris castris sub monte consedit* « il s'établit à 6000 pas du camp de César » (cf. *ibid.*, 1, 43, 2), en face de Cés., *B. G.* 1, 21, 1 : *consedissemilia passuum ab ipsius castris octo*.

C'est une extension de l'abl.-locatif ; car, dans les passages de ce genre, le terme qui indique la distance (6.000 pas) désigne en même temps le lieu où se passe l'action (à 6.000 pas). Cette substitution de l'ablatif à l'accusatif ne s'observe pas avant César ; elle paraît étrangère à Cicéron et à Tite-Live, mais elle devient ensuite fréquente : Pline l'Anc., Pallad., Aur. Vict., Sulp.-Sév., Mart. Cap., Grom. ; etc. Elle était préparée par l'emploi des formes *intervallo* et *spatio* (+ gén.) en tant qu'ablatifs de mesure (§ 117) auprès des verbes *abesse*, *distare* ou d'un verbe quelconque : Cés., *B. C.* 1, 18, 1 : *quod oppidum a Corfinio VII milium intervallo abest* ; *B. G.* 3, 17, 5 : *cum... contra eum duum milium spatio consedisset*.

Ablatif de durée. Attesté dès l'époque classique au moins par quelques exemples : Cic., *de Or.* 3, 138 : *(Pericles) quadraginta annis praesuit Athenis* « dirigea Athènes pendant quarante ans » ; Cés., *B. C.* 1, 46, 1 : *hoc cum esset modo pugnatum continenter horis quinque* « comme on avait combattu de cette manière sans arrêt pendant cinq heures » ; cf. *ibid.* 1, 47, 3. De même : Sal., *J.* 54, 1 : *in isdem castris quadriduo moratus* ; Tac., *A.* 1, 53 : *quattuordecim annis exilium toleravit* ; *Peregr. Aeth.* 2, 2 : *fuit ibi (Moyses) quadraginta diebus et quadraginta noctibus* ; etc.

Entre l'accusatif de la question *quam diu?* (*tres annos regnavit*) et l'ablatif de la question *quanto tempore?* (*decem annis urbem ceperunt*), il n'y avait, en effet, qu'une faible différence, à savoir la présence d'un verbe d'état (*regnavit*) dans le premier cas, d'un verbe d'action (*ceperunt*) dans le second. A cela s'ajoutait l'influence des locutions de valeur instrumentale *tota vitā* (Catul. 109, 5), *tota nocte* (Cés., *B. G.* 1, 26, 5), où l'adjectif

totus soulignait l'idée de durée. La voie était également préparée par les tournures *negatives* du type *Romae multis annis non uenit* « il n'est pas venu à Rome depuis de nombreuses années » : l'ablatif y a toujours été usuel en face de *multos annos a Roma afuit* ou de *per multos annos a Roma afuit*. Qu'il fût un ablatif proprement dit (§ 103) ou un abl.-locatif de limite (§ 122), il n'en marquait pas moins une durée, et le passage était facile à un emploi non négatif comme : Cic., *Diu.* 1, 38 : *negari non potest... multis saeculis uerax fuisse id oraculum* « il ne peut être nié que durant de nombreux siècles cet oracle a été véridique ».

Avec *abhinc*, enfin, l'ablatif de point de départ — quoique plus rare — est attesté à côté de l'accusatif (§ 40) dès Plaute, *Mo.* 494 : *abhinc sexaginta annis occisus* et isolément chez Cicéron, *Rosc. Com.* 37 : *quo tempore?* — *abhinc annis XV* « il y a 15 ans » (par attraction?) ; cf. *Ver.* 2, 130 ; plus tard : Fronton, Gell., etc.

Sur les inscriptions funéraires d'époque impériale, pour indiquer l'âge du défunt, une alternance purement artificielle s'était établie entre l'accusatif et l'ablatif de durée. Dans le type le plus répandu, les années sont à l'ablatif, les mois et les jours à l'accusatif, par ex. *uixit annis XXX, menses III, dies XIX* (Löfstedt, *Synt.* II, p. 60).

§ 131. **Confusion entre les questions « ubi » et « quo ».** — Des notions aussi distinctes que celle du lieu où l'on est (question *ubi*) et celle du lieu où l'on va (question *quo*) prêtaient cependant à confusion dans l'emploi. Certains tours, quoique se justifiant en eux-mêmes, contribuaient à les rapprocher : tel, par exemple, l'ablatif (proprement instrumental) qui désignait l'étendue où se déploie un mouvement : *toto oppido aliquem quaerere* (§ 124), ou inversement l'accusatif de direction auprès d'un verbe de repos : *esse in potestatem* (§ 44), *esse in mentem* (Pl., *Am.* 180 ; Tér., *Hau.* 986 ; *Ad.* 528).

L'hésitation de la langue se marque surtout auprès des verbes qui indiquent un état résultant d'un mouvement. Avec ceux du groupe « poser, placer » *ponere, locare, collocare, figere, statuere, constituere*, etc., et même « jeter » *abicere, cingere*, le latin, considérant le terme du mouvement, mettait d'ordinaire le complément à l'ablatif précédé de *in* : type *pone hunc librum in mensa*. Ainsi : Tér., *Eu.* 593 : *eam in lecto illac conlocarunt* « elles la placèrent sur son lit » ; Cic., *de Or.* 1, 28 : *ut se abiceret in herba* « s'étendre sur l'herbe », cf. *Fi.* 5, 92 ; *Ver.* 1,

66 : *ut in conuiuio uirorum accumberent mulieres* ; N. D. 2, 124 : *aves quae se in mari mergerent*.

Pour d'autres verbes, au contraire, c'est le mouvement lui-même ou le trajet accompli qui était envisagé, ce qui appelait l'accusatif : Cic., *Sest.* 26 : *cum incredibilis in Capitolium multitudo... conuenisset* « comme une multitude incroyable s'était rassemblée au Capitole » ; Cés., *B. G.* 2, 5, 4 : *copias in unum locum coactas* « des troupes concentrées en un seul point » ; cf. *aduenire ad forum, in prouinciam* ; *deuerti ad hospitem* « descendre chez un hôte » (Pl., *Poe.* 673 ; Cic., *Diu.* 1, 57).

Il semble que parfois l'accusatif ait été réservé à l'infectum (action), l'ablatif au perfectum (état) : Cic., *Arch.* 6 : *adscribi se in eam ciuitatem uoluit*, en face de 10 : *praesertim cum aliis quoque in ciuitatibus fuerit adscriptus*. Mais cela n'allait pas sans flottement, et l'on trouve l'accusatif même avec un verbe du groupe « poser, jeter » au parfait : C. I. L. I^a, 583, 66 : *quae pecunia in aerarium posita erit* « l'argent qui aura été déposé au trésor » ; Cés., *B. G.* 1, 18, 7 : *sororem... et propinquas suas nuptum in alias ciuitates collocasse* « il avait marié en d'autres cités » ; 5, 10, 2 : *naues... in litus eiectas esse* « les vaisseaux avaient été jetés au rivage » ; cf. Cic., *Diu.* 1, 104.

Il en résultait pour certains verbes une grande diversité de constructions. Par ex., *condere* se rencontre avec *in* + accus. : *in pulcum condite* (Pl., *Au.* 347) ; avec *in* + abl., au parfait : *in pectore condita sunt* (Pl., *Ps.* 941), mais aussi au présent : *in foliis auium se milia conduunt* (Vg., *G.* 4, 473) ; avec l'ablatif seul, peut-être instrumental : *condebant membra sepulcro* (Enn., *A.* 139) ; avec le locatif : *condet humi* (Vg., *Én.* 10, 558).

§ 135. La langue parlée était encore plus éloignée d'une répartition stricte. Un locatif est chez Plaute après un verbe de mouvement : *adueniens domi* (*Ep.* 361, *Pe.* 731) « en arrivant à la maison » ; ailleurs, c'est l'adverbe *huc* que ce même auteur emploie après un verbe de repos : *Au.* 640 : *ostende huc manus* « montre ici tes mains ». Sans doute y a-t-il un mouvement implicite : « tends ici (= *ad me*) » ; et, de même, dans Pétr. 30, 3 : *Caius noster foras cenat* « notre maître Caius dîne en ville », le verbe *cenare* a le sens de « aller dîner ». Mais le sentiment de la distinction grammaticale entre *ubi* et *quo* n'en était pas moins troublé. Et il arrive qu'il s'efface entièrement : Pétr. 47, 5 : *omnia foras parata sunt* ; 62, 1 : *Capuae exierat* « il était allé à Capoue » ; *Peregr. Aeth.* 8, 3 : *uadent* (sc. -unt) *ibi* « ils y vont » ; Grég. T., *H. F.* 4, 46 : *se in Villauo territorio*

contulit ; 7, 39 : *in Tholosano direxit* ; *Martyr.* 50 : *domi rediit* (Bonnet, p. 574, 578).

Sommaire des prépositions

§ 136. C'est surtout par leurs rapports avec les cas que les prépositions intéressent la syntaxe. Une étude détaillée de leurs développements sémantiques relève plutôt du vocabulaire, et l'on ne trouvera ici qu'un tableau d'ensemble avec quelques indications.

I) Prépositions se construisant à la fois avec l'ablatif et avec l'accusatif :

in (gr. ἐν).

sub (gr. ὑπὸ).

super (gr. ὑπέρ), sans grande distinction entre les deux cas, sauf que le sens de « au sujet de » est réservé à l'ablatif.

subter, accus. (anc. et class.), cf. § 13 ; abl., analogique de *super*.

insuper « au-dessus de », accus. depuis Caton, *Agr.* 18, 5, abl. depuis Vitruve, 5, 1, 9 ; « en plus de », abl., Vg., *Én.* 9, 274 : *insuper his* « en plus de cela ». Non class. comme préposition, -- *desuper* « du haut de » (bas lat.) avec abl. et acc. (dans Vg., *Én.* 12, 295, il est adverbe).

clam « à l'insu de », accus. d'après *celare* : Pl., *Tér.*, *Bell. Hisp.*, archaïsants ; abl. d'après *coram*, depuis Cés., *B. C.* 2, 32, 8. *Clanculum* + accus., v. lat. (*Tér.*, *Ad.* 52).

II) Prépositions construites avec l'ablatif seul :

ab, *a*, *abs* (gr. ἀπό) « en partant de » ; *longe ab* et, par analogie, *prope ab*. *de* (italo-celt.) « de, du haut de ».

ex, *e* (gr. ἐξ) « hors de ».

abusque (*ab* + *usque*) « depuis (sans discontinuer) », local et temporel (Vg., Tac., etc.).

procul « loin de » (poètes, Liv., etc.), à partir de *procul ab*.

sine « sans » (arch. *sed*, *se*).

absque (cf. *abs* de *ab*) fut détaché à date tardive de la locution archaïque *absque me* (*te*, etc.) *forset* ou *esset* (§ 383 c) et servit de préposition en dehors d'elle : « sans, excepté, hormis, loin de » : Fronton, Apul., Gell., Tert., Vulg., langue populaire.

cum « avec » (italo-celt.).

simul « avec » (poètes, époque impér.), à partir de *simul cum*.

prae « devant », c.-à-d. « en avant de soi » (rare) : *prae se ferre* ; d'où « au regard de, en comparaison de » : *prae nobis beatus*, et aussi « par suite de », surtout dans les phrases négatives : *nec loqui prae maerore potuit*.

pro (gr. *πρό*) « devant », par rapport à une chose qu'on a derrière soi : *pugnare pro muris* (en parlant des défenseurs) ; « pour » ; « à la place de ». L'ablatif peut se concevoir comme un ablatif proprement dit : « en avant, à partir des murs ».

coram « en présence de » : Lex Repet., Cic., Cés., etc. ; *palam*, même sens depuis Hor., *Épod.* 11, 19 ; souvent postposés : tous les deux, adverbes ayant pris comme prépositions l'ablatif d'après *prae* et *pro*.

III) Prépositions construites avec l'accusatif seul :

ad « vers », proximité avec ou sans mouvement, but, conformité ; *apud* « chez », *iuxta* « à côté de », *penes* « chez, au pouvoir de » (souvent postposé) ; *prope* « près de » ; *propter* « près de », sens local rare après Cic. ; surtout « à cause de » et par extension « en vue de ».

praeter « en avant de », par rapport à un objet (-ter) qu'on dépasse. D'où, au figuré, une double série d'acceptions : a) « au delà de » (*praeter spem*), « plus que » (*praeter ceteros*) ; --- b) « excepté » (*nemo praeter me*), « en plus de » (*praeter pecuniam imperatam*), et même « sans » (Pallad., Aug.).

usque (souvent postposé) et *adusque* « jusqu'à », m. à m. « en allant vers, sans discontinuer ». Catul., Vg., Tac., etc.

ob « au-devant de », rare au sens propre, et tendant à sortir d'usage ; « en vue de » ; « à cause de ».

ante (gr. *ἀντί*) « devant », par rapport à une chose que l'on a en face de soi : *pugnare ante muros* (en parlant des assaillants).

post (arch. *pone* < **pos(t)* -ne) « après » ; *secundum* (*secus*, arch. et bas-latin) « suivant, selon » ; *retro* « derrière » : Apul., Itala, Vulg., etc.

per (gr. *περί*) « à travers, par, pendant, à cause de ».

inter (parfois postposé), *intra*, *extra*, *infra*, *supra* « entre, à l'intérieur de, à l'extérieur de, au-dessous, au-dessus de » ; *dextra* « à droite de » (Sal., J. 11, 3 ; Vitruv., etc.).

cis et *ultra* (arch.), *citra*, *ultra*, *trans* « en deçà, au delà de, à travers ».

circum, *circa*, *circiter* « autour de ».

versus (souvent postposé), *adversus* (-um), *exadversum* (Cic.) « en face de ».

contra, *erga*, « contre, envers ».

subtus (depuis Vitruve 4, 2, 5) « sous ».

§ 187. Particularités d'emploi.

1° Les formes *propius* et *proxime*, *propior* (non class.) et *proximus*, sous l'influence de *prope*, se construisent parfois avec l'accusatif : *qui proximi Rhenum incolunt* (Cés., *B. G.* 1, 54, 1) « ceux qui habitent les plus près du Rhin » ; *propius te* (Cic., *At.* 11, 13, 2) « plus près de toi » ; *proxime Italiam* (Cic., *Ph.* 10, 26) « le plus près de l'Italie ». On trouve aussi — plus rarement, du reste — le datif sous l'action de *propinquus*, *vicinus* ; par ex. Cés., *B. C.* 1, 72, 5 : *proxime... hostium castris*. Pour *iuxta* + dat., cf. § 82.

2° Dans les formules de datation du type *die tertio ante Kalendas (Idus) Ianuarias* « le 3^e jour avant les calendes (les ides) de janvier », la préposition *ante* était couramment reportée en tête, et tous les termes se mettaient à l'accusatif : *ante diem tertium Kalendas (Idus) Ianuarias*, en abrégé *A. D. III K. (I.) IAN*. C'était là une anticipation mécanique, facilitée par l'analogie des tournures *paucos ante annos*, *ante biennium*, où *ante* était adverbe : « peu d'années (deux ans) auparavant. » L'ensemble, n'étant plus analysé, pouvait être régi à son tour par une autre préposition, *ad*, *usque ad*, *in* : Cic., *Cat.* 1, 7 : *in ante diem V Kalendas Nouembres* « pour le 5^e jour avant les calendes de novembre ». Il arrivait aussi que le groupe *ante diem* disparût par abréviation : Cic., *At.* 11, 23, 2 : *is nuntiabat Quintum filium ad Caesarem profectum IIII Kal. Iun.*, c.-à-d. *ante diem quartum Kal. Iun.* ; Tac., *An.* 6, 25 : *decretumque ut quintum decimum Kalendas Nouembres... donum Ioui sacraretur*, c.-à-d. *ante diem quintum decimum Kal. Nouembres*.

Une attraction analogue à la précédente existe avec *post* : Cic., *Mi.* 44 : *post diem tertium quam...* « le 3^e jour après que... » (= *die tertio postquam*).

3° *Post* a en osco-ombrien un correspondant, qui gouverne l'ablatif. Peut-être y a-t-il un reste de cette construction dans *posthac* et *postea*, lesquels auraient à leur tour entraîné *antehac* et *antea*. Mais ces formes peuvent aussi s'expliquer par l'ablatif de point de départ combiné avec l'adverbe : « en avant » (*ante*) ou « après » (*post*) « à partir d'ici » (*hāc*), « de là » (*ea*).

Ante et *post* sont respectivement issus de **anti*, **posti*. A ces formes, renforcées d'une particule -*d(e)*, remontent les adverbes *antid* et *postid*, conservés dans *antidea* et *postidea* ; *postid* est, du reste, attesté : Pl., *Cas.* 130, au sens de « ensuite ». C'est sans doute d'après *postid* (*antid*), dont l'origine n'était plus perçue, qu'a été construite la locution *ad id locorum* (§ 63 c), tandis que *postid* et *postidea* étaient eux-mêmes pourvus d'un génitif partitif : *postid locorum*, *postidea loci* (Pl., *Cas.* 120, *Ci.* 784).

La forme **posti* était passée à *poste*, qui est encore attesté : Enn., *An.* 230 ; Pl., *As.* 915.

§ 188. Quelques prépositions ont gardé des traces de leur emploi ancien comme **particule autonome** :

ad au sens de « environ » avec un nom de nombre : Cés., *B. G.* 2, 33, 5 : *occisis ad hominum milibus quattuor* « 4.000 hommes environ ayant été tués » ;

de dans la locution *susque deque* « de bas en haut comme de haut en bas », c.-à-d. « d'une manière indifférente », en particulier avec *habere* (*ferre*) « ne pas se soucier d'une chose » (Pl., *Am.* 886 ; Cic., *At.* 14, 6, 1 ; etc.) ;

prae dans *i prae* (Pl., *Ps.* 241) « marche devant », en face de *i tu secundum* (Pl., *Am.* 551) « va en suivant », c.-à-d. « suis-moi » ;

prae et *pro* dans *prae quam* (Pl., *Tér.*) et *proquam* (Lucr.) « en comparaison de ce que » ; *prout* « selon que » ;

praeter dans *praeterpropter* (arch.) « tant bien que mal » ; *praeter quam* « sauf, excepté » ;

per comme renforcement d'adjectifs ou d'adverbes, dans le latin familier surtout : *perfacilis*, *perbene* ; parfois encore disjoint de la forme sur laquelle il porte : Cic., *Fa.* 3, 5, 3 : *per fore accommodatum tibi* « (qu')il te sera tout à fait avantageux » ; de *Or.* 1, 214 : *per mihi mirum uisum est* « il m'a paru tout à fait étonnant ». Plus rarement, avec des verbes : *perodi* « je déteste », en face de *odi* « je hais ».

D'autre part, beaucoup de prépositions étaient des **adverbes** qui continuaient à être employés comme tels : *ante*, *post*, *prope*, *propter*, *extra*, *intra*, *super*, etc., ou que l'on voit passer au rang de prépositions durant l'époque historique elle-même : *citra*, *infra*, *iuxta*, *palam*, *procul*, *simul*, etc. Plusieurs sont d'anciens cas nominaux : *penes* (loc. sans désinence) ; *circum*, *secundum* (accus.) ; *uersus*, *aduersus*, *trans* (nomin.) ; *extra*, *infra*, *supra* (abl.).

Dans Vg., *Én.* 12, 295 : (*orantem*) *desuper altus equo grauiter ferit*, on ne peut pas dire que *desuper* soit traité comme une préposition. L'auteur précise la forme casuelle (*equo*) par l'adverbe en les juxtaposant : « par en dessus, de son cheval il frappe... ». Même remarque pour *intus* dans Lucr. 4, 1091 ; Vg., *Én.* 7, 192. Ce sont des restes de la construction homérique ci-dessus mentionnée (§ 11), peut-être avec imitation savante.

§ 189. **Prépositions impropres.** — Certaines formes casuelles en voie de se fixer comme prépositions sont appelées **prépositions impropres** ; car, du fait de leur appartenance nominale, elles conservent à des degrés divers la possibilité d'avoir un complément déterminatif au génitif, lequel habituellement les précède.

Les principales sont les ablatifs *causâ* « en vue de, pour » et *gratiâ* « pour l'amour de, en vue de » (+ gén.), qui appartiennent à des substan-

tifs usuels : *sororis causa* (Pl., *Tri.* 686) « par égard pour ta sœur » ; *honoris causa* (formule) « pour faire honneur » ; *bestias hominum gratia generatas esse* (Cic., *N. D.* 2, 158) ; *exempli gratia* (Cic., *Of.* 3, 50) « pour prendre un exemple ». Au lieu du génitif du pronom personnel : *mei, tui, nostri, uestri causa*, c'est l'adjectif possessif en accord qui est, comme pour tout substantif, d'ordinaire utilisé : *mea, tua, nostra, uestra causa* « en vue de moi, de toi, de nous, etc. » : Cic., *Ver.* 5, 173 : *uestra reique publicae causa* « pour vous et pour l'État » ; de même : Pl., *Mi.* 754 : *nostra gratia* « par égard pour nous » (non class., toutefois, avec *gratia*). On rapprochera comme tendant à un emploi analogue l'ablatif *uitio (alicuius)* « par la faute de (quelqu'un) » ; cf. Cic., *Ph.* 2, 44 : *fortunae uitio*, et aussi, à l'époque impériale, *beneficio, merito (alicuius)* « grâce à qqn ».

D'autres prépositions impropres sont plus éloignées de leur origine nominale et n'ont plus toujours le génitif comme construction exclusive :

ergo « en raison de, à cause de » + gén. ; semble être composé de *ex* et de l'ablatif du substantif verbal de *rego* « je dirige ». Attesté surtout dans des formules : *uirtutis ergo, uictoriae ergo, funeris ergo*, mais repris à basse époque avec des sens différents. Sur *ergo* a été refait *erga* + accus., d'après *citra* et *ultra* en face de *citro, ultro* ;

fini (avec un doublet *fine* attesté depuis Lucrèce) « jusqu'à », ablatif du substantif *finis* : Caton, *Agg.* 113, 2 : *ansarum infimarum fini* « jusqu'au bas des anses ». Le génitif est concurrencé par l'ablatif : Pl., *Men.* 859 : *osse fini* « jusqu'à l'os », proprement « avec l'os pour limite » (apposition) ;

tenus « jusqu'à », substantif neutre parent de *teneo*. a) Avec le génitif, surtout en poésie : Cic., *Arat.* 83 : *lumborum tenus* « jusqu'aux reins ». b) Avec l'ablatif : Cic., *Dei.* 36 : *Tauro tenus* « jusqu'au Taurus » ; d'où les locutions de sens limitatif : *hactenus* « jusqu'ici seulement, en voilà assez » ; *catenus* « jusque-là », surtout corrélatif ; *quatenus* « dans la mesure seulement où » et « dans quelle mesure » ; *uerbo tenus* « jusqu'aux paroles (et pas plus loin) », c.-à-d. « en paroles seulement ». c) L'accusatif (Val. Fl. 1, 538) — d'après *usque* — est rare ;

pridie « la veille de », avec le génitif d'appartenance *eius diei* (§ 55), mais aussi avec l'accusatif d'après *ante* : *pridie eum diem* (Cic., *At.* 11, 23, 2) « la veille de ce jour-là » ; de même : *pridie Kalendas, Nonas, Compitalia*, etc.

Place des prépositions

§ 140. Les prépositions se sont en général fixées *devant* leur régime, comme l'indique leur nom même : *praepositio*, ou plus rarement

praeuerbium. Il arrivait cependant pour des raisons particulières que la préposition fût postposée, c.-à-d. suivît son régime, ou qu'elle fût insérée à l'intérieur de celui-ci, ou enfin qu'elle en fût séparée. Voir J. Marouzeau, *L'ordre des mots*, III, p. 35 sqq.

A) **Préposition postposée.** Les prépositions impropres *causā, gratiā, finī, tenus* suivent couramment (*ergo* toujours) leur complément. Ceci provient de leur origine nominale ; car anciennement le complément déterminatif de nom au génitif paraît s'être placé le plus souvent, comme l'adjectif, avant le déterminé.

Il y avait aussi une tendance ancienne à placer la préposition après un pronom complément : relatif, pronom personnel, démonstratif. Cet ordre a subsisté pour *cum* dans *mecum, tecum, nobiscum, uobiscum*, ainsi que dans *quicum* (abl. adverbial ; Pl., Tér., Lucr., etc.). Mais *cum quo, cum qua, cum quibus* se trouvent dès l'époque classique à côté de *quocum, quacum, quibuscum* ; et ils deviennent courants ensuite.

Une préposition monosyllabique autre que *cum* postposée au relatif s'est également maintenue dans quelques locutions administratives : *illud quo de agitur* (formule du préteur) « ce dont il s'agit » ; *dies || quam ad daros* (Tér., Ph. 523-4) « le jour auquel tu devais payer » ; *quos ad soleret* (sc. *referri*) *referendum censuit* (Cic., N. D. 2, 10) « ceux à qui on en réfère habituellement » ; cf. aussi *quoad*. Plus fréquemment postposées en pareil cas étaient les prépositions de deux ou trois syllabes : *inter, propter, contra, coram, penes, uersus* et — à un degré moindre — *aduersus, ante, circum, circa, sine, ultra* ; car leur forme plus pleine et le fait que beaucoup d'entre elles se rencontraient encore comme adverbes leur conféraient une certaine autonomie ; par ex. *quem propter* (Pl., Au. 786, Ru. 496), *quos inter* (Cés., B. G. 7, 33, 2 ; Cic., Ver. 3, 50), *haec inter* (Hor., S. 2, 6, 77), *hunc propter* (Lucr. 1, 90), *te aduersus* (Pl., Am. 750), *hos contra* (Cic., Fi. 5, 22), *te coram* (Hor., S. 1, 4, 95), etc.

Avec un substantif pour complément, ces mêmes formes ne sont guère postposées qu'en poésie, chez Tacite, etc. : *ancillas inter* (Ov., Am. 1, 11, 2), *portas propter* et *Cumas apud* (Lucr. 1, 316, et 6, 747), *Italiam contra* (Vg., Én. 1, 13), *Tiberim iuxta* (Tac., A. 2, 41), *patribus coram* (ibid. 3, 24), etc.

§ 141. B) **Préposition insérée.** Le plus souvent, la préposition est insérée après un adjectif ou un complément déterminatif au génitif,

mais le substantif qu'elle régit la suit normalement : *quam ob rem, quem ad modum, cuius de itinere* (Cic., *At.* 15, 23), *magna cum cura, paucos post dies, hanc aduersus urbem*, etc. Cette construction, qui mettait le déterminant en relief, est très répandue.

Parfois *inter* était intercalé entre les deux substantifs qui lui servaient de complément, ce qui établissait une liaison expressive entre le sens de cette préposition et sa place : Hor., *Ép.* 1, 4, 12 : *timores inter et iras* ; même chez César, *B. C.* 3, 6, 3 : *saxa inter et alia loca*. — C'est seulement dans la langue poétique que la préposition est insérée après le substantif complément et devant le déterminant de celui-ci : *tempore in omni* (Lucr. 1, 26), *ilice sub nigra* (Vg., *B.* 6, 54), ou — en dehors de *inter* — entre deux compléments coordonnés : *ceruices circum collumque* (Lucr. 2, 802), *Misenum apud et Rauennam* (Tac., *A.* 4, 5).

§ 142. C) Préposition disjointe de son complément. Ce cas est très rare ; car un lien étroit unit en latin la préposition à son régime. Et la liberté qui, dans l'usage ancien, lui permettait d'en être séparée et qu'illustrent les tmeses encore fréquentes du grec homérique, ne se manifeste plus que d'une manière exceptionnelle :

pour *per* dans les formules d'adjuration : Pl., *Men.* 990 : *per ego uobis deos atque homines dico* « au nom des dieux et des hommes (= *per deos...*), je vous dis » ;

dans le cas de l'enclitique *-que*, surtout après une préposition dissyllabique : *circumque ea loca, contraque legem, sineque exercitu*, etc. Pour *inter* et *propter*, cette disposition est même courante : *interque tumultum, propterque inuidiam*, sauf, semble-t-il, si le complément est un pronom : *inter nosque* (plutôt que *interque nos*).

Avec les prépositions monosyllabiques, *-que* était habituellement rejeté après le complément : *in rebusque, de prouinciaque, per uimque*, etc. (§ 485). Cependant, la disjonction par *-que* s'est maintenue dans la locution *exque re publica*, parfois aussi devant une forme du pronom *is* ou un démonstratif : *inque eam tribum* (C. I. L. 1², 583, 77), *exque ea pecunia* (Mon. Ancyra. 4, 53), *cumque eo* (Pl., *St.* 409), *proque hac opinione* (Cic., *Rep.* 3, 27), ou encore après une préposition répétée : Pl., *Cas.* 612 : *cum hac, cum istac cumque amica etiam tua* ; Cic., *de Or.* 1, 26 : *de temporibus deque uniuersa re publica*.

Quelques exemples de disjonction par l'enclitique *-ue* étaient également conservés : *C. I. L.* 1², 585, 7 : *inue formas* ; Cic., *Ph.* 5, 10 : *deue dictatura... deue coloniis*. On peut signaler aussi un passage comme Cic., *Of.* 2, 27 : *post uero Sullae uictoriam* ; mais la disjonction par un autre mot que les enclitiques *-que* et *-ue* est dans l'ensemble à peu près limitée aux poètes : Hor., *S.* 1, 3, 69-70 : *amicus dulcis... || cum mea compenset uitiis bona* ; Ov., *F.* 5, 12, 551 : *ultor ad ipse suos caelo descendit honores*, en particulier avec *circum* (Hor., *S.* 1, 6, 58-9 ; Vg., *Én.* 2, 278) et *inter* (Lucr. 6, 1004 ; Hor., *Od.* 3, 3, 37 ; Ov., *F.* 4, 363).

Reprise de la préposition

§ 143. Une préposition n'était pas nécessairement reprise devant un second complément, car la fonction de celui-ci, grâce à la désinence, était plus explicite que dans une langue dépourvue de flexion comme le français : Cic., *Rosc. Am.* 74 : *si per alios fecisse (sc. eum) dicis, quaero quos? seruosne an liberos?* « si tu prétends qu'il l'a fait par d'autres, je demande *par* qui? *par* des esclaves ou *par* des hommes libres? » ; de même : Cic., *C. M.* 15 : *a rebus gerendis senectus abstrahit. Quibus? an iis quae iuuentute geruntur et uiribus?* « la vieillesse détourne de l'activité. De laquelle? de celle de la jeunesse dans sa vigueur? ». Dans le dialogue : Tér., *Ad.* 961 : *quodnam ob factum? — multa, c.-à-d. ob multa.*

Aussi la préposition exprimée devant l'antécédent n'est-elle pas répétée devant le relatif : Nep. 5, 3, 1 : *incidit in eandem inuidiam quam (= in quam) pater suus* « il tomba dans la même impopularité que son père ».

Histoire ultérieure des prépositions

§ 144. La construction de certaines prépositions avec deux cas — laquelle n'était plus d'ailleurs qu'une survivance — tendit assez vite à être éliminée par la langue parlée. C'est le plus souvent l'accusatif qui a été généralisé, apparaissant dès les inscriptions de Pompéi pour *ab*, *cum*, *sine*, *pro* : *a puluinar* (*C. I. L.* IV, 2155), *cum discentes suos* (*ibid.*, 698), *sine dulcissimam Philote* (*ibid.*, 3710), *pro ferrum* (*ibid.*, 4603) ; dès

Pétrone pour *prae* : 39, 12 : *prae mala*, et 46, 1 : *prae litteras* ; plus tard pour *coram*, *de*, *ex*, — tandis que *ante*, *apud*, *propter*, *ob*, *per* se trouvent parfois avec l'ablatif (Wackernagel, *Vorles.* II, p. 216 ; Diehl, *Vulgärlat. Inschr.*, p. 166). A cette simplification contribuait l'affaiblissement des syllabes finales, et aussi de certaines nuances de sens, comme la distinction entre *ubi* et *quo*.

D'autre part, des prépositions nouvelles s'introduisaient :

foris « hors de » : accus. Grom. Lat. 364, 27 : *foris limites* ; Vulg., Itala, Grég. T., etc., à côté de *extra* ; — gén. Itala, *Matth.* 23, 26 (cod. 8) ; — abl. depuis Lucif. Cal., *Athan.* 2, 12 : *foris ecclesia*.

foras « hors de » : accus. *Peregr. Aeth.* 19, 9 : *foras ciuitatem* ; — gén. Apul., *Ap.* 50, 2 : *foras corporis* ; Itala, etc. ;

retro « derrière » : Apul., *M.* 6, 8 : *retro metas* « derrière les bornes », souvent dans l'Itala et la Vulgate ;

in giro « autour de » (= *circum*), avec accus. et abl. : *in giro parietes ecclesiac*, *Peregr. Aeth.* 3, 8 ; *in giro colliculo isto*, *ibid.* 14, 2 ; *per girum*, avec gén. : *per girum ipsius colliculi*, *ibid.* 13, 3 ;

de latus « à côté de », gén. : *de latus riu*, Grom. Lat. 324, 11 ; accus. : *de latus montem*, *ibid.* 324, 3 ; abl. : *de latus casa*, 319, 12. De là provient *latus* seul (> v. fr. *lez*) : *latus se*, *ibid.* 313, 6 et 19. Également, *aforis*, *deforis* et *deforas* (> fr. *dehors*), surtout avec le génitif.

Beaucoup d'autres juxtaposés, quoique surtout employés comme ad-
verbes, servaient aussi de prépositions : *ad prope*, *in ante*, *in contra* (fr. *encontre*), *circumcirca*, *de ex* (> fr. *dès*), *ab ante* (> fr. *avant*), *de abante* (> fr. *devant*), *de retro* (> fr. *derrière*), *de post* (it. *dopo*), *de sub*, *de subtus* (> fr. *dessous*), etc. ; par ex., Itala, *Leuit.* 10, 4 (cod. Lugd.) : *tollite fratres uestros abante faciem sanctuarii* « ôtez de devant le sanctuaire » ; C. I. L. VIII, 9162, 7 : *de post cuius morte* « après (depuis) la mort duquel » ; *Mul. Chir.* 455 : *de subtus pedes* « dessous les pieds » (Bourciez, *Éléments*, § 125).

Pour désigner la cause et le motif, *ob* et *propter* furent dans le latin vulgaire remplacés par *pro* ; cf. C. I. L. III, 3493 ; déjà Cic., *de Or.* 1, 234 : *quem omnes amare meritissimo pro eius eximia suauitate debemus*.

La préposition grecque κατά (avec l'accusatif) « selon », introduite par le latin des traducteurs de l'Évangile : *euangelium cata Matthaeum* (Cypr., *Test.* 1, 10), a pris ensuite un rôle important comme distributif (§ 220).

DEUXIÈME PARTIE

LA PHRASE SIMPLE
ET SES ÉLÉMENTS

CHAPITRE PREMIER

L'ACCORD

§ 145. On appelle **accord** — ou plus spécialement **accord grammatical** — le rapport de dépendance établi dans la phrase entre des mots formant groupe, de telle manière que la forme de l'un commande celle de l'autre. Cet accord peut se faire en cas, en genre, en nombre, en personne. Il se produit généralement entre le sujet et le verbe, entre le sujet et l'attribut, entre le substantif et son épithète, entre le substantif et son apposition, entre le relatif et son antécédent.

L'accord est le plus souvent « de règle » en latin. Mais il y a des traces d'une liberté plus grande, qui représente un état ancien où les mots de la phrase étaient dans un rapport moins strict de dépendance. Ainsi, en grec, dans Hom., *Od* 6, 155-7 : μάλα πού σφισι θυμὸς ἥ... λαίνεται... ἥ λευσσόντων « leur cœur doit être vraiment à la joie quand ils aperçoivent... », le datif σφισι a une apposition (λευσσόντων) au génitif. En v. latin, on trouve encore des exemples approchants, telles les deux phrases suivantes empruntées à des textes non littéraires :

Sénatus-consulte des Bacchanales (186 av. J.-C.), l. 19 sqq. : (*censuere*) *homines plous V oinuorsei uirei atque mulieres sacra ne quisquam ἥ fecisse uolet, neue inter ibei uirei plous duobus, mulieribus plous tribus ἥ aruise uelent, nisei de pr. urbani senatuosque sententia ad...* « qu'il n'y eût pas plus de cinq personnes en tout, hommes et femmes, à vouloir célébrer le culte et qu'il n'y eût pas parmi eux plus de deux hommes, plus de trois femmes, à moins que ce ne fût du consentement du préteur urbain et du Sénat ». Le premier verbe (*uelet*) s'accorde avec le pronom singulier *quisquam*, qui reprend le sujet *homines*, et cependant la proposition suivante a son verbe

au pluriel (*uelent*). En outre, l'ablatif *mulieribus* remplace le nominatif attendu *mulieres*, sans doute par attraction avec *duobus... tribus*.

Formule du style curial rapportée par Tite-Live 26, 33, 14 : *quod senatus iuratus, maxima pars, censeat, qui adsient, id uolumus iubemusque* « ce que le sénat décidera après serment (dans) la majorité (de) ses membres présents, nous le voulons et ordonnons ». Le groupe *senatus iuratus* est apposé à *pars*, alors qu'il équivaut à un complément au génitif : *maxima pars senatorum*, c.-à-d. *quod maxima pars senatorum qui adsint, postquam iurati sint, censeat, id uolumus iubemusque*. Les subjonctifs *adsint* (*sint*) *censeat* sont, en outre, les équivalents des futurs *aderunt* (*erunt*) *censebit* (§ 267).

Tout un travail d'analyse s'est accompli pour substituer à l'indépendance première des éléments de la phrase les relations précises de la construction grammaticale. Néanmoins, celles-ci ne s'établirent jamais pleinement. Une tendance subsista toujours à faire l'accord par attraction ou selon le sens, et cela non seulement dans la langue parlée ou vulgaire, moins stricte et moins exigeante, mais dans le latin littéraire lui-même, qui présente ainsi de nombreuses « particularités » d'accord.

Accord du verbe

§ 146. Le verbe s'accorde avec le sujet en nombre, et — si celui-ci est un pronom personnel — également en personne. Si c'est un relatif, le verbe se met à la personne de l'antécédent : Pl., *Ps.* 611 : *non uidere dignus qui liber sies* « tu ne parais pas digne d'être libre » ; Vg., *Én.* 9, 427 : *me, me adsum qui feci* « me voici, c'est moi qui ai tout fait ».

Comme le verbe latin contenait en lui-même un sujet implicite (*feci* = « j'ai fait », *fecisti* = « tu as fait »), tout sujet exprimé était une apposition explicative au verbe, et il n'y avait pas toujours une concordance rigoureuse. En v. latin, un pronom indéfini ou interrogatif singulier se rencontre parfois auprès d'un verbe à la 1^{re} ou à la 2^e personne du pluriel : Pl., *Ép.* 398-9 : *heus foras || exite huc aliquis* « hé là, sortez, quelqu'un » (un individu sur la pluralité interpellée) ; *Am.* 1071 : *neque nostrum quisquam sensimus* « nous ne nous en sommes pas aperçus, personne

d'entre nous » ; *Men.* 1119 : *uter eratis, tun an ille, maior?* « vous étiez (de vous deux), toi ou lui, lequel le plus âgé » ? Cette construction réapparaît en poésie : Vg., *Én.* 4, 625 : *exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor* « sors, qui que tu sois, de mes os, mon vengeur » ; cf. Hor., *Od.* 3, 27, 51. On rencontre aussi parfois un substantif ainsi apposé à une 1^{re} personne : *Nep.* 2, 9, 2 : *Themistocles ueni ad te* « moi, Thémistocle, je suis venu auprès de toi » (— Thucyd. 1, 137, 4 : *Θεμιστοκλῆς ἦκω παρὰ σέ*) ; *Liv.* 30, 30, 29 : *Hannibal peto pacem* « moi, Hannibal, je demande la paix » ; cf. Ov., *M.* 12, 499 : *populus superamur ab uno* ; *Her.* 17 (16), 102 ; Vg., *Én.* 3, 310, et aussi Hor., *A. P.* 24-25 (§ 166). — Le grammairien Priscien, qui ne comprenait plus cette construction, y voit un solécisme : *G. L. K.* II, 448, 20 sqq. : *nam si dicam 'lego Cicero', soloecismus est, nisi addidero pronomem, dicens 'lego ego Cicero'.*

Accord de l'attribut

§ 147. L'attribut s'accorde avec le sujet en genre, en nombre et en cas. Toutefois, si l'attribut est un substantif, l'accord en nombre n'a pas toujours de raison d'être : type *captiui militum praeda fuerunt* « les captifs furent le butin des soldats » ; et l'accord en genre ne peut se faire que si l'attribut est un substantif ayant — ce qui est rare — une double forme : *dominus / domina, effector / effectrix*, etc. : Cic., *Fi.* 2, 55 : *(pecunia) est... effectrix multarum et magnarum uoluptatum*, *Rosc. Am.* 75 : *uita autem haec rustica... iustitiae magistra est* ; mais, sans adaptation possible de forme : Cic., *Of.* 3, 72 : *quoniam iuris natura fons sit...* « puisque la nature est la source du droit » ; *N. D.* 2, 58 : *mundi natura... artifex ab eodem Zenone dicitur*.

L'attribut — comme le verbe — n'avait pas un lien étroit avec le sujet, et son caractère d'apposition est encore sensible dans la phrase nominale : *facilis descensus Averno* (Vg., *Én.* 6, 126) « facile (est) la descente vers l'Averne ». Cela permet à l'adjectif attribut de se trouver au neutre avec valeur généralisante en face d'un sujet masculin ou féminin : *turpitudine peius est quam dolor* (Cic., *Tu.* 2, 31) « la honte est chose pire que la douleur » ; de même : Vg., *B.* 3, 80 : *triste lupus stabulis* « c'est une chose funeste pour les étables que le loup » ; Tac., *H.* 5, 5 : *parentes, pueros, fratres uilia habere* « tenir parents, enfants,

frères pour objets de vil prix ». Du reste apparaît la périphrase concurrente avec *res* : Cic., *Tu.* 3, 3 : *est enim gloria solida quaedam res* ; Ov., *Pont.* 2, 7, 37 : *res timida est omnis miser*.

§ 148. Grâce à cette indépendance, le verbe ou l'attribut — dans la langue non littéraire — se fixaient facilement à l'impersonnel en face d'un substantif qui aurait pu en être le sujet grammatical : Caton, *Agr.* 135, 4 : *reliquum erit pedes XLVI* « il restera 46 pieds » ; *ibid.* 144, 5 : *accedit oleae salsae modii V* « on y ajoute 5 mesures d'huile salée » ; à époque tardive : *Chron. Alex. chron.* I, p. 94, 22 : *factum est dispersio*. Voir Löfstedt, *Synt.* I², p. 1 sqq.

Dans quelques formules archaïques à l'ablatif absolu, le participe — placé en tête — restait également invariable au singulier : *absente nobis* (Tér., *Eu.* 649) « en notre absence » ; *praesente nobis* (Pl., *Am.* 400, d'après Non. 76, 14) ; *praesente his* (Accius 428 Ribb.) ou *amicis* (Pomp. Bonon. 47 Ribb.) ou *multis* (*Rhet. Her.* 4, 16 ; var. *praesentibus*) ; *astante ciuibus* (C. I. L. V, 895). En bas latin : Grég. T., *H. F.* 5, 14 : *excepto filiabus*, et, avec l'accusatif, Jord., *Get.* 1, 6 : *excepto oppida uel possessiones*, comme dans le fr. « excepté, vu, étant donné... ». La place du participe à l'initiale était pour beaucoup dans ce manquement à l'accord.

Accord du verbe ou de l'attribut avec deux ou plusieurs sujets

§ 149. Lorsque le verbe ou l'attribut avaient deux ou plusieurs sujets, l'accord se faisait soit avec l'ensemble des sujets, soit avec un seul d'entre eux.

A) Dans l'accord avec l'ensemble — plus conforme à la logique et qui a été généralisé, ou presque, en français — le verbe se met au pluriel, même si tous les sujets sont au singulier : Cic., *Caec.* 27 : *A. Atilius et eius filius L. Atilius dixerunt*. En outre, la 1^{re} personne l'emporte sur la 2^e, la 2^e sur la 3^e : Cic., *Fa.* 14, 5, 1 : *si tu et Tullia... ualelis, ego et suauissimus Cicero ualemus* « si Tullia et toi vous allez bien, mon très aimable Cicéron et moi-même nous allons bien ».

L'attribut est également au pluriel, au cas et au genre des sujets : Cic., *Fi.* 2, 74 : *mene et Triarium dignos existimas...?* « nous juges-tu

Triarius et moi-même dignes...? ». Si les sujets sont des personnes de genre différent, c'est avec le masculin que se fait l'accord : *mihi pater et mater mortui sunt*, cf. Tér., *Eu.* 517-8. Si les sujets sont des noms de choses de genre différent, l'attribut se met au pluriel neutre : Liv. 35, 21, 4 : (*nuntiatum est*) *Formiis portam murumque de caelo tacta esse* « (on annonça) qu'à Formies une porte et la muraille avaient été frappées de la foudre ». Certains écrivains (Sal., Liv., Tac., etc.) ont parfois employé abusivement ce neutre avec des sujets de même genre, surtout féminins : Sal., *C.* 20, 2 : *ni uirtus fidesque uostra satis spectata mihi forent* « si votre valeur et votre loyauté n'étaient pleinement connues de moi », au lieu de *spectatae* ; Tac., *H.* 3, 70 : *pacem et concordiam uictis utilia... esse*.

B) L'accord avec un seul des sujets implique un souci moindre de la logique et une structure de phrase plus libre. Il a lieu d'ordinaire avec le plus proche : Cic., *Flac.* 11 : *nisi nostri mores ac disciplina plus ualeret* ; Cat. 4, 1 : *uideo... in me omnium uestrum ora atque oculos esse conuersos*. Mais on le trouve aussi avec le sujet le plus éloigné, surtout si celui-ci est en même temps le plus important ou le plus caractéristique : Cic., *N. D.* 1, 82 : *ne fando quidem auditum est crocodilum* (masc.) *aut ibim* (fém.) *aut felem* (fém.) *esse uiolatum ab Aegyptio* « même de tradition orale on n'a jamais entendu dire qu'un crocodile, un ibis ou un chat ait été mis à mal par un Égyptien ».

Quand, avec deux sujets au singulier et de même genre, le verbe reste au singulier et que l'attribut, s'il y en a un, prend leur genre comme dans la phrase *temeritas ignoratioque uitiosa est* (Cic., *Fi.* 3, 72), on ne peut pas dire qu'il y ait strictement accord avec un seul des sujets ; ce sont plutôt les deux sujets qui sont considérés comme n'en formant qu'un seul.

§ 150. Répartition. — L'accord avec l'ensemble paraît plus fréquent, lorsque les sujets sont des personnes ; l'accord avec un seul, si ce sont des noms de choses ou bien des noms de personnes et de choses mêlés (J. Lebreton, *Études*, p. 2 sqq.).

Du reste, quelle que soit la nature des sujets, l'accord avec un seul était appelé par des raisons particulières de sens ou de construction :

a) Les sujets désignent des personnes agissant séparément : Liv. 25,

19, 6 : *consules... diuersi, Fuluius in agrum Cumanum, Claudius in Lucanos abiit* « les consuls partirent dans des directions opposées... Fulvius pour le territoire de Cumes, Claudius en Lucanie ».

b) Les sujets se ramènent à une notion unique : Cés., *B. G.* 2, 19, 1 : *ratio ordoque agminis aliter se habebat* « l'ordre et la disposition de la colonne étaient autres ».

c) Le verbe précède, et les sujets ne sont pas encore tous présents à l'esprit de celui qui parle : Cic., *Ver.* 4, 92 : *dixit hoc apud nos Zosippus et Ismenias, homines nobilissimi* « c'est ce qu'ont dit devant vous Zosippus et Ismenias, personnages très considérables » ; de même, à l'ablatif absolu : *auctore Metello et P. Mucio* (Cic., *Rep.* 1, 31) ; cf. *absente nobis* (§ 148). Également sur les inscriptions : *C. I. L.* VI, 25169, 5 sqq. : *fecit Publilia... et Publilius* ; 28882, 11 sqq. : *fecit M. Varenus... et Vibia*.

d) Le verbe est intercalé après le premier sujet : Cic., *Tu.* 1, 3 : *si quidem Homerus fuit et Hesiodus ante Romam conditam* ; de *Or.* 2, 40 : *Catulo audiente et Caesare*.

e) Un mot répété par anaphore détache chacun des sujets : Cic., *At.* 14, 8, 2 : *quid Galli, quid Hispani, quid Sextus agat uehementer exspecto* « je suis dans une vive attente de ce que vont faire les Gaulois, les Espagnols et Sextus ». Également, avec des sujets séparés par *neque... neque*, ou par une particule disjunctive *aut, siue, uel, -ue*, cf. ci-dessus Cic., *N. D.* 1, 82. Cependant, même avec *aut... aut*, et plus encore avec *et... et*, l'accord avec l'ensemble n'est pas rare.

Enfin, de nombreux cas d'espèce montrent combien l'usage de la langue était souple et quelle variété d'expression il offrait à l'écrivain : Cic., *Fa.* 6, 3, 4 : *mihi tu, tui, tua omnia maximae curae sunt : estis* eût été choquant auprès du neutre *omnia* ; *ibid.* 13, 8, 1 : *et tu et omnes homines sciunt* (au lieu de *scitis*) ; Hor., *S.* 2, 6, 65-66 : *o noctes cenaeque deum quibus ipse meique || ante Larem proprium uescor* « repas divins que je prends, mes amis et moi-même... » : *ipse* et *mei* sont proprement apposés au sujet inclus dans *uescor* ; etc.

Cas d'attraction entre verbe, sujet et attribut

§ 161. Dans le groupe formé par le verbe, l'attribut et le sujet, le latin n'établissait pas toujours des distinctions aussi rigoureuses que celles auxquelles nous a accoutumés le développement de l'analyse grammaticale. Et l'on observe entre ces termes divers cas d'accord par le voisinage, c.-à-d. par assimilation mécanique ou attraction.

Attraction exercée par un substantif attribut. — Le verbe s'accorde couramment avec un substantif attribut intercalé entre le sujet et lui : Cic., *Div.* 2, 90 : *non omnis error (masc.) stultitia dicenda est* « toute erreur ne doit pas être appelée sottise » ; Liv. 1, 1, 3 : *gens uniuersa Veneti appellati (sunt)* « l'ensemble de la nation a reçu le nom de Vénètes », comme en grec, Hérod. 2, 15 : *αἱ Θῆβαι Αἴγυπτος ἐκαλέετο*. Très rare est l'accord grammatical : Ov., *M.* 1, 292 : *omnia pontus erant* « tout n'était que mer » (faut-il d'ailleurs lire *erat*?).

D'autre part, le pronom relatif ou démonstratif, en rapport comme sujet avec un substantif attribut qui le définit, prend le genre et le nombre de ce dernier : Pl., *Ep.* 431 : *haec est stultitia* « c'est de la folie », et non *hoc est stultitia*. De même : Cic., *Fi.* 2, 30 : *quam (= quod) nemo unquam uoluptatem appellauit, appellat* « il appelle plaisir ce que personne n'a jamais ainsi appelé » ; cf. Sal., *C.* 51, 14 : *quae (= ce qui) apud alios iracundia dicitur, ea (= cela) in imperio superbia atque crudelitas appellatur, e.-à-d. quod... dicitur, id... appellatur*.

Le grec employait concurremment le pronom au neutre : Plat., *Phaedr.* 245 c : *τοῦτο πηγή καὶ ἀρχὴ κινήσεως*, cf. Cic., *Tu.* 1, 53 — usage plus conforme à la logique et qui s'est généralisé en français. En latin, il commence seulement à apparaître, à partir de l'époque impériale et surtout dans les phrases négatives : Vg., *Én.* 3, 173 : *nec sopor illud erat* « ce n'était pas là un songe » ; Liv. 2, 38, 5 : *si hoc profectio et non fuga est* « si c'est là un départ, et non pas une fuite », en face de Cic., *Ph.* 7, 14 : *quanquam illa (= illud) legatio non est* ; Sén., *Tranq.* 2, 4 : *id tranquillitas erit* ; Tac., *H.* 1, 49 : *ut quod segnitia erat, sapientia uocaretur* (reprise du passage précédent de Salluste) ; Grég. T., *II. F.* 2, 37 : *et hoc herba est*. Le français dit : « c'est ma mère », l'italien : « questa è mia madre ».

Pour l'interrogatif, les deux tours coexistent : Cic., *Par.* 27 : *quae est enim ciuitas?* « qu'est-ce qu'une cité? », et Dom. 72 : *quid est enim exsul?* « qu'est-ce qu'un exilé? ». Le neutre paraît même plus fréquent.

§ 152. Attraction exercée par un nom attenant au sujet. — Le verbe et l'attribut s'accordent parfois avec un substantif placé entre eux et le sujet, mais attenant à celui-ci. Cette attraction est déterminée par :

une apposition au sujet : Cic., *Pomp.* 11 : *Corinthum (fém.) patres uestri, totius Graeciae lumen, extinctum esse uoluerunt* « Corinthe, la

lumière de toute la Grèce, vos ancêtres ont voulu qu'elle fût éteinte » ; — une locution restrictive : Cic., *Ph.* 4, 9 : *quis illum igitur consulem nisi latrones putant?* « qui le considère comme consul sinon les brigands? » ; — une comparaison introduite par une conjonction : Cic., *Br.* 262 : *omni ornatu orationis tamquam ueste detracta* « tout ornement étant dépouillé comme un vêtement » (au lieu de *detracto*), ou par un tour corrélatif : Cic., *Fa.* 6, 4, 3 : *me non tantum litterae... quantum longinquitas temporis mitigavit* « c'est moins l'étude des lettres que le temps qui m'a consolé » (au lieu de *mitigarunt*), ou par *quam* complètement du comparatif : Cic., *At.* 1, 15, 1 : *non dubito quin celerius tibi hoc rumor quam ullius nostrum litterae nuntiarint* « je ne doute pas que la renommée ne t'en ait informé plus vite que les lettres d'aucun de nous » (au lieu de *nuntiarit*).

Aussi quand le sujet est formé des locutions *amplius* (*plus*) *quam* « plus de » ou *minus quam* « moins de », le verbe s'accorde avec l'indication numérique qui les suit : Liv. 39, 31, 13 : *nec plus quam quattuor milia hominum effugerunt* « il ne s'échappa pas plus de 4.000 hommes ».

§ 153. **Attraction de l'attribut au datif.** — Cette attraction est courante auprès de l'impersonnel *licet* par accord avec son datif complément : Cic., *Tu.* 1, 33 : *licuit esse otioso Themistocli* « il était loisible à Thémistocle de vivre loin des affaires ».

L'accusatif appelé par la tournure infinitive n'est pas inconnu : Cic., *Balb.* 29 : *ciui Romano licet esse Gaditanum* « il est permis à un citoyen romain d'être citoyen de Gadès ». Mais l'attraction au datif attestée depuis Plaute (*Ep.* 338) est bien plus fréquente. Elle s'étendait aussi à des tours voisins : Hor., *Ép.* 1, 16, 61 : *da mihi... iusto sanctoque uideri* « accorde-moi de paraître juste et probe » ; Ov., *M.* 8, 554-5 : *nec fortibus illic || profuit armentis nec equis uelocibus esse* « il ne servit alors ni aux bœufs d'avoir la force ni aux chevaux d'être rapides » ; ou encore : Cic., *Marc.* 33 : *quia non est omnibus stantibus necesse dicere* « il n'est pas nécessaire que tous parlent en personne » ; Liv. 23, 29, 5 : *quibus... in recentem equum ex fesso armatis transultare mos erat* « qui avaient coutume de sauter en armes... » ; Val. Max. 3, 6, 3 : *chlamydato sibi et crepidato... ambulare deforme (esse) non duxit* « il ne considéra pas comme inconvenant pour lui de sortir en chlamyde et en sandales ». Cf., au contraire, à l'accusa-

tif : Tér., *Hau.* 388 : *expedit bonas esse uobis* « vous avez avantage à être honnêtes » ; Liv. 29, 23, 9 : *ne sibi... arma... aut haec aut illa, abnuentem alteram societatem, sequi necesse sit* « afin de ne pas être dans l'obligation de suivre tel ou tel parti, en renonçant à l'autre alliance ».

§ 154. L'attraction au datif avait également lieu dans les locutions *mihi nomen est*, *alicui nomen dare* (*indere, facere*), etc. Chez Plaute, elle est habituelle : *Men.* 77 : *iuuentus nomen fecit Peniculo mihi* « les jeunes gens m'ont donné pour nom « la Brosse » (= *Peniculus*) » ; elle joue même dans le dialogue, lorsque le nom propre est donné en réponse : *Men.* 1131 : *quid erat nomen nostrae matri?* — *Teuximarchae*. Cicéron préfère l'accord grammatical. Mais il y eut toujours flottement entre les deux constructions : Cic., *Ver.* 5, 16 : *cui Geminio cognomen est*, en face de 4, 118 : *sons... cui nomen Arethusa est* (s'il ne faut pas lire *Arethusae'st*), ou encore : Vg., *Én.* 1, 267-8 : *puer Ascanius cui nunc cognomen Iulo || additur*, en face de Liv. 1, 1, 11 : *cui Ascanium parentes dixere nomen*, cf. Vg., *Én.* 3, 693.

Rien ne permet d'affirmer que le datif ait été en pareil cas un vulgairisme. La construction ancienne était celle de l'attribut au nominatif indépendant : Ov., *M.* 15, 96 : *aetas cui fecimus 'aurea' nomen* (§ 16). Le datif fut un moyen de le rattacher à la phrase. Le génitif explicatif en fut un autre : Tac., *A.* 14, 50 : *libris quibus nomen codicillorum dederat* « livres qu'il avait intitulés *Mon Testament* » ; cf. Suét., *Dom.* 10, 5.

§ 155. *Accord du superlatif relatif en fonction d'attribut.* — Il n'y a pas comme en français attraction au genre du complément ; le superlatif relatif attribut s'accorde grammaticalement avec le sujet : Cic., *N. D.* 2, 130 : *Indus qui est omnium fluminum maximus* « l'Indus qui est le plus grand de tous les fleuves ». L'attraction en genre n'apparaît qu'isolément : dans Plin., *Nat.* 9, 20 : *uelocissimum omnium animalium... est delphinus*, elle était facilitée par le rejet du sujet en fin de phrase.

Pour l'apposition, c'est exceptionnellement que l'on trouve chez Horace : S. 1, 9, 4 : *quid agis, dulcissime rerum?* « que deviens-tu, ma très douce chose? » ; cf. Ov., *A. Am.* 1, 213.

Accord de l'adjectif épithète

§ 156. L'adjectif épithète s'accorde — comme l'attribut — en genre, en cas et en nombre avec le substantif. Mais le groupe ainsi formé a été de tout temps plus fortement lié que celui du sujet avec l'attribut.

Aussi les manquements à l'accord grammatical — en dehors de quelques cas de syllepse (§ 164) — sont-ils très peu nombreux.

Si l'adjectif épithète se rapporte à deux ou plusieurs substantifs, il n'y a — contrairement à ce qui a lieu pour l'attribut — qu'une façon de faire l'accord, c.-à-d. avec un seul des deux termes. Comme précédemment (§ 149 B), c'est d'ordinaire le plus proche : Cés., *B. C.* 1, 36, 3 : *reliquas merces commeatusque... reseruant* ; Cic., *de Or.* 3, 82 : *cum uitam tuam ac studia considero*, — parfois cependant le plus éloigné, quand c'est aussi le plus important : Liv. 24, 2, 3 : *urbem ac portum moenibus ualidam*.

S'ils sont tous deux du même genre et au singulier, l'adjectif se met également au singulier : Cic., *Ver.* 4, 71 : *tota Asia Graeciaque*.

Hors de la langue littéraire, l'accord avec l'ensemble a cependant laissé quelques traces : Pl., *Mer.* 659 : *patrem atque matrem... meos* (formule, cf. aussi Naev., *Com.* 95 Ribb.) ; Plin., *Nat.* 14, 45 : *circa captas Carthaginem ac Corinthum* ; ou encore C. I. L. VIII, 21496 : *sanctorum Petri et Pauli*, en face de C. I. L. XII, 936 : *sancti Petri et Pauli*.

§ 157. Dans le cas inverse de deux ou plusieurs adjectifs épithètes se rapportant à un même substantif et désignant chacun un être ou un objet distinct, il y a hésitation, comme du reste en français, pour le nombre du substantif. On le trouve, en effet, au singulier et au pluriel : Cic., *Ph.* 3, 7 : *legionis Martiae quartae* « la légion Martia et la quatrième » (le substantif précède), à côté de Br. ap. Cic., *Fa.* 11, 19, 1 : *quartam et Martiam legiones* « les légions IV et Martia » (les adjectifs précèdent). La répétition du substantif est plus rare et répond à des raisons d'insistance et de clarté : Cic., *Ph.* 5, 53 : *legioni Martiae et legioni quartae* « la légion Martia et la quatrième légion ».

Accord du substantif en apposition

§ 158. Le substantif en apposition à un autre substantif s'accorde avec lui en cas, puisqu'il a la même fonction dans la phrase. Mais, comme pour le substantif attribut (§ 147), l'accord en genre et en

nombre n'a rien de nécessaire : Cic., *de Or.* 1, 13 : *ut omittam... illas omnium doctrinarum inuentricas Athenas*, en face de Cic., *At.* 1, 8, 3 : *Tulliola, deliciolae nostrae, tuum munusculum flagitat.*

L'apposition n'était rattachée que par un lien très faible, et l'accord en genre et en nombre n'est pas toujours pratiqué là où il était possible : Liv. 5, 47, 3 : *ne canes quidem, sollicitum animal* (singulier de l'espèce), spécialement avec un pluriel poétique : Vg., *Én.* 8, 729 : *clipeum Volcani, dona parentis*, ou encore Lucr. 1, 86 : *ductores Danaum delecti, prima uirorum* (hellénisme) ; etc. On a vu (§ 16) que, sur les inscriptions en langue vulgaire, l'accord en cas subissait aussi des manquements.

Cicéron lui-même a écrit : *Ph.* 2, 58 : *sequebatur raeda cum lenonibus, comites nequissimi* (en rapportant l'apposition à tout le groupe *raeda cum lenonibus*).

Dans la langue littéraire, une apposition, dont le caractère explicatif est souligné par la présence de *dico* « je veux dire », garde le cas du substantif qu'elle complète : Cic., *Tu.* 5, 105 : *quid est enim dulcius otio literato, iis dico litteris quibus infinitatem rerum atque naturae... cognoscimus?* « quoi de plus agréable qu'un loisir consacré aux études, je veux dire à ces études qui nous permettent de connaître...? » ; cf. *Cael.* 32. Si, toutefois, le substantif, auquel se rattache l'apposition, est au nominatif, le heurt grammatical paraît trop grand, et l'apposition se met à l'accusatif comme complément de *dico* : Cic., *Tu.* 4, 36 : *haec tabificae mentis perturbationes sunt, aegritudinem dico et metum.*

§ 159. Le substantif auquel se rapportent en apposition deux ou plusieurs substantifs singuliers et désignant chacun un être ou un objet distinct se met au pluriel comme en français : *Isara Rhodanusque amnes* (Liv. 21, 31, 4) « les fleuves Isère et Rhône ». Au pluriel également est le gentilice accompagné de prénoms désignant autant de personnes de la même famille : Cic., *C. M.* 29 : *Cn. et P. Scipiones* « Cnaeus et Publius Scipion » ; *Br.* 136 : *C. L. Memmii* « Caius et Lucius Memnius ». Le singulier est exceptionnel : Sal., *J.* 42, 1 : *Tib. et C. Gracchus* ; cf. Suét., *Cés.* 80, 7, — alors qu'en français il est devenu courant : « Pierre et Louis Dupont. »

Accord du relatif avec l'antécédent

§ 160. Le relatif se trouve pris entre son antécédent avec lequel il s'accorde en genre et en nombre et la proposition qu'il introduit, laquelle lui impose son cas. S'il a deux ou plusieurs antécédents, il s'accorde — comme l'attribut — soit avec l'ensemble : Cés., *B. G.* 6, 37, 8 : *Cottae et Titurii calamitatem, qui in eodem occiderint castello* « le malheur de Cotta et de Titurius qui sont tombés dans le même fortin », — soit avec un seul des termes : *ibid.* 4, 24, 4 : *non eadem alacritate ac studio quo... uti... consuerant utebantur* « ils n'avaient pas l'entrain et l'ardeur qu'ils manifestaient habituellement » ; cf. aussi Cic., *Font.* 12 : *ex iis generibus hominum et ciuitatum qui... bella... gesserunt* (accord avec l'antécédent le plus éloigné).

§ 161. CAS D'ATTRACTION. — Dans le groupe ANTÉCÉDENT/RELATIF, certaines libertés d'accord subsistaient, facilitées par la double appartenance du relatif et qui se manifestent par divers cas d'attraction :

I) Attraction du relatif au genre d'un substantif qui est son attribut dans la proposition relative : Cés., *B. G.* 7, 68, 1 : *Alesiam, quod est oppidum Mandubiorum, iter facere coepit* « il fit route vers Alésia qui est la place forte des Mandubii » (= *quae*) ; même si l'antécédent est un nom de personne : Cic., *Ph.* 5, 39 : *Pompeio patre, quod imperii populi Romani lumen fuit, extincto...* « Pompée, son père, qui fut la lumière de l'empire romain, étant mort... ». Cette attraction, au fond identique au tour *quae apud alios iracundia dicitur* (§ 151), s'exerce de préférence, lorsque la proposition relative a la valeur d'une parenthèse explicative, faiblement liée à la principale.

Lorsque l'antécédent est du type *urbs Roma, flumen Rhodanus*, l'attraction signalée n'a d'ordinaire pas lieu, le relatif s'accordant grammaticalement avec le nom commun de la locution : Liv., 21, 61, 6 : *Atanagrum urbem, quae caput eius populi erat, circumscdit*, en face de 23, 11, 11 : *Capuam, quod caput... Italiae... sit*. Quand le substantif attribut est un

mot grec, il n'y a pas d'usage fixe : Cic., *Fi.* 1, 21 : *imagines quae εἰδωλα nominant*, et *ibid.* 5, 17 : *appetitum animi quem ὁρμήν Graeci uocant*.

§ 162. II) Attraction de l'antécédent au cas du relatif. Lorsque cette attraction se produit, l'antécédent est habituellement enclavé dans la proposition relative, et souvent ensuite repris dans la principale par l'anaphorique *is* ou un démonstratif : Cic., *Tu.* 1, 41 : *quam quisque norit artem, in hac se exerceat* « que chacun s'exerce dans l'art qu'il connaît ».

Mais, dans la langue parlée, l'antécédent — au lieu d'être ainsi enclavé — était parfois laissé en suspens *devant* le relatif, le plus souvent au nominatif ou à l'accusatif : Pl., *As.* 621 : *patronus qui uobis fuit futurus, perdidistis* « le patron que vous deviez avoir, vous l'avez perdu » ; *Am.* 1009 : *Naucratem quem conuenire uolui, in nauī non erat* « Naucrètes que je voulais rencontrer n'était pas sur le navire » ; également Pétr. 134, 8 : *hunc adulescentem quem uides, malo astro natus est* ; Caton, *Or. fragm.* 32, 2 (Jordan, p. 54) ; Tér., *Eu.* 653 ; Var., *L. L.* 8, 41 ; *Peregr. Aeth.* 13, 4 ; Grég. T., *Martyr.* 66 (Bonnet, p. 523 n.) ; etc. ; — très rarement au datif : Pl., *Tru.* 745 : *illis quibus inuidetur, i rem habent*. Un seul exemple appartient à la langue littéraire : Vg., *Én.* 1, 573 : *urbem quam statuo, uestra est* (paroles de Didon ; valeur affective : il est qualifié de solécisme par Donat, *G. L. K.* 4, 394, 3 sqq.). La correspondance de Cicéron en présente une trace dans une lettre de Pompée : *At.* 8, 12^a, 4 : *arma quae ad me missuri eratis, iis censeo armetis milites*.

Dans certains cas extrêmes, l'attraction s'exerçait sur un antécédent, non plus détaché, mais faisant partie de la construction grammaticale de la phrase : Caton, *Agr.* 34, 2 : *in creta et uligine et rubrica et ager (= agro) qui aquosus erit, semen... serito* « sème de préférence dans l'argile, dans l'humidité, dans la terre rouge et un sol qui soit imprégné d'eau » ; du reste, l'éloignement de *ager* par rapport à *in* affaiblissait le sentiment de sa dépendance. Voir Löfstedt, *Komm.*, p. 226 ; D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 83.

§ 163. III) Attraction du relatif au cas de l'antécédent. Usuelle en grec (ὧν ἔχομεν φίλων « ... des amis que nous avons »), elle n'a lieu qu'isolément en latin. Dans Hor., *S.* 1, 6, 14-15 : *notante || iudice quo (= quem) nosti populo* « sur le verdict d'un juge que tu connais bien, le peuple », le relatif était précédé et suivi de formes à l'ablatif. Ailleurs, il s'agit de formules de rappel avec le verbe « dire » ; Cic., *At.* 10, 8, 7 : *illo augurio quo (= quod) diximus* ; *C. M.* 56 : *sed et delectatione qua* (leçon des meilleurs mss.) *dixi*

et saturitate ; Plin., *Nat.* 12, 102 : *Petraeam (glandem) ex quo diximus oppido* avec enclave (= *ex eo oppido quod diximus*) ; cf. Gell. 10, 23, 2 ; etc.

Parfois, un raccourci d'expression faisait perdre de vue la fonction effective du relatif : Luceius ap. Cic., *Fa.* 5, 14, 1 : *cum... aliquid agas eorum quorum consuesti* « en te livrant à une de tes occupations favorites » (= *quae consuesti*, sc. *agere*) ; de même, à l'ablatif absolu, chez Tite-Live : 1, 29, 4 : *raptim quibus quisque poterat elatis...* « ayant emporté en hâte chacun ce qu'ils pouvaient », c.-à-d. *iis rebus quas quisque poterat efferre elatis*, tour représenté par deux autres exemples du même auteur (4, 39, 9 ; 10, 40, 8) et repris par Lactance : *Mort. pers.* 45, 7.

Ces quelques manquements à l'accord en cas du relatif s'expliquent par les conditions spéciales où il se trouvait, sans qu'on doive y voir un hellénisme. D'une manière générale, le relatif latin, par sa forme pleine et bien marquée, préservait, beaucoup mieux que celui du grec, son autonomie syntaxique vis-à-vis de l'antécédent.

Accord selon le sens

§ 164. Il existe une tendance générale — connue sous le nom de syllepse ou construction *ad sensum* — à faire l'accord d'après le sens du mot, et non d'après sa forme. Elle est répandue surtout hors de la prose classique, qui cependant ne l'ignore pas.

Syllepse de genre. — Avec certains noms abstraits employés métaphoriquement pour désigner une personne : *caput*, *furia*, *mancipium* « un esclave », *perniciēs* « une peste », *prodigium* « un fléau », *scelus* « un scélérat », etc., l'accord se faisait parfois selon le genre naturel de la personne : Liv. 10, 1, 3 : *capita coniurationis eius... uirgis caesi ac securi percussi (sunt)* « les têtes, c.-à-d. les chefs de la conjuration... ».

Dans la prose classique, cette syllepse ne se constate guère que pour le relatif : Cic., *Sest.* 38 : *duo importuna prodigia quos...* ; Cic., *Fa.* 1, 9, 15 : *illa furia (= Clodius) qui... fecerat, ... impunitatem... est assecutus* (avec action du masculin *qui* sur le verbe principal *assecutus*). Mais en v. latin d'autres formes se trouvent ainsi au masculin ou au féminin, quoique rapportées à des neutres : Pl., *Ba.* 1095 : *is... scelus*, c.-à-d. *is scelestus homo* ; Tér. *Eu.* 302 : *illum... senium... qui...* « cette décrépitude », c.-à-d. « ce vieux qui... » (= *illum senem qui...*) ; de même : Pl., *Poe.* 17-18

(prol.) : *scortum exoletum ne quis...* || *sedeat*, ou encore avec des noms grecs de femme : Pl., *Mi.* 1296 : *hanc... Philocomasium* « Philocomasie que voici » ; Tér., *An.* 134 : *mea Glycerium* « ma Glycère ».

§ 165. Syllepse de nombre et éventuellement de genre. —

1) Deux sujets singuliers unis par la préposition *cum* sont considérés pour l'accord comme s'ils étaient rattachés par une particule copulative, et le verbe se met au pluriel : Tér., *Hau.* 473 : *Syrus cum illo uestro consusurrant* « Syrus avec votre esclave chuchotent » (= *Syrus et ille uester*). Cf. La Font., *Fabl.* 9, 3 : Le singe avec le léopard || gagnaient de l'argent à la foire.

Cette construction ne supprime pas d'ailleurs l'accord grammatical. Elle appartient surtout à la langue parlée ; dans Cic., *Ph.* 12, 27 : *Sulla cum Scipione... de iure ciuitatis leges inter se... contulerunt*, la locution *inter se* préparait le pluriel.

2) Le tour *mille hominum*, où *mille* était proprement un substantif singulier (= un millier d'hommes), prêtait à syllepse, l'accord en genre et en nombre se faisant avec le complément déterminatif au génitif : Pl., *Tri.* 425-6 : *mille drachumarum...* || ... *redditae (sunt)* « les mille drachmes ont été payées » ; cf. Liv. 23, 44, 7 ; peut-être aussi Cic., *Rep.* 6, 2, d'après Nonius 501, 27.

L'accord grammatical avait lieu également : Cic., *Mi.* 53 : *hominum mille uersabatur ualentium* ; *At.* 4, 16, 8 : *ut mille passuum conficiatur* (à moins qu'il ne faille lire *uersabantur, conficiantur?*) ; cf. aussi Cic., *Ph.* 6, 15 : *qui... mille nummum ferret expensum*.

Avec le pluriel *milia hominum*, il y avait parfois syllepse de genre : Liv. 10, 46, 12 : *(hostium) minus duo milia capti (sunt)* « moins de deux mille ennemis furent faits prisonniers », en face de 24, 42, 8 : *plus octo milia hominum caesa, et haud multo minus quam mille captum*.

Du reste, *mille hominum* a été remplacé de bonne heure par *mille homines*, d'après *centum homines* et les multiples de *centum*.

§ 166. 3) Les noms ou pronoms sg. de sons collectif entraînent souvent l'accord au pluriel, et souvent aussi l'accord avec le genre naturel des êtres ou objets désignés. Les exemples abondent :

Pl., *Mo.* 114-5 : *sed magna pars || morem hunc induxerunt* « la plupart des

gens ont pour habitude » ; Sal., *J.* 14, 15 : *capti ab Iugurtha, pars in crucem acti, pars bestiis obiecti sunt* « faits prisonniers par J., ils furent les uns (m. à m. « une partie ») mis en croix, les autres jetés aux bêtes » : *pars* est alors une véritable apposition. Aussi le trouve-t-on auprès d'un verbe à une autre personne que la 3^e : Hor., *A. P.* 24-25 : *maxima pars uatum... || decipimur specie recti* « la plus grande partie des poètes, nous sommes abusés par l'apparence du vrai », c.-à-d. « nous, les poètes, nous sommes, pour la plupart... ».

Pl., *Cu.* 187 : *uterque insaniunt* ; *Cap.* 501 : *ubi quisque uident* ; ici encore, la construction appositionnelle reste sensible : « ils sont fous, l'un et l'autre » ; « quand ils voient chacun ».

Vg., *G.* 4, 460-1 : *at chorus aequalis Dryadum clamore... implerunt montes* ; Liv. 8, 11, 13 : *Latium Capuaque agro multati* « le Latium et Capoue (= *Latini Campanique*) furent condamnés à la perte de leur territoire » ; cf. Vulgate, *Jer.* 9, 26 : *omnis domus Israel incircumcisi sunt corde*.

Liv. 9, 21, 6 : *Plisticam ipsi, socios Romanorum..., circumsidunt* ; Tac., *A.* 4, 29 : *uulgi rumore territus... parricidarum poenas minitantium* « effrayé par les rumeurs de la foule qui le menaçait (= *minitantis*) du châtement des parricides ».

Note. — Avec les noms collectifs, les prosateurs classiques évitent en général la syllepse de genre. Celle de nombre — afin d'atténuer le heurt grammatical — ils ne la pratiquent que d'une proposition à l'autre : Cés., *B. G.* 1, 2, 1 : *ciuitati persuasit ut de finibus suis cum omnibus copiis exirent* ; Cic., *Fi.* 2, 1 : *cum uterque me intueretur seseque ad audiendum significarent paratos*. Ou bien, si elle a lieu à l'intérieur d'une même proposition, un pluriel intercalé facilite le passage : Cés., *B. C.* 3, 30, 3 : *uterque eorum... exercitum educunt* ; 2, 6, 3 : *magna uis... telorum... uulnera inferebant*.

De plus, au lieu du nominatif *pars* apposé comme dans l'exemple de Salluste (*J.* 14, 15), Cicéron se sert — pour supprimer le manquement à l'accord — de l'accusatif adverbial *partim* (type *magnam* ou *maximam partem*, § 87), qu'il construit avec un génitif partitif ou *ex* + abl. : *Prou. cons.* 24 : *cum partim mihi illorum familiares, partim etiam me defendente... essent liberati* « alors que de ces gens les uns étaient mes intimes et que les autres avaient été acquittés grâce à ma défense » ; *Ph.* 8, 32 : *cum partim e nobis... timidi sint..., partim a re publica auersi* « étant donné que parmi nous les uns sont timorés... et que les autres sont hostiles à la république ».

§ 167. Accord selon le sens avec un génitif non exprimé. — Dans toute une série d'emplois, l'accord se fait par le sens avec un

génitif non exprimé, mais dont l'idée est impliquée par un mot du contexte :

a) Par un **possessif** : Cic., *Ph.* 2, 111 : *tuum hominis simplicis pectus* « tes sentiments d'homme qui ne se cache pas » (= *tui*) ; *At.* 11, 15, 2 : *solius... meum peccatum* « ma faute à moi seul » ; *Liv.* 8, 7, 7 : *nostro... duorum euentu* « par notre sort à nous deux, par l'issue de notre duel » ; *Sal.*, *J.* 85, 28 : *uostri consilia accusantur qui mihi summum honorem... imposuistis* « vos décisions à vous qui... » ; Cic., *Cat.* 1, 7 : *nostra... qui remansissemus caede* « mon meurtre à moi qui étais resté ». De même : *Tér.*, *Ad.* 881 : *mea... refert qui...* « il m'importe à moi qui... » ; Cic., *Sul.* 79 : *uestra... qui cum summa... integritate uixistis, hoc maxime interest* « à vous qui avez vécu avec le plus grand désintéressement, il importe par-dessus tout » ; *Planc.* 11 : *nostrum est... qui...* « il nous appartient à nous qui... ».

b) Par un **adjectif dérivé d'un nom propre** : Cic., *At.* 10, 8, 7 : *exsilio Themistocleo qui...* « dans un exil comme celui de Thémistocle qui... » ; *Liv.* 30, 34, 2 : *pugna Romana (= Romanorum) stabilis, et suo et armorum pondere incumbentium in hostem* « stable était la ligne romaine, c.-à-d. des Romains qui pressaient l'ennemi de leur poids... ».

c) Par un **démonstratif** ou le pronom « is » dans les locutions *ex eo* (= *eorum*) *genere* et *ex eo* (= *eorum*) *numero qui* (plur.)... ou *quae* (plur. neutre)... « de la catégorie ou du nombre de ceux qui..., des choses qui... » : Cic., *Fi.* 3, 70 : *quia (amicitia) sit ex eo genere quae prosunt* « l'amitié est au nombre des choses qui servent » ; mais aussi dans l'emploi libre : Cic., *Tul.* 50 : *quid ad hanc (= horum) clementiam addi potest... qui permiserint...?* « qu'ajouter à la clémence de ces législateurs qui...? ».

d) Par un **adjectif** ou un **substantif** désignant un **groupe** : Pl., *Mi.* 185^b-186 : *ut ne... de ingenio degrediatul muliebri (= mulierum) || earumque artem... obtineat* « de ne pas se départir de son caractère de femme et d'observer les méthodes de son sexe » ; cf. *Ru.* 598-600 : *hirundininum nidum... eas...* ; Cés., *B. G.* 1, 40, 5 : *seruili (= seruorum) tumultu, quos tamen aliquid usus ac disciplina... subleuarent* « lors d'une révolte servile (c.-à-d. d'esclaves) qui trouvaient cependant une certaine aide dans leur formation militaire » ; Cic., *Ver.* 4, 151 : *Syracusanam ciuitatem... apud quos...* ; *Ac.* 2, 103 : *ab Academia (= les philosophes de l'Académie) sensus cripi, a quibus...* ; *Of.* 1, 122 : *hacc actas (= iuuenes) a libidinibus arcenda est..., ut eorum... uigeat industria*.

Toutes ces tournures impliquent à quelque degré un reste de construction appositionnelle, sans quoi elles n'auraient pas été possibles.

§ 108. Cas particuliers. — Nombreux étaient les cas particuliers de *constructio ad sensum*. Au neutre, le latin passe avec une grande facilité du pluriel au singulier, ou inversement : Caton, *Agr.* 81 : *eadem omnia indito quae in placentam. Id permisceto in alveo* « mettez tous les mêmes ingrédients que dans le gâteau. Mélangez cela dans un récipient » ; Cic., *Tu.* 1, 98 : *si uera sunt quae dicuntur* (les propos tenus sur la migration des âmes)..., *id* (cette situation) *multo iam beatius est*. Le pluriel indiquait une vue détaillée des choses, le singulier les reprenait dans leur ensemble. A. Ernout, *Rev. Phil.* LXX (1944), p. 177.

La langue parlée passe, en outre, du neutre à *res*, ou inversement : Pl., *Mer.* 337 : *quicquid est, quam rem (= quod) agere occepi* « quelque chose que j'entreprenne » ; Tér., *Hau.* 876-7 : *quiduis harum rerum... || quae sunt dicta in stulto* « tout ce qui est dit d'un sot » ; cf. Var., *R. R.* 1, 5, 4 : *de rebus... quae... sint praeparanda* (1, 39, 3 ; 2, 1, 3).

Ou bien, le singulier est repris par un pluriel, parce que la pensée de l'auteur saute de l'individu à l'espèce : Liv. 22, 57, 3 : *L. Cantilius scriba pontificis quos nunc minores pontifices appellant* « L. Cantilius, scribe d'un pontife (appartenant à la catégorie de ceux) qu'on appelle aujourd'hui petits pontifes » ; cf. Pl., *Cu.* 494-5 : *ab lenone... quibus...* Salluste fait même accorder un relatif avec un substantif non exprimé et dont l'idée est contenue dans un verbe : C. 18, 1 : *sed antea item coniurauere (= coniurationem fecerunt) pauci, in quibus Catilina ; de qua (sc. coniuratione) quam uerissime potero dicam ; etc.*

En poésie, on relève des exemples comme : Vg., *Én.* 6, 660 : *manus (= uiri) ob patriam pugnando uulnera passi* « des guerriers ayant enduré des blessures en combattant pour leur patrie » ; 8, 561 : *Praeneste sub ipsa* « sous les murs mêmes de Préneste » : accord avec l'idée implicite de *urbs* ; *Praeneste* était du neutre.

Note. — Le *pluriel de majesté* est traité comme un vrai pluriel ; et le verbe dont il est le sujet se met à ce nombre, ainsi que l'adjectif qui s'y rapporte : Hor., *Od.* 1, 6, 5 sqq. : *nos... conamur tenues*.

CHAPITRE II

SUJET. VERBE « ÊTRE ». NÉGATION INTERROGATION. ORDRE DES MOTS

Expression du sujet

§ 169. Toute forme verbale latine contient en elle-même un sujet : *lego* signifie à lui seul « je lis », *legis* « tu lis », *legit* « il lit », etc. Aussi le pronom personnel à la 1^{re} et à la 2^e personne n'est-il exprimé dans la bonne langue que pour des raisons d'affectivité ou d'insistance, pour marquer une opposition, etc. : Pl., *Mer.* 761 : *egone istuc dixi tibi?* « moi, je t'ai dit cela? », et dans ce cas il se place généralement en tête.

Dans la langue parlée, cependant, l'emploi du pronom de la 1^{re} et de la 2^e personne devenait mécanique dans certaines locutions : *ain tu?* « tu dis vraiment? », *audin tu?* « écoute », *scin tu?* « sais-tu? », c.-à-d. *aisne*, *audisne*, *scisne tu?* Il s'introduisait dans les ordres, ou même ailleurs, sans valeur spécialement marquée, tendance parfois sensible dans la correspondance de Cicéron : par ex. *At.* 3, 4 : *nunc tu propera* ; 1, 12, 4 : *tu uelim saepe ad nos scribas* ; également : Pétr. 48, 4 : *narra tu mihi* « raconte-moi ». D'autre part, sur les inscriptions et à basse époque, on commence à le trouver placé comme en roman immédiatement devant le verbe : C. I. L. VI, 18349 : *ego do meis libertis* ; Grég. T., H. F. 2, 32 : *cum ad eum accessero, ego faciam*.

La 3^e personne était dépourvue de pronom spécialisé, et, grâce à l'autonomie dont jouissait la forme verbale, le sujet pouvait changer sans aucune indication : Var., *R. R.* 1, 1, 6 : *neque robigo frumenta atque arbores corrumpit, neque non tempestiue florent* « la rouille n'at-

taque pas le blé et les arbres, et ils fleurissent en temps normal ». Ou bien, le sujet était laissé dans le vague comme dans les 3^{es} personnes « indéfinies » *dicunt, ferunt* « on dit, on rapporte » (§ 170 b), etc. Il y eut, du reste, anciennement un usage plus étendu qui consistait à n'exprimer que le verbe, le sujet se dégageant du contexte, ainsi, dans les premiers textes juridiques : *XII Tab.* 8, 12 : *si nox (§ 75) furtum faxsit, si im (= eum) occisit, iure cacsus esto* « s'il (c.-à-d. si quelqu'un) a de nuit commis un vol et s'il (le volé) l'a tué, qu'il (le voleur) ait été tué légitimement ».

Ce dernier emploi est évité par les prosateurs littéraires, soucieux de précision. Mais il persiste dans la langue parlée : Pétr. 29, 8 : ... *pyxis aurea non pusilla in qua barbam ipsius conditam esse dicebant* « une boîte d'or qui n'était pas du tout petite où ils (sc. les gens de la maison) disaient que la (première) barbe du maître avait été enfermée... ». De même, dans les écrits techniques, le sujet est souvent omis, lorsqu'il s'agit de la personne concernée par l'ouvrage ou par le développement en cours : Caton, *Agr.* 10, 4 : *dolia quo uinaccos condant* (sc. *agricola* ou *uilius*) « des jarres pour serrer le marc de raisin » ; Celse 3, 15, 6 : *si imbecillitas occupavit, pro exercitatione gestatio est; si ne hanc quidem sustinet* (sc. *aeger*), *adhibenda tamen frictio est* « si la faiblesse prédomine, une promenade en litière tiendra lieu d'exercice; s'il (le malade) ne supporte même pas celle-ci, il faut recourir au massage ». Cf. aussi : Var., *R. R.* 2, 4, 6, et par imitation de cet usage : Vg., *G.* 2, 76-77 : *fit nodo sinus : huc aliena ex arbore germen || includunt (agricolae)*...

Sujet indéfini

§ 170. Le latin n'avait pas l'équivalent syntaxique direct du pronom indéfini « on » (*homo*), tel qu'il s'est développé en français et en provençal. Divers tours de caractère plus ou moins approximatif en tiennent lieu :

a) Le passif impersonnel qui indiquait l'idée verbale indépendamment de tout sujet et par là se prêtait à rendre l'indéfini : Pl., *Poe.* 834-5 : ... *in totis aedibus || ... bibitur, estur, quasi in popina* « dans toute la maison, on boit, on mange, comme dans un cabaret ». Toutefois, ce passif impersonnel était en voie de disparition.

b) La 3^e personne du pluriel — selon la tendance signalée (§ 169) — dans les formes *dicunt, aiunt, ferunt, tradunt, narrant* « on dit, on rapporte, on raconte » ; proprement « ils disent, ils rapportent », c.-à-d. « les gens, les historiens disent, racontent ».

La 3^e personne du singulier se trouve de même dans une proposition d'ordinaire au subjonctif et de sens général : Cic., *de Or.* 1, 30 : *neque uero mihi quicquam praestabilius uidetur quam posse dicendo... hominum mentes... impellere quo uelit...* « rien ne me paraît plus grand que de pouvoir par la parole pousser les cœurs où l'on veut » ; cf. Cic., *Mu.* 16, *Tu.* 4, 17. Également avec *inquit* dans les passages de discussion : Cic., *Tu.* 1, 93 : *nondum gustauerat, inquit, uitae suauitatem* « il n'avait pas encore goûté, dit-on, la douceur de vivre... ».

c) La 2^e personne du singulier, surtout au subjonctif potentiel : *uideas* « vous pouvez voir, on voit » ; *scires* « vous pouviez savoir » (= on voyait bien) ; *memoria minuitur, nisi eam exerceas* « la mémoire faiblit, si vous ne l'exercez » (éventualité).

La 2^e personne de l'indicatif n'est pas du reste inconnue : Pl., *Tru.* 768 : *si stimulos pugnis caedis, manibus plus dolet* « si tu frappes du poing l'aiguillon, ce sont tes mains qui souffriront ».

d) Le latin dispose encore du participe présent au datif : *oppidum Thessaliae primum uenientibus ab Epiro* (Cés., *B. C.* 3, 80, 1) « la première ville de Thessalie pour ceux qui viennent d'Épire », c.-à-d. « quand on vient... » ; — des pronoms indéfinis, surtout dans les tournures conditionnelles ou éventuelles : *si quis hoc fecerit...* « si l'on fait cela », *fortasse aliquis dixerit* « peut-être dira-t-on » ; — de la 1^{re} personne du pluriel : Cés., *B. C.* 2, 27, 2 : *quae uolumus, ea credimus libenter* « on croit volontiers ce qu'on veut » ; toutefois, ce dernier tour est plus éloigné de l'indéfini, car ici le sujet s'applique à lui-même l'affirmation.

Notes. — 1) Il n'y a pas, dans la Latinité proprement dite, d'exemples sûrs de *homo* au sens de « on » ; mais cet emploi était annoncé de bonne heure par le tour négatif avec *nemo* (< *ne-hemo) souvent renforcé de *homo* : Pl., *Am.* 566-7 : *tunc id dicere audes quod nemo unquam homo antehac || uidit nec potest fieri?* « tu oses affirmer ce que l'on n'a jamais vu auparavant et qui est impossible? ». Le tour positif commence à se

rencontrer à basse époque : *Peregr. Aeth.* 13, 1 : *ubi homo desiderium suum compleri uidet* « quand on voit combler son désir ».

2) Ne pas confondre « indéfini » et « impersonnel », bien que le second ait pu servir à l'expression du premier. L'impersonnel énonce l'acte ou l'état en dehors de tout sujet : « il pleut, il fait froid ». L'indéfini les rapporte à un sujet indéterminé, mais qui existe : « on dit », c.-à-d. « les gens (ou des gens) disent... ».

Phrases sans verbe et phrases nominales

§ 171. Il arrive que le verbe porteur de l'énoncé (ou prédicat) soit omis. Il peut y avoir alors ellipse effective, la notion verbale se dégageant du contexte : *Tér., An.* 126 : *hinc illae lacrimae (excussae sunt)* « voilà ce qui provoquait les larmes ! ». Mais un nom peut à lui seul tenir lieu de verbe : *nugae!* « plaisanteries (que tout cela) ! » ; *clamor senatus, querelae, preces* (*supra*, § 14) ; dans cette phrase extérieurement nominale, le substantif a la valeur énonciative qui serait celle d'un verbe (*nugaris, clamavit senatus*).

Avec la phrase à verbe « être » (*domus pulchra est*), le contenu sémantique du prédicat se trouve dans l'adjectif attribut, c.-à-d. dans une forme nominale. En unissant celui-ci au sujet, le verbe « être » fait fonction de copule (lat. *copula* « lien »). Mais il garde son caractère verbal du fait qu'il peut conférer à l'énoncé des indications de temps et de mode (*domus pulchra fuit, erit, sit*) ou encore de personne (*stulti estis*). A cause de cette structure mixte, la phrase à verbe « être » est parfois appelée « phrase nominale-verbale ». Le verbe « être » y est surtout omis à la 3^e pers. de l'indicatif présent, et beaucoup plus rarement qu'en grec : l'absence d'article ne permettait pas de distinguer dans un type *pulchra domus* l'emploi comme attribut (belle est la maison) de l'emploi comme épithète (la belle maison).

Il n'y a phrase nominale au sens strict du terme qu'avec une assertion intemporelle, impersonnelle et non modale, par ex. dans les proverbes et vérités générales : *omnia praeclara rara; summum ius summa iniuria* ; cf. *Pl., Mi.* 307 : *quid peius muliere?* ; *Cic., N. D.* 1, 84 : *quot hominum linguae, tot nomina decorum* ; *Vg., G.* 3, 244 : *amor omnibus idem* « l'amour est le même pour tous ». Dans ce type très ancien, il n'y a pas ellipse de *est (sunt)* ; l'attribut est apposé au sujet, et la phrase ni n'actualise ni ne particularise ; cf. E. Benveniste, *B. S. L.* 46 [1950], p. 19 sq.

En dehors de ce cas particulier, l'absence du verbe « être » est à considérer d'ordinaire comme une véritable ellipse qui s'explique souvent par le caractère usuel d'une locution, et qui peut aussi à l'occasion prendre valeur littéraire par la vivacité et la rapidité qu'elle donne au style. Locutions : *factum optime!* (Pl., *Mo.* 449) « tant mieux! », *quam pote* ou *quantum pote* (Cic., *At.* 4, 13, 1) « autant que faire se peut »; *mirum ni* (Pl.) « c'est étonnant si ne pas »; *mirum* ou *mire quam* (Cic.) « [c'est] étonnant combien », d'où *immane quantum* (Sal., Tac.) ; *immensum quantum* (Plin., *N. H.* 4, 110) ; *incredibile quantum* (Justin 8, 2, 5), avec l'appui du gr. θαυμαστόν ὅσον. Formules du discours (transitions, conclusions, jugements, etc.) : *quid ergo?* ; *quid quod...?* « et ce fait que...? » ; *quid dulcius quam...?* (Cic., *Lae.* 22) ; *praeclarum igitur illud Catonis...* (Cic., *Of.* 1, 63) ; *sed haec uetera, illud uero recens* (Cic., *Ph.* 2, 25). Exclamations : Vg., *G.* 2, 490 : *felix qui potuit rerum cognoscere causas!*. Passages pathétiques : Catul. 64, 186 : *nulla fugae ratio, nulla spes* « nulle possibilité de fuir, nul espoir » ; etc. Parfois, à une autre personne que la 3^e : Cic., *Ph.* 13, 40 : *ego lanista?* ; Vg., *Én.* 1, 617 : *tunc ille Aeneas...?* ; au subjonctif et au passé, surtout chez des écrivains soucieux de concision (Sal., Tacite), par ex. Tac., *An.* 1, 7 : *uultu composito, ne laeti excessu principis neu tristiores primordio* (sc. essent) « de manière à ne pas être joyeux... ni trop tristes... ».

Note. — Du type *mirum [est] quam* paraissent distinctes les expressions *admodum*, *nimis* (-ium), *oppido*, *sane*, *ualde* + *quam* (ou *quantum*), par ex. Pl., *Am.* 541 : *ex amore hic admodum quam saeuus est!* « comme l'amour le rend tout à fait méchant! » ; *Most.* 511 : *nimis quam formido...* « j'ai bien peur... » ; cf. Cic., *Q. fr.* 2, 4, 5 : *sane quam refrixit*. Le sens des adverbes qu'elles présentent ne permet pas, en effet, d'y considérer *quam* à l'origine comme un interrogatif (= « combien ») ; il était particule renforçante comme dans *perquam*. Mais des confusions ont pu se produire avec *mirum quam* (*quantum*), expliquant que *quantum* se soit parfois substitué à *quam* dans ces formules : Cic., *Or.* 87 : *sales in dicendo nimium quantum ualent* « les plaisanteries ont une efficacité étonnante ».

§ 172. *Autres verbes attributifs.* — D'autres verbes que *esse*, tout en gardant leur sens propre, servaient aussi à unir un attribut au sujet : *fieri*, *euadere* « devenir » ; *nasci* « naître » ; *existimari*, *haberi*, *putari* « être regardé comme » ; *uideri* « sembler, paraître » ; *creari*, *oligi* « être nommé, choisi » ; etc. Par ex. : Cic., *Rep.* 2, 48 : *fit (rex) continuo tyrannus* « le roi devient aussitôt tyran » ; *Br.* 131 : *T. Albucius... perfectus Epicureus euaserat* « T. Albucius était devenu un parfait épicurien » ; Sal., *C.* 24,

1 : *consules declarantur M. Tullius et C. Antonius* « M. Tullius et C. Antonius sont nommés consuls » ; d'où, avec un participe passé : Cic., *Ph.* 11, 16 : *cum Dolabella hesterno die hoste decreto bellum gerendum est* « avec Dolabella qui a été déclaré hier ennemi public... ».

A la différence du grec, les verbes « entendre » n'ont qu'exceptionnellement un attribut : Pl., *Ru.* 285 : *ego huius fani sacerdos clueo* « c'est moi qui m'entends appeler (= qui suis) prêtresse de ce temple » ; Hor., *S.* 2, 7, 101 : *subtilis ueterum iudex et callidus audis* « tu passes pour être un juge fin et avisé des vieilles choses » (= ἀκούεις). Ce dernier passage est un hellénisme ; le premier avec *clueo*, verbe intransitif d'état et équivalant à un passif, est purement latin ; cf. Pl., *Am.* 647 ; *Tri.* 309, et encore Sén., *Apocol.* 7, 2 ; etc.

La négation

§ 173. *Nē, non.* — Le latin dispose de deux négations principales, *nē* et *non*, dont la répartition rappelle celle de μή ou de οὐ en grec, dans l'essentiel du moins.

Nē, qui correspond pour le sens aux emplois fondamentaux du gr. μή, indique la volonté qu'une chose ne se fasse pas ; et il est ainsi la négation de l'impératif : *ne time* (§ 251 II B), celle du subjonctif exprimant la défense *ne feceris, ne faciat* ; la concession : *ne desint vires* « admettons que les forces ne manquent pas » ; le souhait : *utinam ne ueniat!* *Nē* est devenu la conjonction négative des complétives de verbes de volonté (*hortor, caueo ne...*) et des finales (également *ut ne...*) ; il est la négation des consécutives à sens final (§ 343), des propositions restrictives : *dum (modo) ne ueniat*. Auparavant, *nē* n'était pas lié à l'impératif ou au subjonctif ; cf. encore *nē... quidem*.

Il existe de *nē* une forme renforcée *ni (nei)*, anciennement attestée. c.-à-d. *nē + i*, avec le même *i* que dans *haec* < **ha-i-ce*) ou le gr. οὐχι et réduction de la diphtongue. En v. latin, *ni (nei)* se rencontre encore, comme doublet de *nē*, dans les défenses, les complétives, les finales, etc. : Caton, *Agr.* 143, 1 : *rem diuinam ni faciat* ; SC. Ba., l. 3 : *neiquis eorum Bacanal habuisse uelet*, en face de l. 10 : *sacerdos ne quis uir eset* (la forme renforcée *nei* est en tête de phrase, la forme réduite *ne* en position encli-

tique); Pl., *Men.* 420-1 : *hunc metuebam nī meae || uxori renuntiaret de palla*. Mais, sans être lié au subjonctif, *nī* servait, en outre, avec la valeur de *nisi* « si ne pas », à introduire les propositions conditionnelles négatives (§ 177). On le trouve aussi avec un indicatif implicite dans *nimirum* « [ce n'est] pas étonnant », dans *quidni...?* (§ 181 b).

Non (< *nē* + *oinom*) est la négation de la réalité (de ce qui est énoncé comme réel), c.-à-d. de l'indicatif, également de l'infinitif et du participe. Mais c'est aussi celle du subjonctif dans ceux de ses emplois qui sont une transposition de la réalité : a) subjonctif du potentiel et de l'irréel : *non ueniam, non uenissem* « je ne viendrais pas, je ne serais pas venu » ; — b) subjonctif subordonné énonçant un fait réel et recouvrant un indicatif, avec *cum* causal, concessif ou temporel (*cum non uenisset*), dans les consécutives ordinaires, dans les relatives, etc.

Note. — La répartition indiquée entre *nē* et *non* n'est d'ailleurs pas restée stricte. Il existe une tendance générale au remplacement de *nē* par *non*, qui se manifeste occasionnellement, même dans la langue littéraire. Par exemple, dans les tours : *non recedamus, non contempseris, non credas* (§ 251), *non fac* (§ 269 n.), dans les souhaits (§ 258), *dum non* (§ 383). A basse époque, cet effacement de *nē* s'accroît ; ainsi, dans une proposition complétive : Comm., *Instr.* 2, 5, 7 : *caue ut non delinquas* (= *ne*).

§ 174. A côté de *nē* il y avait anciennement une forme brève *ně*, que *non* a remplacée et dont il est lui-même composé ; cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u. A l'époque historique, *ně* ne se rencontre plus isolément, et il ne subsiste que dans *něque* « et ne pas » et dans un certain nombre de mots composés : *ně-uter* (trisyllabe à la bonne époque), *ně-fas*, *ně-queo*, *ně-scio*, *nisi* (de **ně-si*) ; *nōlo* de *ně-uolo* ; cf. *něuis* : Pl., *Tri.* 1156 ; *něuolt* : *ibid.* 361 et 364 ; et dans des formes telles que *nihil* (de **ně-hilum*), *numquam* (de *ně-unquam*) ; *nullus* (de **ně-ūllus*), *nēmo* (de *ně-hemo*, ancienne forme de *homo*).

Cette négation brève *ně* avait une forme renforcée *nec* (*ne-c*) « ne pas », qu'il ne faut pas confondre avec *ne-que* devenant *nec* dans certaines conditions syntactiques, comme *atque* devient *ac*. Ce *nec* est fréquent dans la loi des XII Tables ; il s'est conservé dans plusieurs composés du type *necopinans*, dans des expressions techniques telles que *res nec Mancipi*, ou dans des tours formulaires : *quod nec uertat male!* « puisse cela ne pas mal tourner ! », cf. Vg., *B.* 9, 6 ; ou en juxtaposition : *necdum*,

au sens de *nondum* : peut-être, Vg., *B.* 9, 26, en tout cas : Tac., *II.* 1, 31 : *incipiens adhuc et necdum adulta seditio* « une sédition qui ne faisait que commencer et encore à ses débuts ». Il avait aussi la forme *ne-g* dans *nego*, *neg-otium*, *neg-lego* (*neclego*).

§ 175. Une troisième forme *haud*, d'origine obscure, servait de négation de mot, souvent dans des litotes, et surtout avec des **adjectifs** ou des **adverbes** : *haud mediocris*, *haud facile*, *haud magna pars*, en concurrence d'ailleurs avec *non* : Cic., *Par.* 5, 40 : *homo non probatissimus*. Avec un verbe, *haud* ne se rencontre que dans quelques locutions : *haud dubito*, *haud scio*.

Minus servait également de négation. Cet emploi est surtout connu par *quominus* (§ 813) et *si minus* (§ 878, 3). Mais il se retrouve ailleurs avec valeur d'atténuation : Cic., *Diu.* 1, 24 : *nonnumquam ea quae praedicta sunt, minus eueniunt* « ... n'arrivent guère » ; cf. Tér., *Eu.* 737. En français, l'adverbe « mal » a un rôle analogue : « on voit mal », euphémisme pour « on ne voit pas ».

§ 176. **Négations copulatives.** — Une négation se trouve combinée avec une particule copulative dans les deux formes : *neque* et *nēue* (arch. *neiue*, *niue*) qui correspondent respectivement à *non* et à *nē*.

Neque (*nec*) « et ne pas », et avec répétition : *neque... neque* (*nec... nec*) « ni... ni ». C'est un composé de la négation brève *nē* (incluse dans *non*) + l'enclitique *-que*. Son emploi est celui de *non*, avec une tendance plus marquée, cependant, à servir de négation du subjonctif en même temps que de l'indicatif, comme concurrent de *neue*.

Neque (*nec*) équivalant parfois au fr. « sans » : *abiit neque respondit* « il partit sans répondre ». En tête de phrase, il lui arrivait d'être substitué à *non* comme forme plus pleine et sans valeur copulative, en particulier devant certaines particules : *nec uero*, *neque tamen*, *neque enim*, au lieu de *non uero*, etc.

Nēue (*neu*), toujours avec le subjonctif, ou l'impératif : « et que ne pas ». C'est la négation *nē*, accompagnée de l'enclitique *-ue* au sens copulatif (§ 129). On rencontre *neue* dans les propositions prohibitives : Caton, *Agr.* 83 : *mulier ad eam rem diuinam ne adsit neue uideat*

(class.) ; également, en phrase dépendante, le plus souvent sous la forme *ut... neue... et ne... neue...* : Cés., *B. G.* 4, 17, 10 : *ut... earum rerum vis minueretur neu ponti noccerent* « afin que le choc de ces objets fût atténué et afin d'éviter qu'ils n'endommagent le pont » ; *B. G.* 1, 26, 6 : *litteras nuntiosque misit ne eos frumento neue alia re iuuarent*. La répétition (*nēue... nēue*) est rare : Liv. 25, 38, 5, et se constate surtout après *ut* (type *ut nēue... nēue*) : Cic., *de Or.* 3, 171 ; *At.* 5, 21, 12 (sénatus-consulte).

Neque concurrençait *neue*, même dans la prose classique, notamment :

a) après un membre de phrase affirmatif, dont le verbe est à l'impératif ou au subjonctif de volonté : Cic., *At.* 12, 22, 3 : *habe tuum negotium nec... existima* ; *Rep.* 1, 3 : *teneamus eum cursum... neque... audiamus* « tenons cette route et n'écoutons pas » ; *Rab. Perd.* 34 : *faute neque eripueritis* ;

b) après *ut* subj. (type *ut neque... neque*) : Cic., *Lae.* 40 : *haec igitur lex... sanciat ut neque rogemus res turpes nec faciamus rogati* « que ce soit une loi de ne pas demander... et de ne pas faire... » ;

c) parfois en tête de phrase : Cic., *Of.* 1, 134 : *nec... excludat alios* ; et librement dans la langue parlée : Pl., *Men.* 221 : *neque defiat neque supersit* « qu'il n'y ait ni manque ni superflu ».

De son côté, *et non* remplaçait *neque* dans certaines conditions (§ 426) ; et de même *et ne...* se trouve au lieu de *nēue* : Cic., *Of.* 1, 89 : *cauendum est ne... et ne...*

Les doublets *nec* et *neu*, issus phonétiquement de *neque* et *nēue* devant consonne (après chute de l'-e final), se rencontrent de préférence en cette position, alors que *neque* et *nēue* sont plutôt employés devant voyelle : *nec uenit, neu faciat* ; *neque ille, neue unquam*.

Niue (*neiue*), avec la forme renforcée *nei* de *nē*, est archaïque ; cf. *C. I. L.* I², 584, l. 40 : *niue pascat niue fruatur* « qu'il n'ait ni droit de pâture, ni jouissance des fruits ».

§ 177. **Locutions négatives** : *nē... quidem, nēdum*. — Les deux termes de la locution négative *nē... quidem* « ne pas même, non plus » soulignent le mot qu'ils encadrent. Par survivance de l'indistinction première de *nē*, cette locution n'est pas liée plus spécialement au subjonctif qu'à l'indicatif : Cic., *C. M.* 33 : *ne uos quidem T. Pontii centurionis vires habetis* « vous non plus, vous n'avez pas les forces du

centurion T. Pontius » ; *Quinct.* 59 : *ne ut par quidem sit postulat* « il ne demande même pas à être traité en égal ». Dans les défenses : Cic., *Tu.* 1, 98 : *ne uos quidem, iudices, qui me absoluistis, mortem time-ritis* « vous non plus, juges, qui avez été d'avis de m'absoudre, ne craignez pas la mort » ; *Fam.* 7, 25, 2 : *secreto hoc audi, tecum habeto, ne Apellae quidem liberto tuo dixeris* « ne le dis même pas à Apella ton affranchi ».

Surtout au sens de « non plus », *nē... quidem* fut concurrencé par *nec*, notamment à l'époque impériale : cf. Liv. 23, 18, 4 : *nec ipse* « lui non plus », gr. οὐδ' αὐτός ; déjà Cic., *Top.* 4, 23.

Notez *non modo... sed ne... quidem* pour *non modo non..., sed ne... quidem*. La négation incluse dans *nē... quidem* se reporte par anticipation au premier membre, comme du reste en français : Cic., *Ver.* 1, 98 : *non modo proditori sed ne perfugae quidem locus in meis castris cuiquam fuit* « non seulement pour aucun traître, mais même pour aucun transfuge il n'y eut de place dans mon camp ».

Nēdum « à plus forte raison ne... pas » marque un renchérissement après une proposition négative de forme ou de sens, en latin classique avec le subjonctif, dont le sens propre reste souvent sensible : Cic., *Cl.* 95 : *nec... potuerunt, nedum... possimus* « ils n'ont pas pu, à plus forte raison ne pourrions-nous pas » ; *Fa.* 16, 8, 2 : *uix in ipsis tectis et oppidis frigus... uitalur, nedum in mari et uia sit facile abesse ab iniuria temporis* « à plus forte raison sur mer et en voyage ne serait-il pas facile d'échapper à l'atteinte de la saison ».

Dum dans *nēdum* avait sa valeur ancienne de particule renforçante, comme dans *agedum* « allons ». La nuance de « à plus forte raison » n'était pas liée à cette particule, mais se dégagait du contexte, et elle apparaît parfois avec *nē* seul : Pl., *Am.* 330 : *uix incedo inanis, ne ire posse cum onere existumes* « à peine puis-je marcher sans rien porter ; (à plus forte raison) ne va pas croire que je puisse aller avec ta charge ».

Nedum s'employa comme adverbe, sans v. exprimé : déjà, Cic., *Fa.* 7, 28, 1 ; surtout, à l'époque impériale : Liv. 45, 29, 2 : *quae uel socios, nedum hostes uictos, terrere possent* « choses de nature à effrayer même des alliés, à plus forte raison des ennemis vaincus ». Par oubli de sa formation, il fut renforcé de *ut* : Liv. 3, 14, 6 : *ne uoce quidem incommoda, nedum ut ulla uis fieret* « sans une parole blessante, bien loin qu'il y eût la moindre

violence ». Il était concurrencé par *adeo* : Tac., *H.* 3, 39 : *nullius repentini honoris, adeo non principatus appetens* « ne recherchant aucun honneur soudain, à plus forte raison l'empire ».

§ 178. **Négations composées, négations fortes.** — Les négations composées *nemo, nihil, nullus, numquam, nusquam*, etc., ne connaissent aucune spécialisation de mode. Dans les défenses, elles tiennent lieu de particule prohibitive : Cic., *Mu.* 65 : *nihil ignoueris* « ne pardonne rien » ; *de Or.* 2, 280 : *mihi neminem dederis* « ne me donne personne ».

Il arrivait à ces formes de perdre leur sens propre pour servir de négations fortes, surtout dans la langue parlée et en poésie : Vg., *En.* 2, 670 : *numquam omnes hodie moriemur inulti* « nous ne mourrons certes pas tous aujourd'hui sans être vengés » (et non pas « jamais »). L'adverbe *minime* leur était assimilé : Cic., *At.* 12, 5, 4 : *scis me minime esse blandum* « tu sais que je ne suis pas du tout flatteur » ; Pl., *Mo.* 272 : *minime feceris* « n'en fais rien ».

Nullus, en accord avec le sujet ou l'attribut, se trouve dans cette fonction, sans autre valeur que celle d'un *non* renforcé, comme une sorte de négation déclinée : Pl., *As.* 408 : *is nullus uenit* « il n'est pas du tout venu » ; *Tri.* 606 : *tu nullus creduas* « n'en crois rien » ; Tér., *Hec.* 79 : *nullus dixeris* « ne dis rien » ; Cic., *de Or.* 3, 95 : *hominibus opus est eruditis, qui adhuc... nostri nulli fuerunt* « il est besoin d'hommes savants que jusqu'ici nous n'avons pas eus ». C'est sans doute une survivance de l'emploi de l'adjectif avec valeur d'adverbe (§ 192).

§ 179. **Double négation.** — D'ordinaire, deux négations en présence dans la même phrase se détruisent en latin et équivalent à une affirmation :

a) à une affirmation partielle ou restreinte, s'il s'agit de la négation simple (*non*, et aussi *neque*) suivie d'une négation composée : Nep. 17, 8, 1 : *quae res etiam non nullam afferebat deformitatem* « cette chose (lui) apportait même quelque laideur » ; Cic., *At.* 11, 7, 3 : *nec tamen nihil proficis* « tu n'es pas sans y réussir, tu y réussis assez bien ». Ainsi : *non nemo* « quelqu'un, plus d'un » (= *aliqui(s), quidam*, cf. Cic., *Mu.* 84) ; *non nullus, non nihil* « quelque », *non nulli* « quelques-uns », *non numquam* « quelquefois », *non nusquam* « quelque part », cf. Cic.,

Diu. 2, 55. Souvent les deux éléments sont soudés : *nonnullus, nonnumquam*.

b) à une affirmation totale ou renforcée (litote) dans tous les autres cas, c.-à-d. celui de deux négations simples, de *neque* + négation simple, d'une négation composée suivie d'une négation simple, de deux négations composées :

non nolo « j'ai bonne intention de » ; *non possum non dicere* « je ne puis m'empêcher de dire » ;

nec hoc ille (Zeno) non uidit (Cic., *Fi.* 4, 60) « ceci, Zénon n'a pas été sans le voir », proprement « il n'est pas possible qu'il ne l'ait pas vu ». De là fut tiré le juxtaposé *nec non* au sens de « et (aussi) » — souvent renforcé en *nec non et (etiam)* — qui s'est développé en s'affaiblissant à l'époque impériale : Vg., *Én.* 1, 707-8 : *nec non et Tyrii...* || *conuenere* « les Tyriens arrivèrent également » ; déjà Var., *R.* 2, 1, 22 ; 2, 11, 11 ;

nemo non uidet (Cic., *Lac.* 99) « il n'est personne qui ne voie », c.-à-d. « tout le monde voit ». De même : *nullus non* « il n'est personne qui ne » (= « tous ») ; *nihil non* « absolument tout » ; *numquam non* « toujours » ; *nusquam non* « partout » ;

numquam nihil agit « il n'est jamais sans rien faire ».

Cas particuliers. — Une négation simple ou composée reprise par *ne...* *quidem* ou par *neque...* *neque* était par là continuée, et non détruite : Cic., *Ver.* 1, 155 : *non enim praetereundum est ne id quidem* « il ne faut pas non plus passer cela sous silence » (*Lac.* 103) ; *At.* 14, 20, 3 : *nemo umquam neque poeta neque orator fuit qui...* « il n'y eut jamais personne ni poète ni orateur qui... » (*Liv.* 2, 30, 5). Il en était de même — quoique le cas fût plus rare — pour une négation composée que développait *non... non* : *Liv.* 3, 11, 6 : *ut nemo non lingua, non manu promptior in ciuitate haberetur*.

D'autre part, la langue parlée a des traces de la tendance — bien représentée en grec — en vertu de laquelle les deux négations en présence s'associent et se renforcent, au lieu de se détruire : Pl., *Ba.* 1037 : *neque ego haud committam ut...* « je ne veux pas m'exposer à... » ; *Mi.* 1411 : *iura te non nociturum... nemini* « jure que tu ne feras de mal à personne » ; *Ru.* 359 : *nec te aleator nullus est sapientior* « il n'y a pas de joueur de dés plus adroit que toi » ; *Pétr.* 42, 7 : *neminem nihil boni (mulieribus) facere oportet* « personne ne devrait (leur) faire de bien » ; cf. peut-être *Catul.* 76, 3.

Même, semble-t-il, dans la prose classique : Cic., *Ver.* 2, 60 : *debebat... nummum nullum nemini* « il ne devait pas un sou à personne » (peut-être s'agit-il d'une locution familière). Plus tard, sous l'influence du grec, dans l'Itala : *Marc.* 14, 60 (cod. Cant.) : *non respondes nihil* (= οὐκ ἀποκρίνεις οὐδέν), Vulg. *quidquam*.

L'interrogation

§ 180. Il y a deux sortes de phrases interrogatives :

1° L'une, dite interrogation *partielle*, qui vise à identifier le sujet, le complément ou une circonstance : « *qui* est venu? *qu'a-t-il* fait?, *quand* est-il venu? ». L'interrogation s'exprime alors par des pronoms, des adjectifs ou des adverbes interrogatifs.

2° L'autre, dite interrogation *totale* (le terme étant d'ailleurs imparfait), où l'on s'enquiert sur l'énoncé et qui porte par suite sur le verbe : « *est-il* venu? *a-t-il* fait ce dont il était chargé? ». L'interrogation peut être, dans ce cas, marquée simplement par le ton ascendant de la voix : Tér., *Ph.* 858 : *tu quoque aderas, Phormio?* « toi aussi, tu étais là, Phormion? » ; Cic., *R. Am.* 72 : *crimen... probare te, Eruci, censes posse talibus viris?* « tu penses, Erucius, que tu pourras faire admettre à de tels hommes ton accusation? ». Cela se produit surtout — mais non nécessairement — dans la langue parlée. D'ordinaire, on a recours à des particules, dont certaines impliquent un jugement affirmatif ou dubitatif de la part de celui qui pose la question, les autres étant neutres à cet égard. Si l'interrogation totale comporte une alternative, elle est dite *double*.

Indépendante, la phrase interrogative est une interrogation *directe* ; rattachée à un verbe, elle devient l'interrogation *indirecte* qui relève des propositions complétives (*infra*, §§ 316 sqq.).

§ 181. Pronoms, adjectifs, adverbes interrogatifs.

a) *quis?* « qui? », c'est le même mot que l'indéfini ; mais l'interrogatif était accentué, l'indéfini, atone, comme on le voit par le gr. τίς et τις.

Au nominatif singulier, le doublet *qui* (A. Ernout, *Morph.*, § 119) était utilisé comme adjectif et pour insister sur l'état ou la qualité (= fr. quel?), tandis que *quis* servait surtout de pronom et interrogeait sur l'identité. Ainsi : Tér., *Eu.* 823-4 : *quis fuit igitur?* — *iste Chaerea* ||. — *qui*

Chaerea? — *iste ephebus, frater Phaedriae* « qui était-ce donc? — ce diable de Chéréa. — quel Chéréa? — tu sais bien, l'éphèbe, frère de Phédria ». Mais cette répartition n'était pas absolue, par ex. Cic., *de Or.* 1, 220 : *quis enim unquam orator magnus et gravis... haesitavit?*; *Cat.* 2, 12 : *quis... senator?*

Par un reste de construction appositionnelle, le latin juxtapose un démonstratif à *quis* interrogatif, alors que le français ne le pourrait plus : Cic., *Ver.* 4, 47 : *quod hoc monstrum... in provinciam misimus?* « quel [est] ce monstre que...? ».

Au thème de *quis* se rattachent :

qualis, qui s'emploie avec des valeurs diverses : comme corrélatif de *talis* ; comme exclamatif : Vg., *Én.* 2, 274 : *hei mihi, qualis erat!*, et aussi comme interrogatif : Cic., *Fi.* 2, 27 : *qualis ista philosophia est?*

uter, interrogatif « lequel des deux? » (et relatif indéfini « celui des deux qui »), s'employant comme *alter*, quand il s'agit de deux personnes ou de deux objets : Cic., *Rab. Perd.* 11 : *uter nostrum... popularis est? tunc... an ego?*

Mais, le sens du suffixe **tero-* s'effaçant, *uter* tendit à être remplacé par *quis*, comme *alter* par *alius*, *uterque* par *quisque*, le comparatif par le superlatif : peut-être déjà dans Cés., *B. G.* 5, 44, 2, où les mss. se partagent entre *quinam* et *uter* ; en tout cas, dans Cic., *At.* 16, 14, 1 : *ut quem uelis nescias* (il s'agit d'un choix entre Octavien et Antoine) ; Tac., *A.* 1, 47, etc.

b) *cur*, *quamobrem*, *quare?* « pourquoi? » ; et aussi *quid?* (« relativement à quoi? », § 37), qui, avec cette valeur, semble, dans l'interrogation directe, avoir appartenu plutôt à la langue familière : Tér., *Eu.* 304 : *quid tu es tristis?*

Quidni? « pourquoi ne pas? », c.-à-d. *quid* + la négation *ni* (§ 178), ne s'employait plus qu'absolument (Pl., *As.* 791 ; Cic., *Quinct.* 69) ou avec le subjonctif potentiel : Cic., *Of.* 2, 76 : *quidni laudet?* « pourquoi ne le louerait-il pas? » ; les deux éléments sont encore séparés dans Pl., *Mi.* 1120 : *quid ego ni ita censeam?* Également, *quippini?* « pourquoi non? », c.-à-d. : *quid* + *pe* + *ni* : Pl., *Ba.* 839 ; *Men.* 948.

c) *ut?* « comment? » : v. latin, Hor., Liv., tendait à sortir d'usage ; *qui?* ancien abl., même sens, notamment dans la locution *qui fit ut?*

« comment se fait-il que? ». Mais c'était *quomodo?* (> fr. « comme ») qui était usuel.

d) *ubi?* « où? » sans mouvement ; *quo?* « où? » avec mouvement ; *unde?* « d'où? » ; *qua?* « par où? » ; *quando?* « quand? » ; *quot?* « combien? » ; etc. *Quotus* interroge sur la place dans une série : *quotus es?* « le quantième es-tu? » : Hor., S. 2, 6, 44 : *hora quola est?* « quelle heure est-il? », m. à m. « la combien est-ce? » ; cf. *quotus quisque?* (§ 220 c).

Nam, ajouté comme enclitique à quelques-uns de ces pronoms ou ad-
verbes, marquait une insistance : *quisnam?* « qui donc? », *ubinam?* « où
donc? », etc.

§ 182. **Particules interrogatives.** — Les principales sont : *-ne*, *nonne*, *num*, *an*. La langue littéraire, surtout classique, s'est efforcée de faire prévoir par le choix de la particule si la réponse attendue est affirmative ou négative.

L'enclitique *-ne* paraît être la **négation** de forme brève signalée plus haut (§ 174) : *uidistine?* a d'abord signifié « n'as-tu pas vu? », l'interrogation étant marquée par le ton et par l'inversion de la particule : Cic., C. M. 31 : *uidetisne ut apud Homerum saepe Nestor de uirtutibus suis praedicet?* « ne voyez-vous pas combien chez Homère Nestor vante souvent ses vertus? ». La négation *non* elle-même n'est pas rare dans des tours interrogatifs : Pl., Mer. 732 : *non tu scis quae sit illa?* « tu ne sais pas qui elle est? ». Et la particule *nonne* d'origine plus récente a été créée précisément par adjonction de *-ne* à *non*.

L'emploi de *-ne* ne fait pas nécessairement préjuger de la réponse : Tac., An. 14, 9 : *aspexeritne matrem exanimem Nero... sunt qui tradiderint, sunt qui abnuant* « Néron regarda-t-il sa mère morte? il y a des gens qui l'ont affirmé, d'autres qui le nient ». Cependant, la valeur première du tour explique qu'il ait été fréquent dans le cas de réponses affirmatives : Cic., Ver. 3, 64 : *iamne intellegitis...?* « comprenez-vous maintenant que...? ». Dans le latin vulgaire, *-ne* se fit de plus en plus rare, et il disparut en roman.

Bien que le mot, auquel s'ajoutait *-ne*, fût le plus souvent en tête de phrase, cette place n'était pas nécessaire : Cic., Cl. 94 : *quid? conseram*

Sullanne cum Iunio? « comparerai-je Sulla avec Junius? ». La particule *-ne* était parfois — hors de la prose classique — accolée au relatif dans les reprises : Catul. 64, 180 : *an patris auxilium sperem? quemne ipsa reliqui?* « puis-je attendre le secours de mon père? lui que j'ai moi-même abandonné? » ; cf. Pl., *Tri.* 360. On la trouve aussi adjointe d'une manière explétive à des interrogatifs : Pl., *Tri.* 1095 : *qualine amico...?* ; Cic., *Fi.* 5, 63 : *ecquandone...?* ; Hor., *S.* 2, 3, 295 : *quone malo...?*

§ 183. Dans la répartition classique, *nonne* fait prévoir une réponse affirmative, *num* une réponse négative : Cic., *N. D.* 1, 97 : *quid? canis nonne similis lupo?* « quoi? le chien ne ressemble-t-il pas au loup? » ; *Rep.* 1, 58 : *num... barbarorum Romulus rex fuit?* « Romulus a-t-il été un roi de barbares? » ; cf. aussi *num quid (me) uis?*, formule pour prendre congé.

Nonne a été principalement utilisé par Cicéron. Très souvent, *-ne* et *non* en tiennent lieu dans la vieille langue et plus tard : Pl., *As.* 939 : *iuben hanc hinc abscedere?* « ne lui dis-tu pas de s'en aller? » ; Cic., *Tu.* 1, 13 : *non uides?* « ne vois-tu pas? » ; cf. Pl., *Mer.* 732 (cité § 182). De son côté, *num* en latin ancien n'appelait pas toujours une réponse négative : Pl., *Am.* 620 : *num obdormiisti dudum?* « ne t'es-tu pas endormi tantôt? ».

Num avait diverses formes renforcées : *numnam* (arch.) ; *numne*, Cic., *Lae.* 36 : *numne, si Coriolanus habuit amicos, ferre contra patriam arma illi cum Coriolano debuerunt?* « devaient-ils avec Coriolan porter leurs armes contre leur patrie? » ; *numqui* (rare), avec *qui*, ancien abl. adv. : Hor., *S.* 1, 4, 52 ; *numquid* : Cic., *Leg.* 2, 5 : *numquid uos duas habetis patrias?*, — où *quid* était à l'origine un accusatif de relation = « en quelque façon ». Dans le latin vulgaire, *numquid* supplanta *num*, en même temps que *numquid non (ne)* remplaçait *nonne* (Cael. Aur., *Acul.* 2, 16, 97).

Nempe s'était employé dans les interrogations avec la valeur du fr. « n'est-ce pas? » : Pl., *Ru.* 1057 : *nempe hic tuos est? — meus est* « cet homme n'est-il pas ton esclave? — oui » ; Cic., *Part.* 42 : *nempe igitur ea restant quae...?* « n'est-ce donc pas que restent...? ».

§ 184. *An* marque un doute, parfois très fort, et dans ce cas s'applique comme *num* à une idée que l'on repousse : Tér., *Eu.* 382 : *flagitium facimus. — an id flagitiumst, si...?* « c'est une infamie que nous faisons. — est-ce une infamie que de...? ». Souvent aussi il apporte une simple nuance dubitative, par ex. dans les locutions *an*

censes...?, *an existimas...?* « crois-tu par hasard que...? », ou encore : Vg., B. 3, 1 : *cuium pecus? an Meliboei?* « à qui ce troupeau? ne serait-ce pas celui de Mélibée? ». *An* sert à introduire le deuxième membre de l'interrogation double (§ 187) ; mais dans les emplois précédents il se justifie par lui-même, et il n'y a pas de membre de phrase antérieur à sous-entendre.

Anne — forme renforcée de *an*, comme *nonne* de *non* — apparaît en v. latin devant voyelle (Pl., *Tru.* 666 : *anne oportuit?*), ensuite sans cette restriction, mais surtout dans l'interrogation indirecte.

Parfois, *an* s'est employé entre deux noms comme conjonction disjunctive au sens de *uel* (§ 429).

§ 185. Deux autres particules étaient plus rares :

en, de caractère archaïque et presque toujours (sauf Vg., *Én.* 6, 346) en liaison avec *umquam* : Pl., *Tri.* 589-590 : *o pater, || enumquam aspiciam te?* « o mon père, te reverrai-je jamais? » ;

ec-, uni comme premier terme à des indéfinis : *ecquis...?* « y a-t-il quelqu'un qui...? », *ecquid...?*, *ecquando...?*, et qui donnait de l'insistance à l'interrogation : Pl., *Am.* 1020 : *ecquis hic est?* « y a-t-il quelqu'un ici? » ; cf. *ecquisnam?* (Cic., *Vat.* 38).

§ 186. « Oui » et « non » dans les réponses. — L'emploi de petits mots équivalant au fr. « oui » et « non » dans les réponses est une innovation relativement récente. Le latin conserve en général l'usage ancien qui consistait à reprendre le terme sur lequel portait la question : Pl., *Cap.* 628 : *fuiſtin liber?* — *fui* « as-tu été libre? — oui », m. à m. « je l'ai été » ; *Tri.* 133 : *non ego illi argentum redderem?* — *non redderes* « je n'aurais pas dû lui donner son argent? — non », m. à m. « tu ne devais pas donner ».

Non commence toutefois à se rencontrer au sens de « non » : Tér., *Ph.* 525 : *iam ea (dies) praeteriit?* — *non* « ce jour est-il passé? — non » ; cf. Cic., *R. Am.* 54 ; *Cl.* 92. En outre, divers adverbes (*ita*, *sic*, *etiam*) sont en voie de s'employer pour « oui » : Pl., *Am.* 362 : *haecce tua domus?* — *ita, inquam* « est-ce ta maison? — oui, te dis-je » ; Tér., *Ph.* 813 : *illa maneat?* — *sic* « et celle-là doit rester? — oui », c.-à-d. *ita (est)* ou *sic (est)* « c'est ainsi ». *Etiam* était conduit à cette valeur à partir de tours où il marquait un renchérissement : Pl., *Mo.* 999-1000 : *numquid processit ad forum (hic) hodie noui?* || — *etiam* « n'y a-t-il rien eu de nouveau aujourd'hui au forum? — si » ; et à l'époque classique il devait commencer à se répandre au sens de « oui » : Cic., *Ac.* 2, 104 : *aut 'etiam' aut*

'non' *respondere* « répondre oui ou non » ; de même : Hor., S. 2, 5, 91. *Verum* fut également utilisé : Tér., *Ad.* 543. Pour *immo*, § 430.

§ 187. **Interrogation double ou disjonctive.** — Une interrogation est dite double, lorsqu'elle présente une alternative, laquelle s'exprime par la particule *an* au sens du fr. « ou » devant le second membre. Le premier est le plus souvent introduit par *utrum* : Cic., *Ph.* 1, 21 : *haec utrum tandem lex est an legum omnium dissolutio?* « est-ce là une loi ou la négation de toute loi? ».

Neutre de *uter* fixé adverbiallement, *utrum* annonçait en fait l'alternative elle-même : « laquelle des deux choses est-ce...? ». Aussi quelques exemples se trouvent-ils encore avec une particule appliquée au premier membre, en l'espèce *-ne* : Pl., *Ru.* 104 : *utrum tu masne an femina es?* « lequel des deux : es-tu garçon ou fille? ».

Utrum lui-même était parfois remplacé par *-ne* : Pl., *Cap.* 846 : *iuben an non iubes?* « veux-tu ou ne veux-tu pas? ». Il arrivait aussi que seule la particule *an* fût exprimée dans le second membre : Pl., *Cu.* 589 : *quid ego faciam? maneam an abeam?* « que dois-je faire? rester ou m'en aller? ». Ce type d'interrogation, surtout attesté en v. latin, a cependant laissé des traces plus tard : Sal., Sén. rhét., Mart., etc., et aussi Cic., *Ver.* 5, 109 : *cum homine... res est an cum fera?* (vivacité de la langue familière).

Dans le latin vulgaire, *an* fut remplacé par *aut* dans l'interrogation simple ou double, directe ou indirecte.

« Ou non » au second membre se rend par *an non* : Tér., *Hau.* 405 : *videon Cliniam an non?* « est-ce Clinia que je vois ou non? », plus rarement par *necne* (Cic., *Tu.* 3, 41), qui est réservé de préférence à l'interrogation indirecte.

Enfin, l'interrogation dite double peut avoir plus de deux termes, et *an* est répété autant de fois qu'il le faut : Liv. 23, 45, 9 : *ferrum nunc hebet? an dextrae torpent? an quid prodigii est aliud?* « votre fer est-il émoussé? vos bras sont-ils engourdis? y a-t-il quelque autre prodige? ».

Remarque. — Dans la langue parlée et à basse époque, l'interrogation totale fut de moins en moins exprimée par les particules *-ne*, *num*, *nonne* qui disparurent toutes. Pour l'interrogation partielle, *quo* fut remplacé par *ubi*, > fr. où, it. ove, cf. Apul., *Met.* 9, 39, 4 : *ubi ducis asinum istum?* — et même par *unde* : prov. ont, on ; esp. donde (= *de unde*). *Quis* cédait la place à *qui* ; de même, *cur* à *quid* seul ou en locution : *pro*

quid, *per quid* (fr. pourquoi, it. perchè). Enfin, la langue familière avait des formes d'interrogation plus pleines, dont le type a survécu : Pl., *Ep.* 201 : *quis est qui reuocat?* ; Vulg., *Joh.* 16, 17 : *quid est hoc quod dicit?* Bourciez, *Éléments*, §§ 129, 249.

L'ordre des mots

§ 188. Le maintien de la flexion nominale a fait que l'ordre des mots n'a jamais pris en latin de signification syntaxique, cf. *supra*, § 10. On constate pourtant certaines habitudes ou préférences qui n'ont rien de strict¹.

Place dans la phrase. — Le verbe est habituellement en fin de phrase, sans doute par survivance, alors qu'en grec il se situe de préférence au milieu, comme en français. Sur ce dernier point, du reste, l'évolution ultérieure est annoncée dès le latin même : Cés., *B. C.* 2, 18, 3 : *ipse habuit graues in Caesarem contiones*. La position initiale pour le verbe est une mise en relief : Tér., *Ad.* 470 : *persuasit nox, amor, uinum* « il a été poussé par la nuit, l'amour, le vin », ou bien elle souligne l'apparition d'un fait nouveau : Pétr. 33, 4 : *accessere continuo duo serui* « on vit aussitôt s'approcher deux esclaves ».

La seconde place était primitivement celle des mots accessoires. Bien que cet usage ne soit pas aussi bien conservé qu'en grec, les pronoms se trouvent encore assez souvent en cette position : Pl., *Tru.* 846 : *filium istinc tuum te meliust repetere* « le mieux est d'aller redemander là-bas ton fils » (trois formes accumulées) ; Au. 658 : *Iuppiter te dique perdant!* (formule) ; Cic., *At.* 2, 19, 1 : *multa me sollicitant*. Et aussi quelques conjonctions (*autem*, *enim*, *uero*, etc.) continuent à se placer après le premier mot, cf. *infra*, § 435.

Le vocatif est d'ordinaire postposé : Pl., *Men.* 1031 : *salue, mi patrone* ; Vg., *Én.* 6, 341-2 : *quis te, Palinure, deorum || eripuit...*? Mais il n'est pas exclu de l'initiale de phrase : Pl., *Tri.* 245 : *ocelle mi, fiat* (insistance).

1. Voir les études de J. Marouzeau sur *L'ordre des mots dans la phrase latine*, Paris : I, 1922 ; II, 1938 ; III, 1949.

En tout cas, si la position initiale peut être une mise en relief, il ne s'ensuit pas qu'elle ait nécessairement cette valeur. On y trouve aussi bien une formule banale de transition : Cés., *B. C.* 3, 109, 1 : *de his rebus cum ageretur apud Caesarem...*

§ 189. **Place des mots les uns par rapport aux autres.** — En général, le déterminant tend à précéder le déterminé.

a) Les adverbos se placent ainsi devant le terme qu'ils caractérisent : *tam improbus, uir eximie doctus, fortiter pugnarunt*, sauf *fere, ferme, paene, prope, potius, potissimum, tantum* au sens de « seulement » qui d'ordinaire le suivent : *aequo fere spatio* (Cés., *B. G.* 1, 43, 1). Le rejet — assez rare — de l'adverbe en fin de phrase avait pour effet de le mettre en relief (Quint. 9, 4, 29-30) ; cf. Pl., *Ps.* 941.

L'attribut précède le verbe « être » : *bonus est*. L'ordre *est bonus* était expressif ; mais il est à son tour devenu banal : fr. « est bon ». Les démonstratifs se placent habituellement devant le substantif : *haec urbs, illa actas* ; on dit toutefois *Socrates ille*, à cause de la valeur emphatique de *ille*. Le possessif suit normalement le substantif : *pater meus*, tandis que c'est l'ordre inverse (*meus pater*) qui paraît le mettre en évidence.

L'apposition suit le substantif qu'elle complète : *philosophia, uitae dux*, à moins qu'on ne veuille la mettre en relief : Cic., *N. D.* 1, 4 : *una excellentissima uirtus, iustitia*.

b) L'adjectif précède le substantif quand il lui est étroitement uni comme épithète : *pulchra domus* « une belle maison » ; *ex magnis rapinis* (Sal., *C.* 28, 4) « de grandes rapines » ; *saeua Proserpina* « la féroce Proserpine » (épithète de nature). Il le suit, s'il a la valeur d'une détermination attributive, affirmée de quelqu'un : *domus sumptuosa, adulescens luxu perditus* (Tér., *Ad.* 760) « une maison (qui est) somptueuse, un jeune homme (qui est) perdu de débauche », — ou servant à classer dans une catégorie : *navis oncraria* « un navire (qui est un navire) de transport » ; *pars dextra* « la droite ».

Ainsi s'opposent *praetor urbanus* « le préteur urbain » et *urbanus praetor* « un préteur spirituel » ; de même : *rex Antiochus* « le roi Antiochus »

(le titre de roi est assimilé à une qualité inhérente) et *Q. Fabius consul* « le consul Q. Fabius » (le titre de consul est un attribut conféré).

Mais divers facteurs contrariaient cette répartition : un adjectif comme *uniuersus*, malgré sa fonction attributive, précède le plus souvent le substantif, parce que sa valeur forte incite à le mettre en relief : *ad uniuersam rem publicam* (Cic., *Dom.* 142), *uniuersum senatum... mulasse uestem* (Cic., *Sest.* 27). Les adjectifs marquant une classification, s'ils sont dans le contexte même en relation avec leur contraire, se placent également devant le substantif : *dextra parte... sinistra parte*.

c) Le complément déterminatif au génitif devait anciennement précéder le substantif dont il dépendait. C'est sa place habituelle dans la formule de filiation (un tel fils d'un tel) : *C. I. L. I^a, 614 : L. Aimilius L(uci) f(ilius) inpeirator decreiuit* ; de même, en des tours fixés : *Nicobuli filius* (Pl., *Ba.* 842), *Vulcani... filius* (Pl., *Ep.* 673), *fratris filiam* (Tér., *An.* 932), ou encore : *Aesculapi fanum* (Pl., *Cu.* 14), *in Fidei fanum* (Pl., *Au.* 583), ainsi qu'avec les prépositions impropres *causā*, *gratiā* (§ 189). Mais, dans l'usage courant à l'époque historique, le génitif complément suit le nom qu'il détermine (*orbis terrarum*), aussi bien qu'il le précède (*terrae motus*) ; le génitif explicatif du type *alimenta carnis* est même d'ordinaire placé après le substantif dont il développe le contenu.

Note. — Dans quelques cas, l'ordre des mots s'était fixé. Les termes de locutions toutes faites comme *res publica*, *tanto opere*, *re uera*, *pro uirili parte*, *tribunus plebis*, *plebis scitum*, etc., ne peuvent plus être intervertis. *Quisque* suit toujours les formes de réfléchi, de relatif ou de superlatif avec lesquelles il est habituellement employé : *pro se quisque*, *in suas quisque ciuitates*, *optimum quidque* ; dans les incises du type *inquit ille*, *ait ille*, le verbe précède le plus souvent. *Ipse* suit également le pronom avec lequel il forme groupe : *locus ille ipse* (Cic., *Mi.* 53), *discrepans sibi ipsa* (Tu. 4, 29), *se ipsa intuens* (Tu. 1, 73), *nosmet ipsos* (Fi. 4, 25).

D'autre part, les indications précédentes, si vagues qu'elles soient, ne s'appliquent qu'à la prose. Les poètes usent de libertés beaucoup plus grandes : inversions, rejets, disjonctions, etc. — par recherche de style ou simplement par commodité métrique. Ainsi : Vg., *Én.* 1, 393 sqq. : *cynos, || aethera quos lapsa plaga Iouis ales aperto || turbabat caelo* « les cygnes que l'oiseau de Jupiter fondant des régions éthérées dispersait dans l'étendue libre du ciel » ; *lapsa* est disjoint de *Iouis ales*, *aethera* de *plaga*, *aperto* de *caelo*. Dans la prose métrique intervenait la recherche de la clause : *esse uideatur* - ∪ ∪ ∪ / - ∩, et non *uideatur esse* ; *public(a) armare* - ∪ - / - ∩ ; etc.

CHAPITRE III

ADJECTIF SUBSTANTIVÉ; ADJECTIF « AFPOSÉ » EXPRESSION DE LA COMPARAISON NOMS DE NOMBRE

Adjectif substantivé

§ 190. Entre le substantif et l'adjectif qui sont tous deux des formes du nom, il n'y avait pas de séparation absolue : des termes comme *aequalis*, *affinis*, *amicus*, *familiaris*, *inimicus*, *saucius*, *socius*, *vicinus*, etc., sont couramment employés avec l'une et l'autre valeur.

L'adjectif a été parfois substantivé à la suite d'une ellipse : *sera* (sc. *bestia*) ; *dextra* (sc. *manus*) ; *mustum* (sc. *uinum*) « le vin doux » ; *Africanus* (sc. *uentus*) ; *regia* « le palais » (sc. *domus*) ; etc. Mais d'anciens adjectifs se sont aussi fixés d'eux-mêmes comme substantifs avant l'époque historique : *iuuenis* « l'homme jeune » ; *femina* « la femelle » (par opposition à *mas*) ; *luna*, proprement « la lumineuse », de **leuksna*, racine de *lumen*.

Dans l'usage courant, l'adjectif substantivé n'est pas aussi répandu qu'en grec, par suite de l'absence d'article. On le trouve surtout :

a) au pluriel de genre animé : *boni* « les gens de bien », *docti* « les savants », *Romani* « les Romains », *maiores* « les ancêtres ».

Au singulier, un substantif est d'ordinaire exprimé : *uir doctus* « un savant », *homo Romanus* « un Romain ». L'adjectif n'en tient lieu que dans quelques cas : génitif du type *dementis est* (Cic., *Of.* 1, 83) « c'est le fait d'un insensé » ; nom de peuple désignant un individu important : *Poenus* « le Carthaginois », c.-à-d. Hannibal ; nom de peuple à sens col-

lectif (rare ; le plus souvent avec valeur affective ou expressive) : *Praenestinus* « les gens de Préneste », Pl., *Tri.* 609 ; *Parthus* « le Parthe », Caelius ap. Cic., *Fa.* 8, 5, 1 ; *Cantaber*, Hor., *Od.* 2, 11, 1.

b) au nom.-accusatif neutre (sg. et pl.) : *bonum* « le bien », *uerum* « le vrai », *bona* « les biens », *seria* « le genre sérieux ».

Aux cas autres que le nom.-accusatif, l'adjectif neutre, dans la langue littéraire, n'est guère substantivé — en dehors des formes *bona*, *mala* — que si le contexte permet de reconnaître facilement le genre, par ex. Cic., *Of.* 1, 133 : *in omnibus igitur his elaborandum est* « il faut faire effort sur tous ces points », en particulier auprès d'une forme claire : Cic., *Part.* 2, 139 : *uera a falsis diiudicare* « discerner le vrai du faux », ou bien dans des locutions de caractère adverbial : *ex aduerso*, *e contrario*, *de integro*, *in primis* ; de même au participe dans le type archaïque *properato opus est* (Cic., *Mi.* 49, § 127 b).

En bas latin et à l'époque préromane, le nom.-accusatif pl. neutre se confondait avec le féminin sg. de la 1^{re} déclinaison : *gaudia* > fr. joie, it. gioia. Et plusieurs formes d'adjectifs substantivés aboutirent ainsi à des substantifs : *anxia* > v. fr. ainse ; *fortia* > fr. force, it. forza ; *responsa* > fr. réponse. Cette évolution est déjà sensible dans les textes : Prud., *Apoth.* 1061 : *ne maiestas sua fortia perdat* « afin que la majesté ne perde pas sa force ».

§ 191. *Substantif en fonction d'adjectif.* — L'emploi inverse d'un substantif en fonction d'adjectif est très rare, sans doute à cause du caractère flottant de la construction qui en résultait. Seuls sont signalés quelques exemples : Pl., *Cu.* 647 : *uentus turbo* « un vent (qui est un vrai) tourbillon » ; Poe. 290 : *lapidem silicem* « une pierre (qui est un vrai) roc » ; cf. *Tri.* 835 ; Vg., *Én.* 1, 21 : *populum late regem*, adaptation maladroite du gr. εὐρυπέλων.

Parfois, du reste, la forme utilisée peut avoir été effectivement adjectivale, par ex. *tiro* dans les expressions *tirones milites* (Cic., *Ph.* 11, 39) « des recrues », *tirone et collecticio exercitu* (Cic., *Fa.* 7, 3, 2) « une armée de recrues et levée à la hâte », ainsi que les mots en -ō du type *naso* « au grand nez », etc. Cela vaut également pour les noms d'agent en -tor / -trix : *exercitus uictor*, *bellator equus* (Vg., *G.* 2, 145) « le cheval qui aime le combat », *animo tortore* (Juv. 13, 195) « l'âme (qui est leur) bourreau » ; de même : *uictrices Athenas* (Cic., *Tu.* 1, 116), *uictricia arma* (Vg., *Én.* 3, 54), *in tam corruptrice provincia* (Cic., *Q. fr.* 1, 1, 19).

Il y avait aussi des cas particuliers. Le substantif *uber* « mamelle » est

adjectif au sens de « abondant, fécond » dès le v. latin (Pl., *Ru.* 637), cf. *pubes* (*puber*). *Anus* « la vieille femme » servait anciennement d'épithète (⇒ « vieux »), même pour des objets matériels ; et Catulle dit encore : 68, 46 : *haec charta loquatur anus* « que cette feuille parle, même devenue vieille » (*ibid.* 78, 10). *Senex* est resté adjectif au comparatif : Cic., *Lae.* 5 : *quo erat nemo fere senior*, isolément au positif : Tér., *Eu.* 357 : *senem mulierem*.

Adjectif « apposé »

§ 192. À l'époque historique, l'adjectif conservait quelques emplois en liaison sémantique lâche, malgré l'accord :

a) Un adjectif « apposé » au sujet équivaut à une détermination circonstancielle de l'énoncé : Cic., *Ver.* 4, 65 : *tum inanes ad regem reuertuntur* « reviennent, les mains vides » ; *Mi.* 38 : *cum... (Italia) lubens agnouisset* « avait reconnu volontiers » ; Hor., *S.* 1, 6, 128 : *domesticus otior* « je me repose à la maison » (= *domi*). En particulier, avec des adjectifs apportant une indication temporelle, *noctuabundus*, *serus*, *vespertinus*, etc. ; cf. Cic., *At.* 12, 1, 2 : *noctuabundus ad me uenit* (= de nuit). À ces emplois se rattache celui de *nullus* comme négation déclinée (§ 178).

b) Un adjectif porte pour le sens sur un autre mot que celui auquel il se rapporte grammaticalement : Vg., *Én.* 6, 268 : *ibant obscuri sola sub nocte per umbram* « ils allaient solitaires dans la nuit obscure » (= *ibant soli sub obscura nocte*) ; cf. *G.* 3, 249. C'est le procédé poétique connu sous le nom d'hypallage, mais qui était à l'origine un fait de langue.

c) Quelques superlatifs ou formes assimilées ne s'appliquent qu'à une partie de l'objet désigné par le substantif auquel ils se rapportent : *summus mons* (Cés., *B. G.* 1, 22, 1) « le sommet de la montagne », proprement « la montagne en tant que très haute ». De même : *medius collis* « le milieu de la colline » (la colline en son milieu) ; *primo impetu* (Cés., *B. G.* 2, 24, 1) « au début de l'attaque » ; *multo die* (*ibid.* 1, 22, 4) « tard dans le jour » ; *in ultima platea* (Tér., *Ph.* 215) ; *extrema hieme* (Cic., *Pomp.* 35) ; etc. Ce tour était concurrencé par le

type *medium noctis* : par ex. Liv. I, 57, 9 : *in medio aedium* « au milieu de la maison », plus tard par *medium de nocte* (§ 60).

Degrés de comparaison

§ 193. La formation en *-ior* (gr. *-lov*) du comparatif est proprement un intensif, en tout cas exprime que la qualité possédée présente une certaine force, d'importance du reste variable et non définie ; cf. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action...*, p. 121 sq. Cette fonction est encore apparente dans certains emplois sans complément : Pl., *Mer.* 920-921 : *ego stultior qui...* « je suis bien (trop) sot de... » ; Cic., *Sest.* 59 : *suspicio durior* « un soupçon particulièrement pressant » ; C. M. 55 : *senectus est natura loquacior* « particulièrement bavarde » ; *clamare maius* (§ 37) « crier fort » ; *saepius* « à plusieurs reprises » ; *ocius* « particulièrement vite », d'où « vite » (le comparatif rejoignant le positif). Hors de la langue littéraire, en coordination avec un « positif » : Cat., *Agr.* 3, 4 : *oleum viridius et bonum* ; Suét., *Nér.* 51, 1 : *oculis caesiis et hebetioribus* « aux yeux pers et faibles ».

Le superlatif, très proche de l'ordinal, désigne le terme qui porte à son point final une qualité que d'autres termes manifestent (superlatif relatif) ; indication de ces termes est donnée par un génitif partitif (*felicissimus omnium imperatorum*) ou par un complément prépositionnel (*felicissimus ex imperatoribus*, ou *inter imperatores*, etc.). Sans complément, le superlatif dit absolu a pu marquer le très haut degré (*dux felicissimus*).

§ 194. Une comparaison implicite avec un autre terme entraînait l'emploi du comparatif intensif : *priores*, *seniores* « les anciens, les hommes âgés », c.-à-d. ceux qui possèdent à quelque degré la qualité d'« ancien », de « vieux », par opposition à ceux qui ne l'ont pas. Le superlatif ne servait qu'à partir de trois termes en cause. D'où : *prior* « le premier (de deux) » et *primus* « le premier (de trois ou plus) » ; *maior* ou *minor natu* « l'aîné, le cadet (de deux) » et *maximus* ou *mini-*

mus natus « l'ainé, le cadet (de plusieurs) » ; *maior pars* suppose une division en deux, *maxima pars* en trois ou plus ; etc. ; cf. Cic., *At.* 15, 13, 1 : *duas a te accepi epistulas ; respondebo igitur priori prius* « je répondrai d'abord à la première ». Même répartition, si la comparaison est rendue explicite par un complément : type *validior manuum dextra est* « des deux mains la plus forte est la droite », et non *validissima* ; cf. Quint. 7, 4, 21.

Le superlatif tendait cependant à s'introduire : *natus maximus* est, dans Tér., *Ad.* 881, appliqué à l'ainé de deux ; de même : Hor., *A. P.* 24 : *maxima pars natum* « la majeure partie des poètes », en face de Cic., *Of.* 1, 147 : *maior pars (hominum)*. *Primus* apparaît aussi au lieu de *prior* : Plancus (ap. Cic., *Fa.* 10, 11, 1) : *primae sententiae*, par opposition à *posteriores* ; Var., *R. R.* 3, 12, 5 : *pedibus primis* (les pattes de devant, en parlant du lièvre) *humilibus, posterioribus altis* ; Suét., *Tib.* 7, 2 : *munus gladiatorium in memoriam patris et alterum in avi Drusi dedit, ... primum in foro, secundum in amphitheatro* « le premier au forum, le second à l'amphithéâtre ».

Complément du comparatif

§ 195. Le comparatif latin a deux constructions usuelles : a) l'*ablatif*, qui est un ablatif de point de départ rattaché à l'intensif : *doctior Petro* « particulièrement savant en parlant de Pierre » (§ 101) ; — b) la particule *quam* : *doctior quam Petrus*, où *quam*, corrélatif de *tam*, provient d'emplois comme Pl., *Ci.* 494 : *neque opes nostrae tam sunt validae quam tuae (= sunt minores quam tuae)*.

Les deux tours, quoique souvent confondus, n'étaient pas en soi identiques. La construction avec *quam* impliquait effectivement une différence, un contraste entre deux termes inégaux. Plus rare que *quam*, l'ablatif marquait plutôt une référence à un terme pris pour type de la qualité, comme dans les locutions qui lui sont propres : *melle dulcior* « plus doux que miel (à se référer au miel) », *luce clarior, melius opinione, expectatione (expectato)* « mieux qu'on ne pensait, s'y attendait », *plus iusto (aequo)* « plus que de juste (plus, par rapport au juste) » — ou dans des tours négatifs et interrogatifs de caractère fixé : Pl., *As.* 543 : *te...*

nihil est impudentius ; *ibid.*, 557 : *quis me uir fortior (est) ?* ; en particulier après un relatif complément, construction équivalant à un superlatif expressif : Cic., *Rep.* 2, 27 : *sequamur... Polybium nostrum, quo nemo fuit in exquirendis temporibus diligentior* « le plus consciencieux qui ait été », m. à m. « par rapport auquel il n'y eut personne de plus consciencieux » (jamais *quam* dans ce cas).

§ 196. *Particularités d'emploi.* — Les prosateurs classiques n'usent de l'ablatif que si le comparatif est au nominatif (*doctior Petro*) ou à l'accusatif (*neminem uidi doctiorem Petro*). Si le comparatif est à un autre cas, ils emploient *quam* pour éviter l'amphibologie qui pourrait résulter de la forme d'ablatif : Cic., *Fa.* 5, 7, 3 : *tibi multo maiori quam Africanus fuit...* « à toi qui es beaucoup plus grand que ne fut l'Africain... » : la construction *maiori Africano* serait ambiguë. *Quam* est également préféré par les mêmes auteurs après le comparatif d'un adverbe : *cum possit... clarius dicere quam ipse* (Cic., *Diu. Cacc.* 48), sauf pour une expression temporelle comme *longius anno remanere* (Cés., *B. G.* 4, 1, 7) « séjourner plus d'une année ».

Les autres écrivains ne s'imposaient pas ces limitations, peut-être parce que l'ablatif complément, devenant moins usuel, était par là même plus recherché : Hor., *Ép.* 1, 10, 11 : *pane egeo iam mellitis potiore placentis* « j'ai envie de pain, le pain qui me paraît maintenant meilleur que les galettes au miel » (= *quam mellitae placentae sunt*) ; Vg., *Én.* 4, 31 : *luce magis dilecta* « plus chère que la lumière » (= *quam lux*).

Inversement, *quam* s'était étendu à des verbes équivalant à un comparatif : *malo* « j'aime mieux », *praestat* « il vaut mieux », etc., par ex. Cic., *At.* 14, 9, 2 : *mori milies praestitit quam haec pati* « il eût mieux valu mourir mille fois que supporter cela » ; — et, hors de la prose classique, à beaucoup d'autres tours, sans comparatif exprimé : Pl., *Ba.* 618 : *inimicos quam amicos aequomst me(d) habere* « je mérite d'avoir des ennemis plus que des amis » (= *potius quam amicos*) ; Var., *R. R.* 3, 4, 1 : *ab his temporibus quam superioribus* « (commencer) par le temps présent plutôt que par le passé » ; Tac., *A.* 4, 61 : *claris maioribus quam uetustis* « d'une famille (plus) illustre qu'ancienne ». Pour *alius quam*, voir § 202.

Les deux constructions sont parfois combinées dans le cas d'un pronom neutre à l'ablatif annonçant *quam* comme corrélatif : Cic., *At.* 4, 8^b, 2 : *quid enim hoc miseriùs quam cum... fieri consulem non posse ?* « quoi de plus lamentable que... ? » ; cf. *Iñ.* 1, 19 : *quo nihil turpius quam...*

Attraction du 2^e membre après « quam ». — Dans un second membre introduit par *quam* et comprenant un nom qui devrait être au nominatif comme sujet d'une forme verbale exprimée ou non, ce nom prend souvent

par une attraction mécanique le cas du comparatif, surtout si celui-ci est à l'accusatif : Tér., *Ph.* 591-2 : *hominem callidiores uidi neminem || quam Phormionem* « je n'ai jamais vu personne de plus habile que Phormion », c.-à-d. *quam Phormio est*. Cf. Cic., *Ver.* 3, 215 : *Antonius aiebat se tantidem frumentum aestimasse quanti Sacerdotem* « au même prix que Sacerdos », c.-à-d. *quanti Sacerdos aestimasset*.

§ 107. *Comparaison de deux qualités.* — Pour établir une comparaison entre deux qualités, ce qui suppose un autre adjectif (ou adverbe) au second membre, deux tournures existent en latin :

a) **Comparatif** dans les deux membres : Liv. 27, 48, 7 : *longior quam lator acies erat* « le corps de bataille était plus long que large » ; Cic., *Mi.* 78 : *libentius... quam uerius* « avec plus de complaisance que de vérité » ; cf. déjà Caton, *Or. fragm.* 10, 2 (Jordan, p. 42). Les deux comparatifs sont en corrélation et s'opposent l'un à l'autre, comme dans l'emploi libre une forme du type *iuniores* s'oppose à *seniores*.

b) *Magis quam* avec chacun des deux adjectifs au positif : Cic., *At.* 10, 1, 4 : *disertus magis est quam sapiens* « il est disert plus que sage » ; *Tu.* 1, 41 : *quod subtiliter magis quam dilucide dicitur* « ce qui est dit d'une manière plus subtile que claire ».

Cette seconde construction, qui annonce celle du français, ne paraît pas avoir été séparée de la précédente par une distinction stricte. A côté de *libentius quam uerius*, Cicéron écrit sans différence : *Ver.* 2, 113 : *magis inuidioso crimine quam uero* « par une accusation plus haineuse que fondée ».

Une contamination des deux tournures, avec le premier terme au comparatif et le second au positif, se trouve chez Tacite : *Agr.* 4 : *uehementius quam caute* ; *H.* 1, 83 : *acrius quam considerate*.

§ 108. **AUTRES CONSTRUCTIONS DU COMPARATIF.** — A côté de *quam* ou de l'ablatif, le complément du comparatif se présentait sous plusieurs autres formes, par survivance ou par innovation :

a) Construction **appositionnelle** des comparatifs adverbiaux *amplius*, *plus*, *minus*, *longius*, etc. Ils étaient souvent joints à une évaluation numérique, sans influencer le cas de cette dernière (type *amplius mille homines* « plus de 1.000 hommes ») : Caton, *Agr.* 45, 3 : *(talcac) ne plus IV digitos transversos emineant* « que les boutures ne dépassent pas de plus de quatre travers de doigt » (accus. d'étendue) ; Cés., *B. G.* 1, 38, 5 : *reliquum spatium quod est non amplius pedum M sescentorum* « l'espace restant qui n'a pas plus de 1.600 pieds » (gén. d'évaluation) ; Cic., *R. Com.* 8 : *am-*

plus triennium est « il y a plus de trois ans » ; Liv. 21, 51, 2 : *Hamilcar... cum paulo minus duobus milibus militum...* « Hamilcar avec un peu moins de 2.000 hommes... ». Ces tournures ont leur point de départ dans le cas où le nombre était accompagné d'une apposition de sens négatif : *mille pedes, non amplius* « 1.000 pieds, pas plus ». Elles étaient demeurées plus fréquentes que le complément à l'ablatif : Pl., *Ba.* 818-9 : *plus annis decem* || ... *mortuum esse oportuit*, ou avec *quam* : Cic., *Ph.* 2, 98 : *neque enim plus quam tres aut quattuor reliqui sunt*.

Maior et *minor* étaient également apposés à l'accusatif de durée dans le tour *maior* ou *minor annos LX natus* « âgé de plus ou de moins de 60 ans » (C. I. L. I², 583, 13 ; Cic., *R. Am.* 39). On trouve du reste — ici encore — l'ablatif : Cic., *R. Am.* 100 : *minorem annis LX*, ou *quam* : Liv. 45, 32, 3 : *cum liberis maioribus quam quindecim annos natis* « avec des enfants âgés de plus de 15 ans ».

b) Constructions prépositionnelles. — *Ab* paraît avoir renforcé assez vite l'ablatif complément du comparatif : Ov., *Her.* 16 (15), 98 : *a te dignior* « plus digne que toi » ; en particulier avec des adjectifs de sens local comme *citerior*, *inferior*, *superior* : Val. Max. 9, 12, 6 : *uno gradu a publico supplicio... citerior*. Cet emploi de *ab* se répand chez les écrivains ecclésiastiques à partir de Tertullien, et aussi chez les profanes : Donat, *Tér.*, *Ph.* 5 (prol.) : *deterior a Menandro* « inférieur à Ménandre » ; il est mentionné par Servius, *G. L. K.* IV, 407, 27 : *doctior ab illo*. De apparaît plus tard (iv^e/v^e s.) par extension du sens partitif : Grom. Lat. (Hyg.), p. 109, 2 : *plus de XXX pedibus* « plus de 30 pieds ».

Autres tours prépositionnels : *ante*, en poésie : Vg., *Én.* 1, 347 : *ante alios immanior omnes*, cf. 2, 40 ; 3, 321 ; *prae* : Pl., *Ep.* 522 : *atque me minoris facio prae illo* « j'attache moins d'importance à moi-même-qu'à cet homme » ; *praeter* : Vg., *G.* 1, 412 : *praeter solitum... laeti* ; *supra* : Cic., *Or.* 139 : *saepe supra feret quam fieri possit* ; *super*, en bas latin (Itala, Vulg., etc.) : *Vitae patr.* 6, 1, 14 : *meliores super nos* (= gr. *μελζοτες ἡμῶν*).

c) Constructions au génitif et au datif. — La construction grecque au génitif transparait souvent dans les écrits de traduction : Itala, versions d'Oribase, etc., par ex. Itala, *Matth.* 11, 11 (cod. Veron.) : *maior eius est* « il est plus grand que lui » [= *μελζων αὐτοῦ ἐστι*]. Mais ce génitif était préparé en latin même par un tour de nature partitive comme Pl., *Cap.* 825 : *regum rex regalior* « des rois le roi le plus royal » ; et il est signalé chez les juristes : Scaev. (Dig.) 12, 6, 61 : *amplius sui debiti* « plus que leur dû », ce qui semble indiquer que ce n'est pas un simple hellénisme.

De plus, les expressions *nulla arte cuiquam inferior* (Sal., *H.* 2, 37) ou *haud ulli secundus* (Vg., *Én.* 11, 441) conduisaient à un datif complément

du comparatif, nettement attesté en bas latin : Grég. T., *Conf.* 44 : *melior tibi* « meilleur que toi » ; 86 : *lux humanæ luci clarior* « lumière plus claire que la lumière humaine » (Bonnet, p. 545).

Renforcement du comparatif et du superlatif

§ 199. En v. latin, *multo* (abl. de différence, § 117) était usuel pour renforcer non seulement le comparatif, mais aussi le superlatif : *multo maximus*, Pl., *Am.* 782, 994 ; *Au.* 667 ; etc. Et c'est avec les prosateurs classiques qu'il tendit à être réservé au comparatif : *multo doctior* « beaucoup plus savant », sans que soit absolument inconnu l'accusatif *multum* (§ 41) ; l'adverbe *etiam* se rencontre au sens de « encore » : *etiam dignior* « encore plus digne ». Le superlatif était souligné par *longe* « de loin » : *longe doctissimus* « de loin le plus savant » ; par *uel* « même », proprement « si tu veux » : *uel summa paupertas* (Cic., *Tu.* 5, 113) « la pauvreté même la plus grande » (§ 429) ; par *facile* « facilement », c.-à-d. « sans conteste » : *facile doctissimus* (Cic., *Rab. Post.* 23) ; par *unus omni in* ou *omnium* seul : Cic., *Br.* 25 : *rem unam esse omnium difficillimam* « que c'est la chose la plus difficile entre toutes ».

Le plus haut degré possible se marque par *quam* avec une forme de *possum* exprimée ou non : Cés., *B. G.* 3, 9, 9 : *naues... quam plurimas possunt, cogunt* « ils rassemblent le plus de navires qu'ils peuvent » ; *ibid.* 1, 9, 3 : *quam plurimas civitates... habere obstrictas uolebat* « le plus de cités possible ».

§ 200. COMPARATIF ET SUPERLATIF ANALYTIQUES. — L'expression du degré par la forme même de l'adjectif a disparu avec la flexion, sauf pour quelques traces isolées de comparatif, par ex. fr. *meilleur*, *pire* et les substantifs *maire* (< maior), *sire*, *seigneur* (< senior, seniore). Les tours analytiques (plus savant, le plus savant), qui ont remplacé le comparatif et le superlatif, sont déjà usuels en latin pour les adjectifs en *-eus*, *-ius*, *-uus*, cf. A. Ernout, *Morph.*, § 101.

Du reste, *magis* n'était pas inconnu avec des adjectifs ou adverbes pourvus d'un comparatif synthétique : *magis lubenter*, Pl., *Mo.* 157 ; *magis argutum*, *Tri.* 200 ; (*quo*) *magis mirabiles*, Cic., *Or.* 39, etc. Le complé-

ment était *quam*, parfois l'ablatif de comparaison : Ov., *A. Am.* 1, 475 : *quid magis est saxo durum, quid mollius unda?* « quoi de plus dur que la pierre, de plus tendre que l'eau? » ; et les poètes développaient ces emplois par recherche ou pour la commodité métrique. *Plus* se rencontre aussi dans ce rôle dès le v. latin : *plus lubens*, Pl., *Au.* 420 ; cf. Enn. : *plus miser*, Sc. 308 ; toutefois, il ne devient fréquent qu'à l'époque impériale, surtout à partir de Tertullien : *Spect.* 17 : *plus miser* ; cf. Sid., *Carm.* 5, 78 : *plus felix*.

Au superlatif, il y a des tours périphrastiques approchants : *cupiens maxime*, Pl., *Am.* 132 ; *merito maxime*, Cap. 936 ; cf. C. I. L. 1^a, 1531, 4 ; *maxime (longissime) diversus*, Cic., *Ver.* 3, 192 ; *Ph.* 5, 49.

Dans la langue parlée, *magis* était parfois ajouté par redondance à un comparatif en *-ior* : *magis maiores nugas*, Pl., *Men.* 55, prol. ; *magis suspensiore animo*, B. *Afr.* 48, 3 ; *quo magis ex meliore uino*, Vitruv. 7, 10, 4. Également : *plus leuior*, Commod., *Apol.* 5. Voir E. Wölfflin, *Lateinische und romanische Komparation* (Ausgewählte Schriften, p. 149 sqq.).

Comparaison d'égalité et de différence

§ 201. Avec beaucoup d'adjectifs ou adverbess marquant l'identité, la ressemblance, l'égalité ou la différence : *aequus*, *par*, *dispar* ; *similis*, *dissimilis* ; *idem*, *alius* ; *aeque*, *pariter*, *perinde*, *proinde* ; *similiter*, *contra*, *iuxta*, *secus*, etc., l'objet de la comparaison est couramment introduit par *atque (ac)* : Pl., *Tru.* 171 : *longe aliter est amicus atque amator* « un ami est tout différent d'un amoureux » ; Cic., *Leg.* 1, 25 : *uirtus eadem in homine ac deo est* « la vertu est la même chez l'homme que chez Dieu » ; *Ver.* 2, 128 : *alio mense ac fas erat* « à un autre mois que celui où c'était permis » ; 3, 193 : *docere aliquid ab isto simile... atque a ceteris esse factum* « montrer qu'il a fait quelque chose de semblable à tous les autres » ; Cat. 4, 3 : *pro eo... ac mereor* « selon que je mérite ». Cf. *perinde (proinde) ac* « de la manière que, comme », *iuxta ac si* « comme si », *simul ac* « dès que » ; etc. Après *alius (aliter, etc.)*, si le tour est négatif ou interrogatif, *atque* est habituellement remplacé par *nisi* : *non alius nisi, nihil aliud nisi, quid aliud nisi...?* « (ne) pas d'autre que, rien d'autre que, quoi d'autre que...? ».

Dans l'emploi précédent, la valeur copulative de *atque* est encore sou-

vent perceptible. *Idem est atque ego* signifie : « il est le même, et moi aussi », c.-à-d. « nous sommes tous deux les mêmes » ; *longe aliter est amicus atque amator* : « un ami et un amoureux sont tout différents », le verbe s'accordant avec un seul des sujets. Du reste, *et*, quoique rare, se trouve aussi : Cael. ap. Cic., *Fa.* 8, 1, 3 : *solet enim aliud sentire et loqui* « il a l'habitude de parler autrement qu'il ne pense », littéralement « de penser une chose *et* d'en dire une autre » ; Cic., *Fi.* 4, 64 : *cacci aeque et ii qui...* « aussi aveugles que ceux qui... » ; cf. 4, 31 : *similem... uultum et si... perdidisset*.

§ 202. *Constructions analogiques ou particulières.* — Des confusions se produisaient avec la construction du comparatif. *Quam* s'introduisait après *alius* (*aliter*, *secus*, etc.) dans les tours négatifs ou interrogatifs, au lieu de *nisi* : Pl., *As.* 236 : *nec quemquam... alium... quam* ; Nep. 3, 2, 2 : *neque aliud... factum quam...* ; Liv. 27, 18, 11 : *nihil aliud quam uia impediti*, et également, sans qu'il y eût de négation : Pl., *Ps.* 1239 : *alio pacto... quam* ; Cas. 345 : *aliter quam uoles* ; Tru. 324 : *proinde... quam* ; Sal., *J.* 82, 3 : *si... prouincia alii quam Mario traderetur* « à un autre qu'à Marius » ; etc. Cette substitution de *quam* à *nisi* ou à *atque* est exceptionnelle chez Cicéron : *Inu.* 1, 26 : *aliud... quam* ; *Dom.* 31 : *alio modo quam* ; *Or.* 66 : *non multo secus quam*. Mais elle se répand à l'époque impériale : Liv., Sén., Plin., Tac., Suét., etc. Parfois alors, *quam* devient à lui seul l'équivalent de *aliud quam* : Tert., *Prax.* 29 : *quid est compati quam cum alio pati?* « compatir, est-ce autre chose que souffrir avec un autre? ».

L'ablatif, complément du comparatif, concurrençait *atque* après *aeque* (Pl., Plin. Anc.), après *par* (Sal., Ov.), après *alius* (Var., correspondants de Cic., Hor., Sén., etc.). Ainsi : Pl., *Am.* 293 : *nullus hoc metuculosus aeque* « il n'y a pas aussi poltron que lui » ; Var., *R. R.* 3, 16, 23 : *quod est aliud melle* « substance qui est différente du miel » ; Hor., *Ép.* 1, 16, 20 : *nunc putes alium sapiente bonoque beatum* « un autre que le sage et l'homme de bien ». Après *alius*, l'idée d'éloignement appela également *ab* (postcl.) : Pomp. Mela, *Chor.* 1, 57 : *aliter a ceteris agunt* ; Lucif. Cal., *Athan.* 1, 36 : *non... alius es ab eo* (souvent chez Tert.) ; etc. ; comme après le comparatif, cf. § 198 b. Inversement, il y a des exemples de *atque* pour *quam* après un comparatif : Pl., *Mer.* 897 : *amicior mihi nullus uiuit atque is est* « il n'y a personne qui me soit plus attaché que lui » ; Hor., *S.* 1, 2, 22 : *peius... atque hic* « plus durement que lui » ; 1, 5, 5 : *altius ac nos* « plus haut que nous » ; Suét., *Iul.* 14, 2 : *grauius atque* « plus rigoureusement que ».

Du reste, d'autres constructions s'offraient. *Idem* était souvent suivi du relatif : Cic., *Ver.* 3, 62 : *qui et moribus eisdem essent quibus dominus* « comme ils avaient les mêmes manières que leur maître » ; cf. Nep. 5, 3, 1. Il s'est construit parfois avec le datif d'après *similis*, même peut-être

avec l'ablatif (§ 83). En tout cas, le datif est courant pour *similis*, *par*, *dispar*, etc. (§ 82). D'après les tours corrélatifs *sic... ut*, *ita... ut*, *item... ut*, etc., *ut* comparatif remplaçait aussi *atque* : Cic., *Ac.* 2, 89 : *perinde... ut* ; Pl., *Am.* 63 : *proinde ut dixi* (Cic., *Ph.* 14, 19) ; de même, *prout* (*pro eo ut*) : Cic., *Ver.* 2, 83 : *prout... ferebant* (= *pro eo ac*). Mais on trouve inversement : *ita (item)... atque* : Enn., *Var.*, *Dig.*, etc. ; *sic... atque* : Ulp. (*Dig.*) 1, 19, 1, pr.

Quant aux formes du type *talis*, *tantus*, *tot*, etc., elles appelaient d'ordinaire leurs corrélatifs *qualis*, *quantus*, *quot*, etc. Néanmoins, *talis ac* existe : Tér., *Ph.* 1028 ; *tantus ac*, *Peregr. Aeth.* 19, 6 ; et aussi *totidem... atque*, *Nep.* 1, 7, 4 (unique exemple).

Isolé au milieu de constructions toutes différentes, l'emploi de la particule copulative pour marquer la comparaison a disparu en roman.

Noms de nombre

§ 203. L'ordinal a encore en latin un emploi étendu. Il demeure seul en usage dans l'indication des années : *anno uicesimo tertio* ; de l'heure : *hora nona* ; des livres dont se compose un ouvrage : *liber septimus* ; dans les noms de roi : *Ptolemaeus tertius* ; dans les fractions pour désigner le dénominateur : *tertia pars* = $1/3$, *duae septimae* = $2/7$, à moins que le dénominateur ne dépasse d'une unité le numérateur : *tres partes* = « les trois quarts ». L'ordinal est, en outre, courant à l'accusatif de durée avec *iam* : *uicesimum annum iam regnat*. Néanmoins, le cardinal gagnait sur lui : *annos triginta iam regnat* (§ 40).

§ 204. Le distributif n'est plus qu'une survivance. Il conserve sa valeur propre dans deux fonctions :

a) Pour indiquer la répartition par personne ou par objet : Cic., *At.* 16, 8, 1 : *ueteranos... perduxit ad suam sententiam ; nec mirum : quingenos denarios dat* « ... pas étonnant ; il leur donne cinq cents deniers à chacun » ; Hor., *S.* 1, 4, 86 : *saepe tribus lectis uideas cenare quaternos* « souvent on voit, sur trois lits, des convives dîner quatre par quatre » ; — ou une situation qui se répète : Cés., *B. G.* 1, 15, 5 : *ita dies circiter quindecim iter fecerunt uti inter nouissimum hostium agmen et nostrum primum non amplius quinque aut senis milibus passuum*

interesset « ... sans qu'il y eût chaque fois plus de cinq ou six milles d'intervalle entre l'arrière-garde ennemie et notre avant-garde ».

b) Dans les multiplications pour désigner le multiplicande, c.-à-d. le terme répété autant de fois que le comporte le multiplicateur : *bis bini*, -ae, -a « 2 fois 2 » ; *quater septeni*, -ae, -a « 4 fois 7 » ; *decies centena milia* « dix fois cent mille », c.-à-d. un million.

§ 205. Mais le distributif a été utilisé sans valeur distributive comme substitut du nom de nombre cardinal :

auprès de noms d'objets formant paire : Cic., *Ver.* 4, 32 : *binos (scyphos) habebam* « j'avais une paire de coupes » ;

auprès des noms usités seulement au pluriel ou ayant à ce nombre un sens distinct du singulier : *bina castra* « deux camps » ; *binæ litterae* « deux lettres (missives) » en face de *duae litterae* « deux lettres (de l'alphabet) » ; *binæ aedes* « deux maisons » en face de *duae aedes* « deux temples ».

Et inversement, au lieu du distributif, on rencontre le cardinal après un multiplicatif : Cés., *B. G.* 5, 13, 7 : *insula est in circuitu uicies centum milium passuum* « l'île a 2000 milles de tour » ; ou même en tout autre emploi : Nep. 6, 1, 5 : *decem delegerat in unaquaque ciuitate* « il en avait choisi dix par cité ». Cf., au contraire : Cic., *Leg. Agr.* 2, 85 : *si iam campus Martius diuidatur et unicuique uestrum... bini pedes assignentur*. A basse époque : Grég. T., *H. F.* 5, 28 : *unam anforam uini per aripennem* « une amphore de vin par arpent » (Bonnet, p. 450).

Les poètes ont trouvé dans le distributif un substitut métrique commode : ainsi, *bis seni* = *dūōdēcim*, Vg., *B.* 1, 43 ; *Én.* 5, 561 ; 11, 133, comme *bis septem* (*Én.* 1, 71) = *quattuordecim*. Ou bien, ils l'ont employé par recherche de style : Vg., *Én.* 1, 266 : *terna... hiberna* « trois hivers » (5, 560), notamment au singulier collectif par extension abusive de celui-ci : *ibid.* 10, 207-8 : *centenaque arbore fluctum || uerberat* « il frappe le flot avec cent rames ». Les prosateurs d'époque impériale les imitent parfois : Justin 41, 1, 7 : *a Romanis quoque trinis (= tribus) bellis... laccessiti*.

Note. — Pour « un » et pour « trois », il existait deux formes de distributif : d'une part, *singuli* et *terni* réservés à l'emploi proprement distributif : Cés., *B. G.* 3, 15, 1 : *singulas binæ ac ternæ naues circumsteterant* « chaque navire avait été entouré de deux et même de trois autres » ;

d'autre part, *uni* et *trini*, employés pour les substantifs qui n'ont pas de singulier : Cés., *B. G.* 7, 46, 4 : *trinis castris potiuntur* « ils s'emparèrent de trois camps », ou avec les pluriels poétiques : Vg., *Én.* 2, 642-3 : *satis una superque || uidimus excidia* « c'est bien assez d'avoir vu un désastre ».

Pour indiquer qu'un objet est remis à chaque individu d'un groupe, on se sert du distributif de l'unité (*singuli*) exprimé avec le nom de la personne, mais non repris avec celui de l'objet ; et celui-ci, à la différence du français, est mis au pluriel. Ainsi, dans la même phrase : Liv. 22, 54, 2 : *in singulos equites togas et tunicas et quadrigatos nummos quinos uicenos... dederunt* « à chaque cavalier ils donnèrent une toge, une tunique et 25 écus », et non *singulam togam* ou *tunicam*.

A côté de *singula milia*, distributif de *mille*, la forme *milleni*, -ae, -a est de date tardive (Vulg., Dig., Aug., etc.).

§ 206. Le latin disposait de deux séries d'adverbes numéraux :

a) *primum* « pour la 1^{re} fois » ; *iterum*, *tertium* « pour la 2^e, pour la 3^e fois », etc. ;

b) *semel* « une (seule) fois », *bis* « deux fois », *ter* « trois fois », etc.

Bien que cette distinction soit le plus souvent observée, Cicéron a cependant un exemple de *semel* pour *primum* : *Sest.* 49 : *unus bis rem publicam seruauit, semel gloria, iterum aerumna mea* ; de même : *Nep.* 23, 5, 3 : *Gracchum iterum consulem...*, *Marcellum quinquies consulem*, au lieu de *quintum consulem* (consul pour la 5^e fois). En poésie, les confusions de ce genre s'accroissent ; et, à partir de l'Italie, *tertium* et *tertio* sont couramment substitués à *ter*, etc. Voir Löfstedt, *Synt.* II, p. 116.

Le système latin des noms de nombre était trop riche de formes et trop compliqué pour se maintenir intégralement en roman.

Note. — *Sestertium* (gén. pl.) *mille* passait par raccourci d'expression à *sestertium* seul, pris pour un substantif neutre « un millier de sesterces » ; d'où *sestertia quattuor* (*II S IV*) « 4000 sesterces ».

Cardinal et ordinal. — Pour exprimer une durée, les Latins, comme les Grecs, lorsqu'ils emploient l'ordinal, ont l'habitude d'augmenter le nombre d'une unité, parce qu'ils englobent dans leur calcul et le début et le terme : *quantum iam annum regnat* « c'est la quatrième année qu'il règne », c.-à-d. « il règne depuis trois ans » (§ 40).

Mais cette différence avec le cardinal n'est pas absolue, et il arrive qu'avec ce dernier le décompte soit effectué de la même manière que pour l'ordinal. L'empereur Auguste, dans son Testament politique

(Mon. Anc. I, 1¹), parlant de choses accomplies par lui à l'âge de dix-huit ans, se sert de l'expression *annos undeuiginti natus*, c.-à-d. du cardinal augmenté d'une unité par analogie avec l'ordinal. L'historien Velleius Paterculus, à propos des mêmes faits, dit très exactement : 2, 61 : *C. Caesar undeuicesimum annum ingressus...* En revanche, dans Vg., *B.* 4, 61, *matri longa decem tulerunt fastidia menses* « dix mois ont apporté à ta mère de longs dégoûts », une confusion avec l'ordinal n'est pas sûre ; l'expression *decem menses* avec la valeur de mois lunaires paraît avoir été courante : par ex. Pl., *St.* 159 : *nam illa med in aluo menses gestauit decem* ; cf. Thes. VIII, p. 749, l. 52 sqq.

CHAPITRE IV

EMPLOI DES FORMES PRONOMINALES

Pronoms personnels et possessifs

§ 207. Il n'existe de pronoms personnels proprement dits qu'à la 1^{re} et à la 2^e personne. A la 3^e, c'est l'anaphorique *is* ou un démonstratif qui en tient lieu ; toutefois, le latin possède à cette dernière un réfléchi sans nominatif *se* (*sui*, *sibi*, *se*) et un adjectif possessif réfléchi *suius*.

Ces différentes formes n'étaient pas employées d'une manière aussi constante qu'en français. On l'a vu pour les pronoms personnels de 1^{re} et de 2^e personne en fonction de sujet (§ 169). De même, les possessifs n'apparaissent que pour raison d'insistance et de clarté. Dans l'emploi courant, quand le contexte ne permet pas d'équivoque, ils sont omis : Tér., *Ph.* 263 : *nil fecit, patruus, quod suscenseas* « il n'a rien fait, mon oncle, qui mérite ta colère » ; 315 : *patris ais aduentum ueritum hinc abiisse?* « tu dis que, craignant l'arrivée de son père, il est parti d'ici? » ; Cic., *Of.* 1, 2 : *in philosophiae studio aetatem consumpsi* « j'ai passé ma vie dans l'étude de la philosophie ».

Cependant, on entrevoit dans la langue parlée une tendance à employer le possessif qui se généralisera dans l'usage ultérieur : Pétr. 38, 7 : *modo solebat collo suo ligna portare* « naguère il portait des pièces de bois sur son cou » ; C. I. L. XII, 1127 : *Ironto Ateponis f. sibi parentibus suis ex testamento suo* ; *Peregr. Acth.* 9, 2 : *tam emendatus in omni uita sua* « si irréprochable dans toute sa vie ».

§ 208. A la 3^e personne, l'adjectif possessif *suius* ne se rencontre que

dans l'emploi réfléchi et les quelques cas signalés § 211 ; hors de là, il est remplacé par le génitif de *is* ou d'un démonstratif : *pater eius* (*huius*, etc.). A la 1^{re} et à la 2^e personne, les adjectifs *meus*, *tuus*, etc., sont au contraire le tour usuel ; à la différence du grec (ὁ πατήρ μου, σου, ἐαυτοῦ), les génitifs *mei*, *tui*, *nostri*, *uestri* et — à la 3^e personne réfléchie — *sui* n'apparaissent que dans des conditions exceptionnelles :

avec leur valeur première de neutres : Lucr. 4, 43 : *neue (reamur) aliquid nostri post mortem posse relinqui* « quelque partie de notre être » ; cf. Cic., *Pi.* 5, 37 : *conservatio sui* ;

en fonction de génitif de relation, souvent à valeur objective (§ 70) : Cés., *B. G.* 5, 29, 2 : *tanta contemplione nostri* « avec un pareil mépris de nous (à notre égard) » ; Cic., *At.* 11, 8, 2 : *misit filium non solum sui deprecatores, sed etiam accusatores mei* « il envoya son fils non seulement pour intercéder en sa faveur, mais pour m'accuser ». D'où, à côté de l'adjectif possessif : Cic., *At.* 13, 1, 3 : *tua sui memoria delectatur* « il est heureux du souvenir que tu gardes de lui » ;

. pour marquer une insistance : Prop. 4, 3, 56 : *tui... partem* « la part qui te revient », et aussi par recherche de style : Tac., *A.* 12, 37 : *supplicium mei* « mon supplice » ; 15, 36 : *sui absentiam* « son absence » ; Val. Max. 9, 12 (ext. 1) : *finem sui repperit* « il trouva sa fin ».

Même l'adjectif possessif se rencontre (par survivance ou par purisme?) là où, d'après ce qui vient d'être dit, on attendrait plutôt le génitif du pronom. Ainsi, avec valeur de génitif de relation : Tér., *Ph.* 1016 : *neque negligentia tua neque odio id fecit tuo* « il n'a pas fait cela par indifférence ou par aversion à ton égard » ; Cic., *Of.* 1, 139 : *habenda ratio non sua solum, sed etiam aliorum* « il ne faut pas seulement tenir compte de soi, mais des autres », m. à m. « avoir égard relativement à soi » ; Ver. 5, 176 : *ea quae faciebat, tua se fiducia facere dicebat* « il disait le faire à cause de sa confiance en toi ».

Note. — Les génitifs pronominaux *mei*, *tui*, *sui*, *nostri*, *uestri* étaient proprement des neutres signifiant « de mon être, de ton être, etc. » Et ils restaient invariables, même s'ils représentaient un féminin ou un pluriel : Ov., *Her.* 20 (19), 77 : *copia placandi sit modo parva tui* « qu'il y ait du moins une petite possibilité de t'apaiser » (*tui* désigne une femme) ; Cés., *B. G.* 3, 6, 1 : *neque sui colligendi hostibus facultatem relinquunt* « ils ne laissent pas aux ennemis la possibilité de se ressaisir ».

§ 200. Les génitifs *nostri* et *uestri* envisagent la pluralité dans son

ensemble : *miserere nostri*, et aussi *contemptio nostri* (ci-dessus). Les doublets *nostrum* et *uestrum* attirent plutôt l'attention sur les individus qui la composent. Aussi les trouve-t-on de préférence comme partitifs : *nemo uestrum* « personne d'entre vous », *quis nostrum?* « qui d'entre nous? », ou bien unis à *omnium* : Cic., *Cat.* 1, 14 : *quae... ad omnium nostrum uitam salutemque pertinent* « choses qui intéressent notre vie et notre conservation à tous » ; souvent aussi, comme compléments de noms à sens collectif : Cic., *Ph.* 4, 1 : *frequentia uestrum* ; *Quir.* 17 : *in contione uestrum*, à côté, du reste, du possessif : Cic., *Planc.* 2 : *uester... consessus*, parfois, avec un substantif quelconque : Cic., *At.* 7, 13, 3 : *splendor... uestrum* « votre éclat à vous deux ». En tout cas, *maiores uestrum*, dans Sal., *C.* 33, 2, pour *maiores uestri* « vos ancêtres », est un artifice de style.

L'adjectif *alienus* suppléait le génitif à peu près inusité de *alius* : *aliena mala* (Cic., *Part.* 57) « les maux d'autrui ». Il existait, en outre, deux adjectifs à valeur possessive, tirés du thème de l'interrogatif : *quoias* (*cuias*), *-atis* « de quel pays? », et *quouis*, *-a*, *-um* (*cuius*, *-a*, *-um*) « de qui? ». Ces faits de supplétisme, comme l'emploi de *pater meus*, au lieu de *pater mei*, se rattachent aux échanges constatés en général entre l'adjectif et le génitif (§ 58).

Note. — Auprès des verbes *interest* et *rēfert*, le pronom personnel complément est habituellement remplacé par le possessif à l'ablatif féminin dans *rēfert* (*interest*) *meā*, *tuā*, *nostrā*, etc. « il importe à moi, à toi, à nous, etc. ». Le tour *meā rēfert* a dû signifier à l'origine : « (cela) se dirige (*fert*) en accord avec mon intérêt » (*rē*, abl. de concomitance, § 125). Ernout-Meillet, *Dict. étymol.*, s. u.

Interest, proprement « il y a une différence », ne s'est employé que secondairement au sens de « il y a intérêt à, il importe ». Plaute et Térence ne connaissent que *rēfert* dans cette dernière acception. En revanche, Cicéron préfère de beaucoup *interest*, auprès duquel le possessif (*meā interest*) ne peut être qu'une extension analogique d'après *meā rēfert*, qui demeura, du reste, plus fréquent.

Il y avait une construction concurrente au génitif, non attestée chez Plaute et Térence, mais dont les prosateurs classiques usent fréquemment pour *interest*, surtout quand le complément est un nom de personne ou assimilé (*interest regis*), tandis que *ad* + accus. s'emploie plutôt pour les choses : *ad rem nihil interest utrum...* (Cic., *R. Am.* 47). La construction *meā interest* n'étant pas comprise, le génitif (*regis*) a dû s'introduire par substitution mécanique, selon l'équivalence reconnue en d'autres cas entre l'adjectif et le génitif du pronom correspondant. En tout cas, *rēfert alicuius* n'est pas classique et demeure rare : Sal., Liv., Tac., etc. Cf. P. Lejay, *Rev. Ph.* 16 [1892], p. 24-27.

Le réfléchi

§ 210. Le réfléchi est représenté par le pronom *se* et par l'adjectif *suus* qui, tous deux, reposent sur un thème **swe-* désignant l'individu *en soi* ou ce qui existe *en propre* pour quelqu'un. Anciennement, les formes qui s'y rattachaient avaient un emploi très large, s'appliquant à la 1^{re} et à la 2^e personne, aussi bien qu'à la 3^e, comme encore en grec homérique et dans les langues slaves. D'autre part, elles renvoyaient au mot important de la phrase, sans que ce fût nécessairement le sujet. Le latin a réservé le réfléchi à la 3^e personne, et il en a fait un mot qui renvoie essentiellement au sujet. On distingue pour l'emploi le réfléchi direct et le réfléchi indirect.

A) Le réfléchi est direct quand le pronom *se* et l'adjectif *suus* renvoient au sujet de la proposition où ils se trouvent : Cic., *Tu.* 4, 79 : *Alexander, cum interemisset Clitum, familiarem suum, uix a se manus abstinuit* « Alexandre, après avoir tué son ami Clitus, eut peine à ne pas attenter à sa vie ».

Le réfléchi étant avant tout une forme de renvoi, c'est le non-réfléchi qui était employé, lorsque le pronom faisait partie de l'énoncé même du sujet : Nep. 5, 4, 4 : *et uita eius fuit segura* « sa vie fut paisible ». *Suus* ne serait possible qu'au sens de « son propre » (§ 211), ou bien — ce qui est rare — à la faveur d'un raccourci d'expression comme Liv. 21, 50, 4 : *Romanis multitudo sua auxil animum* « le sentiment de leur nombre accrut la confiance des Romains », c.-à-d. *cum multitudinem suam respicerent...*

Le réfléchi, d'autre part, pouvait renvoyer à un sujet indéfini non exprimé : Cic., *Of.* 1, 137 : *deforme etiam est de se ipso praedicare* « il est laid de se vanter », cf. *Lac.* 82 (*sui*). Dans une construction participiale, il renvoie également au sujet du verbe personnel représenté par le participe : Liv. 32, 13, 6 : *rerum suarum... ferendarum secum ius* « le droit d'emporter leurs affaires avec eux », c.-à-d. *ut res suas secum ferrent*.

B) Le réfléchi est dit indirect, lorsque, dans une proposition subordonnée représentant la pensée ou l'intention du sujet du verbe principal, il renvoie à ce dernier. Ainsi, dans les complétives du type *Cassius constituit ut ludi absente se fierent suo nomine* (Cic., *At.* 15, 11, 2), mais aussi ailleurs : Cés., *B. G.* 1, 34, 2 : *Ariouistus respondit, si quid ille se uelit, illum ad se uenire oportere* « Arioviste répondit que, s'il

(César) voulait quelque chose de lui (Arioviste), il devait venir le trouver ».

Le réfléchi indirect était lié au style indirect, et son emploi allait de pair avec celui du subjonctif : Cic., *At.* 2, 1, 12 : *Paetus... omnes libros quos frater suus reliquisset, mihi donavit* « Paetus m'a fait don de tous les livres que, disait-il, son frère lui avait laissés ». L'indicatif et le non-réfléchi énonceraient la chose objectivement : « tous les livres que son frère lui avait laissés » (fait rapporté en lui-même), *omnes libros quos frater eius reliquerat*.

Il arrivait que la même proposition eût à la fois un réfléchi direct renvoyant au sujet de son verbe et un réfléchi indirect renvoyant au sujet du verbe principal : Nep. 23, 12, 2 : (*patres conscripti*) *legatos... miserunt... qui a rege peterent ne inimicissimum suum secum haberet sibi que dederet* « les sénateurs dépêchèrent des envoyés pour demander au roi de ne pas garder auprès de lui leur plus grand ennemi et de le leur livrer » : *suum* et *sibi* reprennent le sujet de *miserunt*, à savoir *patres*, se dans *secum* le sujet de *haberet*, à savoir *rex*.

Pour diminuer l'équivoque et souligner l'opposition, *ipse* fut parfois substitué au réfléchi indirect : Cés., *B. G.* 1, 40, 4 : (*Caesar milites incusavit*) ... *cur de sua uirtute aut de ipsius diligentia desperarent* « ... pourquoi désespéraient-ils de leur courage et de sa diligence ? » : *sua*, c.-à-d. *militum* ; *ipsius*, c.-à-d. *Caesaris*.

Renvoi au sujet réel. — Au lieu du sujet grammatical, le réfléchi renvoie au sujet réel, même si celui-ci est à un autre cas que le nominatif : Liv. 1, 5, 5 : *iam inde ab initio Faustulo spes fuerat regiam stirpem apud se educari* « dès le début, Faustulus avait eu le sentiment que les enfants élevés chez lui étaient de souche royale » (= *Faustulus sperauerat*) ; en particulier, si c'est le complément d'agent du passif avec *ab* : Cic., *At.* 2, 18, 3 : *a Caesare ualde liberaliter inuitor... sibi ut sim legatus* « je suis invité par César à être son légat » (= *Caesar me inuitat*).

Un impersonnel comme (*me*) *paenitet* est assimilé pour l'emploi du réfléchi à un verbe personnel (*paeniteo*) : Cic., *C. M.* 19 : *num... senectutis suae cum paeniteret?* « serait-il mécontent de sa vieillesse ? » ; Sest. 95 : *ut cum se... fuisse paeniteat* « (qu')il regrette d'avoir été... ». Un datif d'intérêt avec *sum* est traité de même : type *nihil est hominibus liberis suis dulcius*, c.-à-d. *nihil habent dulcius quam liberos suos*.

Inversement, la même considération du sujet réel peut entraîner le non-réfléchi, là où la construction grammaticale appellerait le réfléchi : Cic., *Quir.* 2 : (*liberi*) *mihi uero et propter indulgentiam meam et propter*

excellens eorum ingenium uita sunt mea cariores, c.-à-d. *liberos existimo cariores*. A cet égard, comme à d'autres, le réfléchi paraît avoir même dans la prose classique un emploi très souple.

§ 211. Bien que le latin ait tendu à faire du réfléchi un usage beaucoup plus systématique que le grec, où le réfléchi indirect est toujours resté facultatif, on observe d'assez nombreux emplois qui n'entrent pas dans les règles précédentes :

1) Le réfléchi était employé sans renvoyer au sujet, parce qu'il gardait le **sens originel** de « soi(-même) » pour *se*, de « son propre » pour *suus*. C'est le cas des formules *per se*, *propter se* « en soi, pour soi » : *uirtutem per se* ou *propter se colere* « pratiquer la vertu pour elle-même » ; de même : Cic., *Fa.* 10, 3, 1 : *ipsum Furnium per se uidi libentissime*. Cf. aussi *suus sibi* « son propre », langue parlée, poésie : Tér., *Ad.* 958 ; Vg., *En.* 9, 273.

Mais les exemples les plus nombreux à cet égard sont ceux de *suus* :

— en contact immédiat avec le mot sur lequel il porte, pour souligner une opposition : Cic., *Sest.* 142 : *hunc sui ciues e ciuitate ciecerunt* « cet homme, ses propres concitoyens l'ont chassé de la cité ». De même : Cic., *Inu.* 2, 52 : *hunc pater suus... de templo deduxit* « son propre père » ; Liv. 25, 9, 11 : *sopitos uigiles in cubilibus suis obtruncat* « dans leurs propres lits » ; ou simplement pour marquer une insistance : Vg., *G.* 4, 190 : *fessosque sopor suus occupat artus* « un sommeil qui leur appartient », c.-à-d. bien mérité, d'après *aes suum* ; Tac., *D.* 21 : *Brutum philosophiae suae relinquamus* « à la philosophie qui lui est chère ». *Suus* peut renvoyer ainsi à un mot d'une autre proposition : Cic., *At.* 6, 2, 5 : *mira erant in ciuitatibus ipsorum furta Graccorum quae magistratus sui fecerant* « les vols qu'avaient commis leurs propres magistrats ». Cf. les expressions *sui* « les siens » ; *sua uerba* « les mots propres », par opposition à *uerba translata* « les métaphores » ; *sui dei* « des divinités à soi » (Cic., *Leg.* 2, 25) ; *aes suum* « le bien propre, le crédit », par opposition à *aes alienum* « les dettes » ; etc. ;

— en liaison étroite avec *quisque* : Cic., *Quir.* 3 : *res familiaris sua quemque delectat* « chacun aime son patrimoine » ; Liv. 21, 48, 2 : *in ciuitates quemque suas... dimisit* « il les renvoya chacun dans leur pays » ;

— après la préposition *cum* pour rattacher au possesseur l'objet possédé : Liv. 23, 32, 11 : *Magonem cum classe sua... in Hispaniam mittunt* « ils envoient Magon en Espagne avec sa flotte ».

2) Pour renvoyer d'une **proposition participiale** au sujet du verbe principal, on voit alterner le réfléchi (plus fréquent cependant, semble-t-il) et le non-réfléchi : Liv. 5, 41, 9 : *M. Papirius... dicitur Gallo, barbam suam... permulcenti, scipione eburneo in caput incusso, iram mouisse* « on

dit que M. Papirius provoqua la colère d'un Gaulois, qui caressait sa barbe, en lui assénant sur la tête un coup de son bâton d'ivoire », en face de Cic., *Mi.* 39 : *Cn. Pompeius... cunctae Italiae cupienti et eius fidem imploranti signum dedit ut...* « à toute l'Italie dont c'était le désir et qui implorait son assistance, Pompée donna le signal de... ».

Une justification peut être apportée : dans le passage de Tite-Live, le participe *permulcenti* équivalant à une proposition relative qu'il est permis de considérer comme énonçant l'action du point de vue de Papirius, directement intéressé, de sorte qu'on y trouverait le subjonctif du discours indirect au sens large : *qui barbam suam permulceret*. Au contraire, la relative, qui, dans le passage du *Pro Milone*, transposerait *imploranti*, serait énoncée du point de vue de l'auteur, c.-à-d. de Cicéron, et devrait être à l'indicatif : *qui fidem eius implorabat*. Une différence de ce genre ressort également des deux exemples suivants : Liv. 22, 26, 6 : *ipse (Q. Fabius), qua gravitate animi criminantes se ad multitudinem inimicos tulerat, eadem et populi in se saevientis iniuriam tulit*, c.-à-d. *inimicos qui se criminarentur, populi qui in se saeviret* (point de vue du personnage, Fabius), à côté de Cic., *Pis.* 76 : *me Cn. Pompeius, multis obsistentibus eius erga me studio atque amoris, semper dilexit*, = *cum multi obsisterent eius studio* (point de vue de l'auteur). Mais ces distinctions, même fondées, demeurent subtiles et n'ôtent pas l'impression d'un flottement.

3) Dans une proposition subordonnée représentant la **pensée** du sujet du verbe principal, il arrive que le réfléchi indirect soit employé, mais que le verbe reste à l'indicatif : Pl., *Mer.* 238-9 : *dicit capram quam dederam servandam sibi, || suae uxoris dotem ambedisse* « il dit que la chèvre dont je lui avais confié la garde a dévoré la dot de sa femme » (on attendrait *dedissem*) ; également dans la prose classique : Cic., *R. Am.* 6 : *hunc sibi ex animo scrupulum qui se dies noctesque stimulat ac pungit, ut euellatis postulat* « ce souci qui jour et nuit le blesse et le point, il vous demande de le lui ôter ».

Un écrivain aussi soigné que Cicéron a des exemples du non-réfléchi (is), au lieu du réfléchi indirect, dans des propositions de **sens final** au subjonctif : *Diu. Caec.* 65 : *delectus sum ab universa provincia, qui eius iura fortunasque defenderem* ; *Ver.* 1, 86 : *Milesios nauem poposcit quae eum praesidii causa Myndum prosequeretur* « aux gens de Milet il demanda un navire pour l'escorter à Myndos » (= *se*) ; *Of.* 1, 108 : *qui (Solo), quo et tutior eius vita esset et plus rei publicae prodasset, furere se simulavit* ; *de Or.* 1, 232 : *respondit (Socrates) sese meruisse ut amplissimis honoribus et praemiis decoraretur et ut ei victus... publice praebereetur*. De même : *Cés., B. C.* 3, 30, 5 : *ignesque fieri prohibuit quo occultior esset adventus eius* « il défendit de faire du feu, afin que son arrivée fût plus cachée ».

(= *suus*). Est-ce à dire que l'auteur, par oubli ou par intention, se substitue au personnage qu'il dépeint et s'exprime pour son propre compte? Il reste de toute façon que l'usage du réfléchi indirect, tout en étant beaucoup mieux établi qu'en grec, n'a pas la rigueur qui lui est souvent attribuée. Cf. aussi, avec des phrases de structure plus complexe : Cés., *B. G.* 1, 5, 4, et 1, 6, 3.

4) A l'époque impériale, *ipse* se trouve au lieu du réfléchi sans être appelé par une raison spéciale de clarté ou d'opposition : Curt. 7, 6, 18 : *illi nec de fide nec de potentia regis ipsos (= se) dubitare respondent* « ils répondent qu'ils ne doutent ni de la bonne foi ni de la puissance du roi ». Et les confusions entre réfléchi et non-réfléchi devaient être fréquentes dans la langue vulgaire : Pétr. 43, 1 : *ille habet quod sibi debebatur* « il a ce qui lui était dû » (= *ei*), en face de 38, 4 : *scripsit ut illi ex India semen boletorum mitteretur* « il a écrit pour que de l'Inde on lui envoyât de la semence de bolet » (= *sibi*). L'emploi du réfléchi était trop subtil et trop compliqué pour se maintenir.

Aussi, en roman, le système du réfléchi tut-il disloqué. Le pronom (*se*) ne s'emploie plus guère que comme réfléchi direct. L'adjectif (*suus*) s'est spécialisé comme possessif du singulier (*son, sa, ses*), ce qui amena par contre-coup la création d'un possessif du pluriel : *leur*, issu de *illorum*.

Réciprocité

§ 212. La voix moyenne semble avoir pu exprimer anciennement la réciprocité : Pl., *Au.* 116 : *copulantur dexteras* « ils me serrent la main ». Mais cette notion a été rendue par des tours plus explicites :

réfléchi accompagné de *ipse* : Cés., *B. G.* 6, 37, 10 : *se ipsi adhortantur* « ils s'exhortent entre eux » ;

alter, uterque ou *alius* répétés : Cic., *Br.* 3 : *semper alter ab altero adiutus* « (nous nous sommes) toujours aidés l'un l'autre » ; Tér., *Ph.* 800 : *uter utrique est cordi* « ils tiennent l'un à l'autre » ; Cés., *B. G.* 5, 16, 4 : *accede... ut alios alii deinceps exciperent* « à cela s'ajoutait qu'ils se relevaient les uns les autres à tour de rôle ».

L'expression usuelle de la réciprocité est, du reste, la locution *inter nos, inter uos, inter se* : Cic., *de Or.* 1, 32 : *colloquimur inter nos* « nous conversons entre nous » ; *N. D.* 1, 71 : *hoc mirabilius quod uos inter*

uos risum tenere possitis ; elle est attestée dès les premiers textes : SC. Ba., l. 15. Avec les verbes transitifs, le pronom réfléchi de la 3^e personne servant de complément d'objet et renvoyant au sujet, n'est pas exprimé : Cic., *Q. fr.* 3, 3, 1 : *valent pueri... et nos et inter se amant*, et non pas *se amant inter se*. En pareil cas, la locution devenait à elle seule un véritable complément d'objet. N'étant plus analysée, elle put se trouver en fonction de complément au datif : Sén., *Ep.* 109, 13 : *prodesse inter se* (i. e. ἀλλήλοις) *sapientes possunt*.

A l'époque impériale, la locution *inter se* fut concurrencée par *inuicem*, qui signifiait proprement « tour à tour » : Phèdre 3, 7, 3 : *dein salutati inuicem* (autre texte *salutantes*) « s'étant salués (se saluant) entre eux ». On voit également apparaître *unus alterum*, par ex. Grég. T., *H. F.* 6, 10, d'où proviennent le fr. *l'un l'autre*, l'it. *l'un l'altro*. En outre, l'accusatif *alterutrum* et — plus rarement — l'ablatif *alterutro* tendaient à se fixer comme adverbes au sens de « réciproquement » : Tert., *Itala*, *Vulg.*, inscriptions, etc. ; cf. *Itala*, *Ioh.* 13, 14 (Rufin) : *uos alterutrum pedes lauate* = ἀλλήλων... τοὺς πόδας, *Vulg.* *alter alterius* ; Tert., *Vx.* 2, 8 : *alterutro docentes, alterutro exhortantes*. Voir Thes. I, p. 1760, 18 sqq., et p. 1761, 12 sqq. Du fait de ces emplois, *alteruter* prit lui-même comme adjectif le sens de « réciproque » : Aug., *Ep.* 211, 10 : *alterutro delectantur ardore*.

Démonstratifs (et article)

§ 213. Ce groupe comprend les démonstratifs proprement dits *hic*, *iste*, *ille*, auxquels il est d'usage d'adjoindre le pronom de renvoi (ou anaphorique) *is*, ainsi que *idem* et *ipse*. Cf. Ernout, *Morphol.*, § 103 sqq.

Hic est le démonstratif de l'objet le plus rapproché du sujet parlant, que ce soit dans l'espace, dans le temps ou dans la pensée ; c'est, du même coup, celui de la 1^{re} personne : « celui-ci près de moi » : *hic liber* « le livre qui est ici » ou « que je tiens », *hic dies* « le jour présent (aujourd'hui) », *his paucis annis* « au cours de ces dernières années ». Dans la langue parlée, *hic homo* est souvent un équivalent expressif de *ego*. Cf. Pl., *Cu.* 248 ; Hor., *S.* 1, 9, 47, etc.

Iste désigne l'interlocuteur et, d'une manière plus large, tout ce qui en émane ou le concerne ; c'est, par suite, le démonstratif de la 2^e per-

sonne : *iste liber* « le livre que tu tiens » ; souvent uni à *tuus* : Pl., *St.* III : *ex istac tua sorore* ; Cic., *At.* 2, 5, 2 : *de istis rebus exspecto tuas litteras* « sur ce qui se passe (là où tu es) ». *Iste* prenait facilement une valeur péjorative qui s'explique par le fait que, dans la langue du barreau, il s'appliquait à la partie adverse, et aussi parce que, d'une façon générale, on est plus porté à voir les défauts de la personne à qui l'on a affaire que les siens. Un passage comme Cic., *Ph.* 2, 63 : *ista gladiatoria... firmitate tantum uini in Hippiae nuptiis exhauseras* montre comment le passage de la 2^e personne au sens péjoratif pouvait s'effectuer. Mais le sens « laudatif » n'était pas nécessairement exclu : Cic., *Rosc. Am.* 154 : *homines sapientes et ista auctoritate... praeditos qua uos (sc. iudices) estis*.

Ille (ancien *olle*) est le démonstratif de l'objet éloigné : *ille liber* « le livre qui est là-bas », *illa tempora* « ces temps lointains » ; d'où *hic ille est* « c'est lui », m. à m. « celui dont je parlais ou auquel je pensais (*ille*) est celui-ci (*hic*) », cf. Tér., *An.* 126. *Ille* servit à désigner comme pronom « emphatique » la personne ou la chose connue et célèbre que cette notoriété même « éloigne » en quelque sorte : Cic., *Pomp.* 22 : *Medea illa* « (la célèbre) Médée » ; *de Or.* 2, 58 : *Xenophon, Socraticus ille* « Xénophon, le disciple (connu) de Socrate ».

Hic rappelle ce qui précède, et *ille* s'oppose à lui pour annoncer ce qui suit : Cic., *Fi.* 1, 18 : *sed hoc commune uitium ; illac Epicuri propriae ruinae* « cette erreur (que je viens de signaler) leur est commune, mais voici les parties croulantes propres à Épicure ».

De deux personnes ou de deux choses déjà nommées, *hic* reprend celle qui a été énoncée en dernier lieu, *ille* s'applique à la plus éloignée : Cic., *Mi.* 35 : *hacc non dico maiora fuerunt in Clodio quam in Milone, sed in illo maxima, nulla in hoc* « (ces sentiments) étaient, je ne dis pas plus grands chez Clodius que chez Milon, mais extrêmes chez le premier, inexistants chez le second ». Toutefois, cet ordre n'est pas toujours observé, *hic* désignant l'objet dont l'écrivain se préoccupe le plus, *ille* celui dont il se préoccupe le moins : Liv., 30, 30, 19 : *melior... est certa pax quam sperata uictoria ; hacc (sc. pax) in tua, illa (sc. uictoria) in deorum manu est*.

Hic... ille en corrélation avaient parfois une valeur indéfinie « l'un... l'autre » : Tér., *Ad.* 821 : *hoc licet impune facere huic, illi non licet* « l'un peut faire impunément cette chose, l'autre ne le peut pas » ; Cic., *N. D.* 1,

47 : *modo hoc, modo illud* « tantôt une chose, tantôt une autre » ; cf. Vg., *En.* 4, 157. *Hic et ille* « tel et tel », Cic., *Ver.* 1, 53 ; *ille aut ille* « un tel ou un tel », Cic., *R. Am.* 59.

La langue parlée remplace souvent l'alternance *hic... ille* par *hic... hic* ou *ille... ille* (Pl., *Mo.* 778 ; Tér., *Ph.* 332) ; cf. *modo sic, modo sic*, Pétr., 45. 1.

§ 214. A la différence des formes précédentes, *is* n'est pas un véritable démonstratif, car il ne situe pas dans l'espace et dans le temps. C'est un anaphorique (du gr. ἀναφέρειν « rapporter à »), c.-à-d. un pronom qui renvoie simplement à un terme du contexte : Cic., *Ver.* 1, 64 : *erat comes eius Rubrius quidam... is ad eum rem istam defert* « il avait pour compagnon un certain Rubrius... ; il (Rubrius) lui rapporte la chose suivante ». Cette valeur permet à *is* de suppléer le pronom personnel de la 3^e personne, comme le fait αὐτός en grec, et, d'autre part, de s'employer en corrélation avec le relatif ou une conjonction : *qui... is* « celui qui... il » ; *is... qui* « l'homme qui » ou « un homme tel que », par opposition à *hic* ou *ille... qui* « cet homme-ci ou cet homme-là qui... » ; également, *is uir est ut* (+ subj.) « il est homme à... ». Locution : *et is (quidem), isque* « et qui plus est... » : Cic., *Ph.* 3, 31 : *cum una legione eaque uacillante*.

§ 215. *Idem*, c.-à-d. *is* + *-dem* (= « précisément »), marque l'identité : *idem uultus* « le même visage », et diverses notions dérivées : simultanéité, opposition, etc. Par ex. : Cic., *Fa.* 9, 17, 2 : *ego uir fortis idemque philosophus* « moi, homme énergique et en même temps philosophe » ; *Tu.* 2, 65 : *multi qui... uulnera exceperunt fortiter et tulerunt, iidem omissa contentione dolorem morbi ferre non possunt* « ne peuvent pourtant pas supporter la douleur de la maladie ».

Ipse « même, lui-même » (forme vulgaire *ipsus*) est proprement un intensif, qui s'emploie avec une idée d'opposition latente : lui, par opposition à un autre envisagé explicitement ou non : Cic., *Fa.* 6, 10, 2 : *ipse Caesar* « César lui-même » (distingué de *familiarissimi eius*) ; *Diu.* 1, 74 : *ualuac... se ipsae aperuerunt* « la porte s'ouvrit d'elle-même ». D'où « justement, exactement » : Cic., *At.* 3, 21 : *triginta dies*

erant ipsi « il y a exactement trente jours ». *Et ipse* = « lui aussi » ; *tum ipsum* « alors même ». Pour les constructions de *idem*, cf. § 355 n.

Chez les Comiques, dans le langage des esclaves, *ipse* désigne couramment le maître, c.-à-d. celui qui s'oppose essentiellement à eux : Pl., *Au.* 356. Par une adaptation de cet usage, Cicéron a pu utiliser *ipse* pour rendre le gr. αὐτὸς ἑφ'α appliqué à Pythagore dans la formule *ipse dixit* (*N. D.* 1, 10) « le maître l'a dit ».

§ 216. Aperçu historique. — La répartition précédente ne dura qu'un temps, et, au cours du latin, ces différents termes se sont de plus en plus employés les uns pour les autres. La confusion commence à être particulièrement sensible chez Sénèque.

Au point de départ est le fait que *is* tendait à sortir d'usage ; il est de moins en moins employé en poésie (pour des raisons métriques, à l'exception des formules *idque*, *atque ea*, etc.), et dans la langue parlée, qui est portée à éliminer les mots trop courts ou dépourvus de valeur : en roman, il ne subsiste que dans *id ipsum* (it. *deesso*).

Hic s'affaiblissait et contribuait à remplacer *is* : déjà *hoc* (abl.) « pour cela » (= *eo*) dans Pl., *Ps.* 807 ; *hoc est* « c'est-à-dire », au lieu de *id est*, même chez Cicéron, *Mi.* 24, etc. ; ou encore, en corrélation avec un relatif : *C. I. L.* IV, 5296 (Pompéi) : *multos Fortuna quos supstulit alte, hos... premit* « beaucoup de gens que la Fortune a élevés, elle les accable » ; Sén., *Prou.* 4, 7 : *hos... deus quos probat... exercet* « Dieu éprouve ceux qu'il estime », c.-à-d. *eos*. *Hic* n'a, du reste, guère survécu que combiné avec d'autres formes : *ecce hic* > fr. *ci*, *ecce hoc* > fr. *ce*, *per hoc* > it. *però*.

Ille, encore plus que *hic*, tendait à se substituer à *is* comme anaphorique : Pl., *Tri.* 328 : *bene uolo ego illi* (sc. *adulescenti*) *facere* « je désire lui venir en aide » ; Cic., *Quir.* 3 : *posteaquam uos me illi et mihi eum reddidistis* « depuis que vous m'êtes rendu, moi à lui et lui à moi » ; Prop. 4, 4, 15-16 : *at illi || urgebat medium fictilis urna caput* « à elle (Tarpeia) une urne d'argile pressait la tête ». Avec cette valeur, il se répand beaucoup à partir du 1^{er} siècle ap. J.-C. : par ex. Pétr. 43, 6 : *habuit... oracularios seruos qui illum pessum dederunt* « il écoutait, comme des oracles, certains esclaves qui l'ont mené à sa perte » (= *eum*) ; Sén., *Helu.* 19, 6 : *quod illi difficillimum est cui... placent* « chose très difficile pour un homme à qui plaisent... » (= *ei*).

Iste cessait d'être lié à la 2^e personne, cf. Catul. 17, 21. Il était maintenant par sa forme plus pleine, empiétant parfois sur *is* : Sén., *Ep.* 87, 4 : *ista quae probo* (= *ea*), et surtout sur *hic* : *C. I. L.* I² 1012, 1 (Tab. Def.) : *mortuos qui istic* (= *hic*) *sepultus est* « le mort qui est enterré ici » ;

Juv. 4, 67 : *iste dies* == « aujourd'hui » ; *Peregr. Aeth.* 46, 6 : *per istas septem septimanas* « pendant ces sept dernières semaines ». *Ecce iste* aboutit au fr. *cet*.

Ipse, d'autre part, sert de démonstratif, principalement au sens de *hic* : *Peregr. Aeth.* 15, 1 : *requisivi de eo quam longe esset ipse locus* « je lui demandai à quelle distance se trouvait cet endroit » ; *C. E.* 555, 2 : *quem lapis ipse tegit* « que couvre cette pierre », en face de 556, 2 : *quem lapis iste tegit* ; cf. it. *issa* « maintenant », de *ipsa* (*hora*). En outre, *ipse*, à partir des tours *hic ipse*, *ille ipse*, *iste ipse*, se rapprochait de *idem* : *Cic., R. Am.* 125 : *ista ipsa lege quae* ; *Vell. Pat.* 2, 125, 4 : *his ipsis gladiis quibus*, et il finit par s'y substituer : *Peregr. Aeth.* 4, 5 : *non ipsa parte exire habebamus qua intraueramus* « nous ne devons pas sortir du même côté que celui par où nous étions entrés » ; *Grég. T., Iul.* 2 : *aliam basilicam in ipsa mensura construxit* « une basilique de mêmes dimensions ». Cf. aussi *idipsum* rendant le gr. τὸ αὐτό dans les textes de traduction : *Vulg., Rom.* 12, 16 : *id ipsum inuicem sentientes*. **Metipse* (-*ipsimus*) remplaça *idem*.

§ 217. **Absence d'article.** — L'emploi de l'article, c.-à-d. d'un élément démonstratif affaibli, étroitement uni au substantif pour indiquer son degré de détermination, est, dans les langues i.-e., une innovation de date variable. L'article existe en grec ; il se développe, après le latin, dans les langues romanes ; le latin lui-même n'en a pas, cf. *Quint.* 1, 4, 19.

Grâce à l'article, le grec avait plus de facilité pour rattacher à un substantif un complément circonstanciel ou un adverbe (ἡ ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχία, ὁ τότε πόλεμος). Néanmoins, le latin n'était pas entièrement privé de ces constructions. Avec un complément prépositionnel — la préposition servant alors de lien — il dit couramment : *uas ex auro, homo de plebe, otium cum dignitate, exercitus sine duce, aditus ad portam*. Parfois même, le substantif est déterminé par un ablatif seul ou un adverbe : *homines maritimi Syracusis* (*Cic., Ver.* 5, 65) « les gens de mer à (= de) Syracuse » ; *ante oculos trucidatio civium* (*Cic., Ph.* 4, 11) « le massacre de ses concitoyens devant ses yeux » ; surtout avec enclave : *reliquis deinceps diebus* (*Cés., B. G.* 3, 29, 1) « les jours suivants », *discessu tum meo* (*Cic., Pis.* 21) « quand alors je partais » (= *cum tum discederem*). Ces tournures peuvent être des raccourcis d'expression de la langue parlée. L'influence du grec est cependant probable dans *Tér., An.* 175 : *eri semper lenitas* « la bienveillance constante du maître » (= ἡ ἀεὶ εὐνοία) ou — à l'époque impériale — dans des emplois comme : *Vg., Én.* 1, 198 : *neque ignari sumus*

ante malorum (= τῶν πρόσθεν κακῶν) ; Liv. 22, 42, 9 : *primo bello Punico... clades* (= ἡ ἐν τῷ πρώτῳ πολέμῳ ἥττα) ; etc.

En revanche, les tours grecs οἱ τότε, οἱ ἐκ τῶν γειτόνων, où l'adverbe et le complément prépositionnel étaient eux-mêmes « substantivés » par l'article, n'ont que des correspondants très rares : Cic., *At.* 11, 15, 1 : *Achaici, item ex Asia* « ceux d'Achaïe, et de même ceux d'Asie » (= οἱ ἐκ τῆς Ἀσίας) ; Or. 4 : *in poetis non Homero soli locus est ... aut Sophocli... sed horum uel secundis uel etiam infra secundos* « ... non seulement pour Homère ou Sophocle, mais pour ceux du second rang et même pour ceux qui viennent après les seconds ». C'est par une imitation tout artificielle du grec qu'Ovide a pu dire : *M.* 1, 19-20 : *frigida pugnabant calidis, umentia siccis, || mollia cum duris, sine pondere habentia pondus* « le froid luttait avec le chaud..., ce qui avait de la pesanteur avec ce qui en était dépourvu » (= τοῖς ἄνευ βάρους). Également : Tac., *H.* 1, 10 : *palam laudares, secreta male audiebant* « on pouvait louer ses dehors, ce qu'il cachait avait mauvais renom » (= τὰ παλὰμ).

Tour fr. « celui de ». — Le latin n'avait pas l'équivalent direct du fr. « celui de » ni de l'article grec (ὁ τοῦ...) pour reprendre un substantif devant un complément déterminatif au génitif. D'ordinaire, le génitif est seul exprimé : Cic., *Ph.* 11, 9 : *quis est qui possit... conferre uitam Treboni cum Dolabellae?* « quel est celui qui pourrait comparer la vie de Trebonius avec celle de Dolabella? ». Parfois, l'ellipse est évitée par une transposition : Cic., *de Or.* 1, 197 : *si cum... Lycurgo et Dracone et Solone nostras leges conferre uolueritis* « si vous voulez comparer nos lois avec (celles de) Lycurgue, Dracon et Solon ». Cependant, le démonstratif apparaît : Cic., *Arch.* 28 : *nullam enim uirtus aliam mercedem... desiderat praeter hanc laudis et gloriae* ; il garde encore ici sa valeur propre = « ... d'autre récompense que celle (dont je parle actuellement) de la louange et de la gloire ». Mais il arrive aussi que la nuance démonstrative soit très faible ou inexistante : Cic., *At.* 13, 45, 1 : *quae (epistula), quamquam ante data erat quam illae (litterae) Diocharinae* « ... avant celle de Diocharès » (adjectif à valeur possessive, § 58).

§ 218. **Débuts de l'article.** — Divers emplois affaiblis des démonstratifs, de *ille* surtout, font prévoir en latin l'apparition ultérieure de l'article. Le neutre *illud* était ancien et usuel, à la manière du gr. τό, pour détacher du contexte un mot considéré en lui-même : Pl., *Mi.* 819 : *illud 'stertit' uolui dicere* « c'est il ronfle que j'ai voulu dire », proprement « le mot *stertit* » ; Quint. 1, 6, 26 : *quod etiam uerbis accidit ut illi 'fero'* « ce qui arrive aussi aux verbes, ainsi à *fero* ». Hors de ce cas particulier, *ille*, d'où

provient essentiellement l'article en roman, joue presque déjà ce rôle dans divers passages proches de la langue parlée : Pl., *Mi.* 168 : *nihili facio quod illis faciat ceteris* « peu m'importe ce qu'il fait aux autres » ; *Tri.* 493-4 : *aequo mendicus atque ille opulentissimus* || *consuetur censu* « le mendiant et le riche sont classés dans la même classe » (avec réminiscence de *ille* « emphatique ») ; Sal., *J.* 16, 5 : *illam alteram (partem)* « l'autre partie » ; *Peregr. Aeth.* 15, 1 : *tunc ait ille sanctus presbyter* « alors le saint prêtre dit ». Dans les textes de l'Itala, il calque souvent l'article grec : *Joh.* 6, 67 (codd. Corb. Fossat.) : *dixit... illis duodecim discipulis*, = τοῖς, Vulg. *ad duodecim*. Des exemples analogues existent pour *hic* : Itala, *Mich.* 7, 20 (cod. Weing.) : *dabis ueritatem huic Iacob* (= τῷ Ἰακώβ), plus nombreux pour *ipse* : Itala, *Joh.* 20, 4 (codd. Veron. Veron.) : *currebant... ipsi duo simul*, = οἱ δύο ; de même : Grom. Lat. 312, 20 : *descendit ipsa uia et uenit ad ipsam casam* « le chemin descend et vient à la maison », et, du reste, quelques formes de l'article (en Sardaigne, en Sicile, en Espagne) remontent à *ipse*. Voir F. Muller, *L. F.* 42, 1-59.

Parallèlement, *unus* s'acheminait vers l'article indéfini : Pl., *Tru.* 250 : *est huic unus seruos uolentissimus* ; *Mi.* 140-1 : *unum conclave concubinae quod dedit* || *miles...* ; *Ps.* 948 : *ibidem una aderit mulier lepida* ; *Tér., An.* 118 : *unam adspicio adulescentulam* « j'aperçois une toute jeune fille ». Peut-être *unus* dans ces passages se justifie-t-il à quelque degré soit par la présence d'un superlatif, soit par le sens de « un certain ». De même, on peut encore lui reconnaître la valeur du fr. « un quelconque » en quelques exemples de Cicéron : *de Or.* 1, 132 : *sicut unus pater familias, his de rebus loquor* ; *At.* 9, 10, 2 : *tanquam unus manipularis* ; cf. Catul. 22, 10. Néanmoins, son emploi comme article était par là nettement annoncé. Plus tard : Vulg., *Matth.* 26, 69 : *accessit ad eum una ancilla*.

Indéfinis¹

§ 219. Formes signifiant « certain, quelque, aucun, personne, etc. ».

a) *Quis* représentant direct de l'indéfini i.-e., identique au gr. τις, enclitique comme lui, a une valeur très indéterminée : « quelqu'un (éventuellement), on ». Son emploi est limité. Il se rencontre surtout — placé de suite après le terme introducteur — dans des propositions subordonnées de sens hypothétique ou éventuel : après *si*, *nisi*, *cum* = « quand on » (répétition) : *si quis fecerit, nisi quis ueniat...* ; dans les défenses : *ne quis*

1. Sur la forme de ces indéfinis, voir Ernout, *Morphol.*, §§ 117, 146.

dicat ; après *nē* final ou complétif : *uercor ne quid desit* ; dans les interrogations avec *an*, *num*, *ubi*, *uter*, *quando*, etc. : *num quis putauit...?* « a-t-on jamais pensé...? » ; dans des propositions suppositives comme Tér., *Eu.* 511 : *roget quis...* « peut-être demandera-t-on... » ; Cic., *Par.* 6, 44 : *filiam quis habet, pecunia opus est* « quelqu'un a-t-il une fille, il lui faut de l'argent » (= *si quis filiam habet*) ; dans un tour à l'infinitif, de signification équivalente : Cic., *Fi.* 3, 70 : *salentur alienum esse a iustitia... detrahere quid de aliquo* (= *si quid detrahas*).

b) *Quidam* (< **quis* + particule *-dam*) est le moins indéfini des indéfinis : « (un) certain ». Il s'applique à une personne ou à une chose que l'on ne veut pas préciser, mais que l'on connaît ; *quidam uenit* « une certaine personne est venue » (je sais qui, mais je ne le dirai pas) ; cf. Cic., *Cat.* 1, 8 : *uideo esse hic in senatu quosdam qui tecum una fuerunt*. Parfois, joint à un adjectif, il servait à atténuer l'expression : Cic., *de Or.* 1, 14 : *incredibili quodam studio* « avec un zèle presque (pour ainsi dire) incroyable ». Dans le latin tardif, *quidam* fut concurrencé par *certus* : déjà Cic. écrit, *Marc.* 16 : *insolentia certorum hominum* « l'intransigeance de certains ».

c) *Aliquis* « quelqu'un, quelque » — littéralement « quelque autre », de *ali-* (cf. *alius*) + *quis* — est plus imprécis que *quidam*, mais moins indéfini que *quis*. Il désigne un être ou un objet que l'on ne connaît pas, mais d'existence effective : *aliquis uenit* « quelqu'un est venu » (je ne sais qui, mais c'est un fait). Il est courant dans les propositions affirmatives. Notez : Cic., *At.* 10, 15, 3 : *quiuvis..., dum modo aliquis* « n'importe qui, pourvu qu'il y ait quelqu'un » ; *Diu. Cacc.* 47 : *est tamen hoc aliquid, tametsi non est satis* « c'est cependant quelque chose, bien que ce ne soit pas assez » ; *Fa.* 6, 18, 4 : *ego quoque aliquid sum* « moi aussi, je suis quelque chose » ; Sén., *Ir.* 3, 37, 3 : *iste se aliquem putat* « il pense être quelqu'un » ; cf. Cic., *At.* 3, 15, 8.

Cependant, *aliquis* s'introduisait dans des propositions subordonnées de caractère hypothétique. C'était parfois pour marquer une opposition avec un mot comme *omnis*, *nihil*, *nullus*, *nullus* : Cic., *Fa.* 4, 8, 2 : *si sit aliqua res publica..., sin autem nulla sit...* « si c'est à quelque degré la république..., si au contraire elle n'existe plus... » ; Liv. 24, 8, 15 : *non dico, si omnia haec, sed si aliquid eorum... praestitit* « je ne dis pas, s'il a réalisé tous ses projets, mais quelqu'un d'entre eux ». Ailleurs, il apporte une insistance à lui seul : Cic., *Tu.* 1, 6 : *si aliquid oratoriarum laudis nostra attulimus industria* ; en alternance avec *quis* : Cic., *Arch.* 1 : *si quid est in me ingenii..., aut si qua exercitatio dicendi..., aut si huiusce rei ratio aliqua...* De toute façon, *aliquis* empiéta sur *quis* (Thes. 1, 1613, 6 sqq.). Avec *unus* fut créé le composé *unus aliquis* « un quel qu'il soit (mais d'existence effective) » : Cic., *de Or.* 3, 136 : *si unum aliquid affert* « s'il apporte un

talent quel qu'il soit (mais réel) » ; cf. *Div. Cacc.* 27, puis *aliquis unus* : Var., *L. L.* 7, 31 : *in aliqua una re*, d'où provient le fr. *aucun* (< **alicunus*) et qui, en roman, s'est substitué à peu près entièrement à *aliquis*. L'adverbe *aliquot* signifie « un certain nombre de ».

d) *Quispiam* (rare), c.-à-d. *quis* + *pe* + *iam*, cf. *quippe* de **quidpe*, équivalent à *quis* dans l'expression *dixerit quispiam* « quelqu'un pourrait dire » et à *quisquam* : Cic., *Lae.* 39 : *quidpiam contendisse quod...* « avoir demandé quoi que ce soit qui... » ; *Mur.* 62 : *dixisti quidpiam* « tu as dit quoi que ce soit ». Mais parfois aussi il alterne avec *aliquis* par simple souci de variété : Cic., *de Or.* 2, 38 : *si... agricola quispiam... aut si pictor aliquis...* *Quispiam* semble avoir disparu très tôt de la langue courante.

e) *Quisquam*, c.-à-d. *quis* + la particule indéterminée *quam*, et *ullus* (< **oinolos*), diminutif de *unus* (< **oinos*) = « quelqu'un, quelque (en général) » dans un énoncé négatif ou dubitatif. *Quisquam* est surtout pronom, *ullus* comme adjectif¹, et ils ont un emploi très libre et étendu dans les phrases négatives, dubitatives ou interrogatives : Cic., *Arch.* 20 : *neque enim quisquam est tam auersus a Musis qui...* « il n'est personne (au monde) si éloigné des Muses qu'il... » ; *Ver.* 2, 17 : *si cuiquam in re unquam ulla temperarit...* « s'il a jamais eu quelque égard envers qui que ce soit en quoi que ce soit » ; *Ph.* 2, 97 : *nemo ullius rei fuit emptor cui...* « il n'y eut jamais acheteur de quoi que ce soit... » ; *Of.* 3, 82 : *est ergo ulla res tanti ut...?* « y a-t-il une chose (au monde) de telle valeur que...? ». En particulier, au second membre d'une comparaison : Cic., *Ver.* 4, 123 : *ac uidete quanto laetior hic tyrannus Syracusanis fuerit quam quisquam superiorum* « et voyez à quel point ce tyran fut plus odieux pour les Syracusains qu'aucun de ses prédécesseurs ».

Après la préposition *sine*, l'idée négative appelle *ullus* : *sine ullo dolore* « sans la moindre douleur ». Mais on dira avec *aliquis* : *haud sine aliquo dolore* « non sans quelque douleur », la litote équivalant à une affirmation.

Nemo (*ně* + *hemo*) « personne... ne », surtout pronom ; cf., cependant, Cic., *Leg.* 2, 41 : *uir nemo bonus* « aucun homme honnête ». *Nullus* (*ně* + *ullus*) « aucun... ne », surtout adjectif ; *nihil* (*ně* + *hilum*) « rien... ne », pronom neutre. Avec valeur d'affirmation partielle : *nonnullus* « quelque » et *nonnulli* « quelques-uns », cf. § 179 ; le neutre *nonnihil* sert le plus sou-

1. On trouve cependant *quisquam* comme adjectif, surtout au nominatif et à l'accusatif singuliers : *civis quisquam*, *civem quemquam*, cf. Cic., *Ver.* 2, 17 ; *N. D.* 3, 26, rarement avec des noms de choses. *Ullus* s'emploie quelquefois comme pronom au génitif, au datif et à l'ablatif, cf. Pl., *Ru.* 1335 : *numquam ulli supplicabo* « jamais je ne supplierai personne ».

vent comme adverbe : « en quelque chose, quelque peu » : *nonnihil desidero* (Cic., *Lig.* 10) « je regrette quelque peu ». Parfois, *non nemo*, qui équivaut à un pluriel « quelques, plusieurs » : Cic., *Cat.* 4, 10 : *video de istis... abesse non neminem... Is...* « je constate parmi ceux-ci l'absence de plusieurs... Ils... » (repris par *is* au sg.). A la différence de *nullus, nihil* n'a presque pas survécu, remplacé diversement, par ex. fr. *rien* (de *rem*). Adverbes : *unquam* « jamais (affirmatif), quelque jour », *numquam* « jamais... ne », *usquam* « quelque part », *nusquam* « nulle part ».

N. B. — L'usage classique est de dire *nec quisquam, nec quidquam* (*quicquam*), *neque uilus, neque unquam, neque usquam*, au lieu de *et nemo, et nihil, et nullus, et numquam, et nusquam*. Cf. toutefois § 427.

f) *Quis* et *quilibet* « celui que vous voudrez, n'importe qui » marquent une idée d'indifférence et d'indistinction : Cic., *At.* 10, 6, 1 : *fiat... quilibet* « arrive que pourra » ; Publ. Syrus ap. Sén., *Tranq.* 11, 8 : *cuius potest accidere quod cuiquam potest* « à n'importe qui d'entre nous peut arriver ce qui peut arriver à tout homme » ; mais la différence qui sépare ainsi *cuius* de *quisquam* tend à s'effacer à l'époque impériale.

Les relatifs indéterminés *quisquis* et *quicumque* = « qui que ce soit qui..., quiconque » ont été aussi utilisés comme adjectifs indéfinis au sens de « n'importe quel, quelconque ». Avec cette valeur, *quicumque* n'est pas antérieur à Cicéron ; mais *quisquis* la présente dès le v. latin, sans doute à cause de ses confusions avec *quisque*, souvent au neutre *quidquid* (p. 199). Le passage était facilité par l'ellipse dans les formules *quoquo modo, quacumque ratione* « de toute façon, par n'importe quel moyen » : Cic., *Cat.* 2, 11 : *quae sanari poterunt, quacumque ratione sanabo* « ce qui pourra être soigné, je le soignerai de quelque manière que ce soit » : sc. *quacumque ratione sanari poterit*. Toutefois, cet emploi ne devient véritablement fréquent qu'à l'époque impériale : Liv. 35, 13, 9 : *quancumque fortunam subire* « subir n'importe quel sort » ; 41, 8, 10 : *liberos suos quibusquibus Romanis... dabant* « à n'importe quels citoyens romains ».

La même évolution se constate pour *qualiscumque, quantuscumque* (Curt. 5, 8, 6 ; Sén., *Ep.* 80, 4), pour *utcumque* « de toute façon » (Liv. 29, 15, 1), *quandocumque* « un jour ou l'autre » (Hor., *S.* 1, 9, 33), *ubicumque* « en tout lieu, partout » (Hor., *S.* 1, 2, 62). Cf. aussi *quoquoversus* « en tout sens » (Cic., *Ph.* 9, 17) ; etc.

§ 220. Formes de sens distributif.

Le pronom/adjectif *quisque* « chacun (en particulier), chaque » (c.-à-d. *quis* + la particule généralisante *-que* marquant l'application répétée

d'une affirmation à divers sujets ou objets) se trouve le plus souvent comme enclitique, étroitement uni à certains mots que le sens appelle avec lui :

a) après un réfléchi : Cic., *Of.* 3, 58 : *pro se quisque* « chacun de son côté » ; *N. D.* 3, 1 : *suo cuique iudicio utendum est* « chacun doit suivre son propre jugement ». Parfois, cependant, *quisque* précède : Liv. 21, 48, 2 : *quos... in ciuitates quemque suas... dimisit* (mise en relief?) ;

Dans quelques exemples — rares, du reste — *quisque* prenait par attraction le cas de *suis* : Cic., *Tu.* 4, 28 : *haec... procliuitas ad suum quodque genus* (sc. *perturbationis*)... « ce penchant de chacun vers son espèce particulière de passion... », c.-à-d. *haec procliuitas cuiusque ad suum genus* (*perturbationis*), cf. Cic., *de Or.* 3, 216 ; Cés., *B. C.* 1, 83, 2 ; Pl., *Mo.* 254. En bas latin, le groupe *sibi quisque* tendait à se fixer et à s'employer adverbiallement : *Mul. Chir.* 333 *haec omnia sibi quisque bene trita commiscet* « tous ces ingrédients une fois bien broyés séparément, tu les mêleras ».

b) après un relatif, un interrogatif, *ut* « à mesure que » : *quam quisque norit artem* « l'art que chacun connaît... » ; Cés., *B. G.* 5, 33, 3 : *quid quoque loco faciendum esset providere* « pourvoir à ce qui devait être fait en chaque endroit » ; Cic., *R. Com.* 31 : *quo quisque est sollertior et ingeniosior, hoc docet iracundius et laboriosius* « plus un maître a d'habileté et de talent, plus il s'irrite et se donne de la peine » ; *Ver. a. pr.* 19 : *ut quisque me uiderat, narrabat* « dès que quelqu'un m'avait aperçu, il me racontait » ;

c) avec les formes indiquant la place dans une série (superlatifs, ordinaux, etc.) : Cic., *Arch.* 26 : *optimus quisque* « (tous) les meilleurs » ; *Fi.* 2, 81 : *optimum quidque rarissimum est* « l'excellent est aussi (chaque fois) le plus rare » ; *Q. fr.* 1, 1, 12 : *ut quisque est uir optimus, ita difficillime esse alios improbos suspicatur* « dans la mesure où chacun est tout à fait honnête », c.-à-d. « plus un homme est honnête, plus il lui est difficile de soupçonner... » (en liaison avec *ut*). Locutions : *quinto quoque anno* (Cic., *Ver.* 2, 139) « chaque cinquième année », c.-à-d. « tous les cinq ans » ; *decimus quisque* (Pl., *Ps.* 973) « un sur dix », m. à m. « chaque dixième » ; d'où *quotus quisque?* « un sur combien? », m. à m. « chacun (étant) le quantième? », c.-à-d. « combien peu? » ; Cic., *N. D.* 1, 70 : *quotus quisque formosus est?*

La locution *primus quisque* avait deux sens : 1° Cic., *N. D.* 3, 7 : *primum quidque uideamus* « voyons chaque point l'un après l'autre » (succession). — 2° Cic., *Pa.* 13, 57, 1 : *primo quoque tempore* « à la première occasion » ; *Ph.* 8, 33 : *primo quoque die* « au premier jour (qui se présentera), le plus tôt possible ».

Quisque se rencontrait, du reste, librement, sans être lié à l'un de ces termes : Pl., *Am.* 558 : *proinde ut commodumst et lubet, quidque facias* « fais chaque chose à ton gré, à ta guise ». Cicéron en use ainsi, surtout au génitif, dont la forme était plus pleine : *Or.* 16 : *speciem cuiusque rei cernere* ; parfois, du reste, aux autres cas : *de Or.* 1, 252 : *ad quamque causam*, *Rep.* 1, 47 : *talis est quaeque res publica qualis...* Mais il était alors concurrencé par le juxtaposé *unus quisque*, proprement « un chacun » ; celui-ci, encore rare en v. latin (Pl., *Cu.* 295), se développe ensuite, en particulier dans la langue courante. De toute façon, c'est lui qui est employé à l'initiale de phrase, *quisque* étant exclu de cette position par son caractère d'enclitique. Le latin vulgaire utilise la forme *cata*, qui est le gr. *κατά* latinisé (§ 144), au sens distributif : *Peregr. Aeth.* 7, 2 : *sic... ut cata mansiones monasteria sint cum militibus* « à chaque étape (proprement « suivant, d'après les étapes ») sont des postes avec des soldats » ; *Vulg., Ezech.* 46, 14 : *faciet sacrificium cata mane mane* (noter le redoublement comme dans *unus et unus* « un à un ») « chaque matin ». Combinée avec *unus*, elle aboutit — sur le modèle de *καθ' ἕνα* — à *cata unum*, d'où proviennent it. *caduno*, esp. *cada uno*, et qui a influencé le fr. « chacun » ; v. O. Bloch-von Wartburg, *Dict. étym.*, s. u.

Uterque signifie « chacun » en parlant de deux, « l'un et l'autre » : Cés., *B. G.* 1, 42, 4 : *uterque cum equitatu veniret* « chacun d'eux (César et Arioviste) devait venir avec des cavaliers » ; parfois avec idée de réciprocité (§ 212). Neuter « ni l'un ni l'autre (des deux) » disparaît assez vite de la langue parlée, où il est remplacé par *nullus*, et aussi par *necuter* : *Mart.* 5, 20, 11. *Vbique* « partout » est comme *quisque* employé souvent après un interrogatif ou un relatif.

Pluriel de *quisque*, *uterque*. — Marquant par eux-mêmes la pluralité, *quisque* et *uterque* n'avaient lieu grammaticalement d'être au pluriel qu'avec les substantifs dépourvus de singulier ou ayant un pluriel de sens différent du singulier : *quaeque castra* « chaque camp », *utraque castra* « l'un et l'autre camp », *litterae quaeque* « chaque lettre (missive) ». Néanmoins, même hors de là, ils tendaient à prendre d'eux-mêmes, dans la langue parlée surtout, la forme du pluriel : Pl., *Mo.* 155 : *optimi quique* « les meilleurs » ; *Tér., An.* 287-8 : *utraque* (sc. *forma atque aetas*) *inutiles... sient*. Ces emplois apparaissent, d'ailleurs, dans la prose classique : ainsi, au neutre : *excellentissima quaeque* (Cic., *Inu.* 2, 4), et même au masculin : *in optimis quibusque* (Cic., *Lac.* 34) « chez les meilleurs », *utrisque his* (Cic., *Lig.* 36) « à l'un et à l'autre ». Ils sont plus fréquents chez les correspondants de Cicéron : *Caelius ap. Fa.* 8, 11, 1 : *utrisque consulibus*, chez *Var.*, *Nep.*, *Sal.*, *B. Hisp.*, *Hor.*, *Liv.*, et à l'époque impériale. Dans certains cas, le pluriel *utrisque* peut s'appliquer à deux groupes d'indivi-

du : Cés., *B. G.* 4, 26, 1 : *pugnatum est ab utrisque acriter* ; Liv. 30, 8, 7 : *utraq̃ue cornua* « les deux ailes (de l'armée) » : mais cette interprétation ne saurait être généralisée.

Confusions d'emploi. — Souvent *quisquis* était substitué à *quisque*, en particulier au neutre *quidquid* : Pl., *Au.* 198 : *ubi quidquid tetigerunt, tenent* « une fois qu'ils ont touché une chose, ils la tiennent », cf. *Mo.* 831 : *ut quidquid* ; Tri. 881 : *si unum quidquid* ; Caton, *Agr.* 7, 1 : *suum quidquid* ; Cic., *Cl.* 52 : *ut quidquid ego apprehenderam, statim... extorquebat* « à mesure que je m'étais saisi... » ; Quint. 10, 1, 3 : *ut quidquid praecipue necessarium est...* Mais *quisque* se trouvait également, d'après *quisquis* et *quicumque*, comme relatif : Pl., *Mi.* 460-1 : *quemque* (= *quemcumque*) *hic intus uidero* || ..., *eum ego obtruncabo* « quiconque j'aurai aperçu là-dedans..., je l'égorge », cf. *As.* 404. De même : Liv. 1, 24, 3 (formule) ; à Pompéi, *C. I. L.* IV, 1937 : *quisque me ad cenam uocarit, ualeat* ; souvent, en bas latin.

Du reste, à époque tardive, une distinction rigoureuse de ces indéfinis, dont beaucoup étaient composés du même pronom *quis*, devenait de plus en plus difficile à maintenir : *quisquam* se rencontre pour *quis* ou *aliquis*, *quidam* pour *quisquam*, *quisque* pour *quisquam* ou *quisquis*, *aliquis* pour *quisquam* ou *ullus* (Bonnet, p. 303-304) ; également, *quilibet* comme relatif pour *quicumque*.

§ 221. Formes signifiant « tel, autre, tout, etc. ».

Talis « tel, de telle nature » ; le corrélatif est *qualis*, *qui*, *ut* + subj. ; parfois *talis ac*, § 202. Sur la même racine : *tam* « si, autant » devant un adjectif ou un adverbe au positif : *tam egregius*, *tam egregie* ; rare et archaïque devant un comparatif ou un superlatif (*tam magis* ou *maxime*) ; corrélatif : *quam*. **Tantus** (**tam-to-s*) « aussi grand », avec *quantus* pour corrélatif. **Tot** « aussi nombreux » (*quot*).

Alius « autre », lorsqu'il s'agit de plusieurs ; **alter** « autre », lorsqu'il s'agit de deux : *altera manus*, d'où « second ». Le suffixe *-tero-* ayant cessé d'être clair, *alter* tendait à perdre sa valeur propre. A l'époque impériale, il s'emploie souvent comme *alius* : *C. E.* 52, 5-6 : *horum (gnatorum duorum) alterum* || *in terra linquit, alium sub terra locat* ; il le remplace presque partout en roman. *Alius*, exprimé à deux reprises et s'opposant à lui-même, prenait le sens de « différent » : Cés., *B. G.* 2, 24, 3 : *alii aliam in partem... ferebantur* « ils se portaient dans des directions différentes ». Cette valeur était étrangère à *alter*, ce qui explique un emploi comme : Liv. 1, 21, 6 : *ita duo deinceps reges, alius alia uia, ille bello, hic pace ciuitatem auxerunt* « ainsi deux rois consécutifs par des moyens différents... ». **Uter** (indéfini) « l'un des deux » : Cic., *Ver.* 3, 35 : *si uter uelit* « si l'un des

deux le vent », cf. *Sest.* 92. **Alter uter** « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé qui est devenu un composé (*alteruter*), dont le second élément seul s'est décliné. **Coteri** « tous les autres ».

Omnia « tout » au sens indéfini de « toute espèce de, chaque » (gr. *πᾶς*) : *omnis homo* « tout homme, l'homme en général », par opposition à *quisque*, qui désigne chaque individu en particulier. **Totus** envisage l'ensemble : « tout entier, total » : *tota ciuitas* « la cité tout entière ». Mais *omnis* passait parfois au sens de « sous ses diverses formes », d'où « dans son ensemble » : Cés., *B. G.* 1, 1, 1 : *Gallia est omnis diuisa in partes tres*. Aussi, au singulier, *totus* et *omnis* se trouvent-ils souvent l'un pour l'autre, même chez Cicéron et chez César, par ex. *B. G.* 3, 8, 1 : *omnis orae maritimae*, et 3, 16, 1 : *totius orae maritimae*. Mais c'est *totus* qui l'emportait : Pl., *Mi.* 212 : *totis horis occubant* « ils montent la garde à toute heure » ; Cic., *N. D.* 2, 105 : *totis noctibus cernimus* « nous apercevons chaque nuit » ; Apul., *Met.* 7, 12 : *tolos istos hostes tuos* (= *omnes*) ; et *omnis* n'a subsisté que partiellement (it. *ogni*). *Totus*, toutefois, fut lui-même concurrencé par *integer* (> it. *intero*, fr. *entier*) : *Peregr. Aeth.* 28, 3 : *facere integras septimanas ieiuniorum* « faire des semaines entières de jeûnes ». Voir J. B. Hoffmann, *Mélanges Marouzeau* 1948, p. 283 sqq.

Note. -- Le remplacement de *omnis* par *totus* fait partie d'une tendance générale à substituer aux quantitatifs de nombre (*tot*, *quot*, etc.) les qualificatifs de dimension (*tantus*, *quantus*, etc.) : déjà Prop. 1, 5, 10 : *at tibi curarum milia quanta dabit !* « que de milliers de soucis elle te donnera ! », c.-à-d. *quot milia*. A basse époque, *aliquot* est remplacé par *aliquanti*, *pauci* par *parui*, *pauciores* par *minores* : Tert., *Marc.* 1, 8 : *tantis rebus sacculis* (= *tot*) ; Eutr. 4, 27 : *aliquanta oppida cepit* (= *aliquot*) ; saint Jérôme, ép. 53, 5 : *quanti hodie putantes se nosse litteras tenent... !* « combien aujourd'hui croyant connaître... ! » (= *quot* ou *quam multi*) ; *Peregr. Aeth.* 49, 2 : *episcopi autem quando parui fuerint...* « les évêques, quand ils sont peu nombreux... » (= *pauci*). De même, le substantif *magnitudo* se trouve au lieu de *multitudo* : Frontin, *Strat.* 2, 5, 4 : *partim magnitudine telorum confecti* « les uns accablés par le grand nombre des traits ». Cf. Löfstedt, *Komm.*, p. 147 sqq.

CHAPITRE V

LE VERBE : VOIX ET NOTIONS ANNEXES

§ 222. La « voix » situe le sujet par rapport au procès ; cf. E. Benveniste, *Journ. de Psychol.* 43 [1950], p. 119 sqq. L'opposition ancienne était celle de l'actif (procès se réalisant à partir du sujet) et du moyen (procès réalisé par le sujet, mais rapporté à son activité interne). En latin, le passif a été constitué avec le moyen et un impersonnel en *-r*. Du moyen il subsiste des restes dans le déponent (*sequor*) et dans les verbes dits médio-passifs (*uertor*) ; et certains emplois du passif gardent le souvenir de l'impersonnel en *-r* : *uenitur* « on vient ». La représentation impersonnelle était auparavant très développée, même à la 3^e pers. de l'actif (*dolet mihi, me pudet*) ; elle s'efface au profit de la représentation personnelle avec sujet actif (*doleo, pudeo*). Le moyen est en partie remplacé par une nouvelle voix, celle du « pronominal » (*me uerto = uertor*).

Le lat. *uox* désignait chez les grammairiens anciens « la forme d'un mot » en général ; mais ils ne l'appliquaient pas spécialement au verbe. Dans ce cas, ils se servaient plutôt des expressions *species uerbi* (en gr. διαθήσεις) et *genera uerbi*, cette dernière supposant une assimilation tout extérieure aux « genres » du nom. Le *moyen* (lat. *medium*), traduction du gr. μεσότης, doit son nom à la situation *intermédiaire* qu'il paraît occuper entre le passif dont il a les formes et l'actif dont il se rapproche pour le sens. Les verbes *déponents* sont ainsi appelés parce qu'ils paraissent « déposer » (lat. *deponere*) le sens passif de leurs désinences. Par une autre assimilation au nom, certains verbes sont dits « neutres », c.-à-d. ni actifs ni passifs, qui expriment le procès en lui-même, sans complément direct ou indirect : *doleo, sitio, ualeo*. Sont employés de manière *absolue* des verbes utilisés sans complément d'objet, alors qu'ils en admettent un : ainsi *uolucere* « tourner » (en parlant d'une roue). Cette terminologie est dans l'ensemble très artificielle.

Sur la distinction entre *impersonnel* et *indéfini*, cf. § 170, n. 2.

§ 223. **Médio-passifs.** — Ce sont des verbes ayant un actif et dont

le passif peut prendre une valeur moyenne, le plus souvent un sens réfléchi. Ils indiquent d'ordinaire :

des soins corporels : *lauari* « se laver », *ornari* « se parer », *tergeri* « s'essuyer », *ungui* « se parfumer », à quoi se rattache le groupe « se vêtir » *accingi*, *amici*, *cingi*, *indui*, *insterni* avec le nom de la chose revêtue à l'ablatif : *cingor ferro*, parfois aussi à l'accusatif : *indutus pallam* (§ 38) ;

un déplacement dans l'espace : *colligi* « se rassembler », *ferri* « se porter (se diriger) vers », *moueri* « se mouvoir », *uehi* « se transporter », *uerli* « se tourner », *uolui* « se rouler » ;

des actions diverses : *dedi* « se rendre », *excruciari* « se tourmenter », *exerceri* « s'exercer », *purgari* « se justifier », *uix teneri quin...* « se retenir à peine de... », (*ad-*)*simulari* « se rendre semblable à, simuler » ; etc. Ainsi : Cés., *B. G.* 2, 24, 3 : *alii aliam in partem ferebantur* « ils se portaient de différents côtés » ; Cic., *Tu.* 1, 53 : *quae mouentur* « les choses qui se meuvent » ; Nep. 15, 2, 5 : (*Epaminondas*) *exercebatur plurimum currendo et luctando* « s'exerçait beaucoup à la course et à la lutte ».

Quelques médio-passifs étaient simplement des verbes neutres ou intransitifs : *gigni* « provenir de » (= γίγνεσθαι) ; *uideri* « sembler, paraître » (= εἶδεσθαι). Également : *effundi* « se répandre », *frangi* « se briser », *minui* « diminuer », *mutari* « changer », *uerli* « tourner », et, au figuré, « dépendre de » ; etc. Par ex. : Cic., *C. M.* 21 : *memoria minuitur* « la mémoire diminue » ; *Ver. act. pr.* 20 : *omnia in unius potestate uertentur* « tout reposera sur le pouvoir d'un seul ».

Il est rare qu'un médio-passif — en dehors du type *pallam induitur* (§ 38) — ait un complément direct d'objet à l'accusatif : dans Hor., *A. P.* 302 : *purgor bilem* « je purge ma bile », et S. 2, 7, 38 : *nasum nidore supinor* « je lève le nez devant cette odeur (de cuisine) », on peut reconnaître aussi un accusatif grec de relation : « je me purge quant à ma bile, je me lève quant au nez ».

§ 224. Les formes nominales du verbe étaient à l'origine indépendantes des distinctions de « voix ». Aussi, pour plusieurs médio-passifs, le participe présent actif s'emploie-t-il de manière absolue avec un sens moyen : Nep. 14, 4, 5 : *conspiciens (eum) ad se ferentem* « l'apercevant qui se dirigeait vers lui » ; Vg., *Én.* 1, 234 : *uoluentibus annis* « à mesure que les

années se déroulent » (= περιπλομένων ἐνιαυτῶν, Hom., *Od.* 1, 16), en face de *uoluitur annus* (Vg., *G.* 2, 402) ; Vg., *G.* 1, 163 : *uoluentia plaustra* « les chariots qui roulent » ; Sal., *J.* 79, 6, et 93, 4 : *gignentia* « ce qui pousse, les végétaux » (= τὰ φυόμενα) ; Suét., *Aug.* 98, 5 : *spectauit assidue exercentes ephebos* « qui s'exerçaient » ; peut-être : Cic., *de Or.* 2, 287. Il en est de même pour le gérondif : Cic., *C. M.* 36 : *animi autem exercendo leuantur* « l'âme s'allège en s'exerçant » ; Liv. 25, 17, 1 : *lauandi causa* « pour se baigner ».

Du reste, même aux formes personnelles, l'actif apparaît parfois à côté du médio-passif avec une valeur analogue. Anciennement, *lauo*, -as « je me lave » s'opposait à *lauo*, -is « je lave » ; il a été remplacé dans cette fonction par le médio-passif *lauor* ; mais le parfait *laui* s'emploie encore avec le sens moyen comme *reuerti*, en face de *reuertor*. D'autres exemples sont fournis par *mouere*, *uertere* : Pl., *Pe.* 453 : *male res uertunt* « les choses tournent mal » ; Liv. 5, 49, 5 : *iam uerterat Fortuna* ; Vg., *Én.* 1, 104 : *tum prora auertit* « la proue vire » ; Tér., *Eu.* 912 : *moue uero ocius* « avance donc ». Mais la langue tendait à substituer le pronominal au médio-passif : *se dedere*, *se exercere*, *se legere* sont plus courants que *dedi*, *exerceri*, *legi* au sens réfléchi. On trouve de même *se ferre* (Cic., *Planc.* 96) à côté de *ferri* ; *sese excruciare* (Pl., *Ru.* 388) à côté de *excruciari* ; *uix me contineo quin...* (Tér., *Eu.* 859) en face de *contineri non queo*. Cf. aussi Cic., *Ph.* 2, 74 : *quo se uerteret non habebat* « il ne savait où se tourner ». Voir Ernout, *M. S. L.* XV (1908), p. 322 sqq.

§ 225. **Le déponent.** — Les verbes « déponents » (cf. Ernout, *Morph.*, § 169) forment un groupe plus important que les médio-passifs. Ce sont eux aussi d'anciens moyens. Mais ils n'ont plus en général d'actif correspondant et auquel ils s'opposent : isolés sont des exemples comme *liceri* « mettre en vente » en face de *licere* « être mis en vente » ; *pignerari* « se faire donner (prendre) en gage », en face de *pignerare* « donner en gage ». La plupart des déponents, transitifs ou intransitifs, n'ont qu'une valeur moyenne très affaiblie ; ils indiquent, en général, que le procès est « intérieur » au sujet ou ramené à lui : *irasci*, *lactari*, *reminisci*, *obliuisci*, *loqui*, *fari*, *mori*, *nasci*, *philosophari*, *populari*, etc.

La raison qui, à l'origine, les avait fait ranger dans cette catégorie s'était pour beaucoup d'entre eux à peu près effacée. Quelques-uns présentaient une alternance ancienne de formes actives et de formes médio-passives entre l'*infectum* et le *perfectum* : *assentior* / *assensi* ; *reuertor* /

reueriti ; *audco* / *ausus sum* ; *confido* / *confisus sum* ; *gaudeo* / *gausus sum* ; *soleo* / *solitus sum* ; etc. Le participe passé de plusieurs déponents avait aussi un sens passif : *adeptus* « ayant acquis » et « qui est acquis », cf. Sal., C. 7, 3 : *adepta libertate* ; *confessus* « qui a avoué » et « qui est avoué », cf. *aes confessum* (XII Tab.) « dette reconnue », *res confessa* (Cic., *Ver.* 3, 130) « chose évidente » ; *imitatus* « qui a imité » et « qui est imité », cf. *affectus ficti et imitati* (Quint. 11, 3, 61) « des sentiments feints et imités ». De même pour *auspicatus* « consacré par les auspices, favorable » ; *commentus* « imaginé » et *commentatus* « préparé, médité » (*oratio commentata*) ; *ementitus* « imaginé faussement » ; *meditatus* « étudié » (Cic., *de Or.* 2, 246) ; *populatus* « ravagé » ; etc. Cette valeur passive s'étendait parfois aux formations périphrastiques du *perfectum* : Cic., *R. Am.* 37 : *quo uno maleficio scelera omnia complexa esse uideantur* « tous les crimes paraissent contenus dans ce seul forfait » ; Sal., *J.* 17, 7 : *ex libris Punicis... interpretatum nobis est* « on nous a traduit de livres puniques » ; — même à l'*infectum* : Cic., *Mur.* 34 : *ut, morte eius nuntiata, denique bellum confectum arbitraretur* « au point que seulement à la nouvelle de sa mort la guerre fut considérée comme achevée » (lire : *-rentur?*) ; Sal., *J.* 31, 8 : *quicquid sine sanguine ciuium ulcisci nequitur* « tout ce qui ne peut être vengé que dans le sang des citoyens ».

Une formation aussi peu nette que le déponent était appelée à disparaître. De bonne heure, la langue parlée eut des doublets de forme active : *amplecto*, *arbitro*, *contemplo*, *irasco*, *populo*, etc. Les lettrés se montraient plus stricts à maintenir le déponent. Néanmoins, même dans la prose classique, *assentio* se trouve à côté de *assentior*, *ludifico* à côté de *ludificor* ; *punio* alterne avec *punior* ; *comperior*, rare et archaïque, est remplacé par *comperio*. *Soluerat* est attesté au lieu de *solitus erat* dans Sal., *H.* 2, 102, comme *reuersus est* dans Nep. 2, 5, 2, au lieu de *reuerit*. L'élimination du déponent se poursuit à mesure qu'on descend vers le bas latin : Pétr. 46, 1 : *tu qui potes loquere, non loquis* ; *Peregr. Aeth.* 12, 3 : *et sic coepimus egredere de ecclesia* ; Grég. T., *H. F.* 5, 14 : *adipiscis* ; 7, 1 : *contemplabamus* (Bonnet, p. 407 sqq.) ; cf. Aug., *Enarr. Ps.* 36, 26 (*Serm.* 3, 6) : *foenerat* (= *foeneratur*). Inversement, par un faux purisme, la voix déponente était attribuée à des verbes qui ne l'avaient jamais eue auparavant : Pétr. 57, 3 : *qui rideatur alios* « qui se moque des autres » (= *rideat*) ; *uictor* pour *uicto*, C. I. L. V, 3996 ; *dubitor* pour *dubito*, C. E. 613, 10 ; *pacniteor*, Itala, *Luc* 17, 4 (cod. *Cant.*), d'après *μετανοοῦμαι* ; etc.

§ 226. **Passif impersonnel.** — Le sens impersonnel, propre à la désinence *-r* de l'italo-celtique, subsistait à la 3^e personne sg. du passif pour exprimer la notion verbale pure et simple sans considération du

sujet agissant. Cet emploi, qui était proche de l'indéfini (§ 170), existe pour les verbes intransitifs comme pour les transitifs, à l'*inflectum* et au *perfectum* : *cras petito, dabitur* « demande demain, il te sera donné (on ne précise pas par qui) » ; *itur* « on va » ; *uentum est* « on vint » ; *pugnatum est acriter* « on combattit vigoureusement » ; de même, Pl., *Pe.* 309 : *ut ualetur ?* « comment cela va-t-il ? ». L'infinitif passif apparaîtrait de même avec cette valeur impersonnelle : *ad arma concurrere oportet*, et aussi l'adjectif en *-ndus* au neutre sg., soit comme passif : *audiendum est* (Tér., *Hau.* 321) « il faut écouter », soit comme déponent : *proficiscendum est* (Cic., *Fi.* 3, 73) « il faut partir ».

Le passif impersonnel n'est plus qu'une survivance. En osco-ombrien et dans les langues celtiques, il admet encore un complément direct d'objet à l'accusatif. Le latin n'a pas d'exemple sûr d'une construction de type **hanc rem paratur*, cf. A. Ernout, *M. S. L.* XV (1908), p. 290.

Aussi, pour les verbes transitifs, le passif impersonnel n'apparaît-il que dans quelques tournures absolues : Tér., *An.* 403 : *curabitur* « on y veillera » ; Vg., *B.* 1, 12 : *turbatur agris* « il y a du trouble dans les campagnes », souvent avec un qualificatif : Tér., *Ad.* 951 : *recte datur* « le don est bien placé », *ibid.* 955 : *et dictumst uere* « la sentence est juste », ou avec une complétive : *dicitur* « on dit » + prop. inf. ; *curabitur ut* (Pl., *Cas.* 131) « on aura soin que ». Pour les verbes intransitifs, surtout avec un complément au datif, il est mieux représenté : Cic., *de Or.* 2, 210 : *invidetur praestanti florentique fortunae* « il est porté, c.-à-d. on porte envie à une situation élevée et prospère », alors qu'en grec la construction personnelle (φθονοῦμαι) est courante. Celle-ci, néanmoins, s'introduit dans la langue familière : Hor., *A. P.* 55-56 : ... *adquirere pauca* || *si possum, inuideor*... « si je puis faire quelque petit gain, on me jalouse » ; également, Caecina ap. Cic., *Fa.* 6, 7, 2 : *si scit et persuasus est*, au lieu de *ei persuasum est* ; C. I. L. I², 593, 159 : *quei lege pl(ebei)ue sc(ito) permissus est* « qui a été autorisé par... » (= *cui permissum est*). Parfois même, le verbe reçoit un complément à l'ablatif avec *ab* : Vitruv., 2, 9, 14 : *larix... ab carie aut a tineis non nocetur* « le mélèze n'est attaqué ni par la moisissure ni par les vers ». En plus de l'influence du grec, ce passage à la tournure personnelle était facilité par le fait que certains verbes, quoique intransitifs, possédaient un adjectif en *-ndus* : Cic., *Cael.* 51 : *in legatis insidiandis* « dans le fait d'attenter à des envoyés » (malgré *insidiari alicui*) ; Liv., 8, 36, 7 : *medendis corporibus* « en soignant les corps » (malgré *mederi alicui*).

Un accusatif complément de l'impersonnel apparaît — du reste, rarement — avec le neutre de l'adjectif en *-ndus* (§ 206). Hors de là, il n'y a que

des traces isolées et presque toutes tardives et douteuses : *Per. Aeth.* 25, 3 : *et sic fit orationem* (sic *A* ; *oratio* edd.), où derrière *fit* se profilerait le fr. « on fait (une prière) » ; peut-être déjà *Pétr.* 71, 10 : *faciatur, si tibi uidetur, triclinia* (ou bien, féminin sing. ?) ; sûrement avec un participe à l'ablatif : *Jord., Get.* 25, 132, et 53, 273 : *quod comperito* « après qu'on eut appris cela ».

§ 227. **Passif personnel.** — Seuls les verbes transitifs ont en général un passif personnel. Mais l'équivalence établie habituellement entre la tournure active (*me diligit pater*) et la tournure passive (*a patre diligor*) est imparfaite et secondaire. Le passif personnel, en effet, n'implique pas nécessairement que le sujet subit l'action. Souvent il garde la valeur de l'impersonnel, désignant un état ou une action indépendamment de tout sujet déterminé, ce qui en fait aussi une expression de l'indéfini : *Pl., Cas.* 121 : *dabitur tibi amphora* « on te donnera une amphore » (la question de savoir qui la donnera n'intéresse pas) ; *Pl., Mi.* 674 : *quod sumitur* « ce qu'on dépense », en face de *v.* 673 : *si quid sumas* (2^e pers. indéf.). Cette valeur peut être sensible même à une 1^{re} personne : *Tér., Ad.* 911 : *iam lepidus uocor* « voici qu'on m'appelle charmant ».

Tous les verbes transitifs, du reste, n'ont pas de passif. Alors, c'est un autre verbe qui en tient lieu : *fio*, par ex., pour *facio*, sauf *faciendus* et *factus* ; *disco* « je suis instruit » pour *doceo* « j'instruis » (*doceor* est post-class.) ; *intereo* « je périss » pour *interficio* « je tue » ; *pereo* « je suis perdu » et *ueneo* « je suis mis en vente » pour *perdo* et pour *uendo* : proprement « je vais (*eo*) à ma perte (*pereo*), en vente (*uenum eo*) », — sauf, toutefois, *perditus*, *perdendus*, *uenditus*, *uendendus* ; etc. Des périphrases servaient de passif au déponent : *usui esse* « être utile, utilisé », en face de *uti* ; *admirationem habere* (*mouere*) « être admiré », en face de *admirari*.

§ 228. **Complément du passif.** — Le passif a son complément à l'ablatif seul pour les noms de choses, à l'ablatif précédé de *ab* pour les noms de personnes ou assimilés. Cette répartition reste toutefois extérieure.

Le complément à l'ablatif seul est un instrumental marquant la cause : *maerore conficior* « je suis accablé de chagrin » ; cf. *Cés., B. G.* 2,

17, 5 : *his rebus cum iter... impediretur* ; — ou le moyen : Pl., *Tri.* 39 : *larem corona nostrum decorari uolo* « je veux que notre dieu Lare soit honoré d'une couronne » ; et une personne peut servir de moyen : Cic., *Sest.* 95 : *qui stipatus semper sicariis, saeptus armatis... fuit* « qui a toujours été protégé par des assassins, entouré d'hommes en armes », sauf que dans ce cas l'ablatif est concurrencé par *per* + accus. : Tér., *Ph.* 28, et *supra*, § 113.

L'ablatif avec *a* ou *ab* des noms de personnes désigne l'agent ; mais c'est, à l'origine, un ablatif proprement dit, indiquant de qui provient l'action : Cés., *B. G.* 5, 30, 1 : *cum a Cotta... resisteretur* « comme il y avait de la résistance de la part de Cotta » ; *ibid.* 2, 1, 3 : *quod ab nonnullis Gallis sollicitarentur* « parce qu'ils étaient l'objet de sollicitations de la part de nombreux Gaulois ». D'où, en opposition avec *per* marquant l'instrument : Cic., *R. Am.* 80 : *quid ais? uulgo occidebantur? per quos et a quibus?* « (les gens) étaient massacrés en masse? par (la main de) qui? et sur l'initiative de qui? ». La nuance apportée par *ab* est parfois celle de la séparation : *descri-a re*, *a mente*, et aussi *a uiribus defici* (Cés., *B. C.* 3, 64, 3) « être abandonné de ses forces », ou encore le point de vue : Cic., *Br.* 233 : *mediocriter a doctrina instructus* « moyennement pourvu sous le rapport de l'éducation », comme *ualeo a pecunia* (§ 108).

L'ablatif précédé de *a* ou *ab* est encore rare en v. latin. Il ne devient plus fréquent qu'à la fin de la période républicaine : le sens de la préposition est alors affaibli, et l'indication de l'origine ou de notions voisines tend à s'effacer. Cependant même ainsi ce tour n'est pas toujours l'équivalent exact de l'actif avec sujet au nominatif. On y retrouve souvent la fonction propre au passif de mettre en relief la notion verbale plutôt que l'agent : Tér., *Ph.* 854 : *sine controuersia ab dis solus diligere* « tu es sans conteste le seul chéri des dieux » ; Cés., *B. G.* 2, 26, 3 : *cursu incitato in summo colle ab hostibus conspiciebantur* « ayant pris le pas de course, ils étaient aperçus de l'ennemi au sommet de la colline » ; dans le premier passage, c'est l'idée d'une affection unique, dans le second, celle d'une apparition soudaine qui sont ainsi soulignées. Voir A. Ernout, *op. cit.*, p. 329 sqq.

La construction du passif avec *ab* convient d'une façon générale aux êtres animés : ainsi, pour les animaux : Cic., *Fi.* 2, 111 : *superamur a bes-*

tiis; *Leg.* 1, 4 : *ab aquila... impositum*, et, également pour les choses ou notions impliquant l'idée d'une activité (*luna, sol, natura, uirtus*, etc.) : *Cic., Cat.* 2, 25 : *ab his uirtutibus tot uitia superari*; d'où, par extension : *Cic., N. D.* 2, 139 : *adde neruos a quibus artus continentur*; etc. Elle s'est également appliquée à des verbes intransitifs de sens passif : *Cic., Ac.* 1, 29 : *nihil enim ualentius esse a quo (mundus) intereat* « qu'il n'existe pas de cause plus forte qui puisse le détruire »; *Sén., Contr.* 9, 4, 2 : *a tyranno... uapulauit* « j'ai été frappé par le tyran », emplois repris et développés par les poètes : *Ov., M.* 5, 192 : *a tanto cecidisse uiro* « être tombé sous les coups d'un tel homme »; cf. aussi § 78.

§ 229. Cas d'attraction. — Il arrive qu'en v. latin les auxiliaires *possum, queo, nequeo, debeo*, lorsqu'ils ont un infinitif passif pour complément, prennent eux-mêmes la forme passive par assimilation : *Pl., Pe.* 194 : *(ut) nec subigi queantur* « sans pouvoir être contraints »; *Caton, Agr.* 154 : *uti (labrum) transferri possitur* « de manière à pouvoir être porté »; *Cael. Antip.* 7, p. 148 *Peter* : *sine periculo bellum geri poteratur* « pouvait être menée »; cf. *Lucr.* 1, 1045 : *queatur*; *Sal., J.* 31, 8 : *nequitur*. Au *perfectum* : *Tér., Hec.* 572 : *forma in tenebris nosci non quita est* « ses traits ne purent pas être distingués ».

De même, *coepi* et *desii* (+ inf. passif) tendaient à être remplacés par *coeptus, desitus sum* : *Pl., Men.* 718 : *iure (Hecuba) coepta appellari est Canes* « Hécube a reçu à bon droit le surnom de Chienne », et ces formes — à la différence des précédentes — sont admises dans la prose classique : *Cic., Br.* 26 : *qua in urbe primum... litteris oratio est coepta mandari* « ville où pour la première fois un discours commença à être confié (= fut confié) à l'écriture »; 123 : *ueleres orationes... a plerisque legi sunt desitae* « les discours des anciens orateurs ont cessé d'être lus par le plus grand nombre ». Cf., au contraire, *Cic., Ver.* 4, 133 : *iudicia seuera Romae fieri desierunt* « il cessa d'y avoir des jugements rigoureux »; *Br.* 106 : *plura fieri iudicia coeperunt* « les débats judiciaires commencèrent à devenir plus nombreux » (peut-être parce que *fieri* était perçu comme un moyen = γίγνεσθαι?). Ces formes passives *coeptus sum* et *desitus sum* étaient des accommodations de l'ancien tour impersonnel *coeptum est, desitum est*, attesté d'ailleurs : *Pl., Mo.* 958 : *desitum est potarier* « on a cessé de boire »; *Caelius ap. Cic., Fa.* 8, 8, 2 : *loqui est coeptum* « on se mit à parler ». Mais elles furent vite abandonnées. Déjà Salluste, contemporain de Cicéron, mais moins puriste, n'en use pas. Seules persistent quelques traces du type *potestur* chez les archaïsants, par ex. *Apul., Apol.* 92, 7 : *reddi (uirginitas) nequitur*, ou encore, par une extension barbare : *Grég. T., H. F.* 8, 5 : *nec nos pro uiris haberi debemur* (Bonnet, p. 628).

§ 230. **Verbes impersonnels.** — Indépendamment du passif impersonnel, le latin possède des verbes impersonnels de forme active :

a) Impersonnels désignant des phénomènes atmosphériques : *pluit* « il pleut », *niuit*, *ninguit* « il neige », *lucescit* « le jour vient », *uesperascit* « le soir tombe », *tonat* « il tonne », proprement « il y a pluie, neige, tonnerre, etc. ». La construction personnelle se présente aussi : *Iuppiter tonat*, *fulgurat*, *Ioue fulgente*, *Iuppiter tonans*, ou encore *is dies illuxisset* (Cic., *Div.* 1, 50) ; mais rien ne prouve qu'elle soit primitive : l'introduction des grands dieux étant relativement récente, le nom de la divinité a dû ne s'adjoindre que secondairement pour présider à l'activité désignée d'abord d'une manière impersonnelle. Dans Pl., *Cu.* 182 : *hoc... lucebit*, un pronom neutre joue comme en français le rôle de sujet : « il va faire jour », cf. *Mi.* 218.

Ces verbes ont quelques traces d'impersonnel en -r : *caletur* « il fait chaud » (Pl., *Cap.* 80), et aussi *nubilabitur* (Caton, *Agr.* 88, 2) « le temps sera couvert », à côté de *nubilare coepit* (Var., *R. R.* 1, 13, 5).

b) Impersonnels de sentiment : type encore usuel, mais de caractère archaïque : *(me) miseret*, *(me) paenitet*, *(me) piget*, *(me) pudet*, *(me) taedet* (cf. *supra*, § 24) ; cf. en allemand « (es) mich friert, hungert, dürestet », en fr. « il me souvient ». Trois de ces verbes ont, en outre, conservé un perfectum impersonnel : *(me) misertum est* pour *miseret* ; *(me) puditum est* pour *pudet* ; *(me) pertaesum est* pour *taedet* ; à côté de *(me) puditum est* apparaît d'ailleurs *(me) puduit* (Tér., Tib., Ov., Sén.). Les sentiments désignés par les verbes de ce groupe semblent s'imposer à l'individu comme des forces étrangères et inconnues ; et ce fait peut expliquer l'emploi et le maintien de l'impersonnel.

Au parfait impersonnel *(me) misertum est* correspondait également un présent passif *(me) miseretur* : Cic., *Ver.* 1, 77 ; *Lig.* 14, d'après Priscien. De même, *vercor* « je crains » avait un ancien parfait impersonnel : *(me) veritum est* (Cic., *Fi.* 2, 39), et aussi un présent de même nature, celui-ci non classique : Atta, *Com.* 7 (Ribb.) : *nihilne te populi veretur?* « n'as-tu aucune crainte des gens? ». Dans Pétr. 47, 4 : *non est quod illum pudeatur* « il n'a pas de honte à avoir » = *pudeat*, il s'agit d'une fausse élégance.

Un reste d'emploi impersonnel est également attesté pour *doleo*, sur-

tout accompagné d'un datif d'intérêt : Pl., *Ep.* 147 : *mihi dolet, cum ego uapulo* « c'est moi qui ai mal, quand c'est moi qu'on bat » ; Tru. 768 : *manibus plus dolet* « il vous en cuît davantage aux mains » ; Cic., *Mu.* 42 : *cui dolet, meminit* « qui pâtit, se souvient » ; Plin., *Ep.* 3, 16, 6 : *non dolet, Pacte* « cela ne fait pas mal, Pétus ». Peut-être l'usage était-il anciennement plus large et s'étendait-il aux verbes de sensation en général.

c) Impersonnels indiquant la possibilité, la convenance, la nécessité, l'événement, etc. : *libet* « il plaît » ; *licet* « il est loisible » ; *decet* (*dedecet*) « il sied (il ne sied pas) » ; *necesse est, oportet* « il faut » ; *liquet* « il est clair » ; *accidit, contingit, evenit* « il arrive », *expedit* « il est expédient », *praestat* « il vaut mieux », ces derniers verbes, comme du reste *decet*, n'étant que partiellement impersonnels. L'infinitif, la proposition infinitive ou la complétive avec *ut*, qui dépendent de ces différents verbes, étaient plutôt leur complément d'objet que leur sujet (§ 272 a).

Il y avait en *potest* un ancien impersonnel (*pote est*) « il est possible », qui subsiste dans les formules *non potest* (Tér., *Ph.* 303) « cela ne se peut pas », *ut potest* (Cic., *Fa.* 1, 2, 4) « autant qu'il se peut », *potest ut...* (Pl., *Ps.* 633) « il se peut que... » ; cf. la phrase nominale : *potin ut...?* (Pl., Tér.) « est-il possible que...? », c.-à-d. *potisne ut...?* Par souci de netteté, la langue littéraire préfère une tournure plus explicite : *fieri potest (ut)* « il peut se faire (que) ». Mais, en dehors d'elle, *potest* a continué de s'employer seul comme impersonnel : *Peregr. Aeth.* 2, 7 : *quod, antequam (montem) subeas, facere non potest* « et cela, avant de gravir (la montagne), il n'est pas possible de le faire » ; *Mul. Chir.* 737 : *haec omnia contemnere potest, si...* « il est possible de mépriser tout cela, si... ».

Dès le début de l'époque impériale se rencontre *uacat mihi* « il y a loisir de », Ov., Plin., Quint., etc. Et, en bas latin, sont parfois traitées comme impersonnelles les formes *debet* = δεῖ, d'après *oportet* (*Mul. Chir.* 452) ; *ualet* « il est possible », d'après *potest* ; *horret* « il répugne de », d'après *piget*. *Habet* apparaît aussi au sens de « il y a », avec un accusatif d'objet : par ex., Vopisc., *Tac.* 8, 1 (*Script. H. Aug.*) : *habet in bibliotheca Ulpia librum elephantinum* « il y a dans la bibliothèque Ulpia un livre d'ivoire » ; *Peregr. Aeth.* 1, 2 ; cf. Loefstedt, *Komm.*, p. 43 sqq. Également, *facit frigus* « il fait froid » (*Aug., Serm.* 25, 3, 3) et, dans les gloses, *sero facit* (C. G. L. V, 335, 25) « il se fait tard ».

§ 281. Développement de la tournure personnelle. — Bien que l'emploi

impersonnel se soit sur certains points maintenu, ou même développé, il y avait une forte tendance contraire vers la tournure personnelle.

En particulier, les impersonnels de sentiment paraissaient isolés au milieu de verbes de sens voisin, mais tous personnels : *audio, esurio, sentio, uideo*, etc. Dès avant l'époque historique, *uereor* s'est substitué à *me ueretur*, comme *doleo* à *mihi dolet*. De même, plus tard, au lieu de (*me*) *miseret*, (*me*) *pudet*, etc., on a été porté à dire :

soit *res me pudet* avec le nom de chose pour sujet : Tér., *Ad.* 754 : *non te haec pudet?* « tu n'en as pas honte? » ; Lucain 8, 495 : *quem saeva pudebunt* « qui aura honte de la cruauté », construction à laquelle contribuait l'existence des participes ou adjectifs verbaux *paenitens, pudens, paenitendi, pudendi, paenitendus, pigendus*, etc. ;

soit *misereo, pudeo* avec le nom de la personne pour sujet : Pl., *Cas.* 877 : *ita nunc pudeo* « j'en rougis de honte » ; Enn., *Sc.* 197 : *miserete* « ayez pitié » ; Pacuv. 31 (Ribb.) : *proloqui paenitebunt* ; cf. Liv. 36, 22, 3 ; Apul., *M.* 4, 33, 3 : *pigens* ; Itala, Jér. 15, 9 (Iren. 4, 33, 12) : *taedit anima eius* ; cf. aussi Luc 17, 4 (cod. Cant.) : *paeniteor*, avec extension au déponent d'après *misereor* (§ 225).

Licet se trouve assez souvent avec un pronom neutre pour sujet : Cic., *Ver.* 3, 222 : *si id licebit* ; 225 : *hoc mihi licuit*, parfois au pluriel : Sén., *Clem.* 1, 18, 2 : *cum in seruum omnia liceant* « bien que tout soit permis à l'égard d'un esclave ». *Oportet* apparaît de même avec un sujet chez l'annaliste Caelius Antipater, frg. 36 Peter : *ut ea quae oportuerint, facta non sint* ; à basse époque également : Theod. Mops., in *Ep. ad Timoth.* 1, 5, 17 : *illa facere quae fieri oportent* ; cf. Grég. T., *Mart.* 1, 32 (Loefstedt, *Komm.*, p. 46).

La même tendance à réduire la part de l'impersonnel explique la construction de *opus est* avec un nominatif sujet (§ 115) et la substitution de *dicuntur Galli uenisse* à *dicitur Gallos uenisse* (§ 827), et aussi — avec l'adjectif en *-ndus* — des tournures du type : Cic., *Of.* 3, 104 : *non fuit Iuppiter metuendus, ne iratus noceret* ; Vitruv., 1, 6, 12 : (*umbra*) *expectanda est, dum decrescat*, au lieu de *non fuit metuendum ne Iuppiter noceret* ou de *expectandum est dum umbra decrescat*.

Verbes transitifs, intransitifs et pronominaux

§ 232. Il n'y a pas entre verbes transitifs et verbes intransitifs une distinction absolue. Et le passage d'une catégorie à l'autre était fréquent. Au cours du latin, l'extension de l'accusatif d'objet amène de

nombreux intransitifs à s'employer transitivement. On a vu aussi (§ 27) que des simples intransitifs avaient des composés transitifs : *ire* / *adire aliquem*. Inversement, des verbes transitifs devenaient intransitifs en composition : *differre* « différer », en face de *ferre* « porter » ; *deficere* « manquer de », *proficere* « progresser », *proficisci* « partir », *sufficere* « suffire », en face de *facere* « faire », etc.

Beaucoup de transitifs employés absolument, c.-à-d. sans complément d'objet exprimé, ne se distinguaient pratiquement plus des intransitifs. Ainsi, *imponere alicui* (Cic., *Q. fr.* 2, 4, 5 ; Nep. 18, 5, 7) « en imposer, donner le change à qqn » ; *amare* « avoir une maîtresse » (Tér., *An.* 185) ; *accipere* « toucher », sc. de l'argent (Cic., *Cl.* 75) ; *tenere*, au double sens (non class.) de « être dans un lieu », d'après *tenere locum*, et de « durer », d'après *pugna tenuit diem* : Vg., *En.* 2, 505 : *tenent Danaï qua deficit ignis* « les Grecs sont partout où la flamme n'est pas » ; Liv. 23, 44, 5 : *imber continens per noctem totam... tenuit* « une pluie ininterrompue dura toute la nuit ». Ces emplois absolus apparaissent dans plusieurs expressions techniques : *ducere* (sc. *exercitum*) « marcher, passer » ; *monere* « partir » (sc. *castra* ou *signa*) ; *mereri* « servir » (sc. *stipendia*) ; *conscendere* « s'embarquer » et *appellere* « aborder » (sc. *nauem*) ; *solvere* « appareiller » (sc. *ancoram*) ; *tenere* « se diriger » (sc. *cursum navis*). De même : *obire*, *occumbere* « mourir » (sc. *mortem*), ou encore *agere* « passer sa vie, vivre » (Sal., Liv., Tac., poètes), c.-à-d. *vitam*. Le complément d'objet est rétabli d'une manière toute théorique, et le verbe se suffit à lui seul. Même dans la prose classique, des verbes transitifs sont employés absolument avec un complément de valeur partitive introduit par *de* ou *ex* : Cic., *Fl.* 91 : *dat de lucro* « il paye sur ses bénéfices » ; Ver. 3, 120 : *recitare ex litteris publicis* « donner lecture d'après les registres officiels » ; ce complément est, du reste, très près de devenir l'équivalent d'un régime direct : = « donner lecture des registres officiels ».

§ 233. Il n'est pas rare qu'un même verbe soit à la fois transitif et intransitif : *concedo* « le céder à » ou « se retirer » et « concéder qqe chose » ; *supero* « surabonder » et « surpasser qqn » ; *vindico* « sévir » et

« revendiquer ». *Vertere* a la double valeur du fr. « tourner » dans « tourner le dos » et « la terre tourne », *inclinare* celle de « pencher » dans « je penche la tête » et « la tour penche ». *Mutare* signifie « changer (déplacer) une chose », et aussi « être l'objet d'un changement », surtout à l'époque impériale : *mores mutauerunt* « les mœurs ont changé », cf. Liv. 39, 51, 10 ; de même : *insinuare* « faire pénétrer » (*aestum*, Lucr. 6, 860) et « pénétrer » (*in causam*, Cic., *de Or.* 2, 149) ; *mouere* « mouvoir » et « trembler », cf. Liv. 35, 40, 7 : *terra mouit*. *Habere*, enfin, quoique essentiellement transitif, a cependant un reste d'emploi intransitif dans la locution *bene habet* « cela va bien, c'est bien », et, en v. latin, au sens de « habiter » : Pl., *Men.* 69 : *qui Syracusis habet* « qui habite à Syracuse » : cette dernière acception a ensuite passé au fréquentatif *habitare*.

La langue parlée témoigne parfois d'une certaine tendance à user de la construction intransitive : Pl., *Mi.* 583 : *irae leniunt* « les colères s'apaisent » ; *Tab. Des.* (Jeanneret, p. 144) : *male perdat* pour *se perdat* ; *Commod., Instr.* 1, 30, 9 : *uixit et extinxit pauper* « il vécut et mourut pauvre ».

Les intransitifs sont considérés en général comme n'ayant pas de passif. Mais cela provient de l'idée que passif et actif sont exactement réversibles : *amor a patre* = *pater me amat*, ce qui n'est vrai qu'en partie. En fait, il y a les passifs du type *inuideor* (§ 226) et ceux de la figure étymologique : *terra regnata Lycurgo* (§ 84). D'autre part, les intransitifs s'employaient au passif impersonnel : *itur* « on va » ; et le glissement était parfois facile à la tournure personnelle : dans Liv. 10, 5, 14 : *id unum non ambigitur consulatum cum Apuleio Pansa gessisse*, on peut entendre « en ceci seulement il n'y a pas contestation... » (accus. de relation), mais aussi bien : « cela seul n'est pas contesté... » (nominatif sujet), comme du reste : Cic., *de Or.* 2, 110 : (*causae*) *quae propter scriptum ambiguntur*.

Enfin, à basse époque, des intransitifs recevaient — par confusion — la forme passive : Grég. T., *Mart.* 1, 35 : *cum cotidie ageretur deterius* « comme il allait plus mal chaque jour » (= *ageret*) ; cf. Bonnet, p. 633 ; *Mulom. Chir.* 929 : *coeuntur*, pour *cocunt*. Au parfait, C. I. L. VI, 17633 : *sorores una die obitae sunt* (= *obierunt*). Dans une lettre à Pline (10, 46), Trajan écrit déjà : *praeteritus est dies* (= *praeteriit*), d'après l'emploi du participe *praeteritus* au sens de « passé, écoulé ». C'est l'annonce de la construction française : « il est venu ».

§ 234. Le pronominal avait le plus souvent un sens réfléchi avec lequel il suppléait le médio-passif : *me excrucio* = *excrucior* (cf. § 223).

Mais par affaiblissement il prenait aussi une simple valeur intransitive, surtout avec des verbes de mouvement : Pl., *Tri.* 1078 : *quo tu te agis?* « où t'en vas-tu? », à côté de *Pe.* 216 : *quo agis?* « où vas-tu? » ; Cic., *At.* 4, 15, 2 : *recipe te ad nos* « reviens auprès de nous », à côté de Pl., *Ba.* 294 : *in portum recipimus* « nous rentrons au port » ; Cés., *B. C.* 2, 7, 3 : *omnis sese multitudo ad cognoscendum effudit*, et Liv. 39, 49, 8 : *ad spectaculum omnes... effunduntur*. Cf. aussi l'expression *sic profecto se res habet* « la chose en est assurément ainsi », à côté de *bene habet*.

A époque tardive, l'emploi pronominal s'est même étendu à des verbes exclusivement intransitifs : *Peregr. Aeth.* 25, 7 : *recipit se episcopus et uadent* (c.-à-d. *uadunt*) *se unusquisque* « l'évêque se retire et chacun s'en va » ; *Mul. Chir.* 220 : *humor sudoris... se desidat* « se dépose » ; 565 : *quod extra digitum se eminebit* « ce qui dépassera » ; d'où, par contamination avec le type *me miseret*, un tour comme *paenitebis te* (*Sort. Sang.* 2, 10), cf. D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 173. Rapprochez les expressions françaises « se mourir, se taire, se rire, s'en aller » (souvent avec valeur « ingressive »).

Parfois, le pronom réfléchi était au datif ; la valeur d'intérêt se laisse encore percevoir dans *Peregr. Aeth.* 4, 8 : *et sic, quia sera erat, gustauimus nobis* « nous primes notre collation ». Mais il arrive aussi qu'elle soit complètement effacée : Ant. Placent., *Itin.* 36 : *ambulauius nobis per heremum* « nous nous en allâmes par le désert » ; *Mul. Chir.* 681 : *statim fugiet sibi*, cf. fr. « il s'enfuira » ; *Peregr. Aeth.* 36, 5 : *sedete uobis* « reposez-vous ». Voir E. Loefstedt, *Komm.*, p. 141 et 312 sqq.

En même temps, le pronominal se rapprochait du passif, au point de lui être substitué : Plin., *Nat.* 5, 121 : *Myrina quae Sebastopolim se uocat*, c.-à-d. *uocatur* ; Pallad. 3, 25, 18 : *mala rotunda... toto anno seruare se possunt* « les pommes rondes peuvent se conserver toute l'année » ; *se sanare* est courant pour *sanari* dans la *Mulomedicina Chironis*. Cette fonction du passif survit en français : « cela se dit » (= *dicitur*, ou *dici solet*).

CHAPITRE VI

LE SYSTÈME VERBAL. ASPECT ET TEMPS

§ 235. **Le système verbal.** — Alors que les « voix » précisent la situation du sujet par rapport au procès, les variations temporelles et modales du thème concernent la représentation du procès lui-même. Le latin a trois modes, c.-à-d. trois manières (*modus*) de présenter l'énoncé du point de vue de son affirmation : l'indicatif, le subjonctif, l'impératif. Ils constituent pour les grammairiens anciens le *uerbum finitum*, c.-à-d. « défini », parce que portant indication de la personne. L'infinitif et les différents participes sont des formes nominales rattachées au verbe qui ne font qu'accessoirement fonction d'énoncer ; ils étaient appelés *uerbum infinitum* (« non défini »), parce qu'ils n'indiquent pas la personne.

Le système verbal du latin se réduit à deux modes essentiels : l'indicatif et le subjonctif. Ceux-ci sont conçus comme s'opposant. L'**indicatif** énonce un fait comme *actualisé* dans le présent (*uenio, ueni*), dans le passé (*ueniebam, ueni, ueneram*), ou comme devant l'être dans l'avenir (*ueniam, uencro*). La négation est *non*.

Le **subjonctif** se définit comme mode du *non-actualisé*. Il comprend évidemment à ce titre le non-réel, c'est-à-dire la volonté, le souhait, le possible, l'éventuel, l'irréel, etc. ; mais cela lui vaut, en certains emplois subordonnés (*infra*, p. 292), de s'appliquer également au réel, lorsque celui-ci, n'étant pas envisagé pour lui-même, n'est plus de ce fait énoncé comme actualisé. Négation *ne* pour la volonté ; ailleurs, *non*.

§ 236. Les **formations temporelles** de l'indicatif et du subjonctif sont disposées symétriquement et se correspondent à l'intérieur de deux séries : celle de l'**Infectum** propre à l'action en cours, celle du **perfectum** propre à l'action achevée¹.

1. C'est, du reste, le sens même des deux termes latins : *infectum* « qui n'est pas accompli » (avec *in-* privatif), *perfectum* « qui est accompli ». Ils sont déjà employés par Varron.

L'indicatif a trois temps d'*infectum* (présent, imparfait, futur) et trois temps de *perfectum* (parfait, plus-que-parfait, futur II ou *futurum exactum*).

Le subjonctif n'a que deux temps à l'*infectum* (présent, imparfait) et deux temps au *perfectum* (parfait, plus-que-parfait). Il ne possède pas de futur, car la plupart des notions exprimées par lui concernent l'avenir, et il a fourni lui-même le futur à la 3^e et à la 4^e conjugaison (*legam, capiam, audiam*), celui des deux autres (*amabo, delebo*) étant une innovation secondaire.

Indicatif	Subjonctif
<i>Infectum</i> : présent	présent
imparfait	imparfait
futur	
<i>Perfectum</i> : parfait	parfait
plus-que-parfait	plus-que-parfait
futur II	

A cet ensemble, il manque la série de l'aoriste grec, qui indique l'action verbale en elle-même, sans considération de durée ou d'achèvement : *ἔπολῃσα* « je fis », avec notion de passé exprimée par l'augment ; *ποιήσω* « que je fasse », *ποιήσαιμι* « puissé-je faire ! » (sans valeur passée). L'absence d'aoriste eut pour effet de charger le parfait latin de la double valeur de parfait proprement dit et de passé historique : *feci* équivaut à *πεπολῃσα* et à *ἔπολῃσα* ; même, dans certains cas, *feceris* est « atemporel » comme *ποίησῃς / ποιήσειας*. Morphologiquement, du reste, on reconnaît dans le *perfectum* latin d'anciens thèmes d'aoriste : *dixi* = *ἔ-δειξ-α*, *feci* = *ἔ-θη-κα*, à côté d'anciens parfaits : *dedi*, cf. *δέδοται*, *memini*, cf. *μέμνηνα*. Les grammairiens latins avaient conscience de cette double valeur de leur parfait : Diomède, *G. L. K.* I, p. 336, 10 : *tempus perfectum apud nos pro ἀορίστῳ καὶ παρακειμένῳ valet* ; cf. Priscien, *ibid.* II, p. 445, 20 sqq.

§ 237. **L'aspect.** — En plus du temps et du mode, le verbe exprime l'aspect, c.-à-d. qu'il indique où en sont l'action et l'état du point de vue de leur développement, par exemple s'ils sont en cours, ou bien à leur début, ou bien réalisés, etc. L'expression de l'aspect est beaucoup moins poussée en latin que dans certaines langues (grec, slave, etc.). Néanmoins, la distinction de l'*infectum* et du *perfectum* en est une forme. D'autre part, il existe, hors de la conjugaison, une opposition (rappelant celle du présent et de l'aoriste) entre l'aspect indé-

terminé : action se poursuivant sans limitation, et l'aspect **déterminé** : action ou état pris en un point de leur développement (commencement, arrivée au terme) ; action considérée dans le temps comme un événement ou un point ; notion verbale considérée en elle-même. Cette opposition du déterminé et de l'indéterminé n'avait pas une expression morphologique spéciale, le latin n'ayant pas d'aoriste. Aussi n'a-t-elle pu se traduire qu'en dehors du système verbal par des moyens disparates et d'importance restreinte.

Un procédé ancien consistait à utiliser des racines différentes pour un même verbe. *Fero* était d'aspect indéterminé : = « je suis en train de porter » ; mais, à cause de cette valeur durative, le *perfectum* (*tuli*) est emprunté à un verbe de caractère déterminé : *tollo* « je soulève ». Ou bien, c'étaient des formes alternantes d'une même racine : *sisto* « je m'arrête » (action aboutissant à son terme), en face de *sto* « je me tiens debout » (état qui dure) ; *sido* (de **sisdo*) « je m'assieds » (déterminé), en face de *sedeo* « je suis assis » (indéterminé).

Le suffixe *-sco* indique que l'action ou l'état commence à prendre une certaine intensité, et il désigne ainsi le début de l'action : *senesco* « je deviens vieux » ; *nosco* (*cognosco*) « je commence à connaître » ; *scisco* « je cherche à savoir » ; *cresco*, *suesco*, *calesco* ; etc.

Les présents à nasale infixée sont d'aspect déterminé : *frango* « je brise » (acte momentané) ; de même, *iungo* « j'unis » ; *linquo* « j'abandonne » ; *pango* « je fiche, j'établis solidement, je conclus (un traité) » ; etc. Aussi, en face de *cubo* et de ses composés (*accubo*, *excubo*, *occubo*, *procubo*, etc.), qui désignent l'état d'être couché, le type *-cumbo* (*accumbo*, *decumbo*, *discumbo*, *occumbo*, etc.) marque l'acte de se coucher (aspect déterminé) pour se mettre au lit, à table, pour mourir, etc. L'opposition était, en outre, soulignée par la différence de conjugaison : *accubare*, *excubare*, *occubare* / *accumbere*, *decumbere*, *occumbere*.

Do « je donne » est déterminé ; *dono*, dénominatif de *donum*, est indéterminé : « j'accorde en don ». Mais ce ne sont là que des faits anciens ou isolés.

Plus important paraît avoir été l'emploi des **préverbes**. Beaucoup d'entre eux apportaient, en effet, une détermination qui limitait la notion exprimée par le verbe simple : Lucr. 3, 1068-9 : *hoc se quisque modo fugit, at... || effugere haut potis est...* « c'est ainsi que chacun cherche à se fuir » (indéterminé), mais est incapable d'échapper à lui-même (déterminé)... ». Certains préverbes, surtout *con-* et *ob-*, en arrivent à perdre toute valeur sémantique pour ne plus marquer que l'aspect déterminé.

Le composé indique ainsi : l'action à son début ou l'entrée dans l'état : *uigilare* « veiller » (durée, aspect indéterminé), mais *aduigila* (Pl., *Pe.* 615) « ouvre l'œil » ; *placere* « plaire » (état qui dure), mais *quod complacitumst semel* (Pl., *Am.* 106) « l'objet dont il s'est épris » (entrée dans l'état) ; *eo* « je vais » (durée), mais *abeo* « je m'en vais » ; — l'action qui arrive à son terme ou à un résultat : *sequor* « je suis » (indéterminé) et *consequor* « j'atteins » (déterminé) ; *oro* « je demande » et *exoro* « j'obtiens par demande » ; *caedo* « je frappe » et *occido* « je frappe à mort, je tue » ; *bello* « je fais la guerre » et *debello* « je termine la guerre » ; — l'acte ou le fait en lui-même : *aspicio, conspicio* « j'aperçois » (acte instantané) et *uideo* « je vois » (sensation durable) ; le simple *specio* était à peine attesté ; de même : *conclamo* « je pousse un cri, je m'écrie », en face de *clamo* « je crie » (répétition et durée) ; *collabor* « je m'écroule », en face de *labor* « je glisse ». Les verbes d'événement (= « il arrive »), type essentiel d'aspect déterminé, sont tous des composés : *accidit, contingit, obtingit, evenit*. Cf. aussi une opposition comme : Cic., *Diu.* 2, 59 : *quasi uero quicquam intersit, mures diem noctem aliquid rodentes, scula an cribra corroserint!* « comme s'il y avait vraiment de l'importance à ce que des souris, qui, jour et nuit, rongent (sans cesse) qqe chose, aient rongé (fait accidentel) des boucliers ou des cribles ! »

Le participe passé de plusieurs verbes composés indique l'action arrivée à son terme et, du même coup, l'état qui en résulte : *complexus, conseruatus, constitutus, effectus, effusus, perfectus*, etc. ; par ex. Cic., *Fa.* 1, 9, 13 : *meos ciues et a me conseruatos et me seruare cupientes* « mes concitoyens que j'avais sauvés (résultat acquis) et qui voulaient me sauver (résultat non encore acquis) ».

§ 288. L'expression de l'aspect n'était pas sans action sur le choix du temps. Ainsi, au passé, *soleo*, le verbe de l'habitude et comme tel indéterminé, se rencontre presque toujours à l'imparfait (*solebam*). *Cupio* est fréquent à l'imparfait (*cupiebam*), parce que le désir implique la durée ; *uolo* est surtout usité au parfait (*uolui*), parce que la volonté suppose une décision (aspect déterminé) : le français, moins strict sur ce dernier point, use de l'imparfait : « je voulais ».

Des relations existent également avec les infixes et suffixes. Les formations de fréquentatifs en *-tare, -itare* s'accommodaient mal d'un préverbe donnant l'aspect déterminé : des composés comme *conclamitare* et *erogitare* sont très rares en face de *clamitare, rogitare*. La nasale qui caractérisait les présents *accumbo, decumbo*, etc. pour indiquer l'action aboutissant à son terme, n'a plus de raison d'être au parfait (*accubui, decubui*, etc.), celui-ci spécifiant que l'action est achevée. De même pour les inchoatifs en *-sco* (*calesco*), le suffixe *-sco* ne convenait plus au *perfectum*,

celui-ci impliquant l'idée de l'état atteint, tandis qu'un préverbe apparaissait pour souligner cette valeur : d'où l'alternance *calesco* / *concalui* ou *incalui* ; *nosco* / *cognoui* ; *notesco* / *innotui* ; *senesco* / *consenui* : le préverbe s'étendit, du reste, par analogie à l'*infectum*, bien que ce fût illogique. En outre, *ad-* et *ob-*, qui prenaient facilement une valeur ingressive, renforçaient le sens inchoatif du suffixe : *adamasco* « je m'éprends de » ; *obdormisco* « je m'endors ».

Il ne faudrait pas cependant conclure qu'il y eût incompatibilité nécessaire entre un temps d'aspect indéterminé et un préverbe d'aspect déterminé. Sénèque écrit : *Ep.* 99, 17 : *uidet (populus) aliquem conlabentem* « la foule voit-elle qqn qui s'effondre » ; la formation durative du participe présent (*-labentem*) s'allie sans peine avec l'aspect déterminé marqué par le préverbe (*con-*). Et peut-être faut-il interpréter de même : Tér., *An.* 109 : *nonnumquam conlacrumabat* « parfois il fondait en larmes, il avait parfois des accès (*con-*) de larmes (*-lacrumabat*) ».

Enfin, certains préverbes ne donnaient pas nécessairement l'aspect déterminé : tels sont *per-* dans *persequor* « je poursuis », *in-* dans *incubo* « je couve », *con-* dans *conqueror cum aliquo* (Cic., *Fa.* 5, 2, 6) « je fais part à qqn de mes plaintes » ; etc.

§ 239. Il y a donc en latin des marques indubitables d'aspect, comme du reste dans la plupart des langues. Mais, en dehors de la distinction fondamentale entre *infectum* et *perfectum*, du reste troublée par les diverses valeurs du parfait latin, il ne s'agit pas là d'une catégorie grammaticale nettement déterminée, dont l'expression soit constante et précise : sans doute l'opposition *cado* / *concido* ; *fugio* / *effugio* ; *facio* / (*con-*) *efficio* a-t-elle une valeur d'aspect nette et certaine ; mais, à côté de ces cas typiques, il en existe quantité d'autres dont l'interprétation est contestable et incertaine. On ne peut considérer la notion d'aspect comme constituant une catégorie grammaticale en latin, et, dans ce domaine, l'examen des faits relève moins de la syntaxe que du vocabulaire et de la stylistique.

Beaucoup plus que de l'aspect, le latin s'est soucié de l'expression du temps et des rapports des temps entre eux. L'antériorité est notée, surtout en proposition dépendante, avec une précision inconnue du grec (§ 385). Et la distinction entre temps absolus et temps relatifs a plus d'importance en syntaxe latine que les oppositions d'aspect.

Les temps de l'indicatif

§ 240. C'est à l'indicatif qu'apparaît le mieux la signification propre des temps. Ils sont absolus ou relatifs. Dans le premier cas, ils situent eux-mêmes dans le temps l'action envisagée de manière indépendante. Dans le second, ils la rapportent à un autre fait qui lui est simultané, antérieur, ou postérieur.

Ainsi le présent (*facio*), le futur (*faciam*), le parfait (*feci*) sont avant tout des temps absolus : « je fais, je ferai, j'ai fini de faire ou je fis telle chose » (actuellement, ou à tel moment de l'avenir et du passé) ; l'imparfait (*faciebam*), le plus-que-parfait (*feceram*) sont essentiellement des temps relatifs : « je faisais, j'avais fait une chose » (*quand* telle autre se produisait ou s'est produite ou *avant qu'elle* se fût produite). Pour le futur II, la distinction est moins marquée.

§ 241. **Le présent.** — Le présent, temps d'*infectum*, indique l'action qui est en cours ou l'état qui existe au moment où l'on parle : *domum aedifico* « je construis (je suis en train de construire) une maison », *esurio* « j'ai faim ».

Mais son emploi effectif déborde beaucoup ce domaine. Généralement précisé par une particule ou un adverbe, il s'applique à une chose qui a son origine dans le passé : Cic., *At.* 2, 5, 1 : *iam pridem cupio* « depuis longtemps je désire ». Ou bien — surtout dans la langue parlée — il désigne l'avenir immédiat : Pl., *Mer.* 963 : *iam redeo* « je suis de retour dans un instant » ; Cés., *B. C.* 3, 94, 5 : *tuemini castra... ; ego reliquas portas circumeo* « défendez le camp... ; moi je fais (c.-à-d. je vais faire) le tour des autres portes » (paroles rapportées) ; également dans des tours interrogatifs : Pl., *Men.* 176 : *iam fores serio?* « alors, je frappe? » ; cf. aussi *quid ago?* (§ 259).

Le présent a, d'autre part, une valeur « atemporelle » dans les proverbes, maximes, vérités d'expérience : *audentes Fortuna inuat* ; cf. Cés., *B. G.* 3, 18, 6 : *libenter homines id quod volunt credunt* « les hommes croient volontiers ce qu'ils désirent ». Dans ce cas, le latin emploie volontiers *soleo* et l'infinitif : ainsi Pl., *Poe.* 136 : *quod dici*

solet « comme on dit », tandis que *coepi* et l'infinitif marque la nuance ingressive.

Dans les récits, le présent est souvent substitué au passé pour « actualiser » la narration dont il met en relief les faits essentiels. C'est le **présent historique**, d'ordinaire employé avec une forme passée dans le contexte : Tér., *Ph.* 862 sqq. : *puer ad me adcurrit... ; respicio, rogo... ; hoc ubi ego audiui, ad fores... ire perrexi* « l'esclave me court après... ; je me retourne, je demande... Lorsque j'eus appris cela, je m'approchai de la porte ».

Le présent historique paraît se rattacher à une tradition très ancienne du style annalistique et généalogique : *C. I. L.* I², 6, 7 : *Taurasia <m>... cepit, || subigit omne <m> Loucanam opsidesque abducit* ; Liv. 1, 3, 6 : *Silvius deinde regnat ; ... is Aeneam Silvium creat* « ... il a pour fils Énée Silvius ». Cet usage était devenu une élégance du style élevé : Prop. 4, 1, 77 : *me creat Archytæ suboles Babylonius Orops* « j'ai pour père le descendant d'Archytas, le Babylonien Orops ». De même : Vg., *Én.* 2, 274-5 : *hei mihi ! qualis erat, quantum mutatus ab illo || Hectore qui redit exuvias indutus Achilli !* « malheur de moi, ... combien différent était-il de cet Hector qui revient (et que je vois encore revenir) revêtu des dépouilles d'Achille » ; 9, 266 : *cratera... quem dat Sidonia Dido* « un cratère... que donne (= qu'a donné) Didon la Sidonienne ». En pareil cas, le présent fixe une scène ou rappelle un détail caractéristique qui subsiste dans la mémoire.

§ 242. **L'imparfait.** — Comme temps d'*infectum*, l'imparfait indique le déroulement dans le passé d'une action ou d'un état : *domum aedificabat* « il construisait (était en train de construire) une maison », *esuriebat* « il avait faim ». Cet emploi est d'ailleurs conforme à ce qu'on entrevoit de l'origine de la formation : *ferebam* semble bien, en effet, devoir s'analyser en « j'étais (-bam) à porter, j'étais en train de porter ».

L'imparfait est ainsi un temps relatif qui se trouve d'ordinaire en liaison avec une formation passée ou de sens passé, par rapport à laquelle il se situe : Tér., *An.* 69 sqq. : *mulier quaedam abhinc triennium || ex Andro commigrauit...* (74) *Primum haec pudice uitam parce ac duriter || agebat* « une femme voici trois ans émigra d'Andros...

Pour commencer, elle menait une vie économe et dure » ; par rapport à *commigrauit* (fait achevé), *uitam agebat* désigne une situation qui durait à partir de ce moment-là ; Liv. 21, 46, 4 : *consistit utrumque agmen et ad proelium sese expediebant* « l'une et l'autre armée s'arrête, et ils se préparaient au combat » : *consistit* désigne le fait, *expediebant* la circonstance qui se développe à partir de lui. Ou encore : Phèdre, 2, 7, 1 sqq. : *muli grauati sarcinis ibant duo* ; || *unus ferebat fiscos cum pecunia*, || *alter tumentes multo saccos hordèò...* ; || *subito latrones ex insidiis aduolant* « deux mulets allaient chargés de bagages (action qui dure) ; l'un portait des paniers avec de l'argent, l'autre des sacs bourrés d'orge (circonstance concomitante) ; tout à coup des voleurs se précipitent (fait instantané marqué par le présent historique) ».

Le passé exprimé par l'imparfait peut être tout récent et se prolonger dans le présent : Pl., *Tri.* 400 : *sed aperiuntur aedes quo ibam* « mais voici que s'ouvre la maison où j'allais » ; *As.* 392 : *Demacnetum uolebam* « je voulais voir Déménète ». Souvent aussi il s'agit d'une action répétée : Nep. 23, 7, 4 : *Carthagine quolannis annui bini reges creabantur* « à Carthage deux rois étaient nommés chaque année pour un an ». Mais l'idée de répétition, quoique fréquente, n'était pas inhérente à l'imparfait, et c'est le contexte seul qui suggère si le fait est répété ou unique.

En français, l'imparfait est devenu le temps par excellence de la narration, au lieu du passé défini. Le latin ne va pas aussi loin. Néanmoins, imparfait et parfait voisinent parfois, sans distinction de sens, par ex. Lucr. 5, 1112 : *nam facies multum ualuit uiresque uigebant* « car la beauté était (fut) en grand honneur, et la force était en grande estime » ; Catul. 63, 64 : *ego gymnasi fui flos, ego eram decus olei* « j'ai été (= j'étais) la fleur du gymnase, j'étais la gloire de la palestine ».

§ 243. **Le parfait.** — C'est, comme on l'a vu, à la fois un parfait proprement dit et un passé simple (aoriste) :

a) Comme **parfait proprement dit**, il désigne l'action achevée, que celle-ci soit le résultat présent d'un passé immédiat : Cic., *de Or.* 2, 365 : *quid mihi tandem hodie... quod dici possit reliquisti?* « que m'as-tu

aujourd'hui laissé à dire? » — ou bien le résultat durable d'un acte ancien : Cic., *Fi.* 1, 23 : *ad maiora quaedam nos natura genuit et conformavit* « la nature nous a engendrés et formés pour de plus grands objets ».

Le parfait de plusieurs verbes a pu prendre ainsi le sens d'un présent : *noui* « j'ai fini d'apprendre, je sais » ; *consuevi* « j'ai fini de m'accoutumer, j'ai coutume » ; *perii* « je suis allé à ma perte, je suis perdu » ; *uici* « je suis vainqueur » ; *constiti* « je me tiens arrêté » ; etc. *Memini* « je me souviens » et *odi* « je hais » n'avaient ni présent correspondant, ni valeur passée. *Coepti*, en revanche, a le sens passé de « j'ai commencé », le présent s'exprimant par *occipio*, *incipio* et, dans la langue familière, par *coepio*, par ex. Pl., *Men.* 960.

Ailleurs, le parfait apportait l'idée qu'une personne ou une chose ont cessé d'exister et ne sont plus : type *uixerunt* « ils ont vécu », c.-à-d. « ils sont morts ». Ainsi : Cic., *Tu.* 1, 87 : *triste est nomen ipsum carendi, quia subicitur haec uis : habuit, non habet* « le mot « manquer » est affligeant par lui-même, car il implique l'idée de : on a eu, on n'a plus » ; Vg., *Én.* 2, 325 : *fuimus Troes, fuit Ilium* « c'en est fait de nous, Troyens ; c'en est fait de Troie ».

Pour souligner la notion d'état acquis, le latin disposait d'une périphrase formée de *habeo* + un participe passé passif à l'accusatif ; cf. Ernout, *Morphol.*, § 305, noté. Cette périphrase a d'abord été représentée surtout par les locutions *cognitum*, *compertum*, *exploratum*, *perspectum*, *persuasum* (*habeo*), etc. : Cic., *Diu. Caec.* 11 : *quam (fidem) habent spectatam iam et cognitam*, ou par des tournures de la langue militaire comme : Cés., *B. G.* 1, 15, 1 : *quem (equitatum) ex omni prouincia coactum habebat* ; cf. Liv. 22, 4, 5 ; 31, 21, 7. Mais elle s'étendit ensuite et finit en bas latin par remplacer le parfait lui-même : Grég. T., *Patr.* 3, 1 : *episcopum inuitatum habes* « tu as invité l'évêque », et c'est de là que provient le passé composé français : *habeo scriptum* = « j'ai écrit ». *Teneo* jouait parfois un rôle analogue, et il a donné en espagnol l'auxiliaire *tener*.

§ 244. b) Comme passé effectif, le parfait latin s'applique à un événement ou à un fait qui se situe par lui-même dans le temps et que l'on constate sans autre considération, alors que l'imparfait en est la description : Cés., *B. G.* 1, 25, 1 sqq. : *Caesar... cohortatus suos proelium commisit; milites... hostium phalangem per/regerunt; ea disiecta, gladiis destrictis in eos impetum fecerunt* « César engagea le combat ;

ses soldats enfoncèrent la phalange des ennemis ; celle-ci une fois disloquée, ils se précipitèrent sur eux, épées dégainées ».

Dans l'utilisation du parfait comme passé, le latin était plus strict que le français moderne, qui préfère de plus en plus l'imparfait au passé défini ou au passé composé. Le parfait de verbes comme *esse* ou *habere* se trouve ainsi appliqué à un état ou à une situation que l'on envisage en soi, comme des faits d'existence indépendante et sans tenir compte de leur durée : Nep. 15, 5, 1 : *fuit etiam disertus...* « il était, en outre, disert... » ; Cic., *Of.* 2, 76 : *omni Macedonum gaza, quae fuit maxima, potitus est Paulus* « Paul-Émile s'empara de tout le trésor de Macédoine, qui était immense » ; Pétr. 31, 11 : *fuerunt et tomacula* « il y avait aussi des cervelas ». Cet emploi du parfait est encore fréquent en v. français : *Bele fu et cortoise ; vairs ot les uelz* « elle avait les yeux brillants » (Bourciez, *Éléments*, § 318 b), alors que la langue moderne plus sensible à la notion de durée préfère l'imparfait. De même : Cic., *At.* 9, 6, 3 : *Pompeius mare transiit cum omnibus militibus quos secum habuit* « qu'il avait avec lui » ; ou encore : Cic., *Sest.* 61 : *quae sensit, prae se tulit* « ce qu'il pensait » ; d'où les alternances signalées § 242, note. Par un souci du même ordre, ce sont les parfaits *debui*, *potui*, *uolui* qui sont couramment utilisés (§ 238), là où nous attendrions les imparfaits correspondants : Pl., *Am.* 383-4 : *Amphitruonis te esse aiebas Sosiam. — peccaucram ; || nam Amphitruonis socium me esse uolui dicere* « ... je m'étais trompé ; c'est allié d'Amphitryon que je voulais dire », litt.⁴ « que j'ai eu l'intention de dire (du reste, je ne l'ai plus) ».

Le parfait latin a été parfois utilisé à la manière de l'aoriste gnomique grec, pour constater une vérité d'expérience, en dehors de toute considération temporelle. Ce tour est attesté dès Plaute (*Cap.* 255-6) ; mais c'est avant tout un hellénisme qui ne se développe qu'à la fin de la période républicaine et en poésie : Catul. 62, 42 : *multi illum (flore) pueri, multae optauere puellae* « cette fleur, beaucoup de jeunes hommes, beaucoup de jeunes filles la souhaitent » ; Hor., *Ép.* 1, 19, 48 : *ludus... genuit... iram* « le jeu (de paroles) engendre la colère » ; cf. Vg., *G.* 1, 49, 161 ; etc. Toutefois, une nuance passée subsiste, surtout dans les emplois en prose : Cic., *Fi.* 1, 49 : *ob eam debilitatem animi multi parentes, multi amicos... perdiderunt* « par l'effet de cette faiblesse d'âme, beaucoup ont causé la perte de leurs parents, de leurs amis » ; Sal., *C.* 11, 3 ; 51, 11.

§ 245. **Plus-que-parfait.** — Il désigne, comme passé du *perfectum*, l'action qui était accomplie dans le passé et qui, du même coup, se trouve antérieure à une autre également passée : Pl., *Tri.* 160-1 : *uer-*

bis paucis... || alium fecisti me : alius ad te ueneram « en peu de mots, tu as fait de moi un autre homme ; j'étais tout autre en venant ici » ; Cés., *B. C.* 3, 2, 1 : *ab Vrbe proficiscitur Brundisiumque peruenit ; eo legiones XII, equitatum omnem uenire iusserat* « il part de Rome et gagne Brindes. Il avait fait venir là 12 légions et toute sa cavalerie ». La distinction entre le parfait et le plus-que-parfait n'est pas toujours observée ; on trouve, même chez les auteurs classiques, le parfait là où le plus-que-parfait conviendrait mieux : Cés., *B. C.* 3, 18, 5 : *ab iis Caesar haec facta cognouit, qui sermoni interfuerunt* « César apprit ces faits de personnes qui avaient assisté à l'entretien » ; Cic., *Ph.* 4, 15 : *exercitum, quem accepit, amisit* « il a perdu l'armée qu'il avait reçue » ; même dans des propositions principales : Cés., *B. C.* 3, 66, 2 : *castrorum hic situs erat ; superioribus diebus nona Caesaris legio... castra eo loco posuit* « telle était la disposition du camp ; les jours précédents, la IX^e légion de César... avait établi son camp à cet endroit ». L'antériorité, qui se dégage du contexte, n'est pas exprimée par un temps spécial.

Inversement, on constate que l'emploi du plus-que-parfait a tendu à s'élargir aux dépens des autres temps passés. Il s'introduit en particulier dans les propositions incidentes, au milieu d'un contexte au parfait ou à l'imparfait : *ut dixeram* (Pl., *Cap.* 17), au lieu de *ut dixi* ; Cés., *B. G.* 2, 6, 4 : *qui tum oppido praefuerat* « qui commandait alors la place » (= *praeerat*) ; *ibid.* 4, 27, 2 : *cum his legatis Commius Atrebas uenit quem supra demonstraui a Caesare in Britanniam praemissum* « ... dont j'ai dit plus haut qu'il avait été dépêché par César en (Grande-) Bretagne » (= *demonstravi*). Imitant, d'autre part, l'indistinction des temps qui devait être celle de la langue vulgaire, Pétrone écrit, 76, 11 : *mi omnia exposuit ; intestinas meas nouerat ; tantum quod mihi non dixerat quid pridie cenaueram* « il m'exposa tout ; il connaissait l'intérieur de mon ventre ; c'est tout juste s'il ne me dit pas ce que j'avais mangé la veille » : l'assonance *nouerat... cenaueram* suffit pour substituer le plus-que-parfait *dixerat* au parfait (*dixit*) attendu en face de *exposuit*.

§ 246. **Les deux futurs.** — Le futur I ou futur simple indique ce qui aura lieu ou existera à un moment déterminé de l'avenir : Pl., *Mo.* 559 : *facile uinces* « tu vaincras sans peine ». Bien que ce soit un

temps d'*infectum*, l'idée de l'action en cours (= « tu seras en train de vaincre ») s'efface le plus souvent devant la notion d'avenir qui subsiste seule (= « tu vaincras »). Le futur I a parfois une valeur « atemporelle » pour l'expression d'une vérité générale : Pl., *Ep.* 291-2 : *hic erit optimus*, || ... *iura qui et leges tenet* « celui-là sera le meilleur qui possède le droit et la loi » ; Hor., *S.* 2, 4, 22. Ce temps partage, en outre, avec le subjonctif présent divers emplois de caractère modal (§ 267).

Le futur II ou *futurum exactum* signifie qu'une action sera achevée à un moment déterminé de l'avenir : Pl., *Ba.* 1066 : *iam ego huc reuenero* « je serai de retour dans un instant ». Souvent, comme temps relatif, il indique une antériorité par rapport à un fait qui se produira : Cic., *At.* 9, 15, 3 : *cum tu haec leges, ego illum fortasse conuenero* « lorsque tu liras ces lignes, je l'aurai peut-être rencontré » ; d'où le nom, en français, de futur antérieur. Cette dernière fonction est surtout fréquente en proposition subordonnée, notamment dans les conditionnelles : *si hunc librum legeris, laetabor* (§ 370).

Dans plusieurs emplois qui, du reste, semblent représenter une fonction ancienne, le futur II marque l'action non pas achevée, mais aboutissant à son terme (aspect déterminé) : Tér., *Ph.* 882 : *rape me ; quid cessas?* — *Ecce ro* « enlève-moi. Que tardes-tu? — Cela va y être » ; Cic., *At.* 3, 19, 1 : *et, si ea (sc. salus) praecisa erit, nusquam facilius hanc miseram uitam uel sustentabo* (aspect « duratif ») *uel quod multo est melius, abiecerò* (aspect déterminé) « ... nulle part je ne pourrai plus facilement supporter cette misérable vie ou... en finir avec elle ». Également dans la langue familière : Cacl. ap. Cic., *Fa.* 8, 17, 2 : *reliqua exspectate ; uos inuitos uincere cogero* « attendez le reste ; je vous contraindrai bien à vaincre (vous le verrez) » ; l'aspect se traduit par une nuance affective. Chez les Comiques, l'absence de valeur de *perfectum* proprement dite permettait d'utiliser à l'occasion ce futur II en alternance avec le futur I pour la commodité métrique : Pl., *Mo.* 687 : *Simo progreditur intus ; huc concessero* « je vais me retirer de côté », comme *Ep.* 103 : *huc concedam* ; mais *concessero* fournissait la fin d'un sénaire iambique (—). De toute façon, la notion d'aspect a joué un rôle au début dans l'emploi de ce futur. On peut y rattacher partiellement au moins le type *uidero*, *-is*, etc., § 268.

Observations particulières

§ 247. **Présent et imparfait d'effort.** — Au présent et à l'imparfait, l'idée de l'action en cours propre à l'*infectum* servait parfois à marquer l'effort ou la tentative (*praesens* ou *imperfectum de conatu*) : Pl., *Cap.* 233-4 : *quod sibi uolunt, || dum id impetrant, boni sunt* « tant qu'ils cherchent à obtenir ce qu'ils désirent, ce sont d'honnêtes gens » : *impetrare* n'a par lui-même que le sens de « obtenir » ; Vg., *Én.* 6, 467-8 : *talibus Aeneas ardentem... || lenibat dictis animum* « cherchait à apaiser » ; Tac., *H.* 3, 54 : *sermone quibus Vitellium ad uirtutem frustra accendebat* (« tentait d'enflammer »).

Cette valeur se retrouve au participe présent : Cic., *C. M.* 11 : *C. Flaminio restitit agrum Gallicum diuidenti* « il s'opposa à C. Flaminius qui voulait partager l'ager Gallicus ».

§ 248. **Passé épistolaire.** — Une tendance existe dans la correspondance à se placer du point de vue du destinataire lisant la lettre et, par suite, à exprimer au passé ce qui est présent pour l'expéditeur. Pareille transposition existe en hittite.

Le présent passe ainsi à l'imparfait, le parfait au plus-que-parfait : Cic., *At.* 9, 10, 1 : *nihil habebam quod scriberem; neque enim noui quicquam audieram* « je n'ai rien à t'écrire ; je n'ai rien, en effet, appris de nouveau ».

Dans la correspondance de Cicéron, cette transposition a lieu surtout avec les verbes désignant le fait d'écrire ou d'envoyer la lettre (*scribere, mittere*) ou ceux qui indiquent le sentiment qui animait l'expéditeur : Cic., *Fa.* 16, 7 : *solliciti eramus de tua ualetudine* « je suis inquiet de ta santé ». Elle n'a en tout cas rien d'absolu : dans la même lettre, Cicéron écrit : *At.* 4, 3, 1 : *auere te certo scio... scire* « je sais que tu brûles de savoir », et *ibid.* 5 : *haec ego scribebam hora noctis nona* « j'écris ces lignes à la 9^e heure de la nuit » ; cf. aussi Caelius ap. Cic., *Fa.* 8, 2, 2 : *de republica quod tibi scribam, nihil habeo* « sur la situation, je n'ai rien à t'apprendre ». Après Cicéron, il n'y a plus que quelques

exemples de cet imparfait : Hor., *Ep.* 1, 10, 49 : *haec tibi dictabam* ; Plin. 5, 6, 41 : *neque enim uerebar ne laboriosum esset* « je ne crains pas que ce soit fatigant ». Il disparaît, semble-t-il, après Pline.

§ 249. **Parfait passif.** — La périphrase du parfait passif comprend le participe passé en *-tus* avec le verbe *esse*, d'ordinaire aux formes d'*infectum* : *sum, sim, eram, essem*, etc. Elle avait, comme le parfait actif, la double valeur de parfait proprement dit et de passé simple. Par suite, la phrase *domus clausa est* signifie : 1) « la maison est actuellement fermée » (résultat acquis), par opposition à *domus clauditur* « la maison se ferme actuellement, on est en train de la fermer » ; — 2) « la maison a été ou fut fermée à tel moment » (fait passé).

L'emploi du *perfectum* de *esse* (*domus clausa fuit, fuerat*, etc.) faisait proprement de la périphrase un parfait dans le passé, indiquant un résultat qui s'est trouvé acquis et a duré un certain temps : Liv. 1, 19, 3 : *bis deinde post Numae regnum (Ianus) clausus fuit* « deux fois après le règne de Numa, le temple de Janus a été, c.-à-d. s'est trouvé fermé ». Plus spécialement, le type *clausus fuit* marque l'antériorité par rapport à une forme de *perfectum* située dans le contexte : Cic., *de Or.* 1, 187 : *omnia fere quae sunt conclusa nunc artibus, dispersa et dissipata quondam fuerunt* « tout ce qui est aujourd'hui enfermé (parfait proprement dit) dans les arts, a été (s'est trouvé) auparavant dispersé et éparpillé » (parfait dans le passé) ; Pl., *Cu.* 566 : *quod fui iuratus, feci* « j'ai fait ce que j'avais promis (antérieurement) », en face de Pl., *Ru.* 1397-8 : ... *et de talento nulla causa est quin feras, || quod isti iuratus sum* « quant au talent que je lui ai promis, il n'y a aucune raison pour que tu ne l'emportes pas ». Ou encore, au futur : Cic., *Tu.* 4, 35 : *si quando (uirtus) adepta erit id quod ei fuerit concupitum...* « si une fois elle a atteint ce dont elle aura (précédemment) conçu le désir... » ; au plus-que-parfait : Cic., *Diu.* 1, 74 : *arma quae fixa in parietibus fuerant, ea sunt humi inuenta* ; avec *fixa erant*, on aurait pu entendre qu'elles étaient encore fixées aux murs.

Toutefois, dès le v. latin, et par un affaiblissement de la valeur de *perfectum* analogue à celui qui s'observe pour le futur II (§ 246), le type *clausus fuit* se rencontre simplement pour souligner l'action qui atteint son terme : Pl., *Ps.* 689 : ... *mendacium hic modo quod subito commentus fui* « le mensonge que tout à l'heure j'ai soudain imaginé ». Il se rapprochait ainsi de *clausus est* comme passé historique, au point d'alterner parfois avec lui : Vitruv. 2, 8, 9 : *Lacedaemone... picturae... inclusae sunt in ligneis*

formis et in comitium ad ornatum aedilitatis Varronis et Murenæ fuerunt adlatae « des peintures ont été enchâssées dans du bois et elles furent apportées... ». Aussi à la longue *clausus fuit* tendit à remplacer *clausus est* dans sa fonction de passé, par ex. Justin 13, 7, 1 : *Cyrene autem condita fuit ab Aristaeo* « Cyrène fut fondée par Aristée », — préparant le parfait passif fr. « fut fermé ». Du même coup, *clausus est* tendit à être réservé à la fonction de parfait proprement dit ; et, marquant à ce titre l'état actuellement acquis, il en vint à remplacer le présent passif lui-même (fr. « est fermé ») : *Peregr. Aeth.* 36, 3 : *ut forsitan porro ad ciuitatem gemitus populi omnis auditus sit* « (de sorte) que les gémissements de tout le peuple sont entendus presque jusqu'à la ville » (= *audiatur*).

Cette évolution était favorisée par le fait qu'avec nombre de verbes, et notamment avec les verbes d'état en *-eo*, le présent avait une valeur de parfait : Cés., *B. G.* 3, 1, 5 : *uicus... altissimis montibus undique continetur* « le bourg est enfermé dans de très hautes montagnes », ce qui contribuait à accroître la confusion entre présent et parfait au passif. De même, à *hostis nos circumdat* « l'ennemi nous entoure » correspond au passif *circumdamur ab hoste* « nous sommes entourés par l'ennemi », aussi bien que *circumdatis sumus* (de sens ambigu).

CHAPITRE VII

LES MODES EN PHRASE LIBRE

Le subjonctif

§ 250. Le subjonctif latin s'est surtout développé en proposition dépendante, ce qui lui a valu de paraître essentiellement le mode de la subordination (*subiunctivus* ou plutôt *coniunctivus modus*). En phrase libre, le subjonctif est moins répandu ; mais ses emplois sont en général mieux caractérisés et ils permettent de dégager quelques valeurs essentielles.

Ce mode — quelle que soit l'origine particulière des diverses formations qui le composent — réunit les valeurs du subjonctif proprement dit et de l'optatif que le grec distingue encore. Au subjonctif proprement dit appartenait l'expression de la volonté, et aussi de l'éventualité et de l'attente, comme dans le gr. τί πάλω ; « que va-t-il m'arriver ? ». A l'optatif revenaient la possibilité et le souhait. Ces différentes valeurs se retrouvent dans les principaux emplois du subjonctif latin :

1. subjonctif de volition. Négation *nē* ;
2. subjonctif de possibilité (et potentiel), auquel le latin a ajouté l'irréel. Négation *non* ;
3. subjonctif de souhait. Négation *nē* (parfois *non*) ;
4. subjonctif dit délibératif ; subjonctif de protestation. Négation *non*.

Note. — Les négations composées ou fortes *nemo*, *nihil*, *nullus*, *numquam*, etc., ainsi que *neque* et *nē... quidem*, échappaient à la distinction établie entre *nē* et *non* : §§ 176, 177, 178.

Subjonctif de volition

§ 251. Hérité du subjonctif proprement dit le subjonctif de volition marque une exhortation, un ordre, une défense, souvent d'ailleurs conjointement avec d'autres tours.

I) A la 1^{re} personne du pluriel, le subjonctif présent indique une

exhortation adressée à soi-même : *eamus* « allons », *ne cunctemur* « n'hésitons pas » (gr. *λωμεν καὶ μὴ μέλλωμεν*) ; Cic., *Ver.* 4, 15 : *sed ne difficilia optemus*.

A la 1^{re} personne du singulier, il n'y a que peu d'exemples (Pl., *Ba.* 1049 ; Vg., *Én.* 9, 216), et l'on trouve le futur I à la place du subjonctif : ainsi dans la formule *ibo intro* « entrons », fréquente chez les Comiques. Par confusion avec le subjonctif potentiel, *non* apparaît parfois : Cic., *Clu.* 155 : *a legibus non recedamus* « ne nous écartons pas des lois ».

II) A la 2^e personne, l'impératif est utilisé concurremment avec le subjonctif :

A) *ORDRE POSITIF* : IMPÉRATIF PRÉSENT : *fac*, *facite*, OU FUTUR : *facito*, *facitote*.

Toutefois, le subjonctif présent *facias*, proprement « veuille faire », avec nuance d'admonition ou de conseil, était également usité en dehors de la prose strictement classique. En v. latin, il n'est pas rare : Pl., *Mo.* 388 : *taceas* « tais-toi, je te prie » ; *Cap.* 551 : *proin tu ab istoc procul recedas* « aussi devrais-tu te tenir à bonne distance de lui » (paroles d'un esclave à son maître) ; cf. *Am.* 928. Parfois, *ut* (*uti*) le renforce avec sa valeur première de particule indéfinie (§ 258) : Pl., *Ba.* 739 : *nunc, pater mi, proin tu ab eo ut caueas tibi* « aussi, mon cher père, désormais garde-toi bien de lui » (cf. Tér., *Ph.* 212) ; Caton, *Agr.* 1, 2 : *et uti eo intro eas et circumspicias* « va visiter (le domaine) et observe à l'entour... ».

Les prosateurs classiques semblent avoir estimé que, l'impératif étant l'expression courante de l'ordre à la 2^e pers., le subjonctif dans cette fonction était à éviter. Cependant, Cicéron en a des traces à la 2^e pers. indéfinie : *C. M.* 33 : *isto bono utare, dum adsit* « usez de ce bien (la jeunesse), tant que vous l'avez » (proverbe) ; *Tu.* 5, 118 : *sic iniurias fortunae, quas ferre nequeas, defugiendo relinquo* « des injustices de la fortune que vous ne pouvez pas supporter, dégagez-vous par la fuite », — et, parfois aussi, plus librement dans sa correspondance : *At.* 1, 17, 11 : *te (si) expectari uelis, cures ut sciam* « si tu veux qu'on t'attende, tâche de me le faire savoir » ; *Fa.* 14, 4, 3 : *si est spes nostri reditus, eam confirmes et rem adiuues* « s'il est qqe espoir..., tâche de lui donner corps et d'aider à la chose ». Plus tard : Hor., *Od.* 1, 11, 6-7 : *sapias, uina liques et spatio breui || spem*

longam reseces « sois sage, filtre le vin et réduis les longs espoirs à la mesure d'une courte durée » ; Liv. 3, 48, 4 : *primum ignosce patrio dolori...*, *deinde sinas* « pardonne d'abord à la douleur d'un père, ensuite permets... ».

B) DÉFENSE (ORDRE NÉGATIF). Tours adoptés par la prose classique :

1) *Nē* + SUBJONCTIF PARFAIT : *ne feceris*. Dans cette fonction, le parfait du subjonctif exprime la seule idée verbale, sans notion de temps ou d'achèvement : « ne fais pas ». C'est une adaptation du tour archaïque : *ne (caue) faxis, ne istuc dixis*, où l'optatif en -s- échappait à la distinction *infectum* / *perfectum* (§ 261).

Ce parfait prohibitif était, en outre, appuyé par le tour grec à l'aoriste *μὴ ποιήσης* : par ex. Hor., *Od.* 1, 18, 1 : *nullam... scueris arborem*, en face du *μὴ φυτεύσης* d'Alcée, sans que, du reste, il y ait assimilation constante ; à basse époque, cet emploi du parfait tend à disparaître, par ex. : Vulg., *Marc* 10, 19 : *praecepta nosti : ne adulteres, ne occidas, ne fureris*, le texte grec a *μὴ φονεύσης, μὴ μοιχεύσης, μὴ κλέψης*.

Neque, nihil, etc., servent, comme *ne*, de particule prohibitive au parfait (§ 178). En v. latin, *caue* n'était pas rare avec lui : type *caue feceris* ; mais Cicéron n'en a plus qu'un exemple (*Q. fr.* 3, 9, 4), sans doute parce que c'était le subjonctif présent qui paraissait de règle dans les tournures paratactiques de ce genre. *Non*, comme ailleurs, tend à s'introduire, tout en restant rare : Cic., *At.* 14, 13 A, 3 (lettre d'Antoine) : *non contempseris hanc familiam*.

2) *Caue* + SUBJONCTIF PRÉSENT : *caue facias*, proprement « prends garde de faire », d'où « ne va pas faire, ne fais pas ». Par ex. : Pl., *Mo.* 1025 : *caue... neges* « ne va pas nier » ; Cic., *Lig.* 14 : *C. Caesar, caue ignoscas* ; *Leg.* 2, 7 : *caue putes* (avec nuance de mise en garde). L'impératif *caue*, dans cette tournure, joue le rôle d'une particule de défense : il est même suivi d'une 2^e pers. pl. dans Pl., *Poe.* 117 : *caue dirumpatis* « ne rompez pas (le fil du récit) ».

3) *Noli facere*, proprement « ne veuille pas faire », la forme *noli* étant un impératif fait secondairement sur *nolim*, -is, etc. C'est à l'origine une expression polie de la défense, bien qu'à l'usage ce carac-

tère ait pu s'effacer. Déjà utilisé par Plaute, *noli facere* est chez Cicéron le tour prohibitif le plus fréquent : *Lig.* 33 : *noli putare* « ne va pas penser » ; de même : *Sal., C.* 52, 19 : *nolite existumare* « n'allez pas croire ». Il n'est pas rare sur les inscriptions : *C. I. L.* I^a, 501 : *Sotae sum, noli me tanger(e)*, sur une lampe. Sur le même modèle s'est développé, surtout en poésie, l'impératif *parce* (*facere*) : *Vg., Én.* 3, 42 : *parce... scelerare* ; *Ov., Tr.* 5, 9, 34 : *parce timere*.

Comme souvent, l'usage classique représente une simplification et laisse de côté d'autres tournures :

ne + SUBJ. PRÉSENT : *ne facias*. Ce type de défense où, comme au positif *facias* (= *fac*), le subjonctif présent apporte une nuance de conseil, est attesté depuis Plaute : *Au.* 173 : *uerba ne facias, soror* « point de discours, ma sœur » ; *Tér., An.* 205 : *ne temere facias* « n'agis pas à la légère », et il se retrouve plus tard, sans être très fréquent, notamment en poésie : *Vg., Én.* 8, 613-4 : *ne... dubites* ; *Hor., Od.* 1, 33, 1 : *Albi, ne doleas* ; cf. aussi *Liv.* 22, 39, 21. Mais il dut se maintenir longtemps, puisqu'il est encore signalé comme usuel par Servius, à propos de *Én.* 6, 544. Cicéron ne paraît avoir que deux exemples sûrs de *ne facias*, à la 2^e pers. indéfinie et dans des expressions proverbiales, l'un dans un passage déjà cité pour l'ordre positif : *C. M.* 33 : *isto bono utare, dum adsit ; cum absit, ne requiras* « ne le regrettez pas », l'autre : *At.* 9, 18, 3 : *actum ne agas* « ne fais pas une chose faite, n'attends pas qu'il soit trop tard ». Les autres exemples que l'on pourrait invoquer sont discutables : J. Lebreton, *Études...*, p. 301 sqq. Il est probable que Cicéron évitait le type *ne facias*, parce qu'il prêtait à confusion avec la proposition finale ; au contraire, il use de *caue facias*, parce que cette équivoque n'existait pas.

De bonne heure, *non* tendit à s'introduire à cause de l'idée latente de potentiel : *Tér., An.* 787 : *non te credas Dauom ludere* « ne vas pas croire que c'est Dave que tu joues (= tu ne saurais croire) » ; *Catul.* 66, 91 : *non siris* « ne permets pas » ; *Sén., Ben.* 7, 16, 4 : *non rapias hoc nec testeris* « ne va pas t'en saisir ou t'en prévaloir » ; *Vel. Pat.* 1, 13, 5 : *non tamen, puto, dubites*. Dans le latin vulgaire, *non facias* remplaça *ne facias*, et il se retrouve sur toute une partie du domaine roman : prov. esp. port.

ne + IMPÉRATIF : *ne fac*. Ce tour, étranger à la prose classique, est courant en v. latin ; il s'applique de préférence à une action déjà commencée, à un sentiment que l'on éprouve déjà, lorsque la défense est formulée : *Pl., Cap.* 139 : *ne fle* « ne pleure pas » ; *Ep.* 601 ; *Am.* 674 : *ne time* « n'aie pas peur ». Il est assez fréquent en poésie : *Vg., En.* 2, 48 : *equo ne credite* « ne

vous fiez pas à ce cheval » (25 ex. chez Virgile). Pour *non* + impér., § 260 n.

III) A la 3^e personne, c'est au subjonctif présent qu'a échoué l'expression de l'ordre et de la défense : *faciat* « qu'il fasse », *faciant* « qu'ils fassent », *ne faciat* « qu'il ne fasse pas », *ne faciant* « qu'ils ne fassent pas ».

Dans la langue parlée, surtout en v. latin, le subjonctif exprimant l'ordre est parfois, comme à la 2^e personne, précédé de *ut* à titre de particule renforçante : Pl., *Cap.* 115 : *sed uti adseruentur magna diligentia* « qu'ils soient surveillés avec un grand soin ».

L'analogie de *ne feceris* étendit le subjonctif parfait prohibitif à la 3^e personne dans quelques passages : Pl., *Men.* 994 : *caue quisquam... nostrum flocci fecerit* « que personne d'entre vous ne fasse aucun cas » ; Hor., *S.* 1, 2, 57 : *nil fuerit mi, inquit, cum uxoribus umquam alienis* « que je n'aie jamais affaire... » ; cf. Sal., *J.* 85, 47 ; Liv. 9, 9, 9.

Ici encore, la négation *non* n'est pas inconnue : Ov., *Am.* 3, 133 : *non sint sine lege capilli* ; Quint. 10, 2, 27 : *imitatio... non sit*.

A côté du subjonctif, l'impératif futur s'employait, dans une mesure du reste restreinte, textes de lois, préceptes, etc. : *sunto* « qu'ils soient » ; *ne facito* « qu'il ne fasse pas ».

TABLEAU RÉCAPITULATIF

	<i>Subjonctif</i>	<i>Impératif</i>	<i>Autres tours</i>
Exhortation 1 ^{re} pers.	eamus		ibo
Ordre 2 ^e pers.	facias	fac (facito)	
Défense 2 ^e pers.	ne (caue) feceris ne (caue) faxis ne facias caue facias	ne fac	noli facere
Ordre 3 ^e pers. Défense 3 ^e pers.	faciat ne faciat (fecerit)	facito ne facito	

Les tournures imprimées en caractères gras sont celles de l'usage classique.

Voir F. Thomas, *Recherches sur le subjonctif latin*, p. 113 sqq.

§ 252. **Jussif du passé.** — Grâce à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif, le latin peut transposer au passé l'idée de volition et indiquer par ces deux temps ce qu'on aurait voulu que quelqu'un fît ou ne fît pas à un moment donné :

Pl., *Ru.* 841-2 : *gladius non erat* ||. — *caperes aut fustem aut lapidem* « je n'avais pas d'épée. — tu devais (= tu aurais dû) prendre une pierre ou un bâton » ; Cic., *Rab. Post.* 29 : *moreretur, inquires...* « il aurait dû mourir, diras-tu » ; *At.* 2, 1, 3 : *aut ne poposcisses* « ou bien alors il ne te fallait pas demander ».

Ces tours avaient peu d'occasions d'emploi ; mais ils étaient tout à fait dans le sens des tendances de la langue.

§ 253. **Emplois dérivés.** — Par un développement de sens qui se constate aussi pour l'impératif, le subjonctif de volition exprimait :
la permission (subj. présent) : Pl., *Mo.* 772 : *inspiciat, si lubet* « qu'il regarde (c.-à-d. il peut regarder), si cela lui plaît ».

Avec un subjonctif parfait sans valeur de *perfectum* : Pl., *Ep.* 595 : *ubi ucles pater esse, ibi esto ; ubi noles, ne fueris pater* « quand tu voudras être mon père, sois-le ; quand tu ne voudras plus, ne le sois pas ».

et aussi la concession, au cours d'un développement : Caton, *Orig. frgm.* 5, 7 (Jordan, p. 25, 4) : *sint sane superbi : quid id ad uos attinet?* « qu'ils soient insolents, je le veux bien : mais en quoi cela vous touche-t-il? ». Cette construction toutefois ne se développe pas avant la prose classique : Cic., *Ver.* 5, 4 : *sit fur, sit sacrilegus...* ; *at est bonus imperator ac felix*. Elle se retrouve au parfait : Cic., *Lig.* 18 : *fuerint cupidi, fuerint irati* « admettons qu'ils aient été cupides... » ; cf. Liv. 28, 28, 8. Négation *nē* : Cic., *Tu.* 2, 14 : *ne sit sane summum malum dolor, malum certe est* « admettons que la douleur ne soit pas le souverain mal, c'est en tout cas un mal » ; *Or.* 101 : *nemo is, inquires, unquam fuit. — ne fuerit* « pareil homme, diras-tu, n'a jamais existé. — admettons qu'il n'ait pas existé ».

L'emploi de la négation *nē* indique que ces concessions de caractère dialectique étaient rattachées par les écrivains au subjonctif de volonté. L'impératif y est représenté, surtout par *esto* : Cic., *Fi.* 2, 61 : *esto*,

fecerit, si ita uis, Torquatus propter suas utilitates « soit, admettons, puisque tu le veux, que Torquatus ait agi pour son intérêt ».

Subjonctif de possibilité (et d'irréalité)

§ 254. Dans cette catégorie entrent l'expression de la possibilité proprement dite, celle du potentiel et de l'éventuel, celle aussi — sans doute, par un développement secondaire — de l'irréel.

Le **potentiel** est la possibilité liée à une condition, au présent et au parfait : « c'est ce que l'on *pourrait* faire ou *ferait*, si... » Il se confond pour l'expression avec l'**éventuel** : « ce que l'on *vient* à faire... », alors que le grec dispose de l'optatif pour le premier, du subjonctif pour le second : *si amicum habeam, gaudeam* « si je pouvais » ou « si je venais à avoir un ami... ».

Le subjonctif de **simple possibilité**, c.-à-d. non lié à une condition, était concurrencé par l'auxiliaire *posse* : ainsi, *quis dubitet?* par *quis dubitare potest?*, *nemo miserior uideatur esse* par *nemo miserior uideri potest*, etc. Néanmoins, il a laissé dans l'emploi libre des traces variées :

Pl., *Am.* 1060 : *nec me miserior femina est neque ulla uideatur magis* « il n'est pas, il ne saurait se voir de femme plus misérable que moi ».

Pl., *Am.* 576 : *quid hoc sit hominis?* « quelle espèce d'homme cela peut-il bien être? », en face de Tér., *Eu.* 833 : *quid illuc hominis est?* « quelle espèce d'homme est-ce là? » ; Tér., *An.* 915 : *bonus est hic uir. — hic uir sit bonus?* « c'est un honnête homme. — cet homme pourrait être honnête? ».

Pl., *Cas.* 617 : *aut quod ego unquam erga Venerem inique fecerim?* « quel tort puis-je bien avoir fait à Vénus? ».

Cic., *Lac.* 11 : *cum illo quis neget actum esse praeclare?* « qui peut nier qu'il ait été bien traité? » ; *Par.* 48 : *quis dubitet quin...?* « qui peut douter que...? ».

Dans l'emploi subordonné, il était à l'origine de nombreuses tournures impliquant une nuance d'éventualité ou d'indétermination : par ex., *deest quod scribam* (Cic., *Att.* 5, 5, 1) « je n'ai pas de quoi t'écrire », m. à m. « que je puisse t'écrire », *sunt qui dicant, sunt qui putent*, etc. Cf., plus bas, syntaxe des propositions relatives, § 338. Sous forme négative, il se confondait parfois avec le subjonctif de volonté : ainsi, dans le passage de

Tér., *An.* 787 (ci-dessus, p. 233) : *non credas* « ne va pas croire » ou « tu ne saurais croire » ; cf. Quint. 10, 3, 16 : *non... putemus*.

§ 255. Tours particuliers.

a) **supposition** : Cic., *Of.* 3, 54 : *uendat acdes uir bonus propter aliqua uitia quae ipse norit...* « qu'un honnête homme vienne à mettre en vente une maison pour certaines défauts qu'il connaît lui-même... » ; la nuance est plutôt celle d'une éventualité. De même : Cic., *N. D.* 1, 57 : *roges me...* « que tu viennes à me demander... » ; locution *uelim nolim* « que je le veuille ou que je ne le veuille pas » : Cic., *N. D.* 1, 17 ; Sén., *Breu.* 8, 5 ; etc. ;

b) **indéfini à la 2^e personne** : Cic., *Lae.* 64 : *ubi istum inuenias qui...?* « où trouver cet homme qui...? » ; *uideas, cernas, scias, dicas* « on voit, on sait », m. à m. « vous pouvez voir, savoir » ; cf. Vg., *G.* 1, 387. Également, au parfait : Cic., *C. M.* 69 : *illud quod praeteriit, effluxit; tantum remanet quod uirtute et recte factis consecutus sis* = « ce que vous avez acquis par votre mérite » ;

Cet emploi indéfini de la 2^e personne existe aussi à l'indicatif (§ 170 c) ; mais il s'accordait mieux avec la valeur d'indétermination apportée par le subjonctif lui-même. Il y a mélange des deux modes dans Pétr. 77, 6 : *assem habeas, assem ualeas; habes, habeberis* « un sou vous avez, un sou vous valez ; vous avez quelque chose, vous serez quelque chose ».

c) **affirmation atténuée**, comme l'optatif grec : *aliquis dicat* « quelqu'un peut dire », *roget quis* « peut-être demandera-t-on », cf. Tér., *Eu.* 511. Très souvent avec *uelim* : Pl., *Au.* 120 : *uelim te arbitrari* « je voudrais que tu penses » ; Cic., *Fa.* 13, 75, 1 : *quare uelim mihi ignoscas* « je voudrais que tu me pardonnes », — ce qui a pu contribuer anciennement à maintenir pour ce verbe la forme d'optatif comme subjonctif présent. Mais dans l'ensemble le parfait est plus fréquent, lequel perd du reste toute valeur de *perfectum* : *dixit quis* ou *quispiam* « on pourrait dire » (= *dicat*), cf. Cic., *Of.* 3, 76 ; *nemo suaserit* (*de Or.* 1, 251) « personne ne saurait conseiller » ; *hoc sine ulla dubitatione confirmauerim* (*Br.* 25) « je puis l'affirmer sans la moindre hésitation ».

Cet emploi du parfait existe déjà en v. latin : Pl., *As.* 491 : *praeſcini hoc nunc dixerim* « soit dit (je peux le dire) sans me vanter » ; Ba. 334 : *mihi dederit uelim* « je voudrais qu'il me le donne ». Il s'est développé dans la langue littéraire à partir de Cicéron, en grande partie sur le modèle de l'optatif aoriste grec : *εἴποι τις ἄν* — *dixerit quis*. D'abord représenté surtout par des verbes « dire » ou « penser », il s'étendit hors de ce groupe pour marquer la simple possibilité : Cic., *Tu.* 5, 10 : *cuius de disciplina aliud tempus fuerit fortasse dicendi* « peut-être aurons-nous une autre occasion de revenir sur sa doctrine », en particulier à l'époque impériale : Liv. 4, 6, 12 : *hanc... altitudinem animi ubi nunc... inueneris...?* « où trouverait-on (2^e pers. indéf.) aujourd'hui cette élévation? » ; Quint. 10, 1, 101 : *at non historia cesserit Gracis, nec opponere Thucydidi Sallustium uerear* « l'histoire ne saurait le céder aux Grecs et je ne craindrais pas... » ; Tac., *H.* 1, 79 : *nix ulla acies obstiterit* « il n'est guère de ligne de bataille qui puisse leur résister ». Même, par extension, en proposition subordonnée : Tac., *A.* 6, 28 (22) : *ne nunc incepto longius abierim* « pour ne pas m'écarter davantage de mon sujet » (= *abeam*).

§ 256. Par une innovation parallèle à celle qui existe pour le subjonctif de volonté, le latin transposait au passé le subjonctif de possibilité sous ses diverses formes : potentiel/éventuel du passé. Dans cette fonction, le temps le plus ancien et de beaucoup le plus fréquent est l'imparfait :

crederes « on pouvait croire », Liv. 2, 43, 9 ; *diceres* « vous eussiez dit », Afran. 9 Ribb. ; Cic., *Ver.* 4, 31 ; *scires* « on pouvait savoir », Pl., *Cu.* 331 : Ov., *M.* 1, 162 ; *uideres* « on pouvait voir », Vg., *B.* 6, 27, par transposition des présents *credas, dicas, scias, uideas* (§ 255 b).

Tér., *Eu.* 604-6 : *an ego occasionem* || ... || *amitterem?* « pouvais-je laisser échapper l'occasion? » ; An. 138-9 : *diceret* : || *quid feci?* « il pouvait dire : qu'ai-je fait? » ; Cic., *Ver.* 1, 106 : *quis umquam crederet?* « qui eût jamais cru (= pouvait croire)? » ; 3, 30 : *quod esset iudicium...?* « quel procès pouvait-ce être...? ».

Avec nuance d'éventuel : Cic., *Of.* 3, 75 : *at daret hanc uim M. Crasso ut...* « que l'on vint à donner à M. Crassus le pouvoir de... ».

Le plus-que-parfait apparaît cependant : Cic., *Quinct.* 38 : *quis tam dissolutus in re familiari fuisset...?* « qui a jamais pu être si prodigue à l'endroit de son patrimoine? » ; Liv. 30, 10, 3 : *qui (adv.) enim restitissent...?* « comment auraient pu résister...? ».

§ 257. **Expression de l'irréel.** — Anciennement, l'irréel, c.-à-d.

la supposition contraire à la réalité présente ou passée, n'avait pas d'expression spéciale. Le grec a utilisé à cet effet l'imparfait et l'aoriste de l'indicatif accompagnés de $\alpha\upsilon$. En latin, c'est l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif qui ont au contraire joué ce rôle : *dicerem* (= $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\omicron\nu\ \alpha\upsilon$), *dixissem* (= $\epsilon\lambda\pi\omicron\nu\ \alpha\upsilon$) ; et l'imparfait dans cette fonction perdit sa valeur passée : *dicerem* « je dirais (actuellement), mais je ne le fais pas ». Ce changement était déterminé par l'action de la série parallèle du réel : aux trois termes, futur (*dicam*), présent (*dico*), passé (*dixi*), correspondaient ainsi dans l'hypothétique un potentiel concernant l'avenir (*dicam*), un irréel du présent (*dicerem*), un irréel du passé (*dixissem*). Mais cette répartition ne s'est pas établie d'emblée, comme il sera indiqué à propos de la phrase conditionnelle qu'elle intéresse spécialement (§ 373).

L'utilisation du subjonctif imparfait pour l'irréel du présent est un développement secondaire de sa fonction de potentiel du passé. La phrase de Plaute : *Ps. 640 : si (erūs) intus esset, euocarem* « si mon maître était dedans, je l'appellerais » signifiait en soi : « que mon maître vint à se trouver dedans, j'allais l'appeler ». La condition est supposée possible par un report dans le passé ; et c'est le contexte qui apporte l'idée que la réalité présente est contraire. Nous usons de même en français d'un imparfait de l'indicatif dans la proposition introduite par *si*, sans avoir au moment de son emploi le sentiment de recourir à un passé : « si j'avais actuellement un ami... ». Cet effacement du sens passé n'est pas moins complet, lorsque Cicéron s'écrie : *Planc. 92 : etiam si ruere uellem, boni uiri ut id ne facerem, rogarent* « même si je consentais à ma perte, les bons citoyens me demanderaient de n'en rien faire ».

Subjonctif de souhait

§ 258. Comme représentant de l'optatif (en grec, sans $\alpha\upsilon$, dans cette fonction), le subjonctif latin exprime le souhait. Il se trouve encore seul, surtout dans des formules : *ita di faciant!*, *di te ament!*, *saluos sis!*, *ualeas!* ; cf. Cic., *Mi. 93 : ualeant ciues mei; sint incolumes, sint florentes, sint beati; stet haec urbs praeclara!* Toutefois, il est habituellement accompagné d'une particule, la plus fréquente étant *utinam*,

c.-à-d. *uti*, forme renforcée de *ut*, -|- *nam* avec valeur assévérative : Cic., *At.* 3, 3 : *utinam illum diem uideam!* « puissé-je voir ce jour ! ».

La négation usuelle est *nē*, seul : Cic., *Fa.* 7, 23, 4 : *ne uiuam...*, si...! « que je meure, si... ! », cf. Pl., *Mo.* 307 — ou précédé de *utinam*, surtout avec un passé : Tér., *Ph.* 157 : *quod utinam ne Phormioni id suadere in mentem incidisset!* Mais *non* n'est pas inconnu : Pl., *Ci.* 555 ; Quint. 9, 3, 1. Avec alternance : Cic., *At.* 11, 9, 3 : *haec ad te die natali meo scripsi, quo utinam susceptus non essem aut ne quid ex eadem matre postea natum esset!*

Comme particule de souhait, *ut* conserve un emploi assez étendu en v. latin : Pl., *Poe.* 912 : *ualeas beneque ut tibi sit!* « porte-toi bien et sois heureux » ; Tér., *Eu.* 302 : *ut illum di deaque... perdant!* « que les dieux et les déesses l'anéantissent ! », et il réapparaît parfois plus tard : Hor., *S.* 2, 1, 43 : *ut pereat... telum!* ; Vg., *Én.* 10, 631 ; Ov., *Prop.*, *Apul.* Il y a aussi des traces de *qui*, ancien ablatif-instrumental de l'indéfini : Pl., *Cas.* 279 : *qui illum di omnes deaque perdant!* « que tous les dieux et les déesses le perdent ! » ; hors de l'ancienne langue, il ne semble subsister que dans Cic., *At.* 4, 7, 1 : *qui illi (dat.) di irati (sint)!* « que les dieux soient irrités contre lui ! » (emploi formulaire). Ces tournures avec *ut* et *qui* au sens de « en quelque manière » sont à rapprocher du gr. ὥς... ἀπόλοιτο (Hom., *Il.* 18, 107).

Si (*o si*) se rencontre quelquefois (= gr. εἴθε, εἰ γάρ), surtout en poésie : Vg., *Én.* 6, 187-8 : *si nunc se nobis ille... ramus || ostendat!* « ô si ce rameau pouvait se montrer à mes yeux ! » ; *ibid.* 8, 560 (*o si*) ; Hor., *S.* 2, 6, 8 sqq. (*o si*). Négation : *non*. A ce *si*, on peut comparer l'emploi de *sic* au début d'un souhait, par ex. Hor., *Od.* 1, 3, 1 sqq. : *sic te diua potens Cypri || ... || uentorumque regal pater.*

Le présent est le temps le plus fréquent. Le parfait se rencontre peu ; car on n'a pas souvent l'occasion de faire des souhaits impliquant l'idée d'une chose accomplie. Cf. cependant : Pl., *Poe.* 799 : *utinam hinc abierit malam crucem!* « puisse-t-il s'en être allé se faire pendre ! » ; Cic., *Rep.* 4, 8 : *utinam recte augurauerim!* « puissé-je avoir prophétisé juste ! » ; Vg., *Én.* 6, 62, et aussi l'exemple proposé par le grammairien Macrobe, *G. L. K.* V, p. 620, 22 : *utinam filius meus uicerit!* « puisse mon fils avoir vaincu ! », en parlant d'un père qui souhaite la victoire de son fils aux jeux olympiques et qui est encore dans l'ignorance du résultat.

Dans quelques cas isolés, il s'agit d'un parfait « aoristique » ou aтем-

porel : Cic., *Ph.* 12, 14 : *quod di omen auerterint!* « puissent les dieux détourner ce présage! », en face de *ibid.* 3, 35 : *quod di omen auertant!* ; Catul. 66, 18 : *ita me di iuuerint!* « que les dieux m'assistent! (= *iuuent*) », cf. 61, 203 ; Stace, *Ach.* 1, 738-9 : *adnuerit Fortuna, precor, dextrique secundent || ista dei!* (= *adnuat*). C'est là une adaptation de l'optatif sigmatique (*ita di faxint!*) exprimant la seule idée verbale, comme *ne feceris* en est une de *ne faxis* (§§ 251, 260). La formule rapportée par Festus 351 (p. 476 L) : *bene sponsis beneque uolueris*, juxtapose précisément les deux formations.

L'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif expriment le regret de ce qu'une chose n'a pas lieu ou n'a pas eu lieu. L'imparfait s'applique au regret portant sur le présent : Pl., *Ru.* 533 : *utinam fortuna nunc anitina uterer!* « que n'ai-je actuellement le bonheur d'être un canard! » ; Cic., *Pomp.* 27 : *utinam, Quirites, uirorum fortium atque innocentium copiam tantam haberetis ut...* « que n'avez-vous des hommes énergiques et désintéressés en nombre si grand que...! ». Le plus-que-parfait s'applique au regret portant sur le passé : Cic., *N. D.* 3, 75 : *utinam... istam calliditatem hominibus di ne dedissent!* « il serait souhaitable que les dieux n'eussent pas donné aux hommes cette habileté », cf. *Of.* 2, 3. Cette répartition correspond à celle qui s'est établie entre l'imparfait, irréel du présent, et le plus-que-parfait, irréel du passé. Il est très rare que l'imparfait de regret garde trace de la valeur passée qu'il a dû avoir tout d'abord : Pl., *Cap.* 537 : *utinam te di prius perderent quam periisti e patria tua!* « les dieux ne pouvaient-ils t'enlever de ce monde avant que tu ne fusses enlevé à ta patrie! », — ou qu'un regret soit au présent, *As.* 418.

Vtinam paraît presque toujours exprimé dans les regrets. On trouve quelquefois *si* (*o si*) : Cic., *Fl.* 15 : *o morem praeclarum disciplinamque quam a maioribus accepimus, si quidem teneremus! Sed... iam de manibus elabatur* « ô si nous observions...! ».

L'ancien optatif *uelim* (*nolim*, *malim*) était un véritable auxiliaire du subjonctif de souhait : Pl., *Ci.* 497 : *quodcumque optes, tibi uelim contingere* « je voudrais que t'échoie (= puisse t'échoir) tout ce que tu souhaites » c.-à-d. *tibi contingat!* ; cf. Cic., *At.* 11, 12, 4 : *uelim ne intermittas*. Par opposition à *uelim*, et, comme irréel, l'imparfait *uellem* (*nollem*, *mallem*) caractérisait de son côté le regret : Pl., *As.* 589 : *nimis uellem habere peritiam!* « que je regrette de n'avoir pas de gaule! » ; Cic., *At.* 2, 22, 1 : *quam uellem Romae mansisses!* « combien je voudrais que tu fusses resté à Rome! » ; de même : Tér., *Ad.* 165 : *nollem factum* « je n'aurais pas voulu le faire, je le regrette ». Le plus-que-parfait n'apparaît que secondairement : *maluissem* (§ 260).

Subjonctif délibératif; subjonctif exclamatif ou de protestation

§ 259. Ce sont des emplois particuliers, sans doute d'origine mixte.

Le **subjonctif délibératif** indique une question que l'on pose sur un parti à prendre (négation *non*) : Tér., *Eu.* 46 : *quid igitur faciam? non eam...?* « que faire, donc? ne pas y aller? » ; Cic., *Ver.* 1, 122 : *utrum superbiam prius commemorem an crudelitatem?* « dois-je rappeler d'abord son insolence ou sa cruauté? » ; cf. Vg., *Én.* 3, 39 : *eloquar an sileam?*

Le **subjonctif exclamatif** ou de **protestation** caractérise une éventualité qu'on repousse (négation : *non*) : Pl., *Au.* 45 : *tibi ego rationem reddam?* « moi, te rendre des comptes? » ; Cic., *Arch.* 19 : *nos... non poetarum uoce moueamur?* « nous resterions, nous, insensibles à la voix des poètes? ». Parfois, ici encore avec *ut* comme particule indéfinie (= « en quelque manière ») : Pl., *Ba.* 375-6 : *ut celem patrem* || ... *tua flagitia?* « moi, celer à ton père tes scandales? » ; Cic., *Tu.* 2, 42 : *egone ut te interpellem?* « moi, t'interrompre? ».

Au passé, il y avait transposition à l'imparfait et au plus-que-parfait : Tér., *Eu.* 831 : *quid facerem?* « que pouvais-je faire? » ; An. 584 : *egon istuc facerem?* « moi, je pouvais faire cela? » ; Cic., *Ver.* 2, 57 : *non... in eum qui accepisset (pecuniam), animaduertisset?* « pouvait-il ne pas sévir contre celui qui avait reçu l'argent? ». Le parfait se rencontre parfois : Cic., *Q. fr.* 1, 3, 1 : *ego te uidere noluerim?* « j'aurais pu ne pas vouloir te voir? » ; cf. Pl., *Men.* 683 ; *Mo.* 1017 ; Tér., *Hau.* 955.

Le grec se sert du subjonctif (nég. μή) : Eur., *Ion* 758 : *εἰπωμεν ἢ σιγῶμεν* ; « devons-nous parler ou nous taire? » ; Xén., *Mem.* 1, 2, 36 : *μηδ'... ἔρωμαι* ; « et je ne devrais pas demander? ». Il ne s'ensuit pas, cependant, que ces emplois se rattachent au seul subjonctif de volonté. Cette notion s'y confond avec celle de possibilité ; et, selon le contexte, *quid faciam?* signifie « que puis-je faire? » ou « que dois-je faire? » ; *egone tibi irascar?* « moi, je pourrais » ou « je devrais me fâcher? ». Aussi, en face du grec qui utilise μή comme négation, le latin a-t-il pu généraliser *non*.

Le futur, qui était souvent très proche du subjonctif, se rencontre aussi dans ces tours : Pl., *Cap.* 535 : *quid loquar? quid fabulabor?* (*infra*, § 267).

On y rencontre même le présent de l'indicatif pour une action imminente : Pl., *Ep.* 693 : *quid ago?* « que dois-je faire? » ; Men. 176 : *iam fores serio?* « alors, je frappe? » ; Vg., *Én.* 4, 534 : *quid ago?* ; Tac., *A.* 2, 77 : *an festinamus...*? « allons-nous nous hâter...? ». Avec alternance : Cic., *Quinct.* 54 : *postulone... an... potius denuntiem?* ; At. 16, 8, 2 : *Romamne uenio an hic maneo an Arpinum... fugiam?* Très voisin aussi est l'infinitif du type : *mene incepto desistere uictam?* (cf. § 288).

Remarques sur les temps du subjonctif à valeur modale

§ 260. Les temps du subjonctif — dans les emplois où celui-ci garde sa valeur propre et n'est pas le simple substitut de l'indicatif — avaient des significations qui ne concordaient pas toujours avec leur place dans le système de la conjugaison.

Le **présent** du subjonctif (*ueniat*) comme expression de l'ordre (qu'il vienne) ou du souhait (puisse-t-il venir!) n'est un présent que de nom ; car il regarde bien plus vers l'avenir. Et, d'autre part, l'idée de durée ou d'action en cours propre à l'*infectum* y est souvent très effacée. La phrase *ita di faciant!* (ou encore *faxint*, § 262) signifie : « puissent les dieux le faire! », et non pas « être en train de le faire » : seul l'acte auquel s'attache le souhait intéresse le sujet, sans autre considération.

Le **parfait** du subjonctif — comme temps du *perfectum* — joignait à la notion modale : a) celle de l'action achevée (ou antérieure) : *fuerint cupidi, fuerint irati* (§ 253) ; *utinam hinc abierit malam crucem!* (Pl., *Poe.* 799) « puisse-t-il s'en être allé se faire pendre! », également *si fecerim* « si je venais à avoir fait » ; — b) celle du passé : Cic., *Fi.* 2, 41 : *hoc dixerit potius Ennius* « il se peut qu'Ennius ait préféré dire » ; Pétr. 52, 10 : *credo, dixerit non decere* « j'imagine, elle dut lui dire... » ; Cic., *Mu.* 21 : *apud exercitum mihi fueris, inquit, tot annos?* « ainsi tu as pu rester à l'armée si longtemps? ».

Mais, en plus de cette double valeur, le subjonctif parfait avait des emplois « non temporels » ou « atemporels » qui le rapprochaient de certaines valeurs du subjonctif aoriste ou de l'optatif aoriste en grec :

subjonctif parfait prohibitif : *ne feceris* « ne fais pas », et non « ne veuille pas avoir fait » ; cf. plus haut (§ 251 II B) ;

subjonctif parfait de l'expression atténuée : *dixerit quis* = εἰποι τις ἄν (§ 255 c), et parfois de souhait (§ 258).

Ces emplois peuvent avoir été hérités des formations archaïques du type

faxim (ci-après, § 261). Mais les écrivains classiques et ceux de l'époque impériale les rapprochaient des tours correspondants du grec.

L'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif répondent aux deux temps symétriques de l'indicatif.

L'imparfait est le plus ancien. Il a commencé par transposer le subjonctif présent dans ses différentes fonctions modales : *redderes* (jussif), *scires* (potentiel), *quid facerem?* (délibératif), etc. Mais, lorsqu'il servit à exprimer l'irréel, il reçut lui-même un sens présent : *amicum si nunc haberem, gauderem* — qui, d'ailleurs, ne lui fit pas perdre ses valeurs passées : *at dares hanc uim* (§ 256) ; cf. la locution archaïque *absque foret te* (Pl., *Tri.* 832) « à supposer que la chose se fût passée sans toi », en face de Tér., *He.* 601 : *absque una hac (re) foret* « sans cette seule chose (actuelle) ». A cause de ces disparates, le plus-que-parfait du subjonctif, apparu en dernier lieu et encore relativement rare en v. latin, gagne de plus en plus du terrain ; et à l'époque impériale il se substitue peu à peu à l'imparfait comme temps passé : Pétr. 76, 11 : *putasses illum semper mecum habitasse* « vous auriez cru qu'il ne m'avait jamais quitté » (= *putares*) ; Suét., *Vesp.* 8, 4 : *maluisssem alium oboluisse* « j'aimerais mieux que tu sentes l'ail » (= *mallem*) ; et également en proposition subordonnée (§ 376).

Seuls le présent et le plus-que-parfait ont survécu en roman : fr. « que je fasse » (*faciam*), « que je fisse » (*fecissem*) ; les deux temps les plus chargés de valeurs (imparfait et parfait) ont disparu.

Formes archaïques du subjonctif latin

§ 261. En marge de la conjugaison subsistent quelques formations archaïques, qui, pour la plupart, reposent sur un thème distinct de l'indicatif (Ernout, *Morphol.*, §§ 243-244) :

type *fuam* / *forem* en face de *sum*, *cram*, etc., et de *sim*, *essem* : Pl., *Mi.* 299 : *quid fuat me nescio* « que va-t-il advenir de moi? je ne sais ». Ces deux formes sont tirées de la racine qui a fourni *fu*, et aussi *fo* ;

type *duas* / *duim* en face de *do*, avec un élément *-w-* : Pl., *Mer.* 401 : *ne duas* « ne donne pas » ; *Ép.* 66 : *Iuppiter te perdit!* « que Jupiter te confonde! » ;

type *attigas* en face de *tango*, sans la nasale infixée ; conservé dans la formule *ne me attigas* « ne me touche pas » (Pl., *inscr.*) ; de même, *tulam*, en face de *tollo* (**tol-no*) ; (*e*)*uenat*, en face de (*e*)*uenio*, sans le suffixe *-i-* ;

taxat, autre subjonctif de *tango*, conservé dans la locution *dum taxat* (§ 268) ;

type en -s- (-ss-) : *faxo* / *faxim*, en face de *facio* et de *feci* ; *ausim*, en face de *audeo* ; *adaxint* (Pl., *Au.* 50), en face de *adigo* ; *amasso* / *amassim*, en face de *amo* ; *prohibesso* / *prohibessim*, en face de *prohibeo* ; etc. L'élément -s- n'est pas spécialement une caractéristique d'aoriste ou de désidératif ; sa fonction est de servir à constituer un thème autonome, comme le -w- de *duas*. Cette autonomie morphologique du subjonctif et de l'optatif soulignait leur indépendance sémantique à l'égard du temps et de l'aspect, ce qui est le cas en grec pour le subjonctif et l'optatif de l'aoriste.

Les formes en -so, ainsi que cela se produit pour *ero* (de *sum*), ne sont plus usitées que comme futurs. Plus spécialement, *faxo* en phrase libre équivalait à un *faciam* énergique avec la nuance de « je t'assure, j'en réponds » : Pl., *Tru.* 643 : *ego faxo dicat* « je le forcerai d'avouer, je t'assure » ; parfois, en incise : Pl., *As.* 749 : *horrescet, faxo* « elle en aura le frisson, je t'assure ».

La gémignée -ss- de *amasso* / *amassim* est une accommodation secondaire de l'élément -s- aux verbes à thème vocalique, surtout en -ā-. Dans les vieux textes, y compris Plaute, les formes en -asso / -assim paraissent même plus fréquentes que celles du parfait en -ui- (*amauero*, *amauerim* ; et il se pourrait qu'elles leur soient antérieures.

§ 262. De ces divers archaïsmes seules les formes sigmatiques *faxo*, *faxim*, etc., ont gardé quelque importance. Elles ont été d'ordinaire rattachées à celles du *perfectum* : *faxo* à *fecero*, *faxim* à *fecerim* ; par assimilation aux formes contractes de parfait, *leuasso* (Enn., *A.* 335) se rangeait naturellement à côté de *leuassem* (= *leuauissem*) ou de *leuasse* (= *leuauisse*) ; *negassim* (Pl., *As.* 503), à côté de *negassem* ou de *negasse*. Cette valeur de *perfectum* est surtout sensible en proposition subordonnée : Enn., *Sc.* 308 : *plus miser sim, si... faxim* « je serais plus malheureux, si je venais à avoir fait » (= *si fecerim*).

Parfois, cependant, ces formations gardaient — presque toujours dans l'emploi indépendant — la valeur « atemporelle » qui avait été primitivement la leur : Pl., *Pe.* 73 : *si id fiat, ne isti faxim nusquam appareant* « si cela se faisait, je ferais (= je vous garantis) qu'on ne verrait plus nulle part ces gens », en particulier dans les souhaits : Pl., *Am.* 461 : *quod ille faxit Iuppiter!* « puisse Jupiter le faire ! » ; *Au.* 149 : *ita di faxint!* « puissent les dieux le faire ! », et dans les tournures prohibitives : Pl., *As.* 839 : *ne dixis istuc* « ne dis pas cela » ; Tér., *Ph.* 742 : *ne me istoc posthac*

nomine appellassis « ne m'appelle plus désormais de ce nom ». A cet égard, la formation sigmatique avant de disparaître n'a pas été sans action sur le subjonctif parfait de type normal : elle se prolonge dans la défense de type *ne feceris* et dans quelques formules de souhait (§ 258).

Les formations sigmatiques */axo / /axim, amasso / amassim* n'ont guère dépassé dans l'ensemble la période du v. latin. Néanmoins, elles se maintiennent dans quelques cas particuliers : la formule *(ita) di faxint!* est encore employée par Cicéron ; *ausim, ausis* subsistent chez les poètes et les prosateurs d'époque impériale. Cf. F. Thomas, *Recherches...*, p. 27 sqq.

Note. — *Forem*, doublet de *essem*, peut être considéré comme un archaïsme.

Il se rencontre plutôt dans les propositions orientées vers l'avenir, dans les conditionnelles, les finales, ou encore au style indirect comme futur du passé : la relation qui s'établissait avec l'infinitif futur *fore* explique en majeure partie cette tendance. Cicéron use rarement de *forem* ; César encore moins. Le tour *ni... foret*, relativement fréquent en v. latin pour exprimer l'irréel, devient après Salluste un cliché des historiens : Landgraf, *A. L. L. G.* XIII [1904], p. 281-283.

Indicatif « modal »

§ 263. Bien que mode du réel, l'indicatif, dans certaines tournures, en arrivait à être très voisin de l'irréel ou du potentiel et à se rapprocher ainsi du subjonctif.

a) Tournures elliptiques. — Un parfait de l'indicatif avec *paene* (*prope* postclass.) désigne l'action qui a failli se produire, c.-à-d. qui se serait produite, si elle n'avait été arrêtée : Pl., *Pe.* 594-5 : *paene in foucam decidi*, || *ni hic adesses* « si tu n'avais été là, j'ai bien failli tomber (= je serais tombé) dans le piège » ; Cic., *At.* 5, 20, 6 : *paene dixi* ; Liv. 21, 34, 1 : *est prope circumuentus*. Le plus-que-parfait apparaît dans Ov., *M.* 14, 85 : *paene cremarat* ; il est au subjonctif chez Caclius, ap. Cic., *Fa.* 8, 4, 1 : *paene... superasset* (ensuite, à époque tardive).

Ailleurs, il s'agit d'un imparfait indiquant l'action en cours, et la notion d'inachèvement implique celle d'irréalité : Tac., *A.* 1, 63 : *trudebanturque in paludem...*, *ni Caesar... legiones instruxisset* « ils étaient

(en train d'être) poussés sur un marais (et cela serait arrivé), si César n'avait rangé ses légions en bataille » ; cf. Vg., *Én.* 6, 358.

Ou bien, c'est un plus-que-parfait donnant par anticipation un résultat comme déjà acquis : Sén., *Ir.* 1, 11, 5 : *perierat imperium...*, *si Fabius tantum ausus esset quantum ira suadebat* « c'en était fait de l'empire, si Fabius avait osé tout ce que son ressentiment lui conseillait ». La substitution de l'indicatif au subjonctif rendait l'expression plus vive et plus forte. Ce tour est fréquent dans la langue de la rhétorique ; mais il ne lui est pas spécial, cf. Pl., *Mi.* 53.

§ 264. b) *Verbes de caractère modal.* — L'indicatif des verbes de pouvoir, de convenance et d'obligation (*possum, debeo, oportet, decet, necesse est*, etc.) désigne couramment une action qu'il *serait* possible, nécessaire ou convenable de faire, mais que l'on ne fait pas : Cic., *C. M.* 55 : *possum persequi permulta oblectamenta rerum rusticarum; sed ea ipsa quae dixi sentio fuisse longiora* « je pourrais énumérer les très nombreux attraites des choses de la campagne... (mais je ne le ferai pas) » ; cf. Pl., *Tri.* 380. Le latin considère alors l'existence effective du pouvoir, de l'obligation, de la convenance, etc., ce qui entraîne l'indicatif. Au contraire, le français et d'autres langues modernes, plus sensibles au fait que l'action n'a pas lieu, usent du conditionnel ou d'une formation modale similaire.

L'indicatif est employé de même avec l'adjectif verbal en *-ndus* indiquant l'obligation, et dans diverses expressions analogues : *aequum* ou *par est* « il serait juste » ; *difficile est* « il serait difficile » ; *longum est* « il serait trop long » ; *magnum est* « il serait important » ou « il serait difficile » ; *melius est, satius est* « il vaudrait mieux » ; *conuenit, decet, utile est; meum est*, etc. Par ex. : Cic., *Mi.* 40 : *cum se ille fugiens in scalarum tenebras abdidisset, magnum Miloni fuit conficere illam pestem!* « c'eût été pour Milon une grosse affaire de... ! ».

Au passé, le parfait, qui est le temps de beaucoup le plus fréquent, indique ce qui aurait pu ou dû être fait, mais ne l'a pas été : Cic., *Or.* 32 : *mutila quaedam et hiantia... quae uel sine magistro facere potuerunt...* « des phrases fragmentaires et coupées de hiatus qu'ils auraient pu faire

même sans maître » ; Liv. 5, 4, 9 : *aut non suscipi bellum oportuit, aut geri pro dignitate populi Romani... oportet* « ou bien il aurait fallu ne pas entreprendre la guerre, ou bien il faut... » ; Cic., *Lae.* 60 : *illud potius praecipendum fuit* « il eût mieux valu recommander ».

L'Imparfait désigne ce qu'on pouvait ou devait faire, avec la nuance qu'on ne le fait pas, mais qu'on peut encore le faire : Cic., *Cat.* 1, 2 : *ad mortem te, Catilina, duci iussu consulis iam pridem oportebat* « il y a longtemps, Catilina, que tu aurais dû (cela n'a pas été fait, mais reste possible) être conduit à la mort sur l'ordre du consul » ; Vg., *B.* 1, 79 : *hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem* « tu pouvais (tu aurais pu) cependant te reposer ici cette nuit (et ce serait encore possible) ». Néanmoins, cette distinction s'estompe parfois : en face du passage précédent des *Catili-naires* (également : 2, 3), Cicéron exprime la même idée au parfait, sans différence appréciable, semble-t-il, dans : *ibid.* 1, 5 : *hoc quod iam pridem factum esse oportuit* (avec deux parfaits). De plus, par analogie avec l'imparfait du subjonctif marquant l'irréel du présent, il arrive à l'imparfait de l'indicatif dans ces tournures de perdre toute valeur passée : Lucr. 2, 1035 : *quid magis his rebus poterat mirabile dici?* « que pourrait-on citer de plus merveilleux que ces choses? » (= *potest*) ; Cic., *Ph.* 2, 9 : *tuas litteras, etsi iure poteram..., tamen non proferam* « bien que je sois fondé à le faire... » ; cf. *Of.* 1, 28 : *aequius erat* pour *aequius est*.

Le plus-que-parfait paraît d'emploi plus récent. Plaute use de *aequius fuerat* (*Tri.* 119 et 1040), *satius fuerat* « il aurait mieux valu » (*Cl.* 42) ; mais il n'a aucun exemple de *debueram*, *oportuerat*, *potueram*. Chez Cicéron, ces formes sont encore rares : *Mu.* 51 : *erupit e senatu triumphans gaudio, quem omnino vivum illinc exire non oportuerat* « il bondit hors du Sénat, exultant de joie, lui qui n'aurait pas dû sortir vivant de là » ; cf., par extension, *malueram* « j'aurais mieux aimé » (Cic., *At.* 2, 19, 3).

§ 265. En rapport avec une proposition conditionnelle à l'irréel, l'indicatif subsiste, si le pouvoir ou l'obligation sont indépendants de la condition exprimée : Cic., *Ph.* 2, 99 : *omnibus eum contumeliis onerasti quem patris loco, si ulla in te pietas esset, colere debebas* « tu as accablé de tous les outrages un homme que, si tu avais eu en toi le moindre respect, tu aurais dû (littéralement, tu devais) révéler à l'égal d'un père » ; ce devoir existe sans être lié à la condition. D'où, une opposition comme : Cic., *At.* 10, 16, 3 : *Cato qui Siciliam tenere... potuit et, si tenuisset, omnes boni ad eum se contulissent...* « Caton, qui aurait pu tenir la Sicile et qui, s'il l'avait tenue, aurait vu accourir à lui tous les honnêtes gens ». Les verbes *possum*, *debeo*, *oportet*, etc., sont, au contraire, au subjonctif présent ou

passé selon la syntaxe des propositions conditionnelles, si le pouvoir ou l'obligation dépendent de la condition : Cic., *R. Am.* 55 : *tamen ei qui hunc accuset, possim aliquo modo ignoscere* « je pourrais cependant (si cette éventualité se produisait) pardonner jusqu'à un certain point à qui l'accuserait » ; *Diu.* 2, 20 : *qui nisi reuertisset, in eo conclavi ei cubandum fuisset quod proxima nocte corruit* « s'il n'était pas revenu, il lui aurait fallu coucher dans une pièce qui s'écroula la nuit suivante ». Il était, du reste, difficile d'éliminer tout flottement. Les indicatifs *debebat*, *aequom erat*, etc., tiennent lieu parfois de véritables irréels : Cic., *Tu.* 3, 2 : *quodsi tales nos natura genuisset ut eam ipsam intueri... possemus, haud erat sane quod quisquam rationem ac doctrinam requireret* « si la nature nous avait faits tels que nous puissions la percevoir d'elle-même, il n'y aurait pas de raison (dans cette hypothèse) pour que l'on cherchât à s'instruire ». Par extension, *eram* est mis pour *essem* dans *Ov., Am.* 1, 6, 34 : *solus eram, si non saevius adesset Amor* « je serais seul, si le cruel Amour n'était pas là ».

Dans la proposition conditionnelle, les verbes « devoir, pouvoir, falloir, etc. », se mettent au subjonctif après *si*, *nisi*, etc., si le sens l'exige, comme tout autre verbe : Cic., *Rosc. Am.* 83 : *si mihi liberet accusare, accusarem alios potius* « si j'accusais par plaisir, j'accuserais plutôt d'autres personnes » (irréel).

VERBES « PENSER, CROIRE ». — L'indicatif passé des verbes « penser, croire » prenait facilement une valeur modale dans diverses tournures négatives : *non putavi*, et surtout *non putaram* « je n'aurais pas cru », Cic., *Of.* 1, 81 ; *non sperabam* « je n'aurais pas pensé », Cic., *Fa.* 5, 1, 2 ; également, Cic., *Mu.* 36 : *quis L. Philippum... a M. Herennio superari posse arbitratus est?* « qui eût pensé que L. Philippus pouvait être battu par M. Herennius? ». Dans ces locutions, l'indicatif est amené par le fait qu'on ne pouvait pas avoir effectivement l'idée ou la pensée rapportée.

Subjonctif et futur

§ 266. L'indicatif et le subjonctif étaient en rapport par l'intermédiaire du futur. Les futurs du latin sont, en effet, d'anciens subjonctifs. A l'*inflectum* de la 3^e et de la 4^e conjugaison, la 1^{re} personne en *-am* (*legam*, *capiam*, *audiam*) est même commune au futur I et au subjonctif présent. Dans toutes les conjugaisons, futur II et subjonctif parfait finissent par ne plus être distincts qu'à la 1^{re} pers. sg. : *-cro / -erim* ; aux autres personnes, les différences de quantité qui sépa-

raient les deux formations s'effacent par l'effet d'actions phonétiques ou analogiques. Aussi des confusions existent-elles dans l'emploi.

§ 267. **Futur I et subjonctif présent.** — Pour une exhortation, on a vu que le singulier *ibo* alterne avec le pluriel *eamus* « allons » (§ 251). De plus, la 2^e personne du futur I exprime un ordre adouci, une invitation : Pl., *Ba.* 1001-2 : *non dabis, si sapias; uerum si das maxime, || ne ille alium gerulum quaerat, si sapiet, sibi* « tu feras bien de ne rien lui donner. En tout cas, même si tu lui donnes, il fera bien, lui, de chercher un autre commissionnaire » ; Cic., *Fa.* 5, 12, 10 : *tu interea non cessabis* « pendant ce temps, tu ne resteras pas inactif ».

Le futur I remplace aussi le subjonctif délibératif : Pl., *Cap.* 535 : *quid loquar? quid fabulabor? quid negabo aut quid fatebor?* « que dire? que raconter? que faut-il nier ou bien avouer? », reprise du v. 531 : *quid machiner? quid comminiscar?* « que machiner? qu'inventer? » ; Liv. 21, 10, 11 : *dedemus ergo Hannibalem?* — et, de même, le subjonctif de protestation : Pl., *Men.* 197-8 : *salla sic cum palla postea ||. — ego saltabo?* « danse donc comme cela avec cette mante. — moi, danser? ». Avec une valeur concessive : Hor., *Od.* 1, 7, 1 : *laudabunt alii claram Rhodon* « d'autres loueront... » ; Vg., *Én.* 6, 847.

Dans la langue familière surtout, le futur I est parfois un véritable potentiel de probabilité : Pl., *Tri.* 923 : *em, istic erit* « ce doit être lui » (= οὗτος ἂν εἴη) ; *Pe.* 645 : *haec erit bono genere nata; nihil scit nisi uerum loqui* « elle doit être bien née ; car elle ne sait pas mentir ». La langue littéraire a les locutions *at dices...*, *dicet aliquis* « mais diras-tu, dira quelqu'un », où, du reste, le subjonctif parfait « atemporel » (*dixerit quis*) tend à concurrencer le futur. Toutefois, avec *quacro*, Cicéron dit toujours *quacret quis* (*quisquam*), et non *quaerat* ou *quae-suerit*.

En v. latin, le futur simple équivaut même à un subjonctif de souhait : Pl., *Pe.* 16 : *dabunt di quae exoptes!* « que les dieux combleront tous tes vœux ! », ainsi que dans la formule d'assurance *ita me di amabunt ut...!* « puissent les dieux m'aimer (= *ament*) aussi vrai que... ! », Pl., *Au.* 496. Les inscriptions d'époque républicaine présentent des alternances comme

C. I. L. I^a, 583, 2 (Lex Acilia) : *queiue filius eorum quoius erit, < queiue ipse uel > quoius pater senator siet...* « qui sera le fils de l'un d'eux ou qui lui-même ou son père sera sénateur » : *erit* et *siet* sont sur le même plan. Des confusions se produisent aussi dans le latin vulgaire : Pétr. 37, 3 : *ignoscet mihi Genius tuus...* « me pardonne ton Génie... ! » (= *ignoscat*) ; 37, 8 : *quemuis ex istis... in rutae folium coniciet* « il ferait rentrer n'importe lequel sous une feuille de chou » (= *coniciat*).

§ 268. **Futur II et subjonctif parfait.** — Dans beaucoup d'emplois où le futur II n'a pas valeur de perfectum (§ 246), il rejoint le subjonctif parfait « atemporel » à valeur de potentiel : Pl., Cu. 665 : *me lubente feceris* « tu le feras (ferais) avec mon agrément, je ne demande pas mieux » ; Cic., Fa. 13, 61 : *pergratum igitur mihi feceris* « tu me feras (ferais) grand plaisir » ; Fi. 3, 14 : *minime id quidem, inquam, alienum, multumque ad ea, quae quaerimus, explicatio tua ista profecerit* « ce n'est pas du tout étranger à notre sujet, et même l'exposé que tu veux faire pourra être d'une grande utilité... ». Les Latins, en pareil cas, devaient avoir l'impression d'employer une formation « mixte » qu'ils n'analysaient pas.

Même à la 1^{re} personne en *-ro*, la seule qui fût restée nettement distincte, les deux « temps » sont parfois très proches : Pl., Ps. 514 : *quid si abstulero?* « et si je parviens à t'escroquer? », en face de Cap. 599 : *quid si hunc comprehendi iusserim?* « si je le faisais arrêter? », Cu. 145 : *quid si adeam ad fores...?* « si j'allais à la porte? ». Ou encore, Cic., Rep. 1, 20 : *nihil est adhuc disputatum et... libenter tibi, Laeli, ut de eo disseras, equidem concessero* « ... et pour ma part, c'est volontiers que je te céderais la parole... », en face de Ph. 2, 118 : *corpus libenter obtulerim* ; cf. Macr., G. L. K. V, p. 620, 9 et p. 644, 11. De même, Hor., Épod. 1, 32 : *haud parauero* « je n'ai pas lieu d'amasser », cf. *haud ausim* ; Pétr. 58, 5 : *nec tibi parsero, licet... Iouem Olympium clames* « et je ne t'épargnerai(s) pas, quand même par tes cris tu invoquerais Jupiter Olympien ».

A ces faits se rattache sans doute le tour *uidero*, *-is-*, *-it* par lequel on remet à un autre moment ou à quelqu'un d'autre le soin d'une affaire : Cic., de Or. 2, 33 : *sed de me uidero ; nunc hoc propono* « pour ce qui me con-

cerne, je verrai une autre fois ; maintenant... » ; *Ph.* 2, 118 : *sed de te tu uideris ; ego de me ipse profitebor* « pour ce qui te concerne, à toi d'aviser... » (littéralement, « tu pourras bien aviser ») ; *de Or.* 2, 235 : *quid sit ipse risus... uiderit Democritus* « ce qu'est le rire en lui-même, à Démocrite de le voir ». Peut-être s'agit-il en soi d'un futur II marquant l'action qui aboutit à son terme (§ 246). Dans certains cas, le futur I (*uidebo*, -is, etc.) lui est substitué : *Cic., At.* 10, 6, 3 : *ego nunc qua et quo uidebo* ; 2, 16, 4 : *sed tu id uidebis* ; 10, 7, 1 : *sed de hoc uidebimus*. Mais il arrive aussi que le tour *uidero* (ou *uiderim*?), -is, etc., soit employé en alternance avec un subjonctif présent jussif : *Cic., Quinct.* 55 : *uiderint, inquit, ista officia uiri boni ; de me autem ita considerent... quacrant...* « aux gens de bien de voir à observer ces devoirs ; en ce qui me concerne, qu'ils prennent en considération..., qu'ils recherchent... » ; *Sén., Prou.* 3, 7 : *uiderint, inquit, isti... uideant...* « à eux de voir (c.-à-d. tant pis pour eux)..., qu'ils voient... ».

Note. — En bas latin, le futur II, confondu avec le subjonctif parfait, reste assez fréquent ; il survit dans une partie du domaine roman, notamment en Espagne. Le futur I — du type *amabo* comme du type *legam* — a disparu entièrement ; et, en latin même, il était concurrencé par diverses tournures : les unes, participiales : *facturus sum* (§ 200), *faciendus est* au passif (§ 207 d) ; les autres, plus nombreuses, avec des auxiliaires : *facere incipio*, surtout dans les textes de traduction, d'après μέλλω + inf. : *Itala, Act.* 23, 3 (cod. c) : *percutere te incipiet*, τύπτειν σε μέλλει, Vulg. *percutiet*. — *facere uolo* : *Corippus, Ioh.* 6, 252 : *iam properare uolent* (= *properabunt*). — *facere habeo* (> fr. « je ferai ») : *Aug., Tract. in Ioh.* 4, 1, 2 : *tempestas illa tollere habet totam paleam de area* « cette tempête emportera toute la paille » ; cf., en outre, § 272 c. — *facere debeo* : *Mulom. Chir.* 250 : *dare debebis fursurem et paleam* ; le texte correspondant de Végèce (*A. Mul.* 2, 6, 3) porte : *dabis paleas et fursures*. — *facere possum* : *Passio Petri et Pauli* 23 : *non timeo angelos tuos ; illi autem me poterunt timere* (gr. φοβηθήσονται). Bourciez, *Éléments*, § 246.

L'impératif

§ 269. L'impératif n'a qu'une extension restreinte, puisqu'il marque essentiellement l'ordre à la 2^e personne : *fac* « fais », *facite* « faites », parfois la défense : *ne time* « ne crains pas » (§ 251 B). A cela s'ajoutent, comme pour le subjonctif de volonté avec lequel il alterne, quelques notions dérivées ou annexes : permission, *Tér., An.* 848 : *ubi uoles*,

(*eam*) *accerse* « tu peux l'envoyer chercher quand tu voudras » ; prière, Pl., *Cap.* 976 : *serua, Iuppiter supreme, et me et meum gnatum mihi* « Jupiter souverain, sauve-moi, sauve mon enfant ! » ; souhait, *ibid.* 900 : *bene ambula et redambula* « bon voyage et bon retour ! » ; supposition, Cic., *Tu.* 4, 54 : *iracundus non semper iratus est; lacesse, iam uidebis furem* « un homme colérique n'est pas toujours en colère ; mais excite-le, et tu le verras furieux aussitôt ».

L'impératif futur : *facito* (2^e et 3^e pers.), *facitote*, *faciunto*, indique un ordre d'exécution non immédiate : Pl., *Mer.* 770 : *cras petito, dabitur; nunc abi* « viens réclamer (tes gages) demain : on te (les) donnera ; pour le moment, va-t'en ». Aussi convient-il pour les prescriptions générales, proverbes, traités techniques, textes de lois, etc. La prose classique en use encore assez souvent — (mais peu à la 3^e personne sg., sauf *esto* « soit ») — par ex. Cic., *Sest.* 31 : *si... de me ipso plura dicere uidebor, ignoscitote* « si je vous parais trop parler de moi-même, vous me pardonnerez » ; *Tu.* 1, 104 : *bacillum propter me... ponitote* « vous mettrez un bâton près de moi (quand je serai mort) ».

Néanmoins, l'impératif futur est surtout un archaïsme. Souvent le présent alterne avec lui : Pl., *Mer.* 115-6 : *aspellito, || detrude, deturba in uiam* « repousse, bouscule, jette sur la chaussée » ; Caton, *Agr.* 162, 2 : *obruito... obrue* ; ou bien, il le remplace, par ex. Cic., *Ver.* 4, 105 : *de quo si paulo altius... repetere memoriam religionis uidebor, ignoscite*, en face de *ignoscitote* (*Sest.* 31, ci-dessus). Dans certains cas, l'impératif présent n'était pas — ou presque — usité, et la forme en *-to* qui en tenait lieu n'avait pas de valeur spéciale de futur : *scito*, *scitote* (et non *sci*, *scite*) ; *memento* « souviens-toi » ; *esto* (3^e pers.) « soit » ; *sic habeto* « sache que » ; *putato*. De même, la langue familière substituait *facito ut* à *fac ut* comme forme plus pleine, et aussi *salueto* à *salue* (Pl., *Ru.* 416).

Notes. — 1) Les formes médio-passives en *-tor*, *-ntor* sont des réfections secondaires par adjonction de l'*-r* du passif. Elles apparaissent chez Plaute : *As.* 375 : *patitor* « laisse-toi faire », se trouvent en poésie, notamment chez Lucrèce, II, 114 : *contemplator* (repris par Vg., *G.* 1, 187), mais sont évitées par Cicéron.

2) La défense s'exprime parfois par l'impératif précédé de *nē* (§ 251 B) : *ne fle, ne time*. Avec *non*, un tour comme *non prius... || ... tradite* (Catul. 66, 80-81) est exceptionnel et doit s'expliquer par

l'éloignement du verbe. La même raison vaut pour Ov., *Her.* 17 (16), 166 : *non... puta*. Néanmoins, on reconnaît dans ces emplois isolés la tendance générale à l'effacement de *nē*. Le fr. « ne fais pas » paraît avoir été recréé secondairement.

3) L'impératif présent tendait à se confondre avec l'indicatif dans le latin populaire à la 2^e pers. du pluriel : ainsi, à Pompéi, *C. I. L.* IV, 3494 : *itis, foras rixsatis*, c.-à-d. *ite, foras rixsale* ; le fr. *chantez* remonte à *cantatis*. Cette confusion existe de tout temps au médio-passif : *sequimini* « vous suivez » et « suivez ». Elle s'est poursuivie en français, sauf pour quelques formes : « ayez, sachez, soyez, veuillez », qui proviennent du subjonctif.

CHAPITRE VIII

FORMES NOMINALES DU VERBE : INFINITIF, SUPIN, GÉRONDIF

§ 270. L'infinitif présent, actif et passif, est un ancien substantif ; et, à ce titre, il exprime la notion verbale pure et simple sans autre considération : *tangere, tangi* « le (fait de) toucher, (d')être touché ».

Le latin, comme le grec, tendit à faire entrer l'infinitif dans la conjugaison. Il lui a donné des temps et des voix : *lecturum esse, legisse, lecturum fuisse* (irrél) ; *lectum fore, lectum esse, legendum esse*, formes qui, du reste, se sont essentiellement employées dans la proposition infinitive.

Cependant, la fonction nominale de l'infinitif ne disparut pas ; et une flexion rappelant celle de l'infinitif grec avec l'article lui fut constituée, de caractère tout à fait hétéroclite d'ailleurs, puisqu'elle fait appel à deux formations fléchies, le supin et le gérondif :

Nom. : infinitif prés. *legere*.

Accus. : infinitif prés. *legere* ; supin en *-tum* (*uenio lusum*) ; gérondif dans l'emploi prépositionnel (*ad legendum*).

Gén. : gérondif *legendi*.

Dat. : supin *lectu* ; gérondif *legendo*.

Abl. : supin *lectu* ; gérondif *legendo*.

Emploi nominal de l'infinitif

§ 271. L'infinitif proprement dit, ou infinitif présent, fait fonction, comme on vient de le voir, de nominatif sujet et d'accusatif complément d'objet.

La fonction d'infinitif décliné ressort tout particulièrement d'un passage comme : Cic., *Leg. 1*, 60 : *quae uirtus ex prouidendo est appellata pru-*

dentia « cette vertu a été dénommée prudence à partir du verbe *prévoir* ».

Dans certains cas, l'assimilation à un substantif allait très loin : c'est l'*Infinitif substantivé*. Mais cet emploi — en partie influencé par le grec où il était très répandu grâce à l'article — n'est représenté que par un nombre d'exemples restreint, d'ailleurs diversement répartis.

Ils se rencontrent dans la langue parlée : Pl., *Ba.* 158 : *hic uereri perdidit* « il a perdu tout sens du respect » (= *uerecundiam*, cf. *Mo.* 139) ; Pétr. 52, 3 : *meum intellegere... nulla pecunia uendo* « je ne vends pas mon savoir » ; — chez un styliste comme Salluste, *J.* 31, 14 : *quos omnes eadem cupere, eadem odisse, eadem metuerre in unum coegit* « tous hommes qu'a rassemblés la communauté des convoitises, des haines, des craintes », m. à m. « le fait de convoiter les mêmes choses », etc. ; — dans la langue savante qui trouvait là un procédé commode pour l'expression d'idées abstraites : Lucr. 3, 354 : *quid sit corpus sentire...* « ce qu'est la sensibilité du corps » (= *sensus corporis*) ; 4, 765 : *praeterea meminisse iacet* « la mémoire est inerte », pour éviter les quatre brèves du substantif *memoria* ; chez Cicéron, hors des discours et d'ordinaire avec un pronom qui rappelle l'article grec : *Br.* 140 : *ipsum Latine loqui* « le fait même de parler correctement latin, la correction même du langage » ; *Fi.* 2, 86 : *beate uiuere uestrum* « votre conception du bonheur » ; *de Or.* 2, 24 : *meque... hoc ipsum nihil agere... delectat* « ce farniente même me charme ». Cf., en outre, Cés., *B. C.* 1, 11, 3.

Les écrivains d'époque impériale élargirent quelque peu l'usage de l'infinitif substantivé. Ils lui rattachaient parfois un adjectif épithète : Pline, *Ep.* 8, 9, 1 : *illud... iucundum nihil agere* « cet agréable farniente » ; ou bien ils en faisaient dépendre un génitif pronominal : Sén., *Ep.* 101, 13 : *quid autem huius uiuere est? diu mori* « qu'est-ce que la vie de cet homme? une longue mort » ; Val. Max. 7, 3, 7 : *cuius (= Fabii Cunctatoris) non dimicare uincere fuit* « lui dont le (principe de) ne pas combattre fut (synonyme de) vaincre ».

Après préposition, le premier exemple d'infinitif substantivé est fourni par Cicéron avec *inter* dans un passage technique : *Fi.* 2, 43 : *inter optime ualere et grauissime aegrotare nihil (interest)* « entre bien se porter et être très gravement malade (il n'y a pas de différence) » ; ensuite, avec *praeter*, Hor., *S.* 2, 5, 69 : *praeter plorare* ; Ov., *Her.* 19 (18), 16 ; seulement à époque tardive avec d'autres formes : *contra*, *de*, *iuxta*, et aussi *ad* (§ 280). Dans la langue de la grammaire, l'infinitif substantivé se trouve assez vite après préposition, même gouvernant l'ablatif : Var., *L. L.* 5, 83 : *pontifex a 'posse'* « le mot *pontifex* provient de *posse* » ; Suét., *Diu. Aug.* 87 : *ponit assidue... 'belizare' pro 'languere'* « il (Auguste) emploie constamment *belizare*, au lieu de *languere* » ; mais ce cas est différent, car il suppose l'ellipse du mot *uerbum* : par ex. *a (uerbo) posse, pro (uerbo) belizare*.

L'infinitif est très rarement substantivé à un autre temps que le présent ; cf. toutefois, au parfait : Ov., *Her.* 7, 164 : *praeler amasse meum* ; Sén., *Ep.* 98, 11 : *habere eripitur, habuisse numquam*.

§ 272. Le cas de l'infinitif substantivé mis à part, l'infinitif, dans sa fonction nominale, est limité à quelques tours peu nombreux, mais usuels :

a) comme sujet ou attribut de *esse* : Caton, *Agr.* 61, 1 : *quid est agrum bene colere?* — *bene arare* « qu'est-ce que bien cultiver une terre? ». — la bien labourer » ; surtout dans le type *turpe est mentiri* « il est laid de mentir » ; *aequum est, facile est, fas (nefas) est ; mos (consuetudo) est ; est operae pretium* « il vaut la peine de » ; *est sapientis* (§ 53) ; *fatum est mihi ; certum est ; ius est ; meum (tuum) est* « c'est à moi (à toi) de » ; *optimum est* ; etc.

C'est d'un point de vue purement grammatical et extérieur que l'infinitif est alors considéré comme sujet : « mentir est laid ». En réalité, il sert de complément d'objet à la locution formée avec *esse*, comme, du reste, en français dans le tour « il est honteux de mentir ».

b) comme complément d'impersonnels : type *venire licet* « il est permis de venir ». De même, avec *decet, necesse est, oportet ; libet, placet ; iuvat ; prodest, expedit, conducit* « il est avantageux de » ; *praestat* « il vaut mieux » ; *refert, interest ; (me) paenitet, piget, pudet, taedet facere ; opus est ; satis est* ; etc. ;

c) comme complément des verbes de volonté, de pouvoir, d'effort, etc. : *uolo facere* « je veux faire », l'infinitif ayant le même rôle d'objet direct que dans *amicum uolo*. Se construisent ainsi : *uolo, nolo, malo, cupio ; opto* (rare) ; *possum, nequeo ; scio* « je sais (faire) » ; *nescio ; paratus sum ; prohibeo* « j'empêche de », *impedio* également (class. avec un nom de chose pour sujet, Cic., *de Or.* 1, 163 : *pudor*) ; *curo* « je me donne la peine de » ; *disco, docco, adsuesco ; debeo, solco, consuevi ; ingredior, suscipio* « j'entreprends » ; *incipio, instituo, coepi, occipio* « je commence » ; *festino, maturo, propero* « je me hâte de » ; *cunctor, moror* « j'hésite à » ; *obliuiscor* « j'oublie de » ; *omitto, neglego* « je néglige de » ; *cesso* « je tarde à » ; *occupo ; desino, desisto, intermitto* « je cesse

de » ; *grauor* « je me refuse à » ; *permitto, concedo* (mais souvent *ut*) ; *studeo, contendo* (aussi *ut*) « je m'applique à, je m'efforce de » (mais *experior si, operam do ut*) ; *in animo habeo* ou *est mihi, animum induco, cogito* « je projette de » ; *hortor* ; *statuo, constituo, decerno* « je décide de » (à côté de *ut*) ; *expeto (vincere)* « je désire (vaincre) », mais *rogo ut* ; *postulo* « je prétends faire » (anc. et class.) ; *cogo, sino, uelo*, surtout au passif ; etc. Plusieurs de ces verbes se construisent également avec un sujet à l'accusatif : *uolo me clarum fieri*, § 329.

Expressions particulières : a) *uereor* et *timeo* + inf. (*loqui*) « je n'ose pas (parler) » ; *dubito (loqui)* « j'hésite à (parler) », d'après *audeo (non audeo) loqui*. — b) *habeo* + inf. au sens de « être capable de », attesté dès Cicéron avec les verbes « dire » : *At.* 2, 22, 6 : *de re publica nihil habeo ad te scribere* « sur la situation, je ne puis rien t'écrire » ; *Fa.* 1, 5 a, 3 : *de Alexandrina re... habeo polliceri* « je puis promettre ». Il se glissait aussi une idée de devoir : Sén., *Contr.* 1, 1, 19 : *quid habui facere?* « que faire? ». Puis, sous l'influence du gr. ἔχω λέγειν, ce tour se répandit chez les traducteurs de l'Itala et les écrivains chrétiens à partir de Tertulien, et il devint par affaiblissement un simple substitut du futur : *supra*, § 268 n., et *Thes.* VI, 2455, 65 sqq. — c) *restat* + inf. « il reste à » (*Lucr., Hor.*), au lieu de *ut* + subj. (§ 308) ; *est* + inf. « il est possible de » (non class. ; *Pl., Tér., Vg., Hor., etc.*), d'après *meum est* (inf.) ; cf. *Vg., Én.* 6, 596 : *(Tityon) erat cernere* « il était possible de voir Tityos ». Pour *est ut* + subj., § 310.

La construction de l'infinitif complément (*uolo facere*) s'était étendue aux verbes de sentiment, au lieu de la proposition infinitive ou de *quod* complétif : *Tér., Ad.* 254 : *ab quibus homine... beneficium accipere gaudeas* « on se réjouit de recevoir un bienfait de qui que ce soit ». En poésie surtout, elle était appliquée à des verbes variés : *perrumpere amat* (*Hor., Od.* 3, 16, 10) « (l'or) aime à pénétrer », d'après *soleo* et le gr. φιλῶ ; *ardeo* (*Sal., Vg., Ov.*), d'après *cupio* ; *peto* (*Lucr., Vg., Hor.*) et *quaero* (*Hor., Colum., Sén., Tac.*) « je cherche à », d'après *studeo* ; *refugio* « j'évite, je refuse de » (*Hor., Od.* 1, 1, 34 ; *Ov.*) et *uito* « j'évite de » (*Lucr., Hor., Sén.*), d'après *omitto* ; *ualeo* « j'ai la force de » (*Lucr., Hor., Ov., Suét.*), d'après *possum* ; *sustineo* « j'ai le front de » (*Liv.*, 23, 9, 7), d'après *audeo*. Même des verbes pour qui la construction avec *ut* était usuelle reçoivent l'infinitif : *caueo*, *Sal., J.* 64, 2 ; *Catul.* 50, 21 ; *Vg., B.* 9, 25 ; *oro*, *Vg., Én.* 6, 313 ; *Tac., A.* 6, 2 ; etc.

§ 278. **Attribut de l'infinitif.** — Dans les constructions précédentes,

l'attribut qui se rattache à l'infinitif est soit à l'accusatif, soit au nominatif :

a) Il est à l'**accusatif**, si l'infinitif dépend d'une locution avec le v. « être » de sens impersonnel : *non facile est (decet) esse temperantem* « il est difficile, il convient d'être tempérant », par ex. Cic., *Par.* 51 : *non esse cupidum pecunia est* « ne pas avoir de désirs, c'est de l'argent ». L'attribut s'accorde alors avec un sujet indéfini implicite : « qu'on soit tempérant, cupide... », c.-à-d. (*aliquem*) *esse temperantem, cupidum...* L'apposition est également à l'accusatif : Cic., *Of.* 1, 80 : *fortis animi est non... tumultuantem de gradu deici* « c'est le propre d'une âme courageuse de ne pas se laisser abattre (quand on est) dans le désarroi ». Auprès de *licet*, à côté de l'assimilation au datif (*mihi non licet esse otioso*), l'accusatif n'était pas exclu (§ 153), et même il s'imposait, si le sujet était indéterminé : Cic., *Of.* 1, 92 : *haec praescripta seruantem licet... grauitur animoseque uiuere* « quand on observe ces prescriptions, il est possible de vivre avec dignité et fierté ».

b) L'attribut est, au contraire, au **nominatif**, lorsque l'infinitif dépend des verbes « pouvoir, vouloir, s'efforcer, etc. » (*uolo, cupio, possum, studeo*, etc.), parce qu'il s'accorde avec leur sujet : type *cupiebat Caesar clemens uideri* « César désirait paraître clément », par ex. Cic., *Fi.* 2, 72 : *uolo et esse et haberi gratus* « je veux à la fois être reconnaissant et être tenu pour tel ». Cette construction s'explique par l'étroite relation qui unit l'infinitif au verbe.

§ 274. **Temps de l'infinitif.** — Dans les emplois précédents, la **forme habituelle** de l'infinitif est celle du **présent**, qui exprime la notion verbale en elle-même.

Le **parfait** se rencontre parfois pour indiquer l'action achevée : Pl., *Ba.* 759 : *iam bis bibisse oportuit* = « tu aurais dû déjà avoir vidé deux coupes » ; Hor., *A. P.* 328 : *poteras dixisse* « tu pourrais avoir déjà répondu ». Dans les cas de ce genre, c'est le participe passé passif qui est souvent utilisé après *uolo, oportet*, etc. : Pl., *Mi.* 1336 : *aurem admotam oportuit* « il fallait approcher l'oreille », cf. Tér., *Ad.* 214 (§ 298).

En outre, il existe une tendance à user de l'**infinitif parfait actif sans valeur de « perfectum »**. Elle est ancienne dans la formule prohibitive *ne quis fecisse uelit* de caractère juridique « que personne ne veuille faire, ne fasse », attestée en v. latin : SC. *Ba.* 2 : *nequis eorum Bacchanal habuisse uelit* « que personne n'organise un Bacchanal » ; Caton, *Agr.* 5, 4 : *nequid emisse uelit insciens domino* « qu'il n'achète rien à l'insu de son maître » ; par imitation : Tér., *He.* 563 : *interdico ne extulisse extra aedes puerum usquam uelis* « je t'interdis d'emporter l'enfant... ». Cette formule transposait à l'infinitif le subjonctif parfait « atemporel » de la défense *ne*

feceris (*faxis*) ; d'où Pl., *An.* 828 : *non potes probasse nugas* « tu ne pourras pas me faire approuver des sornettes ». Et le souvenir en persistait à l'âge d'Auguste : Hor., *S.* 1, 2, 28 : *sunt qui nolint tetigisse* « il est des gens qui ne veulent pas toucher » ; 2, 3, 187 : *ne quis humasse uelit Aiacem, Atrida, uelas* « tu interdis qu'on ensevelisse Ajax » ; cf. Ov., *Am.* 1, 4, 38 : *oscula praecipue nulla dedisse uelis*. Pour ces écrivains pénétrés d'hellénisme, une assimilation s'établissait avec la construction de βούλομαι + infinitif aoriste : βούλομαι εἰπεῖν, de même qu'ils rapprochaient du subjonctif / optatif aoriste grec le parfait « atemporel » de la défense (*ne feceris* / μή ποιήσης) ou de l'expression atténuée (*dixerit quis* / εἴποι τις ἄν). Les exemples sont assez fréquents chez les poètes, avec *possum*, *uolo* et les verbes d'effort : Vg., *Én.* 6, 78-79 : *bacchatur uates magnum si pectore possit* || *excussisse deum* « la prêtresse s'agite, cherchant à rejeter le grand dieu » ; même en alternance avec un infinitif présent : Hor., *Ép.* 1, 1, 41-42 : *uirtus est uilium fugere et sapientia prima* || *stultitia caruisse* « le commencement de la vertu est de fuir le vice, celui de la sagesse d'être exempt de sottise » ; cf. Vg., *Én.* 10, 14 : *tum certare odiis, tum res rapuisse licebit* ; Perse 1, 132 : *scit risisse*, et souvent le parfait n'est qu'un expédient métrique : *excūlērē, rāpērē* étaient exclus de l'hexamètre. Néanmoins, il se trouve en prose : Liv. 30, 14, 6 : *hanc te quoque ad ceteras tuas... uirtutes... adiecisse uelim* « je voudrais que tu ajoutes cette vertu... » ; Quint. 8, 6, 30 : *posuisse haud dubitent* ; Tert., *Sc.* 5. A l'influence du grec s'ajoutait l'attraction du type *factum oportuit* (§ 293 B), par ex. dans Liv. 30, 44, 7 : *tunc flesse decuit* ; et il serait aussi vain de retrouver systématiquement la valeur de *perfectum* que de la nier lorsqu'elle est manifeste : Cic., *Ver.* 3, 180 : *qui te nolit perisse* « qui ne veuille te voir mort » ; Prop. 4, 3, 70 : *te redisse uelim* « je voudrais te voir de retour ».

§ 275. **Infinitif de but.** — L'infinitif marque le but dans l'expression *dare* (*ministrare*) *bibere* « donner à boire », usitée à toutes les époques ; peut-être y conserve-t-il la fonction de datif qui paraît avoir été primitivement la sienne. Les Latins, en tout cas, n'en avaient plus conscience.

En outre, dans la langue parlée et en poésie, l'infinitif était substitué au supin en *-tum* auprès des verbes de mouvement. Il est constant en v. latin avec le désidératif *uiso* : Pl., *Cas.* 855-6 : *eximus... || ludos uisere* « nous sortons pour voir les jeux » ; Tér., *Ph.* 102 : *uoltisne camus (cam) uisere?* « voulez-vous que nous allions la voir? ». De même : Pl., *Ba.* 631 : *uenerat aurum petere* « il était venu réclamer son or ». Et, quoique évitée par Cicéron, cette construction se maintenait : Var., *R. R.* 2, 1, 1 : *cum uisere uenissemus* (en face de 2, 2, 10 : *exeunt pastum*) ; Vg., *Én.* 1, 527-8 : *non*

nos... Libycos populare Penates || *uenimus* « nous ne sommes pas venus ravager les foyers libyens » ; Hirtius, *B. G.* 8, 19, 8 : *siluas petere... adduci* « être amené à gagner les forêts » ; Hor., *Od.* 1, 2, 7-8 : *Proteus pecus egit altos* || *uisere montes* « mena son troupeau visiter les montagnes élevées ». Au figuré : Tac., *A.* 2, 37 : *illectus a diuo Augusto... ducere uxorem* « engagé par le divin Auguste à prendre femme ». Elle se répandit en bas latin et subsiste dans le fr. « je vais chercher ». Cf. aussi § 297 b.

Supin

§ 276. Le supin — nom d'action en *-tus* intégré au système verbal¹ — formait ou contribuait à former trois cas dans la déclinaison de l'infinitif : accusatif (supin en *-tum*), dat.-ablatif (supin en *-tū*).

Le supin en *-tum* s'est surtout conservé auprès des verbes de mouvement : *ire dormitum* « aller dormir », *ire accubitum* « se mettre à table », ou encore Liv. 3, 25, 6 : *legati ab Romā uenerunt questum iniurias* « des envoyés vinrent au nom de Rome se plaindre du dommage » (avec un accusatif d'objet complément du supin, § 29). Il marquait aussi la destination dans des formules comme *dare nuptum* « donner en mariage » (cf. *uenum dare* « mettre en vente »), parfois même, dans l'emploi libre, une intention : Cic., *C. M.* 63 : *dicuntur... senem sessum recepisse* « ils firent asseoir, dit-on, le vieillard », m. à m. « l'accueillirent pour qu'il s'assît » (= *ut sederet*) ; Sal., *Or. Macr.* 17 (*H.* 3, 48) : *neque uos ultum iniurias hortor* « je ne vous exhorte pas à venger vos injures » (= *ut ulciscamini*) ; cf. Vg., *Én.* 9, 241.

Le supin en *-tū* n'est plus guère employé qu'avec des adjectifs signifiant « beau, bon, digne, facile, utile, etc. » : *res facilis dictu* « chose facile à dire », *optimum* ou *turpe factu* « chose excellente ou honteuse à faire », *dignum memoratu* « fait digne d'être rapporté », *iucundum auditu* « chose agréable à entendre », ainsi que dans les locutions *fas*

1. Voir E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en i.-e.*, Paris, 1948, p. 100 sqq. — Le terme de *supin* (*supinum uerbum*) vise l'indifférence à la voix, au temps et au mode, par analogie avec l'attitude d'un homme nonchalamment couché ; d'abord de portée générale, il s'était ensuite appliqué spécialement aux formes nominales en *-tum*, *-tū*, qu'il désigne aujourd'hui.

(*nefas*) *dictu* « il est permis (sacrilège) de dire », *dictu* ou *scitu opus est* « il est besoin de dire ou de savoir », Tér., *Hau.* 941, Cic., *Tu.* 5, 38 ; cf. aussi Tib. 3, 10, 21 : *nil opus est fletu* (par recherche, avec *pudet*, chez Tacite : *Agr.* 32 : *pudet dictu*, au lieu de *dicere*). Du supin en *-tū*, comme de l'infinitif, pouvait dépendre une proposition complétive : Cic., *Of.* 2, 48 : *difficile dictu est quantopere conciliet animos hominum comitas* « il est difficile de dire combien... » ; C. M. 13 : *uidetis nefas esse dictu miseram fuisse talem senectutem* « il serait impie de dire que... ».

Le supin en *-tū* garde encore la valeur d'un ablatif de provenance au sens local (quest. *unde*) dans des emplois isolés : Pl., *Men.* 288 : *nunc obsonatu redeo* « je reviens du marché » ; Caton, *Agr.* 5, 5 : *primus cubitu surgat, postremus cubitum eat* « qu'il se lève le premier... ». Le type usuel *res facilis dictu* ou *factu* se ramène facilement à l'ablatif de point de vue : « une chose facile sous le rapport de dire ou de faire », cf. Liv. 31, 38, 3 : *id dictu quam re... facilius erat* « c'était plus facile en parole qu'en fait ». Mais on peut y voir en même temps un datif de destination : « facile pour l'action de dire ». Et il est probable que dans le supin en *-tū* se confondaient ces deux emplois. Au datif sg. de la 4^e déclinaison, il y avait d'ailleurs une forme en *-u* que César, d'après Aulu-Gelle (4, 16, 8-9), préférait à *-ui*. D'autre part, on voit un datif en *-ui* employé de la même manière que le supin en *-ū* dans Pl., *Ba.* 62 : *istaec lepida sunt memoratui* « ces choses-là sont jolies à énoncer ».

Le supin n'avait qu'une faible extension. Beaucoup de verbes — certains très usuels comme *sum*, *uolo*, etc. — en étaient dépourvus. Divers tours le concurrençaient ou le remplaçaient : noms abstraits, *dignus admiratione* ; *ad* + accus. : *ire ad uenandum*, *ad aspectum iucundus*, *res ad credendum facilis* ; *ut* final : *ueni ut rogarem* ; infinitif : *scire opus est*, et aussi *eamus uisere* (§ 275).

Le supin n'a survécu qu'isolément en roman.

Gérondif (et adjectif en « -ndus »)

§ 277. Le gérondif et l'adjectif en *-ndus* ont eu dans la déclinaison de l'infinitif une part beaucoup plus importante que le supin. Ils ne sont tous deux qu'un même adjectif verbal, caractérisé par un suffixe

-end-, parallèle au suffixe -ent- du participe présent : *uoluendus* (< **uolu-end-os*) en face de *uoluens* (< **uolu-ent-s*)¹.

Dans le cas du gérondif, cet adjectif est substantivé ; il reste adjectif dans la forme en -ndus, de sorte qu'il n'y a pas lieu de rechercher lequel des deux emplois est le plus ancien. Du fait de son caractère substantivé, le gérondif était réservé aux constructions absolues : *res facilis ad intellegendum* « chose facile à comprendre » (= *facilis intellectu*) ; *ars nauigandi* « l'art de naviguer » ; *sum defessus quaeritando* (Pl., *Am.* 1014) « je suis fourbu à force de chercher » ; etc. Son rattachement au verbe lui permettait de recevoir un complément direct d'objet à l'accusatif : *cupidus uidendi urbem*. Mais à cette construction l'usage était souvent de préférer l'adjectif verbal en -ndus en accord avec le nom qui aurait été le complément, l'ensemble étant au cas où aurait été le gérondif : *cupidus uidendae urbis*.

Le gérondif et l'adjectif en -ndus dans cette fonction exprimaient la notion verbale comme éventuelle et non comme réalisée, par opposition au participe en -tus : *de interficiendo Ciccone* « sur le meurtre (envisagé) de Cicéron », mais *de interfecto Ciccone* « sur le meurtre (effectué) de Cicéron » ; *ars amandi* « l'art d'aimer (en général) », mais *uir amatus* « un homme (effectivement) aimé ». L'idée d'obligation, qui se constate pour l'adjectif en -ndus dans d'autres catégories d'emplois (§ 296), est un développement secondaire.

Les formations étudiées, par suite de leur nature nominale, échappaient en partie aux distinctions de voix. Ainsi, le gérondif, bien que rattaché à l'actif, se trouve assez souvent avec un sens passif ou réfléchi : Cés., *B. G.* 7, 52, 1 : *signo recipiendi dato* « le signal de la retraite ayant été donné » (= *se recipere*, réfléchi) ; Nep. 25, 9, 2 : *spes restituendi nulla erat* « il n'y avait (pour Antoine) aucun espoir de rétablissement » (= *ut restitueretur*, médio-passif) ; Sal., *J.* 62, 8 : *cum ipse ad imperandum Tisidium uocaretur* « comme il se voyait appelé lui-même à Tisidium pour y recevoir des ordres » ; Var., *R. R.* 1, 20, 2 : *ad domandum proni* « prêts à se laisser dompter (au domptage) » ; peut-être Lucr. 1, 312 : *anulus...*

1. Lat. *gerundium* — ainsi dénommé parce qu'il indique ce qu'on est susceptible de faire ; le terme a été créé sur *gerere*, par analogie avec *participium*. Pour l'origine de la formation, voir Ernout, *Morphol.*, §§ 252, 253, et E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en i.-e.*, Paris, 1935. p. 135 sqq.

tenuatur habendo « l'anneau s'use par le fait d'être porté » (ou « à le porter, en le portant »). D'autre part, l'adjectif en *-ndus*, quoique de valeur essentiellement passive, existe pour des verbes habituellement ou exclusivement intransitifs : *fructendus*, *utendus*, *insidiandus*, *pigendus*, *paenitendus*, *pudendus*, etc. (§§ 26, 226, 231).

§ 278. La substitution de l'adjectif en *-ndus* au gérondif pourvu d'un complément d'objet, quoique plus fréquente, n'était ni constante ni uniforme. Il en résulte une assez grande complexité, surtout en ce qui concerne l'usage de la langue littéraire.

Dans l'ensemble, l'adjectif en *-ndus* est substitué au gérondif (toujours ou presque toujours) :

à l'accusatif : *ad rem gerendam* (au lieu de *ad gerendum rem*) ;

au datif : *impar ferendo oneri* (au lieu de *ferendo onus*).

En revanche, le gérondif avec complément subsiste, dans une certaine mesure, au génitif et à l'ablatif instrumental : *cupidus uidendi urbem* et *historiam scribendo tempus consumit*, à côté de *cupidus uidendae urbis* et de *historia scribenda tempus consumit*.

Même, dans ce dernier cas, le souci de la clarté imposait le gérondif, quand celui-ci avait pour complément une forme neutre, pronominale ou adjectivale : *artem uera ac falsa diiudicandi* (Cic., *de Or.* 2, 157) « l'art de discerner le vrai et le faux » ; *in narrando aliquid* (*Or.* 87), *de nihil sentiendo* (*Tu.* 1, 102) « sur le fait de ne rien sentir, l'absence de tout sentiment » ; *faciles... in suum cuique tribuendo* (*Br.* 85) « disposés à rendre à chacun son dû ». L'emploi de l'adjectif en *-ndus* eût créé une équivoque sur le genre : *artem falsorum iudicandorum*, *in narrando aliquo*, etc. On rapprochera : *Liv.* 24, 31, 15 : *auctorem se exhibendo* « en se portant garant » ; une construction comme *auctore se exhibendo* eût été impossible.

De plus, dans la langue parlée ou courante, le recours à l'adjectif en *-ndus* paraît avoir été beaucoup moins strict. Le gérondif avec complément d'objet se trouve ainsi à l'accusatif après préposition, surtout *ad* : *Var., L. L.* 9, 42 : *ad discernendum uocis uerbi figuras* ; *R. R.* 1, 23, 6 : *quaedam loca eadem alia ad serendum idonea* « certains terrains propres à recevoir diverses plantes » ; *Sén., N. Q.* 2, 21, 4 : *ad exercendum uerba* « pour faire preuve de virtuosité verbale ». En bas latin, ce tour devient fréquent par imitation du gr. *εἰς τό + inf.* : *Vulg., Luc.* 5, 17 : *ad sanandum eos* (*εἰς τὸ ἰᾶσθαι αὐτούς*) ; *Grég. T., II. F.* 1, 10 : *ad persequendum Hebraeos*, même avec un complément au singulier : *Grég. T., Patr.* 7, 2 : *ad dissimulandum aquam* (Bonnet, p. 655). D'autres exemples sont attes-

tés au datif : Pl., *Ep.* 605 : *Epidicum operam quaerendo dabo* « je vais me mettre à la recherche d'Epidicus », cf. *Poe.* 223 ; Liv. 21, 54, 1 : (*locum*) *equites quoque legendo satis latebrosam* « même pour y cacher des cavaliers », — et aussi à l'ablatif prépositionnel : *Bel. Afr.* 82, 1 : *in circum-eundo exercitum* « en faisant le tour de l'armée » (un seul ms.) ; Var., *R. R.* 3, 9, 12 : *in supponendo oua* « en faisant couvrir des œufs » ; chez Cicéron, dans un passage technique : *Tu.* 3, 20 : *nomen inuidiae... ductum est a nimis intiendo fortunam alterius* « le terme d'*inuidia* provient du fait de trop regarder la fortune d'un autre » ; cf. Dig. 41, 2, 23, 1 (Javol.) : *in retinendo iura*.

Avec les verbes intransitifs, enfin, le maintien du gérondif était nécessaire, le complément restant au cas habituellement régi par le verbe : Cic., *Fa.* 10, 18, 1 : *homini... cupido satis faciendi rei publicae* « pour un homme désireux de faire son devoir envers l'État » (on dit, en effet, *satisfacere alicui*) — à moins qu'ils ne fussent pourvus d'un adjectif en -ndus : Cés., *B. G.* 3, 6, 2 : *spem potiundorum castrorum*, en face de Cic., *Fi.* 1, 60 : *quarum (uoluptatum) potendi spe inflammati*.

§ 279. Principaux emplois. — Le gérondif et l'adjectif en -ndus (celui-ci en tant que substitut de celui-là) n'avaient pas toutes les fonctions des différents cas où ils étaient représentés. Certains types d'emplois se laissent ainsi dégager :

a) **A l'accusatif**, c'est l'emploi prépositionnel qui revient au gérondif et à l'adjectif en -ndus, et encore se trouvent-ils essentiellement après *ad* : *ad dicendum*, *ad uerba dicenda*. Ils sont beaucoup plus rares après *in* : Cic., *de Or.* 2, 199 : *in increpandam Caepionis fugam* ; après *ob* : Cic., *Ver.* 2, 78 : *ob rem iudicandam, ob absoluendum accipere pecuniam* « recevoir de l'argent pour juger d'une chose, pour absoudre » ; également — hors de la prose classique — après *ante* : Vg., *G.* 3, 206 : *ante domandum* « avant le dressage » ; après *inter* « pendant » : Caecil. 193 Ribb. : *inter luc-tandum* ; Pl., *Cist.* 721 : *inter rem agendam istam* ; cf. Vg., *B.* 9, 24 ; Liv. 6, 11, 5 ; Suét., *Diu. Iul.* 45, 2 ; après *circa* « en ce qui concerne » : Tac., *Dial.* 28 : *circa educandos liberos* ; Quint. 4, 5, 6 : *circa mouendum* ; après *propter* « en vue de » : Val. Max. 3, 2, 9 : *propter auspicia repetenda* ; etc.

b) **Le datif** — presque toujours celui de l'adjectif en -ndus — est le datif de destination ou final : *decemviri sacris faciundis* ou *legibus scribundis* ; *rei gerendae diem dicere (statuere)* « fixer une date pour l'exécution de qqe chose » ; *esse censui censendo* « se prêter à l'estimation du cens » en parlant de biens qui peuvent être reconnus comme la propriété de qqn ; *esse oneri ferendo* « être en état de supporter une charge », Liv. 2, 9, 6 ; *praesesse agro*

colendo « être à la tête d'une exploitation agricole », Cic., *R. Am.* 50. De même, avec les adjectifs *accommodatus*, *aptus*, *idoneus*, *natus*, etc. : Cic., *C. M.* 70 : *tempora fructibus... percipiendis accommodata* « saisons propres à recueillir les fruits » ; Hor., *A. P.* 377 : *animis natum inuentumque poema iuuandis* « la poésie née et trouvée pour le plaisir des cœurs ».

À l'époque impériale, ces tournures au datif furent parfois employées d'une manière autonome avec la valeur de propositions finales : Liv. 27, 15, 5 : *naues quas Livius tutandis commatibus habuerat* « les navires que Livius avait eus pour protéger son ravitaillement » ; Tac., *A.* 3, 31 : *Tiberius, quasi firmandae valetudini, in Campaniam concessit* « sous prétexte de raffermir sa santé » (= *ut valetudinem firmaret*). La tendance de la langue courante était vers le tour prépositionnel avec *ad* + accus., et beaucoup d'exemples de datif chez Tite-Live, Tacite, etc., sont dus au désir de réagir contre l'extension de cette dernière construction. Cf. *supra*, § 99.

Le datif du gérondif est peu fréquent : locutions *adesse scribendo* « être présent à la rédaction de l'acte », SC. *Ba.*, Cic., *Fa.* 15, 6, 2, etc., et *esse soluendo* « être pour (en état de) payer, être solvable », Cic., *Ph.* 2, 4. Cf. aussi Pl., *Ep.* 605 (ci-dessus, § 278) ; Vg., *Én.* 12, 88-9 : *aptat habendo || enseque clipeumque* « il ajuste — pour les avoir bien en main — son épée et son bouclier » ; Plin., *N. H.* 31, 59 : *utilis bibendo*.

c) L'ablatif est représenté essentiellement :

comme ablatif prépositionnel après *ab*, *de* « au sujet de », *ex*, *in*, *pro* : *a scribendo detertere* (Cic., *Or.* 5 ; déjà chez Caton) ; *de contemnenda morte liber* (Diu. 2, 2) ; *industria in agendo* (Pomp. 29) ; *pro liberanda amica* (Pl., *Pe.* 426) « pour l'affranchissement de la maîtresse », cf. Cic., *Of.* 3, 25. Élargi quelque peu par les écrivains postclassiques, cet emploi se rencontre — rarement, du reste — après *cum*, Quint. 1, 4, 3 ; *pro* « au lieu de », Liv. 23, 28, 11 : *pro ope ferenda sociis pergit ire ipse* ; après *super* + abl. « au sujet de » : Hor., *C. S.* 18-19 ; Tac., *A.* 15, 5. Exceptionnellement, après *sine* dans Var., *L. L.* 6, 75 : *nec sine canendo (tibicines... dicti)* « sans impliquer le mot *canere*¹ » ;

comme abl.-instrumental marquant le moyen : Cic., *Of.* 1, 105 : *hominis mens discendo alitur et cogitando* « par l'étude et par la réflexion » ; *de Or.* 3, 39 : *loquendi elegantia... augetur legendis oratoribus et poetis* « par la lecture des orateurs et des poètes ».

On rencontre aussi l'ablatif de la circonstance accompagnante : Cic.,

1. L'idée du fr. *sans* + inf. se rend en latin par d'autres tours : participe en accord, Liv. 34, 23, 3 : *(Romanos) non rogatos Graecis... offerre auxilium* « sans être priés », ou abl. absolu : Cic., *Tu.* 1, 93 : *(natura) dedit usuram uitae tamquam pecuniae, nulla praestituta die* « sans fixer l'échéance » ; ou encore *nec* (§ 176), *quin* ou *ut non* (§ 844) ; *nisi* (§ 877).

Of. 1, 5 : *quis est qui nullis officii praeceptis tradendis philosophum se audeat dicere?* « tout en ne donnant aucun précepte sur le devoir ». Dans cette fonction, le gérondif — la valeur instrumentale s'effaçant — se confondait avec un participe en accord. Cet emploi est encore rare dans la prose classique : Cic., *Part.* 50 : *mori... falsum fatendo* « mourir en faisant un faux aveu ». Mais il est plus développé chez Salluste et les écrivains d'époque impériale ; ainsi, avec alternance : Sal., *J.* 103, 2 : *Bocchus seu reputando* (= *reputans*)... *seu admonitus... delegit* « soit considérant... soit averti... » ; Tac., *A.* 15, 38 : *in edita (incendium) assurgens et rursus inferiora populando* (= *populans*) *anteiit remedia* « l'incendie s'élançant vers les hauteurs, puis ravageant de nouveau les parties basses... ». Cette construction se poursuit en bas latin : Grég. T., *Iul.* 7 : *ad cellulam cum omni populo canendo reuertitur* (= *canens*) ; et dans les textes de traduction, elle rend soit un participe grec : Herm., *Vulg. Vis.* 3, 3 : *non desinis petendo* (αἰτούμενος), soit un infinitif : Itala, *Esdr.* 4, 41 : *et desiit loquendo* (ἔσιώπησε τοῦ λαλεῖν). C'est le seul tour où le gérondif ait survécu en roman, avec généralisation de la forme de la 1^{re} conjugaison : **canando* (= *canendo*) > fr. « (en) chantant ». La préposition *in* y est, du reste, annoncée dès le v. latin : Pl., *Tri.* 224 : *multum in cogitando dolorem indipiscor* ; cf. Suét., *Diu. Aug.* 38, 3.

d) Le génitif du gérondif et de l'adjectif en -*ndus* est courant comme complément de nom ou d'adjectif : Cés., *B. G.* 1, 41, 1 : *cupiditas belli gerendi* ; 1, 2, 4 : *homines bellandi cupidi* ; également, de *causā*, *gratiā* : *liberorum quaerendorum causa* (formule), *uehendi causa* (Cic., *N. D.* 2, 37). Cf. aussi *nomen carendi* « le mot *carere* ». En tout cas, il ne peut pas dépendre d'un verbe, même si celui-ci se construit avec le génitif lorsque le complément est un nom : *pudet me dicere* « j'ai honte de dire » en face de *me pudet uerbi*, *oblitus sum facere* en face de *oblitus sum officii*.

Le génitif de relation est représenté par divers tours : *dicendi peritus* (Caton, frgm. p. 80, 1 Jordan) « habile à parler », *doctus fandi* (Vg., *Én.* 10, 225) ; locution *repetundarum* (sc. *pecuniarum*) *reus* (§ 74) ; plus spécialement avec *esse* au sens de « concerner, avoir pour effet de » : Cic., *Leg.* 2, 59 : *cetera in XII minuendi sumptus sunt* « les autres dispositions de la loi des XII Tables ont pour objet de restreindre les dépenses » ; *Ver.* 2, 132 : *quae res euertendae rei publicae solerent esse* « choses qui avaient pour résultat habituel de détruire l'État ». Il y a même des traces d'emploi autonome : Tér., *Ad.* 270 : *ne id adsentandi mage quam quo habeam gratum facere existumes* « afin que tu n'aies pas croire que j'agis ainsi par flatterie plutôt que par reconnaissance », m. à m. relativement au fait de flatter ; de même : C. I. L. I², 632, 5 ; Cés., *B. G.* 4, 17, 10, ainsi qu'en osque et en ombrien : *Tab. Eug.* VI-A8 ; *Tab. Bant.* 24.

Par suite de l'idée d'intention qui se dégageait de certains exemples (celui, notamment, des *Adelphes*), les écrivains stylistes (Sal., Liv., Tac., etc.) rapprochèrent cette construction du gr. τοῦ + inf. marquant le but et l'employèrent avec cette valeur : Sal., *Or. Phil.*, frgm. 3 (*Hist.* 1, 77) : *exercitum opprimundae libertatis habet* « il entretient une armée pour accabler la liberté » ; Liv. 36, 27, 2 : *pacis petendae oratores miserunt* « ils envoyèrent des délégués pour demander la paix » ; Tac., *A.* 2, 59 : *Aegyptum proficiscitur cognoscendae antiquitatis* « il part en Égypte pour y étudier les antiquités ». Par extension, ce génitif était même substitué à une proposition complétive auprès de verbes comme *arguere*, *monere*, etc., par ex. Tac., *A.* 2, 43 : *Plancinam... Augusta monuit... Agrippinam insectandi* « Augusta recommanda à Plancina de dénigrer Agrippine » ; 6, 16 (10) : *occupandae rei publicae argui non poterant (feminae)* « des femmes ne pouvaient pas être accusées de vouloir s'emparer du pouvoir ». Ces faits ne sont, du reste, qu'un aspect du développement artificiel pris par le génitif de relation à l'époque impériale dans la langue littéraire. Voir A. Ernout, *Philologica*, p. 220.

Note. — A côté des deux constructions envisagées jusqu'ici, celle du gérondif avec complément (*cupidus uidendi urbem*) et celle de l'adjectif en *-ndus* en accord (*cupidus uidendae urbis*), une troisième, du reste très rare et d'aspect archaïque, et qui ne se rencontre qu'au génitif, présentait à ce cas et le gérondif et le nom qui aurait dû être son complément : *cupidus urbis uidendi*. C'est sans doute la plus ancienne. Elle se trouve notamment avec un génitif pronominal : Tér., *He.* 372 : *eius (fém.) uidendi cupidus* ; Ph. 176 : *ut neque mihi eius (fém.) sit amittendi nec retinendi copia* « de sorte que je n'ai plus la possibilité ni de la quitter ni de la garder » ; et peut-être faut-il interpréter ainsi le passage d'Ovide (*Her.* 20 (19), 77) cité § 208. Hors de là, presque exclusivement avec un substantif au pluriel : Pl., *Cap.* 852 : *nominandi istorum tibi erit magis quam edundi copia* « il te sera plus facile de nommer toutes ces choses que d'en manger » (= *istorum nominandorum*) ; Cic., *Inu.* 2, 5 : *exemplorum eligendi potestas* « la possibilité de choisir des exemples » ; cf. *Ver.* 2, 77 ; Ph. 5, 6. On peut l'expliquer soit par deux génitifs de relation juxtaposés indépendamment l'un de l'autre : *cupidus urbis* et *cupidus uidendi* « désireux (pour ce qui est) de la ville et (pour ce qui est) de voir », comme encore dans la phrase *Heluetiorum injuriae populi Romani* (§ 70), soit par la valeur nominale ancienne du gérondif (*cupidus urbis uidendi* = *c. urbis uisionis*). Cf. A. Ernout, *op. cit.*, p. 216. Il n'est pas sûr que le désir d'éviter les formes lourdes de génitif pluriel soit une raison majeure ; car des accumulations de ce genre se constatent à l'occasion : Cic., *Leg. Agr.* 2, 37 : *corrumpendarum tabularum publicarum fingendorumque senatusconsultorum magna potestas* ; cf. Cic., *Cat.* 1, 7 ; Ph. 13, 42.

Infinitif complément de nom

§ 280. Des faits précédents il résulte que, si l'infinitif est courant comme complément de verbe (*cupio uidere*), il est d'ordinaire remplacé par le gérondif ou l'adjectif en *-ndus* comme complément de nom : *cupidus uidendi*, *cupiditas ueri uidendi*. Néanmoins, il a tendu à se développer dans ce dernier cas au détriment du gérondif et de l'adjectif en *-ndus*.

L'infinitif concurrençait le génitif du gérondif dans des locutions composées d'un substantif + le verbe « être », comme *consilium est*, *copia est* (Sal., Vg.) ; *laus est*, *negotium est* (Cic., *At.* 5, 12, 1), *occasio est*, *ratio non est* « il n'y a pas moyen de » (Cic., *Ver. a. pr.* 24), *tempus est*, etc. : Pl., *As.* 912 : *tempus est subducere hinc me* « il est temps de me tirer de là », en face de *tempus est adeundi*, *Tri.* 432. Avec alternance : Tér., *Ph.* 885-6 : *cludendi occasio est mihi... || et... curam adimere*. Ces locutions évoquaient l'idée d'un verbe habituellement construit avec l'infinitif : *cupio*, *decet*, *expedit*, *licet*, *oportet*, etc., ou d'une locution du type *bonum*, *aequum est* ; et l'infinitif pouvait en même temps y être considéré comme sujet grammatical. De là, il gagnait des tournures voisines : d'après *consilium est* (= *decreui*) *expectare*, Cic., *At.* 5, 5, 1, on a dit *consilium capio profugere*, Cés., *B. G.* 7, 26, 1, à côté de *belli renouandi*, *ibid.* 3, 2, 2. En dehors même d'une locution verbale, Virgile en arrive à construire directement le substantif *amor* avec l'infinitif : *Én.* 3, 298-9 : *miroque incensum pectus amore || compellare uirum et casus cognoscere tantos* « un désir merveilleux d'interroger l'homme... ».

La contagion s'étendit aux adjectifs. Alors que Caton écrit correctement *studiosum rei quaerendae* (*Agr. praef.* 3) et Térence *cupida huc redeundi* (*He.* 91), les poètes de l'époque impériale, d'après l'analogie de *cupio*, *cupiens*, font suivre *cupidus* ou *avidus* de l'infinitif : *avidus confundere foedus*, Vg., *Én.* 12, 290 ; *auidi committere pugnam*, Ov., *M.* 5, 75 ; *cupidus moriri*, *ibid.* 14, 215. A cela s'ajoutait l'influence du type grec *βραδὺς λέγειν*. Et l'infinitif se répand ainsi comme complément des adjectifs les plus divers : Hor., *S.* 1, 4, 8 : *durus componere uersus*, m. à m. « rude pour ce qui est de composer les vers » (= *in componendis uersibus*), et v. 12 : *piger scribendi ferre laborem* « paresseux pour supporter le travail d'écrire » (= *ad scribendum laborem*) ; Od. 1, 15, 18 : *cclerem sequi* (= *in sequendo*) ; Vg., *G.* 1, 284 : *(dies) felix...*, *ponere uitem* « jour favorable pour planter la vigne ». Également : Sén. *Ép.* 18, 15 : *arida et corrip*

facilia « des objets secs et faciles à s'enflammer » ; Val. Max. 4, 6 pr. : *cognosci utilia* ; 6, 8, 5 : *arduum dinosci* ; etc. Cf. *idoneus* (*dare*, Hor., *Ep.* 1, 16, 12), *lentus* (*incaluisse*, Sil. 5, 19), *nescius mansuescere* (Vg., *G.* 4, 470), etc. Même l'ablatif du gérondif était menacé : Pl., *Ep.* 197 : *sum defessus quaerere*, à côté de *St.* 313 : *defessus sum pullando*. Cf. aussi : Vg., *B.* 5, 54 : *cantari dignus*.

En bas latin, dans l'Italie, la préposition *ad* commence à être suivie de l'infinitif, au lieu du gérondif : *Joh.* 6, 53 (cod. Verc.) : *dare ad manducare*, δοῦναι... φαγεῖν ; *Sirach* 45, 20 (cod. Tolet.) : *ipsum elegit... ad offerre sacrificium deo*, προσηναγεῖν. Outre l'influence du grec, cette construction était préparée par la contamination des deux tours : *aggredior dicere* et *aggredior ad dicendum* (Bourciez, *Éléments*, § 120). Plus tard, l'action du germanique *du* (all. *zu*, angl. *to*) + inf. s'exerça également (Ernout, *op. cit.*, p. 222). En roman, *ad facere* remplace ainsi *ad faciendum*.

Du gérondif seul le type **canando* « en chantant » a survécu (§ 279).

Emploi verbal de l'infinitif

§ 281. Des constructions où l'infinitif est assimilé à une forme personnelle du verbe, la plus importante est celle de la **proposition infinitive** qui a pris un grand développement et qui sera étudiée parmi les propositions complétives dont elle fait partie. Mais le latin n'a pas l'équivalent des tournures infinitives du grec après πρίν ou ὥστε.

En phrase libre, l'emploi verbal est représenté par l'infinitif historique et par l'infinitif exclamatif, avec quelques traces d'infinitif jussif.

§ 282. L'**infinitif historique** ou **de narration** — il s'agit presque toujours de l'infinitif proprement dit ou présent — se rencontre dans les récits de préférence, avec la valeur d'un temps passé, le **sujet** qui l'accompagne étant au **nominatif**. Cet infinitif équivaut d'ordinaire à un imparfait ou à un présent historique ; il exprime, en effet, l'action qui durait ou était en train de s'accomplir, qu'elle soit répétée ou non : Tér., *An.* 146-7 : *ego illud sedulo || negare factum. Ille instat factum* « moi, de nier énergiquement que cela soit. Il soutient que cela est » ; Sal., *C.* 31, 1 : *repente omnes tristitia inuasit : festinare, trepidare, neque loco neque homini cuiquam satis credere* « l'inquiétude s'empara soudain de tous : ils se hâtaient, s'agitaient, avaient une défiance

générale des lieux et des hommes ». Ce dernier passage établit une opposition nette entre le parfait (*inuasi*) notant le fait pur et simple et les infinitifs (*festinare, trepidare, credere*) qui décrivent les actions dans leur déroulement. Ailleurs, c'est un imparfait que les infinitifs continuent : Cic., *Ver.* 4, 39 : *a Diodoro crepta sibi uasa optime facta dicebat; minitari absenti Diodoro; uociferari palam; lacrimas interdum uix tenere*. De toute façon, un verbe à un temps personnel précède souvent, qui éclaire le lecteur sur la forme représentée par l'infinitif.

L'infinitif de narration n'a pas lieu d'être expliqué par l'ellipse de *coepi*, ainsi que le proposaient déjà Quintilien 9, 3, 58, et Priscien, *G. L. K.* III, 228, 15. Il se justifie de lui-même : réduisant l'énoncé à la seule notion verbale, à l'exclusion de toute autre indication, il est comparable à l'emploi du nominatif dans la phrase nominale. Il rendait l'expression plus brève et plus rapide, et il avait un caractère surtout littéraire. Encore rare chez Plaute et attesté surtout dans des passages de ton soutenu ou vif (*Am.* 230, 1112; *Ba.* 289; *Mer.* 46-48; *Tri.* 836-7), il devient plus fréquent dans le style raffiné de Térence; et ce sont des écrivains comme Salluste et Tacite qui en font le plus grand usage.

Ceux-ci l'introduisaient dans des propositions temporelles, parfois à faible dépendance : Sal., *J.* 98, 2 : *iamque dies consumptus erat, cum tamen barbari nihil remittere atque... acrius instare* « déjà le jour était fini, et pourtant les barbares, loin de se ralentir, (nous) pressaient avec plus de vigueur », et même véritablement subordonnées : Tac., *A.* 3, 26 : *postquam exui aequalitas... et uis incedebat...* « lorsque l'égalité fut dépouillée (= *exuebatur*) et qu'on vit s'avancer la violence... »; cf. Liv. 2, 27, 1. Également, dans une relative : Vg., *Én.* 11, 822 : *(ex aequalibus una) quicum partiri curas* « une de ses compagnes avec qui elle partageait (= *partiebatur*) ses peines ».

§ 283. L'infinitif exclamatif (et interrogatif) se distingue de celui de narration en ce qu'il a son sujet à l'accusatif : Cic., *Fa.* 14, 1, 1 : *o me miserum! te (fém.) ... in tantas aerumnas propter me incidisse!* « malheureux que je suis! est-il possible que par mon fait tu sois tombée dans de pareilles infortunes! ». Souvent il apparaît dans des tournures exclamatives introduites par l'enclitique *-ne* : Tér., *An.* 245 : *adcon hominem esse inuenustum aut infelicem quemquam ut ego sum?* « y a-t-il au monde homme aussi disgracié et peu chanceux que je suis? »; Vg., *Én.* 1, 37 : *mene incepto desistere uictam?* « moi, renoncer vaincue ».

à mon dessein? » ; 1, 97-8 : *mene Iliacis occumbere campis* || *non potuisse...?* « ô n'avoir pu tomber dans la plaine d'Ilion...! » (§ 30). Parfois, avec *nonne* : Lucr. 2, 16 : *nonne uidere...?* « est-il possible de ne pas voir...? » ; cf. Pl., *Tri.* 1046. Avec *non* : Cic., *Fi.* 4, 76 : *hoc non uidere...!* « comment ne pas voir...? ».

C'est une tournure affective dans laquelle l'infinitif met l'accent sur l'idée verbale, sans considération de temps ni de mode. Le « sujet » est à l'accusatif comme dans les tournures de l'accusatif exclamatif par suite de l'idée latente d'un verbe *dicendi*, *cogitandi* : « quand je pense que... ». L'équivalent existe en grec, cf. Esch., *Eum.* 837 (J. Humbert, *Synt.*, § 149), et en français.

§ 284. **Infinitif jussif.** — Un seul exemple appartient à la langue littéraire : Val. Fl. 3, 412 : *tu socios adhibere sacris* « prépare nos compagnons pour le sacrifice », et son isolement est même de nature à le rendre suspect. En tout cas, pour l'énoncé de recettes ou de préceptes, l'infinitif, par son caractère indéfini, était appelé à prendre — comme en français même — une valeur jussive. Dès Caton, il apparaît comme tel, notamment à côté d'un impératif : Agr. 156, 7 : *addito oleum..., inferuefacito paulisper, postea inde iusculum frigidum sorbere et ipsam brassicam esse* « ajoutez de l'huile..., faites bouillir quelque temps ; puis absorber (-bez) un peu de bouillon froid que vous y prenez, et manger (-ez) du chou lui-même ». Avec cette fonction, l'infinitif présent se retrouve tout au long du latin dans les textes techniques : Var., *R. R.* 1, 31, 1 ; Celse 3, 7, 1 ; *Mul. Chir.* 136 : *dimitte... deinde abicere... postea producere... et sinire pascere*. Cf. aussi C. I. L. XIII, 10017, 32 : *uti felix* « (fais-en un) heureux usage ! », au lieu de l'expression habituelle *utere felix*.

Comme prohibitif, l'infinitif est attesté après *nē* sur une inscription d'époque impériale : C. I. L. I², 2174 : *ne fore stultu(m)*, avec attribut à l'accusatif. Vers la fin de l'Empire, il devient fréquent après *non* : *Mul. Chir.* 138-9 : *ordeum dato, non simpliciter dare* « donnez de l'orge ; mais ne pas le donner à l'état brut » ; *ibid.* 129 ; cf. v. fr. « ne me celer ! », fr. mod. « ne pas se pencher », it. « non far questo ». Ici encore, l'attribut est à l'accusatif : Herm., *Pal. Vis.* 2, 2, 7 : *perseuerate operantes iustitiam, et non in quibusdam dubios esse* « et ne soyez pas hésitants », trad. du gr. καὶ μὴ δισταχῆσθε. En plus de la proposition infinitive, le grec, où l'infinitif se rencontre parfois comme expression de l'ordre et du souhait, a pu exercer une certaine action (Kühner-Gerth, II, p. 19 sqq.).

CHAPITRE IX

PARTICIPES ET ADJECTIF EN « -NDVS »

§ 285. Le participe — du lat. *participium* (Var., *L. L.* 8, 58), traduction du gr. μετοχή — est ainsi nommé, parce qu'il tient à la fois du nom et du verbe. Il comprend, en effet, des formations adjectives, déclinées comme telles, mais incluses dans le système de la conjugaison et pouvant indiquer un rapport de temps, recevoir un régime direct ou indirect, marquer la voix, etc.

Le latin possède : 1) un participe présent actif en *-nt-* (*faciens*), qui se retrouve au déponent (*imitans*) ; c'est la seule formation i.-e. de participe qui ait subsisté en latin ; — 2) un participe passé passif en *-tus* (*factus*), de sens actif au déponent, *imitatus* « ayant imité » ; c'est un adjectif verbal dont l'utilisation comme participe remonte à l'italique ; — 3) un participe futur en *-turus*, de sens actif (*facturus*, *imitaturus*), qui est une innovation du latin. A côté de ces formes, l'adjectif en *-ndus* (*faciendus*, *imitandus*) reste en dehors de la conjugaison proprement dite, sauf qu'il s'est employé à basse époque avec valeur de participe futur passif.

Ce système est beaucoup moins complet que celui du grec. Le latin n'a pas de participe présent passif (ποιούμενος), ni non plus — sauf dans le déponent (*imitatus*) — de participe passé actif (ποιήσας) ou parfait (πεποιηκώς). L'absence de participe passé actif était particulièrement sensible. Elle eut pour effet de développer le rôle des propositions temporelles avec *cum*, *ubi*, etc. ; souvent aussi le latin recourt au participe passé passif à l'ablatif absolu : par ex. Cés., *B. G.* 7, 45, 1 : *hac re cognita, Caesar mittit complures equitum turmas* « ayant appris cela, César envoie plusieurs escadrons ».

Participe présent

§ 286. Le participe présent ne marque pas le temps en lui-même ; mais il désigne l'action concomitante, c.-à-d. qui se développe en

même temps que celle du verbe de la proposition où il se trouve : Cés., *B. G.* 5, 37, 5 : (*Cotta*) *pugnans occiditur* « Cotta est tué en combattant » ; Cic., *Cat.* 1, 3 : *Sp. Maelium nouis rebus studentem manu sua occidit* « il fit périr de sa propre main Sp. Mélius qui travaillait à un soulèvement ».

Mais il n'y avait pas toujours simultanéité absolue entre les deux actions, et un glissement se produisait vers le passé : Tér., *Ph.* 615-6 : *id quidem agilans mecum sedulo, || inueni, opinor, remedium huic rei* « en y réfléchissant avec soin, j'ai trouvé, je crois, un remède », c.-à-d. « après y avoir réfléchi ». Le participe présent arrivait ainsi très près d'un participe passé actif : Hor., *S.* 1, 5, 94-5 : *inde Rubos fessi peruenimus, utpote longum || carpentes iter* « puis nous arrivons fatigués à Rubi en gens qui effectuent (ont effectué) un long parcours » ; Liv. 27, 43, 3 : *eum primo incertis implicantes responsis... edocuerunt* « cherchant tout d'abord », c.-à-d. « après avoir cherché tout d'abord à l'embrouiller par des réponses vagues,... ils révélèrent ». Enfin, comme dans ce dernier passage, le participe présent, en tant que formation d'*infectum*, marquait, le cas échéant, la tentative et l'effort, cf. § 217.

§ 287. Le participe présent n'avait pas un caractère verbal très marqué. Chez Plaute et en v. latin, il se trouve rarement avec un régime (J. Marouzeau, *M. S. L.* 16 (1910-11), p. 145 sqq. ; *Rev. Ph.* 45 (1921), p. 173). En ce qui concerne la voix, on a vu que des formes comme *exercens*, *gignens*, *uertens*, *uoluens* servaient de participes aux médio-passifs *exerceri*, *gigni*, *uertere*, *uolui* (§ 224). D'autres avaient une valeur d'état qui les rapprochaient du passif : *capitibus quassantibus* (Pl., *Ba.* 305) « le chef branlant (s'allongeant) », *siliqua quassante* (Vg., *G.* 1, 74) « à la cosse tremblante », *neglegentior amictus* (Quint. 11, 3, 147) « une tenue quelque peu négligée » ; plus tard, *desiderantissimus* au sens de « désiré, regretté » (Fronton, Aug., etc.).

Le participe présent n'a qu'un rôle très limité dans la conjugaison périphrastique. Le tour *amans sum* se rencontre dans des formules expressives comme Pl., *Am.* 989 : *ego sum Ioui dicto audiens* « moi, c'est à Jupiter que j'obéis » ; *Poe.* 1038 : *ut tu sis sciens* « pour que tu

sois au courant » ; cf. Tér., *An.* 508, et aussi S. C. Ba. l. 23 : *senatuosque sententiam utci scientes esetis*. Dans Cic., *Or.* 41 : *est enim, ut scis, quasi in extrema pagina Phaedri his ipsis uerbis loquens Socrates*, le verbe *sum* a sa valeur d'existence, et le participe est « apposé » au sujet : « S. est (représenté) parlant en ces termes », ce qui permet de mieux fixer la scène. C'est seulement à l'époque impériale que la langue parlée est portée à développer cette construction : Vit. 3, pr. 2 : *ad posteritatem sunt permanentes* ; 7, 4, 4 : *non erit displicens* ; *Peregr. Aeth.* 16, 6 : *quam (speluncam) sequentes fuerunt... per passus centum (= secuti sunt)* ; cf. Löfstedt, *Komm.*, p. 245 sqq.

En revanche, plusieurs participes (*amans, florens, insolens, potens, ualens*, etc.) étaient couramment ou exclusivement employés comme adjectifs ; *cupiens* équivalait parfois à *cupidus* (Pl., *Mi.* 1165 ; Tac., *A.* 14, 14) ; *prudens* a été détaché de *provideo*. C'est aussi à titre d'adjectif que le participe présent reçoit un complément au génitif de relation : *miles patiens frigoris* (§ 71). Certains ont reçu comparatif et superlatif : *amantior, amantissimus*.

Le participe présent est pris substantivement — encore faut-il que le contexte indique nettement qu'il ne marque pas une circonstance — surtout au pluriel : Cic., *N. D.* 2, 127 : *multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt* « écartent ceux qui les poursuivent », et en particulier au génitif : Cic., *Ac.* 2, 120 : *ut omittam leuitatem temere assentientium* « la légèreté de ceux qui donnent leur assentiment d'une manière inconsidérée ». *Adulescens* et *sapiens* sont courants en fonction de substantifs ; de même *parentes* (sur l'origine, voir Ernout-Meillet sous *pariō*) et le sg. *parens*. On trouve aussi *dormiens* « celui qui dort », *legens* « le lecteur », *audiens* « l'auditeur », d'ordinaire à un autre cas que le nominatif : *audentes fortuna iuuat*, Vg., *En.* 10, 284. Cet emploi se développe à partir de Sénèque : *Ir.* 1, 4, 1 : *quo (distet) ebrius ab ebrioso et timens a timido*. Souvent, du reste, un participe présent peut paraître substantivé d'après l'analogie de la construction grecque avec l'article, alors que du point de vue latin il est apposé à un sujet indéfini non exprimé : Cic., *C. M.* 74 : *mortem... omnibus horis impendentem timens qui (adv.) poterit animo consistere?* « si l'on redoute à toute heure la menace de la mort, comment conserver son calme? ».

Participe passé passif

§ 288. Le participe passé passif est un adjectif verbal en *-to-* qui subsiste encore en dehors de la conjugaison dans quelques formes : *cautus*, *peritus*, *potus*, *quietus*, *tacitus*, etc. : il marquait l'accomplissement de l'action dans l'objet. Rattaché au *perfectum*, il a pris la double valeur de celui-ci, il désigne non seulement l'état acquis : Pl., *Ba.* 750 : *uinctum te adseruet* ; *Cap.* 330 : *filius meus illic apud uos seruit captus*, mais encore l'action passée, antérieure à celle du verbe de la proposition : Cés., *B. G.* 4, 27, 5 : *Caesar, questus quod... bellum sine causa intulissent, ignoscere imprudentiae dixit obsidesque imperavit* « après s'être plaint..., il déclara qu'il pardonnait à leur ignorance... ».

Par suite de sa valeur première, le participe en *-tus* n'était pas lié strictement à la voix passive : une même forme *potus* signifie à la fois « qui a bu » et « qui a été bu ». Aussi a-t-il pu s'employer au déponent : *imitatus* « ayant imité » (état de celui qui a imité), et même il apparaît auprès de quelques verbes actifs : *adultus* (= *qui adoleuit*), *nupta* (= *quae nupsit*), *tempus praeteritum* (= *quod praeteriit*), *pax conuenta* « une paix conclue » (= *quae conuenit*). De même : *cenatus* « qui a dîné » ; *pransus* « qui a déjeuné » ; *scitus* « qui sait », d'où « habile » ; *ausus* « qui a osé » ; *gausisus* « qui s'est réjoui » ; *iuratus* « qui a prêté serment » ; *conspiratus* « qui s'est mis d'accord avec », Cés., *B. C.* 3, 46, 5 ; peut-être *consultus* dans *iurisconsultus* « qui a délibéré ; réfléchi » (§ 71), et, par imitation plaisante de cette expression : Hor., *Od.* 1, 34, 2-3 : *insanientis... sapientiae* || *consultus* « pénétré d'une sagesse folle ». Parfois, il marque la possibilité : *contemptus* « méprisable », cf. Sén., *N. Q.* pr. 5 : *o quam contempla res est homo !* ; *inuietus* « invincible » ; etc.

§ 289. D'autre part, le participe en *-tus* se rapprochait du présent : dans certains cas, c'est encore le sens d'état propre à l'adjectif qui réapparaît : *debitus* « qui est dû, qu'on doit » ; *speratus* « qui est es-

péré » ; *nupta* « qui est mariée » ; par ex. Cic., *Fa.* 2, 9, 1 : *laetorque cum praesenti, tum etiam sperata tua dignitate* « je me réjouis non seulement de ton honneur présent, mais aussi de celui que tu espères ». Mais avec des verbes — surtout composés — de sens déterminé et indiquant que l'action aboutit à son terme, il arrive aussi que le participe en *-tus* désigne l'état présent qui résulte de l'acte antérieur : *complexus* « qui a pris dans ses bras », et par suite « qui tient embrassé ». Ainsi : Cés., *B. G.* 2, 7, 1 : *iisdem ducibus usus...*, *Numidas... subsidio mittit* « ayant usé, c.-à-d. usant des mêmes guides... » ; Cic., *Cat.* 2, 5 : *illum exercitum... contemno collectum ex senibus desperatis* « cette armée qui a été recrutée parmi (et qui se trouve composée de) vieillards désespérés » ; *Mur.* 63 : *jatebor... me quoque in adulescentia diffisum ingenio meo quaesisse adiumenta doctrinae* « m'étant défié, c.-à-d. me défiant de mes propres lumières » ; Cés., *B. G.* 4, 10, 4 : *(Rhœnus) in plures defluit partes, multis ingentibusque insulis effectis* « après avoir formé, c.-à-d. en formant plusieurs grandes îles », cf. § 237.

A partir de ces tours, les écrivains d'époque impériale ont souvent employé le participe en *-tus* pour marquer la circonstance qui accompagne l'action principale : Vg., *Én.* 9, 537 : *corripuit (flamma) tabulas et postibus haesit adesis* « la flamme se saisit de la charpente et s'attacha aux montants qu'elle dévorait » (*ibid.* 1, 155) ; Liv. 23, 1, 6 : *prae se actam praedam ostentantes* « montrant le butin qu'ils poussaient devant eux » (= ἀγομένην) ; Tac., *Agr.* 14 : *biennio prosperas res habuit, subactis nationibus firmatisque praesidiis* « il eut deux années de succès, soumettant les populations et établissant des postes fortifiés ».

Le participe en *-tus* avait une part importante dans la conjugaison périphrastique. Avec le verbe *sum*, il formait le *perfectum* passif (*amatus sum, eram*, etc.), qui, en français, est devenu le présent passif « je suis aimé ». Avec *habeo* il formait le tour *habeo scriptum* (§ 243), dont la valeur première, qui était de souligner l'état acquis, reste encore sensible : Pl., *Cas.* 189 : *uir me habet... despiciatam* « mon mari ne fait que m'outrager » ; Ci. 319 : *hasce aedes conductas habet* « il a cette maison en location ». Et d'autres locutions, sans avoir eu la fortune

des précédentes, étaient faites sur le même modèle, par ex. avec *do* au sens de « faire, rendre », souvent en v. latin : Pl., *Ci.* 595 : *perfectum ego hoc dabo negotium* « je mènerai à bien cette affaire » ; cf. Vg., *Én.* 12, 437, — avec *reddo* : Pl., *Ba.* 197 : *non impetratum id aduenienti ei redderem?* « je n'aurais pas tout fait pour lui donner satisfaction à son retour? », cf. Tér., *An.* 703, — avec *facio* lui-même, surtout dans l'expression *missum (aliquem) facio* « je laisse qqn aller » : Tér., *An.* 680 : *me missum face* « envoie-moi promener » ; Cic., *Ph.* 5, 53 : *legiones missas fieri* « que les légions soient licenciées » ; *Sest.* 138 : *missos faciant honores* « qu'ils renoncent aux honneurs » ; dans Cic., *At.* 8, 12 b, 2 (lettre de Pompée) : *cohortes ad me... missum facias* « envoie-moi les cohortes », la forme *missum* s'était fixée adverbialement d'après *uenum do, factum iri*, etc.

L'emploi substantivé, plus rare que pour le présent, se rencontre surtout avec certaines formes : *damnatus, legatus, mortuus, praefectus, sponsus*, etc., et aussi au neutre : *dictum, factum, responsum, pactum; male parla, praecepta, peccata*, etc.

Participe futur

§ 290. Le participe futur en *-turus (-surus)* eut jusqu'à la fin de la période républicaine pour fonction à peu près exclusive de former avec le verbe *sum* une locution périphrastique correspondant au gr. μέλλω γράφειν (γράφειν) et qui se distinguait du futur en indiquant :

1) qu'on a l'intention de faire quelque chose : Cic., *de Or.* 1, 223 : *apud quos aliquid agat aut erit acturus* « devant lesquels il plaidera ou aura l'intention de plaider » ;

2) qu'on est destiné à faire une chose : Sal., *J.* 14, 3 : *quoniam comiseriarum uenturus eram* « puisque je devais en arriver à ce degré d'infortune » ;

3) qu'un fait est sur le point de se produire : Var., *R. R.* 3, 16, 30 : *cum (apès) iam euolaturae sunt aut etiam inceperunt...* « lorsque les abeilles sont sur le point de s'envoler ou même ont commencé à le faire... ». Par

opposition au futur : Cic., *Fa.* 14, 1, 5 : *quid futurum est? et, si nos premet eadem fortuna, quid pucro misero fiet?* « que va-t-il arriver (maintenant)? Et, si la même fortune continue à nous accabler, qu'advient-il de notre malheureux enfant? »

Cependant, cette périphrase servait de simple substitut au futur : à l'infinitif (*scripturum esse*) et au subjonctif (*scripturus sim, essem*) en proposition dépendante (§ 386). Même hors de là, elle s'en distinguait parfois à peine : Pl., *Am.* 88 (prol.) : *ipse hanc acturus Iuppiter comoediam* « va jouer en personne », à côté de v. 94 : *Iuppiter hodie ipse aget* « jouera aujourd'hui » ; cf. aussi Ci. 507 : *non remissura es?*, repris au vers suivant par *non remittes?* De même : Liv. 3, 52, 7 : *quid, si hostes ad Urbem ueniant, facturi estis?* « si l'ennemi se présente jamais devant Rome, que ferez-vous? ». Aussi, en bas latin, ce fut un des moyens utilisés pour remplacer le futur : Itala, *I Cor.* 14, 21 (Filastr. 138, 6) : *erunt credituri* (Vulg., *exaudient*, εἰσακούσονται) ; Grég. T., *H. F.* 8, 1 : *quod numquam ero facturus* « ce que je ne ferai jamais ».

§ 291. En dehors de la périphrase en *-turus sum*, le participe futur n'eut longtemps qu'un emploi très restreint. Dans la prose classique, seules les formes *futurus* et *uenturus* se rencontrent comme adjectifs : Cic., *Dom.* 12 : *erat igitur et praesens caritas et futura fames* « il y avait donc cherté pour le présent et famine pour l'avenir » ; *Tu.* 4, 14 : *opinio uenturi boni*. En apposition, le participe en *-turus* n'apparaît guère pour le v. latin qu'en un passage de C. Gracchus, cité par Aulu-Gelle : *II*, 10, 4 : *qui prodeunt dissuasuri* (mais Pl., *As.* 634, peut difficilement se maintenir) ; et, dans cette fonction, il est encore très rare chez Cicéron : *Ver.* 1, 56 : *adest de te sententiam laturus*, tout en commençant, semble-t-il, à se répandre dans la langue familière : Cic., *At.* 8, 9, 2 ; *B. Afr.* 25, 4 et 65, 3, ainsi que chez Salluste : *J.* 35, 10 : *urbem uenalem et mature perituram*.

Mais, à partir de Virgile et Tite-Live, le participe en *-turus* élargit son domaine, et il devient courant, sans le verbe *sum*, en accord avec un sujet ou un complément. Cet usage, particulièrement développé chez Sénèque, est une des caractéristiques du style de cet écrivain.

Exemples : Vg., *Én.* 2, 660 : *periturae... Troiae* « à Troie vouée à périr » ;

Liv. 21, 1, 4 : *cum... exercitum (in Hispaniam) traiecturus sacrificaret* « alors que sur le point de faire passer son armée en Espagne, il offrait un sacrifice » ; Sén., *Clem.* 1, 19, 3 : *ultionem magno constaturam petere* « chercher une vengeance appelée à coûter cher ». Parfois, le participe futur prenait la valeur d'un conditionnel : Sén., *Ep.* 23, 6 : *uoluptates breui paenitendas ac, nisi magna moderatione temperentur, in contrarium abituras* « des plaisirs dont on aura bientôt à se repentir et qui, s'ils ne sont fortement modérés, sont appelés à tourner (— tourneraient) au contraire » ; *ibid.* 3, 4 : *si possent, ne sibi quidem credituri* « (des gens) qui, s'ils le pouvaient, ne se feraient même pas confiance à eux-mêmes » ; le sens propre réapparaît du reste : « qui ne sont pas disposés à se faire confiance » ; cf. Curt. 8, 3, 4 : *percussurus uxorem, nisi prohibitus esset*.

Il arrivait aussi que le participe futur fût substantivé : Sén., *Prou.* 5, 7 : *accipimus peritura perituri* « voués à périr, ce sont des biens périssables que nous recevons » ; même au singulier : Plin., *Pan.* 7, 6 : *imperaturus omnibus eligi debet ex omnibus* « celui qui doit commander à tous doit être choisi entre tous ».

Extension des tournures participiales

§ 292. Au cours du latin, les constructions participiales ont pris une importance croissante, en partie sous l'influence du grec où elles abondent, mais aussi pour donner à une pensée qui devenait plus complexe des moyens d'expression appropriés.

A) Le participe (présent, mais surtout passé) équivaut à un substantif verbal ou analogue, de sens abstrait : type *ab Vrbe condita* « à partir de la ville fondée », c.-à-d. « à partir de la fondation de Rome ».

En v. latin, cette construction n'est encore représentée que par quelques tours prépositionnels : *ante solem occasum* (Pl., *Ep.* 144) « avant le coucher du soleil », *ab incunte aetate* (Pl., *Tri.* 305) « dès le début de la vie », ou avec *opus* (*usus*) *est*, au lieu de l'infinitif : Pl., *Cu.* 302 : *celeriter mi hoc homine conuenio est opus* « il me faut rencontrer tout de suite cet homme » ; cf. Tér., *He.* 104. C'est, semble-t-il, seulement dans la prose classique que le participe ainsi employé gagne le nominatif : Cés., *B. C.* 1, 26, 2 : *ca res saepe temptata... tardabat* « cette tentative répétée... » ; Cic., *At.* 7, 11, 4 : *fugiens denique Pompeius mirabiliter homines mouet* « la fuite de Pompée... » ; cf. aussi au génitif : Cic., *Dom.* 137 : *monumentum deletae rei*

publicae « un souvenir de la ruine de l'État » ; etc. A l'époque impériale, ces tournures deviennent fréquentes, et, par surcroît, le participe futur en *-urus* et l'adjectif en *-ndus* marquant l'obligation s'y introduisent : Liv. 1, 25, 3 : *servitium... obuersatur animo futuraque ea deinde patriae fortuna quam ipsi fecissent* « la servitude se présente à leur esprit et aussi la destinée de leur patrie qui serait ensuite telle qu'ils l'auraient faite » ; 2, 13, 2 : *adeo mouerat cum... subeunda dimicatio* « la nécessité d'encourir ce risque l'avait ému au point de... ». Le grec connaît à peine ces tournures ; il se sert de l'infinitif avec l'article.

Au neutre impersonnel, il y a des traces du participe en *-tus* employé absolument, en fonction d'infinitif ou de substantif.

Ainsi, à l'ablatif comme complément de *opus (usus) est*, construction surtout représentée en v. latin, par ex. *opus est cauto, dicto, facto, parato, properato, scito* (Pl.), etc. « il est besoin de prendre garde, de dire, de faire, de préparer, de se hâter, de savoir, etc. », notamment Pl., *Ba.* 398 : *obui-gilatost opus* « il est besoin d'ouvrir l'œil ». Cicéron dit encore *properato opus est* (*Mi.* 49) et *opus est quaesito* (*Par.* 6, 46) ; cf. aussi Sal., *C.* 1, 6 : *opus est consulto et facto* ; 20, 10 : *opus est incepto*, etc. Une forme pronominale neutre est parfois adjointe qui devait être à l'origine un accusatif de relation : Cés., *B. G.* 1, 42, 5 : *si quid opus facto esset* « s'il était besoin d'agir en quelque chose, en cas de besoin » ; cf. Pl., *Am.* 628. Par suite du développement de la construction personnelle, ce pronom neutre était parfois donné comme sujet à la locution : Caton, *Agr.* 2, 6 : *quae opus sint locato, locentur* « que ce qui doit être mis en location soit loué ».

Hors de là, d'autres exemples d'emploi impersonnel se trouvent surtout au nominatif neutre : Cic., *Part.* 114 : *haec proprie attingunt eos ipsos qui arguuntur, ut telum, ut uestigium, ut cruor, ... ut responsum inconstanter, ut haesitatum, ut titubatum* « ce sont des choses qui atteignent directement l'accusé, par exemple, une arme, une trace de pas, une réponse peu sûre, de l'hésitation, du manque d'assurance ». De même : Vg., *G.* 3, 348 : *ante expectatum* « avant (le fait) d'être attendu » ; cf. Vel. Pat. 2, 123 : *expectato maturius* ; Liv. 1, 53, 1 : *ni degeneratum in aliis (rebus) huic quoque decori offecisset* « si le fait qu'il y eut tare sur les autres points », c.-à-d. « si les tares qui existaient ailleurs n'avaient fait oublier jusqu'à cette qualité ».

Ces faits, dont on rapprochera les ablatifs absolus du type *auspicato, sortito* (§ 127 b), montrent qu'il y avait une tendance ancienne à faire du participe en *-tus* l'équivalent d'un substantif verbal : le tour *ab Vrbe condita* n'en a été qu'un élargissement sous forme personnelle.

§ 293. B) Un participe à l'accusatif tient lieu d'un infinitif complé-

ment ou d'une **proposition complétive** dans les constructions suivantes :

a) Participe passé dépendant de *uolo* ou d'un verbe analogue : Pl., *Ci.* 299 : *te uolo monitum*, proprement « je te veux averti », c.-à-d. « je veux t'avertir, que tu sois averti » ; Cic., *Fi.* 4, 66 : *is qui patriam exstinctam cupit* « celui qui veut voir la ruine de sa patrie ». Avec *oportuit*, cet emploi du participe en *-tus* est très courant et peut être dû parfois, mais non toujours, à l'attraction du parfait : Tér., *Ad.* 214 : *adulescenti morem gestum oportuit* « il eût fallu se montrer complaisant pour le jeune homme » ; Cic., *Cat.* 1, 5 : *hoc quod iam pridem factum esse oportuit* « ce qu'il eût fallu faire (ou « avoir fait ») depuis longtemps ».

Également, seul au neutre impersonnel. Ainsi : Tér., *An.* 239 : *nonne prius communicatum oportuit?* « n'aurait-il pas fallu que la chose me fût communiquée auparavant? » ; Cic., *Fi.* 3, 57 : *liberis uolumus consultum... propter ipsos* « nous voulons qu'il soit veillé sur nos enfants pour eux-mêmes ».

L'introduction de *esse* transformait ces tournures en propositions infinitives : Pl., *Poc.* 1119 : *est qui illam conuentam esse uolt* « il y a quelqu'un qui désire lui parler » ; mais c'est une adaptation secondaire et factice.

b) Participe présent dépendant d'un verbe de perception, *audio*, *sentio*, *uideo* : Pl., *Cu.* 277-8 : *parasitum tuum || uideo currentem* « je vois ton parasite qui accourt » ; le participe passé n'était pas du reste inconnu : Tér., *Hau.* 426 : *sed ipsum foras egressum uideo*. Dans la prose classique, cette construction s'était étendue aux verbes *facere*, *ingere*, *inducere*, au sens de « représenter, mettre en scène » : Cic., *C. M.* 54 : *Homerus... Laertam... colentem agrum... facit* « Homère représente Laërte cultivant sa terre ».

On la retrouve transposée au passif auprès des verbes « annoncer, informer » : Cic., *Mi.* 67 : *omnia falsa atque insidiose ficta comperta sunt* « tout s'est révélé faux et perfidement inventé » ; Cés., *B. C.* 1, 62, 3 : *pons in Hiberno prope effectus nuntiabatur* « le pont sur l'Èbre était annoncé comme étant presque achevé » ; d'où, à l'ablatif absolu : *quo mortuo nun-*

tiato « à l'annonce de sa mort ». A l'actif, le même tour gagnait un verbe comme *cognoscere* : Nep. 22, 2, 1 : *multo aliter ac sperauerat rem publicam se habentem cognouit* « il vit que l'État se trouvait dans une situation toute autre qu'il n'avait pensé ». Sur le type : *sensit... delapsus*, voir plus bas, § 324 a.

A côté du tour *uidi cum currentem* existait du reste la proposition infinitive *uidi cum currere*. Théoriquement, le participe caractérisait l'action en voie d'accomplissement : « je l'ai vu qui courait » ; l'infinitif marquait la simple constatation du fait : « j'ai vu qu'il courait ». Mais l'infinitif est souvent employé là où l'on attendrait le participe : Tér., *He.* 352 : *uideo ipsum egredi*, en face de v. 807 : (*Bacchidem*) *excuntem uideo*. De même : Pl., *Ru.* 43 : *eam uidit ire... domum* « il la vit qui rentrait chez elle » ; Cic., *Cat.* 2, 5 : *quos uideo uolitare in foro* « que je vois se démener sur le forum » ; et c'est du reste l'infinitif qui, dans ce tour, a été généralisé (ou presque) en français. La répartition n'était pas plus stricte avec les verbes *facere*, *inducere*. Cicéron use de l'infinitif pour dépeindre un état : *Tu.* 4, 35 : *poetae impendere... saxum Tantalo faciunt* « les poètes représentent Tantale au pied d'un rocher suspendu sur lui » ; et il fait suivre les deux constructions sans différence appréciable : *Tu.* 5, 115 : *Polyphemum Homerus... cum ariete... colloquentem facit eiusque laudare fortunas* « Homère représente Polyphème causant avec un bélier et louant son état » ; cf. aussi Pline, *Nat.* 34, 59 : *fecit* (le peintre) *Libyn puerum tenentem tabellam..., item Apollinem serpentemque eius sagittis configi*. En réalité, les écrivains latins se servaient librement des deux tournures dont ils disposaient.

§ 294. C) Un participe soit en accord, soit à l'ablatif absolu, tient lieu d'une proposition circonstancielle.

Il exprime ainsi un rapport de temps : Cic., *R. Am.* 97 : *occisus est a cena rediens* ; Cés., *B. G.* 5, 23, 1 : *obsidibus acceptis, exercitum reducit ad mare* ; — de cause : Cic., *Cat.* 2, 5 : *illum exercitum... contemno, conlectum ex senibus desperatis* ; *N. D.* 2, 8 : *C. Flaminium Coelius, religione neglecta, cecidisse apud Trasumenum scribit* « pour avoir négligé les auspices » ; — d'opposition ou de concession : Cic., *de Or.* 2, 235 : *ut risum cupientes tenere nequeamus* « de sorte que nous ne pouvons retenir notre rire, même le désirant » (= *etsi cupimus*) ; Cés., *B. G.* 2, 12, 2 : *id (oppidum)... paucis defendentibus expugnare non potuit* « il ne put enlever cette place malgré le petit nombre des défenseurs » ; — de condition : Cic., *Diu.* 2, 121 : *quis est qui, totum diem*

iaculans, non aliquando colliniet? « quel est celui qui, lançant le javelot toute une journée, n'atteindrait pas une fois le but? », c.-à-d. « s'il lançait... »; *Fi.* 2, 117 : *maximas uirtutes omnes iacere necesse est, uoluptate dominante* « il est inévitable que les plus grandes vertus tombent dans le mépris, si le plaisir domine ».

A l'ablatif absolu, le participe en *-tus* employé seul comme impersonnel équivalait, lui aussi, à une proposition circonstancielle dans le type *auspicato* « après qu'on eut pris les auspices » (§ 127 b).

§ 295. Pour souligner le rapport logique exprimé par la tournure participiale, les conjonctions caractéristiques des propositions circonstancielles correspondantes s'y adjoignirent peu à peu à partir de l'époque classique. *Nisi* avec les tournures de sens conditionnel, *tamquam*, *quasi*, *sicut* si la nuance est d'une comparative conditionnelle, *statim* et *ubi* avec les constructions de sens temporel, *etsi* et *quamquam* avec celles de sens concessif furent les premières conjonctions à se rencontrer ainsi chez Cicéron et César : *Cic.*, *de Or.* 2, 180 : *non hercule mihi (istuc), nisi admonito, uenisset in mentem* « si je n'en avais été averti, je n'y aurais pas pensé » (= *nisi admonitus essem*); *Red. Sen.* 22 : *M. autem Calidius statim designatus... declarauit* « aussitôt désigné il montra... »; *Ver.* 5, 64 : *quasi praeda sibi aduecta... eos in hostium numero ducit* « comme si c'était du butin qui lui était amené... ». Avec valeur causale apparaissent : *quippe* (Lucr., Sal.), *utpote* (Hor., Liv.). Et l'emploi de ces particules se répand beaucoup à l'époque impériale : *quamuis* (Val. Max.); *quamlibet* (Vel. Pat.); *licet* (Ov.); *modo* « pourvu que », *exemplo*, *simul*, *non ante quam*, *uelut*, *perinde atque*, *haud secus quam* (Liv.); etc. Ainsi : *Liv.* 7, 39, 15 : *imperator exemplo adueniens appellatus* « salué imperator à son arrivée même » (= *ubi primum aduenit*); 1, 53, 5 : *uelut posito bello* « comme s'il avait renoncé à la guerre »; *Tac.*, *H.* 1, 72 : *quippe tot interfectis* « puisqu'il en avait fait périr tant d'autres »; *Suét.*, *Div. Iul.* 34, 4 : *(Caesar) quamquam obsidione Massiliae... retardante, breui tamen omnia subegit* « quoique retardé par le siège de Marseille... ».

Et en pareil cas avait proprement le sens de « étant donné, vu » : *Cic.*,

At. 2, 18, 3 : *me tuor, ut oppressis omnibus, non demisse* « vu la contrainte générale, je me considère comme étant sans bassesse ». Mais, comme le gr. ὥς, il servit plus spécialement à indiquer la cause subjective (= « dans la pensée que ») : *Cés., B. C.* 2, 13, 2 : *ut re confecta, omnes curam et diligentiam remittunt* « pensant que l'affaire était terminée, ils relâchent tous leur activité et leur zèle » ; cf. *Liv.* 1, 54, 7 ; *Tac., Agr.* 14, 5, etc. Cette valeur passait aussi chez les écrivains d'époque impériale à *utpote* : *Liv.* 2, 33, 8 : *clamor... turbavit Volscos utpote capta urbe* « les cris troublèrent les Volsques qui crurent la ville prise », également à *tanquam* et à *uelut* par effacement du sens comparatif : *Liv.* 36, 41, 1 : *Ephesi Antiochus securus... de bello Romano erat, tanquam non transituris in Asiam Romanis* « pensant que les Romains ne passeraient pas en Asie » ; 8, 3, 1 : *Latinos, uelut nihil iam non concedentibus Romanis, ferociores (hoc responsum) fecit* « cette réponse rendit les Latins plus arrogants à la pensée que les Romains leur concédaient tout ».

Adjectif verbal en « -ndus »

§ 296. De lui-même l'adjectif en *-ndus* exprimait simplement l'idée verbale ; et, indépendamment des emplois où il supplée comme tel le gérondif (§ 278), il garde cette valeur première dans quelques formes : *oriundus* « originaire de » ; *secundus* « qui suit, suivant » ; *uoluenda dies* (*Vg., Én.* 9, 7) « le jour qui tourne, le cours du temps » (= *quae uoluitur*) ; *Florae quae rebus florescendis praeest* (*Fast. Praen. C. I. L.*, I¹, 236, 28) ; etc.

Mais l'adjectif en *-ndus* avait pris à l'usage diverses fonctions particulières.

a) Il marquait l'obligation : *mihi colenda est uirtus* « il y a pratique de la vertu pour moi », c.-à-d. « il me faut pratiquer la vertu », le datif étant un datif de la personne intéressée (§ 94, a). Cette valeur s'était développée à partir de tours impliquant l'idée d'une action à accomplir : *utilis ad rem gerendam* ; *tempus rei gerendae* ; *tres uiri agris dandis adsignandis* ; etc., ou encore : *Cic., At.* 8, 3, 3 : *quae condicio non accipienda fuit potius quam relinquenda patria?* « quelle condition ne devait pas être acceptée plutôt que l'obligation de quitter la patrie? ». Sur l'emploi de *ab*, § 94.

Pour les verbes intransitifs, un adj. en *-ndus* ne peut en principe se

présenter ainsi qu'au neutre impersonnel : Pl., *Cu.* 486 : *linguae moderandum est mihi* « il me faut modérer ma langue ». Mais cette limitation n'était pas absolue ; certains avaient des adjectifs en *-ndus* avec sens passif d'obligation : *gloriandus* (Cic., *Tu.* 5, 49) « qu'il faut glorifier » ; *lactandus* (Sal., *J.* 14, 22) « dont il faut se réjouir » ; *paenitendus* (Cic., *At.* 7, 3, 6) « qu'on doit regretter » ; *pudendus* (Vg., *Én.* 11, 55) « dont il faut avoir honte, déshonorant ».

Au neutre impersonnel, l'adjectif en *-ndus* marquant l'obligation se rencontre parfois avec un accusatif complément, comme en grec l'adjectif en *-τέον* (τιμητέον τὴν ἀρετὴν) : Pl., *Tri.* 869 : *mi aduenienti hac noctu agitantumst uigilias* « à mon arrivée cette nuit, il me faut monter la garde ». Ce tour devait être antérieur à la construction personnelle : *mi... agitandae sunt uigiliae*. Il se retrouve chez Varron à plusieurs reprises : *R. R.* 1, 21 : *canes... paucos habendum* ; 1, 32, 2 : *serendum uiciam, lentem* ; 2, 2, 8 : *faciendum quoque saepta* ; chez Lucrèce (1, 111, etc.) ; il persiste dans la langue juridique (Digeste). Il ne paraît pas inconnu à Cicéron : *C. M.* 6 : *uiam quam nobis quoque ingrediendum sit* « une route qu'il nous faut prendre à nous aussi » (*Scarr.* 13 est à écarter).

§ 297. *b)* Auprès des verbes « donner, remettre, prendre, demander », *dare, tradere, (per-)mittere, concedere, sumere, suscipere, rogare*, etc., l'adjectif en *-ndus* employé comme attribut de l'accusatif d'objet retirait du tour une valeur d'intention ou de fin : type *dare alicui pucros educandos* « donner ses enfants à élever à qqn » ; Nep. 18, 13, 4 : *Antigonus Eumenem mortuum propinquis eius sepeliendum tradidit* « remit le corps d'Eumène à ses proches pour le faire ensevelir » ; Cés., *B. G.* 1, 13, 1 : *pontem in Arare faciendum curat* « il fait établir un pont » ; d'où la locution *faciendum habeo* attestée depuis Tér., *Ph.* 364-5 : *agrum de nostro patre || colendum habebat* « il tenait de notre père une propriété à cultiver », rare chez Cicéron, mais plus fréquente ensuite : Sén., *Contr.* 10, 2, 4 : *pugnandum habebam... patri* « j'avais à combattre pour mon père ». L'idée d'intention qui se dégageait de ces tournures s'attacha du reste à l'adjectif en *-ndus* lui-même : Liv., *praef.* 6 : *ante conditam condendam Urbem* « avant que la Ville fût fondée ou qu'on eût l'intention de la fonder ».

A l'adjectif en *-ndus* dans cette fonction, les poètes substituaient parfois par recherche l'infinitif : Hor., *Od.* 1, 26, 1-3 : *tristitiam et metus || tra-*

dam... || *portare uentis* « tristesse et craintes, je les donnerai à emporter aux vents », et même : Vg., *Én.* 5, 571-2 : (*equus*) *quem candida Dido* || *esse sui dederat monumentum...* *amoris* « (cheval) que la blanche Didon lui avait donné en souvenir de son amour » (= *ut esset m.*) ; sans doute est-ce un hellénisme, mais préparé par le type *de bibere* (§ 275).

c) Par affaiblissement, l'adjectif en *-ndus* de plusieurs verbes marquait une simple idée de possibilité comme l'adjectif en *-bilis* : *amandus* (= *amabilis*) « aimable » ; *horrendus* (= *horribilis*) « effroyable » ; *miserandus* « pitoyable » ; *contemnendus*, *spernendus* « méprisable » ; plus tard, *adorandus*, *exsecrandus*, *uenerandus*, etc. Avec cette valeur, il se rencontre surtout comme épithète : Cic., *Ph.* 2, 15 : *o impudentiam... non ferendam!* « impudence intolérable ! » ; *At.* 1, 3, 3 : *mirandum in modum* ; — parfois, cependant, en fonction de prédicat : Cés., *B. G.* 5, 28, 1 : *uix erat credendum* « il n'était guère croyable » ; Cic., *Fa.* 9, 15, 1 : *tu ipse tam amandus es* ; *At.* 3, 23, 4 : *ut haec mea diligentia miserabilis tibi, aliis irridenda uideatur*.

d) Enfin, l'adjectif en *-ndus* en était arrivé à ne plus marquer que l'avenir. Le passage à cet emploi est sensible dans une phrase comme : Liv. 21, 21, 8 : *inter labores aut iam exhaustos aut mox exhaustiendos* « au milieu de fatigues déjà supportées ou à supporter bientôt ». Toutefois, c'est seulement à partir du III^e-IV^e siècle ap. J.-C. que l'adjectif en *-ndus* s'établit pleinement dans le rôle de **participe futur passif** : Eutr. 4, 5 : *Hannibal, cum tradendus Romanis esset, uenenum bibit* « comme Hannibal allait être livré aux Romains... » ; Amm. Marc. 20, 8, 20 : *praesagiens concitandos motus* « prévoyant que du trouble allait être provoqué » ; Vulg., *Gen.* 18, 18 : *et benedicendae sint in illo omnes nationes terrae*, en face de 26, 4 : *et benedicentur in semine tuo omnes gentes terrae* (LXX, ἐνευλογηθήσονται, dans les deux passages). Également : *Hist. Aug.* ; Grég. T., cf. § 825 b. Souvent alors, il est construit avec *ab* : Spart., *Hadr.* 3, 10 : *comperit adoptandum se a Traiano esse* « qu'il allait être adopté par Trajan ».

TROISIÈME PARTIE

SUBORDINATION

ET COORDINATION

Remarques préliminaires

§ 298. L'étude de la phrase complexe comprend celle de la coordination par laquelle des propositions indépendantes sont reliées extérieurement entre elles, tout en restant sur le même plan, et, d'autre part, celle de la subordination qui place des propositions dites subordonnées sous la dépendance d'une principale. La syntaxe de **subordination** représente un état de la langue relativement récent, instituant, entre des propositions à l'origine autonomes, des rapports comparables à ceux qui se sont établis dans la syntaxe du nom au détriment de la construction appositionnelle.

Le latin laisse entrevoir encore dans certains tours l'ancienne autonomie des propositions : des constructions comme *caue cadas* « prends garde de tomber », *uolo facias* « je veux que tu fasses » signifiaient proprement « prends garde, tu pourrais tomber », « fais-le, je le veux ». Les subjonctifs *cadas*, *facias* se justifiaient par eux-mêmes comme marquant la possibilité ou la volonté, et ils étaient simplement juxtaposés. De cet état, qui est celui de la *parataxe* (gr. παρατάσσειν « placer auprès »), il subsiste des traces dans des formules ; et la langue parlée ne s'en est jamais entièrement départie.

§ 299. La subordination a été soulignée par des conjonctions appropriées qui sont d'anciennes particules ou adverbess. Dans *faciam ne ueniat*, c'est la négation *nē* qui est devenue conjonction subordonnante. Dans le tour positif correspondant *faciam ut ueniat*, la conjonction *ut* a commencé par être une particule indéfinie, analogue au gr. ὥς ou (ὅ)πως (§ 301). La conjonction *si* a une origine semblable (§ 369).

Le mode employé après les conjonctions dépendait en grande partie du sens. L'indicatif exprime le réel actualisé : *quia dicit* « parce qu'il dit », *ubi dixit* « lorsqu'il eut dit ». Le subjonctif subordonné est plus complexe. Souvent il se justifie en tant que mode du non-réel. On lui reconnaît ainsi la notion de volonté dans les propositions finales et les relatives correspondantes (*id tibi do ut memor sis, misit qui rem Caesari nuntiarent*), dans les complétives de verbes d'effort : *rogo ut ueniat, effeci ut ueniret*, sans doute aussi dans celles des verbes de crainte : *timeo ne ueniat*. On reconnaît les notions de possibilité, de virtualité, d'éventualité dans les propositions hypothétiques (*si* ou *qui ueniat*), après *ante quam, prius quam, dum, potius quam*, etc., et en divers tours : *nemo est qui dicat, nihil habeo quod dem* « je n'ai rien à donner (que je puisse donner) », *quod sciam* « autant que je sache (que je puisse savoir) » — la traduction par l'auxiliaire fr. « pouvoir » n'étant souvent qu'un moyen de fixer la nuance modale. A partir de l'éventualité, un glissement se produit parfois vers l'indéterminé ou le général : *qui faciat* « celui qui vient à faire, qui fait (en général) ».

Mais il arrive également au subjonctif subordonné de s'employer pour des faits réels : c'est du réel non-actualisé. Le fait est réel ; mais il n'est pas envisagé en tant que tel et pour lui-même dans son entière actualisation. Ancien et courant est à cet égard le subjonctif du discours indirect qui rapporte l'énoncé à un tiers. Mais beaucoup d'autres emplois existaient dans le même sens ou se sont développés avec la langue classique : *cum historicum, cum causal, cum adversatif* ou *concessif*, relatives causales et adversatives, propositions consécutives (*puer ita cecidit ut crus fregerit*), interrogation indirecte, etc. Ce subjonctif dit de subordination indique plus précisément que la considération d'un rapport, l'appartenance à un ensemble de pensée, voire une simple insistance de l'auteur conduisent à énoncer le fait sans l'actualiser en lui-même. Utilisation souvent ténue et poussée à l'extrême par un écrivain féru d'analyse comme Cicéron, mais non étrangère aux possibilités du mode.

Un subjonctif de subordination purement substitué à l'indicatif s'est surtout manifesté à l'époque impériale, où son emploi devient presque automatique après diverses conjonctions : *cum*, *etsi*, *priusquam*, *quamquam*, etc. Et aux grammairiens il apparaît comme un outil grammatical : c'est le « mode qui unit » (*subiunctivus, coniunctivus*), voire « qui s'ajoute » (*adiunctivus*) sans exprimer de sens : *ideo... quod per se non exprimat sensum* (Dionèse, *G. L. K.*, I, p. 340, 24). Cette évolution n'empêche pas, du reste, que certaines conjonctions, surtout *quando*, *quia*, *ubi*, restent attachées à l'indicatif.

§ 300. Pour la clarté de l'exposé, nous maintiendrons la distinction traditionnelle des propositions subordonnées en :

1) **propositions complétives** étroitement rattachées à la principale et dont elles forment le complément d'objet indispensable au sens : *rogo ut veniat* ; *dico eum venisse* ; etc. Elles comprennent : les propositions introduites par *quod* (*quia*) « ce fait que » ; celles qui le sont par *ut*, *nē*, *quin*, *quominus* + subjonctif ; l'interrogation indirecte ; la proposition infinitive ;

2) **propositions relatives** ;

3) **propositions circonstancielles** : finales, consécutives, causales, concessives, temporelles, conditionnelles, comparatives.

§ 301. **Principales conjonctions.** — Beaucoup sont des formes figées du relatif : *quod*, *quo(minus)*, ou de l'interrogatif / indéfini : *quia* (accus. pl. n.), *quin* (abl. sg. + *nē*), — ou des formes reposant sur l'un ou l'autre de ces thèmes : *quom*, *quando*, *ubi*, *ut* (*uti*). D'autres sont des adverbes devenus conjonctions à date récente : *prius(quam)*, *ante(quam)*, *simul(ac)*, etc. Il y a même des formes verbales : *licet*, (*quam*)*vis*.

Trois de ces conjonctions étaient particulièrement usitées :

cum (anciennement *quom*) à la fois temporel « au moment où », causal « du moment que », concessif « bien que » ; avec un sens mixte, temporel et adversatif « alors que », temporel et causal « comme ».

ut (forme renforcée *uti*) a d'abord été une particule indéterminée signifiant « de quelque manière », par ex. Tér., *An.* 277 : *sed uim ut queas ferre!* « puisses-tu de quelque manière supporter la contrainte ! », c.-à-d. « y parviendras-tu ? » ; Cic., *Tu.* 1, 49 : *quod ut ita sit* « quand même il en serait

ainsi », m. à m. « la chose serait-elle ainsi en quelque façon ». L'*ut* avait deux séries d'emplois : les uns avec l'indicatif au sens de « dans la mesure où, de même que, selon que » et, par extension, « dès que (temporel) » ; les autres avec le subjonctif : « que (complétif), pour que (final), de sorte que (consécutif) ». Toutefois, ceux du premier groupe sont en régression ; *ut* tend à devenir une conjonction essentiellement « subjonctive » ;

quod « ce fait que » (complétif) et « parce que » (causal) eut une importance croissante. En v. latin, il est déjà substitué à *quom* : Pl., *Am.* 302 : *iam diu est quod...* « il y a déjà longtemps que... ». Et plus tard, il devient une conjonction universelle, tenant lieu de *quam* : *postquod*, *antequod* (= *postquam*, *antequam*) ; de *quantum*, cf. C. E. 991, 1 : *uixi quod uolui* ; de *ut* final, consécutif, ou comparatif ; de *nē* après les verbes de crainte : *uereor quod* (Salv., *Gub.* 5, 7), *non debetis timere quod* (Hier., *in Matth.* 10, 29) ; de *quin* ou *quominus*, après *dubitare*, *prohibere*, etc. : *haud dubium est quod* (Juvenc. 2, 180) ; du relatif avec accord : *Peregr. Aeth.* 2. 2 : *his diebus quod sanctus Moyses ascendit in montem* « les jours où... » ; ce qui annonce les multiples emplois du fr. « que », précisément issu de *quod*. Voir J.-B. Hofmann, p. 722 sqq. ; D. Norberg, *Synt. Forsch.*, p. 232 sqq.

quia, neutre pluriel de l'interrogatif, a pu acquérir sa fonction « causale » à partir de tours comme : *discrucior animi. — quia? — abundum est* « je suis dans l'angoisse. — pourquoi? — Il me faut partir ». Même glissement de sens pour *quare?* « pour quelle raison? », qui aboutit au fr. « car ».

Sur l'utilisation de *nē* comme conjonction et ses combinaisons avec *ut* (*ut ne*, *ne...* et *ut...*, etc.), cf. J. André, *R. É. L.*, 35 [1957], p. 164 sq.

CHAPITRE PREMIER

PROPOSITIONS COMPLÉTIVES

Complétives introduites par « quod (quia) » « le fait que »

§ 302. *Quod* (nom.-accus. neut. du relatif), fixé comme conjonction au sens de « le fait que », introduit des propositions complétives qui indiquent ou rappellent une chose ou une circonstance **effectivement réalisée** et qui — sauf raison particulière de sens ou de construction — sont par suite à l'indicatif. Elles avaient une certaine latitude d'emploi. On les trouve comme sujet d'un verbe quelconque : Nep. 18, 1, 2 : *multum ei detraxit... quod alienae erat civitatis* « le fait qu'il était d'une cité étrangère lui fit beaucoup de tort » ; et en pareil cas *quod* reste encore très proche du relatif, puisqu'il ne lui manque que d'être en corrélation avec un pronom neutre comme dans Cic., *Of.* 3, 111 : *unum illud est admiratione dignum quod captivos retinendos censuit*.

Parfois, il conserve la valeur d'un accusatif de relation, la proposition qu'il introduit restant comme en suspens : Cic., *Mu.* 5 : *nam quod legem de ambitu tuli, certe ita tuli ut...* « en ce qui concerne le fait que j'ai présenté un projet de loi sur la brigue... », c.-à-d. « quant à mon projet de loi sur la brigue, je l'ai présenté dans des conditions telles que... ». Également, avec un subjonctif éventuel, surtout dans la vieille langue : Pl., *Au.* 91 : *quod quispiam ignem quaerat, exstingui uolo* « quant au fait que quelqu'un pourrait venir demander du feu, je veux qu'on l'éteigne », c.-à-d. « si qqn vient à demander du feu, je veux... » ; cf. Pl., *Mi.* 162-3.

§ 303. Mais d'ordinaire *quod* complétif apparaît dans certains tours particuliers :

avec les verbes « ajouter, omettre, laisser de côté » : *adde quod* « ajoute que » ; *accedit quod* « il s'ajoute que » ; *praetereo quod* (Cic., *Cl.* 188) « je passe le fait que » ; *mitto quod* (Cic., *Prou. Cons.* 3) « j'omets le fait que » ;

avec les impersonnels d'événement, accompagnés d'un adverbe ou d'une détermination équivalente : *bene, male, incommode accidit, euenit, fit quod* : Cic., *At.* 1, 17, 2 : *accidit perincommode quod eum nusquam uidisti* « il est très malheureux que tu ne l'aies vu nulle part » ; *Tu.* 1, 97 : *magna me spes tenet bene mihi euenire quod mittar ad mortem* « j'ai grand espoir que c'est pour moi un bonheur d'être envoyé à la mort » (subjonctif du discours indirect).

avec *facio* accompagné d'un adverbe : *bene, male, amice facis quod...* : Cic., *Q. fr.* 2, 14 (13), 2 : *facis tu quidem fraterne quod me hortaris* « tu agis vraiment en bon frère en m'exhortant », m. à m. « tu agis fraternellement en ce que tu m'exhortes » ; parfois, d'ailleurs, avec *ut* : Cic., *Fa.* 1, 7, 1 : *facio libenter ut... conloquar* « il m'est bien agréable de causer ». De même : Cic., *At.* 16, 15, 1 : *noli putare pigritia me facere quod non mea manu scribam* « ne va pas croire que c'est par paresse que je ne t'écris pas de ma propre main » (subj. du disc. ind.).

pour développer un pronom neutre ou un substantif : Pl., *Mo.* 69 : *quid est quod tu me nunc optuere?* « qu'as-tu à me regarder maintenant? » ; Cic., *N. D.* 2, 131 : *illa quanta (est) benignitas naturae quod tam multa..., tam uaria... gignit* « ... cette bienveillance de la nature qui consiste en ce que... » ; *quid quod...?* « et que dire de ce que...? » (formule de transition). Ce *quod* se laisse difficilement analyser ; cf. le français familier : « qu'est-ce que tu me regardes? » (= *cur*, § 37).

dans les locutions *nisi quod* « si ce n'est (le fait) que » ; *praeterquam quod* « excepté (le fait) que » ; *tantum quod* qui avait deux sens : a) « si ce n'est que » (restrictif), comme *nisi quod*, cf. Cic., *Ver.* 1, 116 ; — b) plus souvent « à peine, justement », avec valeur temporelle (= *nix*) : Cic., *Fa.* 7, 23, 1 : *tantum quod ex Arpinati ueneram cum...* « j'étais à

peine venue de ma propriété d'Arpinum que... » ; c'était proprement une phrase nominale : « il y avait seulement ce fait que » (*tantum erat quod*) ; cf. aussi Suét., *Vesp.* 5, 8 : *dentem... tantum quod exemptum* « une dent qui venait d'être arrachée » (sans verbe).

Notes. — 1) Le tour *bene* (*male*, etc.) *accidit quod* apporte un jugement sur un fait qui survient ; *accidit ut* l'énonce simplement, tout en se rencontrant parfois lui aussi avec une détermination adverbiale : Cés., *B. G.* 6, 30, 2 : *magno accidit casu ut...* « par grand hasard il arriva que... ». D'autre part, *accidit ut* existe à côté de *accidit quod*, peut-être en insistant sur l'idée de circonstance accidentelle par influence de *accidit ut* : Cic., *C. M.* 16 : *ad Appii Claudii senectulem accedebat etiam ut caecus esset* « à la vieillesse d'Appius Claudius s'ajoutait cette circonstance qu'il était aveugle », en face de *At.* 13, 21, 7 : *accidit enim quod patrem... plus etiam... amo* ; cf. Cés., *B. G.* 3, 13, 9.

2) Dans la vieille langue, *quom* et *quod* n'étaient pas toujours différenciés. On a vu *quod* substitué à *quom* (§ 301) ; mais *quom* s'employait aussi à la place de *quod* complétif : Pl., *Am.* 642-3 : *hoc me beat || ... quom perduellis uicit* « ceci me rend heureuse qu'il ait vaincu les ennemis » ; *Poe.* 589 : *bene et benigne facitis quom ero amanti operam datis* « vous nous rendez un grand et signalé service en aidant mon maître amoureux ».

De son côté, *quia* alternait avec *quod* comme conjonction complétive : Pl., *Au.* 418 : *istud male factum arbitror quia non latus fodi* « j'estime cela mal fait que je ne t'aie pas percé le flanc », c.-à-d. « j'ai eu tort de ne pas... » ; *Tri.* 394-6 : *hoc unum consolatur me... quia... nugas agit* « cela seul me console, à savoir qu'il perd sa peine ». Cf. aussi *nisi quia* « si ce n'est que » (Pl., *Ru.* 1025). Les prosateurs classiques, au contraire, tendaient à limiter *quia* au sens causal de « parce que ».

§ 304. Extension de la complétive avec « quod (quia) ». — Ce type de proposition, qui laissait le verbe à une forme personnelle claire, était appelé à s'étendre. Aussi s'est-il employé concurremment avec la proposition infinitive auprès des verbes de sentiment comme *doleo*, *gaudeo*, *angor*, *miror*, *indignor*, *glorior*, *queror*, etc., par ex. *miror quod*, Cic., *At.* 14, 18, 3, en face de *miror* -|- prop. inf. (Cic., *Pomp.* 39) ; également (*me*) *paenitet quod*, Cic., *At.* 7, 3, 6. Il était, d'autre part, usuel après les verbes « se fâcher, louer, féliciter, blâmer, remercier, reprocher, accuser » : *irascor*, *suscensco*, *laudo*, *gratulor*, *gratias ago*, *obicio*, *reprehendo*, *vituperor*, *accuso*, etc., la proposition infinitive dans ce groupe étant rare ou d'extension secondaire. La complétive propre-

ment dite (je me réjouis [de ce] que) était alors proche de la causale (je me réjouis parce que).

Pour le *modo*, il y avait alternance entre l'indicatif et le subjonctif, celui-ci étant amené par le style indirect : Cic., *Of.* 2, 76 : *laudat Africanum Panactius quod fuerit abstiniens* « Panétius loue l'Africain de son désintéressement » (pensée rapportée d'un tiers, et non de l'auteur), en face de Cic., *At.* 3, 3 : *utinam illum diem uideam cum tibi agam gratias quod me uiuere coegisti!* « puissé-je voir ce jour où je te rendrai grâce de m'avoir contraint à vivre ! » (fait énoncé par l'auteur). Cf. de même : Cic., *Of.* 2, 60 : *Phalereus Demetrius... Periclem uituperat quod tantam pecuniam... coniecerit*, en face de *Leg.* 3, 1 : *gaudeo quod te interpellauit*.

En ce qui concerne la conjonction, c'est *quod* qui tendait ici encore à être généralisé. Mais, en v. latin, *quia* était plus fréquent que lui : Pl., *Au.* 105 : *discrucior animi quia ab domo abeundumst mihi* ; également, *doleo quia* (Pl., *St.* 34) ; et il apparaît encore à l'époque classique : *laudo quia* (Cic., *At.* 9, 9, 1), *reprehendo quia* (*ibid.* 2, 16, 3) ; etc. *Cum* aussi a laissé des traces : Pl., *Ép.* 711 : *quom tu es liber gaudeo* « je me réjouis de te voir libre », même encore chez Cicéron : *Mi.* 99 : *te... cum isto animo es satis laudare non possum* « je ne peux te louer assez d'être dans les dispositions où tu es » (passage de conversation), en particulier dans les formules de remerciements ou de félicitations : *gratulor, gratias ago cum...* : Cic., *Fa.* 9, 14, 3 ; 13, 24, 2 ; Sal., *J.* 102, 5. *Cum* dans ces tournures est toujours construit avec l'indicatif ; avec *quia*, le subjonctif, quoique rare, n'est pas inconnu : Pl., *Ci.* 101-2 : *mea mater iratast mihi || quia non redierim* ; cf. Cic., *Sul.* 50. *Cur* apparaît parfois : Cic., *At.* 3, 13, 2 : *me saepe accusas cur hunc meum casum tam grauiter feram* « tu me reproches souvent de... », proprement « en me demandant pourquoi... » ; *Ver.* 3, 16 : *illud et reprehendo et accuso cur... feceris* ; Hor., *Ep.* 1, 8, 9-10 : *irascar amicis || cur... properent* « de ce qu'ils s'empressent » ; cf. Tac., *A.* 15, 60. Également, *quare* : Mart. 4, 39, 10.

Enfin, *si* se rencontrait parfois comme conjonction complétive auprès des verbes de sentiment : *miror si* (§ 879).

§ 805. Tour « dico » ou « scio quod (quia) ». — Par un développement qui resta longtemps étranger à la langue littéraire, la complétive avec *quod* (*quia*) gagna les verbes déclaratifs « dire, savoir, etc. », supplantant après eux la proposition infinitive en français. Cet emploi était préparé

par les locutions *adde quod*, *practerco quod*, et aussi par le type *miror quod*. En outre, il arrivait à *quod* complétif de se trouver auprès d'un verbe *dicendi* ou *sciendi* par l'intermédiaire d'une forme neutre à laquelle il était rattaché : Cés., *B. C.* 1, 23, 3 : *pauca apud eos loquitur quod sibi... gratia relata non sit* « il leur parle en quelques mots, disant qu'on ne lui a pas été reconnaissant » (*pauca... quod*) ; Liv. 38, 49, 10 : *quod... acies... circumuenerunt (hostem), quod multa milia ipso die... ceciderunt et ceperunt, hoc, si ipsi tacuerint, uos scituros... non credunt?* « que les troupes en ligne aient enveloppé l'ennemi, qu'elles aient taillé en pièces et fait prisonniers plusieurs milliers d'hommes, ceci, même s'ils l'ont tu, ne pensent-ils pas que vous le saurez? » (*quod... hoc*).

Mais le premier exemple net de *quod* dépendant directement du verbe « dire, savoir, etc. » — si l'on met à part le passage discuté et peu sûr de Pl., *As.* 52 — est : *B. Hisp.* 36, 1 : *legati Carteienses renuntiauerunt quod Pompeium in potestate haberent* « les envoyés des gens de Cartéia annoncèrent qu'ils avaient Pompée en leur pouvoir ». Cette construction appartenait au latin vulgaire. Pétrone la met dans la bouche d'affranchis ou de petites gens, soit avec *quod* : 71, 9 : *scis quod epulum dedi* « tu sais que j'ai donné un repas » ; 131, 7 : *uides quod aliis leporem excitavi* « tu vois que j'ai levé un lièvre pour d'autres », soit avec *quia* : 45, 10 : *subolfacio quia epulum daturus est* « je flaire qu'il va donner un repas » ; 46, 4 : *dixi quia mustella comedit* « je (lui) ai dit que la belette avait mangé (les chardonnerets) ». Le gr. λέγω ὅτι exerça une influence déterminante dans la langue des traducteurs, notamment dans celle des chrétiens : Vulg., *Joh.* 9, 20 : *scimus quia hic est filius noster* (gr. οἶδαμεν ὅτι). Et, sous l'influence des traductions de la Bible, le type *dico* ou *scio quod* (*quia*) pénétra dans les textes littéraires eux-mêmes. L'analogie du gr. διότι, substitué à ὅτι (= λέγω διότι), appuyait *quia* dans cet emploi ; elle entraînait également *quoniam* dans le tour plus rare *dico quoniam*, *Peregr. Aeth.* 46, 4. On trouve aussi : *dico eo quod*, *ibid.* 8, 2. Voir P. Perrochat, *Recherches sur... l'infinitif subordonné...*, p. 132 sqq.

Propositions complétives introduites par « ut (nē, ut nē) »

§ 306. Parmi les complétives introduites par *ut* + subj., deux groupes sont à distinguer. Les unes, dites *inales*, désignent l'action voulue, désirée, attendue, possible : *rogo ut ueniat* ; le subjonctif y

garde sa valeur propre. Les autres, dites consécutives, indiquent un fait, un événement qui se produit : *accidit ut*, *fit ut*, le subjonctif perdant sa valeur modale.

§ 307. Complétives finales avec « ut ». — A l'époque historique, l'emploi de la conjonction *ut* y est devenu courant. Toutefois, le subjonctif seul, reste de la parataxe primitive, a laissé d'assez nombreuses traces :

avec les verbes auxiliaires *uolo* (*uelim*), *licet*, *oportet*, *necesse est*, etc. : Tér., *An.* 418 : *hodie uxorem ducas, ut dixi, uolo* « je veux qu'aujourd'hui tu te maries, comme je l'ai dit » ; Cic., *At.* 8, 12, 6 : *uolo etiam exquiras* « je veux aussi que tu recherches » ; *Fa.* 7, 13, 2 : *ad me... scribas uelim* ; Caton, *Agr.* 14, 1 : *faber haec faciat oportet* ; Cic., *Rep.* 6, 25 : *te oportet... ipsa uirtus trahat* ; R. Am. 31 : *licet omnes in me terrores... impendeant* ; *Fi.* 2, 118 : *intercludat necesse est* ; parfois, *opus est*, etc. *Ut* s'est introduit, mais il reste rare, par ex. *uolo ut*, Pl., *Ba.* 77 ; Cic., *Val.* 17, etc. ; *necesse est ut*, Tér., *En.* 969 ; Colum., Sén., Quint., Gell., *Hist. Aug.* ; etc. ; chez Cicéron, presque tous les exemples de *necesse est ut* sont annoncés par *hoc*, *ita*, *illud*, sauf *Imm.* 2, 172 : *ut cibo utantur non necesse est*, où il y a inversion. *Licet ut* et *oportet ut* ne sont attestés qu'à basse époque ; *opus est ut*, Pl., Tac. ;

avec l'impératif *fac* : Cic., *Fa.* 7, 16, 3 : *quid agatis... fac plane sciam* ; Pl., *Ba.* 754 : *facite catiis*, et aussi avec les subjonctifs et optatifs archaïques *faxo* / *faxim*, mais non avec les autres formes de *facio*. *Fac*, comme *caue* (§ 251 II B), est devenu une sorte de conjonction subordonnante ; cf., cependant, *fac ut*, Pl., *Am.* 978 ; Cic., *Q. fr.* 2, 1, 3. Également, après l'impératif *sine* : Pl., *Cas.* 206 : *sine amet* ; Tér., *An.* 901 : *sine te hoc exorem* ; Liv. 8, 38, 13 : *sine... praepediant* ;

dans diverses expressions de la langue parlée : Cic., *At.* 3, 1 : *te oro des operam* ; *Fa.* 13, 34 : *magnaque opere abs te peto cures* ; Cat. 2, 20 : *eos hoc monco, desinant furere* ; Pétrone 58, 2 : *curabo iam tibi Iouis (nomin.) iratus sit* « je ferai en sorte que Jupiter soit irrité contre toi » ; — de la langue administrative, militaire ou historique : Cés., *B. G.* 3, 11, 2 : *huic mandat... Belgas adeat* « il le charge d'aller chez les Belges » ; 4, 21, 8 : *huic imperat, quas possit, adeat ciuitates* ; Sal., *C.* 29, 2 : *senatus decreuit darent operam consules ne...* (Cés., *B. C.* 1, 7, 5). De même, avec *scribere* « envoyer l'ordre de », Cés., *B. G.* 5, 46, 4 ; *admonere*, *ibid.* 5, 49, 2 ; *hortari*, Cés., *B. C.* 1, 21, 4 ; *suadere*, Nep. 9, 4, 1 ; *postulare*, Liv. 22, 53, 12 : *iures postulo* (formule) ; avec *censeo* (souvent), *edico*, *operam do*, *praecepicio*, etc. Par-

fois, pour la commodité du style : Sal., C. 45, 1 : *cetera uti facto opus sit ita agant permittit* (déjà *ut* dans le contexte).

Dans le tour négatif, la particule *nē* servit à elle seule de conjonction : *rogo ne ueniat*. Mais elle se trouve aussi combinée avec *ut* sous la forme *ut nē*, qui est plus rare et marque d'ordinaire une insistance : Cic., *Fa.* 10, 14, 2 : *in illam igitur curam incumbere ut ne quae scintilla taeterrimi belli relinquatur* « donne-toi donc à la tâche de faire qu'il ne reste pas la moindre étincelle d'une guerre aussi odieuse ».

Un équivalent de *ut* complétif était en v. latin l'ablatif adverbial *qui*, proprement « par suite de quoi » : Tér., *An.* 334-5 : *efficite qui detur tibi* ; || *ego id agam mihi qui ne detur* « faites en sorte qu'elle te soit donnée ; moi, je vais travailler à ce qu'elle ne me soit pas donnée ». Cf. aussi la forme négative *quin*, de *qui* + *nē* (§ 313).

§ 308. Les complétives finales avec *ut/nē* étaient beaucoup plus répandues que les propositions correspondantes du grec avec *ὥς*, *ὥς μή*. Elles se rencontrent avec de nombreux verbes indiquant une manifestation de la volonté ou de l'activité. Souvent elles concurrençaient auprès d'eux la construction infinitive : *rus ut irem... constitueram* (Pl., *Ps.* 549) « j'avais décidé d'aller à la campagne » équivaut à *rus ire constitueram* :

« demander, prier de » *oro, peto, rogo, precor, obsecro, flagito, postulo, posco ut* ;

« exhorter à, conseiller de, persuader de, inciter à » *(ad)hortor, (ad)mo-neo, (per-)suadeo, incito, impello ut* ; « souhaiter » *opto ut* ;

« ordonner, enjoindre de » *edico, impero, denuntio, praescribo, praecipio, mando ut*, etc. Avec *iubeo*, c'est la proposition infinitive qui est usuelle et classique : *iubeo aliquem facere*. Cependant, *iubeo ut* — comme *impero ut* — existe, et cela dès le v. latin : Pl., *Am.* 205 : *Telobois iubet sententiam ut dicant suam* « il leur ordonne (à ses envoyés) de faire connaître sa décision aux Téléboens ». Cette construction devait appartenir au style officiel, comme le montre la formule *uelitis iubeatis ut* « veuillez et ordonnez que », Cic., *Pis.* 72 ; cf. aussi Liv. 28, 36, 1 : *senatum iubere ut classem traiceret*. Toutefois, avec un datif complément, *iubeo ut* est très rare : Tac., *A.* 13, 40 : *quibus iusserat ut... resisterent* (pour l'inf. v. § 77). *Iubeo ne* : Hirt., *B. G.* 8, 52, 5 ; *Hist. Aug.* ;

« écrire de » *scribo ut* ; « dire de » *dico ut*, langage familier ; Tér., *Hau.* 340 : *dicam ut reuertantur domum* « je leur dirai de revenir à la maison », cf. Cic., *Fa.* 12, 17, 2 ; « interdire de » *interdico nē* ou *ut nē* ; mais *interdico ut* « enjoindre expressément de », Cic., *Rep.* 1, 61.

« contraindre, forcer » *cogo, subigo ut*, et, par raccourci d'expression, *ratio cogit ut* « le raisonnement force à admettre que » (Cic., *Fi.* 3, 42) ; *adducor ut* « être amené à » (Cic., *Cat.* 1, 5), et parfois « se laisser gagner à l'idée que » (Cic., *Fi.* 1, 14) ;

« concéder, permettre, laisser » *concedo, permitto ut* ; *sino ut* (pré- et post-class.) ; *patior ut*, class. surtout dans le tour négatif *non patior ut* (à côté de *patior* + prop. inf.) ;

« décider que » *constituo, decerno, statuo ut* ; *placet mihi (senatui) ut* « je décide, le Sénat décide que » ; surtout si le verbe subordonné a un sujet différent : Cés., *B. G.* 7, 21, 2 : *statuunt ut decem milia hominum... mittantur* ; si c'est le même sujet, l'infinitif semble préféré : *statuo facere* (plutôt que *ut faciam*), sans qu'il y ait en cela rien d'absolu, cf. ci-dessus l'exemple de Pl., *Ps.* 549 ; *censeo ut* « je suis d'avis de » ; « avoir l'intention de, former le projet de » *cogito, animum induco, constitutum mihi est ut* ; toutefois, l'infinitif est fréquent ;

« s'efforcer de » *laboro, contendo, enitor ut* (mais *conor* + inf. seulement). Avec *studeo, ago, specto* « je m'applique, je vise à », la langue littéraire annonce habituellement *ut* par un corrélatif : *id studeo, id ago, id specto ut*. Mais *studeo ut* existe : Caton, *Agr.* 5, 8 ; Tér., *Ad.* 868, à côté de *studeo* suivi d'un infinitif complément (avec ou sans sujet) ; parfois, *cupio ut* ;

« avoir soin de, veiller à » *curo, prospicio, (pro)video ut* ; *caueo ut* « prendre ses précautions pour que, stipuler que » (Cic., *Pis.* 28 ; *Leg.* 2, 51) ;

« faire en sorte que » *facio, efficio ut* ; « obtenir que » *impetro ut, adipiscor ut* ; « mériter que » *merceo (mercor) ut*, et, par analogie, *dignus ut* (pré- et postclass.), au lieu de *dignus qui* + subj. ;

expressions impersonnelles ou locutions : *conuenit mihi cum aliquo ut* « je suis convenu avec qqn de » ; *satis est ut* « il suffit de » ; *interest (refert) ut* « il importe de ou que » ; rares, toutefois, ou non classiques sont *opus est ut, licet ut, oportet ut* (§ 807) ; — *restat ut, reliquum est ut* « il reste à (faire) » ; *aequum est ut* « il est juste que » ; *consentaneum est ut* « il est convenable que » ; — *locus est ut* (Cic., *R. Am.* 33) « c'est le lieu de » ; *tempus est ut* « c'est le moment de » ; *consilium mihi est ut* « j'ai l'intention de » ; *fatum est ut* (Cic., *Balb.* 58) « c'est la destinée que » ; *meum ius est ut* « c'est mon droit de » ; *mos est ut* ; *optimum (rectum) est ut* ;

Ut / nē développe couramment un simple pronom neutre (*id... ut, hoc... ut, illud... ut*) ou même le substantif *res* : Cic., *Tu.* 1, 99 : *suum illud nihil ut affirmet, tenet ad extremum* « son principe de ne rien affirmer, il le main-

tient jusqu'au bout » ; *Of.* 1, 66 : *altera res est ut res geras magnas illas* « la seconde condition est de faire ces grandes choses ». Dans ces tournures *ut* se rapproche de *quod* ; mais la nuance est encore celle d'une chose à faire, et il se dégage du contexte une idée d'intention ou de volonté. Cf., au contraire, § 310, 2.

§ 309. Plusieurs des verbes précédents avaient en même temps un sens déclaratif, et ils se construisaient alors avec la proposition infinitive, tandis que la proposition avec *ut* énonçait un ordre ou une intention. Ainsi s'opposent :

	prop. inf.	<i>ut/nē</i> complétif
<i>censeo</i>	« j'estime que »	« je suis d'avis de »
<i>concedo</i>	« je conviens que »	« je concède de »
<i>dico</i>	« je dis que »	« je dis de »
<i>decerno</i>	« je reconnais par décret que », <i>Cic., Cat.</i> 4, 5	« je décide de »
<i>moneo</i>	« je rappelle que »	« j'avertis de »
<i>persuadeo</i>	« je persuade qu'(une chose existe) »	« je persuade de (faire) »

Exemple : *Cés., B. G.* 7, 21, 2 : *statuunt ut decem milia hominum... mittantur* « ils décident que soient envoyés... », en face de *Cic., Ver.* 2, 29 : *non statuebas tibi... rationem esse reddendam?* « tu ne pensais pas qu'il te faudrait rendre compte? ».

Après un verbe comme *censeo*, une proposition infinitive, contenant un adjectif en *-ndus*, équivaut d'ailleurs à une complétive avec *ut* : *Cic., Of.* 3, 114 : *eos senatus non censuit redimendos* « le Sénat ne fut pas d'avis de les racheter ». Et, d'autre part, hors de la prose classique, il arrivait que l'infinitif seul fût substitué après ce même verbe à la complétive avec *ut* : *Hor., Ép.* 1, 2, 9 : *censet belli praecidere causam* « il est d'avis de supprimer la cause de la guerre » ; *Colum.* 1, 3, 7 : *M. Porcius talem pestem vitare censuit* « fut d'avis d'éviter un tel fléau ».

§ 310. Complétives « consécutives » avec « *ut* ». — De même que, dans les propositions circonstancielles, *ut* consécutif est issu de *ut* final, de même *ut* complétif fut utilisé pour exprimer simplement un

fait : Cés., *B. G.* 4, 29, 1 : *accidit ut esset luna plena* « il arriva que c'était pleine lune ». La négation était celle de la réalité, c.-à-d. *non*, d'où *ut non* : Cic., *At.* 16, 2, 2 : *fit saepe ut ii qui debent non respondeant* « il arrive souvent que les débiteurs ne répondent pas à l'échéance ».

1) *Ut* est complément d'expressions impersonnelles :

accidit, evenit, contingit ut « il arrive que », cf. aussi *quod* (§ 303) ;
fit ut, fieri potest ut « il se produit que, il peut se produire que », *fieri non potest ut* ; *accedit ut* « il s'ajoute que », Cic., *C. M.* 16 (§ 303, n. 1) ;
sequitur ut, efficitur ut « il s'ensuit que » ;

est ut « il se trouve que, c'est un fait que » : Tér., *Ph.* 270 : *si est... culpam ut Antipho in se admiserit* « s'il est exact qu'Antiphon ait commis une faute » ; cf. Cic., *de Or.* 2, 152 ; *Cael.* 48 ; plus rarement, au sens de « il y a lieu de » : Cic., *Cael.* 14 : *magis est ut ipse moleste ferat... quam ut... reformidet* ; cf. Plin., *Nat.* 18, 3 : *neque est ut putemus*. A cette construction se rattache la périphrase *fore* ou *futurum esse ut* « devoir être que », par ex. *spero fore ut eum paeniteat* « j'espère qu'il arrivera qu'il se repentira » ;

locutions impersonnelles *multum abest ut* « il s'en faut de beaucoup que » ; *tantum abest ut...* (d'ordinaire avec un second *ut* de sens consécutif) « il s'en faut tellement que... (qu'au contraire, *ut contra*) » ; *prope adest ut* (Pl.), *prope est ut* (Liv.) « il est sur le point d'arriver que » ; *in eo est ut*, même sens, mais plus souvent *in eo res est ut* (Liv.) avec la tournure personnelle.

Celle-ci, du reste, tendait comme ailleurs à s'étendre : B. *Alex.* 22, 1 : *militēs nostri tantum aſuerunt ut perturbarentur ut...* « nos soldats furent si loin d'être troublés que... » ; Hyg., *Fab.* 261 : *in eo sum ut* ; cf. aussi Cic., *Pi.* 3, 48 : *catulus ille qui iam appropinquat ut uideat* « qui est tout près de voir ».

2) *Ut* développe un substantif ou un pronom neutre au sens de « à savoir que », sans qu'il y ait idée d'intention : Pl., *An.* 220-1 : *haud decorum facinus tuis factis facis || ut... me irrideas* « tu fais une chose indigne de ta façon d'agir habituelle en te riant de moi » (= à savoir que...) ; Cic., *N. D.* 1, 104 : *cum hoc proprium sit animantium ut aliquid appetant...* « comme c'est le propre des êtres vivants d'avoir

quelque appétence ». Dans ces emplois, *ut* se distingue à peine de *quod* « le fait que », malgré la différence du mode. C'est du reste *quod* qui a survécu dans cette fonction comme dans tant d'autres ; *ut* n'est pas représenté en roman.

3) *Vt* en arrivait à être substitué à la proposition infinitive après des locutions de sens déclaratif : *uerum est ut* (Nep. 23, 1, 1) « il est exact que », *falsum est ut* « il est faux que » et *mirum est ut* « il est étonnant que » (Cic., *Diu.* 2, 66) ; *rarum est ut* (Quint. 3, 10, 3) « il est rare que » ; etc. Ainsi : Cic., *Pomp.* 62 : *quid tam inusitatum quam ut... eques Romanus... pro consule mitteretur?* « quoi d'aussi inaccoutumé que de voir un chevalier romain envoyé en qualité de proconsul? », à côté de *ibid.* 61 : *quid tam nouum quam adulescentulum... exercitum... conficere?* « quoi d'aussi inattendu que de voir un tout jeune homme constituer une armée? ». Ce qui permet à Cicéron d'écrire : *N. D.* 1, 63 : *de dis neque ut sint neque ut non sint habeo dicere* « au sujet des dieux, qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, je ne suis pas à même de le dire », traduction du gr. οὐκ ἔχω εἰδέναι οὐθ' ὥς εἰσὶν οὐθ' ὥς οὐκ εἰσὶν ; plus tard : Hyg., *Astr.* 2, 4 : *de hoc fertur ut sit Arcas nomine* « on dit de lui que son nom est Arcas ».

Cette extension de *ut* complétif était préparée par divers faits de détail. *Fit ut* désignait l'événement qui se produit ; mais, dans *fieri potest ut*, il y avait une notion d'éventualité conforme au subjonctif. De même, avec *uerisimile est ut*, le subjonctif était justifié par l'idée de doute : Cic., *Sest.* 78 : *an uerisimile est ut ciuis Romanus... cum gladio in forum descenderit ante lucem?* « est-il vraisemblable qu'un citoyen romain ait pu descendre au forum avec une épée avant le jour? » ; et de *uerisimile est ut* il n'y avait qu'un pas à *uerum est ut*. Pour *restat ut* aussi, le glissement était facile de l'idée d'intention (« il reste à faire ») à celle de constatation : « il reste que » (Cic., *Quinct.* 33 et 41). Cf., *uide ne* (Cic., Sén.) « observe que ».

Emploi de la négation. — *Ne* et *ut non* sont parfois opposés d'une manière très nette : Cic., *Fi.* 2, 24 : *efficitur non ut uoluptas ne sit uoluptas, sed ut uoluptas non sit summum bonum* « il résulte non pas que le plaisir ne soit pas le plaisir (possibilité écartée comme inexacte), mais que le plaisir n'est pas le bien suprême (conséquence admise comme réelle) ». Le sens appelait toutefois des chevauchements d'emploi : Cic., *At.* 11, 21, 1 : *tu etsi non potuisti facere ut mihi illam epistulam non mitteres...* « bien que ne pouvant te dispenser de m'envoyer cette lettre... » ; malgré

la nuance d'intention et d'effort propre à *facere ut*, la négation *non* est employée, parce que la lettre ne pouvait pas ne pas être envoyée. De même : Cic., *Leg. Agr.* 2, 7 : *facere non possum ut... non essem popularis* : il s'agit d'un résultat acquis dans le passé et sur lequel il est impossible de revenir. Cf. Cic., *Cat.* 3, 7.

Complétives introduites par « *nē* »

§ 311. Ce sont surtout celles des verbes de crainte : *metuo*, *timeo*, *vercor*, et, par extension, *paucō*, *solicitor*, *timidus sum*, *periculum est*, etc. : type *timeo ne veniat* « je crains qu'il ne vienne ».

Si la crainte porte sur le passé, contrairement au grec qui emploie l'indicatif dans la complétive (δέδοικα μὴ ἡμάρτηκα), le latin a le subjonctif qui introduit un doute : *timeo ne peccauerim* « je crains d'avoir (peut-être) commis une faute ». Par ex. : Cic., *Caec.* 4 : *vercor ne id... astute fecerint* « je crains qu'ils ne l'aient fait par astuce ». Il n'est pas, en effet, absolument sûr que la chose soit arrivée, même si c'est probable.

Pour indiquer qu'on craint qu'une chose n'arrive pas, *non* fut adjoint à *nē* ; et l'on eut *nē non*, d'après *ut nē* et *ut non* : *timeo ne non veniat* « je crains qu'il ne vienne pas ». Par ex. : Cic., *At.* 9, 6, 6 : *timeo ne non impetrem* « je crains de ne pas obtenir ». Ce tour est attesté dès le v. latin, cf. Pl., *Cas.* 575 ; mais il y est encore rare. C'est *ut* interrogatif qui était anciennement utilisé : *timeo ut veniat* « je me demande avec crainte comment il pourrait venir » ; Cic., *Fa.* 14, 2, 3 : *omnes labores te excipere uideo; timeo ut sustineas* « je te vois assumant toutes les fatigues ; je crains que tu ne les supportes pas » ; la construction est la même que dans la phrase *quid possem timebam* de Cic., *At.* 12, 24, 1. Avec opposition : Tér., *An.* 349 : *id paues ne ducas tu illam, tu autem ut ducas* « tu as peur, toi, de l'épouser, et toi (il s'agit d'un autre personnage) de ne pas l'épouser » ; cf. *Ph.* 965. À l'époque classique, Cicéron préfère *timeo nē non* à *timeo ut*.

Une autre trace de construction interrogative apparaît dans Sal., *Or. Lepidi* 20 (*H.* 1, 55) : *quantum audeatis vercor* « je redoute votre (manque

d')audace », m. à m. « combien vous pourrez oser ». D'autre part, *timeo ut* est substitué à *timeo ne* pour la crainte qu'une chose arrive, dans des passages comme Hor., S. 1, 3, 120-1, et Liv. 28, 22, 12 ; mais ceci n'a lieu qu'exceptionnellement et par suite d'une anacoluthie.

Plus tard, on eut *timeo quod*, § 301.

§ 312. En plus des verbes de crainte, la complétive avec *nē* était la construction usuelle de :

caueo « prendre garde de ou que » : Cic., *Of.* 1, 123 : *cauendum est senectuti... ne languori se desidiaque dedat* « la vieillesse doit se garder de s'abandonner à la langueur et à l'inertie », à côté du subjonctif paratactique maintenu dans des locutions figées où *caue* jouait le rôle de *nē* : *caue me attigas* (v. lat.), *caue facias*, *caue putes*, etc. (§ 251 II B) ;

uito (*me eripio*) « éviter de » : Cic., *At.* 3, 10, 2 : *quem ego... uitavi ne uiderem* « j'ai évité de le voir » ; Cés., *B. G.* 1, 4, 2 : *ne causam diceret se eripuit* « il parvint à éviter de plaider sa cause » ; cf. Cic., *Sest.* 18.

D'après *facio ut ne*, en face de *facio ne*, l'analogie avait entraîné *caueo ut ne*, en face de *caueo ne* : Cic., *Q. fr.* 1, 1, 38 : *caueamus ut ne... dicatur*, cf. Liv. 34, 17, 8, etc. Pour *caueo ut*, voir ci-dessus, § 308.

Complétives introduites par « *nē*, *quin* » ou « *quominus* »

§ 313. Parmi ces propositions, deux groupes sont à distinguer :

I) Propositions complétives dépendant de verbes d'empêchement, d'opposition, de refus, etc. (*impedio*, *prohibeo*, *obsto*, *obsisto*, *resisto*, *deterreo*, *contineo*, *retineo*, *tempero*, *interpello*, *recuso*, *mora est*, *moram interpono*, etc.), introduites dans l'ensemble par les conjonctions *nē*, *quin* ou *quominus* + subj. A l'époque classique, une répartition tend à s'établir d'après laquelle ces verbes se construisent :

avec *nē*, s'ils sont employés affirmativement : Cic., *At.* 11, 13, 5 : *plura ne scribam dolore impediior* « la douleur m'empêche d'écrire

davantage » ; *Of.* 3, 100 : *sententiam ne diceret recusavit* « il refusa de donner son avis » ;

avec *quin*, s'ils sont employés négativement (négarion de forme ou de sens, interrogation) : *Tér., Eu.* 859-60 : *nix me continco quin inuolem in || capillum* « je me retiens à peine de te voler sur les cheveux » ; *Cic., Ac.* 2, 7 : *non possumus quin alii a nobis dissentiant recusare* « nous ne pouvons pas refuser que d'autres soient d'un avis différent de nous » ; *Pl., Mi.* 369-70 : *numquam hercle deterrebor || quin uiderim id quod uiderim* « jamais menace ne m'empêchera d'avoir vu ce que j'ai vu ». Également : *nil obstat quin, quid obstat quin?*

Du point de vue de la parataxe, l'emploi de *nē* après la négation eût abouti à une contradiction : **non prohibeo, ne faciat* « qu'il ne fasse pas, je ne l'empêche pas ». *Quin*, qui fut utilisé à sa place, associait l'abl. *qui* de l'interrogatif à la négation *nē* : « pourquoi ne... pas? » ; puis, par effacement du sens interrogatif : « par suite de quoi ne... pas ». Le tour *non prohibeo quin ueniat* signifiait ainsi : « je ne fais pas d'empêchement, par suite de quoi il ne viendrait pas ». Et en v. latin, avec cette valeur, *quin* se rencontre même après un verbe de crainte : *Pl., Am.* 1106 : *non metuo quin*. Il acquit, en outre, d'autres fonctions comme équivalent de *qui non* (§ 338) et de *ut non* (§§ 314, 343).

avec *quominus* (à titre subsidiaire) dans les deux cas précédents, c.-à-d. que le verbe d'empêchement soit employé affirmativement ou négativement : *Cic., R. Am.* 110 : *impedimento est quominus de his rebus Sulla doceatur* « obstacle est mis à ce que Sylla soit instruit de ces choses » ; *At.* 8, 8, 2 : *intercludor dolore quominus ad te plura scribam* « la douleur m'empêche de t'écrire plus longuement » ; cf. *N. D.* 2, 35 : *quominus perficiantur... obsistere* ; *Cic., C. M.* 60 : *nec aetas impedit quominus... agri colendi studia teneamus usque ad ultimum tempus senectutis* « l'âge n'empêche pas que nous gardions le goût de l'agriculture... » ; *Pi.* 1, 7 : *nec uero... recusabo quo minus omnes mea legant* « je ne refuserai pas d'être lu par tous » ; cf. *N. D.* 1, 95 : *quid obstat quominus sit beatus?* ; *per aliquem stat quominus* « il dépend de qqn d'empêcher que » : *Cés., B. C.* 1, 41, 3.

Quominus, c.-à-d. *quo* (abl. du relatif) + *minus* avec valeur négative

comme dans *si minus* (§ 378), avait au propre le sens de « par suite de quoi nē... pas », qui apparaît encore nettement dans Tér., *An.* 196-7 : *si sensero hodie quicquam in his te nuptiis || fallaciae conari quo fiant minus...* « si je m'aperçois qu'à propos de ces noces tu mettes en œuvre quelque fourberie pour empêcher qu'elles aient lieu », m. à m. « par suite de quoi elles n'aient pas lieu... ». Mais *quominus* est plus tardif que *quin*. Chez Plaute, il est encore à peine attesté : *Am.* 84 (+ subj.) ; *Cap.* 430 et *St.* 162 (+ ind.). C'est seulement dans la prose classique qu'il devient courant comme conjonction subordonnante. A ce moment, les raisons de l'opposition entre *nē* et *quin* n'étant plus perçues, *quominus* servit de substitut aussi bien au premier qu'au second, ce qui explique qu'il se trouve à la fois dans le tour affirmatif (*prohibeo quominus*) et dans le tour négatif (*non prohibeo quominus*). Un équivalent rare de *quominus* était *quo se-tius* : Afran. 292 Ribb. ; Cic., *Inu.* 2, 132 et 170.

Notes. — 1) L'idée d'empêchement pouvait se dégager simplement du contexte : Pl., *Tri.* 587-9 : *nullo modo || aequom uidetur quin quod peccaue-rim...* || *mihi id obsit* « il me semble inique (de vouloir empêcher) que ma faute ne me nuise » ; Cic., *Fa.* 7, 1, 1 : *si te... infirmitas ualeitudinis tuae tenuit quominus ad ludos uenires...* « si quelque indisposition t'a retenu (et empêché) d'assister aux jeux... » ; Cés., *B. G.* 3, 24, 5 : *expectari diutius non oportere quin ad castra iretur* « on ne devait pas attendre plus longtemps pour attaquer le camp ».

2) Même dans la prose classique, les particularités de détail sont nombreuses. *Non impedio quin* est très rare (*Rhet. Her.* 3, 1), alors que *non impedio quominus* est constant. *Non recuso nē* n'est pas inconnu (Cic., *Cl.* 154). D'autre part, l'infinitif alterne pour *prohibeo* (§§ 272, 328), avec *nē*, *quin* et *quominus*.

En dehors de la prose classique et après elle, la répartition est encore moins respectée. *Quin* se trouve avec des verbes non accompagnés de négation : B. *Alex.* 7, 1 : *morari quin... iuberet* « tarder à » ; Tac., *A.* 14, 29 : *quin ultra bellum proferret morte prohibitus est*. Quant à *quominus*, il est fréquent chez Tite-Live, Sénèque, Tacite, saint Cyprien, etc. : *nequeo mihi temperare quominus unum exemplum... adferam* (Pline, *Nat.* 18, 41) « je ne peux me retenir d'apporter un exemple » ; *non ueto quominus* (Sén., *Ep.* 95, 8) ; *non quiesco quominus* (Tac., *II.* 4, 28) « je n'ai pas de cesse que » ; etc. Mais il n'appartenait pas à la langue parlée. Un écrivain comme Vitruve n'en use pas.

3) Les verbes « interdire, défendre » ne se construisent en général ni avec *quin* ni avec *quominus* : *interdico ut ne* ou *ne* « j'interdis de » (§ 308), *ueto* + l'infinitif ou la proposition infinitive (§§ 272 c, 328).

§ 314. II) Complétives introduites plus spécialement par « *quin* ». — Il existe plusieurs tournures négatives usuelles où la

conjonction *quin* est restée seule ou à peu près seule employée, leur caractère ancien et fixé n'ayant pas permis à *quominus* de s'y introduire, sauf d'une manière très restreinte :

1) *non multum (paulum) abest quin* « il ne s'en faut pas de beaucoup que » ; *quid abest quin...?* (Liv. 8, 4, 2) « s'en manque-t-il de beaucoup que...? » ; Cic., *At.* 11, 15, 3 : *prorsus nihil abest quin sim miserrimus* « il ne s'en faut absolument de rien que je sois le plus malheureux des hommes » ; *mora nulla est quin* ;

nulla causa est quin « il n'y a pas de raison pour que ne... pas » ; *quid est causae quin?* « quelle raison y a-t-il pour que ne... pas? », c. à-d. « rien n'empêche de..., qu'est-ce qui empêche de...? ». Cf., toutefois, Cic., *Inu.* 2, 132 : *nihil adferre causae quo minus...*, où le caractère formulaire de l'expression était précisément effacé ;

non possum facere quin (en v. latin, *non possum* ou *nequeo quin*) « je ne peux pas m'empêcher de » ; *feri non potest quin* (en v. latin, *non potest quin*, avec *potest* impers.) « il est impossible que ne... pas ». *Quin* équivaut alors à *ut non (nē)*, comme dans Cic., *Fi.* 1, 27 : *feri... nullo pacto potest ut non dicas* « il est absolument impossible de ne pas dire ». Et il arrive que les deux tours coexistent : Pl., *Tri.* 105 : *quin dicant non est; merito ut ne dicant, id est* « les empêcher de parler n'est pas en mon pouvoir ; mais qu'ils le fassent à tort, cela m'est possible ».

2) Expressions négatives de doute : *non dubito quin* « je ne doute pas que » ; *quis dubitat quin?* « qui doute que? » ; *non dubium est quin* « il n'est pas douteux que » ; etc. Par ex. : Pl., *Poe.* 881-2 : *quid ergo dubitas quin lubenter tuo ero meus... || ... faciat male?* « pourquoi doutes-tu que mon maître ne fasse volontiers du mal au tien? » ; Cic., *Br.* 71 : *non dubitari debet quin fuerint ante Homerum poetae* « on ne doit pas douter qu'il y ait eu des poètes avant Homère » ; Liv. 2, 1, 3 : *neque ambigitur quin* « il est hors de contestation que » ; Tac., *A.* 12, 6 : *nec diu anquirendum quin* « il n'était pas douteux que » ; *ibid.* 6, 22 : *non eximitur quin* « on n'ôte pas la croyance que ». Avec une interrogation : Cic., *Par.* 48 : *quis dubitet quin in uirtute diuitiae sint?* « qui peut douter qu'il n'y ait des richesses dans la vertu? ».

Quin s'étendait à des tours voisins. On le trouve — au lieu de l'infinitif — après *non dubito* « je n'hésite pas à » : Cic., *Pomp.* 68 : *nolite dubitare quin huic uni credatis omnia* « n'hésitez pas à lui confier tout à lui seul ». Il se substituait à la proposition infinitive dans des expressions de sens déclaratif : Cés., *B. G.* 1, 4, 4 : *neque abest suspicio... quin ipse sibi mortem consciuerit* « on n'est pas sans soupçonner qu'il s'est lui-même donné la mort » ; *B. C.* 3, 94, 3 : *neque Caesarem fefellit quin ab iis cohortibus... initium victoriae oriretur* « César ne se trompa point en pensant que le début de la victoire viendrait de ces cohortes ». De même : *neque est obscurum quin* (Cic., *Part.* 51) ; *quis ignorat quin* (*Fl.* 64) ; *quis aliter existimat quin* (*Fi.* 5, 32) ; *controuersia non erat quin* (*Caec.* 31) ; *negare non possum quin* (*Liv.* 40, 36, 2) ; etc.

Inversement, à la faveur d'équivalences comme *non dubito* (= *scio*) ou *quis dubitat?* (= *quis ignorat?*), la proposition infinitive en arrivait à s'employer au lieu de *quin* après *non dubito*. Cette construction évitée par les prosateurs classiques se rencontre depuis Lucrèce : 5, 249 : *neque umorem dubitavi aurasque perire* « je n'ai pas douté que l'eau et l'air étaient périssables », c.-à-d. « j'ai affirmé sans hésiter que » ; elle se poursuit chez les correspondants de Cicéron : *Fa.* 16, 21, 2 (lettre de son fils) : *gratos tibi optatosque esse qui de me rumores adferuntur, non dubito* ; chez Népos, Tite-Live, Quintilien, Suétone, etc.

Avec les constructions de type *non dubito quin*, etc., la conjonction *quin* s'est longtemps maintenue en usage : dans Tac., *H.* 2, 45 : *nec apud duces Vitellianos dubitatum quominus pacem concederent* « chez les généraux de Vitellius il n'y eut pas d'hésitation à accorder la paix », l'emploi de *quominus* est une recherche de style. Néanmoins, *quin* fut même là menacé et remplacé par la complétive plus simple et plus uniforme avec *quod* : Grég. T., *H. F.* 1, 1 : *nec dubium est quod... praetulisset* ; 2, 6 : *procul dubium est quod... permansit* (Bonnet, p. 663).

§ 315. Remarque. — On voit le grand trouble qui règne dans la syntaxe des complétives et les confusions nombreuses qui s'y produisent : les conjonctions s'échangent entre elles ; les complétives à l'infinitif alternent avec des propositions à mode personnel et même parfois le tour à l'indicatif avec la construction subjonctive (*accidit quod* et *accidit ut*). La langue des meilleurs auteurs n'échappe pas toujours à ces confusions, et on comprend que la langue populaire, devant ces incertitudes, se soit ralliée à une construction unique introduite par la seule conjonction *quod*, laquelle à date ancienne se

trouve déjà dans nombre de phrases, et dont le rôle ira sans cesse en grandissant. Par contre-coup, l'indicatif se trouve parfois même après *ut* complétif : Itala, *Exod.* 33, 7 (Lucif. Cal., *non conu.* 1) : *et fiebat ut omnis... ibat ad tabernaculum* (influence du gr. ἐξεπορεύετο?).

Résumé. — 1) *timco ne ueniat, ne non* (ou *ut*) *ueniat*. — 2) *prohibeo ne ueniat* « j'empêche qu'il vienne » ; *non prohibeo quin ueniat* « je n'empêche pas qu'il vienne » ; *prohibeo* ou *non prohibeo quominus ueniat* « j'empêche ou je n'empêche pas qu'il vienne ». — *interdico ne* (ou *ut ne*) *ueniat* « je (lui) interdis de venir » ; *ueto cum uenire* « je lui défends de venir ».

CHAPITRE II

PROPOSITIONS COMPLÉTIVES (suite)

Interrogation indirecte

§ 316. L'interrogation indirecte est une phrase interrogative rattachée comme proposition complétive à un verbe. La subordination s'y traduit par l'emploi du subjonctif : *quaero quis uenerit*, en face de *quis uenit*? Le choix des temps est déterminé par la concordance (§ 400). En outre, le passage de l'interrogation directe à l'interrogation indirecte entraîne éventuellement un changement de **personne** : *ab homine quaesiui quis esset* « j'ai demandé à l'homme qui il était » : interrogation directe = « qui es-tu? » (*quis es?*). Le grec, au contraire, pouvait maintenir le mode, le temps et la personne de la proposition indépendante : ἠρώτησα τίς εἶ.

En latin, du reste, le subjonctif s'est généralisé dans l'interrogation indirecte à date relativement récente. La vieille langue présente encore souvent l'indicatif : Pl., *Men.* 349 : *uideamus qui hinc egreditur* « voyons qui sort d'ici » ; parfois, elle emploie les deux modes successivement sans différence appréciable : Pl., *Am.* 17-8 (prol.) : *nunc cuius iussu uenio et quam ob rem uenerim* || *dicam* « maintenant je vais dire sur l'ordre de qui je viens et pourquoi je suis venu ». L'extension du subjonctif dans ce type de propositions était facilitée par des tournures où il était nécessaire au sens, par exemple comme subjonctif du style indirect, ou bien comme subjonctif délibératif : Pl., *Am.* 1056 : *quid agam nescio* « je ne sais que faire », ou encore comme potentiel : Pl., *Men.* 384 : *miror quid hoc sit negoti* « je me demande ce que cela

peut bien être » (cf. déjà en phrase libre : Pl., *As.* 407 : *quid hoc sit negoti?* « qu'est-ce que cela peut bien être? ») ; ou, enfin, comme subjonctif de volonté : Cic., *Quinct.* 84 : *tibi, quid facias, (edictum) definit* « l'édit définit ce que tu as à faire ». Mais, en généralisant le subjonctif, les prosateurs classiques ont surtout voulu souligner le rattachement de l'interrogation au sujet qui l'énonce (§ 299).

Cas particuliers. — Dans certaines tournures interrogatives, exclamatives ou impératives, en particulier avec les formes *audin* (= *audisne*), *dic*, *scin* (= *scisne*), *uiden* (= *uidesne*), etc., l'indicatif était courant dans la langue parlée à cause du lien très faible qui unissait les deux propositions : Pl., *Cu.* 311 : *uiden ut expalluit?* « voyez-vous comme il est devenu pâle? » ; Tér., *Ilau.* 494 : *scin quid nunc facere te uolo?* « sais-tu ce que je veux maintenant te voir faire? » ; etc. Cet usage ne disparut jamais entièrement : Cic., *Tu.* 1, 10 : *dic, quaeso, num te illa terrent* « dis-moi, je te prie, ces choses-là t'effrayent-elles? » ; *At.* 1, 1, 4 : *uides... in quo cursu sumus* « tu vois dans quelle course je suis engagé » ; Vg., *En.* 6, 779 : *uiden ut geminae stant uertice cristae?* « vois-tu comme les deux aigrettes se dressent sur sa tête? » (*ibid.* 8, 190-2).

Il n'était pas non plus toujours facile de distinguer l'interrogation indirecte de la relative : Pl., *Cap.* 206 : *scimus nos nostrum officium quod est* « nous savons, nous, ce que nous avons à faire », — surtout lorsqu'il y avait enclave de l'antécédent : Cic., *Leg. Agr.* 2, 49 : *patefacio uobis quas isti... insidias se posuisse arbitrantur* « je vous dévoile les pièges qu'ils s'imaginent avoir tendus ».

On doit aussi mettre à part les formules *nescio quis*, *nescio quomodo*, etc., employées comme de véritables pronoms ou adverbess indéfinis et ne pouvant par suite avoir de valeur subordonnante : *nescio quis uenit* « il est venu je ne sais qui » (= *aliquis uenit*) ; cf. Cic., *Tu.* 1, 24 : *sed nescio quomodo, dum lego, assentior* ; également, les phrases nominales *mire quam*, *mirum quantum* « [c'est] étonnant combien », fixées avec valeur adverbiale : Liv. 2, 1, 11 : *id mirum quantum profuit* « cela fut prodigieusement utile ». Pour *sane quam*, *ualde quam*, § 171, n.

Quant à la langue vulgaire, elle ne s'est jamais astreinte à un emploi strict du subjonctif de l'interrogation indirecte : Pétr. 76, 11 : *tantum quod mihi non dixerat quid pridie cenaueram* « c'est tout juste s'il ne m'a pas dit ce que j'avais mangé la veille », et le grammairien Diomède remarque (*G. L. K.* I, 395, 16) : *imperitia lapsi... dicunt 'nescio quid facis'*. De même : Itala, *Matth.* 2, 4 (codd. Cant. Colb.) : *interrogauit ubi Christus nascitur* (Rönsch, p. 428 ; le présent *nascitur* dénonce sans doute un calque du

grec) ; Iren. 5, 30, 4 : *scientes quis est* ; Grég. T., *Martyr.* 105 : *episcopo quid actum fuerat indicant* ; H. F. 2, 30 : *narravit qualiter... meruit*.

§ 317. Pas plus que pour l'interrogation directe, la présence d'un terme introducteur n'était indispensable. Néanmoins, lorsqu'il n'y en a pas, le contexte est d'ordinaire suffisamment explicite. Par exemple, il s'agit d'une reprise : Tér., *Hau.* 454 : *estne ea intus?* — *sit rogas?* « est-elle là? — est-elle là, demandes-tu? », — ou bien de termes qui s'opposent : Cic., *Ver.* 3, 62 : *homo quid ageret : taceret responderet, quid faceret denique illa actate et auctoritate praeditus, nesciebat* « notre homme ne savait quelle conduite adopter, s'il devait se taire ou répondre... » (= *taceretne an responderet*) ; — ou bien d'une formule : Liv. 21, 17, 4 : *latum inde ad populum uellent inherere populo Carthaginensi bellum indici*.

En revanche, il arrivait que la dépendance de la proposition interrogative fût soulignée par l'emploi simultané de deux pronoms interrogatifs, l'un faisant fonction de sujet, l'autre d'objet : Cic., *R. Com.* 21 : *considera... quis quem fraudasse dicatur* « considère quel serait le dupeur et quel serait le dupé », m. à m. « qui devrait être dit avoir dupé qui? ».

Par anticipation ou prolepse, le sujet de la proposition interrogative devenait parfois le complément d'objet du verbe principal. Cette construction, qui mettait en relief le terme ainsi déplacé, est surtout répandue dans la langue parlée : Pl., *Ep.* 575-6 : *hanc quae siet* || *neque scio neque noui*, — mais non exclusivement (§ 32 bis).

§ 318. **Termes introducteurs.** — Les pronoms et adverbes interrogatifs sont sensiblement les mêmes que pour l'interrogation directe : *quis* ; *ecquis* « si quelqu'un », dont le neutre *ecquid* « si en quelque chose » devenait une véritable particule : Cic., *Fa.* 7, 16, 3 : *quid agatis et ecquid in Italiam uenturi sitis hac hieme, fac plane sciam*, cf. Pl., *Ba.* 1084 ; *ut* « comment », qui tend à disparaître ; *qua ratione*, *quo modo* ; *cur* ; *quare*, qui appartient plutôt à la langue parlée ; etc.

-*Ne* et *num* sont les particules les plus employées ; *num*, du reste même dans la prose classique, n'était pas toujours distingué de

-ne : Cic., *At.* 13, 8 : *uelim... alicui des negotium qui quacrat numquis Q. Staberii fundus sit uenalis* « je voudrais que tu charges quelqu'un de s'informer s'il n'y a pas quelque propriété de Q. Staberius à vendre » ; cf. *Of.* 3, 54. *Nonne* « si ne pas » est surtout utilisé par Cicéron, qui ne s'en sert qu'après *quarro* ; cf., toutefois, Tac., *A.* 3, 34. *En*, comme dans l'interrogation directe, se trouve en liaison avec *umquam* (*enumquam*).

§ 319. *An*, pour introduire une interrogation indirecte simple, n'apparaît dans la prose classique que dans les locutions *dubito an*, *haud scio* (*nescio*) *an*, *incertum est an* + subj. et avec la valeur dubitative de « si ne... pas ». Ces expressions arrivent ainsi à être les équivalents du fr. « peut-être » : *haud scio an uenerit* « je ne sais pas s'il n'est pas venu », c.-à-d. « peut-être est-il venu ». Par exemple : Pl., *Ep.* 543 : *haud scio an congreuiar* « je ne sais pas si je ne devrais pas (= peut-être devrais-je) l'aborder » ; Cic., *At.* 16, 5, 3 : *dubito an Venusiam tendam* « je me demande si je n'irai pas (peut-être irai-je) à Venouse » ; cf. *Tu.* 4, 50. Avec une négation s'ajoutant à *an* : *haud scio an non*, *dubito an non*, etc. « peut-être ne... pas ». Ainsi, Cic., *Ac.* 2, 81 : *quod haud scio an non possis* « et peut-être ne le pourras-tu pas » ; *Br.* 126 : (*C. Gracchus*) *si diutius uixisset..., eloquentia quidem nescio an habuisset parem neminem* « pour l'éloquence, il n'aurait peut-être pas eu son pareil » ; *Of.* 3, 50 : *qui... dubitet an turpe non sit* « (un homme) qui estimerait que ce n'est peut-être pas malhonnête ». Avec *ne... quidem* : Cic., *Lac.* 51 : *atque haud sciam an ne opus sit quidem...* « et peut-être n'est-il même pas nécessaire ».

Parfois, les expressions *haud scio* (*nescio*) *an* et *incertum est an* devenaient de véritables composés adverbiaux : Cic., *C. M.* 74 : *moriendum certe, et id incertum an hoc ipso die* « ... et peut-être ce jour même » ; *Of.* 3, 105 : *quorum quidem testem non mediocrem sed haud scio an grauissimum Regulum nolite uituperare* « ... témoin qui est peut-être le plus important » ; *N. D.* 2, 11 : *uir sapientissimus atque haud scio an omnium praestantissimus... maluit*.

D'autres équivalents du fr. « peut-être » étaient : *qui scis an?*, doublet archaïque de *haud scio an*, littéralement : « comment sais-tu si ne... pas? »

(Pl., *Mo.* 58) ; — *forsitan* (*fors̄ fual an* chez Plaute, *Ps.* 432), proprement « ce serait un hasard (si telle chose ne se produisait pas) », encore le plus souvent avec le subjonctif — et cela, peut-être par un reste de concordance — présent ou parfait : Tér., *Ph.* 717 : *forsitan nos reiciat* « peut-être nous chassera-t-il » ; Cic., *R. Am.* 5 : *forsitan quacratīs* « peut-être allez-vous demander » ; *ibid.* 31 : *et forsitan in suscipienda causa temere... fecerim* « peut-être en me chargeant de la cause ai-je agi avec témérité », sans exclure d'ailleurs l'irréel : Cic., *Of.* 1, 112 : *ceteris forsitan uitio datum esset, si se interemissent* « peut-être aurait-on fait grief aux autres... ». Traité comme adverbe, *forsitan* apparaît pour la première fois avec un indicatif chez Lucrèce : 5, 104-5 : *dictis dabit ipsa fidem res || forsitan* « peut-être l'événement confirmera-t-il mes paroles », souvent ensuite à l'époque impériale : Liv., *praeſ.* 12 ; Ov., *A. Am.* 1, 483 ; *M.* 15, 135, etc. (non class.). Parfois il porte seulement sur un mot ou groupe de mots : Cic., *Ph.* 3, 29 : *spe forsitan recipiendae libertatis* (Liv. 9, 11, 13) ; sur une proposition infinitive : Liv. 10, 24, 13 : *et forsitan... se exstincturum*. — *forsan* n'est autre qu'une phrase nominale *fors an* ; non employé par Cicéron ; surtout poét. : Lucr. 6, 729 ; Vg., *En.* 1, 203 ; 4, 19 ; etc.

Dubito, avec une interrogation indirecte introduite par un interrogatif ou par *-ne* (*num*, postclass.), signifie : « je me demande qui, si... » : Cic., *R. Am.* 78 : *dubitate etiamnunc... a quo sit... occisus* « demandez-vous encore (c.-à-d. hésitez à décider) par qui il a été tué » ; *Pi.* 5, 85 : *dubitabunt sitne tantum in uirtute...* « ils se demanderont s'il y a assez de force dans la vertu... » ; cf. Plin., *Ep.* 6, 27, 1, avec *num* ; etc.

EMPLOI ÉLARGI DE *an* (INTERROG. SIMPLE) ; INCIDENCES SUR *num*. — En dehors des locutions *dubito an*, *nescio an*, etc., la particule *an* est exclue par la prose classique de l'interrogation indirecte simple. Mais, dès Plaute, elle s'y trouvait : *Poe.* 557 : *temptas an sciamus?* « tu essayes de voir si nous savons? ». Plus tard, à l'époque impériale, chez Tacite en particulier, elle se répand avec cette fonction : Tac., *A.* 2, 9 : *quaesitoque an Caesar uenisset* « après avoir demandé si César était venu » ; 16, 2 : *nec missis per quos nosceret an uera afferrentur* « sans envoyer des gens pour s'assurer si ce qu'on annonçait était vrai ». *An* fut ainsi appliqué secondairement aux verbes *scio*, *nescio*, *dubito*, non plus avec la valeur de « si ne... pas », mais avec celle de « si », ce qui changeait complètement le sens : Hor., *Od.* 4, 7, 17-18 : *quis scit an adiciant... crastina... || tempora di?* « qui sait si les dieux ajouteront les instants de demain? » (= *num adiciant*) ; Ov., *M.* 6, 208 : *an dea sim dubitor* « on met en doute ma divinité » ; Sén., *Ep.* 25, 2 : *an profecturus sim nescio* « je ne sais pas si je réussirai » (= *profecturusne*) ; Plin., *Ep.* 5, 3, 7 : *quod illi an fecerint nescio* « j'ignore s'ils l'ont fait » (= *fecerintne*).

Par contre-coup, *num* prit au besoin le sens de « si ne... pas » : Tac., *A.* 4, 57 : *permoueor num... uerius sit* « je suis tenté de me demander s'il ne serait pas plus exact... » ; cf. 11, 29. D'où cet exemple significatif : Tac., *A.* 3, 52 : *apud se pensitato an coerceri... cupidines possent, num coercitio plus damni ferret* « après s'être demandé s'il était possible de réprimer ces passions, si la répression ne serait pas plus dommageable », où, par un renversement des rôles, *an* équivaut au fr. « si », *num* au fr. « si ne... pas » ; cf. aussi Tac., *H.* 2, 37 (après *dubito*).

Du reste, *an* continua d'être employé dans sa fonction ancienne après les expressions de doute et d'incertitude comme *dubito*, *nescio*, *incertum* : Tac., *A.* 3, 53 : *nescio an suasurus fuerim* « je ne sais pas si je n'aurais pas conseillé, peut-être aurais-je conseillé » ; cf. 13, 50.

Il en résultait une grande complexité, et l'on comprend que la généralisation d'une particule unique, comme en français, ait répondu à un besoin de simplification ; cf. § 321.

§ 320. Interrogation double. — Dans le type classique et usuel, l'interrogation indirecte double a son premier membre introduit par *utrum* ou *-ne*, le second (ou les suivants) par *an* au sens de « ou » : Cic., *de Or.* 3, 112 : *perquiritur... uirtus suamne propter dignitatem an propter fructus aliquos expetatur* « on demande si la vertu est recherchée pour sa valeur propre ou pour quelques avantages » ; *At.* 16, 8, 2 : *consultabat utrum Roman... proficisceretur an Capuam teneret... an iret ad tres legiones Macedonicas* « il voulait savoir s'il partirait pour Rome, s'il tiendrait Capoue ou s'il irait auprès des trois légions macédoniennes ». Comme pour l'interrogation directe, *utrum* annonçait en réalité l'alternative, et il arrive qu'après lui *-ne* soit encore exprimé au premier membre : Cic., *N. D.* 2, 87 : *uideamus utrum ea fortuitane sint an eo statu...* ; cf. Pl., *Cap.* 268. *An* est quelquefois renforcé en *anne* : Pl., *Ba.* 576 : *(me iussit percontarier) utrum aurum reddat anne eat* ; cf. Cic., *Or.* 206.

Le type *utrum... -ne... an...* est le plus ancien ; et c'est de lui que sont issus, par suppression d'un des éléments, d'une part *utrum... an...* et d'autre part *-ne... an...* Il existait du reste d'autres formes d'interrogation double :

an seul : Cés., *B. G.* 7, 15, 3 : *deliberatur de Auarico... incendi placeat an*

defendi « on délibère sur Avaricum pour savoir si on décide de brûler la ville ou de la défendre » ; cf. Cic., *Or.* 217. Tour fréquent chez Tacite ;

-*ne* seul : Liv. 5, 28, 5 : *adeo ut in incerto fuerit... uicissent uictine essent* « on ignorait s'ils étaient vainqueurs ou vaincus » ; cf. Cic., *Ph.* 2, 41 ;

-*ne*... -*ne* : Cés., *B. G.* 7, 14, 8 : *neque interesse ipsosne interficiant impedimentisne exuant* « il n'y avait pas de différence à les tuer ou à leur enlever leurs bagages » ; cf. Vg., *Én.* 1, 308-9 ;

utrumne... *an* : Hor., *S.* 2, 6, 73 (*agitamus*) ; également Sén., Quint., Curt., Tac., etc. ;

utrum... *aut* : non class., premier exemple dans Var., *L. L.* 7, 32 : *dubitatur... utrum primum una canis aut canes sit appellata* « on ne sait au juste si l'on a d'abord dit *una canis* ou *una canes* ». Construction de la langue populaire ;

an... *an* (postclass.) : Vg., *Én.* 10, 680 sqq. ; Gaius 2, 144 ;

an... *uel* (postclass.) : Julian. (Dig.) 24, 2, 6 : *in incerto est an uiuus apud hostes teneatur uel morte praeventus* ;

si... *siue* (*an*) : latin familier ou tardif ; Vitruv. 2, 8, 19 : *si (testa) sit optima seu uitiosa iudicare* « juger si la tuile est bonne ou mauvaise » ; Grég. T., *H. F.* 9, 38 : *ut cognoscamus si uera sunt an falsa*.

« ou non » au deuxième membre se rend par *necne* : Pl., *Cap.* 283 : *uiuatne necne, id Orcum scire oportet* ; Cic., *N. D.* 3, 17 : *di utrum sint necne sint quaeritur*. *Annon* — quoique surtout employé dans l'interrogation directe — se rencontre parfois : *Rhet. Her.* 3, 2 : (*deliberat*) *senatus, captiuos ab hostibus redimat annon* ; cf. Cic., *Balb.* 22. Avec *necne* seul exprimé : Hor., *S.* 1, 4, 45-6 et 63.

§ 321. *Si* interrogatif. — Les particules proprement interrogatives ont toutes disparu en roman, où elles ont été remplacées par la conjonction *si* (fr. « si », it. « se »). Cet emploi est annoncé en latin même par la construction de *si* avec les verbes d'attente ou d'effort, au sens éventuel de « au cas où » : Cés., *B. G.* 2, 9, 1 : *hanc (paludem) si nostri transirent hostes expectabant* « les ennemis attendaient au cas où (pour voir si) les nôtres traverseraient le marais ». La valeur hypothétique s'affaiblissant, *si* devenait complétif : Cic., *R. Am.* 56 : *canes aluntur in Capitolio ut significant si fures uenerint* « des chiens sont nourris au Capitole pour avvertir si des voleurs s'introduisent » ; Pétr. 33, 5 : *templemus tamen, si adhuc (oua) sorbilia sunt* « voyons cependant si les œufs se laissent encore avaler ».

Indépendamment de ce cas, il y avait des exemples anciens de *si* inter-

rogatif après *uide*, *uiso*, etc. : Pl., *Tri.* 748 : *uide si hoc utibile magis... deputas* « vois si tu ne trouves pas ceci meilleur » ; Tér., *Eu.* 545 : *uisam si domist* « je vais aller voir s'il est chez lui » ; même dans la prose classique : Cic., *Ver.* 3, 180 : *uide, quaere, circumspice, si quis forte est ex ea prouincia... qui te nolit perisse*. Il apparaît aussi après un verbe « demander » dans Cic., *Top.* 84 : (*quaeritur*) *si expetendae (sint) diuitiae, si fugienda paupertas* ; et ce tour est attesté chez Properce 2, 3, 5 : *quaerebam... si posset piscis (uiuere)*, assez souvent chez Tite-Live : 29, 25, 8 : *ab iis quaesiuit si aquam... imposuissent* « s'ils avaient placé l'eau (sur les navires) » ; cf. 40, 49, 6. Une influence du grec est en même temps possible, par ex. Liv. 39, 50, 7 : *quaesisse si*, en face de Polybe 24, 8 : ἡρώτησεν εἰ Voir E. de Saint-Denis, *R. É. L.*, 1946, p. 82 sqq. En bas latin, *si* interrogatif se développe dans les textes de traduction : Itala, *Sap.* 2, 17 (Lact. *Inst.* 4, 16, 8) : *uideamus ergo si sermones illius ueri sunt* (Vulg. *sint*), et aussi ailleurs, Grég. T. (Bonnet, p. 320 sq.). De l'interrogation indirecte, il arrivait même à *si* de passer à l'interrogation directe : Itala, *Jon.* 4, 4 (cod. Weing.) : *si [εἰ] ualde contristatus es tu?*

Pour la concordance des temps dans l'interrogation indirecte, § 400.

Proposition infinitive

§ 322. On a vu que l'infinitif pouvait servir directement de complément à un verbe : *exire uolo* « je veux sortir » (§ 272 c). Mais il s'est employé aussi avec un sujet à l'accusatif : *dicebat se paratum esse mori* « il disait [lui] être prêt à mourir ». A ce second type de phrase est réservé communément le nom de **proposition infinitive** (*accusatiuus cum infinitiuo*), sans qu'il y ait d'ailleurs de différence à l'origine avec le premier : ce sont simplement deux aspects d'un même emploi de l'infinitif, et certains verbes admettent l'une et l'autre construction : *uolo, cupio, studeo*, etc.

La proposition infinitive a été tout d'abord un cas de double accusatif du type *doceo pueros grammaticam*. La phrase *sentio eum uenire* s'est analysée, d'une part, en *sentio eum* « je l'aperçois », et, d'autre part, en *sentio uenire* « j'aperçois venir ». Le nom à l'accusatif parut ensuite faire groupe avec l'infinitif : *sentio eum* || *uenire* est alors devenu *sentio* || *cum uenire*. Et les Latins d'époque historique, oubliant l'origine de cet accusatif, le considérèrent comme un véritable « sujet ». La proposition infinitive est constituée dès les premiers textes. Son emploi très fréquent en fait une

des caractéristiques du latin, surtout littéraire. Il n'est pour ainsi dire pas de période cicéronienne qui n'en présente un ou plusieurs exemples. Cependant, la langue parlée s'en détournait. Elle préférait la complétive avec *quod* : *gaudeo quod, dico quod* (§§ 304-5), qui, en maintenant le sujet au nominatif et le verbe à un mode personnel, évitait toute ambiguïté.

Proposition infinitive dépendant d'un verbe déclaratif ou assimilé

§ 323. La proposition infinitive est courante après les verbes qui expriment une déclaration ou une opinion (*uerba dicendi* ou *decla-randi*) : *dico, nego, affirmo, fateor, narro, scribo, trado, nuntio* ; « croire, penser » *credo, existimo, opinor, puto, iudico, censeo, duco*, etc. ; « savoir, montrer, apprendre » *scio, nescio, ignoro, cognosco, ostendo, demonstro, significo, disco, doceo, obliuiscor* ; « jurer, menacer, promettre, espérer » *iuro, minor, polliceor, spero, exspecto* (ce dernier toutefois, plus souvent avec *dum*) ; « accuser » *arguo, criminor, crimini do, insimulo* (class.), *accuso* (Tac.), à côté de *quod* (§ 304) ; — ou bien qui expriment une perception ou un sentiment (*uerba sentiendi*) : « voir, apercevoir, entendre » *sentio, uideo, audio, animaduerto* ; « souffrir, se réjouir, être inquiet, s'irriter, s'indigner, se plaindre » *doleo, moleste fero, gaudeo, miror, angor, sollicitor, ira incendor, indignor, queror, me paenitet*, à côté de *quod, quia* ; etc. A ces divers groupes se rattachent des verbes impersonnels ou des locutions : *apparet, liquet* « il est clair que » ; *constat* « il est établi que » ; *conuenit* « il est convenu que » ; *me fallit, fugit, praeterit* « il m'échappe que » ; *sequitur, efficitur* « il s'ensuit que », à côté de *ut* (§ 310) ; *uerisimile (uerum) est, credibile est, certum est, perspicuum est* ; *fama est, spes est, auctor sum* « je garantis que » ; *testis sum, certiorem facio aliquem* « j'informe qqn que » ; etc. Bref, presque tous les verbes comportant une affirmation positive ou négative sont susceptibles de se construire avec la proposition infinitive.

Noter : *adducor* « je suis amené à croire que » (class.) ; *uolo* « je prétends que », Cic., *Tu.* 1, 79 ; *pono* « je suppose, j'estime que », Tér., *Ph.* 630, Cic., *de Or.* 2, 85 ; *accidit* avec un adverbe : Cic., *Caec.* 8 : *uidele quam*

inique accidal... turpem existimationem sequi « voyez combien il est injuste qu'il s'ensuive une mauvaise réputation » ; *statuo* « j'ai idée que » (§ 300) ; etc.

La proposition infinitive avait même gagné *non dubito*, construction du reste rare, au lieu de *quin* (§ 314), — et aussi les verbes « craindre » : Liv. 10, 36, 3 : *ni cedenti instaturum alterum timuissent* « s'ils n'avaient craint que, l'un se retirant, l'autre ne l'assaillit ». Les poètes l'étendent à des verbes comme *fleo* (Prop. 1, 7, 17-18), *tremisco* (Vg., *Én.* 12, 916) « je vois en tremblant que », etc.

§ 324. La proposition infinitive dépendant d'un verbe déclaratif rappelle de très près par sa structure une proposition à un mode personnel :

a) Expression du « sujet ». — L'accusatif sujet tend à être exprimé, même s'il est identique à celui du verbe principal. Le latin ne dit pas seulement *scio cum dixisse* « je sais qu'il a dit », mais aussi *scio me dixisse* « je sais que j'ai dit ». L'attribut est alors à l'accusatif : *scio me esse felicem*.

Cette tendance, toutefois, ne s'est qu'imparfaitement réalisée : Pl., *Cap.* 194 : *quo ire dixeram* « où j'avais dit que j'allais » (= *me ire*) ; Tér., *An.* 13-14 : *quae conuenere... || faletur transtulisse atque usum pro suis* « les parties qui s'adaptaient, il avoue les avoir transportées et traitées comme siennes » (= *faletur se transtulisse*) ; Liv. 25, 8, 10 : *nocte maxime commeare (eum) propter metum hostium credebant* « ils croyaient qu'il circulait de nuit de préférence, par crainte des ennemis », en particulier avec l'infinitif futur : Liv. 21, 12, 4 : *precibus aliquid (sc. se) moturum ratus* « persuadé qu'il arriverait à quelque résultat par ses prières ». Même dans la prose classique, il n'est pas rare que l'accusatif sujet soit omis : Cic., *R. Am.* 61 : *confitere huc ea spe uenisse* « avoue que tu es venu ici dans cet espoir » (= *te uenisse*) ; *Dei.* 21 : *in cubiculo (uomere) malle dixisti* (= *te malle*) ; *de Or.* 1, 101 : *dum mihi liceat negare (me) posse quod non potero*. Voir J. Lebreton, *Études sur la langue... de Cicéron*, p. 376 sqq.

En pareil cas, l'attribut continuait à être à l'accusatif, comme si le sujet était exprimé : Cés., *B. G.* 7, 2, 1 : *bellum facturos pollicentur* (= *se facturos esse*). Cependant, n'ayant plus l'appui de ce dernier, il lui arrive — hors de la prose classique — d'être mis au nominatif, comme dans le type *uolo esse studiosus* (§ 278 b), par accord avec le sujet du verbe principal : Hor., *Ep.* 1, 7, 22 : *ait esse paratus* « il dit qu'il est prêt » ; cf. Catul.

4, 2. Cette construction dite du *nominativus cum infinitivo* subissait l'influence de tournures grecques correspondantes, ce qui aboutissait à des imitations très artificielles : Vg., *Én.* 2, 377 : *sensit medios delapsus in hostes* « il s'aperçut qu'il était tombé au milieu des ennemis », au lieu de *se delapsus esse* (= ἤσθετο ἐμπεσών) ; 12, 634 : *nequiquam fallis dea*, c.-à-d. *dissimulas te esse deam* (= λανθάνεις θεὸς οὐσα) « tu caches en vain ta divinité » ; Prop. 2, 9, 7 : *uisura et quamvis numquam speraret Vlixen...* « et bien qu'elle n'eût jamais espéré revoir Ulysse... » (= *se uisuram esse*). Parfois, d'ailleurs, le participe pouvait être considéré en même temps comme apposé au sujet du verbe : Vg., *G.* 2, 510 : *gaudent perfusi sanguine*, m. à m. « ils se réjouissent étant recouverts de sang ».

Certains verbes comme *audio*, *sentio*, *uideo* admettent un participe présent au lieu de l'infinitif (§ 293 b). Cette équivalence montre que le « sujet » de l'infinitif était bien à l'origine le complément du verbe personnel : entre le *eum* de *eum audiui dicentem* et celui de *cum audiui dicere*, il n'y a pas de différence.

Note. — Impersonnels du type *me paenitet* : l'accusatif qui les accompagne devenait en même temps sujet de la proposition infinitive, lorsqu'ils en constituaient une : Tér., *Hau.* 18-19 : *factum... esse id non negat* || *neque se pigere... autumat* « il ne se défend pas de l'avoir fait et il avoue ne pas en avoir de regret ». S'ils commandaient eux-mêmes une proposition infinitive, il y avait alors deux sujets à l'accusatif, celui de l'impersonnel et celui de la proposition elle-même : Cic., *Sest.* 95 : *neque hic tamen ulla umquam iniuria adducetur ut eum tali uirtute... se in rem publicam fuisse paeniteat* « il ne sera jamais amené à regretter d'avoir fait preuve de tels mérites... ».

Remarquer, en outre : Cic., *Ver.* 1, 77 : *neque me tui neque tuorum liberum... misereri potest* « je ne peux avoir pitié ni de toi ni de tes enfants », littéralement « il ne peut y avoir pitié de ma part ni envers toi ni envers tes enfants » : *potest* est lui-même traité comme impersonnel. Ces constructions, ambiguës, sont rares.

§ 325. b) Emploi des temps. — L'action énoncée par la proposition infinitive pouvait se situer dans la durée à tout autre moment que celle du verbe déclaratif ; il était par suite nécessaire que l'infinitif exprimât par lui-même le temps. Aussi est-ce dans la proposition infinitive que les diverses formations temporelles de l'infinitif trouvent leur principal emploi : *dico eum uenisse* ou *rem confectam esse* (parfait) ; *dico eum uenturum esse* ou *rem confectum iri* (futur simple) ; *dico rem confectam fore* (futur du *perfectum* passif). Cette dernière locution in-

diquait que l'action serait acquise à un moment donné de l'avenir : *spero propediem omnia confecta fore* « j'espère que tout sera rapidement achevé ».

Il manque à cette série un imparfait et un plus-que-parfait. Le premier est suppléé par l'infinitif présent, de lui-même formation atemporelle (§ 270), mais qui reçoit du contexte le sens passé : Cic., *Of.* 1, 108 : *Q. Maximum accepimus facile celare, tacere, dissimulare...* « nous avons appris que Fabius Maximus savait cacher (ses desseins), se taire, dissimuler », — le second par l'infinitif parfait : type *nuntiavit Gallos in Italiam transisse* « il annonça que les Gaulois avaient passé en Italie ».

Verbes « se souvenir ». — *Memini* et ses synonymes se construisent de préférence avec l'infinitif présent en fonction d'imparfait pour souligner qu'on garde d'une chose un souvenir vivant ou qu'elle a occupé dans le passé une certaine durée, parfois les deux en même temps : Tér., *An.* 428-9 : *ego illam uidi uirginem : forma bona || memini uideri* « je me souviens qu'elle me parut d'une grande beauté » ; Cic., *Leg.* 1, 13 : *a primo tempore actatis iuri te studere memini* « dès ta jeunesse je me souviens que tu étudiais le droit » ; *Rep.* 1, 23 : *memini me admodum adulescentulo, cum pater in Macedonia consul esset, perturbari exercitum nostrum* « ... que notre armée était dans le trouble » (*perturbabatur*).

L'infinitif parfait est plutôt employé, si l'on considère le résultat de l'acte : Cic., *R. Am.* 122 : *meministis me ita initio distribuisse causam* « vous vous souvenez qu'au début j'ai ainsi distribué mon plaidoyer », ou le fait en tant qu'événement : Cic., *Cat.* 3, 19 : *memoria tenetis Cotta et Torquato consulibus complures in Capitolio res de caelo esse percussas* « que beaucoup d'objets furent frappés », — ou encore si le verbe de souvenir est lui-même au passé : Cés., *B. G.* 3, 6, 4 : *alio se in hiberna consilio uenisse meminerat* ; de même : *B. C.* 3, 47, 5 ; Tac., *A.* 14, 46. Enfin, il arrivait que les deux constructions fussent confondues, le parfait tendant à se substituer au présent comme temps par excellence de la narration passée, ainsi que cela se produit en français : « je me souviens d'avoir fait ».

Verbes « promettre, menacer, espérer, etc. ». — Au près des verbes de ce groupe qui impliquent par eux-mêmes une idée d'avenir, l'emploi de l'infinitif futur n'était pas indispensable au sens. Aussi — dans la langue parlée surtout — *pollicor, promitto, minor, spero*, etc., se trouvent-ils assez souvent avec un infinitif présent sans sujet qui leur sert de com-

plément d'objet : type *polliceor dare* « je promets de donner », comme dans *cupio facere* « je désire faire ». Ainsi : Pl., *Tri.* 5 : *si quidem operam dare promittitis* « si du moins vous me promettez de m'écouter » ; As. 699 : *si quidem hoc argentum ferre speras* « si du moins tu espères obtenir cet argent » ; Men. 843 : *minatur mihi oculos exurere* « il me menace de me brûler les yeux » ; également : Cés., *B. G.* 4, 21, 5 : *legati ueniunt qui polliceantur obsides dare* « des envoyés viennent pour offrir de donner des otages » (P. Perrochat, *Inf. sub.*, p. 25 sqq.). Néanmoins, les prosateurs classiques — plus spécialement Cicéron — étaient portés à généraliser, même dans ce groupe de verbes, l'infinitif futur avec accusatif d'objet : Cic., *Ver.* 4, 76 : *se funditus euersurum esse illam ciuitatem minabatur* « il menaçait de renverser de fond en comble cette cité » ; Mi. 78 : *spero multa uos... bona esse uisuros* « j'espère que vous verrez » ; Ac. 2, 2 : *pollicenti cuidam se artem... traditurum* « à qqn qui promettait de livrer (cet) art » ; de même, pour *iuro* « s'engager par serment à » : Cic., *Of.* 1, 39 : *cum... iurasset... se rediturum* ; cf. 3, 112.

Enfin, *iuro* au sens de « jurer » et *spero* au sens de « croire », du fait qu'ils n'étaient pas spécialement liés au futur, se rencontraient aussi bien avec l'infinitif présent ou parfait : Cic., *Tu.* 4, 50 : *iurare possum non illum iracundia tum inflammatum fuisse* « je puis jurer qu'il n'était pas alors enflammé de colère » ; Fa. 2, 2 : *spero nostram amicitiam non egere testibus* « je crois que notre amitié n'a pas besoin de témoins » ; At. 1, 1, 4 : *spero me tibi causam probasse* « je pense l'avoir fait agréer mes raisons ».

Les formations exprimant le futur à l'infinitif étaient récentes. A l'actif, la périphrase en *-turum esse* est d'origine obscure (A. Ernout, *Morph.*, § 320). Souvent le verbe *esse* n'y est pas exprimé. Et il arrive en v. latin que *-turum* soit traité comme invariable : Valerius Antias ap. Gell. 1, 7, 10 : *dixerunt omnia ex sententia processurum esse*. Et, également d'après Gell., *ibid.*, § 2, Cicéron aurait encore écrit : *Ver.* 5, 167 : *hanc sibi rem praesidio sperant futurum*. Quelques traces d'une forme en *-assere* existent aussi dans l'ancienne langue, par ex. *oppugnassere*, Pl., *Am.* 210, à côté de *reducturum*, v. 208 ; c'était là une tentative (qui n'a pas abouti) pour créer un infinitif futur actif sur les formes personnelles du type *amasso/amassim*.

L'infinitif futur passif en *-tum iri* est une locution périphrastique comprenant le supin et l'infinitif présent du verbe *eo* à l'impersonnel, cf. A. Ernout, *Morph.*, § 322. Le tour *credo mihi factum iri contumeliam* s'analyse par suite en « je crois qu'on va (*iri*) me faire un affront » : l'accusatif n'était pas le « sujet » de l'infinitif, mais le complément d'objet du supin. Aussi cette locution est-elle invariable : Tér., *He.* 39-40 : *rumor uenit || datum iri gladiatores* « le bruit court que l'on va donner des jeux de gladiateurs ».

Cet infinitif futur passif est encore peu représenté en v. latin (4 ex. chez Pl.). C'est chez Cicéron qu'il est le plus fréquent (54 ex.). Ensuite, il n'apparaît plus que rarement (Liv., 9 ex.) ; cf. Perrochat, *op. cit.*, p. 70 sqq., et il a été suppléé en partie par l'adjectif verbal en *-ndus* : Tert., *Praes.* 11 : *spero aliud esse inueniendum* (= *inuentum iri*) ; Ulp. (Dig.) 46, 3, 31 : *si nauem a se fabricandam quis promiserit...* Cf. § 297 d.

De plus, pour rendre le futur à l'infinitif, le latin disposait de l'auxiliaire *posse* : Cés., *B. G.* 1, 3, 8 : *totius Galliae sese potiri posse sperant*, sans que, du reste, la valeur propre de cette forme disparût jamais entièrement. Il y avait aussi la périphrase *fore* ou *futurum esse ut* + subj. qui suppléait l'infinitif futur pour les verbes dépourvus de supin : Cic., *Ph.* 12, 7 : *an non putamus fore ut eos poeniteat...?* « ne pensons-nous pas qu'ils se repentiront...? ». Mais elle se trouve aussi sans cette raison : Cés., *B. G.* 7, 32, 5 : *fore uti pars cum parte ciuitatis confligat* « il arriverait (styl. ind.) qu'une partie de la cité en viendrait droit aux mains avec l'autre ».

§ 326. c) Expression du potentiel et de l'irréel. — Le potentiel n'a pas à l'infinitif d'expression distincte du futur : c'est la locution en *-turum esse* (*facturum esse*) qui sert pour les deux. Pour l'irréel, au contraire, a été créée la périphrase en *-turum fuisse* (*facturum fuisse*), qui sert à la fois pour l'irréel du présent : Cic., *Fa.* 4, 9, 2 : *nunc omnia tenentem nostras sententias desideraturum censes fuisse?* « penses-tu que maintenant, s'il avait le pouvoir suprême, il aurait besoin de nos conseils? », — et pour celui du passé : Cic., *Ph.* 3, 5 : *iudico, nisi unus adolescens illius furentis impetus... cohibuisset, rem publicam funditus interituram fuisse* « j'estime que, si un jeune homme à lui seul n'avait contenu les emportements de ce fou, la république aurait entièrement péri ».

La périphrase *-turum fuisse* était encore ignorée de la vieille langue, qui, en pareil cas, usait de la parataxe : Pl., *Ci.* 625 : *nam ni intellexes, numquam, credo, amitteres* « si tu n'avais pas compris, tu ne m'aurais, je crois, jamais laissé partir » (P. Perrochat, *Inf. sub.*, p. 75 sqq.). Elle s'est développée chez Cicéron et a connu une certaine survie dans la langue littéraire.

Les verbes du type *debeo*, *possum*, *oportet*, etc., n'avaient pas d'expression spéciale pour le conditionnel à l'infinitif. Plusieurs d'entre eux étaient dépourvus de supin ; en outre, le sens n'appelait pas de forme particulière, lorsqu'ils indiquaient le pouvoir ou le devoir effectifs : Cic., *Of.* 1,

4 : *Platonem existimo, si genus forense dicendi tractare uoluisset, gravissime et copiosissime potuisset dicere* « j'estime que Platon, s'il avait voulu..., aurait pu parler... », proprement « il avait le pouvoir de parler ». En proposition indépendante, on aurait, en effet, l'indicatif *potuit*; et, du reste, même la périphrase du type habituel *perituum fuisse* correspond à un *periturus fuit* dans une principale : « il était sur le point de périr ».

§ 327. **Construction personnelle ou impersonnelle du verbe déclaratif.** — Lorsque le sujet du verbe déclaratif restait indéterminé, la construction ancienne consistait à employer le passif impersonnel, tout en le faisant suivre de la proposition infinitive : *dicitur Gallos in Italiam transisse* « il est dit (on dit) que les Gaulois ont passé en Italie »; c'est là d'ailleurs une trace remarquable de la faculté qu'avant l'époque historique le passif impersonnel eut de recevoir un complément à l'accusatif. Puis, par un effet de la tendance ultérieure à réduire l'impersonnel, le verbe déclaratif, passant à l'emploi personnel, reçut pour sujet au nominatif l'accusatif sujet de la proposition infinitive, tandis que l'infinitif subsistait sans changement : *Galli dicuntur in Italiam transisse* « les Gaulois sont dits avoir passé en Italie ».

Cette seconde construction, d'ailleurs attestée dès les premiers textes, est la plus fréquente chez Cicéron et César; car ces auteurs, conformément aux règles de l'analogie, retournaient exactement les termes des propositions, lorsqu'ils substituaient le passif à l'actif : Pl., *Pe.* 202 : *nullus esse... peior perhibetur* « personne ne passe pour avoir plus de malignité »; Lucr. 4, 388 : *navis praeter creditur ire* « on croit que le navire se déplace »; Cic., *Caec.* 44 : *haec ubi conceduntur esse facta...* « là où il est concédé que des faits de cette nature ont eu lieu... »; C. M. 63 : *consurrexisse omnes illi dicuntur* « on dit que tous se levèrent »; de même, *arguor, ostendor, reperitur* (Cic., *Rep.* 2, 28). A l'époque impériale, cette tournure personnelle fut appliquée à plusieurs verbes qui ne s'employaient pas auparavant avec elle : Ov., *Am.* 2, 6, 61 : *colligor... dominae placuisse* « on en déduit que j'ai plu à ma maîtresse », m. à m. « je suis déduit avoir plu »; Pline, *Nat.*, 29, 127 : *bubonis oculorum cinis... claritatem oculis facere promittitur* « on assure que la cendre d'yeux de hibou rend la vue plus claire »; également, *speror* (Tac., *H.* 2, 74), *scior* (Arnobé, *Nat.* 1, 34), *reprehendor* (Donat, *Tér.*, *Eu.* 479); etc. Un archaïsant comme Apulée évite, au contraire, ces tournures.

La construction impersonnelle n'a laissé que des traces à l'Infinitum : Cés., *B. G.* 6, 4, 1 : *adesse Romanos nuntiatur* « il est annoncé (on annonce) que les Romains arrivent » ; Nep. 4, 5, 3 : *dicitur eo tempore matrem Pausaniac uixisse* « il est dit (on dit) que la mère de Pausanias vivait encore » ; *creditur* « on croit que » (Liv. 40, 29, 8) ; *ex quo intellegitur* ; *adfertur* « on apporte la nouvelle que » (Liv. 4, 55, 1) ; *eam gentem traditur... Alpes transisse* (Liv. 5, 33, 2). Chez Cicéron, *dicitur* « on dit » n'apparaît qu'accompagné d'une détermination ou dans une construction soulignant le caractère impersonnel de l'emploi : Cic., *Fi.* 3, 60 : *non sine causa dicitur* « on dit non sans raison » ; *Ver.* 4, 38 : *de hoc Verri dicitur habere eum toreumata* « au sujet de cet homme, il est dit à Verrès qu'il avait des vases ciselés » (phrase imitée de la langue parlée). Salluste, Tite-Live, Tacite, etc., usent plus librement de ces formules.

Au *perfectum*, l'analogie des locutions neutres *apertum est*, *manifestum est*, *verum est*, etc., -|- prop. inf. appuyait la construction impersonnelle qui s'est mieux conservée : Tér., *An.* 796 : *in hac habitasse platea dictumst Chrysidem* « on m'a dit que Chrysis habitait dans cette rue », en face de Pl., *As.* 381-2 : *acdes...* || *Demacnetus ubi dicitur habitare* « la maison où Déménète est dit habiter » ; de même : Cés., *B. G.* 1, 1, 5 : *una pars quam Gallos obtinere dictum est* ; Cic., *Br.* 204 : *ut Isocratem... dixisse traditum est*. Lorsque l'infinitif devait être lui-même au *perfectum* passif, le tour impersonnel s'imposait pour la clarté : Liv. 8, 24, 2 : *eodem anno Alexandream in Aegypto proditum (est) conditam (esse)* « on rapporte qu'Alexandrie fut fondée la même année », et non pas *Alexandrea prodita (est) condita*. Il y avait également quelques exemples à l'adjectif en *-ndus* : Cés., *B. G.* 5, 28, 1 : *ciuitatem... Eburonum... bellum facere ausam uix erat credendum* « il n'était guère croyable que... » ; Vg., *Én.* 6, 719-20 : *anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est* || ... *animas?* « faut-il croire que quelques âmes vont d'ici à la lumière? ».

Proposition infinitive dépendant d'un verbe de volonté

§ 328. La proposition infinitive se rencontre comme complément de plusieurs verbes de volonté, auprès desquels elle alterne souvent avec l'infinitif complément (*uolo facere*) ou avec *ut* (*permitto ut uenias*). Ils sont moins nombreux que les verbes déclaratifs : *uolo*, *nolo*, *malo*, *cupio*, *opto* (rare, d'ordinaire *ut*), *studco*, *postulo* ; *deceat*, *placet*, *oportet*, *necesse est* ; *mos est*, *tempus est* ; *expedit*, *conuenit*, *praestat*, *interest*,

refert ; *iubeo* ; *impero* (plus souvent avec *ut*) ; *constituo*, *decerno*, *statuo*, à côté de *ut* (§ 308) ; *cogo* et *permitto* (*ut* également usuel) ; *patior*, *sino* ; *ucto* ; *prohibeo* (à côté de *ut*) ; *impedio* (rare) ; etc. Exemples : Cic., *Tu.* 2, 36 : *corpora iuuenum firmari labore uoluerunt* « ils ont voulu que les corps des jeunes gens fussent endurcis par l'effort » ; Cés., *B. G.* 2, 20, 3 : *ab opere... legatos discedere uetuerat* « il avait défendu aux légats de s'éloigner des travaux ».

Avec *censeo*, même sans adj. en *-ndus* (§ 309) : Cic., *Ph.* 8, 21 : *cum ante legatos decerni non censuissem...* « bien que je n'eusse pas été d'avis de décider l'envoi d'une députation... ». *Facio* + prop. inf. au sens de « faire que » (= *facio ut*) appartient à la langue familière : Var., *R. R.* 3, 5, 3 : *desiderium arborum facit marcescere uolucres inclusas* « fait s'alanguir » ; Vitruv., 2, 6, 4 : *efficit ea coire* ; souvent en poésie depuis Lucr. 3, 100-1 ; une fois chez Cicéron : *Br.* 142 (par souci de symétrie). Ce tour a subsisté dans son correspondant français : « faire venir qqn ». A basse époque, la proposition infinitive dépendant de verbes de volonté n'a pas subi une concurrence analogue à celle qu'exerça pour la catégorie précédente le tour *dico quod* ; elle gagne même certains verbes, par ex. Grég. T., *H. F.* 5, 3 : *rogat sibi... reddi suos famulos* « il demande qu'on lui rende ses serviteurs ».

§ 329. Ce type de proposition infinitive était resté plus éloigné de la structure d'une proposition personnelle.

L'infinitif, en effet, n'y exprime pas le temps par lui-même : l'action qu'il désigne, nécessairement postérieure à celle du verbe principal, est située par celui-ci dans le temps. Aussi, comme pour l'infinitif complément (*uolo facere*), la forme usuelle est-elle l'infinitif proprement dit ou infinitif présent qui indiquait seulement l'idée verbale : *uolo te facere*. L'infinitif parfait n'apparaît que rarement et souligne le résultat cherché : *uos monitos esse uolo* « je veux que vous soyez avertis » ; voir § 293 a.

D'autre part, le « sujet » n'a lieu d'être exprimé que s'il est différent de celui du verbe principal : *uolo eum uenire, rem fieri iussit*. Si c'est le même, l'infinitif complément employé seul suffit : *uolo facere* « je veux faire » (§ 272 c). Néanmoins, la tendance à user de la proposition infinitive était si forte que même alors le latin reprend parfois le sujet en le mettant à l'accusatif : type *uolo me facere* : Sal., *C.* 1, 1 : *omnis*

homines qui sese student praestare ; et même, C. 7, 6 : *se quisque hostem ferire... properabat*.

Selon que la construction adoptée était l'infinitif seul ou la proposition infinitive, l'attribut se mettait au nominatif ou à l'accusatif : Cic., *At.* 4, 15, 2 : *si uis homo esse*, en face de Cic., *C. M.* 73 : *uult, credo, se esse carum* ; Cic., *Ver.* 4, 115 : *dissoluti si cupiamus esse*, en face de Cic., *Cat.* 1, 4 : *cupio... me non dissolutum uideri*.

§ 330. **Expression de l'indéfini.** — La question se pose plus spécialement avec les verbes « ordonner, permettre, contraindre, empêcher, etc. » (*iubeo, sino, cogo, prohibeo*, etc.) :

1) Type : « on ordonne, on permet, on empêche que ». C'est le sujet du verbe de volonté qui est indéfini. A la différence de ce qui s'observe pour les verbes déclaratifs, seule existe au passif la construction personnelle : *iubeor, cogor, sinor, prohibeor, uelut rem aliquam facere*, m. à m. « j'ai ordre, je suis contraint, autorisé, empêché de faire une chose » ; Cic., *Sest.* 95 : *accusare eum, a quo ipse... accusatur, non situs est* « on ne l'a pas laissé accuser celui par qui il est lui-même accusé » ; Liv. 3, 30, 3 : (*consules*) *iubentur subitarium scribere exercitum* « ordre est donné aux consuls de... » ; Cic., *Ph.* 2, 79 : *iussus es renuntiari consul* « ordre a été donné que tu fusses proclamé consul » (avec double passif).

2) Type « j'ordonne, je permets, je défends qu'on fasse une chose ». C'est le sujet de la proposition infinitive dépendant du verbe de volonté qui est indéfini. L'infinitif est au passif avec le nom de la chose à l'accusatif comme sujet : Cés., *B. G.* 1, 7, 2 : *pontem... rescindi iubet* « il donne ordre de couper le pont » ; Cic., *Cat.* 1, 27 : *nonne hunc in uincula duci... imperabis?* « ne le feras-tu pas mettre aux fers? ». Mais l'infinitif actif employé sans sujet marque aussi l'indétermination : Cic., *Cat.* 3, 20 : (*haruspices*) *iusserunt simulacrum Iouis facere maius* « dirent de faire une statue de Jupiter plus grande » ; Leg. 1, 19 : (*lex*) *recte facere iubet, uelut delinquere* « la loi ordonne de bien agir, défend de mal faire ». Anciennement, c'est à l'impersonnel que revenait cette fonction : Caton, *Agr.* 6, 1 : *agrum quibus*

locis conseras, sic obseruari oportet « pour la destination des pièces de terre à ensemer, il faut observer ceci » ; et, du reste, ce tour subsiste : *B. Afr. 40 : cum receptui cani iussisset*, en face de *Liv. 29, 7, 6 : receptui canere cum iussisset*.

Résumé : 1) *iubeor facere ; iubeor fieri consul.* — 2) *iubeo rem fieri.* — 3) *iubeo receptui canere*, parfois *cani*.

Notes. — Constructions de *uideor* « je parais » (médio-passif) :

a) Personnelle. Avec nom. attribut : *domus pulchrior (esse) mihi uisa est* « la maison m'a paru plus belle ». Avec infinitif seul : *mihi uisus est dicere* « il m'a paru dire ». Si le sujet de *uideor* représente la même personne que le complément au datif, on aboutit aux tours : *(mihi) uideor loqui* « il me semble que je parle », *(tibi) uideris loqui* « il te semble que tu parles », « je crois, tu crois parler », le datif n'étant pas toujours exprimé : *Cic., Cat. 1, 2 : satisfacere rei publicae uidemur* « nous croyons faire assez envers l'État » ; *Cés., B. G. 2, 11, 5 : quod abesse a periculo uiderentur* « parce qu'ils pensaient être hors de danger ». En incise, *ut uidemur* « à ce qu'il nous semble ».

b) Impersonnelle. *Alicui uidetur* « il paraît bon à qqn de » avec infinitif compl. : *Cic., C. M. 1, 1 : uisum est mihi de senectute aliquid... conscribere* « il m'a paru bon d'écrire qqe chose sur la vieillesse » ; avec prop. infinitive : *Cic., Tu. 5, 12 : non mihi uidetur ad beate uiuendum satis posse uirtutem* « il ne me semble pas que la vertu suffise pour donner le bonheur ». En incise, *ut mihi uidetur* « à ce qu'il me semble ».

Développement ultérieur de l'infinitif subordonné. — En bas latin, l'infinitif gagna des tours très éloignés de son domaine propre. Il s'introduit, par exemple, dans les complétives avec *quod (quia)*, par confusion avec la proposition infinitive : *Cypr. ep. 53 (Maximus) : congaudere quod nos... pacem fecisse* « de ce que nous avons fait la paix ». On le rencontre aussi dans les relatives, surtout du type *non habeo quod dem* : *Itala, Luc 14, 14 (cod. Verc.) : non habent unde reddere tibi* « ils n'ont pas de quoi te rendre » [= οὐκ ἔχουσιν ἀνταποδοῦναι], et dans l'interrogation indirecte : *Ven. Fort., Carm. 10, 1, 1 : nesciendo quae petere* « ne sachant que demander ». Outre l'influence du grec, l'équivalence qui s'établissait entre *nescio quid faciam* et *nescio facere* contribuait à répandre ces emplois. Ils ont, du reste, survécu : fr. « je n'ai que faire », « je ne sais que faire ». J. B. Hofmann, p. 721.

CHAPITRE III

LA PROPOSITION RELATIVE

§ 331. L'emploi d'un relatif pour rattacher une proposition dépendante à un substantif ou à un pronom de la principale est un type de subordination simple et ancien. Le relatif latin est tiré d'un thème **k^{ro}*-, partiellement confondu avec l'interrogatif-indéfini **k^{ri}*-, cf. Ernout, *Morph.*, § 117. Introduite par un terme de forme pleine et bien marquée, appelée à suppléer à la pauvreté du latin en participes, la proposition relative est très répandue dans tous les domaines, en particulier dans ce vieux fonds de la langue que constituent les textes juridiques.

Pour souligner la relation, la langue parlée accompagnait parfois le relatif d'une forme démonstrative : Pl., *Tri.* 1023 : *quorum eorum unus surripuit...* « dont chacun d'eux a volé... ». Plus souvent, l'antécédent était repris de façon à éviter toute équivoque : Tér., *Hau.* 20-1 : *habet bonorum exemplum, quo exemplo sibi || licere... putat*; Liv. 23, 37, 10 : *quibus diebus Cumae liberatae sunt obsidione, isdem diebus... Ti. Sempronius... prospere pugnat*; Cés., *B. G.* 1, 6, 4 : *diem dicunt, qua die... omnes conveniant*. Ce tour est fréquent dans la langue du droit dont il satisfait le besoin de clarté et de précision, ainsi que dans la langue administrative, etc.

Le latin n'ayant pas conservé pour le relatif l'ancien corrélatif de forme **to*- qui subsiste dans *tam*, *tantus*, *tum* en face de *quam*, *quantus*, c'est le pronom anaphorique *is* ou un démonstratif qui en font office. Souvent, du reste, ceux-ci ne sont pas exprimés, lorsqu'ils seraient au même cas que le relatif : Pl., *Mi.* 368-9 : *carebis, credo,*

(oculis) || *qui plus uident quam quod (= id quod) uident*; Cic., *Of.* 1, 118 : *imitamur quos cuique uisum est*, en face de *Cat.* 1, 9 : *quos ferro trucidari oportebat, eos nondum uoce uulnero*. Même lorsque le corrélatif devrait être à un cas différent du relatif, il est parfois omis : Cic., *Tu.* 5, 20 : *Xerxes... praemium proposuit qui (= ei qui) inuenisset nouam uoluptatem*. On dit de même en français : « à qui aurait trouvé » ; l'absence de corrélatif souligne l'indétermination.

§ 332. Malgré les progrès de la dépendance grammaticale, la proposition relative jouit d'une certaine autonomie. Elle sert de parenthèse à la phrase : Cic., *R. Am.* 10 : *sin a uobis, id quod non spero, deserar...* Parfois, à la faveur d'une anacoluthie, elle prend la valeur d'une proposition conditionnelle (*qui = si quis*) : Pl., *As.* 323 : *ista uirtus est... qui malum fert fortiter* « le courage, c'est supporter vaillamment le malheur », cf. Enn., *Sc.* 302 V² ; Var., *L. L.* 7, 93 : *quibus res erat in controuersia, ea uocabatur lis*, m. à m. « ceux qui avaient une affaire en contestation, cela était appelé procès ». Ou bien, restant en suspens, elle apportait une détermination causale : Cic., *Fa.* 7, 2, 1 : *quod si mihi permisisses, qui meus in te amor est, confissem* « si tu m'avais confié l'affaire, avec l'affection que j'ai pour toi, je l'aurais menée à bien » (*ibid.* 11, 13, 1), souvent chez Cicéron, mais déjà aussi Pl., *Mi.* 83. De même, avec *quantus* : Cic., *de Or.* 1, 95 : *quanta... ingenia in nostris hominibus esse uideo, (non) despero fore aliquem aliquando qui... existat talis orator qualem quaerimus* « à voir les dons de nos concitoyens, je ne désespère pas... » ; Sal., *J.* 31, 22.

Ailleurs, le relatif est rattaché pour le cas, non pas à la relative elle-même, mais à une proposition secondaire incluse dans celle-ci et qui le suit immédiatement : Cic., *Fi.* 2, 64 : *aberat (ei) omnis dolor, qui si adesset, non molliter ferret* « il était entièrement exempt de la douleur, que, du reste, si elle était survenue, il eût supportée sans faiblesse » (= *quem... ferret*) ; *Fa.* 6, 6, 5 : *ca... quibus ille (Pompeius) si paruisset,... hic (Caesar)... tantas opes... non haberet* « des conseils tels que, si Pompée les avait suivis, César n'aurait pas tant de puissance ». Deux propositions relatives sont ainsi enchâssées l'une

dans l'autre, et leurs relatifs se suivent à des cas différents : Cic., *Cat.* 3, 27 : *magna vis (est) conscientiae, quam qui neglegent, ... se ipsi indicabunt* « grande est la force de la conscience ; et ceux qui la négligeront se trahiront d'eux-mêmes ».

Quand deux propositions relatives se succèdent, le relatif est répété avec ou sans particule copulative : Cic., *Of.* 2, 40 : *leges latronum esse dicuntur, quibus parcant, quas obseruent* « on dit que les brigands ont des lois auxquelles ils obéissent, qu'ils respectent » ; *Fi.* 4, 40 : *omnia quae (virtus) leget quacque reiciet* « tout ce que la vertu choisira et ce qu'elle rejettera » (surtout quand il s'agit d'objets différents). Mais il y avait une construction de caractère plus lâche dans laquelle le relatif, au lieu d'être répété, était continué par le pronom *is* avec une particule de liaison : Cic., *Br.* 258 : *omnes... qui nec extra urbem hanc vixerant neque eos aliqua barbaries domestica infuscauerat...* « ceux qui n'avaient pas vécu en dehors de cette ville ou qu'une influence barbare n'avait pas corrompus... ». Et même, *is* n'était pas toujours exprimé : Cic., *Ver.* 4, 9 : *mancipium quo et omnes utimur et non praebetur a populo* « l'esclave dont nous usons tous et qui (= *et id*) n'est pas fourni par l'État ».

Pour l'attraction du relatif et le relatif de liaison, voir § 161 et § 423.

Formes archaïques : *qui*, abl. sg. adverbial : Tér., *An.* 511-2 : *multa... qui coniecturam hanc nunc facio* « beaucoup de choses grâce à quoi (auxquelles) je le suppose » ; *quis* (*queis*), dat.-abl. plur. du thème en -o-, encore assez fréquent : Cic., *de Or.* 1, 85 : *homines Athenienses... in quis erat Menedemus* (= *in quibus*) ; Vg., *Én.* 1, 94 sqq. : *o terque quaterque beati || quis (= quibus) ... || contigit oppetere* « qui ont eu le bonheur de tomber... ». — Relatif adverbial *unde*, équivalent de *a quo*, *ex quo*, etc. : Cic., *de Or.* 1, 67 : *ille ipse unde rem cognovit* « celui-là même dont il tient la chose » (= *a quo*) ; *Ac.* 2, 100 : *aquam nigram esse unde illa (nix) concreta esset* (= *ex qua*).

Emploi des modes

§ 333. La proposition relative se trouvant dans une dépendance très faible par rapport à la principale, le mode y était à l'origine presque aussi libre que dans une phrase indépendante. Aussi y trouve-

t-on des tours à l'impératif ou au subjonctif jussif qui ne seraient plus possibles aujourd'hui en français : Cic., *Leg. Agr.* 2, 95 : *quid enim uiderunt? hoc quod nunc, quaeso, perspicite atque cognoscite* « qu'ont-ils vu? ceci, que je vous prie de remarquer et de considérer », m. à m. « cette chose que, je vous prie, remarquez » ; C. E. 1101, 1 : *hic tumulus Fructi sacer est, quem laedere noli* = « lequel veuille ne pas violer » ; Cic., *Br.* 297 : *rem... commouisti noua disputatione dignam, quam in aliud tempus differamus* « ... une question qui mérite une nouvelle discussion et que nous remettrons à un autre moment », littéralement « laquelle remettons ».

§ 334. L'indicatif a sa fonction de mode de la réalité : Cés., *B. G.* 1, 1, 3 : *Germani qui trans Rhenum incolunt*.

En particulier, il est la construction habituelle des propositions introduites par un relatif indéterminé : *quicumque, quisquis, quotquot, (quot-)ubicumque, utcumque*, etc., alors que dans ce type le grec use du subjonctif ou de l'optatif : Pl., *Ru.* 1146 : *tibi hercle deos iratos esse oportet, quisquis es* « tu dois avoir les dieux irrités contre toi, qui que tu sois » ; Cic., *Q. fr.* 1, 2, 4 : *quoscumque de te queri audiui, quacumque potui ratione, placavi* « tous ceux que j'ai entendus se plaindre de toi, je les ai calmés par tous les moyens que j'ai pu » ; *Fa.* 2, 5, 1 : *ubicumque es..., in eadem nauis es* « où que tu sois, tu es sur le même navire (que nous) ». En pareil cas, la réalité du fait n'est pas en cause ; l'indétermination concerne seulement la nature du sujet ou de l'objet ; et le latin se contente de marquer celle-ci dans la forme du relatif par le redoublement ou par la particule généralisante *-que*. Le subjonctif apparaissait au style indirect, également à la 2^e personne indéfinie : Cic., *Of.* 3, 57 : *neque enim id est celare, quicquid reticeas* « ce n'est pas toujours le celer que de taire quelque chose ». Toutefois, même hors de là, il tendait à s'introduire, appelé par l'idée d'éventualité qui se glisse facilement dans ces tournures (§ 392, b) ; et, à l'époque impériale, il y devient fréquent sous la forme du subjonctif de répétition (§§ 389, 390).

§ 335. La proposition relative exprime souvent un rapport lo-

gique : fin, condition, cause, concession, conséquence, que le subjonctif contribuait à marquer ; mais celui-ci n'a pas partout le même caractère.

Dans les relatives finales, il était appelé par sa valeur propre de subjonctif de volition, et, par suite, l'indicatif n'y alterne jamais avec lui : Caton, *Agr.* 53 : *seum... condito... quod edint boues* « mettez en réserve du foin pour le donner aux bœufs » ; Cic., *Pomp.* 63 : *illum ex omnibus delegistis quem bello praedonum praeponeatis* « vous l'avez choisi entre tous pour lui faire diriger la guerre des pirates » ; Liv. 21, 54, 3 : *Mago locum monstrabit quem insideatis* « Magon vous montrera le lieu à occuper ».

Les relatives conditionnelles présentent la répartition des temps et des modes particulière aux propositions de cette nature (cf. § 370 sqq.). On y trouve ainsi le subjonctif présent pour le potentiel : Cic., *N. D.* 2, 12 : *hacc... qui videat, nonne cogatur confiteri deos esse?* (= *si quis videat*) « celui qui verrait ces choses, pourrait-il ne pas être contraint de reconnaître qu'il y a des dieux? » ; le subjonctif imparfait pour l'irréel du présent : Tér., *Eu.* 487-8 : *nemo posset... || qui haberet qui (abl.) pararet alium (servum), hunc perpeti* « il n'est personne, ayant les moyens de se procurer un autre (esclave), qui pourrait supporter celui-ci » (= *si quis haberet*), — ou pour le potentiel du passé : Cic., *Ver.* 4, 52 : *qui videret..., urbem captam diceret* « qui eût vu, eût dit une ville prise » (= *si quis videret...*) ; etc.

§ 336. Dans les relatives causales, concessives, consécutives, le subjonctif s'est employé pour souligner l'intervention d'un sujet qui établit une relation logique, au lieu de simplement constater. Il s'est surtout répandu à partir de l'époque classique.

a) Relatives causales : Pl., *Mi.* 58-9 : *amant te omnes mulieres, neque iniuria, || qui sis tam pulcher* « tu es aimé de toutes les femmes, et non à tort, toi qui es si beau » ; Cic., *Fa.* 7, 30, 1 : *fuit enim mirifica vigilantia, qui suo toto consulatu somnum non viderit* « lui qui n'a pas vu le sommeil de tout son consulat ». Le sens causal était précisé par des particules ou des adverbess adjoints au relatif : *quippe qui* « bien

sûr lui qui » ; *ut qui* « comme (il est naturel de la part d')un homme qui » ; *utpote qui* « comme il est possible pour qqn qui » : Pl., *Pe.* 699 : *quippe qui frater siet* « bien sûr puisqu'il est mon frère » ; Cic., *Ph.* II, 30 : *ut qui optimo iure cum prouinciam obtinuerit* ; *utpote qui* est plus rare : Pl., *Ru.* 462 ; Cic., *Ph.* 5, 30 ; Sal., *C.* 57, 4. *Quippe* était proprement un interrogatif (*quid* + *pe*, § 181) ; et le relatif qui le suivait introduisait la réponse à la question ; *quippe*, comme *quia*, est passé ensuite du sens interrogatif au sens causal. En *utpote*, on reconnaît une phrase nominale : *ut pote (est)*.

Dans les relatives causales, l'indicatif était encore fréquent en v. latin : Pl., *Mi.* 1376 : *stulte feci qui hunc amisit* « j'ai fait une sottise de le lâcher » ; ou encore : Pl., *Pe.* 75 : *sumne ego stultus qui rem curo publicam?* « ne suis-je pas fou de m'occuper des affaires publiques? », en face de *Tri.* 1057 : *sed ego sum insipientior qui rebus curem publicis* « mais je suis bien sot de m'occuper des affaires publiques », où une certaine nuance modale est encore sensible, « moi qui veux m'occuper ». Comme survivance de la vieille langue, l'indicatif se retrouve même après *quippe qui* chez Salluste, chez Tite-Live (3, 6, 6 ; 3, 53, 7 ; 5, 37, 7, etc.). Il n'est pas non plus inconnu de la prose classique : Cic., *C. M.* 46 : *habeo senectuti magnam gratiam, quae mihi sermonis audivitatem auxit, potioris et cibi sustulit* « j'ai une grande reconnaissance pour la vieillesse qui a accru mon goût pour la conversation et m'a enlevé celui de boire et de manger ». Cf. aussi, d'après les mss. : Cic., *N. D.* 1, 28 : *quippe qui bellum reuocat* et *At.* 2, 24, 4 : *utpote qui solemus* ; mais, dans ces deux passages, le rétablissement du subjonctif serait à peine une correction, qui, du reste, a été faite.

§ 337. b) Relatives concessives ou adversatives : Cic., *de Or.* I, 82 : *egomet qui sero ac leuiter Graecas litteras attigissem, tamen... complures... ibi (Athenis) dies sum commoratus* « moi qui (pourtant) n'avais abordé les lettres grecques que tard et d'une manière superficielle, j'ai cependant séjourné là (à Athènes) plusieurs jours ».

Ici encore l'indicatif se rencontre en v. latin, et parfois à l'époque classique : Pl., *Am.* 561-2 : *audes mihi praedicare id, || domi te esse nunc, qui hic ades?* « tu oses m'affirmer que tu es maintenant à la maison, quand tu es ici? », en face de *ibid.* 177-8 : *hodie qui fuerim liber, || eum nunc potuit pater seruitutis* « moi qui étais libre ce matin encore, mon père m'a réduit en esclavage » ; Cic., *Ph.* 8, 19 : *Caesar ipse, qui illis*

fuerat iratissimus, tamen... cotidie aliquid iracundiae remittebat « alors qu'il avait été très irrité... » ; cf. *Pomp.* 55 ; *Fa.* 5, 18, 1 ; etc.

c) **Relatives consécutives.** — Une idée latente de possibilité a pu aider le subjonctif à s'introduire : Cic., *Fa.* 6, 18, 5 : *domus est quae nulli mearum villarum cedat* « une maison qui ne saurait le céder à aucune de mes propriétés », c.-à-d. « telle qu'elle ne le cède... » ; *Att.* 11, 8, 2 : *qui ex ipso audissent* « des gens qui avaient pu (c.-à-d. en bonne situation pour) l'apprendre de sa bouche ». Dans l'ensemble, toutefois, le subjonctif, même appliqué à un fait, traduit l'effort de l'esprit qui s'attache à caractériser : Cic., *R. Am.* 52 : *nunc dicis aliquid quod ad rem pertineat* « maintenant tu dis une chose qui concerne l'affaire (telle qu'elle concerne...) ».

mêmes corrélatifs que pour *ut* consécutif : Pl., *Cu.* 284 : *nec... quisquamst tam opulentus qui mi obsistat in uia* « il n'est personne de si puissant qu'il puisse me faire obstacle en chemin » ; Cic., *Cat.* 2, 3 : *si quis est talis qui... me accuset...* « si qqn est dans de telles dispositions qu'il m'accuse ». On trouve également le relatif employé, comme *ut*, après comparatif + *quam* au sens de « trop... pour » : Ov., *M.* 6, 195 : *maior sum quam cui possit Fortuna nocere* « je suis trop grande (il s'agit de Niobé) pour que la fortune puisse me nuire » (§ 344).

L'usage est de distinguer : *is qui* + indic. « l'homme qui, celui qui » (constatation d'un fait), et *is qui* + subj. (= *is... ut*) « un homme qui, c.-à-d. tel que ». Ainsi : 1) Cic., *Tu.* 5, 41 : *sine metu is habendus est... qui omnino metu uacat* « celui-là doit être estimé sans crainte qui est exempt de toute crainte » ; *Fa.* 15, 4, 11 : *tu es is qui me tuis sententiis sapissime ornasti* « tu es celui qui (= c'est toi qui)... » ; — 2) Cic., *Fa.* 5, 12, 6 : *neque tu is es qui quid sis nescias* « tu n'es pas homme à ignorer ce que tu es » ; Liv. 22, 39, 15 : *dubitas ergo quin... superaturi simus eum qui senescat in dies?* « doutes-tu que nous ne triomphions d'un ennemi qui s'affaiblit de jour en jour? ».

§ 338. **Relatives de sens indéterminé, éventuel, etc.** — D'assez nombreuses tournures habituellement rattachées aux relatives consécutives sont des formes affaiblies du subjonctif d'éventualité ou d'indétermination et n'ont pas lieu d'être considérées autrement qu'en elles-mêmes. Ce sont des expressions indiquant d'une manière toute

générale qu'il y a ou qu'il n'y a pas une personne ou une chose à qui puisse se rapporter l'affirmation énoncée par la proposition relative : *est qui, sunt qui, non desunt qui; exstilit, exstiterunt qui; reperiuntur qui; habeo quod* « j'ai de quoi », *nihil habeo quod dem* « je n'ai pas de quoi donner » ; *nemo est qui; nihil est quod; quis est qui?* ; etc.

Par exemple : Pl., *Am.* 509 : *feminarum nullast quam aequè diligam* « il n'est pas de femme que j'aime (que je puisse aimer éventuellement) autant » ; *Cap.* 103 : *nihil est quo me recipiam* « je n'ai pas d'endroit où je puisse me réfugier » ; *Ba.* 92 : *quid est quod (= cur) metuas?* « qu'as-tu à craindre? » ; *Var., R. R.* 2, 7, 13 : *sunt qui dicant* « il y a des gens qui disent » ; *Cic., Tu.* 1, 18 : *sunt qui censeant* « il y a des gens qui estiment » ; 5, 23 : *est ubi id valeat* « il y a des cas où cela vaut » ; *Lac.* 61 : *est quatenus amicitiae uenia dari possit* « il y a une limite jusqu'où il peut être pardonné à l'amitié » ; *Cés., B. G.* 7, 77, 5 : *qui se ultro morti offerant, facilius reperiuntur quam qui dolorem patienter ferant* « il se trouve plus facilement des gens pour s'offrir d'eux-mêmes à la mort... » ; etc. Les locutions *est quod* et *habeo quod* -|- subj. prenaient en se fixant le sens de « il y a lieu, j'ai lieu de » : Pl., *Tri.* 310 : *est quod gaudeas* « tu as lieu de te réjouir » ; *Cic., C. M.* 13 : *nihil habeo, inquit, quod accusem senectutem* « je n'ai pas lieu d'accuser la vieillesse », m. à m. « de chose par rapport à quoi (accus. de relation) je puisse accuser ».

Dans les phrases négatives *nullus est, nemo est qui*, si la relative est elle-même négative, *qui non* est parfois remplacé par la conjonction *quin*. Celle-ci se trouve indifféremment après un antécédent masculin, féminin ou neutre : Pl., *Ba.* 336 : *nullust quin sciat* « il n'est personne qui ne sache » ; *Cés., B. C.* 3, 53, 3 : *nemo fuit omnino militum quin uulneraretur* « il n'y eut absolument pas un soldat qui ne fût blessé » (= *qui non*) ; *Cic., Ver.* 4, 1 : *nego ullam picturam (fuisse)... quin conquisierit* « qu'il n'ait recherchée » (= *quam non*) ; *N. D.* 3, 30 : *nihil est quin intereat* « qui ne périsse » (= *quod non*). L'extension de *quin* à ce type de phrase avait pu être facilitée par les tournures *nulla causa est quin, quid causae est quin...* ? qui entraient dans la catégorie des verbes d'empêchement (§§ 313, 314).

Note. — On distinguera : 1) avec le subjonctif : *nemo est qui pulet* « il n'est

personne qui pense (qui puisse penser) » ; *quis est qui dicat?* (Cic., *Quinct.* 74) ; nuance de possibilité et d'indétermination ; — 2) avec l'indicatif, expression du fait : *nemo iustus esse potest qui mortem... timet* (Cic., *Of.* 2, 38) « personne ne peut être juste qui craint la mort », c.-à-d. « s'il craint », ou encore : « aucun de ceux qui craignent la mort, ne peut être juste » ; *an quicquam est secundum naturam quod fit repugnante ratione?* (Cic., *Tu.* 4, 79) « de ce qui se fait malgré la raison, y a-t-il rien qui puisse être conforme à la nature? ».

§ 338 bis. Le subjonctif dans le tour *sunt qui dicant* était appelé par l'idée d'indétermination : « il y a des gens qui disent » (on ne précise pas lesquels), valeur sensible dans un passage comme Pl., *Men.* 457 : *affatimst hominum in dies qui singulas escas edunt* « il y a des tas de gens qui ne mangent qu'une fois par jour ». En même temps, le subjonctif insiste sur la chose énoncée qu'il met en relief, plutôt que sur les individus en qui elle s'actualise : *sunt qui censeant...* « il y a des gens pour estimer que... » ; *inueniuntur (reperiuntur) qui...* « il se trouve des gens pour... » ; cf. Cic., *Tu.* 2, 28 : *philosophi inuenti sunt qui summum malum dolorem dicerent* « pour dire que... ». L'indicatif apparaît dans le cas de personnes ou de choses déterminées que l'on vise : Pl., *Tri.* 91 : *sunt quos scio esse amicos* « il y a des gens que je sais être mes amis » ; Ps. 462 : *sunt quae te uolumus percontari* « il y a quelques choses (précises) que nous voulons te demander », — ou bien si un adjectif comme *alii*, *multi*, *pauci* apporte une limitation : Cic., *Of.* 1, 43 : *sunt multi qui eripiunt* ; *Tu.* 3, 63 : *sunt alii quos... delectat* ; *Lae.* 72 : *sunt quidam qui... faciunt* ; *Fi.* 5, 38 : *sunt bestiae quaedam in quibus inest aliquid simile uirtutis, ut in leonibus*, mais *Of.* 1, 84 : *inuenti multi sunt qui... uitam profundere pro patria parati essent, ... ut Callicratidas* (nuance de conséquence : « capables de »). Horace réunit les deux constructions dans un même vers : *Ep.* 2, 2, 182 : *sunt qui non habeant, est qui non curat habere* : le second membre désigne précisément une personne que l'auteur connaît bien, à savoir lui-même.

Mais il arrive aussi qu'aucune raison particulière ne justifie l'emploi de l'indicatif : Cic., *Inu.* 1, 72 : *sunt qui putant* ; *Lucr.* 2, 426 : *sunt quae... putantur* ; *Hor.*, *Od.* 1, 1, 3-4 : *sunt quos... iuuat* ; *Cés.*, *B. G.* 4, 10, 5 : *sunt qui existimantur* ; l'indicatif se confond alors avec le subjonctif. Également : *Tér.*, *Eu.* 558 : *quid est quod sic gestis?* « qu'as-tu à exulter? », à côté de v. 559 : *quid est quod lactus sis?*

Hellénisme est : *Prop.* 3, 9, 17 : *est quibus Eleae concurrat palma quadrigae* « il en est à qui convient la palme du quadrigé », à la fois pour le singulier (*est*) et pour l'indicatif de la relative (= *ἔστιν οἷς*).

§ 339. Tours particuliers.

a) Relatives restrictives : formules *quod sciam* « que je sache », m.

à m. « pour ce qui est de ce que je *poux* savoir » ; *quod meminerim* « autant que je me souviens » ; le subjonctif indique proprement la possibilité, cf. Pl., *Men.* 500 ; Cic., *Fi.* 2, 7. Hors de ces formules, le sens restrictif est souligné par *quidem* ou *modo* : Cic., *de Or.* 2, 93 : *antiquissimi fere sunt, quorum quidem scripta constant, Pericles atque Alcibiades* « les plus anciens, du moins dont les écrits subsistent... » ; *Div.* 1, 86 : *nemo aliter philosophus sensit, in quo modo esset auctoritas* « aucun philosophe, qui eût du moins de l'autorité... » ; parfois, il se dégage de lui-même : *Or.* 208 : *nemo qui aliquo esset in numero* « personne qui eût du moins quelque rang... ». Mais l'indicatif alternait : Liv. 32, 6, 8 : *ceteri Graeci Latinique auctores, quorum quidem ego legi annales* ; ou encore Cic., *Dei.* 16 : *cui porro, qui modo populi Romani nomen audiuit, Deiotari integritas... non est audita?*, à côté de *Ph.* 2, 7 : *quis... umquam, qui paulum modo bonorum consuetudinem nosset, litteras ad se ab amico missas... in medium protulit?*

L'indicatif s'est même seul maintenu dans le type *quantum in me est, quod in me est* « autant que cela est en mon pouvoir » (Cic., *N. D.* 3, 15 ; *Ph.* 1, 1 ; etc.) ; *quod potes, quod poteris* « dans la mesure de ton pouvoir » : Tér., *Ad.* 511-2 : *istam, quod potes, || fac consolere* ; Cic., *At.* 10, 2, 2 : *tu tamen, quod poteris, ... nos consiliis iuvabis*, etc.

b) Type *dignus qui* + subj. « digne de » ; *idoneus qui* + subj. « apte à » ; etc. Cic., *Leg.* 3, 5 : *qui modeste paret, videtur qui aliquando impetret dignus esse* « ... paraît digne de commander un jour » (cf. Pl., *Ps.* 611) ; *Pomp.* 57 : *idoneus qui impetret* « susceptible d'obtenir » ; *aptus qui* (Cic., *Lae.* 4), *opportunissimus unde* (Liv. 26, 43, 7), *indigni qui impetrarent* (Cic., *R. Am.* 119). Le relatif se met au cas réclamé par le verbe : *dignus est quem ames, cui confidas*, etc., m. à m. « une personne digne que tu puisses ou doives l'aimer, en qui tu puisses ou doives te fier », etc. Le subjonctif est amené par l'idée modale latente de possibilité ou d'obligation : l'indicatif est exclu de ces tournures. *Dignus ut* existe dès Plaute, cf. *Mi.* 1140, et se retrouve à l'époque impériale (Quint. 8, 5, 12) ; mais la prose classique l'évite.

Note. — Pour E. Benveniste, *B. S. L.* 53 [1958], p. 39 sq., le relatif était à l'origine un article déterminatif qui pouvait être lié même à une forme nominale sans verbe : ainsi encore Vg., *En.* 6, 661 sq. : *quique sacerdotes casti... quique pii uates...* « et les prêtres... et les poètes... ».

CHAPITRE IV

PROPOSITIONS CIRCONSTANCIELLES

§ 340. Les propositions circonstanciellles sont réparties en finales, consécutives, causales, adversatives, comparatives, temporelles, conditionnelles. Cette classification, établie d'après la nature du rapport logique, a l'avantage de grouper les différents tours utilisés pour l'expression d'une même notion. Mais elle sépare les emplois d'une même forme. Les divers sens — temporel, causal, adversatif — de *cum* se trouvent ainsi répartis sous des rubriques différentes, alors qu'ils se sont développés les uns à partir des autres. Et l'on peut en dire autant des divers emplois de *ut*.

Propositions finales

§ 341. Les propositions finales, indiquant le but visé ou le résultat cherché, sont au subjonctif, employé conformément à son sens propre d'intention ou de volonté. Ces propositions sont introduites le plus souvent par *ut* « afin que, pour que » : *Rhet. Her. 4, 39 : esse oportet ut uiuas, non uiuere ut edas* « il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger », — et, si elles sont négatives, par *nē* : dans une phrase comme Pl., *Au. 1 : ne quis miretur qui sim, paucis eloquar*, la valeur première de *nē* comme négation du subjonctif est encore sensible : « qu'on ne se demande pas qui je suis, je vais l'exposer brièvement », c.-à-d. « pour qu'on ne se demande pas... ». Ainsi que cela se produit dans l'emploi complétif, *ut* est parfois joint à *nē* sous la forme *ut nē* : Pl., *Ci. 41 : ut ne esurirem* « pour ne pas avoir faim » (ici encore pour

insister) ; Cic., *N. D.* 1, 17 : *sed ut hic qui interuenit — me intuens — ne ignoret quae res agatur, de natura agebamus deorum* (avec disjonction).

Les principaux corrélatifs sont : *eo, idcirco, ob eam rem (causam), eo consilio, ea causa ut (nē)*, etc. ; mais grammaticalement la finale ne se distingue plus alors de la complétive explicative développant le corrélatif.

Si la proposition finale contient un comparatif, l'usage est de préférer à *ut* l'ablatif adverbial *quo* = « par suite de quoi », d'où « afin que par là, d'autant » : Tér., *Eu.* 150 : *adiuta me quo fiat facilius* « aide-moi pour que cela se fasse plus facilement », et la locution *quo minus* des verbes d'empêchement a ici son origine : Tér., *An.* 197 (§ 313). Cependant, *ut* n'est pas inconnu en pareil cas : Pl., *Am.* 110 : *ut rem teneatis rectius* ; Cic., *Arch.* 28 : *ut id libentius faciatis*. Et, de son côté, *quo* se trouve sans qu'il y ait de comparatif : Cic., *Fi.* 3, 22 : *ut omnia faciat quo propositum adsequatur* « faire tout pour atteindre son but ». On voit même se créer *quo nē* (lat. fam., Hor., *S.* 2, 1, 37 ; etc.), d'après *ut nē*. En v. latin, l'ablatif adverbial *qui* servait aussi de conjonction finale : Pl., *Poe.* 1264 : *magis qui credatis, dicam* « pour que vous y croyiez mieux, je vais vous dire ceci ».

Non pouvait être appelé comme négation de mot : Cic., *Cat.* 1, 23 : *ut a me non eiectus ad alienos, sed inuitatus ad tuos esse uidearis*. La formule *ut non dicam* relève toutefois d'un autre type d'expression (§ 383).

Les temps habituels de la proposition finale sont le présent et — en concordance passée — l'imparfait du subjonctif ; le parfait est rare. Voir *infra*, § 401.

Propositions consécutives

§ 342. Les propositions consécutives — à la différence des finales — indiquent un résultat qui n'est pas nécessairement cherché ou voulu, et qui est même souvent un fait réalisé. Elles ont été cependant établies sur le modèle des finales, avec la même conjonction (*ut*), et aussi

avec le même mode : le subjonctif y a été, en effet, généralisé, alors qu'en grec ὥστε, si le sens l'exige, se construit avec l'indicatif au lieu de l'infinitif. Au point de départ doivent être placés des tours où subsiste une idée d'intention ou d'éventualité (§ 337) : Pl., *Ps.* 579 sqq. : *ita paravi copias...* || *facile ut vincam* « j'ai préparé mes troupes de manière à vaincre facilement » ; Cic., *Tu.* 3, 71 : *quis tam demens (est) ut sua voluntate maereat?* « qui est assez fou pour qu'il puisse s'affliger volontairement? ». De là, le passage était facile à la proposition consécutive énonçant un fait : Cic., *Ver.* 3, 20 : *scripta lex ita diligenter est ut... appareat* « la loi a été rédigée si soigneusement qu'il est clair que... » ; et même alors peut apparaître une légère signification modale d'intention : « la loi a été rédigée assez soigneusement pour qu'on voie bien... ». Entre les deux sens la différence est faible, et souvent le lecteur ou l'auditeur a le choix. Cf. aussi § 344, 1.

Néanmoins, en bas latin, avec l'oubli des « règles », le sentiment l'emportait parfois qu'une proposition exprimant un fait devait se trouver à l'indicatif, et l'on rencontre celui-ci à l'occasion : Grég. T., *Mart.* 4, 10 : *Bodilo... turbatus erat ita ut non scribere iuxta consuetudinem... poterat* (Bonnet, p. 680) ; déjà C. I. L. VIII, 2728 (a. 152 p. Chr.) ; inscr., Lucif., juristes, etc. En outre, *ut* tendait à être remplacé par *quod* : Paneg. 3, 8, 1 : *inde... illa impatientia... erupit, quod uos nulla regionum longinquitas... morari potuit.*

§ 343. La proposition consécutive exprimait souvent l'effet d'une situation ou d'une qualité atteignant un certain degré ; les corrélatifs de *ut* étaient dans ce cas *adeo*, *tam*, *talis*, *tantus*, *tantum* et, par assimilation, *is* au sens de « tel ». Avec d'autres corrélatifs, surtout *ita* et *sic*, elle indiquait la manière dont s'effectue l'action du verbe principal : Nep. 25, 4, 5 : *quem discedentem sic uniursa ciuitas Atheniensium prosecuta est ut lacrimis desiderii futuri dolorem indicaret* « à son départ, la ville d'Athènes entière l'accompagna en montrant par ses larmes la douleur qu'elle allait éprouver de ne l'avoir plus ». La valeur première de la construction se laisse encore reconstituer : « la cité accompagna le personnage dans les conditions suivantes (*sic*), à savoir que... » (*ut* explicatif).

La négation est d'ordinaire celle de la réalité, c.-à-d. *non* : Pl., *Mi.* 70-71 : *ad sese arcessi iubent, || ut tuo non liceat dare operam negotio* « elles veulent que je te conduise à elles, de sorte qu'il ne m'est pas possible de m'occuper de ton affaire ». *Nē*, cependant, peut être appelé, s'il y a une idée d'intention assez forte : Cic., *de Or.* 3, 171 : *struere uerba sic ut neue asper concursus eorum neue hiulcus sit* « disposer les mots de telle façon qu'il n'y ait ni rencontre dure ni discontinuité ».

Comme à *ut non* complétif (§ 314), *quin* — après une proposition principale négative — servait de substitut à *ut non* consécutif : Tér., *Hau.* 67 sqq. : *numquam tam mane egredior... || ... quin te in fundo conspicer || fodere* « je ne sors jamais si matin que je ne t'aperçoive sur ton domaine en train de bêcher » ; Cic., *Ver.* 4, 95 : *numquam tam male est Siculis quin aliquid facete... dicant* « les Siciliens ne sont jamais dans une situation si mauvaise qu'ils ne trouvent à plaisanter ». La substitution n'était peut-être pas entièrement mécanique. Il se dégage malgré tout du contexte une idée d'empêchement qui ne devait pas être étrangère au choix de *quin* : l'heure matinale pouvait empêcher qu'on ne trouve le personnage de Térence déjà au travail, etc.

Les principaux temps employés sont, comme pour la finale, le présent et l'imparfait du subjonctif. Mais le parfait y est plus fréquent à la fois comme parfait proprement dit et comme passé historique (§§ 402-405). L'expression du potentiel et de l'irréel se fait d'après les indications données §§ 387, 388.

§ 344. Constructions particulières.

1) *ita... ut* (ou *ut* seul) restrictif = « à la condition que » : Cic., *Of.* 1, 88 : *ita probanda est... clementia ut adhibeatur, rei publicae causa, seueritas* « la clémence doit être approuvée, à la condition que, dans l'intérêt de l'État, on y adjoigne la sévérité », proprement : « de cette façon, à savoir que... » ; *ibid.* 3, 99 : *(Regulus) missus est ad senatum ut, nisi redditi essent Poenis captiui, rediret ipse* « Régulus fut envoyé au Sénat à la condition que... » ; dans la parataxe, *ut* servait simplement d'introducteur à des subjonctifs indiquant un ordre dans le passé : « à cette condition, à savoir : si les prisonniers n'étaient pas rendus, il devait revenir lui-même » (sur cette valeur de *rediret*, voir plus haut, § 252).

Ce type de phrase relevant du subjonctif de volonté, c'est *nē* qui sert de négation (*ita ut ne* ou *ita ne*) : Cic., *Of.* 2, 72 : *sed ita ut ea res aut prosit aut certe ne obsit reipublicae* « mais à la condition que cela soit utile ou du moins ne nuise pas à l'État » ; Liv. 22, 61, 5 : *ita (in urbem) admissos esse, ne tamen iis senatus daretur* « ils avaient été, dit-on, admis dans la ville, à la condition toutefois qu'une audience du Sénat ne leur serait pas accordée ». Parfois, *nē* est seul exprimé : Liv. 25, 5, 11 ; 26, 2, 14 ; etc.

2) *quam ut* après un comparatif = « trop pour » : Cic., *Br.* 70 : *signa rigidiora... quam ut imitentur veritatem* « des statues trop raides pour reproduire la vie ».

3) *ut non* consécutif équivaut parfois au fr. « sans que, sans » : Cic., *Fi.* 2, 71 : *malet existimari bonus vir, ut non sit, quam esse, ut non putetur* « il aimera mieux être estimé homme de bien sans l'être que de l'être sans être estimé tel », m. à m. « être estimé homme de bien dans des conditions telles qu'il ne le soit pas... » ; *Diu. Cacc.* 44 : *cuius ego ingenium ita laudo ut non pertimescam* « dont je loue le talent sans le craindre ». Ici encore, *quin* se rencontre : Tér., *Eu.* 1092 : *numquam etiam* (jamais encore) *hui usquam quin me omnes amarent*. Ailleurs le contexte peut donner à *ut non* une traduction différente : Phèdre, 3, 7, 27 : *regnare nolo, liber ut non sim mihi* « je ne voudrais pas régner, si c'est pour ne pas me sentir libre ». Mais toujours il convient de revenir au sens propre : « dans des conditions telles que je ne sois pas libre ».

4) Locution *tantum abest ut... ut (contra)...* « il s'en faut tellement que... qu'au contraire... » ; le premier *ut* est complétif, le second consécutif : Cic., *Tu.* 2, 4 : *tantum abest ut scribi contra nos nolimus, ut id etiam maxime optemus* « nous sommes si loin d'être fâchés qu'on écrive contre nous qu'au contraire nous le souhaitons vivement ».

Propositions causales

§ 345. Les propositions causales indiquent la raison ou le motif de l'action énoncée dans la principale (négation *non*).

Pour le mode, deux groupes sont à distinguer :

a) Propositions causales introduites par *cum* « puisque » : le subjonctif y est « de règle » à partir de l'époque classique : Cic., *Fi.* 1, 66 : *cum solitudo et uita sine amicis... metus plena sit, ratio ipsa monet amicitias comparare* « comme la solitude et la vie sans amis sont pleines de crainte, l'intérêt même conseille de se procurer des amitiés » ; *Of.* 3, 6 : *ad quos cum tanquam ad mercaturam bonarum artium sis projectus, inanem redire turpissimum est* « puisque tu es parti auprès d'eux... » ; Nep. 23, 10, 4 : *dolo erat pugnandum, cum par non esset armis* « il lui fallait combattre par ruse, puisqu'il n'était pas égal par les armes » ; formule *quae cum ita sint* « puisqu'il en est ainsi », cf. Cic., *Cat.* 1, 10. Ce subjonctif n'a pas de valeur sémantique particulière ; c'est un subjonctif de subordination, tendant à différencier de l'emploi strictement temporel de *cum* ses fonctions plus abstraites de cause et de concession (§ 350). Comme pour le relatif, le sens causal de *cum* était renforcé par des particules : *quippe cum* et *utpote cum* depuis Cicéron ; *praesertim cum* (class.) « surtout étant donné que, d'autant que » ; *ut cum* (Quint. 5, 10, 44), d'après *ut qui*, cf. § 336.

Dans la vieille langue, l'indicatif se rencontre encore : Pl., *Ba.* 536-7 : *saluus quom... aduenis, || cena detur* « puisque tu arrives sain et sauf, qu'un dîner soit servi ». Et, plus tard, il réapparaît en bas latin : Grég. T., *Mart. praef.* : *quid timeo rusticitatem meam, cum redemptor noster non oratores, sed piscatores praelegit?* (Bonnet, p. 681).

b) Propositions introduites par *quod*, *quia* « parce que », *quando* (quandogue, arch., Cic., Liv.), *quandoquidem* et *quoniam* « puisque ». *Quod* et *quia*, neutres respectivement du relatif et de l'interrogatif, introduisaient aussi des complétives, cette fonction étant restreinte toutefois pour *quia*, dans la langue littéraire (§§ 303-4). *Quando* et *quoniam* sont des conjonctions temporelles ayant pris le sens causal, comme en français les locutions « du moment que, dès l'instant que, du jour où, maintenant que, etc. ». Cette valeur temporelle est demeurée courante pour *quando* ; pour *quoniam*, il n'y en a plus que des traces, surtout en v. latin : Pl.,

Mi. 129-30 : *quoniam inspexi mulieris sententiam, || cepi tabellas* « quand j'eus pénétré les dispositions de la (jeune) femme, je pris des tablettes » ; cf. aussi *Cic., S. Rosc.* 119. *Quod* et *quia* ont les mêmes corrélatifs que dans leur fonction explicative : *eo, ideo, idcirco, propterea, ob hanc causam, ob eam rem*, etc. Ceux-ci ne se sont guère étendus à *quando* et à *quoniam* ; cf., cependant, *propterea* ou *idcirco quoniam*, *Lucr.* 2, 835, *Prop.* 2, 33, 14.

§ 346. Les conjonctions du groupe *quod, quia, quando*, etc., en tant qu'elles expriment un fait ou une raison effective, appellent naturellement l'indicatif. Toutefois, le subjonctif n'en est pas exclu ; surtout après *quod* et *quia*, il s'emploie notamment :

1) quand la raison donnée représente la pensée d'un tiers (style indirect), et non de l'auteur : *Cic., Tu.* 5, 105 : *Aristides... nonne ob eam causam expulsus est patria, quod praeter modum iustus esset ?* « Aristide n'a-t-il pas été exilé, parce qu'on trouvait que sa justice dépassait la mesure ? » ; c'est le motif qui a déterminé ceux qui l'ont banni ; *erat* voudrait dire que réellement sa justice était excessive et que l'auteur prend cette affirmation à son compte ;

Pour l'attraction qui s'exerce en pareil cas sur un verbe « dire » ou « penser », voir § 418, n.

2) pour indiquer une raison à laquelle on **pourrait** penser, mais qu'on **repousse** comme n'étant pas fondée : *Cic., de Or.* 3, 52 : *nemo enim unquam est oratorem, quod Latine loqueretur, admiratus* « personne n'a jamais admiré un orateur, parce qu'il parlait correctement » ; *Vg., G.* 1, 415-6 : *haud equidem credo, quia sit diuinitus illis || ingenium* « je ne crois pas (qu'il en soit ainsi), parce qu'elles (les abeilles) auraient une intelligence divine ». Particulièrement fréquent est *non quod* (ou *non quia*) + subj. « non que », la cause effective étant énoncée ensuite par *sed quod* (*quia*) + ind. : *Cic., Tu.* 2, 56 : *ingemescunt, non quod dolcant..., sed quia... omne corpus intenditur* « ils poussent un soupir, non point qu'ils souffrent, mais parce que tout leur corps se tend » ; *Fi.* 1, 32 : *nemo enim ipsam uoluptatem, quia uoluptas sit, aspernatur..., sed quia consequuntur magni dolores...* « personne ne repousse

le plaisir parce que c'est le plaisir, mais parce qu'il s'ensuit de fortes douleurs... » ; cf. Pl. *As.* 844.

Avec négation dans la proposition causale : *non quod non* + subj. « non que ne... pas » ; et aussi *non quin*, même sens, la conjonction *quin* étant sans doute appelée par le caractère négatif de la tournure : Cic., *Fa.* 4, 7, 1 : *non quin ab eo (consilio) ipse dissentiam, sed quod...* « non que je ne diffère pas d'avis, mais parce que... ».

À côté de *non quod*, on trouve aussi *non quo* + subj. : Lucr. 2, 336-7 : *non quo... sint, || sed quia... constant* ; cf. Pl., *Am.* 913 ; Var., *R. R.* 2, 1, 3 ; Cic., *de Or.* 2, 74 ; etc.

Non quia, suivi de l'indicatif, semble s'être employé, à la différence de *non quod (quia)* + subj., pour introduire une raison que l'on repousse, mais dont on n'entend pas pour cela contester l'existence. C'est la valeur du fr. « non pas parce que », en face de « non que ». Par exemple : Cic., *Leg.* 2, 31 : *neque uero hoc, quia sum ipse augur, ita sentio, sed quia sic existimare nos est necesse* « et je pense ainsi, non parce que je suis augure (fait réel), mais parce que... » ; de même : Cic., *Planc.* 78 ; Prop. 1, 11, 17 ; Liv. 33, 27, 6 ; etc. Mais la différence ainsi établie avec *non quod* n'était pas constante : dans Lucr. 2, 3 : *non quia uexari quemquamst iucunda uoluptas*, il s'agit d'un sentiment qui est écarté par l'auteur sans être reconnu par lui comme réel ; et d'autres exemples apparaissent à l'époque impériale (Tac., *A.* 13, 1 ; 15, 60, etc.) par un effet de la tendance déjà signalée à construire automatiquement *quia* avec l'indicatif.

Indépendamment des cas précédents, le subjonctif dans les propositions causales pouvait être amené — notamment en v. latin — par un sentiment encore vif des nuances de ce mode. Ainsi : Pl., *Ba.* 735-6 : *Chrysalus mihi usque quaque loquitur nec recte, pater, || quia tibi aurum reddidi et quia non te defraudauerim* « Chrysale me gronde à tout bout de champ, parce que je t'ai rendu l'or et n'ai pas voulu t'escroquer » : *quia reddidi* s'applique à un acte qui a eu lieu ; *quia non defraudauerim* est négatif et énonce un acte qui n'a pas eu lieu. C'est seulement au cours de l'époque impériale et plus tard que le subjonctif s'est parfois étendu à *quod*, *quia*, etc., sans raison de sens et sans doute d'après *cum* : Hyg., *Fab.* 68 ; C. I. L. VIII, 26560 ; Sidoine, *Ep.* 1, 5, 1 (avec alternance).

§ 847. Autres conjonctions à sens causal. — Plusieurs conjonctions prenaient incidemment en latin un sens causal :

dum — qui marquait la simultanéité — désigne, avec le présent et le par-

fait de l'indicatif, la cause involontaire d'une action (= fr. « en » + gérondif) : Cic., *Cat.* 2, 20 : *hi dum aedificant, ... in tantum aes alienum inciderunt ut...* « en voulant construire, ils se sont endettés au point que... » ; *Br.* 282 : *dum Cyri et Alexandri similis esse uoluit, ... L. Crassi et multorum Crassorum inuentus est dissimillimus* « en voulant ressembler à Cyrus et à Alexandre... » ;

postquam a déjà en v. latin le sens du fr. « puisque », lequel, du reste, en dérive : Pl., *Mo.* 647-8 : *postquam haec aedes ita erant...* || *continuo est alias aedes mercatus* « puisque cette maison-ci était dans un tel état, il en a acheté une autre » ; Cic., *Vcr.* 5, 103 : *quae omnia nunc intellegit sibi nihil prodesse, posteaquam certis... testibus conuincitur* « ... maintenant qu'il est confondu par des témoins précis » ; cf. Tér., *Ph.* prol. 1 ;

quatenus « dans la mesure où » (relatif) se trouve avec valeur causale (« = puisque ») depuis Lucrèce : 2, 927 ; 3, 218, et il réapparaît avec elle en poésie et en prose à l'époque impériale : Hor., *S.* 1, 1, 64 ; *Od.* 3, 24, 30 ; Ov., *Tr.* 5, 5, 21 ; Plin., *Ep.* 3, 7, 14 ; Tac., *A.* 3, 16 ; etc. ;

ut + ind. avait des traces de sens causal en rapport avec son emploi comparatif (§ 352), mais aussi d'une manière plus explicite : Cés., *B. G.* 3, 8, 3 : *ut sunt Gallorum subita et repentina consilia* « vu que les décisions des Gaulois sont rapides et soudaines » ; Sal., *C.* 59, 2 ; Hor., *S.* 1, 9, 42-3. En bas latin, la valeur causale échoit parfois à *ut* + subj. dans des tours corrélatifs comme *ideo ut* ou *propter ut*, cf. Cassiod., *Var.* 2, 32, 3, au lieu de *ideo quod* ou *propter quod*, par extension de *ut* explicatif ;

ubi « puisque » : Cic., *Quinct.* 71 : *accusa, ubi ita necesse est* « accuse, puisque c'est nécessaire » ; avec sens temporel mêlé : Vg., *Én.* 3, 670 : *uerum, ubi nulla datur dextra affectare potestas...* « mais, comme (du moment que) il ne peut aucunement de la main atteindre (le navire)... » ; cf. Cés., *B. G.* 2, 9, 2.

Cur, enfin, à partir du type *accuso cur* (§ 304), évoluait vers « parce que », emploi attesté depuis Quint. 1, 3, 15 : *ut pueri... cur non fecerint, puniantur* « parce qu'ils n'ont pas fait » ; cf. Lucif. Cal., *Reg. Apost.* 7 : *nos... execraris, primo omnium cur dei filium uerum dei filium confiteamur, secundo cur non tibi adulemur.*

Propositions concessives ou adversatives

§ 348. Les propositions concessives (ou adversatives) forment un groupe très disparate, car elles ont des conjonctions très différentes de nature et de construction, et qui ont agi les unes sur les autres au

cours du latin. La particule *tamen* est souvent exprimée dans la principale pour préciser la relation.

1) **Conjonctions composées de « si »**, indiquant la circonstance qui peut ou pourrait entraver l'action et malgré laquelle celle-ci a lieu : *etsi*, *etiamsi*, *tametsi*, *tamenetsi* « même si, quand bien même », d'où « bien que, quoique ». La syntaxe est celle des conditionnelles : Pl., *Cap.* 543 : *tam sum servus quam tu, etsi ego domi liber fui* « je suis autant esclave que toi, bien que j'aie été libre dans mon pays », proprement « ... et pourtant (*et*) tel que je suis (*si* = *sic*) j'ai été libre » ; Cés., *B. G.* 5, 34, 2 : *tametsi ab duce et a Fortuna deserebantur, tamen omnem spem salutis in uirtute ponebant* « bien qu'ils fussent abandonnés... » (fait réel) ; — Tér., *Ad.* 851 : *etiam si nolit, cogam* « même s'il ne voulait pas, je le contraindrais » (potentiel) ; Cic., *Mi.* 79 : *etiamsi propter amicitiam uellet illum ab inferis euocare, propter rem publicam non fecisset* « même si à cause de son amitié il avait eu le désir de le ramener des enfers,... » (irréel) ; Liv. 28, 35, 10 : (*affirmat*) *id se, etiamsi iam pridem uellet, minus praestare... potuisse* « bien qu'il le voulût depuis longtemps... » (style indir.) ; etc. *Etiamsi* et *tamenetsi* — formes renforcées de *etsi*, *tametsi* et encore rares en v. latin — concurrencent ensuite ces derniers à l'époque impériale.

A l'époque impériale, le subjonctif de subordination s'étendait parfois sans raison de sens, d'après *cum* concessif : Pétrone 46, 5, et 71, 1, avec *etsi*, peut-être par souci de purisme ; également, avec *tametsi* et *etsi* chez Justin, 8, 1, 10 ; 18, 7, 8 ; cf. saint Ambroise, *Of.* 1, 5, 20 ; etc.

D'autre part, *si* lui-même n'est pas rare avec nuance concessive : Pl., *Au.* 100 : *si Bona Fortuna ueniat, ne intromiseris* « même si c'était la Bonne Fortune qui vienne, ne la laisse pas entrer », chez Cicéron aussi et notamment à l'irréel : *Mu.* 8 : *quae si causa non esset, tamen...* « quand même il n'y aurait pas cette raison, cependant... ». *Vt* « à supposer que », dans le tour *ut desint uires* (§ 383), prend aussi une valeur voisine.

Vel si s'est parfois employé comme substitut de *et si* : Liv. 30, 26, 8 : *uir certe fuit dignus tanto cognomine, uel si nouum ab eo inciperet* « même s'il avait été le premier à porter ce prénom ». Le sens disjonctif existe encore à côté de la valeur concessive dans Cic., *Fi.* 2, 49.

§ 349. 2) **Quamquam, quamuis, licet**, « bien que, quoique ».

quamquam — c.-à-d. la particule *quam* redoublée, proprement « à

quelque degré (que) » — se construit avec l'indicatif comme les relatifs indéterminés *quicumque*, *quisquis*, etc. : Pl., *Cas.* 421 : *quamquam hoc tibi aegre est, tamen fac accures* « à quelque degré que cela te soit pénible », d'où « bien que cela te soit très pénible, tâche de prendre soin » ; Cic., *Of.* 1, 56 : *quamquam omnis uirtus nos ad se allicit, ... tamen iustitia et liberalitas id maxime efficit* « bien que toute vertu nous attire à elle... ». Mais l'analogie de *quamuis* appela peu à peu le subjonctif après *quamquam* : Nep. 25, 13, 6 ; Liv. 36, 34, 6 ; Tac., *A.* 1, 3 (très souvent chez cet auteur) ; etc.

quamuis a été tout d'abord, comme *quamquam*, une locution adverbiale : « (autant) que tu veux », — valeur qui se retrouve encore : Pl., *Men.* 318 : *quamuis ridiculus est, ubi uxor non adest* « il est plaisant autant qu'on veut (au possible), quand son épouse est absente » ; Cic., *Ver.* 5, 11 : *facinus quam multis improbum* « un acte aussi odieux que vous voulez ». Aussi a-t-on à l'occasion une autre forme du verbe *uolle* : Cic., *N. D.* 2, 46 : *quam uolet Epicurus iocetur* ; *Cael.* 67 : *quam uolent... disertis sint* ; et *quantum* parfois se substitue à *quam* : Hor., *Ep.* 2, 2, 39 : *quantum uis rusticus* « tout paysan qu'il était ».

Comme conjonction concessive, *quamuis* s'est lié au subjonctif potentiel : « à quelque degré que soit une chose, cependant... », et il se rencontre de préférence auprès d'adjectifs ou adverbess indiquant une qualité susceptible de degrés : Pl., *Tri.* 554 : *quamuis malam rem quaeras, illic reperias* « si mauvaise que soit l'affaire que vous cherchez, vous pouvez la trouver là » ; Cic., *Fa.* 7, 32, 3 : *illa quamuis ridicula essent, ... mihi tamen risum non mouerunt* « ces choses si gaies qu'elles pussent être (potentiel dans le passé), cependant ne me firent pas rire ». Mais, le sentiment de sa valeur propre se perdant, *quamuis* glissait au sens de « quoique » et au rôle de conjonction subordonnante avec le subjonctif : déjà, Cic., *Ver.* 5, 168 : *quamuis ciuis Romanus esset...* « bien qu'il fût citoyen romain » ; *ibid.* 3, 209 : *quamuis res mihi non placeat...* Dans cette acception, l'influence de *quamquam* entraîna parfois — quoique plus rarement — l'indicatif : 1^{er} exemple, Lucrèce 3, 403 ; peut-être Cic., *Rab. Post.* 4 : *quamuis patrem suum numquam uiderat* (mss.) ; surtout, en dehors de la prose clas-

sique : Nep. 1, 2, 3 ; Vg., *Br.* 3, 84 ; *Én.* 5, 542 ; Hor., *S.* 1, 3, 129 : *quamvis tacet Hermogenes* ; Liv. 2, 40, 7 ; Quint. 8, 6, 73 ; également, chez Celse, Val. Max., Sén., juristes, écrivains ecclésiastiques.

Licet « quoique » n'est autre que l'impersonnel signifiant « il est possible », devenu conjonction et accompagné du subjonctif de la parataxe : Cic., *de Or.* 1, 195 : *prestant omnes licet, dicam quod sentio* « dussent tous protester, je dirai ce que je pense », proprement : « il est loisible (libre) à tous de protester, (cependant)... ». Combiné avec *quamvis* : Cic., *Tu.* 4, 53 : *quamvis licet insectemur Stoicos* « attaquons, j'y consens, les Stoïciens, autant qu'on voudra » ; cf. *Leg.* 3, 24 ; *N. D.* 3, 88. En raison de cette valeur verbale persistante, *licet* — en v. latin et dans la prose classique — n'est employé, selon la concordance, qu'avec un présent (*faciam*) ou un parfait (*fecerim*). Le premier exemple de *licet* au sens évolué de « quoique », et qui se trouve par surcroît avec un temps passé, est : *B. Hisp.* 16, 3 : *quod factum licet necopinantibus nostris esset gestum...* « bien que ce coup eût été accompli sans que les nôtres s'y attendissent... ». *Licet* comme conjonction est fréquent chez Martial, Juvénal, les juristes et, d'une façon générale, à basse époque : *Peregr. Ath.* 7, 1 ; 8, 3 ; sous l'influence de *quamquam*, il est parfois construit avec l'indicatif : Apul., *Met.* 2, 6, 8.

Quamlibet, proprement « autant qu'il plaît », du même type que *quamvis*, est pratiquement conjonction concessive chez Lucrèce 3, 987 : *quamlibet immani propectu corporis extet...* « si effroyable que soit la grandeur du corps étendu... » ; d'où, sans adjectif : Quint. 12, 1, 29 : *prodit enim se, quamlibet custodiatur, simulatio* « la feinte se trahit, avec quelque soin qu'elle se garde » (non class.). En latin tardif servent également de conjonctions : *quantumvis* (Sidoine, *Carm.* 2, 500) et *quantumlibet* (Arn., *Nat.* 3, 28 ; Aug., etc.).

§ 350. c) *Cum* s'est fixé avec le subjonctif de subordination au double sens de « quoique » (concessif) et de « alors que » (adversatif) : Cic., *Br.* 26 : *Graecia..., cum... iam diu excellat in eloquentia, tamen...* « la Grèce, bien que depuis longtemps elle excelle dans l'éloquence, cependant... » ; *Leg.* 1, 22 : *solum est enim ex tot animantium generibus particeps rationis, cum cetera sint omnia expertia* « seul de tant d'espèces

d'êtres animés, il est pourvu de raison, alors que tous les autres en sont dépourvus ». Au passé : Cic., *Tu. I, 71* : *Socrates cum facile posset educi e custodia, noluit* « alors qu'il pouvait être facilement tiré de prison, il refusa », — tour qui rejoint le *cum narrativum* du type *Athenae cum flourerent* (§ 361).

Cette valeur concessive de *cum* se dégagait de l'emploi purement temporel, et en v. latin on trouve encore l'indicatif : Pl., *Ba. 1004* : *sat sic suspectus sum, cum careo noxia* « j'ai été assez suspecté ainsi, alors que (proprement « au moment où ») je ne suis pas coupable » ; *Mo. 858* : *serui qui, quom culpa carent, tamen malum metuunt* « ... les esclaves qui, bien qu'innocents, craignent le châtement... », en face de *Cap. 892* (subj.). A basse époque, d'autre part, l'indicatif réapparaît : *Amm. Marc. 21, I, 4*.

Note. — La plupart des conjonctions concessives (en dehors de *cum*) retrouvent au cours de l'époque historique la possibilité de s'employer comme adverbess (ou conjonctions non subordonnantes), conformément à leur origine : Pl., *Cap. 272* : *quamquam non multum fuit molesta servitus* « du reste, la servitude ne m'a pas été bien pénible » ; Cic., *At. 9, 10, 2* : *do poenas temeritatis meae; etsi quae fuit illa temeritas?* « j'expie mon imprudence, et cependant quelle fut cette imprudence? » ; *Ver. 4, 35* : *tametsi iamdudum ego erro, qui tam multa de tuis emptionibus verba faciam* « mais, au fait, voici longtemps que j'erre... » ; *Cat. 1, 22* : *quamquam, quid loquor?* « au fait, pourquoi ces paroles? ».

Propositions comparatives

§ 351. Les propositions comparatives — étant faiblement subordonnées — sont en général à l'indicatif, et le subjonctif n'y est appelé que pour des raisons particulières de sens ou de construction. Souvent elles n'ont pas de verbe exprimé, parce qu'il est le même que celui de la principale ou parce qu'il se dégage facilement du contexte. Certains tours, notamment avec *quam*, sont ainsi le prolongement de constructions appartenant à la phrase simple (§ 201).

Les propositions introduites par *antequam priusquam, postquam* et aussi par *quasi, ut si, uelut si* sont, pour la structure, des comparatives ; mais elles ne peuvent pas être séparées des temporelles ou des conditionnelles dont elles font partie pour le sens.

§ 352. I) Comparaison d'égalité. — a) La comparaison porte sur la *qualité* ou la *manière* : propositions introduites par *ut*, *sicut*, *uelut*, *quemadmodum*, *tamquam*, etc., en rapport le plus souvent avec des corrélatifs : *ut... ita* (*sic*), *sicut... ita*, *item... ut*, *quemadmodum... eodem modo* (*sic*) « de même que..., de même... » ; etc. Pl., *Am.* 277 : *perge... ut occepisti* « continue comme tu as commencé » ; Cic., *de Or.* 2, 261 : *ut sementem feceris, ita metes* « comme tu auras semé, ainsi tu moissonneras » ; *Lae.* 16 : *pergratum mihi feceris si, quemadmodum soles de ceteris rebus..., sic de amicitia disputaris* « tu me feras grand plaisir, si comme tu as l'habitude de le faire... » ; également : Cic., *Tu.* 5, 13 : *tamquam... sic* ; C. *M.* 71 : *quasi... sic*. — Formule d'affirmation : *ita me di ament... ut... te amo* (Pl., *Ps.* 943-4) ; parfois, seul le vœu est formulé avec *ita*, sans la proposition avec *ut* : Cic., *At.* 1, 16, 1 : *saepe (ita me di iuvent!) te... desideravi* « souvent — puissent en ce cas les dieux m'aider (aussi vrai que je le dis !) — j'ai regretté ton absence ». *Talis* appelle son corrélatif *qualis*.

Le tour corrélatif *ut... ita* fut utilisé pour marquer une opposition en restreignant l'affirmation du premier membre : « s'il est vrai que..., du moins ». Par ex. : Nep. 4, 1, 1 : *Pausanias..., ut uirtutibus eluxit, sic uitiis est obrutus* « s'il est vrai que Pausanias brilla par ses qualités, il fut également chargé de vices » ; de même : Cic., *Fi.* 1, 3 ; Quint. 10, 1, 72 ; et aussi Liv. 21, 35, 11, avec *sicut... ita* ; Sén., *Ep.* 94, 36, avec *quemadmodum... sic*. Mais le tour inverse *ita... ut* des propositions consécutives n'était pas d'origine comparative : *ut* y développe *ita* comme complétif (§ 342) et s'y trouve du reste toujours suivi du subjonctif.

Vt paraît avoir eu à l'origine comme conjonction comparative le sens de « dans la mesure où ». De là dérivent notamment sa valeur temporelle : « dans la mesure où une chose se produit », c.-à-d. « dès que... », et des tournures proches du sens *causal* comme Cic., *R. Am.* 33 : *aiunt hominem, ut erat furiosus, respondisse* « on dit que l'homme, furieux comme il était, répondit », m. à m. « de la manière dont il était furieux » ; Hor., *S.* 1, 9, 42-3 : *ego, ut contendere durum || cum uictore, sequor* « comme il est dur de lutter contre plus fort... » ; également, avec la valeur voisine de « en tant que » (gr. ὥς) : Cic., *Tu.* 5, 92 : *Diogenes liberius, ut Cynicus (inquit)* « Diogène plus librement en tant que Cynique (répondit) ».

Vt comparatif servait à introduire un exemple : Cic., *Rep.* 1, 47 : *in libero populo, ut Rhodi, ut Athenis...*, plus souvent combiné avec *uel* dans

uelut : Pl., *An.* 460 sqq. : *facinus audax incipit* || *qui cum opulento pauper homine coepit rem habere...*, || *ueluti Megadorus temptat me...* « c'est une audacieuse entreprise pour un pauvre que de traiter avec un riche quelque affaire ; ainsi Mégadore cherche à me surprendre... » ; cf. Cic., *Ver.* 4, 95. On trouve aussi *ut* dans les incisives : *ut dixi* « comme j'ai dit » ; par extension, *ut ita dicam* « pour ainsi dire », proprement « dans la mesure où je peux ainsi parler », le subjonctif étant un potentiel, ce qui expliquerait qu'à l'époque impériale le parfait « atemporel » de l'expression atténuée se soit introduit : *ut sic dixerim* (Tac.). Voir aussi *infra*, § 383.

Par suite de la tendance de la langue à éliminer les constructions indicatives de *ut*, celui-ci fut assez vite concurrencé au sens comparatif par *quemadmodum* et *quomodo*, déjà chez Cicéron, souvent ensuite : Pétr., 38, 8 : *quomodo dicunt* ; Mart., 10, 17 (16), 8 : *accipe, quomodo das* « reçois de la façon que tu donnes », etc. Aussi, dans le latin vulgaire, *quemadmodum* et surtout *quomodo* en arrivèrent-ils à se charger même des autres acceptions de *ut* : sens final (l'emploi est annoncé pour *quomodo* dans Tér., *Ph.* 756) ou temporel : Hyg., *Fab.* 80 ; Itala, *Luc.* 1, 41, ap. Cypr., *Testim.* 2, 8 ; etc. De plus, *quomodo* se substituait à *quod* causal : Cael. Aur., *Acut.* 1, 9, 58, ou complétif : Itala, *I Reg.* 24, 11 (Lucif. Cal., *Athan.* 1, 14) : *viderunt oculi tui quomodo* (ὥς, Vulg. *quod*) *tradidit te dominus*. Le fr. « comme » dans lequel il a survécu, garde, lui aussi, un emploi mixte : comparatif, causal et temporel.

§ 353. *b*) La comparaison porte sur la *quantité* ou l'*intensité* : *tam* (*bonus*)... *quam* « aussi (bon)... que » ; *tantus*... *quantus* « aussi grand... que (est grand) » ; *tantum*... *quantum* « autant que » ; *tot* (ou *totidem*)... *quot* « aussi nombreux... que » : Cic., *Pomp.* 48 : *tot et tantas res... optare quot et quantas di immortales ad Cn. Pompeium detulerunt* « souhaiter des succès aussi nombreux et aussi grands que les dieux immortels en ont apporté à Cn. Pompée » ; *At.* 9, 7, 7 : *scribe, quantum potes* « écris aussi vite que tu le peux », et la locution impersonnelle *quantum potest* (ou *pote*) ; sans verbe exprimé : *quam maxime*, *quam maximus*.

Une comparaison *proportionnelle*, fr. « plus... plus », se rend par *quo magis*..., *co* (*hoc*) *magis*... ou par *quanto magis*..., *tanto magis*, l'ablatif étant un ablatif de différence (§ 117 *a*) : Sén., *Nat.* 7, 22, 2 : *eo crassior est aer quo terris propior* « l'air est d'autant plus épais qu'il est plus proche de la terre » ; Pl., *Cap.* 781-2 : *quanto in pectore hanc rem*

meo, magis uoluto, || tanto mi aegritudo auctior est in animo « plus je réfléchis à cette aventure, plus le dépit s'accroît dans mon cœur ».

Toutefois, le type *quo magis... eo magis* n'appartient pas à la langue courante ; il n'est ni chez Plaute ni chez Térence. En revanche, dans la langue familière et poétique, on trouve aussi *quam magis... tam magis*, avec la variante *quo magis... tam magis*, Lucr. I, 536-7 ; etc. ; voir Comment. d'Ernout-Robin, *ad loc.*

S'il n'y a pas de comparatif dans le second membre, fr. « d'autant plus que », l'expression usuelle est *eo magis... quod* : Cic., *Of.* 3, 88 ; *At.* 9, 3, 2 ; de même, *eo minus quod* (Cés., *B. G.* 5, 9, 1) « d'autant moins que ». Proprement : « d'autant plus (moins)... parce que ».

§ 354. II) Comparaison de supériorité ou d'infériorité. — Les propositions comparatives de ce groupe dépendent d'un comparatif ou d'un équivalent et sont introduites par *quam* : Cic., *Inu.* I, 52 : *si uicinus tuus meliorem equum habeat quam tuus est...* ; Q. *fr.* I, I, 36 : *longior fui quam aut uellem aut quam me putavi fore* « j'ai été plus long que je n'aurais voulu ou que je ne pensais l'être ». Tours particuliers : *non minus... quam* « ne pas moins... que », c.-à-d. « autant que » ; *non magis (plus)... quam* « ne pas plus... que », c.-à-d. « aussi peu que » : Cic., *C. M.* 27 : *uires desidero adulescentis non plus quam adulescens tauri desiderabam* « je regrette aussi peu de ne pas avoir les forces d'un jeune homme que jeune homme je ne regrettais de ne pas avoir celles d'un taureau » ; *magis quam pro* (surtout postclass.) : « plus qu'en raison de » : Liv. 10, 14, 21 : *minor caedes quam pro tanta uictoria fuit* « le carnage fut moins grand qu'en raison (proportion) d'une si grande victoire ».

Avec *potius quam* « plutôt que », le subjonctif est la construction la plus courante, étant appelé par l'idée d'une éventualité qu'on repousse et qu'on ne veut pas voir s'accomplir : Pl., *Poc.* 922 : *ero uni potius intus ero odio quam hic sim uobis omnibus* « j'ennuierai mon maître seul chez lui plutôt qu'ici vous tous » ; Cic., *Tu.* 2, 52 : *Zeno... perpessus est omnia potius quam conscios... indicaret* « Zénon endura tout plutôt que de dénoncer ses complices ». A plus forte raison, si le verbe principal est déjà lui-même au potentiel : Tér., *He.* 424-5 : *hercle aufugerim || potius quam redeam*

« je m'enfuirais plutôt que de rentrer ». *Ut* s'introduisait après *quam* pour donner plus de relief au subjonctif : Cic., *Planc.* 97 : (*urbs*) *quae se uellet potius excindi quam e suo complexu ut eriperet* ; souvent chez Tite-Live : 2, 34, 11 ; 4, 2, 8, etc. L'indicatif — beaucoup plus rare — apparaît cependant au futur : Pl., *Ci.* 533 : *perdam operam potius quam carebo filia* « je perdrai ma peine plutôt que je ne me séparerai de ma fille » (résolution arrêtée), ou bien lorsque la préférence accordée à la première affirmation ne va pas cependant jusqu'à faire écarter celle du second membre : Cic., *Or.* 169 : *nec ego id quod deest... flagito potius quam laudo quod est* « je regrette moins ce qui manque que je ne loue ce qui est ».

En outre, des cas d'attraction se produisaient. Un premier membre à l'infinitif entraîne le second également à l'infinitif : Cic., *Fa.* 2, 16, 3 : *affirmaui quiduis me potius perpessurum quam ex Italia ad bellum civile exiturum* « j'ai assuré que je subirais n'importe quoi plutôt que de quitter l'Italie pour la guerre civile », en face de Pl., *Au.* 11-2 (prol.) : *inopemque optauit potius eum relinquere || quam eum thesaurum commonstraret filio*. Un adjectif verbal pouvait être amené de la même manière : Cic., *Of.* 3, 30 : *suum cuique incommodum ferendum est potius quam de alterius commodis detrahendum* « il faut supporter son désavantage plutôt que prendre sur les avantages des autres », au lieu de *detrahere* ou de *detrahas*.

Des verbes de sens comparatif comme *malo*, *praestat*, etc., étaient également suivis d'une proposition comparative avec *quam*, d'ordinaire à l'infinitif : Cic., *Tu.* 5, 56 : *accipere quam facere praestat iniuriam* « mieux vaut subir l'injustice que la commettre », parfois au subjonctif : Cés., *B. G.* 7, 17, 7 : *praestare omnes perferre acerbitates quam non... parentarent* « (qu')il valait mieux supporter tout que de ne pas venger ». D'autre part, *priusquam* se rapprochait de *potius quam* : Pl., *Am.* 240 : *animam amittunt priusquam loco demigrent* « ils perdent la vie plutôt que d'abandonner leur poste ». De même, *prius quam ut* + subj. (Liv. 31, 11, 16) et *prius quam* + inf. (Cés., *B. C.* 3, 49, 1). *Citius*, par une évolution comparable à celle du fr. « plutôt » (< plus tôt), équivalait aussi à *potius*, et l'on trouve ainsi *citius quam* + subj. (Liv. 5, 24, 9, et 24, 3, 12), *citius quam ut* (Liv. 35, 31, 16).

§ 355. III) Comparaison d'identité ou de différence. — La proposition comparative n'est en pareil cas qu'un élargissement des tours correspondants de la phrase simple (§ 201) avec *ac* (*atque*), à savoir *aequus*, (*dis-*)*par*, (*dis-*)*similis*, *aeque*, *pariter*, *perinde*, *similiter*, *idem*, *alius*, *aliter*, *contra*, *secus*, *pro eo* + *ac* (*atque*) : Pl., *Am.* 582-3 : *te ego faciam || hodie proinde ac meritis es* « je te traiterai comme tu l'as

mérité » ; Tér., *Ph.* 30-1 : *date operam...*, || *ne simili utamur fortuna atque usi sumus* « donnez-nous votre attention, afin que nous n'ayons pas un sort pareil à celui que nous avons eu » ; Cic., *de Or.* 2, 24 : *non dixi secus ac sentiebam* « je n'ai pas parlé autrement que je pensais ».

A côté de ce type principal, on retrouve du reste le même enchevêtrement de constructions (§ 202) :

a) *nisi* après *alius* (*aliter*) dans les tours négatifs ou les interrogations de nature équivalente : *non alius (non aliter) nisi* ; *nihil aliud nisi* ; *quid aliud nisi...*? ; toutes constructions classiques.

b) *quam* : *aeque quam* (pré- et postclass.) ; *contra quam* (class., cf. Cic., *Cl.* 12) ; *secus quam* « autrement que », *non secus quam* (class. ; *ac* poét.) « non autrement que » ; *perinde quam*, *proinde quam* (postclass.).

c) *ut* : *perinde ut*, *proinde ut* (class.) ; *prout* « selon que, dans la mesure où » (class.).

d) *quasi* et *tamquam* : *perinde quasi* (class.), *perinde tamquam* (Liv.), *proinde quasi* (class.).

Quod, enfin, apparaît dans la langue parlée : Var., *R. R.* 1, 31, 4 : *similiter quod* (= *ac*) ; C. I. L. IV, 1939 : *itidem quod factitas*.

Note. — Constructions de *idem* : 1) *atque, ac*. — 2) relatif : Cic., *Planc.* 93 : *et idem sum in re publica qui fui semper*. — 3) *ut* : Cic., *Tu.* 2, 9 : *iisdem fere uerbis ut actum disputatumque est* « presque dans les mêmes termes que la discussion employa ». — 4) *quasi* : Cic., *Leg.* 2, 53 : *eodem loco... quasi ea pecunia legata non esset* « dans la même situation que si cet argent n'avait pas été légué ». — 5) datif (et ablatif), § 88.

CHAPITRE V

PROPOSITIONS TEMPORELLES

§ 356. Les propositions temporelles expriment des rapports de temps variés, ce qui influe dans une certaine mesure sur le choix du mode. L'indicatif y a une part importante, étant donné qu'elles servent le plus souvent à désigner des faits. Mais le subjonctif était cependant appelé dans certaines d'entre elles, soit comme subjonctif à valeur propre, soit comme subjonctif de subordination. La négation est *non*.

§ 357.) Propositions du groupe « quand, lorsque, après que » indiquant simplement la succession temporelle, d'ordinaire à l'indicatif :

Principales conjonctions : *ubi*, *quando* (surtout dans la langue parlée) « quand, lorsque » : Pl., *Men.* 430 : *aufero (pallam) tecum, quando abibis* « tu emporteras (la mante), quand tu t'en iras » ; Cic., *Leg. Agr.* 2, 41 : *non quando... misimus* « à l'époque où nous avons envoyé... » ; Cés., *B. C.* 2, 11, 2 : *id ubi uident, mutant consilium* « quand ils voient cela, ils changent de plan » ;

ut « quand, dès que » : Cic., *Q. fr.* 2, 3, 2 : *qui ut peroravit..., surrexit Clodius* « dès que celui-ci eut terminé, Clodius se leva » ; souvent précisé : *ut primum*, *statim ut*, *continuo ut*. Parfois « depuis que » : Cic., *Br.* 19 : *ut illos de republica libros edidisti...* « depuis que tu as fait paraître ces livres sur la République... », à côté de *ex eo die quo* ou simplement *ex quo* (non cl.). En v. latin surtout, *ut* apparaît aussi au sens de « comme » : Pl., *As.* 343 : *in tustrina ut sedebam...* « comme j'étais assis chez le barbier... » ; cf. *Mo.* 484 : *ut foris cenauerat*. Mais ces acceptions temporelles, comme en général les constructions indicatives de *ut*, sont en régression. Pour *ut quisque*, §§ 220, 389.

simul atque ou *simul ac* « dès que, aussitôt que » : Cés., *B. G.* 5, 3, 3 : *simul atque de Caesaris aduentu... cognitum est, ad eum uenit* « sitôt qu'on eut appris l'approche de César... ». Au début, *simul* était adverbe et *atque* particule copulative : « en même temps (*simul*) la chose fut connue et (*ac*) il vint ». *Simul* en arriva parfois à s'employer seul : Cic., *Tu.* 4, 12. Également : *simul ut* (Cic.), *simul et* (Cic., mais plus rare), *simul primum* (Liv.), *simul ac primum* (Cic.), *simul ubi* (Liv.) ; par analogie : *statim atque* (Ulpien, etc.) ;

postquam (*postcaquam*, à partir de Cic.) : « après que, une fois que » : Pl., *Mo.* 485-6 : *postquam rediit a cena domum, || abimus omnes cubitum* « lorsqu'il fut rentré, nous allâmes tous nous coucher ». Autres sens plus rares : a) « maintenant que » avec un présent, en v. latin : Pl., *Tru.* 919 : *iam(ne) abis, postquam aurum habes?* « tu t'en vas, maintenant que tu as l'or? » ; — b) « depuis que » : Pl., *Mo.* 957-8 : *postquam... eius pater || abiit, numquam hic... desitumst potari* « depuis que le père est parti, on n'a pas cessé de bambocher » ; Cic., *At.* 2, 11, 1 : *relegatus mihi uideor, postcaquam in Formiano sum* « je me trouve exilé, depuis que je suis dans ma villa de Formies » ; *quotiens, quotienscumque* « autant de fois que », c.-à-d. « toutes les fois que », depuis Plaute ; également, *si* « toutes les fois que ».

En bas latin, *quemadmodum* remplace parfois *ut* temporel : *Peregr. Aeth.* 5, 2 : *singula, quemadmodum uenimus per ipsam totam uallem, semper nobis sancti illi loca demonstrabant* « à mesure que nous avançons tout au long de la vallée... » (le sens propre est encore sensible) ; d'où : *ibid.* 5, 3 : *quemadmodum profecti sumus de rubo ..* « quand nous fûmes partis du buisson... ». De même, pour *quomodo* : Lucif. Cal. ; Itala ; etc.

§ 358. L'expression du passé, surtout après *ubi*, *postquam*, appelle quelques remarques. C'est, en effet, le parfait de l'indicatif qui est usuel après eux ; il marquait l'antériorité et énonçait le fait simplement pour lui-même (temps absolu) : *ubi cognouit, rediit*. L'imparfait et le plus-que-parfait (temps relatifs) étaient beaucoup plus rares et se rencontraient dans des conditions spéciales :

a) L'imparfait marque un état qui se prolonge dans le passé : Cés., *B.*

C. 3, 60, 5 : *postquam id difficilium visum est neque facultas perficiendi dabatur, ... ad Pompeium transierunt* « après que la chose leur eut paru trop difficile (fait) et comme le moyen ne leur était pas donné de l'accomplir (état), ils passèrent à Pompée » ; Cic., *Quinct.* 70 : *tu, postquam, qui tibi erant amici, non poterant vincere, ... effecisti* « comme ceux qui étaient tes amis ne pouvaient vaincre, tu as fait en sorte que... » ; Liv. 22, 5, 6 : *ubi... montes ac lacus... claudebat apparuitque nullam nisi in dextra perroque salutis spem esse, tum sibi quisque dux adhortatorque factus (est) ad rem gerendam* « comme des montagnes et un lac barraient la route et quand il apparut que... » ; cf. Sal., C. 6, 3 ; 12, 1 ; J. 70, 5, etc. Dans Pl., *Ba.* 685 : *quid, ubi reddebas aurum, dixisti patri?* « qu'as-tu dit à ton père, tandis que tu lui rendais l'or? », *ubi* en arrive ainsi à marquer la simultanéité.

b) Le plus-que-parfait s'emploie pour l'action répétée dans le passé : Tér., *He.* 802-3 : *ut quisque uenerat, || accedebam* « à mesure que quelqu'un venait, je l'abordais » ; Cic., *Cl.* 93 : *quos (gradus) ubi accusator concitatis hominibus complerat..., ne surgendi quidem potestas erat* « lorsque l'accusateur avait empli ces escaliers d'hommes excités, il n'y avait même pas la possibilité de se lever ». Il désigne aussi le résultat auquel avait abouti une action antérieure, équivalant à un imparfait de l'état : Liv. 22, 48, 4 : *postquam omnium animos oculosque occupauerat certamen, tum... auersam adoriuntur Romanam aciem* « lorsque le combat eut tenu les esprits occupés... », c.-à-d. *occupatos tenebat* ; Tac., *Il.* 2, 68 : *postquam legionarius prociderat...* « comme le légionnaire avait été terrassé... » (= *iacebat*), — ou le laps de temps qui s'était écoulé après un événement : Cic., *Fa.* 1, 9, 9 : *paucis post diebus quam Luca discesserat* « peu de jours après qu'il fut parti de Lucques... » ; Liv. 25, 36, 14 : *anno octauo postquam in Hispaniam uenerat, Cn. Scipio... est interfectus.*

Le plus-que-parfait tendait, du reste, à se substituer au parfait, comme en proposition indépendante (§ 245) : déjà dans Tér., *An.* 177-8 : *qui postquam audierat..., || nunquam cuiquam nostrum uerbum fecit* « depuis qu'il a appris (la chose)... (et non « depuis qu'il avait appris »), il n'en a soufflé mot à personne d'entre nous » ; souvent en dehors de la prose classique : Liv., 23, 27, 3 : *ubi... senserat* « quand il se fut aperçu » (= *sensit*), cf. 25, 23, 8 ; Nep. 6, 4, 3 : *postquam de suis rebus gestis... quae uoluerat dixerat, testimonii loco librum a Pharnabazo datum tradidit* « quand il eut dit ce qu'il jugeait à propos », au lieu de *postquam dixit* et sans doute par attraction avec *uoluerat*.

Le subjonctif dans ces propositions est amené par le style indirect ou l'attraction modale. Mais il y a pénétré aussi pour marquer la répétition (§ 389) ou — dans la langue parlée surtout — par analogie avec le tour *Athenae cum flourerent* (§ 361).

II) *Cum* (relatif) temporel.

§ 359. La conjonction *cum* (*quom*), qui s'apparente pour la forme au relatif, s'en rapproche aussi par l'emploi. Il lui arrive de développer un substantif comme le relatif le ferait pour son antécédent : Pl., *Ba.* 417 : *iam aderit tempus quom sese etiam ipse oderit* « le moment est proche où (= *quo*) il se prendra lui-même en aversion » ; cf. les tours *fuit antea tempus cum...*, *illucescet dies cum...* Aussi est-il couramment employé pour une relation précise entre deux faits au sens du fr. « au moment même où », souvent avec un corrélatif : Pl., *Cap.* 142-3 : *tum denique... nostra intellegimus bona, || quom... ea amisimus* « nous ne comprenons vraiment notre bonheur que lorsque nous l'avons perdu » ; Cic., *Fl.* 30 : *praedones eos qui tum, cum (Pompeio) bellum maritimum gerendum datum est, toto mari dispersi uagabantur* « les pirates qui, au moment où le soin de la guerre fut confié à Pompée... » ; Tu. 2, 59 : *fulgentes gladios hostium uidebant Decii, cum in aciem eorum irruebant* « au moment où ils se précipitaient... ». Le grammairien Charisius (*G. L. K.* 1, 226, 14 sqq.) souligne bien cette valeur en disant : '*cum declamo, uenit*', *id est 'ipso tempore quo declamo'*. Il y eut du reste affaiblissement : Ov., *Tr.* 1, 3, 1 sqq. : *cum subit illius tristissima noctis imago, ... cum repeto...* « lorsque me vient l'image..., lorsque je repasse en souvenir... ».

Dans sa fonction proprement temporelle, *cum* peut recevoir après lui les différents temps de l'indicatif ; toutefois, le plus-que-parfait se présente seulement pour une action répétée : Cic., *Br.* 130 : *cum remiserant dolores pedum, non deerat in causis* « chaque fois que la goutte lui donnait un répit, il ne refusait pas de plaider » ; cf. plus haut pour *ubi*, *postquam* (§ 358).

Comme dans la proposition relative, le subjonctif apparaît après *cum*, pour exprimer une nuance de sens particulière, et parfois en alternance avec un relatif : Cic., *Of.* 3, 50 : *incidunt... saepe causae cum repugnare utilitas honestati uidetur* « des circonstances se produisent souvent où l'intérêt vient à paraître en contradiction avec l'honnêteté » ; la nuance d'éventualité est la même que dans *ibid.* 3, 40 : *incidunt mul-*

tae saepe causae quae conturbent animos utilitatis specie « ... des circonstances qui viennent à troubler les cœurs » ; cf. Cic., *N. D.* 1, 61. On peut ailleurs voir une notion affaiblie de conséquence analogue à celle de *is... qui* « un homme qui » (§ 337), ou le désir de caractériser une circonstance : Cic., *Rep.* 2, 18 : *in id saeculum Romuli cecidit aetas, cum iam plena Graecia poetarum et musicorum esset* « l'âge de Romulus s'est placé à une époque où la Grèce était déjà remplie de poètes », ainsi que dans la locution *fuit (erit) tempus cum* « il y eut (il y aura) un temps où ». Avec alternance modale : Cic., *Leg. Agr.* 2, 64 : *tum cum haberet haec res publica Luscinos, Calatinos, Acidinos... et tum cum erant Catones, Philii, Laelii...* ; *Mur.* 6 : *tum cum respublica... desiderabat...*, *nunc cum omnes me causae... nocent...* ; le subjonctif peut alors caractériser la circonstance qui est jugée la plus intéressante par rapport à l'énoncé principal, du moins chez un écrivain nuancé.

§ 360. A cette fonction générale de *cum* établissant une relation se rattachent plusieurs constructions particulières :

a) *cum* marquant l'équivalence : Cic., *Cat.* 1, 21 : *cum tacent, clamant* « au moment où ils se taisent », c.-à-d. « en se taisant, ils crient ». Également aux autres temps que le présent : Cic., *Fl.* 83 : *quid emebat, cum te emebat?* ; *Dei.* 36 : *omnia tu... Deiotaro tribuisti, cum et ipsi et filio nomen regium concessisti* ; *At.* 3, 18, 1 : *expectationem nobis non parvam attuleras, cum scripseras* ; etc. Le subjonctif se trouve aussi : Cic., *Mi.* 12 : *cotidie meam potentiam invidiose criminabatur, cum diceret* « il accusait haineusement ma tyrannie en disant... », en face de *R. Am.* 39 : *de luxuria purgavit (eum) Erucius, cum dixit...* « Erucius l'a justifié de ses débauches en disant... » ;

b) *cum* introduisant une définition : Cic., *Inu.* 1, 15 : *concessio est cum reus non, id quod factum est, defendit* « la concessio, c'est quand l'accusé ne conteste pas » ;

c) *cum* reliant deux actions simultanées dans les locutions du type *cum interea, cum interim* (et *cum* seul) = « et pendant ce temps » : Cic., *Ver.* 5, 162 : *cadebatur virgis in medio foro..., cum interea nullus gemitus audiebatur* « on le frappait de verges en plein forum, et pendant ce temps aucun gémissement n'était entendu ». Le lien de dépendance étant très faible, l'infinitif historique se trouve parfois après *cum*, au lieu de l'imparfait (*Liv.* 2, 27, 1 ; 3, 37, 6 ; etc.). Inversement, une nuance modale peut

s'ajouter qui amène le subjonctif : Cic., *Fa.* 15, 4, 3 : *in castra... ueni, cum interea... comparauissem* « ... non sans avoir préparé... » (intention) ;

d) tour dit « *cum inuersum* », parce que l'action de la proposition temporelle est **postérieure** à celle de la principale : Cés., *B. G.* 6, 8, 1 : *uix agmen nouissimum extra munitiones processerat, cum Galli... flumen transire... non dubitant* « l'arrière-garde s'était à peine avancée au delà des retranchements, que les Gaulois n'hésitent pas à passer la rivière » ; Cic., *Cl.* 28 : *dies nondum decem intercesserant, cum ille alter filius... necatur* « dix jours ne s'étaient pas écoulés que le second fils est tué ». Ici encore — hors de la prose classique — l'infinitif historique apparaît par recherche de style : Sal., *J.* 98, 2 : *iamque dies consumptus erat, cum tamen barbari nihil remittere atque acrius... instare* « déjà le jour était fini, et cependant les barbares ne se ralentissaient pas et même nous pressaient avec plus de vigueur ».

§ 361. *Cum historicum*. — A partir de sa fonction précédente, la conjonction *cum* s'est fixée à la fin de l'époque républicaine dans un tour à l'imparfait ou au plus-que-parfait du subjonctif, très fréquent dans les récits et, pour cette raison, dénommé *cum historicum* : *Athenae cum florerent...* « alors qu'Athènes était florissante... ». Il insiste sur la **circonstance** qui est l'occasion de l'événement ou du fait désigné par la proposition principale, de sorte qu'au sens temporel s'adjoint souvent (mais non nécessairement) une idée de cause, d'opposition, etc. Ainsi, Nep. 21, 2, 2 : (*Pyrrhus*), *cum Argos oppidum oppugnaret in Peloponneso, lapide ictus interiit* « comme il assiégeait la ville d'Argos... » ; Cic., *Fi.* 2, 97 : *Epaminondas cum uicisset Lacedaemonios apud Mantineam atque ipse graui uulnere exanimari se uideret, quaesiuit saluusne esset clipeus* « comme Épaminondas avait vaincu les Lacédémoniens... et qu'il se voyait épuisé par une blessure grave... ». En alternance avec *cum* simplement temporel : Cic., *Planc.* 65 : *at ego cum... Puteolos forte uenissem, cum plurimi et lautissimi in iis locis solent esse...* « étant venu par hasard à Pouzzoles, à l'époque où beaucoup de personnes très riches y séjournent... ».

Le type *Athenae cum florerent* n'est encore attesté qu'isolément en v. latin : Enn., *A.* 519 : *quomque caput caderet, carmen tuba sola peregit* « et comme la tête tombait, la trompette seule acheva le chant » ; Caton, *Or.*

fr. 35 (Jordan, p. 55) : *cumque Hannibal terram Italiam laceraret atque uexaret...* Plaute n'a pas d'exemple sûr : dans *Mer.* 980 : *quem quidem hercle ego, in exilium cum iret, redduxi domum*, le sens est surtout adversatif : « alors qu'il partait en exil ». Ce sont les prosateurs classiques et les historiens qui ont donné à ce tour son extension. Citant Pl., *Au.* 178 : *praesagibat mi animus frustra me ire, quom exhibam domo*, Cicéron (*Diu.* 1, 65) transpose mécaniquement *quom exhibam* en *cum exirem*.

Passage à l'emploi complétif. — La conjonction *cum*, après certains verbes de perception : *audio*, *uideo*, etc., habituellement construits avec l'infinitif ou le participe (§ 298 b), en est arrivée à introduire une véritable proposition complétive. Le plus souvent, celle-ci est au subjonctif qui marque la dépendance étroite d'un énoncé dont on ne retient guère que le contenu sémantique, au lieu de le situer et de le développer pour lui-même dans le temps. Au passé surtout, avec l'appui de *cum historicum* : Cic., *de Or.* 2, 365 : *audiui... Metrodorum cum de his ipsis rebus disputaret* « j'ai entendu Métrodore dissenter précisément sur ces questions » ; 3, 87 : *dies et noctes uirum summa uirtute et prudentia uidebamus, philosopho cum operam daret, Q. Tiberonem* « nous pouvions voir un homme de grand mérite... s'adonner... » ; mais également au présent : Cic., *de Or.* 1, 129 : *saepe soleo audire Roscium, cum ita dicat...* « j'entends souvent dire à Roscius... ». Si la dépendance est moins étroite, l'indicatif apparaît : Pl., *Ba.* 1192 : *egon, quom haec cum illo accumbet, inspectem?* Il dépeint avec plus de vivacité en laissant une plus grande autonomie à l'énoncé : Ov., *Mét.* 14, 181-2 : *uidi cum... permisit...* Aussi est-il courant avec *memini* : Pl., *Capt.* 303 : *memini quom dicto haud audebat...* « je me souviens du temps où il n'osait rien me dire » ; Cic., *Fa.* 7, 28, 1 : *memini cum mihi desipere uidebare quod...* « je me souviens que tu me paraissais déraisonnable de... » ; le lien est plus lâche. Dans Cic., *Q. fr.* 2, 8 (9), 2, *cum* n'est pas complétif.

§ 362. Rapports de *cum historicum* avec *ubi*, *postquam*, etc. — La conjonction *cum* dans le tour *Athenae cum florent* se rapprochait de *ubi*, *postquam*, etc., et il en est résulté, comme on l'a dit plus haut, dans la langue littéraire surtout, une tendance à lier temps et mode, selon la construction adoptée :

au parfait, indicatif avec *ubi*, *postquam* : *ubi (postquam) haec uidit, abiit* ;

à l'imparfait et au plus-que-parfait, subjonctif avec *cum* : *cum id uideret (uidisset), abiit*.

Toutefois, des actions réciproques et des confusions se sont produites. *Cum primum* se trouve avec le parfait de l'indicatif d'après *ut primum* : Cic., *Quir.* 10 : *cum primum licuit, perfecit* « dès que ce lui fut possible » ; cf. Cés., *B. G.* 3, 9, 2. D'autre part, dans un passage comme Liv. 23, 49, 5 : *cum hi commeatus uenerunt, Iliturgi oppidum ab Hasdrubale... oppugna-*

batur, la valeur particulière de *cum* est encore sensible : « au moment où ces approvisionnements arrivèrent, la ville d'Iliturgi était assiégée ». Mais on voit par là que *cum* a pu facilement s'employer avec l'indicatif parfait au sens de « lorsque, quand », au lieu de *ubi*, *postquam*. Cela s'observe surtout hors de la langue littéraire : *B. Hisp.* 3, 6 : *cum ad eum locum uenerunt, iubet binos equos conscendere* « lorsqu'ils furent arrivés à cet endroit... » ; parfois, dans la correspondance de Cicéron : *At.* 4, 2, 4 : *cum ad Clodium uentum est...* « quand on en vint à Clodius... » ; *Galba ap. Cic., Fa.* 10, 30, 4 : *quo cum uenit, complures ibi amisit...* En bas latin, l'indicatif s'étend même à l'imparfait : *Itala, Act.* 7, 17 (cod. g) : *cum adpropinquabat tempus...* « comme le temps approchait... » [= καθὼς ἤγγιζεν, *cum adpropinquaret* Vulg.].

Inversement, les conjonctions du groupe *ubi*, *postquam*, subissant l'analogie de *cum historicum*, se sont parfois construites avec le plus-que-parfait (plus rarement, avec l'imparfait) du subjonctif. Ainsi, pour *ubi* : *B. Afr.* 78, 4 : *quod ubi coeptum est fieri et equis concitatis... impetum fecissent...* (en alternance). De *postquam* + subj. plus-que-parfait, Cicéron a déjà quelques exemples, habituellement corrigés : *Pomp.* 9 ; *Dei.* 36 ; *Leg.* 2, 64 ; *At.* 11, 12, 1 ; *Fa.* 2, 19, 1. En tout cas, cette construction existe : *B. Afr.* 91, 3 : *postquam Iuba ante portas diu... minis... egisset cum Zamensibus, dein, cum se parum proficere intellexisset, precibus orasset..., ubi eos perstare in sententia animaduertit, petit ab eis ut...* « après que Juba eut longtemps parlementé avec les gens de Zama en usant de menaces, puis, comme il ne réussissait guère, après qu'il les eut suppliés... » ; *Vitr.* 2, 9, 16 : *posteaquam flamma circa illam materiam uirgas comprehendisset, ad caelum sublata effecit opinionem...* « comme la flamme s'était saisie des fagots qui entouraient cette masse de bois... » ; cf. *Val. Max.* 5, 7 ext. 2. *Vt* temporel apparaît avec l'imparfait du subjonctif dans *Tér., He.* 378 : *iam ut limen exirem*, où l'on peut apercevoir encore une nuance modale : « comme j'allais franchir le seuil ». Mais celle-ci est étrangère aux exemples tardifs de ce tour : *Peregr. Aeth.* 3, 6 : *iam ut exiremus de ecclesia...* « comme nous sortions de l'église... » ; *Vit. Patr.* 6, 1, 3 : *ut... uenisset* = ὥς ἦλθεν.

En revanche, César, par un scrupule de puriste, évitait, même au style indirect, d'employer *ubi* avec un imparfait ou un plus-que-parfait du subjonctif.

III) *Antequam*, *priusquam* « avant que ».

§ 363. De ces deux conjonctions, *priusquam* est la plus ancienne, la proposition introduite par *quam* étant le complément du comparatif ; *antequam* a été secondairement créé par analogie.

L'indicatif après *antequam*, *priusquam* était appelé pour énoncer : soit un fait passé ayant effectivement eu lieu, et d'ordinaire exprimé au parfait : Cic., *At.* 2, 7, 2 : *antequam tuas legi litteras, hominem ire cupiebam* « avant d'avoir lu ta lettre, je désirais que l'homme partît » ; Cés., *B. G.* 1, 53, 1 : *neque prius fugere destiterunt quam ad flumen Rhenum... pervenerunt* « ils ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint le Rhin », cf. Cic., *C. M.* 50 : *sex annis antequam ego natus sum*. Quelquefois se trouve l'imparfait : Pl., *Ba.* 439 ; *Tru.* 511 ; Liv. 23, 48, 1. Le plus-que-parfait est très rare : Cic., *Dom.* 78 : *non prius hanc civitatem amittebant quam erant in eam recepti quo... venerant* « ils ne perdaient leur droit de cité ici qu'après avoir été inscrits dans la cité où ils étaient venus » (action répétée), cf. Pl., *Am.* 603 (action non répétée) ;

soit un fait d'expérience, exprimé au présent : Pl., *Mi.* 709 : *prius quam lucet, adsunt* « ils sont là avant qu'il fasse jour » ; — ou au parfait : Cic., *Fi.* 3, 66 : *membris utimur priusquam didicimus, cuius ea causa utilitatis habeamus* « nous nous servons de nos membres avant d'avoir appris pour quel usage nous les avons ».

§ 364. Pour le futur, on rencontre couramment : a) le futur du *perfectum*, surtout dans des tournures négatives : Tér., *Ph.* 1044-5 : *neque promitto quicquam neque respondeo, || priusquam gnatum uidero* « avant d'avoir vu mon fils » ; Cic., *C. M.* 18 : *non ante desinam quam... cognouero* « avant de savoir » ; — b) le subjonctif présent, en tant qu'éventuel : Cic., *Leg. Agr.* 2, 53 : *is uidelicet, antequam ueniat in Pontum, litteras ad Cn. Pompeium mittet* ; — c) parfois aussi, le verbe principal étant au futur et situant du même coup la proposition temporelle dans l'avenir, le latin se borne à employer dans celle-ci l'indicatif présent : Pl., *Tri.* 198 : *numquid, priusquam abeo, me rogaturus?* « as-tu quelque chose à me demander avant que je m'en aille? » ; Cic., *Cat.* 4, 20 : *nunc antequam... ad sententiam redeo, de me pauca dicam* ; cf. Cic., *Mu.* 2 ; *Fa.* 7, 14, 1 ; de même, auprès d'un subjonctif de souhait : Vg., *Én.* 4, 24-7 : *sed mihi uel tellus optem prius ima dehiscat || ... ante, Pudor, quam te uiolo aut tua iura resoluo* « que la terre s'entr'ouvre dans ses profondeurs... avant que je ne te viole, ô Pudeur... » (où le

subjonctif semblerait imposé par le sens : éventualité que Didon repousse).

Le futur simple est rare : Pl., *Ps.* 524 : *priusquam pugnabo* ; deux exemples seulement chez Cicéron : *Par.* 45 (peu sûr) ; *At.* 13, 48, 1. Le subjonctif parfait — du moins en ce qui concerne la 1^{re} personne, la seule qui se distingue du futur antérieur — ne paraît pas attesté.

§ 365. Le subjonctif après *antequam* ou *priusquam* se justifiait souvent par sa valeur propre : déjà comme expression du futur (§ 364), ou encore pour indiquer que l'action reste à l'état de simple possibilité : Cic., *Leg. Agr.* 2, 71 : *hac lege ante omnia ueneunt... quam gleba una ematur* « par cette loi tout est vendu avant qu'une seule motte de terre soit achetée ».

Ou bien, c'est un sens **final** qui intervient, soit qu'on ne veuille pas laisser à quelqu'un le temps de faire une chose : Cés., *B. G.* 2, 12, 1 : *priusquam se hostes... reciperent, in fines Suessionum... exercitum duxit* « avant que les ennemis pussent se ressaisir, il conduisit son armée sur le territoire des Suessions », — soit qu'on ne veuille pas attendre une chose (= sans attendre que) : Cic., *V. Cr.* 4, 147 : *antequam uerbum facerem, de sella surrexit atque abiit* « avant que je pusse parler (= sans attendre que je parle), il se leva... » ; de même : Cés., *B. G.* 3, 26, 3 : *prius... constiterunt quam... cognosci posset* ; cf. Liv. 22, 29, 4 ; — soit qu'on ait soin de faire une chose avant une autre : Pl., *Am.* 533 : *exire ex urbe prius quam luceat uolo* « je veux sortir de la ville avant qu'il fasse jour » ; Cés., *B. C.* 1, 22, 2 : *neque ab eo prius... milites discedunt quam in conspectum Caesaris deducatur* « les soldats ne consentent pas à s'éloigner de lui avant qu'il soit amené devant César » ; Cic., *de Or.* 1, 251 : *antequam pronuntient, uocem cubantes sensim excitant* « ils ont soin chaque jour, avant de parler en public, d'élever graduellement le ton de leur voix en se tenant couchés » (action répétée).

Mais il arrive que la notion motivant l'emploi du subjonctif soit très faible et que le choix du mode soit au gré de l'écrivain. Ainsi, Lucrèce écrit : 4, 840-1 : *omnia denique membra || ante fuere... eorum quam foret usus* « les organes ont existé avant de servir » ; Cicéron (*Fi.* 3, 66), repre-

nant la même idée dans la phrase citée (§ 363), préfère, au contraire, l'indicatif. Cicéron écrit, d'une part : *Ph.* 1, 1 : *antequam de re publica dicam...*, *exponam vobis...* (homéotéleute?), et, d'autre part : *ibid.* 11 : *priusquam de republica dicere incipio, pauca querar...*

En tout cas, le seul fait que la proposition subordonnée exprime une action qui n'a pas encore eu lieu quand se produit celle de la principale, tendait à appeler le subjonctif après *antequam* et *priusquam*. Aussi, à l'époque impériale, trouve-t-il là un terrain propice à son extension. Après ces conjonctions, il est substitué à l'indicatif pour un fait d'expérience : Sén., *Ep.* 103, 2 : *tempestas minatur, antequam surgat* « la tempête menace avant qu'elle s'élève », à côté de Var., *L. L.* 7, 58 : *ante rovat quam pluit*, — et même pour un fait passé ayant eu lieu : Liv. 5, 33, 5 : *ducentis annis antequam Clusium oppugnarent urbemque Romam caperent, in Italiam Galli transcenderunt* « deux cents ans avant d'assiéger Clusium... ». Plus tard, dans la Vulgate en particulier, le subjonctif devient la construction courante : *Ioh.* 8, 58 : *antequam Abraham fieret, ego sum* ; et, en français, il a été généralisé après « avant que ».

IV) *Dum, donc, quoad*.

§ 366. Les propositions introduites par *dum, donc, quoad* désignent une action simultanée à celle de la principale. Cette notion de simultanéité se présente toutefois sous deux formes : *a)* sans indication du terme (— « pendant que, aussi longtemps que ») ; — *b)* avec indication du terme (— « jusqu'à ce que »).

La conjonction *dum* avait ces deux acceptions. C'était proprement une particule signifiant « un instant » et qui subsiste comme telle dans les locutions *agedum, circumspicedum, manedum*. La phrase *mane, dum scribit* (Pl., *Ba.* 737) « attends, pendant qu'il écrit » s'est d'abord analysée en *manedum : scribit* « attends un peu ; il écrit ».

1) *Dum* « aussi longtemps que » (simultanéité sans indication de terme) appelle d'ordinaire l'indicatif, et surtout au présent, à l'imparfait, au parfait et au futur d'*inflectum* : Pl., *Cap.* 232-3 : *quod sibi volunt, ¶ dum id impetrant, boni sunt* « aussi longtemps qu'ils cherchent à obtenir ce qu'ils désirent, ils sont honnêtes gens » ; Cic., *Lac.* 14 : *hacc ciuitas, dum erit, laetabitur* « notre cité, tant qu'elle sera, se réjouira » ; Pl., *Tru.* 217 : *dum fuit, dedit* « tant qu'il eut, il donna » ; cf. Cés., *B. C.* 1, 51, 5 ; Cic., *C. M.* 79 : *nec enim, dum eram vobiscum, ani-*

num meum uidebatis « tant que j'étais avec vous » (Tér., *An.* 54; *Eu.* 728). Le plus-que-parfait ne semble pas attesté avant Tite-Live (32, 24, 5). Chacune des deux propositions exprime une durée.

Toutefois, dans les récits, *dum*, indiquant la **concomitance** d'un fait passé, au sens de « pendant que », s'était fixé **avec le présent** de l'indicatif, au lieu de l'imparfait : Cés., *B. G.* 1, 46, 1 : *dum haec in conloquio geruntur, Caesari nuntiatum est...* « pendant que ces choses se passaient dans l'entrevue, il fut annoncé à César... » ; Vg., *B.* 7, 5-6 : *dum teneras defendo a frigore myrtos, || uir gregis ipse caper deerrauerat*. C'est là un tour ancien : le présent indiquait simplement le déroulement de l'action en cours ; et l'action de la proposition temporelle n'avait pas lieu d'être située explicitement dans le passé, puisqu'elle l'était par la proposition principale. Mais l'anomalie de cette construction tendait à y faire introduire l'imparfait : Nep. 23, 2, 4 : *quae diuina res dum conficiebatur, quae-siuit a me...* « pendant que ce sacrifice s'accomplissait... ». Et du même coup le subjonctif était appelé par analogie avec *cum historicum* : Vg., *G.* 4, 457 sqq. : *illa quidem, dum te fugeret..., ... hydrium... non uidit in herba* « pendant qu'elle te fuyait... » ; Liv., 10, 18, 1 : *dum ea in Samnic... gere-rentur, Romanis in Etruria interim concitur bellum ingens...* En bas latin, le subjonctif se répandit après *dum*, qui est, du reste, souvent confondu avec *cum* lui-même : Thes. V, 1, 2218, 40 sqq. ; 2229, 20 sqq.

§ 367. 2) *Dum* « jusqu'à ce que » (simultanéité avec indication du terme). Trois constructions sont usuelles :

indicatif présent : *expecta, dum redco* ;

futur du *perfectum* : *expecta, dum rediero* ;

subjonctif présent : *expecta dum redeam*, ou imparfait (en concordance passée) : *expectaui dum rediret*.

Exemples : Pl., *As.* 327-8 : *mansero || tuo arbitrati, uel adeo usque dum peris* « j'attendrai à ta guise, même jusqu'à ce que tu crèves » ; Cic., *Fa.* 12, 19, 3 : *mihi quidem usque curae erit quid agas, dum quid eggris sciero* « jusqu'à ce que je sache ce que tu as fait » ; Cés., *B. G.* 7, 23, 4 : *sic... omne opus contexitur, dum iusta muri altitudo expleatur* « tout l'ouvrage est ainsi entremêlé jusqu'à ce que le mur atteigne la hauteur voulue ». Le futur simple n'apparaît que rarement, par ex. en v. latin : Pl., *Am.* 470-2.

Le futur du *perfectum* soulignait plus spécialement le résultat : « jus-

qu'à ce que je sois de retour », *dum rediero*. Le subjonctif (*dum redeam*) était plus indiqué là où se glissait une idée d'intention : Pl., *Tri.* 170 : *observauit dum dormitarent canes* « il a guetté le moment où les chiens sommeilleraient » ; Cic., *At.* 11, 19, 2 : *mihi tantum temporis satis est... dum... aliquid caueam* « j'ai juste assez de temps pour prendre quelques précautions » ; *At.* 5, 16, 1 : *subsedi in ipsa uia, dum haec... summam tibi perscriberem* « le temps de t'écrire cela sommairement ».

Mais, comme pour *antequam* ou *priusquam*, la différence avec l'indicatif était souvent minime ; et l'écrivain était libre de choisir entre les deux modes : Pl., *Am.* 696-7 : *paulisper mane, || dum edormiscat unum somnum*, à côté de Tér., *Ph.* 982 : *retine (eum), dum ego huc seruos euoco* ; Cic., *Fa.* 11, 23, 2 (lettre de Brutus) : *dum mihi a te litterae ueniant, in Italia morabor*, à côté de *At.* 10, 3 : *ego in Arcano opperor, dum ista cognosco*. L'indicatif et le subjonctif alternent parfois dans la même phrase : Var., *R. R.* 1, 2, 12 : *dum id nobiscum una uideatis ac uenit aeditumus* « en attendant de voir cela avec nous et que vienne le gardien du temple » ; dans Cic., *Fa.* 9, 2, 4, le premier *dum* a le sens de « aussi longtemps que ».

Enfin — comme pour les conjonctions suivantes *donec* et *quoad* — le subjonctif était devenu à peu près constant dans les propositions dont le verbe était au passé : Cés., *B. C.* 1, 58, 4 : *dum... daretur... obiciebant* ; Liv. 22, 38, 1 : *morati..., dum... uenirent milites*.

§ 368. *Donec* (arch. *donicum* ; *donique*, Lucr., Vitr., etc.) supplée *dum* au sens terminatif de « jusqu'à ce que ». En v. latin, il est courant avec l'indicatif, surtout au futur II : Pl., *Mi.* 268-9 : *ibo odorans quasi canis uenaticus, || usque donec persecutus uulpem ero uestigiis* « j'irai flairant comme un chien de chasse, jusqu'à ce que j'aie saisi la trace du renard » ; les autres temps sont, du reste, attestés (sauf l'imparfait) : Pl., *Mer.* 194 ; Tér., *An.* 662 ; Caton, *Agr.* 43, 2 ; cf. Cic., *Ver.* 1, 17 : *usque eo timui, ... donec ad reiciendos iudices uenimus* (réunir *usque eo... donec*) « j'ai eu peur... jusqu'au moment où... ». Le subjonctif est très rare : Caton, *Agr.* 54, 4 : *usque ocinum dato, donec arescat* « donnez de la dragée jusqu'à ce qu'elle se sèche ».

La prose classique évite *donec* : cinq fois seulement chez Cicéron. Mais les écrivains du début de l'époque impériale comme Tite-Live, Tacite, etc., le préfèrent à *dum*, et ils le construisent le plus souvent avec le subjonctif : Tac., *G.* 1 : *Damianus... plures populos adit, donec in Ponticum mare... crumpat* « jusqu'à ce qu'il se jette dans le Pont » ; en particulier aux temps passés (imparfait, plus-que-parfait) : Liv. 21, 28, 11 : *(elephanti) trepidationis aliquantum edebant, donec quietem ipse timor... fecisset* « jusqu'à ce que la crainte elle-même eût engendré le calme » ; Tac.,

A. 5, 11 : (*consules*) *mansere infensi ac minitantes, donec magistratu abirent* « jusqu'à leur sortie de charge » ; cf. Plin., *Ep.* 9, 33, 6.

Donec prit secondairement le sens de « aussi longtemps que », dont le premier exemple est fourni par Lucrèce : 5, 177-8 : *natus enim debet quicumque est uelle manere || in uita, donec retinebit blanda uoluptas* « tout être une fois né doit avoir le désir de rester en vie, tant que le retiendra l'attrait du plaisir » ; de même, Hor., Ov., Liv., Tac., etc. ; cf. Tac., *A.* 14, 50. Il est alors suivi de l'indicatif.

Quoad avait, conformément à son origine, la valeur terminative de « jusqu'à ce que » : Cic., *Mi.* 28 : *cum in senatu fuisset... quoad senatus est dimissus...* « comme il était resté au Sénat jusqu'à ce que la séance fût levée... » ; *Rep.* 2, 23 : *ut, quoad... rex declaratus esset, non sine rege ciuitas... esset* « afin que, jusqu'à ce qu'un roi fût nommé, la cité ne restât pas sans roi ».

Mais l'analogie de *dum* lui valut aussi le sens de « aussi longtemps que » dès l'époque classique : Nep. 24, 2, 4 : *quoad uixit* « tant qu'il vécut ». *Quoad* est usuel chez Cicéron ; chez Tacite, il se rencontre moins souvent que *donec* et seulement dans cette seconde acception. L'emploi du mode est le même que pour *dum* et *donec*.

Infinitif dans les propositions temporelles. — L'emploi de l'infinitif dans les propositions temporelles — à la différence de ce qui a lieu en grec pour *πρίν* — est tout à fait exceptionnel. Dans certains cas, il s'agit d'une extension de l'infinitif historique : ainsi, après *postquam* (§ 282), *cum interea* (§ 360). Avec *priusquam*, il y avait parfois attraction du membre de phrase précédent : Nep. 14, 7, 1 : *qui... prius cogitare quam conari consuesset* « qui avait coutume de réfléchir avant d'entreprendre » (= *conaretur*) ; Liv. 9, 14, 15 : *perdere prius quam perire optantes* « souhaitant faire périr avant de périr » ; cf. déjà § 354. Pour *cum interim* + inf. dans le style indirect, voir § 412.

La locution *dum taxat*, m. à m. : jusqu'à ce que cela touche (et pas plus) », avec subj. arch. de *tango* s'était fixée au sens adverbial de « seulement » (ancien, class. ; mais rare).

CHAPITRE VI

PROPOSITIONS CONDITIONNELLES

§ 369. Les propositions conditionnelles, introduites par *si*, *nisi*, *siue*, etc., sont étroitement unies à la proposition qui paraît leur servir de principale, mais qui indique en fait la conséquence de la condition supposée : *si Deus est, mundum providentia regit* « si Dieu existe, il dirige le monde par sa providence ». L'ensemble ainsi formé s'appelle **phrase conditionnelle**, où, à proprement parler, il n'y a ni principale ni subordonnée, mais interdépendance de deux propositions solitaires, qui ne peuvent exister l'une sans l'autre et n'ont de sens que l'une par l'autre. Les grammairiens donnent parfois à la proposition pourvue de conjonction le nom de **protase** (avance) et à celle qui, en principe, la suit celui d'**apodose** (réponse).

Toutefois, cette interdépendance des deux propositions n'était pas primitivement aussi marquée. *Si* est le même mot que *sic*, avec l'élément renforçant *-c(c)* en moins ; c'était par suite une particule équivalant au fr. « en ce cas, ainsi », et une phrase comme Pl., *Cap.* 632 : *meam rem non cures, si recte facias*, a d'abord signifié : « tu ne devrais pas t'occuper de mes affaires, ainsi tu ferais bien ». Dans l'étude de la phrase conditionnelle, trois catégories d'emplois sont à distinguer d'après la nature de la condition formulée : le réel exprimé par l'indicatif ; le potentiel et l'irréel exprimés par le subjonctif.

Enfin, dans certains cas, la proposition conditionnelle, employée seule, sert de proposition complétive (§ 379). Mais ces tours doivent être soigneusement distingués des précédents.

« Si (nisi) » + indicatif

Hypothèse supposée réalisée

§ 370. La condition est supposée remplie : Tér., *An.* 322 : *si id facis, hodie postremum me uides* « si tu fais cela, tu me vois aujourd'hui pour la dernière fois ». Lorsque, par surcroît, elle est reconnue effectivement réalisée, on se sert de *si quidem* « s'il est vrai que, puisque » : Cic., *Tu.* 1, 54 : *principium extinctum non ipsum ab alio renascetur...*, *si quidem necesse est a principio oriri omnia* « le principe une fois anéanti ne renaîtra pas lui-même d'un autre, s'il est vrai que toute chose naît nécessairement du principe ».

D'ordinaire, la proposition qui va de pair avec la conditionnelle, c.-à-d. l'apodose, est elle-même à l'indicatif ; mais le temps ne concorde pas nécessairement ; chacune des deux propositions est à celui que veut le sens : Cic., *At.* 14, 1, 1 : *si ille tali ingenio exitum non reperiebat, quis nunc reperiet?* « si lui avec une telle intelligence ne trouvait pas d'issue, qui en trouvera ? ». Même, au lieu de l'indicatif, se trouve parfois l'impératif : Pl., *Ru.* 1177 : *hunc, si potes, ser intro uidulum* « porte, si tu peux, cette valise à la maison », — ou le subjonctif de volition et de souhait : Pl., *Mi.* 1037 : *adeat, si quid uolt* « qu'elle vienne, si elle veut me parler » ; Cic., *Cat.* 2, 21 : *qui homines..., si stare non possunt, corruant* « s'ils ne peuvent se soutenir, qu'ils s'écroulent » ; *At.* 16, 13^a, 1 : *ne sim saluus, si aliter scribo ac sentio* « que je sois perdu, si j'écris autrement que je pense ». Dans ces derniers tours, le rapport de dépendance entre les deux propositions est d'ailleurs moins étroit.

Quand les deux membres d'une phrase conditionnelle se rapportent à l'avenir, ils sont d'ordinaire l'un et l'autre au futur, contrairement à l'usage du français, qui n'exprime celui-ci que dans l'apodose : type *si hunc librum leges* (ou *legeris*), *laetabor* ; par ex. Cic., *Rep.* 2, 42 : *id persequar, si potero* « je poursuivrai cela, si je puis » ; également, *ibid.* 6, 25 : *si uoles..., (ne) te dedideris...* Mais ce n'est pas là une « règle absolue ». L'indicatif présent apparaît pour marquer le caractère immédiat de la condi-

tion : Pl., *As.* 193-4 : *si mihi dantur* (= « maintenant ») *duo talenta...*, || *hanc tibi noctem... dabo* ; Cic., *Ph.* 7, 19 : *si bellum omittimus* (= « maintenant »), *pace numquam fruemur*, — parfois aussi sans cette raison : Pl., *Mi.* 266 : *si inuenio qui uidit, ad eum uineam pluteosque agam* « si je trouve celui qui a vu, je pousserai contre lui mes batteries » ; *ibid.* 1213-4 : *libertatem tibi ego et diuitias dabo*, || *si impetras*. — *reddam impetratum* « je te donnerai la liberté et les richesses, si tu l'obtiens. — Je te l'obtiendrai » ; Cic., *Fa.* 10, 27, 1 : *pacem eam si a seruitute seiungis, consules... reipublicae* « si tu sépares cette paix de la servitude, tu serviras l'État » (repris ensuite par *sin ista pax perditum hominem... restitutura est*) ; etc.

Remarquer *sis* (= *si uis*, par contraction) « si tu veux, s'il te plaît » ; en incise : Pl., *As.* 679 : *age, sis...* *hunc delude* « à ton tour, s'il te plaît, de le berner » ; Cic., *Mi.* 60 : *caue, sis, mentiare* « ne va pas mentir, je te prie » (langage de la conversation).

« Si (nisi) » + subjonctif

Cas du potentiel et de l'irréel

§ 371. Le subjonctif après *si*, *nisi*, etc., formule l'hypothèse comme une représentation de l'esprit dont la réalisation est simplement possible (potentiel) ou serait contraire à la réalité (irréel).

La répartition classique des temps est la suivante. Le potentiel est exprimé par le subjonctif présent ou parfait ; l'irréel par le subjonctif imparfait, si la condition est donnée comme contraire à la réalité présente, par le subjonctif plus-que-parfait, si elle l'est comme contraire à la réalité passée.

si habeam ou *habuerim*, *dem* « si j'avais ou venais (un jour) à avoir, je donnerais ».

si haberem, *di rem* « si j'avais (maintenant, et cela n'est pas), je donnerais ».

si habuisssem, *dedissem* « si j'avais eu (dans le passé, et je n'avais pas), j'aurais donné ».

Le subjonctif parfait qui concourait avec le présent pour l'expression du potentiel marquait — dans la proposition conditionnelle — l'antériorité : Cic., *Of.* 3, 95 : *si gladium quis apud te sana mente deposuerit, repetat insaniens, reddere peccatum sit* « s'il arrivait que quelqu'un dans son

bon sens t'ait remis une épée en dépôt et qu'il te la redemande étant devenu fou, ce serait une faute que de la lui rendre ». Dans l'apodose, le subjonctif parfait se rencontre plus rarement, et surtout à l'occasion de tours savants comme Liv. 6, 14, 4 : *tum uero nequiquam hac dextra Capitolium... seruauerim, si ciuem commilitonemque meum... in seruitutem ac uincula duci uideam* « j'aurais en vain sauvé le Capitole, si je voyais... », c.-à-d. « il se trouverait que j'aie sauvé en vain le Capitole... » (résultat reporté sur le passé). Parfois aussi, c'est un parfait « atemporel » du type *libenter dixerim* : Tib. 1, 6, 73-4 : *uenerit iste || si furor, optarim non habuisse manus* « si pareille folie me venait, je souhaiterais ne pas avoir eu de mains » (§ 255 c).

§ 372. Mais cette répartition est surtout schématique, et plusieurs correctifs doivent y être apportés.

On entrevoit un état ancien où l'irréel n'avait pas d'expression distincte du potentiel. En v. latin, le subjonctif présent ou parfait est encore employé — comme l'optatif en grec homérique — pour une hypothèse contraire à la réalité présente : Pl., *Poe.* 1219-20 : *si sim Iuppiter, || iam hercle ego illam uxorem ducam* « si j'étais Jupiter, je l'épouserais sur l'heure » ; *Ep.* 331 : *si hercle habeam, pollicear lubens* « si j'avais (actuellement, et cela n'est pas), je te promettrais volontiers ». L'imparfait ne marquait pas l'irréel, mais il transposait la possibilité ou l'éventualité au passé (= potentiel du passé). Cette valeur, qui est celle du type *scires* « on pouvait savoir » (§ 256), se retrouvait dans la phrase conditionnelle : Pl., *Au.* 742 : *deos credo uoluisse; nam ni uellent, non fieret, scio* « je crois que les dieux l'ont voulu ; car s'ils ne l'avaient pas voulu, cela ne serait pas arrivé », proprement « que les dieux vinssent à ne pas le vouloir, cela ne pouvait pas arriver ».

Ce système ancien s'était ensuite modifié. Sous l'influence de la série temporelle à trois termes (futur, présent, passé) qui était celle du réel à l'indicatif, le subjonctif présent fut réservé au potentiel (avenir) ; le subjonctif imparfait, perdant sur ce point sa valeur passée, exprima l'irréel au présent ; le subjonctif plus-que-parfait fut appliqué par contre-coup à l'irréel du passé. Mais cette évolution ne fut pas accomplie d'emblée, et il en est résulté des chevauchements d'emplois :

§ 373. a) Dans la vieille langue, l'imparfait du subjonctif commence

à s'employer à côté du présent pour marquer l'irréel : Pl., *Cas.* 811 : *si equus esses, esses indomabilis* « si tu étais un cheval, tu serais indomptable » ; et, de même, le plus-que-parfait apparaît pour l'irréel du passé : Tér., *An.* 604 : *si quiessem, nihil evenisset mali* « si j'étais resté tranquille, il ne serait pas arrivé de malheur ».

Inversement, à l'époque classique et plus tard, l'imparfait du subjonctif, tout en étant devenu l'expression habituelle de l'irréel du présent, garde aussi sa valeur ancienne de potentiel du passé. Celle-ci lui permet d'être appliqué encore souvent — en particulier chez Cicéron — à une condition rapportée au passé, mais dont on ne s'inquiète pas de savoir si elle était contraire ou non à la réalité : Cic., *At.* 2, 21, 4 : *Apelles si Venerem aut Protophones si Ialysum suum caeno oblitum videret, magnum, credo, acciperet dolorem* « si Apelle avait vu sa Vénus, ou Protophène son Ialysos souillés de boue, ils en auraient éprouvé, je crois, une grande douleur », m. à m. « qu'ils vinssent à voir cela, ils allaient en éprouver... » (simple possibilité) ; c'est là, en effet, une pure hypothèse, et l'auteur n'entend pas préciser si elle s'était réalisée ou non. De même : Cic., *R. Am.* 103 : *si diceret, non crederetur* « s'il avait parlé, il n'aurait pas été cru (qu'il vint à parler...) » ; Sest. 64 : *quis audiret (eos), si maxime queri uellent?* « qui les eût entendus, si précisément ils avaient voulu se plaindre? », c.-à-d. « ils pouvaient se plaindre ; qui pouvait les entendre? ». Avec mélange de l'imparfait et du plus-que-parfait : Sal., *J.* 59. 3 : *neque diutius Numidae resistere quivissent, ni pedites cum equitibus permixti magnam cladem... facerent* « les Numides n'auraient pas pu résister plus longtemps, si les fantassins mêlés aux cavaliers n'avaient infligé de grandes pertes ».

§ 374. b) Même après le v. latin, le subjonctif présent n'a jamais été exclu entièrement de l'expression de l'irréel. Parfois il était maintenu par survivance dans des tours formulaires : Vg., *G.* 2, 43 : *mihi si linguarum centum sint oraque centum* « si j'avais cent langues et cent bouches », comme Pl., *Ba.* 128 : *si decem habeas linguas* ; Liv., *praef.* 1 : *nec satis scio nec, si sciam, dicere ausim* « je ne sais pas pleinement et, si je savais, je n'oserais dire » ; les locutions *si scias, immo si scias!* « si

tu savais ! » étaient fréquentes chez les Comiques : Pl., *Mer.* 445 ; *Ps.* 749 ; Tér., *Hau.* 764 ; etc. Cicéron en use encore : *Ph.* 2, 76 ; *Fa.* 8, 9, 1, à côté de l'imparfait : *Dom.* 121 : *si scirem...*

Il peut, d'autre part, dépendre de l'auteur de considérer une hypothèse comme relevant du potentiel ou de l'irréel : Cic., *Br.* 192 : *quid, tu, Brute? possesne (dicere), si te, ut Curionem quondam, contio reliquisset? — ego uero, inquit ille,... si a corona relictus sim, non queam dicere* « Brutus, pourrais-tu parler, si le public venait à t'abandonner, comme le fut autrefois Curion ? — Eh bien, oui, dit-il, si j'étais abandonné par l'auditoire, je ne serais pas capable de parler ». De plus, l'hypothèse est présentée tout d'abord à l'irréel par délicatesse pour la personne à qui la question est posée ; mais celle-ci, dans sa réponse, considérant par modestie la chose comme possible, se sert du potentiel. L'invraisemblance ou l'absurdité d'une hypothèse n'entraînent pas nécessairement l'imparfait. Le subjonctif présent est même alors fréquent : Liv. 39, 37, 3 : *si exsistat hodie ab inferis Lycurgus, gaudeat ruinis eorum* « si Lycurgue sortait aujourd'hui des enfers, il se réjouirait de leurs ruines ». La condition est conçue en soi comme possible : « si Lycurgue venait à sortir... », et il ne paraît pas nécessaire (ce serait même contraire à l'effet oratoire) de souligner par l'imparfait que la réalité s'y oppose ; également Liv. 21, 53, 5.

D'une manière générale, le subjonctif présent en tant que potentiel continue — à l'époque classique et plus tard — à exprimer l'hypothèse, même irréaliste ou irréalisable, lorsqu'il n'y a pas lieu de souligner expressément son irréalité : Cic., *Lae.* 10 : *ego si Scipionis desiderio me moueri negem,... mentiar* « si je prétendais (venais à prétendre) que je ne regrette pas Scipion, je mentirais » : l'irréalité de l'hypothèse allait de soi ; aussi cette dernière est-elle laissée au potentiel comme une simple vue de l'esprit. Il en résultait des oppositions : Cic., *Cat.* 1, 19 : *haec si tecum, ut dixi, patria loquatur...* « si la patrie te tenait ce langage... » (hypothèse oratoire et imaginaire), en face de Cic., *Diu. Caec.* 19 : *Sicilia tota si una uoce loqueretur...* « si la Sicile tout entière d'une seule voix pouvait parler... » ; idée implicite : « et malheureusement il n'en est rien » ; le contraste avec la réalité

est important et devait être marqué expressément. A l'intérieur d'un même passage : Cic., *de Or.* 1, 210-2 : *si forte quaeretur quae esset ars imperatoris, constituendum putarem principio quis esset imperator... ; atque..., ut iam ad leuiores artium studia ueniam, si musicus, si grammaticus, si poeta quaeratur, possim similiter explicare...* « si l'on voulait définir ce qu'est l'art du général... ». Pour préciser que telle n'est pas son intention, le personnage qui parle emploie l'imparfait. Au contraire, dans la seconde partie, il le juge inutile ; et du reste le subjonctif présent *quaeratur* a pu être aussi entraîné par *ut iam... ueniam* « pour en venir maintenant aux arts mineurs, si l'enquête venait à porter sur le musicien, le pédagogue, le poète, je pourrais de même exposer... ».

Aussi serait-il vain de vouloir tout justifier, et des confusions sont fréquentes, notamment à basse époque : Aug., *Conf.* 9, 4, 10 (dans un souhait) : *o si fatigentur inedia et dicant... !, o si uiderent internum aeternum (lumen)... !* « si seulement ils se fatiguaient de leur inanition et disaient... !, si seulement ils voyaient au dedans d'eux-mêmes la lumière éternelle ! ».

Discordance modale et temporelle

§ 375. L'étroite dépendance des deux propositions dans la phrase conditionnelle n'excluait pas cependant divers cas de discordance modale ou temporelle — souvent imposés par le sens — soit entre l'indicatif et le subjonctif, soit entre le présent et l'imparfait du subjonctif.

I. a) Par souci de l'expressivité, le **plus-que-parfait de l'indicatif** est substitué au plus-que-parfait du subjonctif auprès d'une proposition hypothétique négative pour indiquer que, si telle chose ne s'était pas produite, tel résultat allait se trouver acquis : Pl., *Mi.* 52-3 : *quingentos simul, || ni hebes machaera foret, uno ictu occideras* « si ton épée ne s'était pas émoussée, tu tuais (c'était chose faite) d'un seul coup 500 ennemis » ; Cic., *Fa.* 12, 10, 3 : *praeclare uiceramus, nisi... fugien-*

tem Lepidus recepisset Antonium « nous avons (allions avoir) remporté une victoire éclatante, si Lépide n'avait recueilli Antoine en fuite ».

A l'imparfait, il y a quelques exemples du même tour : Vg., *G.* 2, 132-3 : *et, si non alium late iactaret odorem, || laurus erat* « si (l'arbre en question) ne répandait pas au loin une odeur différente, (on allait dire que) c'était un laurier ». Au parfait, on a le type *paene dixi* (§ 268 a).

b) *Si* est suivi du subjonctif présent à valeur d'éventuel, mais la proposition correspondante est au futur pour souligner le caractère nécessaire de la conséquence : Cic., *Ver.* 2, 167 : *neque tu hoc dicere audebis, nec, si cupias, licebit* « tu n'oseras pas dire cette chose ; et, si tu l'osais, on ne te le permettra pas » ; Hor., *Od.* 3, 3, 7-8 : *si fractus illabatur orbis, || impanidum ferient ruinae* « si le monde venait à s'écrouler, ses ruines frapperont (cet homme) sans qu'il ait peur ». Ou bien, en face d'un imparfait du subjonctif à valeur jussive dans l'apodose, la proposition introduite par *si* est à l'indicatif imparfait, parce que l'hypothèse est présentée comme une réalité : Pl., *Tru.* 748 : *si uolebas participari, auferres dimidium domum* « si tu voulais vraiment participer (à ce repas), il fallait en emporter la moitié chez toi » ; Cic., *Sest.* 54 : *quodsi meis incommodis laetabantur, urbis tamen periculo commouerentur* « s'ils se réjouissaient..., ils auraient dû cependant être sensibles... ».

c) Le verbe de l'apodose est un indicatif du type *possum, debeo*, etc., indiquant que la possibilité ou le devoir existent indépendamment de la condition formulée : voir ci-dessus, § 264 ; et par assimilation : Vg., *B.* 9, 45 : *numeros memini, si uerba tenerem* « je connais l'air, (et je pourrais chanter) si je me souvenais des paroles ». La locution *-turus sum* qui exprime une idée voisine reste aussi à l'indicatif, soit dans la proposition conditionnelle, avec le sens du fr. « devoir, être appelé à » : Cic., *C. M.* 67 : *quid igitur timeam, si... post mortem... beatus... futurus sum?* « que pourrais-je donc craindre, si après la mort je dois être heureux? », — soit dans l'apodose : Pl., *Ci.* 152-3 : *quod si tacuisset, tamen || ego eram dicturus* « du reste, si elle ne vous en

avait pas parlé, je m'apprêtais à vous l'expliquer » ; Cic., *Sest.* 81 : *si P. Sestius, qui pro occiso relictus est, occisus esset, fuistisne ad arma ituri?* « si P. Sestius, qui avait passé pour tué, avait été tué, alliez-vous prendre les armes », c.-à-d. « auriez-vous pris les armes? ». Ce dernier tour montre comment la périphrase *-turus sum* a pu servir d'expression à l'irréel dans diverses propositions au subjonctif (§ 387-8) et comment à l'infinitif *-tutum fuisse* a joué le même rôle (§ 326 c).

II. En face d'une apodose irréaliste à l'imparfait du subjonctif, il n'est pas rare de trouver une **proposition conditionnelle négative** au présent, parce que le tour négatif équivaut à l'affirmation d'une réalité. Ce cas de discordance s'observe surtout dans les textes de syntaxe plus libre (v. latin, poésie, etc.) : Pl., *Au.* 523 : *compellarem ego illum, ni metuam* « je l'aborderais bien, si je ne craignais (et effectivement je crains) » ; Vg., *G.* 4, 116 sqq. : *extremo ni iam sub fine laborum || ucla traham...*, || *forsitan... cancrem* « si, arrivé au terme extrême de mes labeurs, je ne carguais les voiles (et je le fais effectivement), peut-être chanterais-je... » ; cf. Lucr. 1, 356-7 ; 5, 276-8 ; Catul. 6, 2-3 ; Tib. 1, 4, 63-4 ; etc. Au contraire, Cicéron, plus soucieux de symétrie grammaticale, généralisait l'imparfait : *Fa.* 6, 6, 4 : *dicerem quae ante futura dixissem, ni uererer ne...* « je dirais ce dont j'avais prédit la réalisation, si je ne craignais... » ; *ibid.* 13, 24, 3 : *scriberem..., nisi... arbitrarer.*

Un subjonctif de souhait au présent se trouve en rapport dans la même phrase avec des propositions conditionnelles à l'imparfait ou au plus-que-parfait : Cic., *At.* 8, 6, 3 : *moriar, si magis gauderem si id mihi accidisset* « que je meure, si je me réjouirais davantage au cas où cela me serait arrivé » ; Hor., *S.* 1, 9, 47-8 : *dispeream, ni || summosse omnes* « que je crève, si (dans l'hypothèse formulée) tu ne les avais déjà supplantés tous ». *Dispeream* exprime un souhait, *summosse* indique ce qui serait déjà fait.

§ 376. **Évolution ultérieure.** — L'expression de la condition avec son jeu complexe de temps n'a pas subsisté. L'emploi de l'imparfait du subjonctif comme potentiel du passé a disparu assez vite de l'usage courant. D'autre part, le plus-que-parfait, en vertu de sa tendance générale

à remplacer l'imparfait (§ 260), se substituait à celui-ci, même comme irréel du présent : par ex. Arn., *Nat.* 1, 33 : *ipsa denique hiscere si animalia muta potuissent (= possent)...*, *si arbores... uocis sonitum quirent et uerborum articulos integrare...* « si les bêtes pouvaient parler, si les arbres pouvaient reproduire le son de la voix et les syllabes des mots... ».

En même temps, l'imparfait et le plus-que-parfait de l'indicatif avaient un rôle grandissant. Dans l'apodose, leur emploi, préparé par les tours *aequum erat (fuerat)* ou *uiceramus nisi Antonium recepisset*, s'étend en bas latin : Sid., *Ep.* 4, 20, 1 : *quam uoluptatem mente conceperas, si Sigismere...* *uidisses !* « quel plaisir tu aurais éprouvé, si tu avais vu Sigismer ! » ; Grég. T., *H. F.* 5, 18 : *si fas fuisset, angelum de caelo euocaueram* « j'aurais appelé » ; 5, 20 : *si audire dignaretur rex, loquebantur* « si le roi daignait entendre, ils diraient » (Bonnet, p. 658). On voit aussi apparaître la périphrase composée de *habebam* + inf., d'où est issu le conditionnel : Ps. Aug., *Serm.* 253, 4 : *sanare te habebat Deus per indulgentiam, si fatereris* « Dieu te guérirait par son indulgence, si tu avouais ». Parfois enfin, l'imparfait de l'indicatif commence à s'introduire dans la proposition conditionnelle avec valeur de potentiel / irréel selon l'usage français ultérieur : Frédég. 2, 62 : *si iubebas, accederemus ad primum* « si tu le permettais, nous nous affronterions en un combat ».

Conjonctions conditionnelles

§ 377. La conjonction conditionnelle par excellence est *si*, qui s'est maintenue tout au long du latin et a survécu en roman. Elle prenait facilement une valeur concessive (*etsi, etiamsi*, etc.) ou temporelle : *si* = « toutes les fois que ». Mais plusieurs autres formes, la plupart combinées avec *si*, existent également :

1) *ni, nisi, si non* introduisent les conditionnelles négatives. *Ni* n'est pas la contraction de *nisi*, mais la négation *nē* munie d'un élément renforçant *-i*, c.-à-d. *nei* > *ni*. La valeur conditionnelle s'est dégagée d'emplois où *ni* était opposé à *si* : XII Tab. 1, 1 : *si in ius uocat, ito ; ni it, antestamino* « si (le demandeur) cite (le défendeur) en justice, que (celui-ci) y aille ; (s')il n'y va pas, que (le demandeur) prenne des témoins », — et aussi d'une phrase comme *ni ita esset*, où c'était le mode lui-même qui marquait la supposition : « à supposer qu'il n'en fût pas ainsi ». *Ni* a pu ainsi passer au sens de « si ne... pas » et devenir l'équivalent de *nisi*. Mais il a été éliminé au profit de ce dernier, forme plus pleine. César ignore *ni* ; Cicéron en use surtout dans des formules toutes faites : *ni ita est, sit, esset ; ni ita se res habet, haberet*, ou encore *moriar, ni... puto* (*Fa.* 7, 13, 1). *Ni* fut repris à

l'époque impériale par affectation d'archaïsme, notamment chez les poètes ; mais la langue parlée l'ignorait, et il n'a pas passé en roman.

Nisi, formé de *nē* + *si*, proprement « non pas si », avait la valeur restrictive de « à moins que... ne, sauf que », qu'il a toujours gardée : Cic., *C. M.* 52 : *uitis... quae natura caduca est et, nisi fulta est, fertur ad terram* « la vigne qui, par nature, tombe, et qui, à moins d'être soutenue, se dirige vers le sol » ; d'où *nisi forte* et *nisi uero* « à moins que par hasard » (restriction ironique) : Cic., *Mu.* 13 : *nemo enim fere saltat sobrius, nisi forte insanit* « on ne danse guère sans être ivre, à moins de n'avoir plus sa raison ». Le passage était facile au sens purement négatif de « si... ne pas », et dans cette fonction *nisi* était également courant : Cic., *C. M.* 82, *nemo mihi persuadebit eos tanta esse conatos..., nisi animo cernerent...* « personne ne me persuadera qu'ils auraient fait de tels efforts, s'ils n'avaient vu... ».

Toutefois, *nisi* au sens de « si ne pas » était remplacé par **si non**, quand la négation devait être mise en relief pour marquer une opposition : Pl., *Am.* 929-30 : *iuben mi ire comites?... si non iubes, || ibo egomet* « veux-tu me faire accompagner?... si tu ne veux pas, je m'en irai seule », en particulier pour reprendre sous forme négative une condition qui vient d'être énoncée : Cic., *Fi.* 5, 86 : *si (haec) mala sunt..., si mala non sunt*, ou pour préparer une restriction : Cic., *Mi.* 93 : *si mihi bona re publica frui non licuerit, at carebo mala* « s'il ne m'est pas possible de jouir d'une bonne république, du moins j'en éviterai une mauvaise ». Les Latins, du reste, hésitaient sur la distinction : *nisi molestum est* (Pl., *Ru.* 120 ; Cic., *N. D.* 1, 17), en face de *si tibi non est molestum* (Pl., *Ep.* 461 ; Cic., *Fa.* 5, 12, 10) ; *nisi ille fuisset* (Nep. 17, 6, 1) « sans lui », en face de *si ille non fuisset* (Nep. 9, 2, 3). Et *si non* se développa au détriment de *nisi* (Ov., Val. Fl., Juv., etc.), notamment dans les écrits de traduction sous l'influence du gr. *ἐν μή* : Itala, *Matth.* 5, 20 (cod. k) : *si non abundauerit iustitia uestra* (Vulg. *nisi*) (J. B. Hofmann, p. 777).

En outre, la valeur de *si* dans *nisi* s'est oblitérée ; et *nisi*, de bonne heure, fut employé comme **adverbe** : « seulement, sauf, sinon », d'ordinaire (mais non toujours) après des expressions négatives ou de sens négatif : *nihil aliud nisi, non aliter nisi, quid aliud nisi?* etc. (§ 355) : Cic., *Tu.* 5, 41 : *quae est alia fortitudo nisi...?* « qu'est-ce que le courage, sinon...? » ; *N. D.* 2, 79 : *unde... nisi ab...?* « d'où..., si ce n'est de...? » ; Sal., *J.* 75, 3 : *omnia iumenta sarcinis leuari iubet nisi frumento dierum decem* « il fait alléger des bagages les bêtes de somme, à l'exception d'une provision de blé pour dix jours ». Souvent devant un relatif ou une conjonction :

— *nisi qui* : Cic., *Br.* 23 : *nemo... nisi qui...* « personne... si ce n'est (sauf) celui qui » ;

— *nisi quod* : « excepté ce fait que, sauf que » : Cic., *Alt.* 2, 1, 11 : *Tusculanum et Pompeianum ualde me delectant, nisi quod me... aere... obruerunt* « sauf que (ces villas) m'ont accablé de dettes » ; *nisi quia*, même sens (Tér., *Eu.* 736) ; voir § 303 ;

— *nisi ut* : Cic., *Mi.* 55 (consécutif) ; cf. Suét., *Cl.* 35, 1 ;

— *nisi si* « sauf si », par ex. Cic., *Cat.* 2, 6 : *nisi uero si quis est qui... non putet* « sauf s'il y a qqn qui... » ; en outre, par effacement de *si* dans *nisi*, sans autre valeur que *nisi* seul : latin parlé, déjà chez Plaute, cf. *Am.* 825-6 : *nisi si quispiamst* || *Amphitruo alius* « à moins que peut-être il n'y ait quelque autre Amphitryon » ; *Cap.* 530 ; *C. I. L.* IV, 1261, etc. ; et même : Cic., *Ph.* 2, 70 : *nisi si tu es solus Antonius* « à moins que tu ne sois le seul Antoine ».

Non nisi tendait à devenir une locution unique (souvent *nonnisi* dans la graphie) au sens de « seulement, ne... que » : Cic., *Ver.* 1, 98 : *audistis... legationis (rationem relatum esse), non nisi condemnato et eiecto eo qui posset reprehendere* « vous avez entendu que les comptes de sa légation n'ont été remis qu'après la condamnation et l'exil de celui qui pouvait (aurait pu) y trouver à reprendre ». Souvent, à l'époque impériale : Ov., *Tr.* 3, 12, 36 ; Quint., 5, 10, 115 ; Tac., *G.* 14 : *magnum comitatum nonnisi ui belloque tuentur*.

§ 378. 2) **Sin** « si au contraire » — composé de *si* + *ne*, sans doute interrogatif, cf. Pl., *Po.* 227 — introduit d'ordinaire une seconde proposition conditionnelle : Sal., *J.* 10, 6 : *nobis regnum trado firmum, si boni eritis, sin mali, imbecillum* « je vous lègue un trône qui sera solide, si vous agissez bien, chancelant, si vous agissez mal ». Mais il s'emploie aussi sans qu'une semblable proposition précède : Cic., *Of.* 1, 123 : *luxuria... senectuti foedissima est; sin autem libidinum etiam intemperantia accesserit, duplex malum est* « le goût des plaisirs est tout à fait odieux chez la vieillesse ; mais, s'il s'y ajoute la débauche, c'est un double mal » (avec *autem* affaibli = « si d'autre part »).

A côté de *si... sin*, on rencontre encore : *si... si*, par ex. Pl., *Poc.* 631-2 ; Cic., *Fa.* 1, 7, 5 ; — *si... si autem* ; — *si... si uero*. En bas latin, *sin* s'est employé pour *si non* (Grom., *Itala*).

3) **Si minus** « si ne pas », où *minus* équivalant à une négation comme dans *quominus* (§ 313), a encore une trace d'emploi libre en v. latin : Pl., *Au.* 777 : *loquere quiduis. — si me nouisti minus...* « parle à ton aise. — si tu ne me connais pas... ». D'ordinaire, *si (sin) minus* se trouve après une première conditionnelle pour en opposer une seconde négative : Cic., *Tu.* 1, 26 : *si potes..., si minus id obtinebis...* « si tu peux..., si tu n'y arrives pas... » ; souvent sans verbe exprimé (= « sinon ») : Cic., *Fa.* 7, 1, 6 : *quod*

si adsecutus sum, gaudeo; sin minus, hoc me tamen consolor quod posthac... uenies « si j'ai obtenu ce résultat, je m'en réjouis; sinon, je me console par le fait que tu viendras désormais »; de même : *Of.* 1, 120. Avec ce dernier sens apparaît parfois *sin autem* : *Cic., At.* 10, 7, 2, *Itala, Grom.*, etc., ainsi que *si non* lui-même : *Liv.* 28, 29, 4 : *si potest; si non...*; *Hor., Ép.* 1, 6, 67-68 : *si quid nouisti..., si non...*

4) *Siue*, c.-à-d. *si* + la particule *-ue* : a) non répété = « ou si » : *Tér., An.* 190 : *postulo, siue acquomst, te oro* « j'exige ou, si c'est à propos, je te prie »; de même, *seu quis alius* « ou si quelqu'un d'autre »; — b) répété, *siue... siue* « soit que... soit que » (en v. latin, également *si... siue*) avec l'indicatif : *Cic., At.* 12, 12, 2 : *siue habes quid, siue nihil habes, scribe tamen aliquid*; le subjonctif apparaît cependant à l'époque impériale, par ex. chez *Caesar, Orose, Sidoine*, etc. Plus rarement, *siue... siue* équivaut à « si... si » : *Cic., Fi.* 1, 3 : *siue ad sapientiam perueniri potest, non paranda nobis solum ea...*; *siue hoc difficile est, tamen non modus est ullus inuestigandi ueri* « si l'on peut parvenir à la sagesse, il ne faut pas seulement se la procurer...; si c'est difficile, il n'y a aucune limite à la recherche du vrai », c.-à-d. « ou bien il est possible de..., et alors on doit...; ou bien c'est difficile, et cependant il n'y a pas de limite... », ce qui est proche d'un dilemme.

Note. — En dehors de la phrase proprement conditionnelle introduite par *si* (*nisi*), le latin peut exprimer la condition par une proposition indépendante à l'impératif comme en français : « chassez le naturel, il revient au galop »; cf. *Cic., Ver.* 5, 168 : *tolle hanc spem...; omnes prouincias... ciuibus Romanis... praecluseris* « enlève cet espoir...; tu auras fermé toutes les provinces aux citoyens romains »; voir également § 370. La langue familière recourt aussi à l'indicatif ou au subjonctif potentiel en parataxe : *Tér., Eu.* 252 : *negat quis : nego; ait, aio* « dit-on 'non' : je dis 'non'; dit-on 'oui' : je dis 'oui' »; *Cic., N. D.* 1, 57 : *roges me..., nihil fortasse respondeam; quaeras..., dicam* « tu m'interrogerais..., peut-être ne répondrais-je rien; tu me demanderais..., je dirais »; *Of.* 3, 75 : *dares hanc uim M. Crasso..., in foro, mihi crede, saltaret* « vous donneriez (— si vous donniez) à un M. Crassus ce pouvoir...; croyez-moi, il sauterait de joie en plein forum »; *Vg., Én.* 6, 30-31 : *tu quoque magnam || partem opere in tanto, sinceret dolor, Icare, haberes* « toi aussi, Icare, tu aurais une grande place dans ce chef-d'œuvre, si la douleur l'eût permis »; cf. *ibid.* 4, 678-9. Ce tour est plus vif et plus expressif que la construction avec *si*; mais la parataxe grammaticale ne doit pas faire illusion; sémantiquement, les deux phrases ainsi juxtaposées sont dans un étroit rapport d'interdépendance; cf. en français « n'eût été une aussi grande douleur ».

« Si » complétif (circonstanciel)

§ 379. Dans les phrases conditionnelles proprement dites, l'action et la condition sont, comme on l'a vu (§ 369), inséparables l'une de l'autre : *uictus sum, si dixeris* « je suis vaincu, si tu dis juste » (Pl., *Am.* 428). Mais, de ce type usuel, il y a lieu de distinguer des tournures qui sont de véritables complétives introduites par *si* : Cés., *B. G.* 2, 9, 1 : *hanc (paludem) si nostri transirent hostes expectabant* : la conjonction *si* indique seulement l'objet de l'attente des ennemis et peut se traduire par « se demandant si, au cas où ». Ailleurs, ces propositions se rapprochent des circonstanciellles : Vg., *Én.* 1, 180-2 : *Aeneas... omnem || prospectum late pcelago petit, Anthea si quem || iactatum uento uideat* « Énée promène au loin ses regards sur la mer au cas où il pourrait (peut-être ainsi pourra-t-il) voir... » ; 6, 78-79 : *bacchatur uates, magnum si pectore possit || excussisse deum* « la prêtresse se débat, essayant si elle peut (peut-être ainsi pourra-t-elle) chasser le dieu de sa poitrine ». De même, dans Cic., *At.* 13, 22, 5 : *epistulam Caesaris misi, si minus legisses* « je t'ai envoyé la lettre de César au cas où tu ne l'aurais pas lue ». Il n'y a pas de correspondance nécessaire entre les deux propositions, et la principale pourrait recevoir un tout autre complément que celui introduit par *si*, par ex. dans le dernier passage : *ut eam legere posses, antequam publica fieret*, etc. Le subjonctif dans ces phrases est un subjonctif potentiel ; le *si* qui l'introduit marque précisément cette éventualité. Ce tour est fréquent après les verbes marquant l'effort, la tentative, l'essai : *conari, temptare*, par ex. Cés., *B. G.* 1, 8, 4 : *si perumpere possent conati* « après s'être efforcés de rompre nos lignes ». Dans le cas de deux propositions de cette nature, les conjonctions employées sont *sive... sive*, par ex. Cés., *B. G.* 7, 32, 2 : *cum... ad hostem proficisci constituisset, siue eum ex paludibus... elicere, siue obsidione premere posset* « ayant décidé de marcher à l'ennemi, pour le cas où il pourrait (espérant que peut-être il pourrait) soit l'attirer hors des marais, soit l'enfermer dans un siège ». Ces propositions observent naturellement les règles de la concor-

dance des temps ; le verbe introduit par *si* est toujours au subjonctif.

Un cas voisin où *si* introduit une complétive directe est celui de *miror si*, alternant avec *miror quod* ou *miror* et la proposition infinitive, cf. plus haut, § 304. Ainsi : Pl., *Cap.* 545 : *minime miror si te fugitat* « je ne m'étonne pas du tout s'il cherche (= qu'il cherche) à te fuir » ; Caton, *Orig.* 5, 7 (Jordan 25, 5) : *idne irascimini si quis superbior est quam uos ?* ; *doleo si*, Cic., *Tu.* 4, 44 ; *gaudeo si*, *Ver.* 4, 37 ; *succensco si*, *Arch.* 13. Le sens conditionnel de *si* est alors très affaibli ; mais la complétive est affirmée plus faiblement que par *quod*.

Si, dans certains tours, se rapprochait sensiblement de *ut* complétif « à savoir que » : Cic., *At.* 2, 22, 5 : *totum est in eo si...* « le tout est si... (= que) », en face de Cic., *Q. fr.* 3, 1, 1 : *totum in eo est ut...* De même : Plin., *Ep.* 5, 1, 9, *sufficere tibi debet si...*

Comparatives conditionnelles

§ 380. Les comparatives conditionnelles présentent une comparaison sous forme hypothétique en impliquant qu'elle est contraire à la réalité : « il fait cela comme s'il était content (et il ne l'est pas) ». Ces propositions sont toutes au subjonctif ; mais le choix des temps varie selon les conjonctions qui les introduisent :

a) Après *quasi*, qui est la plus usuelle, et *tamquam*, c'est le présent et le parfait du subjonctif qui sont employés : Pl., *Au.* 719 : *sedent quasi sint frugi* « ils sont assis là comme s'ils étaient de braves gens » ; Cic., *Ac.* 2, 139 : *Aristippus, quasi animum nullum habeamus, corpus solum tuctur* « comme si nous n'avions pas d'âme » ; *Fa.* 12, 9, 1 : *tamquam clausa sit Asia, sic nihil perfertur ad nos* « comme si l'Asie était fermée ». Au passé, le présent et le parfait étaient transposés par l'imparfait et le plus-que-parfait selon la concordance : Pl., *Am.* 1096 : *acdes totae consulgebant tuae, quasi essent aureae* « toute ta demeure resplendissait comme si elle était d'or » ; Cic., *Fl.* 49 : *recusavit et, quasi nihil esset actum, ... petere coepit* « comme si rien n'avait été fait ».

L'emploi du présent et du parfait après *quasi* et *tamquam* semble s'expliquer par le maintien de l'état ancien dans lequel l'irréel n'avait pas d'expression distincte du potentiel. Ces propositions sont restées en dehors de l'évolution qui se produisait dans les conditionnelles proprement dites. La présence de *si* dans *quasi* s'effaçait au point que la langue parlée usa de la forme redoublée *quasi si*, qui apparaît dès Plaute : *Am.* 1078, *As.* 838, etc., comme *nisi si* (§ 377). *Tamquam*, d'autre part, est employé seul, au lieu de *tamquam si*, depuis Caton.

Avec une particule renforçante, *quasi uero*, *proinde quasi* et également *quasi* seul introduisent souvent une exclamation ironique apposée à une phrase : Pl., *Cas.* 333 : *nugae sunt istae magnae : quasi tu nescias!* « ce sont là de grandes sornettes ; comme si tu ignorais ! ». Le lien de dépendance étant alors très faible, la concordance après un temps passé ne jouait pas toujours : Cic., *Cl.* 138 : *recitavit... cohortationem quamdam iudicium ad honeste iudicandum... : proinde quasi ego non... dixerim!* « comme si je n'avais pas dit ! », en face de Cic., *Dom.* 14 : *me frumentum flagitabat : quasi uero rei frumentariae praefuissem!* « comme si j'avais été chargé de l'approvisionnement en blé ! ».

§ 381. b) Comparatives conditionnelles introduites par des locutions composées de *si* à l'état distinct : *aeque*, *perinde*, *proinde ac si* ; *ut si* ; *uelut si* ; *non minus* ou *tamquam si* ; *tamquam si*, etc. Elles sont plus proches de la syntaxe de *si*, et l'on y trouve d'ordinaire l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif marquant l'irréel en dehors de toute concordance : Cic., *Ph.* 9, 12 : *sic animati esse debetis ut si ille adesset* « vous devez avoir les mêmes dispositions que s'il était là » ; Ov., *M.* 15, 331 : *haud aliter titubat quam si mera uina bibisset* « il titube tout comme s'il avait bu du vin pur » ; cf. Cic., *At.* 3, 13, 1 ; *Fa.* 13, 33 ; Tac., *D.* 10, 2.

Néanmoins, le subjonctif présent ou parfait se rencontre parfois sous l'influence de *quasi*, *tamquam* : Catul., 17, 20-21 : *tantumdem omnia sentiens quam si (puella) nulla sit usquam...* || *nil uidet* « tout comme si la jeune femme n'était pas là, il ne voit rien » ; Vg., *En.* 4, 669-70 : *haud aliter quam si immissis ruat hostibus omnis* || *Carthago* « non autrement que si Carthage tout entière s'effondrait » ; même chez Cicéron : *Fa.* 2, 16, 7 : *de Dolabella quod scripsi, uideas suadeo tamquam si tua res agatur* « comme si cette affaire te concernait personnellement », en face de *Fa.* 2, 14 : *eius negotium sic uelim suscipias, ut si esset res mea* ; cf. aussi Cic., *Part.* 84.

Inversement, *quasi* se trouve, sans concordance passée, avec l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif : Tér., *Ph.* 382 : *proinde expiscare*

quasi (*cum*) *non nosces* « tu veux me prendre à l'hameçon, comme si tu ne le connaissais pas », en face de v. 388 (*noris*) : peut-être pour souligner l'antériorité dans le passé. Parfois aussi, le sentiment de la composition réapparaissait dans *quasi*, qui était analysé en ses deux éléments (*quam* + *si*) : Cic., *Lae.* 14 : *sensu... amisso, fil idem quasi natus non esset omnino*, ou *At.* 1, 10, 6 : *proinde eo animo te uelim esse quasi mei negotii causa in ista loca missus esses* ; le plus-que-parfait est aussi justifié qu'après une locution du type *ut si* : = « la même chose que si..., dans les mêmes dispositions que si... ». *Tamquam si* a la construction de *quasi*, par ex. Cic., *Caec.* 61, *Ph.* 6, 10, à côté de celle de *ut si*, cf. Cic., *Diu.* 2, 131.

Comme *tamquam* à côté de *tamquam si*, les adverbes *proinde*, *sicut*, *uelut* se sont employés — à l'époque impériale — sans la conjonction *si* pour introduire des comparatives conditionnelles. *Ceu*, proprement « comme », est également fréquent en poésie avec la valeur de « comme si ». Le groupe *ac si*, enfin, détaché des locutions dont il faisait partie — (*aeque*, *proinde*) *ac si* — était devenu à lui seul une conjonction autonome équivalant à *quasi* : B. *Hisp.* 13, 5 ; Digeste ; etc.

§ 382. Emplois dérivés de *quasi*, *tamquam*. — a) En v. latin, *quasi* introduisait une véritable proposition complétive : Pl., *Pe.* 84 : *simulabo quasi non uideam* « je ferai semblant de ne pas voir » ; cf. *Mi.* 1181. Cette construction fut reprise à l'époque impériale (Sén., Rhét., Tac., Suét., etc.), surtout pour *tamquam* (plus rarement pour *quasi*), après les verbes « accuser, reprocher, répondre, craindre », etc. : Quint. 9, 4, 53 : *Cicero reprehenditur a quibusdam, tamquam orationem ad rhythmos alliget* « certains reprochent à Cicéron de lier l'expression au rythme » ; Tac., *A.* 4, 22 : *respondit, tamquam... uxor sponte mortem sumpsisset* « il répondit en disant que sa femme s'était donné volontairement la mort » ; Suét., *Tit.* 5, 4 : *nata suspicio est, quasi... templasset* « le soupçon de ». A basse époque, elle gagne encore d'autres verbes : Grég. T., *Martyr.* 5 : *putavi quasi uas esset effractum* (Bonnet, p. 669).

b) « Dans la pensée que, croyant que » (raison supposée) : Cic., *Br.* 5 : *sin tamquam illi ipsi acerbitalis aliquid acciderit angimur...* « si, au contraire, c'est la pensée qu'il lui est arrivé à lui-même un sort cruel qui nous angoisse... » ; également : *Fa.* 6, 8, 2 (*quasi*). Plus souvent : « sous prétexte de », pour une raison faussement invoquée. Ce tour déjà annoncé chez Cicéron (*Cl.* 37) devient fréquent à l'époque impériale ; il est cher à Tacite : *A.* 12, 52 : *in exilium agitur quasi finem principis per Chaldaeos scrutaretur* « sous prétexte qu'il cherchait à connaître... » ; *ibid.* 16, 9 : *Silanus, tamquam Naxum deucheretur, Ostiam amotus* « Silanus, sous prétexte de l'embarquer pour Naxos, est détourné sur Ostie ». Par exten-

sion : Tac., *H.* 1, 8 : *metu tamquam alias partes fouissent* « dans la crainte qu'on leur reproche d'avoir favorisé un autre parti ». Ces emplois sont surtout le fait des écrivains stylistes. Ils se retrouvent, auprès du participe, comme pour *ut* et *velut* (§ 295).

Constructions en rapport de sens avec les propositions conditionnelles

§ 383. L'usage est de rattacher aux conditionnelles des constructions ayant avec elles une similitude de sens, quoique d'origine différente.

a) *Dum*, *modo*, *dummodo* + subj. « pourvu que, à la condition que » (condition ou restriction) : Accius ap. Cic., *Of.* 1, 97 : *oderint, dum metuunt* « qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent » ; Tér., *Hau.* 464 sqq. : *faciat quidlibet* ; ||... *decretumst pati*, || *dum illum modo habeam mecum* « qu'il fasse ce qu'il veut..., pourvu que je l'aie avec moi ». Négation *nē* : *dum ne* (Pl., *Aul.* 491), *dum modo ne* (Cic., *Fa.* 10, 25, 2).

On reconnaît dans ce tour un subjonctif de volonté, que *dum* et *modo* précisaient comme particules : « qu'ils haïssent, et pendant ce temps (*dum*) qu'ils craignent » ; de même, *modo* signifiait « seulement » : *modo habeam* « que je l'aie seulement », d'où « pourvu que je l'aie ».

Selon la tendance déjà signalée, *non* apparaît parfois, au lieu de *ne*, à l'époque impériale : Ov., *Pont.* 1, 1, 14 : *accipe, quodcumque est, dummodo non sit amor* ; Quint. 10, 3, 7 : ... *dum nos indulgentia illa non fallat*. Mais, dans une phrase comme celle de Liv. 37, 35, 7 : *dummodo non dubiis regionibus finiant* (*non dubiis* = *certis*) « pourvu qu'ils tracent des limites précises », la négation portait sur un seul mot.

b) *Vt* + subj. « à supposer que » (négation *non*), souvent avec nuance concessive : Cic., *Tu.* 1, 16 : *ut enim non efficias quod vis, tamen... efficias* « à supposer que tu ne réalises pas ce que tu veux, cependant tu réussiras à prouver... » ; Ov., *Pont.* 3, 4, 79 : *ut desint vires, tamen est laudanda voluntas* « à supposer que les forces manquent, cependant l'intention est à louer ». De même, au passé : Cic., *Mi.* 46 : *ut enim neminem alium... rogasset, scire potuit* « à supposer qu'il n'eût interrogé personne autre... ».

Ut « à supposer que », quoique se développant surtout à partir de la prose classique, est cependant annoncé en v. latin : Tér., *He.* 296 : *ut taceam, quoinvis facile scitust quam fuerim miser* « à supposer que je me taise, il est facile à n'importe qui de savoir combien j'ai été malheureux ». C'est un subjonctif éventuel accompagné de *ut* particule indéterminée : « que je vienne en quelque façon (*ut* = $\pi\omega\varsigma$) à me taire, il est (cependant) facile... » ; aussi la négation est-elle *non*.

A ce type se rattachent sans doute les locutions négatives *ut plura non dicam, ut non dicam, ut nihil aliud dicam* « pour ne pas dire plus, pour ne pas dire, pour ne dire rien d'autre ». Ainsi : Cic., *Ver.* 5, 179 : *ut ego non dicam, quis omnium mortalium non intellegit?* « à supposer que je ne le dise pas, qui d'entre les mortels ne voit pas? » ; *Mu.* 32 : *pugnax et acer et non rudis imperator, ut aliud nihil dicam* « à supposer que je ne dise rien d'autre, pour ne rien dire d'autre ». On peut penser à expliquer de même la formule affirmative *ut ita dicam* « pour ainsi dire », mais l'interprétation par *ut* « dans la mesure où » et le subjonctif de possibilité est également possible (§ 352).

Pour l'origine, en tout cas, se distinguent nettement des tournures précédentes :

d'une part, le type *ne sit sane summum malum dolor, malum certe est*, qui relève du subjonctif de volonté (§ 253 ; Cic., *Tu.* 2, 14) ;

d'autre part, le tour nettement final : *ne dicam* « pour ne pas dire » : Cic., *Ph.* 13, 12 : *satis inconsiderati fuit, ne dicam audacis...* « ç'a été une marque de légèreté, pour ne pas dire d'impudence... ». Mais, dans l'emploi, la nuance de sens qui sépare ces locutions est extrêmement faible, souvent imperceptible.

c) La locution archaïque *absque me (te, etc.) foret* ou *esset*, signalée § 260, équivalait à une proposition conditionnelle en liaison avec une apodose : Pl., *Cap.* 754-5 : *quod absque hoc esset, qui mihi hoc fecit palam, || usque offrenatum suis me ductarent dolis* « que la chose se fût passée (impers.) en dehors de celui-ci (c.-à-d. sans celui-ci) qui m'a tout révélé, ils me mèneraient encore, avec leurs ruses, par le bout du nez ». La valeur hypothétique se dégageait du subjonctif imparfait, lequel est le plus souvent un irréel du passé, cf. Pl., *Men.* 1022, *Pe.* 836-7, *Tri.* 832 ; Tér., *Ph.* 188 ; mais il s'applique parfois au présent : Tér., *He.* 601 : *quam fortunatus ceteris sum rebus, absque una hac (re) foret!* « combien je serais heureux à tous égards, s'il n'y avait pas cette seule chose ! ». Secondairement, *absque* s'est détaché de ce tour au sens de *sine* (§ 136). Voir aussi Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u. *absque*.

CHAPITRE VII

TEMPS ET MODES EN PROPOSITION DÉPENDANTE

Particularités d'emploi

§ 384. Le développement de la subordination a eu diverses conséquences sur l'emploi des temps et des modes en proposition dépendante : précision des rapports temporels ; création de formes supplétives pour l'expression du futur et du conditionnel ; expression particulière de la répétition par le subjonctif ; concordance des temps ; attraction modale.

Précision des rapports temporels

§ 385. Grâce à l'importance qu'a prise l'expression du temps dans le système verbal, le latin peut marquer avec une grande précision les rapports temporels existant entre la proposition principale et la subordonnée.

1) La **concomitance** de deux actions est soulignée par l'emploi du même temps dans les deux propositions : *humanissime fecisti, qui me certiore feceris* (Cic., *At.* 13, 43) « tu as été très aimable de m'aviser » ; *uicerit, si consul factus erit* (Cic., *At.* 7, 15, 3) « il aura vaincu, s'il est élu consul ». Le tour *dum haec geruntur*, où le présent subsistait par survivance dans la temporelle, tend lui-même à prendre l'imparfait (§ 366). Le futur, d'autre part, est exprimé dans la proposition hypo-

thétique (protase) en face d'une apodose portant sur l'avenir : *si hunc librum leges, lactabor*, — ou dans une proposition relative équivalente : Cic., *de Or.* 2, 178 : *nihil est in dicendo... maius quam ut saueat oratori is qui audiet* « rien n'est plus important, quand on parle, que la sympathie de celui qui écoute », m. à m. « qui écouterait » ; *Of.* 2, 43 : *qui... adipisci ueram gloriam uolet, iustitiae fungatur officiis* « celui qui veut (m. à m. « voudrait »)... » ; etc.

2) L'antériorité est marquée avec rigueur ; le latin utilisait à cet effet les formes de *perfectum* qui, outre leur propre valeur d'aspect (action achevée), pouvaient ainsi exprimer un rapport de temps :

au passé : *qui hoc fecit, sapiens est ; ubi dixit, abiit ; cum dixisset, abiit* ;

au futur : *qui hoc fecerit, si quis fecerit, ubi dixero...* « celui qui aura fait, si quelqu'un a fait, quand j'aurai dit... » ;

au potentiel : *si hoc fecerim, aegre habeat* « si je venais à faire (à avoir fait) cela, il en serait fâché » ;

à l'irréel : *si tum ita locutus esses, amici nunc essemus* « si tu avais alors tenu ce langage, nous serions maintenant amis » ;

et même — à la différence du français — pour l'action répétée : Pl., *As.* 246 : *supplicabo..., ut quemque amicum uidero* « je supplierai tous ceux de mes amis que je verrai », m. à m. « chaque fois que j'en aurai vu un » ; Cic., *Cat.* 4, 12 : *cum mihi proposui regnantem Lentulum..., perhorresco* « chaque fois que je me représente (je me suis représenté) Lentulus régissant, je frémis » ; *Parad.* 2, 18 : *quocumque adspexisti, tuae tibi occurrunt iniuriae* « de quelque côté que tu teournes, tes iniquités t'apparaissent » ; *V. cr.* 4, 5 : *Messanam ut quisque nostrum uenerat, haec uisere solebat* « chacun d'entre nous qui venait à Messine... ». Cf. en outre § 390, n.

Expression du futur au subjonctif

§ 386. Le latin n'avait pas de futur au subjonctif (§ 236) ; et il n'en résultait souvent dans l'emploi aucune gêne, la notion d'avenir se

dégageant suffisamment du verbe principal. Après *curo* « je prends soin de », la proposition dépendante au subjonctif (*curo ut ueniat*) regarde nécessairement l'avenir ; de même, pour *timeo ne ueniat* ou *rogo ut ueniat*. Mais la construction n'était pas toujours aussi nette. La phrase *quaero quid faciat* signifie : « je demande ce qu'il fait (actuellement) », et aussi « je demande ce qu'il fera (dans l'avenir) » ; et, si ce second sens peut se dégager éventuellement du contexte, rien, dans le verbe principal, ne le fait présumer. Ainsi fut utilisée — dans les propositions dépendantes au subjonctif — la locution périphrastique *-turus sim* (*essem*, par concordance) pour donner une expression spéciale au futur : *quaero quid factururus sit* « je demande ce qu'il fera », *quaesivit quid factururus essem* « il me demanda ce que je ferais (ce que j'allais faire) ».

Cette locution appartient surtout — quoique non exclusivement — à la langue littéraire, et elle apparaît de préférence dans certains tours :

dans l'interrogation indirecte : Cic., *Ver.* 1, 153 : *incertum est quam longa cuiusque nostrum uita futura sit* « nous ne savons de quelle durée sera la vie de chacun de nous ». Dans un passage comme Pl., *Mer.* 572 : *scis quid acturus siem*, la valeur d'intention propre au participe en *-turus* reste encore sensible : « tu sais ce que je veux faire » ;

après *non dubito quin* : Cic., *At.* 14, 17, 4 : *non dubito quin tu idem existimaturus sis* « je ne doute pas que tu doives penser de même » ;

après *cum* causal (adversatif) : Cic., *Ph.* 7, 18 : *praesertim cum... parati sint ad nutum futuri* « surtout quand ils seront prêts au moindre signe » ;

dans la proposition consécutive, là où le subjonctif simple eût été équivoque et aurait pu s'entendre comme un présent : Cic., *Fa.* 13, 17, 3 : *spondeo... eos esse M'. Curi mores... ut cum... amicitia tua... dignum sis existimaturus* « un caractère tel que tu le jugeras digne de ton amitié » ; cf. *Marc.* 30 ;

après *quasi* ou *nedum* : Cic., *Leg. Agr.* 2, 47 et 97 ;

dans les relatives : Cic., *Fa.* 2, 5, 2 : *ea... quae esse in eo ciui ac uiro debent, qui sit rem publicam... in ueterem dignitatem... uindicaturus*

« qui rétablira », avec nuance encore sensible de « qui sera susceptible de ». Cf. aussi le type *nemo est qui hoc crediturus sit* ;

dans des complétives comme : Cic., *Inu.* 2, 66 : (*per ueritatem*) *damus operam ne quid aliter quam confirmauerimus fiat aut factum aut futurum sit* « par la vérité nous tâchons que rien dans le passé, le présent et l'avenir ne démente ce que nous avons affirmé » ; Cic., *Parad.* 18 : *tu dies noctesque cruciaris, cui nec sat est quod est, et id ipsum ne non diuturnum sit futurum times*, la périphrase s'impose pour opposer le futur au présent ou au passé (*fiat — factum sit — est*) ; cf. *Ver.* 5, 163. Avec *nide ne* : Cic., *Marc.* 26.

D'ailleurs, à côté de la périphrase *-turus sim (essem)*, le subjonctif présent ou imparfait continuait à s'employer seul. Ainsi, en v. latin : Tér., *Hau.* 715 : *quid me fiat parui pendis* « tu te soucies peu de ce qu'il adviendra de moi » ; *An.* 391-2 : *hoc haud dubiumst quin Chremes || tibi non detgnatam* « il n'est pas douteux que Chrémès te refusera sa fille » ; — et aussi plus tard : Cés., *B. G.* 1, 31, 15 : *non (se) dubitare quin (Ariouistus) de omnibus obsidibus... grauissimum supplicium sumat* « il ne doutait pas qu'il (Arioviste) infligerait le pire supplice à tous les otages » ; Liv., 25, 38, 11 : *experiri libet quantum audeatis* « jusqu'où ira votre audace ».

Pour le passif, la périphrase de type *futurum sit ut + subj.* « (qu')il arrivera que » n'a qu'une existence théorique. Seul se rencontre le subjonctif lui-même, précisé, s'il y a lieu, par un adverbe *breui, mox* : Cic., *Fa.* 2, 11, 1 : *mirifice sum sollicitus quidnam de prouinciis decernatur* « je suis terriblement inquiet de ce qui sera décidé » ; *Rab. Post.* 4 : *erat nemini dubium quin is in regnum restitueretur* « il ne faisait de doute pour personne qu'il serait rétabli sur le trône ».

Expression du potentiel et de l'irréel dans une proposition subordonnée au subjonctif

§ 387. Il arrive que les notions de potentiel et d'irréel soient à exprimer dans une proposition dépendante qui, indépendamment de cette raison, devrait être par elle-même au subjonctif : interrogation indirecte, relatives, circonstanciellles avec *cum*, complétives introduites par *ut, nē, quin*, consécutives, etc. Ici encore, des locutions périphras-

tiques avec le participe en *-turus* ont été utilisées, mais elles ne le furent que partiellement.

1) **Potentiel.** — Il peut s'exprimer — selon la syntaxe habituelle — par le subjonctif présent : Cic., *Or.* 211 : *nescio cur... nos non... dicamus* « je ne vois pas pourquoi nous ne dirions pas ». Cependant, la périphrase *-turus sim*, qui servait pour le futur (§ 386), apparaît parfois : Cic., *Leg. Agr.* 2, 30 : *ut non intellegam qua re aut hic uellet intercedere aut quemquam intercessurum putet, cum intercessio stultitiam intercessoris significatura sit, non rem impeditura* « de sorte que je ne comprends pas pourquoi il interdit l'intercession et comment il peut s'imaginer que quelqu'un userait de ce droit, quand l'intercession ne ferait que manifester la sottise de l'opposant, sans rien empêcher » ; *Fa.* 11, 21, 4 : *sed uide ne tua iam... culpa futura sit, si ego quicquam timeam* « prends garde que ce ne doive être de ta faute, si je venais à éprouver une crainte » ; *Liv.* 2, 38, 4 : *nefas... quo, si intersimus spectaculo, uiolaturi simus ludos* « une souillure par laquelle, si nous assistions au spectacle, nous profanerions les jeux ».

Au passé, on ne rencontre que l'imparfait : Cic., *R. Am.* 119 : *tales a populo Romano putantur ut, quicquid dicerent, nemo esset qui non aequum putaret* « le peuple romain les tient pour des gens tels que personne n'aurait pu regarder une chose dite par eux comme contraire à l'équité » ; *Planc.* 89 : *tantis periculis propositis cum, si uictus essem, interitus rei publicae... pararetur* « devant des périls tels que, si j'avais été vaincu, c'était la ruine de l'État qui allait en résulter » (potentiel du passé).

2) **Irréel du présent.** — L'imparfait du subjonctif est seul employé : Cic., *Fi.* 2, 49 : *... sed quia tale sit ut, ... si ignorarent id homines..., sua tamen pulchritudine esset laudabile* « parce que c'est une chose telle que, même si les hommes ne la connaissent pas, elle n'en serait pas moins digne d'éloges par sa propre beauté » ; *Of.* 3, 39 : *negant id fieri posse..., sed quaero, quod negant posse, id si posset, quidnam facerent* « mais je demande ce qu'ils feraient, si ce dont ils nient la possibilité était possible ».

§ 388. 3) **Irréel du passé.** — Cette notion est assez souvent sou-

lignée par la locution périphrastique *-turus fuerim*, qui a reçu une certaine extension : Cic., *Pis.* 14 : *ostendis qualis tu, si ita forte accidisset, fueris illo tempore consul futurus* « tu montres quel consul tu aurais été, si le sort l'avait voulu » ; *Fa.* 7, 3, 6 : *sunt enim qui, cum meus interitus nihil fuerit rei publicae profuturus, criminis loco putent esse quod uinam* « il y a des gens qui, bien que ma mort n'eût profité en rien à l'État, me font un véritable grief de ce que je suis vivant » ; Liv. 31, 7, 3 : *quis dubitat quin, si Saguntinis obsessis... impigre tulissemus opem, totum in Hispaniam auersuri bellum fuerimus?* « qui doute que, si nous avions apporté aux Sagontins assiégés une aide énergique, nous eussions détourné toute la guerre en Espagne? » ; cf. Liv. 22, 32, 3. Le v. latin n'a encore qu'un exemple de cette locution (Pl., *Pe.* 296). Elle est surtout attestée chez Cicéron, Tite-Live et quelques écrivains ultérieurs : Val. Max., 5, 3, ext. 3 ; Tac., *H.* 1, 26 ; *A.* 16, 26 ; Justin 22, 7, 7 ; etc.

Du reste, à côté de *-turus fuerim*, on trouve simplement l'imparfait du subjonctif (§ 373 a) : Tér., *He.* 128-9 : *ita aegre tulit ut ipsam Bacchidem, || si adesset, credo, ibi eius commiseresceret* « il en fut si affecté que, si Bacchis s'était trouvée là, il lui aurait fait pitié » ; cf. *Ad.* 217 sqq. Le plus-que-parfait se rencontre également : Liv. 2, 33, 9 : *ut, nisi foedus... insculptum monumento esset..., Postumium ... bellum gessisse cum Volscis memoria cessisset* « de sorte que, si le traité n'avait été gravé, le souvenir de la guerre faite par Postumius aurait disparu ». Et au passif il est constant : Cic., *Sest.* 62 : *quod ille si repudiasset, dubitatis quin ei uis esset allata...?* « s'il avait refusé, doutez-vous que violence lui eût été faite? ». La périphrase *futurum fuerit ut* + subj. était évitée, à cause de sa lourdeur. Peut-être y eut-il un essai pour utiliser l'adjectif en *-ndus* : Liv. 10, 27, 11 : *adeo aequis uiribus gestares est ut, si adfuissent Etrusci et Umbri..., accipienda clades fuerit* « ... on aurait subi une défaite » ; mais tout sens d'obligation n'a pas entièrement disparu : « il eût fallu accepter la défaite ».

Pour les verbes « devoir, pouvoir, etc. », c'est le subjonctif parfait (*debuerim, potuerim, oportuerit*, etc.) qui est utilisé : Liv. 24, 42, 3 : *haud dubia res fuit quin, nisi ea mora interuenisset, castra eo die Punica capi*

potuerint « la chose n'est pas douteuse que, si ce retard n'était intervenu, le camp carthaginois aurait pu être pris ce jour-là ». Le parfait désigne ici — comme à l'indicatif — le devoir, le pouvoir, etc. ayant effectivement existé à un moment donné du passé ; cf. Cés., *B. G.* 7, 33, 3 (§ 264).

La locution *-turus fuerim* entrerait précisément dans cette catégorie : elle indiquait, selon la valeur du participe futur, une chose qui, tout en ne s'étant pas produite, fut à un moment donné réellement imminente : Liv. 24, 26, 12 : *velut captae furore (uirgines) eo cursu se ex sacrario proripuerunt ut, si effugium patuisset in publicum, impleturae urbem tumultu fuerint* « elles se précipitèrent dans une course telle que, si une issue avait été ouverte, elles auraient empli la ville de leur tumulte », proprement « elles allaient emplir ». De même : Cic., *Fa.* 13, 18, 1 : *dubium nobis quin ita futurum fuerit non erat* « il n'était pas douteux pour moi qu'il en eût été ainsi ». Aussi, comme les parfaits *debuerim*, *potuerim*, *oportuerit*, etc., la locution *-turus fuerim* subsiste-t-elle d'ordinaire sans changement en concordance passée, parce qu'elle est effectivement un passé.

Le plus-que-parfait *-turus fuisset* ne s'est introduit que par oubli du sens premier de la locution et par analogie avec le type courant de l'irréel du passé (*si habuissent*, *dedissent*). Il est beaucoup plus rare que le parfait, et il apparaît surtout au style indirect : Liv. 28, 24, 2 : *apparuit... quantam excitatura molem uera fuisset clades, cum uanus rumor tantas procellas exciuisset* « on put voir quelle catastrophe aurait provoquée une vraie défaite, quand un bruit sans fondement avait soulevé pareille tempête ». Cf., en outre, Cic., *Planc.* 90, où toute la phrase est au plus-que-parfait du subjonctif.

Note. — Dans la protase d'une phrase conditionnelle, la locution en *-turus sim* a son sens plein et ne joue pas le rôle d'une formation supplétive : Cic., *Cl.* 158 : *non debeo dubitare quin..., etiam si (eum) inuiti absoluturi sitis, tamen absoluatis* « je ne dois pas douter que, même si vous deviez l'absoudre à contre-cœur, vous ne l'absolviez ».

Mode de la répétition

§ 389. L'action répétée s'exprime couramment en v. latin et à l'époque classique par l'indicatif, non seulement dans les relatives indéterminées avec *quicumque*, *quisquis*, etc. (§ 334), mais après *si*, *cum*, *ubi*, *quando*, au sens de « toutes les fois que », après *quotiens*, après *ut quisque* « à mesure que chacun », c.-à-d. « tous ceux qui », après le relatif simple, etc. Ainsi : Pl., *Men.* 926 : *ubi satur sum, nulla*

crepitant (intestina); quando esurio, tum crepant « quand je suis rassasié, mes boyaux se taisent ; quand j'ai faim, alors ils crient famine » ; Cic., *Pomp.* 15 : *cum hostium copiæ non longe absunt, ... agri cultura describitur* « lorsque les troupes de l'ennemi sont proches,... » ; Cés., *B. G.* 6, 13, 5 : *si caedes facta, si de hereditate... controuersia est, (Druides) decernunt* « si un meurtre a été commis, s'il y a contestation sur un héritage », c.-à-d. « chaque fois que... » ; *ibid.* 6, 16, 2 : *qui sunt adjecti grauioribus morbis, pro uictimis homines immolant* « ceux qui sont atteints de maladies graves... », c.-à-d. « chaque fois que des gens sont atteints... ». Voir aussi les exemples cités § 385, 2.

Toutefois, un subjonctif dit de répétition tendit à se développer secondairement à la fin de la période républicaine et surtout à l'époque impériale, au lieu de l'indicatif : Liv. 1, 32, 13 : *id ubi dixisset, hastam in fines eorum mittebat* « quand (= chaque fois que) il avait prononcé ces paroles, il lançait la javeline sur leur territoire » ; 6, 8, 6 : *ita, quocumque se intulisset, uictoriam secum haud dubiam trahebat* « ainsi, partout où il s'était porté... » ; Tac., *H.* 1, 66 : *quotiens pecuniae materia decisset...* « toutes les fois que l'argent manquait (= venait à manquer)... » ; A. 1, 27 : *ut quis praetorianorum militum... occurreret, manus intentantes...* « chaque fois qu'un prétorien se présentait, lui montrant le poing... » ; de même : Vulgate, *Num.* 9, 16 sqq. : *cumque ablata fuisset nubes quae tabernaculum protegebat, tunc proficiscebantur filii Israel; et in loco ubi stetisset nubes, ibi castrametabantur* « chaque fois que s'était élevé le nuage qui couvrait le tabernacle, alors les fils d'Israël se mettaient en route ; et, à l'endroit où il s'était arrêté, ils établissaient leur camp » ; etc.

§ 390. On explique ce subjonctif de répétition par l'analogie de *cum* (type *Athenae cum florent*) ; on y voit aussi un hellénisme reproduisant l'emploi symétrique du subjonctif grec avec *ὅταν* (*ὅταν ποιῇ, ποιήσῃ*) et aussi de l'optatif sans *ὅταν* au passé (*ὅτε ποιοίη, ποιήσειε*). Mais indépendamment de ces actions particulières, qui ne peuvent avoir joué qu'un rôle accessoire (et l'hypothèse d'une influence grecque semble peu fondée), le subjonctif de répétition était préparé de longue date par les étroits rapports de la notion même de répétition (*chaque fois qu'il pleut*) avec celle de l'éventuel (*lorsqu'il vient à pleuvoir*). Ainsi, dans Cic., *Of.* 1, 39 : *si quid sin-*

guli, temporibus adducti, hosti promiscrint, est in eo ipso fides conseruanda, le subjonctif se justifie pleinement par sa valeur propre : « si des gens viennent à s'engager individuellement envers l'ennemi, la parole donnée doit être même alors respectée ». De même, après un relatif indéterminé : Cic., *Cat.* 1, 18 : *quicquid increpuerit, Catilinam timeri... non est ferendum* « qu'au moindre bruit qui vienne à se produire, on redoute Catilina, c'est là une chose intolérable », = « chaque fois qu'un bruit se produit... » ; de *Or.* 2, 66 : *si enim est oratoris, quaecumque res... posita sit, de ea posse dicere, dicendum erit ei...* « si c'est le propre de l'orateur de pouvoir parler de tout sujet qui vient à lui être proposé... » ; etc.

L'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif sont ainsi dès la vieille langue sur la voie du subjonctif de répétition : Pl., *Ba.* 424-5 : *ante solem exorientem nisi in palaestram ueneras, || ... haud mediocris poenas penderes* « si vous n'étiez pas arrivé avant le soleil levant, vous receviez un châtiement peu ordinaire » ; v. 431-2 : *ubi reuenisses domum, || ... in sella apud magistrum adsideres* « une fois rentré à la maison, vous vous asseyiez sur un tabouret auprès du maître » ; v. 433-4 : *cum librum legeres, si unam peccauisses syllabam, || fieret corium... maculosum* « quand vous lisiez le livre, si vous veniez à broncher d'une syllabe, votre peau se couvrirait de marbrures ». A l'époque classique, le même tour se retrouve : Cic., *Ver.* 5, 45 : *quid enim tibi nauis? qui si quo publice proficisceretur, praesidii et uecturae causa sumptu publico nauigia praeberentur* « qu'avais-tu besoin d'un navire? toi qui, lorsque tu venais à faire un déplacement officiel, disposais de navires fournis aux frais de l'État » ; *ibid.* 3, 70 : *quantum Apronius edidisset deberi, tantum ex edicto dandum erat. Etiamne, si plus edidisset quam quantum natum esset? Etiam* « tout ce qu'(en fait de blé) Apronius avait déclaré (= venait à avoir déclaré) dû, il fallait le donner conformément à l'édit. Même s'il avait imposé plus que la récolte? Oui ».

Ces imparfaits et plus-que-parfaits ne sont pas des irréels, mais des éventuels dans le passé, qui, pratiquement, marquent la répétition, comme le feraient les temps correspondants de l'indicatif. César écrit, d'une part : *B. G.* 5, 35, 1 : *cum quaequam cohors ex orbe excesserat atque impetum fecerat, hostes uelocissime refugiebant* « chaque fois que quelque cohorte était sortie du cercle et donnait l'assaut, les ennemis reculaient très vite », et, d'autre part, *B. C.* 2, 41, 6 : *cum cohortes ex acie procucurrissent, Numidae integri celeritate impetum nostrorum effugiebant* « lorsque des cohortes se détachaient en avant de la ligne, les Numides, dont les forces étaient fraîches, esquivaient par leur agilité l'attaque des nôtres ». L'indicatif et le subjonctif alternent ainsi dans une même phrase : Cic., *Ver.* 4, 48 : *qui cum in conuiuium uenisset, si quicquam caelati aspexerat, manus abstinere non poterat* « lorsqu'il s'était rendu à un banquet, s'il venait à apercevoir quelque objet ciselé, il ne pouvait retenir ses mains ». Dans le

subjonctif dit de répétition intervient ainsi pour une bonne part un subjonctif d'éventualité.

Note. — Dans l'expression de vérités générales ou d'expérience, le subjonctif parfait tendit à être utilisé au lieu de l'indicatif correspondant, après *si, ubi, qui, cum*, etc., pour un fait usuel, antérieur à un autre. Ainsi, Cic., *Rab. Post.* 36 : *ubi semel quis peieraverit, ei credi postea, etiamsi per plures deos iuret, non oportet* « une fois que quelqu'un s'est parjuré, il ne faut plus ensuite lui faire confiance... ». Cette construction est devenue courante chez les écrivains techniques : Vitruv. 2, 5, 3 : *ergo liquor qui est in eius lapidis corpore et aer cum exustus et ereptus fuerit..., conseruescit (lapis)...* « lorsque l'humidité et l'air qui se trouvent dans le corps de cette pierre (à chaux) ont été consumés et chassés, elle s'échauffe » ; Scrib. Larg. 122 : *ubi bene incaluerit, iniciuntur...* « quand le liquide s'est bien échauffé, on jette... » ; Pérégr. Aeth. 37, 4 : *at ubi autem sexta hora se fecerit, sic itur ante Crucem* « lorsque la sixième heure est venue, on va devant la Croix ». Comme le montrent ces exemples, la proposition principale est à l'indicatif ; et le subjonctif de la subordonnée, une fois le tour fixé, n'était certainement plus perçu comme tel. Dans les emplois sans antériorité, c'est du reste l'indicatif présent qui apparaît : Pérégr. Aeth. 43, 7 : *cum autem pervenitur ad portam civitatis, iam nox est* ; avec alternance : *ibid.* 29, 2. Cf. *R. Ph.* 68 [1942], p. 22 sqq.

Attraction modale

§ 391. L'emploi du subjonctif arrive à être si tenu qu'il ne paraît parfois séparé de l'indicatif par aucune différence appréciable. Et l'on s'est demandé si sa présence ne serait pas due à un phénomène d'entraînement mécanique qui s'exercerait à partir d'une formation du même mode, elle « justifiée » et se trouvant à l'intérieur de la même phrase dans une proposition voisine. Cette action a été le plus souvent envisagée de proposition subordonnée à proposition subordonnée : par ex. Cic., *Br.* 301 : *memoria [erat] tanta... ut quae secum commentatus esset, ea sine scripto verbis eisdem redderet quibus cogitavisset* « ... d'une mémoire telle que ce qu'il avait mentalement préparé (= *quae... commentatus erat*) il le rendait dans les termes mêmes où il l'avait pensé (= *quae cogitaverat*) ». Parfois également, cette attraction était reconnue de la proposition principale sur une subordonnée : Pl., *Cap.* 237 : *quod tibi suadeam, suadeam meo patri*

« ce que je te conseille, je le conseillerais à mon père » ; *Mo.* 1100 : *quod agas, id agas* « ce que tu fais, fais-le ». Ainsi s'était établie une catégorie dite de l'**attraction modale**, groupement quelque peu empirique d'emplois d'interprétation délicate.

§ 392. Une analyse plus rigoureuse et une conception plus large des fonctions du subjonctif latin permettent de reprendre à l'attraction modale bon nombre des exemples qui lui avaient été concédés. C'est ainsi une notion affaiblie de volonté qui peut être identifiée : dans les deux derniers passages cités, le subjonctif des relatives *quod suadeam, quod agas* signifie : « ce que je *veux* te conseiller, ce que tu *entends* faire » ; la nuance est incluse en français dans le tour à l'indicatif, mais non explicitement exprimée. Plus souvent, c'est une notion d'éventualité ou d'indétermination qui se laisse percevoir : *Pl., Mi.* 426 : *quin ego hoc rogem quod nesciam?* « pourquoi ne demanderais-je pas ce que j'ignore (sc. ce que je puis ignorer)? », comme dans *Pl., As.* 29 : *dic, obsecro hercle, serio quod te rogem* « réponds sérieusement, je te prie, à mes questions (sc. ce que je peux éventuellement te demander) », où le contexte ne prêtait pas à attraction. On interprétera de même : *Pl., As.* 44 : *di tibi dent quaecumque optes!* « que les dieux te donnent tout ce que tu peux souhaiter ! » ; *Am.* 961 : *tristis* (sc. *servus*) *sit, si eri sint tristes* « que l'esclave soit triste, si les maîtres sont (viennent à être) tristes » ; *Cic., Leg.* 2, 2 : *quis non, cum haec uideat, irriserit?* « qui, en voyant (s'il vient à voir) cela, ne sourirait pas? » ; *Of., I.* 56 : *uirtus facit ut eos diligamus in quibus ipsa inesse uideatur* « la vertu fait que nous estimons ceux chez qui elle vient à être aperçue ».

Même si l'énoncé est celui d'un *fait réel* et non plus d'une éventualité, les possibilités d'explication ne manquent pas. Le subjonctif d'attraction sera notamment ramené au style indirect : ainsi, *Cic., At.* 7, 6, 2 : *nec adhuc fere inueni qui non concedendum putaret Caesari quod postulare* « je n'ai encore trouvé personne qui ne fût d'avis d'accorder à César ce qu'il *demande* » ; *quod postulare* (et non *postulat*), mode et temps concordent pour montrer qu'il y a référence à la pensée

du sujet de *putaret* ; au contraire, dans *ibid.* 7, 5, 5 : *ego is sum qui illi concedi putem utilius esse quod postulat* « je pense qu'il est préférable de lui accorder ce qu'il demande », Cicéron énonce sa propre pensée.

Souvent aussi, un rapport latent de cause, d'opposition, etc., ou le seul désir de souligner une circonstance caractéristique peuvent être invoqués : Cés., *B. G.* 5, 39, 2 : *accidit... ut nonnulli milites qui lignationis causa in silvas discessissent, repentino equitum aduentu interciperentur* « il arriva que quelques soldats qui s'étaient éloignés pour faire du bois, furent cernés... » ; la relative *qui discessissent* indique la circonstance qui a permis (et excuse) cette mésaventure. De même : Cic., *de Or.* 1, 260 : *cumque ita balbus esset ut eius ipsius artis, cui studeret, primam litteram non posset dicere...* « alors qu'il était bègue au point de ne pouvoir prononcer la première lettre de l'art auquel il s'adonnait », et aussi : Cic., *C. M.* 42 : *inuitus feci ut fortissimi viri T. Flaminini fratrem, L. Flamininum, e senatu eicerem septem annis post quam consul fuisset* « ... j'ai chassé... sept ans après qu'il eut été consul » : *cui studeret, postquam fuisset*, le subjonctif souligne le contraste établi entre deux faits que l'on rapproche.

§ 392 bis. Cette méthode d'analyse a toutefois des limites qu'il convient de reconnaître. Lorsque le même Cicéron écrit : *Diu.* 1, 5 : *cum Socrates omnesque Socratici Zenoque et ii qui ab eo essent profecti, manerent in antiquorum philosophorum sententia*, il paraît difficile d'attribuer une valeur particulière au subjonctif de la relative *ii qui ab eo essent profecti*, d'autant plus qu'ailleurs, au voisinage d'un indicatif, la même expression se trouve à l'indicatif ; cf. *Tu.* 2, 8 : *... eos qui ab his profecti sunt...* ; *Fin.* 4, 7 : *... et qui ab eo sunt...* Considérons également : Cic., *Ac.* 2, 9 : *quibus de rebus... multa disputata sunt... in Hortensi uilla quae est ad Baulos, cum eo Catulus et Lucullus nosque ipsi postridie uenissemus quam apud Catulum fuissemus* « ... où nous étions arrivés le lendemain du jour que nous avions passé chez Catulus » : la proposition *postridie... quam... fuissemus* constitue un simple élément de datation sans relief particulier (= *quam fueramus*).

Seulement, cet élément fait partie d'un même ensemble de pensée introduit par *cum* et définissant les circonstances de l'action principale ; il n'en va pas autrement pour la relative *qui essent ab eo projecti* de *Div.* 1, 5 ; et si l'on reprend l'exemple du *Brutus* (301) cité au début, les relatives *quae commentatus esset*, *quae cogitavisset*, sans avoir en soi aucune valeur spéciale, participent, à l'intérieur de la consécutive (*ut... redderet*), à une démonstration qui vise à illustrer la force de mémoire du personnage. Même situation dans *Cés.*, *B. G.* 5, 39, 2 (cf. *supra*) ; également, 2, 35, 1 (*quae trans Rhenum incolerent*).

Au fond de tout cela se retrouve la fonction du subjonctif latin comme mode du non-actualisé (*supra*, p. 292). Les verbes des diverses propositions envisagées énoncent des faits réels. Mais ceux-ci, qu'il intervienne ou non un rapport logique, ne sont pas énoncés pour eux-mêmes et, par suite, ne sont pas pleinement actualisés. L'appartenance où ils se trouvent, qui ne se confond pas avec la pure dépendance grammaticale, amène le subjonctif. L'application extrême de cette tendance est l'attraction exercée par un *irréel* (*infra*, p. 419).

Cet emploi évolué du subjonctif latin est particulièrement frappant dans des tours subordonnés récents (*cum historicum*, *ut consécutive*) et chez les prosateurs classiques soucieux d'analyse. Cependant, sous des formes différentes, cette utilisation est déjà sensible en v. latin ; cf. *Pl.*, *Mi.* 149, 300, 554, 556 en face de *Ep.* 19, *Mi.* 55. Dans ces conditions, l'attraction modale semble se définir comme la pression d'un ensemble de pensée sur un énoncé particulier. Et il ne reste guère de place pour une attraction *mécanique*. Ce n'est pas toutefois une raison pour exclure entièrement cette dernière : une oreille latine n'était sans doute pas indifférente aux assonances : *quod suadeam*, *suadeam...* ; *quod agas*, *id agas* ; cf. aussi *Catul.* 61, 72 sq. ; et la recherche de la *conciinnitas* dans la prose classique trouvait son compte à des séquences subjonctives. Mais si ces considérations ont pu contribuer parfois à faire substituer le subjonctif à l'indicatif, c'est parce que de lui-même le subjonctif s'y prêtait.

Note. - Il a été souvent enseigné que le subjonctif d'attraction modale pouvait être amené par la présence d'un **infinitif** voisin. Cela vise surtout des emplois où l'infinitif dépend d'un verbe ou d'une locution verbale comme *uolo, decet, oportet, licet, necesse est, mos est, fas est*, etc., dont le sens projette l'énoncé dans l'éventualité, le général ou l'indéterminé : par ex. Cic., *Tu.* 3, 15 : *necesse est, qui fortis sit, eundem esse magni animi* « il est nécessaire que l'homme qui est (non pas actuellement, mais en général) brave, ait en même temps un grand cœur » ; *Or.* 151 : *mos est Athenis laudari in contione eos qui sint in proeliis interfecti* « c'est l'usage à Athènes de louer dans l'assemblée ceux qui (en général) sont tombés dans les combats ». De même : Cic., *de Or.* 1, 30 : ... *posse dicendo... impellere quo velit* « pouvoir pousser où l'on veut » (indétermination sans sujet). Du reste, dans Cic., *Pis.* 99 : *quicquid increpuisset pertimescentem* « tremblant au moindre bruit », le subjonctif apparaît précisément dans une proposition relative indéterminée, sans qu'il y ait d'infinitif voisin.

CHAPITRE VIII

CONCORDANCE DES TEMPS

§ 393. A l'intérieur d'une même phrase, une certaine **conformité** tend à s'établir entre les temps des diverses propositions subordonnées et celui de la principale. Il en résulte un ensemble complexe de relations auquel est donné le nom de concordance des temps, — les Anciens disaient *consecutio temporum*.

La concordance des temps existe à l'indicatif : Cic., *Fa.* 5, 2, 9 : *adiuui ut senati consulto meus inimicus, quia tuus frater erat, subleuaretur* « j'ai contribué à aider mon ennemi par un sénatus-consulte, parce que c'était ton frère » (*quia... est*) ; *Tu.* 1, 26 : (*antiquitas*) *melius ea fortasse quae erant uera cernebat* « l'Antiquité discernait peut-être mieux (que nous) la vérité », = *quae sunt*. Dans Cic. : *At.* 9, 6, 3 : *Pompeius mare transiit cum omnibus militibus quos secum habuit*, et, d'autre part : *Fa.* 12, 15, 5 : *cum ab Rhodo cum iis, quas habueramus, nauibus in Lyciam uenissemus...*, les temps du verbe de la proposition relative (*quos habuit, quas habueramus*) se règlent visiblement sur ceux de la proposition dont elle dépend.

Mais, d'une manière générale, ce sont les temps du subjonctif qui en matière de concordance sont envisagés, car l'étroite correspondance de ce mode avec l'indicatif dans le système de la conjugaison permettait un jeu remarquable.

§ 394. La concordance des temps du subjonctif est définie d'ordinaire par la règle suivante, dite règle de la *consecutio temporum* :

1) Au présent (ou au futur) de l'indicatif dans la proposition prin-

principale correspond un présent ou un parfait du subjonctif dans la subordonnée :

dico

quid faciat, quid fecerit, quid facturus sit

dicam

« je dis (dirai) ce qu'il fait, ce qu'il a fait, ce qu'il fera ».

2) A un temps passé de la proposition principale correspond dans la subordonnée un imparfait ou un plus-que-parfait du subjonctif :

dixi

dicebam quid faceret, quid fecisset, quid facturus esset

dixeram

« j'ai dit (je disais, j'avais dit) ce qu'il faisait, ce qu'il avait fait, ce qu'il ferait ».

Mais la simplicité factice de cette règle a pour résultat de rejeter de nombreux faits parmi les exceptions. On doit tenir compte, mieux qu'elle ne le fait, des conditions imposées par les valeurs particulières des temps eux-mêmes et par la nature des diverses propositions subordonnées. Cf. *R. Ph.* LXXV [1949], p. 133 sqq.

A) Rapports de la concordance avec certains temps

§ 395. 1) Le présent historique — présent de forme et passé de sens — était une cause de trouble pour la concordance. Il appelle aussi bien un présent ou un passé, quelle que soit la nature de la proposition subordonnée ou la place de cette dernière par rapport à la principale. Que le présent historique précède ou suive, les écrivains sont libres de faire la concordance d'après la forme ou d'après le sens : Cés., *B. G.* 7, 4, 4 : (*Vercingetorix*) *Gallos hortatur ut communis libertatis causa arma capiant*, en face de Cic., *Ver.* 1, 66 : *omnes Verres certiores facit quid opus esset* ; Cés., *B. C.* 3, 30, 7 : *Pompeius, ne duobus circumcluderetur exercitibus, ex eo loco discedit*, en face de Cés., *B. G.* 7, 83, 1 : *magno cum detrimento repulsi, Galli quid agant consulunt*. Parfois, l'alternance a lieu dans la même phrase : Cic., *Ver.* 5, 116 : *uirgis ne*

caederetur, monet ut caueat; *Quinct. 18 : rogat ut curet quod dixisset* « il lui dit de pourvoir à ce qu'il avait dit ».

§ 396. 2) Le parfait de l'indicatif entraîne le plus souvent l'emploi concordant du passé, quand c'est un parfait historique équivalant à l'aoriste grec : *Liv. 23, 48, 1 : consul mouit castra, ut sementem Campani facerent*. Mais, conformément à sa valeur de parfait proprement dit, il appelait aussi l'emploi du présent : *Pl., Ep. 285 : repperi haec te qui (abl.) abscedat suspicio* « j'ai trouvé le moyen (= *habeo*) d'écarter de toi ce soupçon » ; *Cic., R. Am. 32 : etiamne... uenistis (= adestis) ut hic aut iuguletis aut condemnatis Sex. Roscium?* « êtes-vous encore venus pour égorger ou pour faire condamner Sex. Roscius? » ; *Fi. 3, 66 : tauris natura datum est (résultat durable) ut pro uitulis contra leones... contendat*. D'ailleurs, des confusions se produisaient ; car le parfait proprement dit est lui-même le résultat d'un acte passé, — ce qui amenait parfois le subjonctif passé après un parfait véritable : *Pl., Au. 133-4 : te huc foras seduxi, || ut tuam rem ego tecum hic loquerer familiarem* « je t'ai amené en secret jusqu'ici, afin de m'entretenir avec toi des intérêts de ta maison ».

§ 397. 3) Le parfait du subjonctif est considéré à tort dans la règle de la *consecutio temporum* comme un temps exclusivement « présent ». Une fois mis à part les emplois « atemporels » de la défense (*ne feceris*) et de l'expression atténuée (*dixerit quis*), il lui revient — par sa place même dans le paradigme — la double valeur de parfait proprement dit et de passé effectif qui est celle du parfait à l'indicatif : *fecerim* transpose *feci* aussi bien au sens de « je fis (dans le passé) » qu'à celui de « j'ai fait (actuellement) ». Aussi le subjonctif parfait doit-il être traité comme temps passé véritable lorsque le contexte lui confère cette fonction, par exemple dans la proposition consécutive (*Cic., Mu. 33, § 403*), et ailleurs : *Cic., Ver. act. pr. 3 : cum multae mihi a C. Verre insidiae terra marique factae sint, ...numquam tamen... pertinui* « bien que de nombreux pièges m'aient été tendus (dans le passé) par C. Verrès... » ; *Ph. 3, 27 : qui haec fugiens fecerit, quid faceret insequens?* « celui qui a fait cela en fuyant, qu'aurait-il fait en assail-

lant? ». Dans une proposition indépendante, on aurait également des parfaits à sens passé : *insidiae factae sunt, haec fecit*.

Seulement, au subjonctif comme à l'indicatif, le parfait à valeur passée était un temps absolu, situant à lui seul l'action dans la durée : « je fis à tel moment », tandis que l'imparfait et le plus-que-parfait la rattachent à une autre action : « je faisais » ou « j'avais fait, quand telle chose se produisit ou s'était produite » (§ 240). Certains tours appelaient un temps passé relatif, ce qui excluait le parfait ; ailleurs, au contraire, celui-ci était plus indiqué comme temps passé absolu en raison du sens, de la construction ou de l'intention de l'écrivain. Cette diversité d'emplois créait une incertitude apparente ; mais il n'en résultait nullement que sa présence en tant que passé fût une « infraction » à la concordance.

B) Rapports de la concordance avec la nature des propositions subordonnées

§ 398. La nature respective des diverses propositions subordonnées influe sur le jeu de la concordance. Celle-ci ne peut pas être dans une finale ce qu'elle est dans une causale ou une temporelle. Différents groupes de propositions sont à considérer :

1) Propositions **échappant** à la concordance. Certaines sont des parenthèses qui restent en dehors de la phrase : *quod sciam* « que je sache », *quod quidem audierim* « d'après ce que j'ai entendu dire », etc. C'est aussi le cas des propositions conditionnelles au subjonctif imparfait indiquant l'irréel, la valeur temporelle de la formation cédant la place à une signification modale. Aussi l'imparfait se trouve-t-il en pareil cas au milieu de verbes au présent ; cf. l'exemple de Cicéron (*Of.* 3. 39) cité § 387, 2 : *sed quaero, quod negant posse, id si posset, quidnam facerent*.

Au contraire, le subjonctif présent en tant que potentiel subissait la concordance et était transposé par l'imparfait. Au style indirect (§ 414 bis), la phrase du type *dicit, si aeger fiat, se non profecturum esse* « il dit que

s'il venait à être malade, il ne partirait pas » passe ainsi au passé à *dixit*, *si arger fieret, se non profecturum esse* « il a dit que, s'il venait à être malade..., etc. », tout comme en phrase libre *cernas* « on peut voir » passe à *cerneres* « on pouvait voir » (§ 256).

§ 399. 2) Propositions subordonnées ayant librement le temps voulu par le sens, qu'il « concorde » ou non avec celui de la principale : relatives, sauf les finales ; complétives avec *quod* (*quia*) ; causales, concessives, temporelles, comparatives, conditionnelles à l'indicatif, etc. Le temps du subjonctif est d'ordinaire celui qu'aurait à l'indicatif la même proposition, si elle était indépendante, et il y a simplement transposition d'un mode à l'autre.

Ainsi, ces propositions peuvent être à l'imparfait ou au plus-que-parfait du subjonctif, alors que la principale est au présent :

Cic., *Ver.* 2, 191 : *laudantur oratores ueteres... quod copiose reorum causas defendere solerent* « on loue les anciens orateurs de ce qu'ils avaient coutume de défendre amplement la cause des accusés » (= *solebant* en proposition indépendante).

Cic., *Pis.* 26 : *numerandus est ille annus denique in re publica, cum obmutuisset senatus, iudicia conticuissent, macerent boni?* « faut-il compter cette année où le sénat s'était tu, où les tribunaux étaient devenus silencieux, où les honnêtes gens s'affligeaient? » (= *obmutuerat, conticuerant, macrebant* en proposition indépendante).

Pl., *Au.* 470-1 : *credo edepol ego illi mercedem gallo pollicitos (esse) coquos, || si id palam fecisset* « je soupçonne fort les cuisiniers d'avoir promis à ce coq une récompense, s'il leur révélait la chose » (= futur dans le passé).

Cic., *Planc.* 71 : *nisi forte existimas eos idcirco uilae meae pepercisse, quod de reditu meo nihil timerent* « à moins que tu n'estimes qu'ils ne m'ont épargné que parce qu'ils n'avaient aucune crainte au sujet de mon retour ».

Cic., *At.* 1, 13, 3 : *nosmet ipsi, qui Lycurgei a principio fuissemus, cottidie demitigamur* « moi-même, qui au début avais eu la sévérité d'un Lycurgue, chaque jour je me radoucis » : le plus-que-parfait *fuissemus* souligne le changement intervenu en mettant l'énoncé en rapport avec le verbe principal (*demitigamur*) ; le parfait *fuerimus* eût simplement énoncé la chose en elle-même : « moi qui ai eu... ».

Inversement, avec une principale au passé, on trouve ces propositions au présent ou au parfait (celui-ci comme parfait proprement dit)

pour désigner un fait actuel, une vérité d'expérience, un résultat durable :

Caec. ap. Cic., *Fa.* 6, 7, 1 : *filius... pertimuit... ne ea res inepte mihi noceret, cum praesertim... adhuc stili poenas dem* « mon fils a craint que cette publication ne me nuise stupidement, d'autant que j'expie aujourd'hui encore [les imprudences de] ma plume ».

Cic., *Leg. Agr.* 2, 93 : *cum ceteris in coloniis duumviri appellentur, hi se praetores appellari uolebant* « alors qu'ils sont appelés duumvirs dans toutes les autres colonies, ils voulaient être appelés préteurs ».

Cic., *Pomp.* 54 : *ille populus Romanus, cuius usque ad nostram memoriam nomen invictum in navalibus pugnis permanserit, ... maxima parte imperii caruit* « le peuple romain, dont le nom est demeuré invincible jusqu'à ce jour dans toutes les batailles navales, fut privé de la plus grande partie de son empire » (= *permansit*, état durable).

De plus, le parfait du subjonctif est courant dans ces propositions comme temps passé absolu pour énoncer le fait en lui-même :

Cic., *Arch.* 25 : *qui sedulitatem mali poetae duxerit aliquo tamen pretio dignam, huius ingenium... non expetisset?* « lui qui a jugé (= *duxit*, fait passé) digne de quelque récompense... ».

Cés., *B. G.* 1, 26, 2 : *hoc toto proelio, cum ab hora septima ad uesperum pugnatum sit, aversum hostem uidere nemo potuit* « bien que l'on se soit battu de la 7^e heure au soir... ». La proposition *cum pugnatum sit* énonce une observation qui est opposée à la proposition principale. Le plus-que-parfait *pugnatum esset* par la relation établie changerait au contraire le sens : « comme on s'était battu... ».

Cic., *Ac.* 2, 63 : *memini Antiochum, cum annos multos alia sensisset, simul ac uisum sit, sententia destitisse* « je me souviens qu'Antiochus, après avoir eu durant de longues années une opinion contraire, changea d'avis, dès qu'il le jugea bon ». *Visum sit*, comme le ferait *uisum est*, désigne simplement le passé, *sensisset* reporte à un état antérieur ; et *memini* place l'ensemble de ces souvenirs au présent.

Pour les verbes *devoir*, *pouvoir*, etc., c'est le parfait qui, au subjonctif (*debuerim*, *oportuerit*, *noluerim*, etc.), s'emploie en concordance passée pour transposer les indicatifs *debui*, *oportuit*, *uolui*, etc. : Cés., *B. G.* 1, 11, 3 : *ita se omni tempore de populo Romano meritos esse ut paene in conspectu exercitus nostri agri uastari... non debuerint* « ils

avaient rendu de tout temps de tels services au peuple romain, que leurs champs n'auraient pas dû être ravagés presque sous les yeux de notre armée ». Cf., en outre, § 388.

§ 400. 3) Propositions subordonnées en dépendance étroite de la principale : interrogation indirecte, complétives avec *ut/nē*, finales et quelques tours analogues. Le choix des temps est plus limité et la concordance plus stricte.

Dans l'interrogation indirecte — selon une répartition qui est à tort prise pour type de la concordance en général (§ 394) — on a le subjonctif présent ou parfait, si la principale est au présent ou au futur : *quaero quid faciat, quid fecerit* ; le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait, si la principale est au passé : *quaesiui quid faceret, quid fecisset*. Le type *quaesiui quid fecerit*, c.-à-d. le parfait en concordance passée, est évité. De même, en français, nous disons couramment : « il lui demanda ce qu'il faisait, ce qu'il avait fait » (temps relatifs) ; plus rare est le type « il lui demanda ce qu'il fit » (temps absolu).

Néanmoins, le détail des faits révèle plus de liberté :

a) Le subjonctif parfait n'est pas absolument inconnu, lorsque le verbe principal est au passé : Cic., *Ver.* 1, 75 : *qui in illa re quid facere potuerit non habebat* « il ne savait ce qu'en cette circonstance il pouvait faire » (§ 264 b) ; Balb. 2 : *quae fuerit hesterno die Cn. Pompei gravitas in dicendo, iudices, ... perspicua admiratione declarari uidebatur* « quelle fut hier l'autorité de Cn. Pompée dans son discours ; une admiration manifeste en témoignait » : constatation dont le résultat dure encore (le plus-que-parfait *fuisse* aurait reporté antérieurement dans le passé l'effet produit par le discours envisagé) ; Tac., *A.* 1, 76 : *cur abstineret spectaculo ipse, uarie trahebant* « pourquoi s'était-il abstenu d'assister en personne au spectacle, on l'interprétait diversement » : recherche de style, le parfait par l'autonomie plus grande qu'il donne à l'expression, lui confère aussi plus de vivacité ; etc. On remarquera que, dans ces exemples, la proposition interrogative précède le verbe principal et que celui-ci est à l'imparfait.

b) L'imparfait se trouve parfois en face d'un verbe principal au présent pour apporter une nuance modale : Cic., *Val.* 5 : *quaero a te cur C. Cornelium non defenderem* « je te demande pourquoi je ne pouvais pas (= je n'aurais pas dû) défendre C. Cornélius », — ou avec valeur dura-

tive : Cic., *Lac.* 2 : *meministi... cum is... capitali odio a Q. Pompeio... dissideret, quocum coniunctissime... uixerat, quanta esset... hominum admiratio* « tu te souviens... quel était alors l'étonnement du public », et *cum dissideret* entraînait *esset*. D'où parfois en alternance avec le parfait pour différencier les aspects : Hor., *S.* 1, 8, 40 sqq. : *singula quid memorem, quo pacto... || umbrae... resonarent triste et acutum, || utque lupi barbam... (mulieres) || abdiderint furtim terris et... || ... arserit ignis...* « à quoi bon raconter en détail comment les ombres faisaient entendre un bourdonnement sinistre et strident, comment les femmes enfouirent sous terre une barbe de loup et comment la flamme s'éleva » ; aux actions momentanées (*abdiderint, arserit*), l'imparfait (*resonarent*) oppose l'état qui se prolonge. Ce dernier cas paraît du reste très rare.

c) Enfin, avec un verbe principal au présent, le subjonctif parfait de l'interrogation indirecte peut représenter un futur antérieur : Cic., *At.* 7, 13 b, 3 : *qui sermo fuerit et quid actum sit scribam ad te, cum certum sciam* « ce qui se sera dit et ce qui aura été fait, je te l'écrirai... ».

§ 401. Dans les propositions finales et les complétives avec *ut / nē* dépendant de verbes de volonté, le subjonctif, du fait qu'il marque l'intention, se place nécessairement dans l'avenir par rapport au verbe principal, et deux temps seulement sont courants : le présent du subjonctif en concordance présente : *id tibi do ut memor sis, rogo ut uenias* ; l'imparfait en concordance passée : *id tibi dabam (dedi) ut memor esses, rogabam (rogavi) ut uenires*.

Cependant, les temps du *perfectum* (parfait et plus-que-parfait) étaient nécessaires après les verbes de crainte pour indiquer qu'on craint (craignait) qu'une chose ne se soit (ne se fût) produite : Cic., *At.* 3, 24, 1 : *ita uereor ne... studia tribunorum amiserimus* « je crains que nous n'ayons perdu la sympathie des tribuns de la plèbe » ; Pl., *Ps.* 912 : *nimis metuebam male ne abisses* « je craignais terriblement que tu ne fusses parti ».

Ailleurs aussi, ils se rencontrent pour souligner :

— la chose que l'on veut voir accomplie : Pl., *St.* 679-80 : *curavi... || ... cena cocta ut esset* « j'ai pris soin que le dîner fût prêt » ; Cic., *Pi.* 1, 50 : *iustitia restat, ut de omni uirtute sit dictum* « il reste (à traiter de) la justice pour qu'on ait parlé (résultat attendu) de toutes les formes de vertus » ; Tér., *Ile.* 841 : *uide... ut mi haec certa et clara attuleris* « assure-toi que tu m'as apporté là une nouvelle sûre et claire » ;

— un résultat qui pourrait s'ensuivre d'un acte antérieur et que l'on veut prévenir : Pl., *Mi.* 149 : *faciemus ut quod uiderit ne uiderit* « nous ferons

en sorte qu'il n'ait pas vu ce qu'il a vu » (cf. plus haut, § 391) ; Liv. 44, 22, 4 : *illud adfirmare pro certo audeo me omni ope adnissurum esse ne frustra uos hanc spem de me conceperitis* « je ferai en sorte que vous n'ayez pas en vain conçu de moi cet espoir ». Par transposition au passé, Pline le Jeune va jusqu'à écrire : *Pan. 40, 3 : effecisti ne malos principes habuissemus* « tu as fait que nous n'ayons pas eu de mauvais princes », c.-à-d. « tu as effacé le souvenir de leur mauvaise administration » (résultat reporté sur le passé qu'il efface).

Mais, en général, la notion d'achèvement n'a pas lieu d'être soulignée dans ce groupe de propositions : vouloir une chose, c'est implicitement la vouloir accomplie, ce qui rendait le plus souvent inutile l'emploi des temps du *perfectum*.

Comme dans les finales, le jeu de la concordance tendait à se limiter au présent et à l'imparfait dans les propositions **relatives** du type : Cic., *Ver. 3, 41 : tibi fortasse idoneus fuit nemo quem imitarere* « tu n'as eu sans doute personne à imiter » ; Cés., *B. C. 1, 33, 1 : sed qui mitterentur non reperiabantur* « on ne trouvait pas de gens qui pussent être envoyés » ; ou encore : *nihil habebam quod darem* « je n'avais pas de quoi donner », m. à m. « que je pusse donner », transposition de *nihil habeo quod dem*.

En face de cet imparfait qui gardait la valeur modale du subjonctif, le parfait passé indiquait le fait pur et simple, et il en résultait dans la langue savante des oppositions comme : Cic., *Ph. 14, 14 : an ut ego qui Catilinam haec molientem sustulerim, euerterim, adflixerim, ipse existerem repente Catilina?* « était-ce pour que moi, qui ai accablé, renversé et abattu Catilina (fait passé), je devinsse subitement (intention) un autre Catilina? » ; *Fa. 12, 19, 3 : litteras ad te nunquam habui cui darem quin dederim* « je n'ai jamais eu la possibilité de donner à qqn une lettre pour toi sans que je la lui aie donnée », c.-à-d. *litteras dedi* (fait) *quotiens habui cui darem* (possibilité).

Concordance des temps dans la proposition consécutive

§ 402. Le temps de la proposition consécutive ne « concorde » pas nécessairement avec celui de la principale. La conséquence peut être, en effet, le résultat actuel d'un fait passé : Cic., *Ver. act. pr. 12 : (Siciliam) per triennium ita uexauit... ut ea restitui in antiquum statum nullo modo possit* « pendant trois ans, il a malmené la Sicile à un degré tel qu'elle ne peut plus (aujourd'hui) être rétablie dans son

ancien état ». Ou bien, la conséquence est un fait passé, alors que la principale exprime au présent une vérité générale ou un jugement : Cic., *Ver.* 5, 158 : *quod crimen eiusmodi est ut, cum primum ad me delatum est, usurum me illon on putarem* « ce grief est de telle nature que, lorsqu'il me fut rapporté, je ne pensais pas en faire usage ». A cet égard, la proposition consécutive a une autonomie comparable à celle des propositions énonçant un fait : relatives, temporelles, causales, etc. (§ 399). Néanmoins, le choix des temps y était dans l'ensemble beaucoup moins libre.

§ 403. Le plus-que-parfait dans la proposition consécutive n'est attesté que par un très petit nombre d'exemples, où il indique un résultat qui s'était trouvé acquis dans le passé : Nep. 25, 21, 1-2 : (*Atticus*) *cum... tanta... prosperitate usus esset valetudinis ut annis triginta medicina non indignisset, nactus est morbum quem initio et ipse et medici contempserunt* « après avoir joui d'une santé si prospère que pendant trente ans il n'avait pas eu besoin de remède, il contracta une maladie... (*indignisset* indique un état antérieur à *nactus est*) » ; cf. Cic., *Ver.* 4, 54.

Le parfait du subjonctif a la double valeur du parfait. Comme parfait proprement dit, il désigne l'action qui vient d'être achevée : Cic., *At.* 1, 14, 1 : *ita distinebar ut nix huic tantulae epistolae tempus haberim* « je suis tellement pris que j'ai à peine eu le temps... », ou bien une conséquence durable et acquise : Nep. 3, 1, 2 : *adeo excellebat Aristides abstinentia ut unus post hominum memoriam... cognomine Iustus sit appellatus* « ... l'emportait... au point que dans l'histoire il est seul à avoir été dénommé le Juste ». En tant que passé, il donne la conséquence comme un fait ou un événement : Cic., *Mu.* 33 : *expulsus regno (Mithridates)... tantum... auctoritate valuit ut se... novis opibus copiisque renouaret* « chassé de son royaume, il eut un tel ascendant qu'avec des ressources et des troupes nouvelles il se releva » ; les deux faits pourraient être exprimés par des parfaits de l'indicatif coordonnés : *valuit et se renouavit*. Cf. Cic., *Arch.* 9, *Sul.* 17 ; etc.

§ 404. Mais l'imparfait du subjonctif était de beaucoup le temps

passé le plus usuel dans la proposition consécutive, et cela avec des valeurs multiples :

a) L'imparfait transpose l'imparfait de l'indicatif marquant la durée : Cés., *B. C.* 2, 7, 3 : *et, re cognita, tantus luctus excepit ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur* « il s'ensuivit de telles lamentations que la ville paraissait prise... ». D'où, en opposition avec un parfait : Cic., *Fi.* 2, 63 : *erat... ita non superstitiosus ut illa plurima in sua patria sacrificia et sana contemneret, ita non timidus ad mortem ut in acie sit ob rem publicam interfectus* « il était si peu superstitieux qu'il méprisait (état)..., il craignait si peu la mort qu'il fut tué (fait particulier, aspect déterminé)... ».

b) L'imparfait, gardant la valeur modale du subjonctif, apporte une idée de finalité : Liv. 23, 24, 7 : *Galli arbores ita inciderunt ut immotae starent, momento leui impulsae occiderent* « ils entaillèrent les arbres, de manière qu'ils restassent droits, mais tombassent sous une légère impulsion », — ou bien de possibilité dans le passé : Tér., *An.* 135-6 : *tum illa, ut consuetum facile amorem cerneret, || reiecit se in eum* « alors elle, d'une manière telle qu'on pouvait voir facilement l'accoutumance de leur amour, se rejeta sur lui » ; cf. Tac., *H.* 3, 83 : *ut... crederes*.

c) L'imparfait exprime enfin le **degré** jusqu'où pouvait aller une action, une qualité, un sentiment, — tour qui correspond à l'infinitif après « au point de » en français, après *ὥστε* en grec : Liv. 22, 57, 3 : *eo usque uirgis in comitio caesus erat ut inter uerbera exspiraret* « il avait été frappé de verges au point d'expirer au milieu des coups ».

§ 405. Mais ce dernier emploi portait en lui-même l'équivoque : la personne qui a été frappée de verges au point d'expirer a *effectivement* expiré. Le sens modal (au point d'expirer) n'exclut pas la réalité du fait (au point qu'il expira). Aussi est-ce parfois le fait pur et simple que l'imparfait exprime ainsi, comme le ferait le parfait : Liv. 24, 30, 1 : *Marcellus cum omni exercitu profectus... tanto ardore militum est usus... ut primo impetu urbem expugnarent* « Marcellus étant parti avec toute son armée trouva chez ses soldats une telle ardeur qu'ils emportèrent la ville du premier assaut ». Le plus souvent, il y a doute ou plutôt indistinction, et l'on peut hésiter entre la traduction par l'infinitif, par l'imparfait ou par le

passé défini : Cic., *Ver.* 2, 47 : *tantus in curia clamor factus est ut populus concurreret* « une clameur s'éleva dans la curie au point de faire accourir le peuple », ou « au point que le peuple accourait », ou « au point qu'il accourut ». Nos habitudes d'analyse nous incitent à choisir entre ces différentes valeurs. Mais, du point de vue latin, le choix ne s'impose pas. La différence qui s'observe entre Cic., *At.* 6, 1, 6 : *inclusum in curia senatum... obsederat, ut fame senatores quinque morerentur*, et 6, 2, 8 : *inclusum in curia senatum habuerunt... ita multos dies, ut interierint nonnulli fame*, peut être en grande partie l'effet d'une assimilation temporelle : le plus-que-parfait (*obsederat*) appelait l'imparfait (*morerentur*) comme temps relatif et le parfait (*habuerunt*) son équivalent (*interierint*) comme temps absolu.

Cette situation provient de ce que l'expression de la conséquence et celle de la finalité ont été confondues en latin. La proposition consécutive appelée à énoncer des faits est cependant introduite par la même conjonction que la finale ; elle avait aussi le même mode, et cette identité du mode entraînait l'identité du temps, à savoir l'emploi de l'imparfait comme temps passé. L'utilisation du parfait passé ne paraît pas antérieure à l'époque classique. Ce fut une tentative pour distinguer la conséquence de la finalité. Mais le parfait dans cette fonction — malgré quelques exemples intéressants d'opposition avec l'imparfait — n'eut jamais qu'un emploi fragmentaire et confiné ; d'ailleurs, il y avait homophonie presque complète entre la forme de l'imparfait (*amarem*) et la forme contracte — seule usuelle — du parfait (*amarim*), entre *legerem* et *legerim*. Voir F. Thomas, *Rev. Phil.*, 1949, p. 146.

Pour la concordance des temps au style indirect, cf. *infra*, § 415.

Concordance par attraction

§ 406. Il arrive que la concordance, au lieu d'être déterminée par le sens, la valeur des temps et la nature des propositions, se ramène à une attraction ou assimilation de forme à forme. Mais ce ne sont que quelques cas d'extension limitée :

a) Le verbe d'une interrogation indirecte exprimant une vérité générale est mis au passé sous l'influence du verbe principal : Cic., *Cat.* 3, 11 : *quanta conscientiae vis esset ostendit* « il montra quelle était la force de la conscience », c.-à-d. « quelle est » (= *sit*). Le même fait existe dans le tour français correspondant.

b) Un Irréel à l'imparfait du subjonctif entraîne ce temps dans une proposition subordonnée voisine, même à l'encontre du sens, surtout dans l'interrogation indirecte : Cic., *de Or.* 1, 190 : *hisce ego rebus exempla adiungerem, nisi apud quos haec haberetur oratio cernerem* « j'ajouterais quelques exemples, si je ne voyais devant qui cet exposé est fait » ; on attendrait le présent *habeatur*, car il s'agit d'un fait indépendant de la supposition. De même, dans une proposition causale avec *cum* : Cic., *Fa.* 13, 66, 1 : *A. Caecinam... non commendarem tibi, cum scirem... qua clementia in calamitosos soleres esse, nisi me... huius fortuna ita moueret ut hominis... coniunctissimi mouere debebat* « je ne te recommanderais pas A. Caecina, quand je connais ta bienveillance habituelle envers les affligés, si le sort de cet homme ne me touchait pas comme doit le faire celui de quelqu'un de très intime », c.-à-d. *cum sciam qua clementia soleas esse, nisi huius fortuna me moueret ut hominis coniunctissimi mouere debet* (l'attraction s'exerce du même coup sur l'indicatif *debebat*, au lieu de *debet*). Également : Cic., *N. D.* 2, 3 : *te uicissim audire uellem, cum ipse tam multa dixissem* « je voudrais t'entendre à ton tour, vu que j'ai longuement parlé » (= *dixirim*). Ces emplois paraissent avoir principalement un caractère littéraire. Au contraire, l'attraction ne joue pas dans Pl., *Ps.* 3-4 ; Sal., *C.* 7, 7 : *memorare possum, quibus in locis maximas hostium copias populus R. parua manu fuderit, ... ni ea res longius nos ab incepto traheret*.

c) Une proposition complétive prend le temps d'une proposition intercalée entre elle et la principale. Par ex. : Cic., *Rep.* 2, 39 : *curauit..., quod semper in re publica tenendum est, ne plurimum ualeant plurimi* (substitution du présent *ualeant*, d'après *tenendum est*, à l'imparfait attendu *ualerent*), ou encore : *ibid.* 3, 4 : *disciplina populorum, quae perficit in bonis ingeniis, id quod iam persaepe perfecit, ut incredibilis quaedam et diuina uirtus exsisteret* (substitution de l'imparfait *exsisteret*, d'après *perfecit*, au présent attendu *exsistat*).

§ 407. **Aperçu historique.** — La concordance des temps ne se ramène pas à une « règle » unique ; ce n'est pas un procédé artificiel, mais l'expression d'une tendance naturelle que favorisait le parallélisme morphologique du subjonctif et de l'indicatif dans la conjugaison. Néanmoins, elle a toujours été moins stricte dans la langue parlée. Plaute, par exemple, fait succéder dans une même proposition interrogative indirecte le plus-que-parfait et le parfait du subjonctif : Pl., *Am.* 745-6 : *quippe qui ex te audiui ut urbem maxumam || expugnauiesses regemque Pterelam tute occideris* « moi qui ai appris de toi comment tu as pris d'assaut une très grande ville et tué le roi Ptérélas » (Lindsay, *Syntax of Plautus*, p. 56 sqq.). Dans des

propositions de sens final, cet auteur mêle parfois le présent et l'imparfait : *Mi.* 131 sqq. : (*tabellas*) *dedi mercatori cuidam, qui ad illum deferat* || *meum erum...*, || *ut is huc veniret* « je donnai la lettre à un marchand pour qu'il la remit à mon maître ; je disais à celui-ci de venir » ; *Ps.* 795-6 : *Orcus recipere ad se hunc noluit*, || *ut esset hic qui mortuis cenam coquat* « Orcus n'a pas voulu le recevoir, afin d'avoir sur terre quelqu'un qui fit la cuisine aux morts (aujourd'hui et plus tard) » ; le présent soulignait cette idée d'une intention concernant l'avenir.

D'une façon générale, la liberté syntaxique en matière de concordance est plus grande qu'on ne l'enseigne, et elle laisse aux écrivains, surtout en dehors de la prose classique, une certaine latitude dans le choix des temps. Ainsi :

Vg., *Én.* 4, 452 sqq. : *quo magis inceptum peragat lucemque relinquat*, || *uidit, turicremis cum dona imponeret aris*, || ... *latices nigrescere sacros* « pour l'inciter davantage à poursuivre (actuellement) son dessein, elle a vu... », ce qui entraîne les présents *peragat* et *relinquat*. Il y a, d'une part, ce qu'elle a vu précédemment et, d'autre part, ce qu'elle veut réaliser à ce moment (*morlem orat*, v. 451).

Liv. 3, 28, 1 : *ibi dictator... tribunis militum imperavit ut sarcinas in unum conici iubeant*. Le verbe de la complétive est au présent (*iubeant*), sans doute parce qu'il n'a que la valeur d'un auxiliaire : « il donna l'ordre de faire rassembler les bagages ». L'indication temporelle n'a qu'un intérêt secondaire ; en français, l'infinitif *faire* dans « faire rassembler » n'en apporte aucune.

Liv. 7, 33, 7 : *pugna indicio fuit quos gesserint animos*. Ici le parfait est nécessaire pour marquer qu'il s'agit d'un jugement porté par l'auteur et qui dépasse la circonstance envisagée : « le combat fut un indice de l'ardeur qu'ils apportèrent (en cette guerre) ». L'imparfait *gererent*, en soulignant la concomitance, eût, au contraire, limité l'affirmation au combat ; le plus-que-parfait *gessissent* l'aurait reportée dans le passé antérieur. *Gesserint* est un parfait de constatation (comme dans *Cés.*, *B. G.* 1, 26, 2, § 399), auquel nous avons tendance en français à substituer l'imparfait (§ 244 b).

Beaucoup de manquements à la concordance ne sont qu'apparents et témoignent d'un emploi nuancé des temps. Mais, en bas latin, leurs rapports furent faussés par l'extension du subjonctif plus-que-parfait. Celui-ci tendait à devenir une sorte de « subjonctif prétérit général », substitué au parfait comme à l'imparfait : *Lucif. Cal., Athan.* 1, 22 : *obsecrans ut cuncti cultores domini fuissent in regno suo...* « demandant que tous, dans son royaume, pratiquassent le culte du Seigneur... » (= *essent*) ; *Grég. T., H. F.* 1, 4 : *increpant... cur dixisset* (= *dixerit*).

CHAPITRE IX

LE STYLE INDIRECT

§ 408. Le style indirect (*oratio obliqua*) est un mode d'expression indiquant que l'énoncé — en proposition dépendante — reproduit les **paroles ou la pensée d'autrui**. Le terme de **discours indirect** convient plus spécialement aux passages suivis (discours, décrets, etc.), entièrement rédigés sous cette forme. Celui de **style indirect** s'applique, d'une manière plus large, à toute phrase ou même — à l'intérieur d'une phrase — à toute proposition que l'écrivain met au compte d'une autre personne que lui-même : par ex. Liv. 27, 7, 9 : *exercitus ita per prouincias divisi : Fulvio duae legiones quas in Sicilia M. Valerius Lacuinus haberet* ; la relative *quas haberet* appartient au sénatus-consulte lui-même ; d'où l'emploi du subjonctif ; Tac., *A.* 6, 10 : *necata est anus Vitia, Fufii Gemini mater, quod filii necem fleuisset* « fut mise à mort, pour avoir pleuré le meurtre de son fils » (motif de l'accusation).

Le style indirect s'est employé, même lorsque le sujet parlant rapporte sa propre pensée, surtout celle qu'il a eue **dans le passé**, car avec le recul du temps celle-ci s'exteriorise et paraît être celle d'un autre : Cic., *de Or.* 1, 123 : *cuius quidem rei quom causam quaererem... has causas inueniebam duas : unam quod intellegerent ii, quos usus ac natura docuisset...* « en cherchant la cause de ce fait, je trouvais deux causes : l'une était que les gens instruits par l'expérience et la nature savent... » ; Pétrone 37, 1 : *coepi sciscitari... quae esset mulier illa quae huc atque illuc discurreret* « je me mis à (lui) demander quelle était cette femme que je voyais courir de tous côtés » (paroles prononcées par le sujet de *coepi*). Il y avait même parfois extension analogique du style indirect après une 1^{re} personne de **présent** : Cic., *Sul.* 21 : *respondeo, si falsum dixerim, te in eosdem dixisse* « ma réponse est que, si j'ai dit une chose fausse, toi tu l'as dite contre

les mêmes personnes ». Ce qui a pu faire croire à une attraction de l'infinif (§ 392, n. 2) s'explique en réalité par une tendance à généraliser le type syntaxique du style indirect.

Le style indirect est issu de la langue administrative, où il servait à reproduire, tout en les résumant, les textes des décisions officielles, comme déjà le sénatus-consulte relatif aux Bacchanales en 186 av. J.-C. (C. I. L. I², 581). Plus tard, il devint aussi un procédé littéraire. Il donnait à l'exposé un caractère plus objectif et il le rendait plus concis, tout en conservant le mouvement et les grandes lignes du texte original. A l'historien il permettait de représenter la pensée d'un orateur sans reproduire exactement ses paroles, ce qui eût rompu l'unité de style, sans s'astreindre, d'autre part, à reconstituer son discours par l'imagination.

L'emploi du style indirect entraînait des modifications de personne pour les pronoms, de temps et de mode pour les verbes.

Pronoms au style indirect

§ 409. Le pronom personnel et l'adjectif possessif de la 1^{re} personne passent à la 3^e, tout en prenant la forme du réfléchi (*se, suus*) pour renvoyer au sujet du verbe introducteur : *dixit se aegrotare* = '(ego) aegroto' ; *dixit patrem suum aegrotare* = 'pater meus aegrotat'. Une liaison s'était ainsi établie entre l'emploi du réfléchi et celui du style indirect, comme dans la phrase de Cicéron (*At.* 2, 1, 12) rapportée ci-dessus, § 210 : *Pactus omnes libros quos frater suus reliquisset, mihi donavit*. Le pronom de la 2^e personne peut être appelé à passer à la 1^{re} : *dixit, si aegrotaremus, melius esse nobis quiescere* (style direct : *si aegrotatis, melius est vobis quiescere*) — ou à la 3^e : *Liv.* 27, 45. 1-2 *milites adloquitur : ... ad certam eos se victoriam ducere* (style direct : *vos duco*).

Ipse est souvent substitué au réfléchi pour marquer une opposition entre deux personnes : Cés., *B. G.* 1, 34, 2 : *Ariovistus respondit : si quid ipsi a Caesare opus esset, sese ad eum venturum fuisse* « s'il avait eu pour sa part besoin de César, il serait allé le trouver ». Du même coup, *ipse* fut utilisé pour prévenir une confusion possible (*ibid.* 1, 40, 4), ainsi qu'il a été indiqué § 210 B.

Hic, démonstratif de la 1^{re} personne, et *iste*, démonstratif de la 2^e,

tendent également à passer à la 3^e (*is, ille*) ; de même, *nunc* est en principe remplacé par *tunc*, sans que ce soit du reste un usage constant.

Propositions qui seraient indépendantes au style direct

§ 410. Les propositions qui seraient indépendantes au discours direct subissent un traitement différent, selon qu'il s'agit de propositions énonciatives ou de propositions indiquant la volonté.

a) Les propositions énonciatives sont à l'infinitif, comme autant de propositions infinitives dépendant du verbe déclaratif. Les temps y sont ceux de la proposition infinitive : *facere* (présent et imparfait) ; *fecisse* et *factum, -am, -um esse* (parfait) ; *facturum, -am, -um esse* et *fuisse, factum iri, factum, -am, -um fore* (futur et conditionnel).

b) Les propositions exprimant la volition (ordre, prière, désir, etc.) et qui, dans le discours direct, seraient à l'impératif ou au subjonctif se mettent au subjonctif : Cés., B. G. I, 36, 7 : (*Ariovistus respondit*)... *cum uellet, congregaretur* « qu'il (César) vînt l'attaquer, quand il voudrait ». Style direct : *cum uolet, congregiatur* ; Cés., B. C. I, 71 : *concurrerant legati, centuriones tribuni que militum : ne dubitaret proelium committere ; omnium esse militum paratissimos animos* « légats, centurions, tribuns accouraient (auprès de César) ; il ne devait pas hésiter, disaient-ils, à engager le combat ». Style direct : *ne dubitaris* « n'hésite pas ». Le subjonctif parfait de la défense (*ne feceris*) n'est jamais transposé par un temps du *perfectum*.

Ce subjonctif du discours indirect est identique à celui du tour completif dans la parataxe : *rogo (ut) ueniat* « je le demande, qu'il vienne ». Le discours indirect est ainsi une extension à la fois de la proposition infinitive et du subjonctif de volonté.

c) Les propositions interrogatives hésitent au style indirect entre l'infinitif et le subjonctif ; car elles étaient l'objet de deux tendances contraires. L'infinitif y était appelé en tant que mode des propositions énonciatives indépendantes du discours direct, le subjonctif par souvenir de l'interrogation indirecte. Aussi les interrogations oratoires,

qui ne sont des interrogations que pour la forme, sont-elles d'ordinaire à l'infinitif. Au contraire, les interrogations véritables sont plutôt au subjonctif, comme les interrogatives indirectes elles-mêmes :

Liv. 34, 11, 5 : *legati flentes ad genua consulis prouoluuntur; orant ne se in rebus tam trepidis deserat; quo enim se repulsos ab Romanis ituros?* « où, en effet, iraient-ils s'ils étaient repoussés par le peuple romain? », c.-à-d. « nous ne savons où aller... ». Cf. Liv. 1, 50, 3 : (*erat inuectus*)... *an quicquam superbius esse quam ludificari sic omne nomen Latinum?* Interrogation oratoire.

Cés., B. G. 1, 44, 7-8 : (*Arionistus Caesari respondit*) *se prius in Galliam uenisse quam populum Romanum...; quid sibi uellet, cur in suas possessiones ueniret?* « il était venu en Gaule avant le peuple romain...; qu'entendait-il (lui, César) pour venir ainsi sur son propre domaine? ». Style direct : *quid tibi uis (§ 92) cur uenias?* Interrogation véritable.

Également : 1, 47, 6 : *conclamauit : quid ad se uenirent? an speculandi causa?* « pourquoi venaient-ils? n'était-ce pas pour espionner? »; Liv. 10, 13, 6 : *quid se iam senem ac perfunctum laboribus... sollicitarent?* « pourquoi venait-on le troubler lui maintenant un vieillard et qui avait fourni sa carrière de travaux? » Dans ces deux passages, l'interrogation est effective.

Sans doute, tout flottement n'est-il pas exclu : dans Cés., B. G. 1, 43, 8 : (*docbat*) *quod... attulissent, id iis eripi quis pati posset?* « ce qu'ils avaient apporté, qui pouvait souffrir qu'on le leur arrachât? » (= personne ne le pouvait...), ou encore : Tac., A. 13, 42 : *qua sapientia, quibus philosophorum praeceptis... ter milies sestertium paruisset?* « quelle sagesse, quels préceptes philosophiques lui avaient permis d'accumuler...? » (= aucune sagesse, aucun précepte ne le lui avait permis), l'interrogation, malgré le subjonctif, a un caractère oratoire. Il serait cependant excessif de prétendre que la répartition précédente est purement imaginaire.

Propositions qui seraient dépendantes au style direct

§ 411. Les propositions déjà subordonnées (subjonctives ou indi-

catives) du discours direct sont en général au subjonctif dans le discours indirect :

Cic., *Ver.* 4, 131 : (*Marcellus*) *requisisse dicitur Archimedem illum...; quem cum audisset interfectum, permoleste tulisse* « on dit que Marcellus après la prise de Syracuse s'enquit d'Archimède ; qu'ayant appris qu'il avait été tué, il en fut très contristé ». Style direct : *cum audisset*.

Cés., *B. G.* I, 14, 1 : *Caesar ita respondit : eo sibi minus dubitationis dari quod eas res, quas legati Helvetii commemorassent, memoria teneret* « il en concevait d'autant moins d'hésitation qu'il gardait le souvenir des faits que les envoyés helvètes avaient rappelés ». Style direct : *... quod eas res quas legati commemorauerunt, memoria teneo*.

Pl., *Ep.* 414-6 : *te pro filio || facturum dixit rem esse diuinam domi, || quia saluos redierit* « il a dit que tu allais faire un sacrifice pour ton fils, parce qu'il est revenu sain et sauf ». Style direct : *quia saluos rediit*.

Dans cet emploi, le subjonctif rapporte l'affirmation à un tiers, au lieu de la donner en soi et pour soi, — conformément à la valeur générale de ce mode par opposition avec l'indicatif.

Constructions particulières

§ 412. Malgré la « règle » précédente, l'indicatif, dans une proposition subordonnée, est conservé au style indirect, lorsque celle-ci est considérée comme une incidente lui échappant :

a) à cause de son caractère formulaire ; par ex., avec *dum* + un présent : Cic., *Tu.* I, 101 : *dic, hospes, Spartae nos te uidisse iacentes, || dum sanctis patriae legibus obsequimur* « en obéissant aux lois sacrées de la patrie » ; Sal., *C.* 58, 4 : *scitis... quo... modo, dum ex urbe praesidia opperior, in Galliam proficisci nequiverim* « vous savez comment, tandis que j'attendais des renforts de la ville, je n'ai pu partir pour la Gaule ». Le subjonctif apparaît : Cic., *At.* 5, 17, 3 : *dum in aestiuis essemus, illum pueris locum esse bellissimum duximus* « pendant que je serais en campagne » ; *Tu.* 5, 96 : *corpus gaudere tam diu dum praesentem sentiret uoluptatem* ; mais ce n'est plus le même tour : dans le premier cas,

il s'agit d'un futur dans le passé, et dans le second, *dum* a un corrélatif (*tam diu*).

b) La proposition subordonnée est une incise — souvent une relative explicative — introduisant un détail étranger à la pensée ou aux paroles rapportées : Cés., *B. G.* 1, 38, 1 : *nuntiatum est Ariouistum ad occupandum Vesontionem, quod est oppidum maximum Sequanorum, contendere*, — ou équivalant à une périphrase : Cic., *Cat.* 3, 21 : *quis potest esse... qui neget haec omnia quae uidemus... deorum immortalium nutu ac potestate administrari?* « ce que nous voyons », c.-à-d. « l'univers ». Le choix reste d'ailleurs libre pour l'écrivain, selon la nuance qu'il veut exprimer.

c) Surtout dans le « style » indirect au sens large, les propositions temporelles, causales, relatives, etc., ont une certaine autonomie, et le fait qu'elles énoncent peut être considéré objectivement en lui-même dans le temps. Ainsi, parfois au passé : Cic., *Ver.* 4, 138 : *respondi neque Romae in conuentu Sicularum, cum a me auxilium... petebatur..., legatos Syracusanorum adfuisse...* Souvent, quand le verbe est au futur : Cic., *Of.* 3, 121 : *tibi... persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorem, si talibus monimentis praeceptisque lactabere* « si tu te réjouis de tels conseils et préceptes » ; C. *M.* 79 : *nolite arbitrari... me, cum a uobis discessero, nusquam aut nullum fore* « lorsque je vous aurai quittés » ; mais jamais au futur dans le passé, qui se rend toujours par l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif : Cés., *B. G.* 1, 36, 7 ; Cic., *R. Am.* 78 ; *Cat.* 3, 8 ; *Dei.* 19 ; *Ver.* 1, 59, etc. ; voir aussi § 417.

D'autre part, l'infinitif peut apparaître dans une proposition subordonnée, dont le lien de subordination est faible ou simplement apparent. Ainsi :

— après un relatif de liaison : Nep. 2, 7, 5 : *nam illorum urbem, ut propugnaculum, oppositum esse barbaris, apud quam iam bis classes regias fecisse naufragium* « leur ville était opposée aux barbares comme une position avancée, et déjà deux flottes royales avaient fait naufrage auprès d'elle » = *apud eam enim...* ; Cés., *B. G.* 1, 40, 6 : *(uehementer eos incusauit)... ex quo iudicari posse...* « par là on pouvait juger... ».

— dans les propositions comparatives du type *ut... ita (sic), quemadmodum... ita* : Cic., *Cl.* 138 : *saepe dictum est, ut mare, quod natura sua tranquillum sit, uentorum ui agitari atque turbari, sic populum Romanum sua sponte esse placatum, hominum seditiosorum uocibus, ut uiolentissimis tempestatibus, concitari* « on a souvent dit que, de même que la mer, qui est calme par nature, est agitée et troublée par les vents, de même le peuple romain... » ; cf. *Liv.* 23, 12, 4 ; etc. ;

— après *si non* restrictif : Liv. 4, 3, 3 : *et, si non easdem opes habere, eandem tamen patriam incolere* ; après *nisi forte* ironique : Tac., *A.* 2, 33 : *nisi forte... carendum esse* ; après *etsi* ou *quamquam*, au sens adverbial de « du reste, en fait » : Liv. 4, 15, 5 : *quamquam nullam nobilitatem, nullos honores... cuiquam ad dominationem pandere viam* « sans doute, aucune noblesse, aucun honneur n'ouvrait à personne la route du pouvoir » ; après *cum interim* : Liv. 4, 51, 4 : *aegerrime plebs (ferebat) iacere tam diu invitas actiones, quae de suis commodis ferrentur, cum interim de sanguine ac supplicio suo latam legem confestim exerceri* « les propositions qui concernaient les intérêts de la plèbe étaient laissées sans effet, cependant qu'une loi qui voulait son sang et son supplice était mise en vigueur sur-le-champ » (non pas toutefois chez Cicéron ; l'emploi de l'infinitif dans cette phrase de Tite-Live semble répondre à l'intention de mieux marquer que c'est là la pensée de la plèbe ; le subjonctif *cum interim... exerceretur* serait moins net) ; après *idcirco quod*, dans *B. Hisp.* 22.

Équivalences temporelles ; expression du futur et du conditionnel

§ 413. Dans les propositions qui seraient dépendantes au discours direct, tout un système d'équivalences s'était établi entre les temps du subjonctif et ceux de l'indicatif transposé. En vertu de ce système, chaque temps du subjonctif représente à la fois son correspondant de l'indicatif et un futur :

le subjonctif présent (*amem*) représente l'indicatif présent (*amo*) et le futur I (*amabo*) ;

le subjonctif imparfait (*amarem*) représente l'imparfait de l'indicatif (*amabam*) et le futur I (*amabo*) dans le passé ;

le subjonctif parfait (*amauerim*) représente le parfait de l'indicatif (*amaui*) et le futur II (*amauero*) ;

le subjonctif plus-que-parfait (*amauissem*) représente le plus-que-parfait de l'indicatif (*amaueram*) et le futur II (*amauero*) dans le passé.

Aussi le futur se rend-il en concordance présente par le présent ou le parfait du subjonctif : Cés., *B. C.* 1, 1, 2 : *incitat L. Lentulus consul senatum; reipublicae se non defuturum pollicetur, si audacter ac fortiter sententias dicere uelint* « ... il promet de ne pas faire défaut à la répu-

blique, s'ils veulent exprimer courageusement et énergiquement leur avis » (style direct = *si uoletis..., non decro*) ; Pl., *Tri.* 695 : *te dictatorem censes fore, si aps te agrum acceperim?* « crois-tu donc que tu seras dictateur, si j'accepte le champ que tu m'offres? » (style direct : *an eris dictator, si accepero?*) ; — en concordance passée par l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif : Cés., *B. G.* 1, 13, 3 : *is (Diuico) ita cum Caesare egit : si pacem populus Romanus cum Heluetiis faceret, in eam partem ituros atque ibi futuros Heluetios ubi eos Caesar constituisset atque esse uoluisset* « si le peuple romain voulait faire la paix avec les Helvètes, les Helvètes iraient s'installer là où César les aurait établis et aurait voulu qu'ils demeurent ». Style direct : *si pacem populus Romanus nobiscum faciet, in eam partem ibimus atque ibi erimus ubi tu nos constitueris* (fut. ant.) *atque esse uolueris*.

Cet emploi des temps passés du subjonctif pour exprimer le futur dans le passé a son origine dans la fonction ancienne de l'imparfait comme potentiel du passé : type *cerneres*, *scires*. De là, il s'étendit au plus-que-parfait. Le conditionnel fr. a également commencé par être un futur dans le passé : « il a dit qu'il *viendrait* ».

Comme expression du futur (§ 386), la périphrase *-turus sim* (*essem*) est assez rare au style indirect ; elle apparaît, en particulier, dans les propositions causales et les relatives explicatives : Cic., *Cat.* 1, 7 : *meministine... me dicere in senatu fore in armis certo die, qui dies futurus esset ante diem VI Kal. Nouembres, C. Manlium?* « te souviens-tu que je disais au sénat que C. Manlius serait sous les armes à un jour dit, lequel jour devait être le 6^e avant les kalendes de novembre? » (la nuance du participe en *-turus* n'est pas, du reste, entièrement absente) ; Liv. 27, 9, 5 : (*premitus... in conciliis ortus*) ... *quod propediem res ipsa negatura sit, priusquam ad ultimam solitudinem... perueniant, negandum populo Romano esse* « ce que l'événement lui-même allait refuser sous peu, il fallait le refuser avant que... ».

§ 414. Conditionnel au style indirect. — La *protase* ne subit aucun changement, sauf au potentiel en concordance passée (§ 398). Dans l'*apodose*, qui devient proposition infinitive :

le potentiel se rend par l'infinitif futur en *-turus esse* (ou *fore ut*) : Cic., *Inu.* 2, 139 : (*demonstrabit*) *scriptorem ipsum, si exsistat, factum*

hoc probaturum (esse) « il montrera que l'auteur lui-même (de la loi), s'il revenait, approuverait ce qui a été fait ». Style direct : *si redeat scriptor, probet* ;

l'irréel du présent et celui du passé sont exprimés tous deux par la périphrase *-turum fuisse* (§ 326) : Cic., *N. D.* 1, 78 : *quid censes? si ratio esset in beluis, non suo quasque generi plurimum tributuras fuisse?* « ne penses-tu pas que, si les bêtes avaient la raison, elles accorderaient le plus chacune à leur espèce? » ; *Ac.* 1, 1 : *nuntiatum est eum uenisse Romam et, nisi de uia fessus esset, ad nos uenturum fuisse* « ... et que, s'il n'avait pas été fatigué par la route, il serait venu jusqu'à nous ».

Au passif, il y a quelques exemples de la locution *futurum fuisse ut* + subjonctif imparfait : Cés., *B. C.* 3, 101, 3 : *nisi eo ipso tempore quidam nuntii... essent allati, existimabant plerique futurum fuisse uti (oppidum) amitteretur* « ... ils estimaient que la ville eût été perdue » ; cf. Cic., *Tu.* 3, 69.

Pour les verbes *debeo*, *possum*, etc., voir § 326.

§ 414 bis.

Sommaire

dicit se, si ita accadat (acciderit), non esse iturum :

a) « il dit que, si cela arrive, il n'ira pas » (futur), = *si ita accidet (acciderit), non ibo.*

b) « il dit que, si cela arrivait, il n'irait pas » (potentiel/éventuel), = *si ita accadat, non eam.*

dicebat

dixit se, si ita accideret (accidisset), non esse iturum :

« il disait, il dit que, si cela se produisait (venait à se produire), il n'irait pas » : transposition au passé du futur et du potentiel.

dicit

dixit se, etiam si ita esset, non fuisse iturum :

« il dit (a dit) que, même s'il en était ainsi (et cela n'est pas), il n'irait pas » : irréel du présent.

dicit

dixit se, si ita accidisset, non fuisse iturum :

« il dit (a dit) que, si cela était arrivé, il ne serait pas allé » : irréel du passé.

Concordance des temps au style indirect

§ 415. Lorsque le verbe qui introduit le discours indirect est au passé, la concordance des temps est souvent très libre chez les historiens et chez Cicéron lui-même : le présent du subjonctif se trouve au lieu de l'imparfait ; et le parfait est volontiers substitué comme temps passé au plus-que-parfait, ce qui n'est pas, à vrai dire, une infraction, mais l'emploi d'un temps absolu, au lieu d'un temps relatif. Cette alternance des temps dans les propositions subordonnées au subjonctif du style indirect, était pour les auteurs un moyen d'alléger cette forme de style particulièrement lourde, et de suggérer quelque chose de la diversité temporelle du discours direct.

Aussi cette recherche de la variété n'est-elle pas toujours arbitraire. Le présent et le parfait (celui-ci, comme parfait proprement dit) se rencontrent dans des propositions exprimant une *vérité générale*, au lieu de l'imparfait ou du plus-que-parfait : Cés., *B. G.* I, 14, 5 : (*respondit*) *consuesse... deos immortales, quo grauius homines ex commutatione rerum dolcant, quos pro scelere eorum ulcisci uelint, iis secundiores interdum res et diuturniorem impunitatem concedere* « les dieux avaient coutume, afin de rendre le changement plus douloureux, de concéder un certain temps la prospérité et l'impunité à ceux qu'ils veulent châtier pour leur scélératesse », — ou dans des propositions concernant *l'avenir* par rapport au verbe introducteur : *ibid.* 6 : *si obsides ab iis sibi dentur, uti ea quae polliceantur facturos intellegat, et si Haeduis... satis faciant, sese cum iis pacem esse facturum* « si des otages lui étaient remis de manière qu'il puisse penser qu'ils exécuteraient leurs promesses, et s'ils donnaient satisfaction aux Éduens, il ferait la paix avec eux ». De même : Liv. 26, 26, 8 : (*senatum habuit*)... *dilectum prope a M. Cornelio per totam Siciliam habitum, ut quam plurimi questum de se Romam uenirent; eundem litteris falsis urbem implesse, bellum in Sicilia esse, ut suam laudem minuât* « une véritable levée avait été faite par M. Cornélius, disait-il, afin de faire venir à Rome en aussi grand nombre que possible des gens pour se plaindre de lui

(intention réalisée) ; il avait aussi empli la ville de lettres erronées déclarant que la guerre durait encore en Sicile, afin de diminuer son prestige (intention non encore réalisée) ».

§ 416. D'autre part, le parfait, quand il est substitué comme temps passé absolu au plus-que-parfait, représente souvent un parfait de l'indicatif du discours direct : Cés., *B. C.* 1, 85, 2 sqq. : (*respondit*) *reliquos... omnes officium suum praestitisse : se, qui etiam bona conditione... configere noluerit, ut quam integerrima essent ad pacem omnia; exercitum suum, qui, iniuria etiam accepta suisque interfectis, quos in sua potestate habuerit, conseruavit et texerit* « tous les autres ont fait leur devoir : lui, qui, même dans des conditions favorables, n'a pas voulu engager le combat, afin de sauvegarder le plus possible la paix ; son armée, qui, même après le dommage subi et le meurtre des siens, a sauvé et protégé ceux qu'elle avait en son pouvoir » = *ego, qui configere nolui; exercitus meus, qui conseruauit et texit*. En pareil cas, le parfait reproduisait la pensée et les propos d'une manière plus directe et plus vive que le plus-que-parfait : Tacite l'emploie, par exemple, dans le récit où Germanicus retrouve les restes de Varus et de ses légions (*A.* 1, 61, *referebant...*).

§ 417. Il se peut que, dans les discours suivis, l'éloignement progressif des propositions par rapport au verbe introducteur ait affaibli dans une certaine mesure le sentiment de leur dépendance, de manière à rendre la concordance moins stricte. Mais il n'y a pas une relation constante et nécessaire entre les deux faits. Dans le passage déjà cité de César (*B. C.* 1, 85), après quarante lignes de texte et toute une série de présents et de parfaits, l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif apparaissent au § 12 : *proinde, ut esset dictum, prouinciis excederent exercitumque dimitterent* « en conséquence, ils devaient, comme il avait été dit, quitter leurs commandements et licencier leur armée ». Le jussif dans le passé (*excederent, dimitterent*) est, du reste, un tour où la concordance est observée de manière rigoureuse. Il en est de même pour le futur dans le passé : *Liv.* 26, 26, 7 : *... ubi collega uenisset, non passurum quicquam prius agi quam ut*

Siculi in senatum introducantur « lorsque son collègue serait venu, il ne souffrirait pas, disait-il... », en face du présent *introducantur*.

Exemple de transcription du discours indirect au discours direct

Tite-Live XXVII, 9 (2-12)

§ 418. [2] <i>Fremitus enim inter Latinos sociosque in conciliis ortus :</i>	
... « <i>decimum annum</i>	
<i>dilectibus, stipendiis se exhaustos</i>	exhausti
<i>esse ; quotannis ferme clade</i>	sumus
<i>magna pugnare ; [3] alios in</i>	pugnamus ; alii
<i>acie occidi, alios morbo</i>	occiduntur, alii
<i>absumi ; magis perire</i>	absumentur perit
<i>sibi ciuem qui ab Romano miles</i>	nobis ciuis
<i>lectus sit quam qui ab Poeno captus :</i>	lectus est
<i>quippe ab hoste gratis remitti</i>	remittitur
<i>in patriam, ab Romanis extra Italiam in</i>	
<i>exsilium uerius quam in militiam</i>	
<i>ablegari. [4] Octauum iam ibi annum</i>	ablegatur
<i>senescere Cannensem militem,</i>	senescit Cannensis miles,
<i>moriturum antequam Italia</i>	moriturus
<i>hostis, quippe nunc cum maxime</i>	
<i>florens uiribus, excedat. [5] Si</i>	
<i>ueteres milites non redeant in</i>	redeunt (redibunt)
<i>patriam, noui legantur, breui</i>	leguntur (legentur)
<i>neminem superfuturum. Itaque</i>	nemo supererit
<i>quod propediem res ipsa negatura</i>	negabit
<i>sit, priusquam ad ultimam solitu-</i>	
<i>dinem atque egestatem perueniant,</i>	perueniamus
<i>negandum populo Romano esse. [6] Si</i>	negandum est.
<i>consentientes in hoc socios uideant</i>	uidebunt (uident)
<i>Romani, profecto de pace cum Cartha-</i>	

giniensibus iungenda <i>cogitatu</i> ros :	cogitabunt
aliter numquam uiuo Hannibale	
sine bello <i>Italiam fore</i> . »	Italia erit
... (consules) aiebant :	
« [9] non enim <i>detrectationem</i> eam	detrectatio ea
munerum militiae, sed <i>apertam</i>	aperta
<i>defectionem</i> a populo Romano <i>esse</i> .	defectio est.
[10] <i>Redirent</i> itaque propere in	Redite
colonias et, tamquam integra re,	
locuti magis quam ausi tantum	
nefas, <i>cum suis consulerent</i> .	cum uestris consulite.
<i>Admonerent</i> non Campanos neque	Admonete
Tarentinos esse eos, sed Romanos ;	
[11] inde oriundos, inde in colonias	
atque in agrum bello captum	
stirpis augendae causa missos ;	
quae liberi parentibus <i>deberent</i> ,	debent,
ea <i>illos</i> Romanis <i>debere</i> , si ulla	hi (illi) debent
pietas, si memoria antiquae	
patriae <i>esset</i> . [12] <i>Consulerent</i> igitur	est consulite
de integro : nam, <i>tum</i> quidem quae	nunc
temere <i>agitassent</i> , ea prodendi	agitastis
imperii Romani, tradendae Hanni-	
bali uictoriae <i>esse</i> . »	sunt

Traduction. — [2] Des protestations s'élevèrent parmi les Latins et les alliés dans leurs assemblées : « c'était la dixième année qu'ils étaient épuisés par les levées et les campagnes ; presque chaque année, la lutte s'accompagnait d'une grande défaite ; [3] les uns tombaient sur le champ de bataille ; les autres succombaient à la maladie ; celui de leurs concitoyens qui était enrôlé par le Romain était pour eux plus perdu que l'homme fait prisonnier par le Carthaginois. En effet, l'ennemi le renvoyait, sans rançon, dans sa patrie, tandis que, par les Romains, il était relégué hors d'Italie, en exil à vrai dire plutôt qu'en service. [4] Il y avait déjà sept ans que dans cet état vieillissait le soldat de Cannes, voué à mourir avant que l'ennemi, dont les forces étaient plus que jamais florissantes, ne quittât l'Italie. [5] Si les vieux soldats continuent à ne pas

rentrer dans leur patrie, tandis que de nouveaux y sont levés, il ne restera bientôt plus un seul homme. Aussi, ce que sous peu le cours même des choses refusera, il fallait, avant d'en arriver au dernier degré de dépeuplement et de dénuement, le refuser au peuple romain. [6] Si les Romains voient les alliés d'accord sur ce point, à coup sûr ils envisageront de faire la paix avec les Carthaginois ; sinon, jamais du vivant d'Hannibal l'Italie ne sera sans guerre. » ... (Les consuls) déclaraient : « [9] ce n'était pas là un refus des charges militaires, mais une défection ouverte à l'endroit du peuple romain. [10] En conséquence, ils devaient regagner en hâte leurs colonies, et, comme si rien n'avait été fait, ayant parlé d'un projet aussi criminel plutôt qu'ils ne l'avaient osé, ils devaient en délibérer avec les leurs. Ils devaient leur rappeler qu'ils n'étaient ni des Campaniens, ni des Tarentins, mais des Romains ; [11] c'est de Rome qu'ils étaient originaires ; c'est de là qu'ils avaient été envoyés dans leurs colonies et sur le territoire pris à la guerre, à fin d'expansion ; ce que les enfants doivent à leurs parents, ils le devaient, eux, aux Romains, pour peu qu'ils eussent le sentiment du respect filial et le souvenir de leur antique patrie. Ils devaient donc délibérer à nouveau : car le projet qu'ils avaient imprudemment agité était de nature à livrer à l'ennemi la puissance romaine, à remettre la victoire aux mains d'Hannibal. »

Une des meilleures caractéristiques du discours indirect en français est l'emploi de l'imparfait de l'indicatif pour rendre l'infinitif présent latin des propositions énonciatives.

Cas d'extension. — Le subjonctif du style indirect était un type syntaxique que la langue était portée à étendre. On a déjà constaté sa présence après un verbe introducteur à la 1^{re} personne (§ 408). Par extension également, on trouve au subjonctif un verbe déclaratif qui par son sens même rapporte déjà l'énoncé à une tierce personne et qu'il suffirait d'employer à l'indicatif. Ainsi, dans une relative : Cic., *Ph.* 2, 7 : *at etiam litteras quas me sibi misisse diceret recitavit* « il donna lecture d'une lettre que — précisait-il — je lui avais envoyée », au lieu de *quas ego misissem* ou de *quas me misisse dicebat*. De même, dans une proposition causale : Cic., *Of.* 1, 40 : *cum enim Hannibalis permissu exisset de castris, rediit paulo post, quod se oblitum nescio quid diceret* « il revint peu après en disant qu'il avait oublié qqe chose », par contamination avec *quod... oblitus esset*, qui serait l'expression au style indirect sans verbe *dicendi*.

Style indirect libre

§ 410. A côté du style indirect proprement dit, rapportant à un verbe

déclaratif une série de propositions dépendantes, il y a des exemples de **style indirect libre** en proposition grammaticalement indépendante ; mais les changements de temps, de mode ou de personne que l'on observe alors montrent avec évidence que cette indépendance est purement extérieure : il y a, en réalité, dépendance dans la pensée de l'écrivain. Les exemples de ce style indirect libre sont assez nombreux dans les langues modernes et notamment en français ; La Fontaine en use avec bonheur, par ex. *Fa.* 1, 6 :

Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur :
« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ? ».

Mais le procédé n'est pas inconnu du latin ; Cicéron en a des exemples sûrs dans sa Correspondance, par ex. *At.* 9, 2^a, 3 : *uixdum epistulam tuam legeram cum ad me, currens ad illum, Postumus Curtius uenit, nihil nisi classes loquens et exercitus : 'eripiebat Hispanias, tenebat Asiam, Siciliam, Africam, Sardiniam, confestim in Graeciam persequebatur'. Eundem igitur est...* « A peine avais-je lu ta lettre que vint chez moi Postumus Curtius, qui courait près de César, ne parlant que de flottes et d'armées. Il (c.-à-d. César, à l'entendre) arrachait l'Espagne, tenait l'Asie, la Sicile, l'Afrique, la Sardaigne, et tout aussitôt poursuivait l'ennemi en Grèce. Il faut donc partir... ». Horace mêle indicatif et infinitif dans *S.* 1, 9, 35 sqq. : *uentum erat ad Vestae, quarta iam parte diei || praeterita, et casu tum respondere uadato || debebat ; quod ni fecisset, perdere litem. || 'Si me amas, inquit, paulum hic ades...'*. « On était arrivé au temple de Vesta, le quart de la journée étant déjà passé ; et justement [disait-il] il devait répondre à une assignation ; sinon, il perdait son procès. 'Si tu m'aimes, dit-il, assiste-moi là un moment' ». Horace, on le voit, passe du style du récit au style indirect mi-libre (*debebat*), mi-dépendant (*perdere*), pour aboutir aux propos directement rapportés. Cf. Cic., *At.* 14, 1, 1. Sur ces faits, souvent d'interprétation délicate, et qui relèvent autant de la stylistique que de la syntaxe, voir Jean Bayet, *Le style indirect libre en latin*, *Rev. Phil.*, 1931, p. 326-342, et 1932, p. 5-23.

§ 420. **Remarque d'ensemble.** — Le style indirect est une des caractéristiques les plus remarquables de la syntaxe latine. Il permet de replacer dans le temps les propos tenus ou les décisions prises et d'en faire connaître le sens, sans en assurer la reproduction littérale. Mais c'est un moyen d'expression lourd et qui ne va pas sans embarras — comme le montrent les hésitations des écrivains entre infinitif et subjonctif dans les phrases interrogatives, ainsi que les libertés qu'ils prennent en matière de concordance

temporelle — ni non plus sans équivoque, par exemple dans l'emploi des démonstratifs et du réfléchi. De plus, il est lié à la proposition infinitive dont le rôle, si important qu'il apparaisse dans la langue classique, tend à décroître au cours de l'évolution du latin, au profit de phrases à mode personnel (type *dixi quod, quia*). Le langage parlé y recourt peu, et il est significatif que les phrases à style indirect libre se trouvent surtout dans la Correspondance de Cicéron, où l'écrivain affectionne les tours vifs et expressifs. Chez César, au contraire, il n'y a dans le *Bellum Gallicum* qu'un seul discours en style direct, celui de Critognat, 7, 77, 3 sqq., dont César souligne lui-même le caractère extraordinaire : *non praeferenda oratio Critognati uidetur propter eius singularem et nefariam crudelitatem* (on ne peut compter comme discours les quelques phrases au style direct qu'on lit : 7, 20, 12 ; 38, 2-3 et 7-8 ; 50, 4 et 6) ; le style indirect donne au récit l'aspect objectif d'un rapport impersonnel, sorte de communiqué d'état-major, et dissimule le caractère apologétique des Commentaires. Procédé de la langue de la chancellerie, adopté et généralisé par les historiens, il ne pouvait être manié que par des écrivains familiarisés avec toutes les souplesses de la syntaxe. La phrase ainsi construite demandait un effort de réflexion aussi bien pour être composée que pour être comprise, et elle était mieux faite pour être lue que pour être entendue. Aussi le discours indirect relève-t-il de la phrase écrite plus que de la phrase parlée, et sans doute n'est-il jamais sorti du domaine de la langue savante.

CHAPITRE X

LA COORDINATION

§ 421. L'étude de la coordination concerne à la fois la liaison des phrases entre elles et celle des mots à l'intérieur de la phrase. La plupart des particules employées sont, du reste, susceptibles de l'une et de l'autre fonction. On distingue les conjonctions copulatives, les conjonctions disjonctives, les conjonctions adversatives, les conjonctions marquant la conséquence. Certaines sont héritées : *et* (gr. *ἐτι*), *-que* (gr. *τε*), *-ue* (gr. hom. *ἤ- Fē*). Mais beaucoup sont des créations secondaires dues au besoin de renouveler ces formes qui s'usent vite : *atque*, *tamen*, *igitur*, *ergo*, etc. Quelques-unes seulement ont passé en roman : *et* > fr. « et », *aut* > fr. « ou », *quare* > fr. « car », *magis* > fr. « mais ». Cf. A. Ernout, *R. Ph.* 1958, p. 189 sq. (*-que* et *-ue*).

Absence de coordination

§ 422. La coordination — bien que courante — n'est cependant pas constante. L'absence de coordination ou *asyndeton* s'observe :

a) dans certains tours formulaires par survivance : *huc illuc* « ça et là » ; *serius ocius* « tôt ou tard » ; *forte temere* « par hasard et sans calcul » ; *plus minus* « environ », proprement « plus [ou] moins » ; *Iuppiter optimus maximus* « Jupiter très bon, très grand » ; *uolens propitius* « favorable et propice » ; *libens merito* « de bon gré et à juste titre » ; *uelim nolim* « que je le veuille ou que je ne le veuille pas » ; *iubeatis, Quirites, ut...* « veuillez et ordonnez, Romains, que... » (style officiel) ; *qui damnatus est, erit* (style juridique) ; etc.

Les noms des magistrats, en particulier ceux des consuls désignant l'année, ne sont pas coordonnés, quand le prénom est exprimé : *Cn. Pom-*

peio, M. Crasso consulibus ; ab A. Postumio, Q. Fulvio censoribus. Ils sont coordonnés, si le prénom n'est pas exprimé : *Lepido et Tullo consulibus* (Cic., *Cat.* 1, 15), sans doute parce que l'expression perd son caractère formulaire.

b) par intention stylistique ; désir de souligner une opposition, une gradation, une conséquence : Cic., *N. D.* 3, 88 : *iudicium hoc omnium mortalium est : fortunam a deo petendam, a se ipso sumendam esse sapientiam* « ... la fortune doit être demandée à la divinité, (mais) la sagesse doit être tirée de soi-même » (asyndeton adversatif) ; ou encore désir de rapidité : Cic., *Cat.* 2, 1 : *abiit, excessit, euasit, erupit*.

L'asyndeton peut être souligné par la répétition oratoire d'un même terme (anaphore) : Cic., *Ph.* 8, 8 : *nos deorum immortalium templa nos muros, nos domicilia sedesque populi Romani... defendimus*.

Les adjectifs *multi* et *plurimi* ne sont pas nécessairement coordonnés à l'adjectif qui se rapporte au même substantif : Cic., *Cat.* 3, 5 : *multi fortes uiri*, à côté de *Ver.* 5, 119 : *multi et graues dolores* ; *Ver.* 1, 61 : *plurima signa pulcherrima, plurimae tabulae optimae*, à côté de *Fi.* 2, 63 : *plurimae et maximae uoluptates*. La coordination mettait en relief l'idée de quantité exprimée par les deux adjectifs.

Relatif de liaison

§ 423. Comme en grec — mais plus souvent, semble-t-il — le relatif se rencontre hors de l'emploi subordonné pour rattacher une proposition indépendante ou principale à une autre de même nature. C'est le relatif de liaison qui équivaut à l'anaphorique *is* ou à un démonstratif accompagné d'une particule : *is autem, atque ille, hic igitur*, etc. : Cic., *C. M.* 59 : *perutiles Xenophontis libri sunt ; quos legite, quaeso, studiose* « les ouvrages de Xénophon sont très utiles ; aussi lisez-les, je vous prie, avec soin » (= *eos igitur*). Il est fréquent à l'ablatif absolu dans les transitions : *qua re nuntiata, quo facto, quibus rebus cognitis*, etc. Il peut être combiné avec un interrogatif : Cic., *Diu.* 2, 98 : *quo quid dici potest absurdius ?*

Le relatif de liaison est attesté dès Plaute (*Ra.* 435). Mais il appar-

tient surtout à la langue littéraire, et il est particulièrement développé dans la prose cicéronienne. Virgile se sert parfois du datif *cui* comme calque de l'homérique $\tau\tilde{\omega}$ $\delta\acute{\epsilon}$: *Én.* 10, 621 : *cui rex aetherii breuiter sic /atur Olympi* ; cf. 6, 46. Le latin vulgaire évite ou ignore ces tournures : *Mul. Chir.* 84 : *cum hoc /eceris*, en face de Végèce 2, 21 : *quo /acto*.

Comme, en pareil cas, le relatif assure par lui-même la liaison, une autre particule n'a pas lieu de lui être adjointe. Seuls *quidem* et *tamen*, comme en grec $\gamma\epsilon$ et $\delta\eta$, paraissent alors l'accompagner : par ex. Cic., *Tu.* 1, 48 : *quae quidem cogitans*, *Of.* 2, 45 : *quo tamen in bello*. Lorsqu'il est suivi d'autres conjonctions ou particules *autem*, *enim*, *et*, *igitur*, *itaque*, *nam*, *uero*, etc., il ne s'agit que d'exceptions apparentes : le relatif introduit une proposition relative de type normal qui, pour être placée en tête, n'en dépend pas moins d'une principale ultérieure : Cic., *Fi.* 3, 27 : *quod est bonum, omne laudabile est; quod autem laudabile est, omne est honestum* : « tout ce qui est bien est louable ; or, tout ce qui est louable est honnête » ; la particule *autem* est alors indépendante du relatif et porte sur la proposition principale.

Le neutre *quod* — fixé devant certaines conjonctions avec lesquelles il faisait corps — marquait la liaison, sans avoir lui-même de fonction définie dans la phrase : *quod si* « que si, si » : Tér., *An.* 257-8 : *obmutui. || quod si ego rescissem id prius...* « je restai silencieux. Si j'avais su cela auparavant... » ; Cic., *Lae.* 53 : *(tyranni) coluntur... ad tempus. quod si forte... ceciderunt, tum intellegitur quam fuerint inopes amicorum* « les tyrans sont révéérés pour un temps. S'ils viennent à tomber, c'est alors qu'on voit combien ils étaient dépourvus d'amis ». De même : *quod nisi* (Cic., *At.* 13, 10, 1) ; *quod etsi* (*Fi.* 4, 10) ; *quod utinam* (*Fa.* 14, 4, 1 ; *Sal.*, *J.* 14, 21) ; *quod ubi* (Cic., *Ver.* 4, 148) ; *quod cum* (*Cael.* 79) ; *quod ne* (*Ac.* 2, 79) ; *quod ut* (Pline, *Nat.* 18, 194) ; également *quod nunc* (Lucr. 1, 221) pour *nunc uero*.

Quod se trouvait ainsi même devant un relatif : Cic., *Ph.* 10, 9 : *quod qui ab illo abducit exercitum, ... praesidium firmissimum adimit rei publicae* « celui (en conséquence) qui lui retire son armée ôte à l'État son plus sûr appui ». A l'origine, ce devait être un accusatif de relation (= relativement à quoi), comme encore dans Tér., *An.* 289-91 : *quod ego per hanc te dextram oro et genium tuum || ... || ... ne abs te hanc segreges, m. à m.* « relativement à quoi je te supplie par cette main et ton génie de ne pas l'éloigner de toi » ; cf. Hor., *Ép.* 1, 7, 94-95.

Conjonctions copulatives

§ 424. Le latin a gardé l'ancienne particule enclitique *-que*, correspondant au gr. *τε* et comme lui de valeur faible. Elle sert surtout à unir des mots ou des phrases ayant entre eux un rapport étroit, par exemple des termes formant couple : *domi bellicue, senatus populusque Romanus*, — ou de sens voisin : *uis amicitiae concordiaeque* (Cic., *Lac.* 23), *peto quaesoque* (Cic., *Fa.* 5, 4, 2), — ou un membre de phrase qui continue l'idée exprimée dans le premier : Cic., *Diu.* 2, 61 : *ille nunquam illa dicet facta fortuito naturalemque rationem omnium reddet*, — ou encore le dernier terme d'une série dont les éléments antérieurs sont juxtaposés (§ 427). Elle disparaît de la langue parlée au début de l'époque impériale.

Autres formes :

et, qui est le même mot que le gr. *ετι*, n'appelle pas de remarques particulières, sinon que sa valeur étymologique réapparaît parfois dans le sens de « aussi, encore » : *sed et alii* « mais d'autres aussi » ; *et ipse fecisti* « toi aussi tu l'as fait ».

atque (doublet *ac*), c.-à-d. *at* + *que*, a été substitué à *-que* en vertu de la tendance à renforcer et à renouveler les mots usuels : proprement « et d'autre part ». Sous sa forme pleine (*atque*), il se trouve fréquemment à l'initiale de phrase. Il marque aussi un renchérissement : Cic., *Ver.* 3, 52 : *sine tuo quaestu ac maximo quaestu* « sans ton profit et même ton très grand profit » ; d'où les locutions *atque etiam* (Pl., *Cap.* 777), *atque adeo* « et même », par ex. Cic., *Ver.* 3, 19 : *cum maximo detrimento atque adeo exitio uectigalium* « pour le plus grand dommage et même la disparition des impôts (que nous percevons) ». Ailleurs, c'était le sens de « et pourtant », Pl., *Mer.* 532 ; parfois avec *tamen* exprimé : *ac tamen*, Cic., *de Or.* 1, 240.

La forme *atque* s'emploie d'ordinaire devant voyelle et *h*, le doublet *ac* devant consonne, sans que ce soit une règle stricte.

Pour l'emploi copulatif de *aut* et de *-ue*, voir § 429.

§ 425. *Atque* (*et*) temporel. En v. latin, *atque*, après une proposition circonstancielle de temps, introduit parfois la proposition principale en apportant l'idée d'une apparition soudaine (fr. « voici que ») ou une valeur affective approchante : Pl., *Ba.* 279 : *dum circumspecto, atque ego lembum conspicio* « tandis que je regarde alentour, voici que j'aperçois une barque de pirates ». *Atque* souligne alors la succession rapide des événements, et sans doute y a-t-il contamination de deux tours : *dum circumspecto, lembum conspicio*, d'une part, et *circumspecto atque conspicio*, d'autre part. De même : Pl., *Ep.* 217 : *quom ad portam uenio, atque ego illam... uideo praestolarier* « en arrivant à la porte, je la vois qui attendait ». Cette construction se retrouve plus tard dans la langue parlée, notamment avec *et* : Pétrone 38, 8 : *cum Incuboni pilleum rapuisset, et thesaurum inuenit* « comme il avait réussi à dérober son bonnet à un incube, il a trouvé un trésor », — très souvent en bas latin, et même après d'autres propositions que les temporelles : *Vitae patr.* 3, 38 : *sed quia..., et ideo...* (gr. ἐπειδὴ..., ἐν τούτῳ). Ces tournures répondaient à une intention expressive.

Dans la langue littéraire, surtout en poésie, elles se rencontrent pour *et*, -*que* en corrélation avec *nix* « à peine » : Vg., *Én.* 2, 692-3 : *nix ea fatus erat senior, subitoque fragore || intonuit laeuum* « à peine avait-il dit que soudain un coup de tonnerre retentit à gauche » ; également avec *nixdum* : Liv. 43, 4, 10 ; après *iam* : Curt. 4, 12, 23 ; après *nondum* : Tac., *H.* 2, 95. Le même type d'expression existait avec asyndète : Tér., *Ph.* 594 : *nixdum dimidium dixeram : intellexerat* « à peine en avais-je dit la moitié, il avait compris ».

§ 426. **Rapports de « et non » et « neque » (« et ne » et « neue »).** — Bien que la négation copulative *neque* fût courante (§ 176), son équivalent *et non* lui était substitué dans des cas où il était utile au sens ou à la clarté de dissocier la conjonction et la négation. Cette substitution était, par exemple, indiquée, lorsque la négation et la conjonction n'appartiennent pas à la même proposition : type *et, cum inde non procul condisset, milites misit* « et, comme il s'était établi non loin de là, il envoya des soldats ».

De même, *et non* était préféré à *neque*, quand la négation portait sur un mot, et non sur l'ensemble de la phrase ou du membre de phrase coordonné : Cic., *Ver.* 1, 2 : *patior, ... et non moleste fero* « je souffre et je supporte sans acrimonie » (*non moleste* forme une expression équivalant à *aequo animo*) ; Br. 315 : *apud Demetrium Syrum, ueterem et non ignobilem dicendi magistrum* « auprès de Démétrius de Syrie, rhéteur âgé et non sans renom ». En particulier, pour une opposition : Cic., *Har. Resp.* 25 : *uide-*

mus... et non commouemur? « nous voyons..., et nous restons insensibles? », ou pour une rectification : Liv. 2; 38, 5 : *si hoc profectio, et non fuga est* « si c'est un départ et non pas plutôt une fuite » ; cf. Cic., *Pl.* 61. En pareil cas, on trouve aussi *ac non* : Cic., *Cat.* 2, 12 : *quis (Catilinam) ita aspexit ut perditum ciuem ac non potius ut importunissimum hostem?* D'autre part, *et nemo, et nullus, et nihil*, etc., apparaissent parfois au lieu de *neque ullus, nec quicquam*, etc. (§ 210) : Tér., *Ph.* 521 : *pollicitantem et nihil ferentem* (opposition) ; Cic., *Sest.* 3 : *nihilque ab eo praetermissum est quod... pro re publica conquerendum fuit* (rend l'affirmation plus précise : « rien de ce qui était à déplorer » ; *quicquam* eût été plus indéterminé) ; de *Or.* 1, 32 : *sermo facetus ac nulla in re rudis*.

Mais l'emploi de *et non* pour *neque* n'eut jamais une importance comparable à celle de $\kappa\alpha\iota$ où et de $\kappa\alpha\iota \mu\eta$ en grec. Et *neque* se rencontre là où, d'après la répartition indiquée, on eût attendu *et non*, par ex. : Cic., *Of.* 3, 41 : *id quod utile uidebatur neque erat* « ce qui paraissait utile et ne l'était pas » (opposition à souligner). Cela se produit même lorsque la négation porte sur une autre proposition que celle qui est coordonnée. Ainsi, dans la prose classique, sur une proposition infinitive dépendant d'un verbe déclaratif : Cic., *Dom.* 64 : *nec intellegebam fieri diutius posse ut...* « et je comprenais que (cela) ne pouvait pas durer bien longtemps » (= *et intellegebam non posse fieri diutius ut...*) ; cf. Tér., *Ph.* 113-4 ; Cés., *B. G.* 7, 25, 1. Ailleurs, cette construction s'élargit ; Tite-Live, par exemple, fait porter la négation contenue dans *neque* sur une proposition participiale ou introduite par *cum* : 7, 9, 1 : *cum... consules in Hernicos exercitum duxissent neque inuentis in agro hostibus Ferentinum, urbem eorum, uicepissent...* « comme les consuls avaient conduit l'armée contre les Herniques et que, n'ayant pas trouvé les ennemis sur leur territoire, ils avaient pris de force Férentinum, leur ville... » (= *et, hostibus in agro non inuentis, urbem uicepissent*) ; 21, 48, 8-9 : *nec procul inde Hannibal cum consedisset, ... ad Clastidium uicum... mittit, c.-à-d. et, cum non procul inde consedisset, mittit*.

Cette extension abusive de *neque* devait être surtout une recherche de style. On en constate l'équivalent pour *neue*, forme pourtant en voie de disparition, mais que les poètes substituaient parfois à *et ne* dans des conditions analogues : Ov., *M.* 1, 72-3 : *neu regio foret ulla suis animalibus orba, || astra tenent caeleste solum* « et pour qu'il n'y eût pas de région privée d'êtres animés... » (= *et, ne foret...*). En poésie aussi, une construction encore plus artificielle consistait à employer *neque* et *neue* pour introduire un passage en style direct, la négation portant sur les paroles et la conjonction sur le verbe placé en incise : Ov., *M.* 5, 414 : *nec longius ibitis, inquit* « et, dit (la Nymphé), vous n'irez pas plus loin » ; 11, 136-7 : *neue...*

maneas circumlitus auro || ... *ait* « et, dit (Bacchus), ne reste pas enduit de cet or » ; II, 263 : *tum demum ingemuit* ; *neque, ait, sine numine uincis* « et, dit-elle (Thétis), c'est par la volonté d'une divinité que tu triomphes ».

§ 427. Combinaison des particules précédentes. — Pour unir deux termes, une seule particule suffit : *senatus populusque* ; *uenit et dixit* ; *abiit nec respondit*. Mais des raisons d'insistance ou autres peuvent amener à exprimer la particule *et* dès avant le premier terme : en pareil cas, la prose classique se sert essentiellement de *et... et* : *et uenit et dixit* ; plus rarement : *et... -que* (Cic., *Fi.* 5, 64 ; *Tu.* I, 4).

S'il y a négation dans les deux membres : *neque... neque* ; dans un seul : *neque... et* « d'une part ne... pas, d'autre part... » (cf. Cés., *B. G.* 5, 31, 5) ; *et... neque* « d'une part..., d'autre part ne... pas » ; parfois *neque... -que* (Cic., *Fi.* I, 48). *Et* peut commander *neque* répété (type *et neque... neque*) : Cic., *C. M.* 7 : *moderati... et nec difficiles nec inhumani senes*. Au subjonctif et à l'impératif sont classiques les tours :

ne... neue : Cic., *Leg.* 2, 58 : *hominem mortuum... in Vrbe ne sepelito neue urito*, et non pas *neue... neue* ;

ordre + *neque* : Cic., *Rep.* I, 3 : *teneamus eum cursum... neque... audiamus* ;

ut neue... neue : Cic., *de Or.* 3, 171 ; *ut neque... neque* : Cic., *Lae.* 40 « que d'une part ne... pas, et d'autre part... ne pas » ; ci-dessus, § 176.

Pour trois ou plusieurs termes positifs, l'usage classique est assez strict : 1) Ou bien, aucune particule copulative n'est employée : *uiri, mulieres, pueri*. — 2) Ou bien, *et* est répété entre chacun des termes, voire exprimé également devant le premier : (*et*) *uiri et mulieres et pueri*. — 3) Ou bien, le dernier seul est coordonné, mais il l'est par *-que*, et non pas par *et* ou par *atque* : *uiri, mulieres puerique*.

Du reste, bien qu'évités ou exceptionnellement utilisés par les prosateurs classiques, beaucoup d'autres tours coordonnés existaient, où *-que*, par survivance ou par recherche, a une part importante :

-que... et (ancien, Sal., Liv., Tac.) : Pl., *Mi.* 1348 : *metuoque et timeo* ; Liv. I, 43, 2 : *hastaque et gladius* ; souvent *-que* est accolé à un pro-

nom : Pl., *Ru.* 705 : *mihi que et uobis* ; Tac., *A.* 1, 4 : *seque et domum et pacem sustentauit* ;

-que... -que (ancien, Sal., Liv., Quint., Tac., etc.) : Pl., *Ru.* 369-70 : *uentisque fluctibusque* || *iactatae* ; Sal., *J.* 10, 2 : *neque regnumque meum* ; subsiste dans les locutions *susque... deque* (Pl., *Am.* 886 ; Cic., *At.* 14, 6, 1), *noctesque... diesque* (cf. Cic., *Fi.* 1, 51), ou dans des formules comme *pater diuomque hominumque* (Cic., *N. D.* 2, 64), *pietasque fidesque* (Cic., *Diu.* 1, 21). Souvent, le premier terme est un pronom : Sal., *C.* 36, 4 : *fuere ciues qui seque remque publicam... perditum irent* ; souvent aussi à l'époque impériale avec deux relatives : Liv. 22, 26, 5 : *quique Romae quique in exercitu erant*. Cicéron a un seul exemple entre propositions : *Tu.* 1, 4.

-que... atque (rare, poét., époque impér.) : Vg., *Én.* 8, 486 : *componens manibusque manus atque oribus ora* ; Ov., *M.* 4, 429-30 ; Tac., *H.* 3, 63.

atque... atque (poét., rare) : Vg., *B.* 5, 23 : *atque deos atque astra uocat...* ; atque... atque... et... : Vg., *G.* 4, 343.

Neue a été employé, au lieu de *neque*, après un impératif ou un subjonctif de volonté : Sal., *C.* 33, 5 : *restituatis neue... imponatis* ; Ov., *M.* 13, 472 : *reddite neue... redimat*. L'analogie de *neque... neque* entraîna également *neue... neue*, mais ce tour reste rare : Hor., *S.* 2, 5, 89 : *neu desis operae neue immoderatus abundes* ; Vg., *G.* 2, 298 sqq. ; *Én.* 9, 42 (§ 170).

Variation de la conjonction. — Disposant de plusieurs conjonctions, le latin avait la possibilité, dont a usé la langue littéraire, de les *varier*, lorsqu'elles devaient se succéder dans la phrase avec des valeurs ou dans des fonctions différentes. Ainsi, pour distinguer des membres qui se succèdent sans avoir entre eux de rapport grammatical : Cés., *B. G.* 3, 8, 1 : *et naues habent plurimas... et scientia atque usu nauticarum rerum reliquos antecedunt* « ils ont de très nombreux navires et ils surpassent les autres (peuples) par leur science et leur expérience en matière de navigation » : le second *et* unit le verbe *antecedunt* à *habent*, tandis que *atque* réunit les deux substantifs *scientia* et *usu* ; cf. Cic., *Rab. Per.* 5 : *pacem ac ueniam peto precorque ab iis ut...* Ou bien, il s'agit de termes ayant même fonction grammaticale, mais formant des groupes, que l'on veut séparer : Cés., *B. C.* 1, 53, 1 : *Afranius Petreiusque et eorum amici* « Afranius et Pétréius (d'une part) et leurs amis (d'autre part) » ; Cic., *Ph.* 5, 36 : *id eum recte et ordine exque re publica fecisse* : les idées exprimées par l'adverbe *recte* et l'ablatif

ordine sont voisines et vont de pair ; au contraire, la locution *ex re publica* apporte une notion nouvelle.

§ 428. Aux particules signifiant « et » se rattachent les conjonctions qui marquent l'addition :

quoque « aussi » (addition simple) : Cés., *B. G.* 1, 1, 4 : *qua de causa Helvetii quoque...* « pour cette raison les Helvètes aussi... » ; jamais à l'initiale, mais toujours placé comme enclitique après le mot auquel il se rattache pour le sens ;

etiam, c.-à-d. *et* + *iam*, « encore, aussi » et surtout « même » (addition avec gradation) ; se met le plus souvent devant le terme (mot ou phrase) sur lequel il porte : Cic., *Fi.* 2, 18 : *etiam pecudes* « même les bêtes », et qui peut être un comparatif : *inopia etiam maior* (Cés., *B. C.* 3, 47, 5) « une disette encore plus grande ». Aussi *etiam* et *quoque* peuvent-ils se trouver réunis : Cic., *Ver.* 3, 206 : *alii quoque etiam* « même d'autres aussi », parfois avec redondance : *etiam quoque* (Pl., *Ps.* 122 ; Lucr. 3, 292). *Et etiam* « et aussi » ; *quin etiam* (§ 430).

Etiam gardait quelquefois de son origine le sens temporel de « encore » : Pl., *Tri.* 572 : *etiam consulis?* « tu es encore à réfléchir? », proprement « maintenant (*iam*) aussi (*et*) tu réfléchis? » ; Cic., *Mi.* 3 : *hesterna etiam contione* « dans l'assemblée d'hier encore ». Par affaiblissement, dans des interrogations il marque simplement l'impatience : Pl., *Tri.* 514 : *etiam tu taces?* « ne vas-tu pas te taire? ».

Quoque devint fréquent chez les écrivains stylistes (Liv., Tac., etc.) qui le substituent parfois à *etiam* au sens de « même », alors qu'il se fait rare dans les textes proches de la langue parlée (Vitr., Pétr., *Peregr. Aeth.*, etc.). En bas latin, il remplace *-que* : Venant. Fortun., *Vita Germ.* 1, 1 : *Germanus... patre Eleutherio, matre quoque Eusebia... procreatus est* « naquit de... et de... » ; et dans la littérature de traduction il sert couramment à rendre δέ ou τε ... καί. Voir Löfstedt, *Komm.*, p. 138.

Adeo n'était pas rare après *atque* (§ 424) ou un pronom, avec la valeur de « et même », ou par affaiblissement « et du reste, au surplus, et précisément » : Pl., *Ep.* 169 : *is adeo tu es* « et tu es bien tel » ; Cic., *Ver.* 3, 120 : *id adeo sciri facillime potest* « et cela d'ailleurs il est très facile de le savoir » ; Sén., *Ep.* 94, 10 : *id adeo sic disce* « et du reste entends-moi bien ».

Conjonctions disjonctives

§ 429. L'ancienne particule enclitique *-uo* (gr. hom. $\eta\epsilon < \eta\text{-}\text{f}\epsilon$) n'est plus — comme du reste *-que* — qu'un archaïsme de force très faible, unissant surtout des mots formant couple : *plus minusue* (formule), *quod dixeris dicturusue sis* (Cic., *de Or.* 2, 306) « ce que vous avez dit ou devez dire ». L'emploi répété (*-ue... -ue*) est poétique : Vg., *Én.* 9, 211 : *si quis... casusue deusue*. Les conjonctions disjonctives que s'est données le latin en dehors de *-ue*, sont d'origine et de valeur diverses : *aut*, *uel*, *siue*.

aut est la particule proprement disjonctive qui sépare des termes dont l'un exclut l'autre, sans autre considération : *aut secundum naturam... aut contra* (Cic., *Fi.* 3, 53) ; cf. encore Pl., *Ba.* 650 : *duas aut tris minas* « deux ou trois mines » ; Liv. 24, 16, 4 : *alii omnes cæsi aut capti*, etc. *Vel*, qui se rattache à la racine de *uolo*, laisse, au contraire, le choix entre les termes : Cic., *Rep.* 1, 41 : *eius modi coniunctiones tectorum oppidum uel urbem appellaucrunt* « un tel groupement d'habitations, ils l'appelèrent oppidum ou urbs » ; également, *uel potius* « ou plutôt », *uel etiam* « ou même ». Emploi conjoint (d'ailleurs justifié) de *aut* et de *uel* dans Cic. *C. M.* 57. De l'idée de « si l'on veut », *uel* prenait, selon le contexte, diverses acceptions : « même », Cic., *Br.* 193 : *uel mediocris orator*, cf. Pl., *Au.* 452 : *etiam intro duce, si uis, uel gregem uenaliū* ; « peut-être » auprès d'un superlatif : Cic., *Ver.* 4, 3 : *huius domus est uel optima Messanae* « sa maison est peut-être la plus belle à Messine » ; « par exemple », Cic., *Fa.* 2, 13, 1 : *raras tuas quidem..., sed suaues accipio litteras : uel quas proxime acceperam...* « je ne reçois de toi que des lettres rares, mais agréables : par exemple la dernière que j'ai reçue... » ; « ne serait-ce que », Quint. 10, 5, 8 : *quantum uirtutis habeant, uel hoc ipso cognoscimus quod imitari non possumus* « nous comprenons leur mérite au fait même que nous ne pouvons les imiter ».

Siue (sou), c.-à-d. *si* + *-ue* (§ 378), sans valeur subordonnante : Cic., *Sul.* 17 : *eiecto siue emisso... Catilina* « C. une fois chassé ou

échappé ». Locutions *sive adeo*, *seu potius* et parfois *sive* seul « ou plutôt ». Le doublet *seu* s'explique comme *neu* en face de *neue*, par chute de *-e* final et vocalisation de *u*.

An s'est parfois substitué à *uel* par affaiblissement de son emploi dans l'interrogation indirecte double et aussi sous l'influence du type *incertum est an* ; par ex. Cic., *Fi.* 2, 104 : *cum (Themistocli) Simonides an quis alius artem memoriae polliceretur...* « comme Simonide ou quelque autre lui promettait l'art de la mémoire... » ; *Fa.* 7, 9, 2 : *Cn. Octavius est an Cn. Cornelius quidam...* « il y a un certain Cn. Octavius ou Cn. Cornélius... » ; Tac., *A.* 1, 65 : *legiones metu an contumacia locum deseruere.*

La particule disjonctive se rapprochait souvent, dans l'emploi, d'une particule copulative. *Aut* est courant en latin pour unir au sens de *et* deux interrogations : Pl., *Mi.* 277 : *quid iam? aut quid negoti est?* « qu'est-ce? de quoi s'agit-il? » ; Cic., *Tu.* 1, 11 : *ubi sunt ergo ii quos miseros dicis? aut quem locum incolunt?* « où sont-ils donc ceux que tu dis malheureux et où habitent-ils? » — ou deux propositions conditionnelles : Liv. 39, 4, 5 : *si aut simulas... ignota esset aut quam is impotenti... ira inimicitias exerceret...* « même si on ignorait sa rivalité et avec quelle colère effrénée il manifestait son inimitié... », etc. De même, *-ue* : Cic., *Ph.* 5, 13 : *num leges nostras moresue nouit?* (= *-que*) ; *uel* à basse époque : C. I. L. XI, 3571 : *qui demisit luctum sempiternum patri uel matri* (Löfstedt, *Komm.*, p. 198). Inversement, *et* se trouve au lieu de *aut* : Prop. 4, 6, 51 : *frangit et attollit vires in milite causa* « chez un soldat, la cause (qu'il défend) brise ou élève son moral » ; de même, *-que* au lieu de *-ue* : Vg. *Én.* 11, 592 *Tros Italusque*. Ces échanges expliquent que, dès avant l'époque historique, *-ue*, quoique de sens proprement disjonctif, ait pu dans *neue* prendre la valeur de *et* : « et que... ne pas ».

Conjonctions adversatives

§ 430. Toutes sont des créations secondaires. Du point de vue du sens et malgré des chevauchements inévitables d'emplois, on distinguera les groupes suivants :

a) *sed*, *uerum*, *at*, *immo*, *quin*. — Ces formes marquent une opposition généralement forte.

sed « mais » s'emploie d'ordinaire après un membre de phrase négatif

pour apporter une contre-partie positive : *non... sed* ; *non modo* ou *non solum... sed*. Toutefois, *sed* n'est pas rare en tête de phrase ou après une parenthèse pour couper court à un développement : Cic., *Ph.* 2, 47 : *sed reliquum uitae cursum uidete* ; Br. 291 : *sed redeamus rursus ad Hortensium*, ce qui peut être un reste de sa valeur première comme particule marquant la séparation, cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u.

Par affaiblissement : « or, et » (= gr. *δέ*), souvent chez Salluste : C. 43, 1-2 : *eo signo... cetera multitudo... suum quoque negotium exsequeretur ; sed ea diuisa hoc modo dicebantur* « à ce signal, la masse (des conjurés) devait exécuter la tâche qui incombait à chacun. Et les rôles étaient, dit-on, répartis de la manière suivante ». Locutions : *sed enim* « mais de fait » (Cic., *Cael.* 60 ; Vg. *Én.* 1, 19) ; *sed tamen* (Cic., *Fa.* 4, 2, 1).

uerum (cf. § 16) « mais, en réalité » était voisin de *sed* : *non modo* ou *non solum... uerum etiam* ; *uerum ad Crassum reuertamur* (Cic., Br. 147) ; *uerum tamen* « mais pourtant ».

A partir de Salluste, l'accusatif adverbial *ceterum* devient fréquent au sens de « mais », aux dépens de *sed* ; sa valeur ancienne et classique était : « du reste », accus. de relation = « pour le reste » (§ 37).

at « mais, de son côté » — placé en tête et souvent renforcé (*at contra*, *at enim*, *at saltem*, *at tamen*) — marque une opposition vive dans la conversation : Tér., *An.* 563 : *tibi ita hoc uidetur ; at ego...* « c'est ton avis ; mais moi... », ou dans un développement : Cic., *Tu.* 1, 117 : *at uero ille sapiens...* « tandis que lui, le sage... », souvent pour introduire une objection : Cic., *Pis.* 74 : *at...*, *inquit*. Il était fréquent devant les exclamations, vœux, malédictions, avec simple valeur d'insistance : Catul. 3, 13 : *at uobis male sit!* En poésie principalement, il ne fait parfois que souligner l'enchaînement du récit : Vg., *Én.* 6, 679 : *at pater Anchises...* « alors le vénérable Anchise... ». Au début d'une apodose = « du moins » : Pl., *Men.* 746 : *si me derides, at pol illum non potes* « si tu te moques de moi, du moins ne pourras-tu le faire de lui » ; Cic., *R. Am.* 46 : *si tibi fortuna non dedit ut..., at natura certe dedit ut...* « si la fortune ne t'a pas donné de..., du moins la nature t'a donné de... ». *At* disparut vite de la langue parlée.

La particule archaïque *ast* a été à l'usage assimilée à *at* : Pl., *Mer.* 246 ; lettres de Cicéron ; poètes, à qui elle procurait une longue au début du vers devant voyelle, par ex. Vg., *En.* 6, 316 : *ast alios longe submotos arcet harena*. Mais elle est d'origine différente, et anciennement sa fonction était d'introduire une seconde condition après *si* : Lex Seru. Tull. ap. Fest. 260, 9 : *si parentem puer uerberit, ast olle (= ille) plorassit...* « si un fils a frappé son père et que celui-ci ait appelé autrui en témoignage... », — ou l'apodose elle-même : Liv. 10, 19, 17 : *Bellona, si hodie nobis uictoriam duis, ast ego* (moi, de mon côté) *tibi templum uouco*, — ou bien introduisait comme *si* une proposition conditionnelle, *ast quando = si quando* (Cic., *Leg.* 3, 9, texte juridique). Cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s. u.

atqui « et pourtant » (Cic., *Fi.* 2, 6), parfois « eh bien ! » (Liv. 8, 9, 1) ; « or » dans la mineure d'un syllogisme. C'est la particule *at* + l'ablatif adverbial indéfini *qui* (= mais en quelque façon), les deux éléments étant encore séparés dans Pl., *Ru.* 946.

La forme *atquin* (postclass.) s'explique par contamination avec *quin* d'après *quin etiam*.

immo — souvent renforcé, *immo etiam*, *immo uero* — marque dans le dialogue une réponse contraire à la question, « mais non, mais si » : Pl., *Mi.* 442-3 : *mala es.* || — *immo ecce tu es stulta* « tu es une maligne. — Mais non, une sotte » ; Tér., *He.* 876-8 : *nescis...* || — *immo uero scio* « tu ne sais pas... — Mais si, je sais ». *Quin etiam* sert à renchérir sur une affirmation précédente : « bien plus, que dis-je ? » ; parfois, *quin* seul.

b) *autem*, *uero* (opposition plus faible).

autem, c.-à-d. *aut* renforcé par la particule *em* (cf. *ita* / *item*), distingue plus qu'il n'oppose, proprement = « de son côté, d'autre part », cf. Pl., *Mi.* 1149 : *si et illa uult et ille autem cupit*. Il se place d'ordinaire après le premier mot, comme le gr. δέ auquel il correspond : Cic., *Of.* 3, 38 : *Gyges a nullo uidebatur, ipse autem omnia uidebat* « Gygès n'était vu de personne, mais (pour sa part) il voyait tout » ; « or » dans un syllogisme ; souvent aussi comme δέ avec valeur atténuée : Tér., *Hau.* 37-8 : ... *iratus senex*, || *edax parasitus, sycophanta autem impudens* « un vieillard irrité, un parasite glouton, et un délateur impudent ».

uero, abl. neutre de *uerus*, allait de pair avec *autem* et se plaçait comme lui après le premier terme : Cic., *Lae.* 78 : *primum danda opera est ne... ; cauendum uero ne etiam in graues inimicitias conuertant se amicitiae* « on s'efforcera d'abord... ; et (particulièrement) il faut veiller à ce que les amitiés ne se changent même en haines violentes » ; souvent « quant à » : *Smyrnaei uero...* (Cic., *Arch.* 19) « quant aux habitants de Smyrne... ».

Conformément à son origine, *uero* avait aussi le sens affirmatif de « vraiment » (Cic. *Of.* 3, 1) et, dans ce cas, il pouvait être à l'initiale. Quelque chose de cette valeur subsiste dans la locution *nunc uero* qui, après un irréel, exprime la réalité : « mais en fait », ainsi que dans *enim uero, uerum enim uero* (§ 432).

§ 431. c) *tamen, nihilominus, quidem* (opposition en rapport avec une concession).

tamen « cependant », souvent le 2^e mot, mais aussi à l'intérieur de la phrase, parfois à l'initiale. Issu de *tam* « autant » + la particule *en*, prop^t « tout aussi bien » (Pl. *Mi.* 748), avec la même évolution de sens que pour le fr. « tout de même ». *Attamen*, à l'initiale.

nihilominus, nihilominus « en rien moins », d'où « néanmoins ».

quidem « du moins, en vérité » (restrictif) ; *ne... quidem* (§ 179) ; *quidem... sed* « sans doute... mais » ; enclitique. Renforcé dans *equidem*.

Des particules adversatives latines, aucune n'a survécu. Toutefois, pour *magis* est annoncée l'évolution qui, du sens de « plutôt », le conduira au fr. « mais » : Catul. 68, 30 : *id, Manli, non est turpe, magis miserum est* « ce n'est pas honteux, Manlius, (mais) c'est plutôt malheureux » ; Sal., *J.* 96, 2 : *ipse ab nullo repetere ; magis id laborare ut...* « il ne réclamait rien à personne ; il s'efforçait plutôt (= au contraire) de... ».

Conjonctions explicatives

§ 432. Les deux principales conjonctions de coordination à valeur causale (= « car, en effet ») sont *enim* et *nam*, la première qui se met d'ordinaire à la seconde place, la seconde à l'initiale. Formes renfor-

cées : *namque* (surtout devant voyelle) et *etenim*, toutes deux à l'initiale.

Nam sert parfois simplement à annoncer un développement et ne se traduit pas : Cic., *Tu.* 3, 56 : *duplex est ratio ueri reperiendi... nam aut... quaerimus... aut... traducimus*. Il lui arrive aussi, par suite d'une idée sous-entendue, de prendre la valeur du fr. « quant à » : Cic., *Br.* 175 : *dicebat etiam L. Scipio non imperite Cnaeusque Pompeius... aliquem numerum obtinebat. nam Sex. frater eius praestantissimum ingenium contulerat ad summam iuris ciuilis scientiam* « ... quant à son frère Sextus, il avait consacré son remarquable talent à l'étude approfondie du droit civil », c.-à-d. « je n'en parle pas, car... ».

Enim et *nam* étaient proprement des particules affirmatives = « en vérité ». Elles subsistent encore comme telles ; et, avec cette valeur, elles sont d'ordinaire placées à l'initiale : Pl., *Mi.* 429 : *quid metuis? — enim ne nos (nos)met perdiderimus uspiam* « que crains-tu? — vraiment que nous ne nous soyons perdus quelque part » cf. *Tri.* 1134 ; Tér., *Ph.* 983 ; de même : Pl., *Am.* 552 (*nam*) ; et aussi à l'intérieur d'une proposition : Vg., *Én.* 10, 613-4 : *si mihi, quae quondam fuerat..., || uis in amore foret, non hoc mihi namque negares* « si ton amour pour moi avait la force qu'il avait autrefois, assurément tu ne me refuserais pas ». Cela explique l'emploi de *enim* dans les locutions assévératives *enimvero*, *uerumenimvero* « pour le coup », et aussi celui de *nam* après un pronom ou un adverbe interrogatif pour apporter une insistance : *quisnam?*, *ubinam?* (§ 181).

Autres conjonctions explicatives : *quippe* « c'est qu'en effet » (Pl., Tér., Sal., Liv., etc.). C'était une particule interrogative = *quid* + *pe?* « pourquoi donc? » appelant une explication qui suivait ; puis, s'appliquant à celle-ci même, *quippe* était passé à la valeur causale : Pl., *Am.* 745 : *an etiam id tu scis? — quippe qui ex te audiui...* « tu sais cela aussi? — Bien sûr puisque... », proprement « comment ne le saurais-je pas moi qui...? ». *Nempe*, *scilicet*, *uidelicet* ajoutent souvent à l'explication une nuance ironique : « apparemment bien sûr ». En v. latin, *scilicet* et *uidelicet* sont encore parfois construits avec une proposition infinitive par souvenir de la valeur verbale de leur premier élément, par ex. Pl., *As.* 599 ; *Ru.* 395.

Ici encore les formes latines n'ont pas subsisté en roman. La langue populaire a tendu à remplacer *enim* et *nam* par *quare*, lui aussi interrogatif passé comme *quippe* à la valeur causale, et d'où provient le fr. *car*. Dans cette fonction, il commence à apparaître à l'époque impériale : C. I. L. IV, 2421 (Pompéi) ; C. E. 186, 8 (Löfstedt, *Komm.*, p. 324).

Conjonctions conclusives

§ 433. *a)* **ergo** (§ 139) et **igitur** « donc », surtout pour marquer la conséquence logique (gr. $\epsilon\pi\alpha$). *Igitur* avait primitivement le sens temporel de « alors », qui est encore fréquent, notamment dans *ergo igitur* (Pl.). Il se place le plus souvent après le premier mot comme enclitique, parfois cependant à l'initiale, si l'on veut insister sur lui ; il se trouve aussi — quoique rarement — à l'intérieur (Pl., *Ep.* 151).

b) **itaque**, **quamobrem**, **quapropter**, **quocirca** « aussi, c'est pourquoi » indiquent plutôt le résultat d'un fait (gr. $\omicron\upsilon\nu$), et se placent à l'initiale ; *itaque*, pour l'origine, = « et ainsi ». **Eo**, **ideo** « pour cela », **inde** « d'où, par suite ».

c) **proinde** « donc, en conséquence », proprement « en avant à partir de là », introduit un ordre, une exhortation au subjonctif ou à l'impératif : *proinde... persequamur* (Cés., *B. G.* 7, 38, 8), *proinde abite* (*ibid.* 7, 50, 6).

§ 434. Tours corrélatifs servant à coordonner.

qua... qua (sc. *parte*), proprement « d'un côté... de l'autre » ; d'où « et... et ; tant... que, etc. » ; dans la langue familière depuis Plaute (*Mi.* 1113) ; lettres de Cic., *Liv.* (1^{re} décade), et isolément à l'époque impériale. Par ex. : Cic., *At.* 2, 19, 3 : *qua dominus, qua aduocati sibilis conscissi (sunt)* « tant le maître des jeux que ses acolytes ont été sifflés » ; cf. *Q. /r.* 3, 1, 5.

cum... tum « d'une part..., d'autre part surtout », d'ordinaire avec insistance ou renchérissement sur le second terme, *tum* étant d'ailleurs souvent renforcé par d'autres particules (*tum etiam*, *tum maxime*, *tum uero*, etc.).

Ce n'est pas autre chose que la conjonction temporelle *cum* reprise par son corrélatif *tum* : Cés., *B. G.* 3, 16, 2 : *cum omnis iuuentus... eo conuenerant, tum nauium quod ubique fuerat in unum locum coegerant* « non seulement tous leurs hommes jeunes étaient venus là..., mais ils avaient rassemblé en ce seul point ce qu'ils avaient partout ailleurs de

vaisseaux », proprement « au moment où leurs hommes jeunes étaient rassemblés..., à ce moment-là (par surcroît) il y avait tous leurs vaisseaux ». Le sentiment du rapport avec *cum*, conjonction subordonnante, n'était pas du reste entièrement effacé, car la présence d'une idée d'opposition ou de concession pouvait amener le subjonctif : Cic., *Fa.* 4, 4, 2 : *consilium tuum... cum semper probavissem, tum multo magis probavi...* « non seulement j'avais toujours approuvé ton dessein, (mais) je l'ai approuvé encore plus... », avec idée latente de « bien que j'eusse toujours approuvé... ».

modo... modo « tantôt... tantôt ». On trouve aussi dans ce sens : *modo... tum* (Cic.) ; *tum... tum* (Cic., Quint.) ; *nunc... nunc* (Lucr., Vg., Liv., etc.) ; *alias... alias*, sc. *vices* (Var., Sén., Pline, etc.) ; *aliquando... aliquando* (bas latin) ; etc.

non modo (solum)... sed (uerum) etiam... « non seulement... mais encore ». Pour *non modo* (= *non modo non*) suivi de *ne... quidem* voir § 177.

Certaines formes pronominales se répondant sont aussi un moyen de coordonner : *alius... alius* et *alter... alter* « l'un... l'autre » ; *alii... alii* « les uns... les autres (ou d'autres) » ; *hic... illic* « ici... là bas » ; etc.

§ 485. *Place des conjonctions de coordination.* — On a vu (§ 188) que plusieurs d'entre elles se plaçaient après le premier mot de la phrase en vertu de l'usage ancien qui réservait cette place aux mots accessoires. Cette place demeure habituelle pour *autem* et *quoque* ; également pour *enim* et *uero*, sauf lorsque réapparaît leur sens affirmatif ; avec *igitur* et *tamen*, ce n'est qu'une tendance beaucoup plus faible.

En revanche, *nam*, *namque*, *sed*, *uerum*, *quamobrem*, *itaque*, etc., se mettent à l'initiale, *etiam* se place devant le mot sur lequel il porte, etc. Les particules signifiant « et » ou bien « ou » précèdent, d'autre part, le mot qu'elles coordonnent, à l'exception des enclitiques *-que* et *-ue*.

Certains termes étroitement unis et formant des groupes difficiles à dissocier tendaient à reporter après eux les enclitiques *-que*, *-ue*, ainsi que les particules *autem*, *enim*, *uero*, etc., qui, de ce fait, prenaient la troisième place. Ce recul de la particule se constate :

a) après *tam* « si » précédant un adjectif : *tot tam grauesque provinciae* (Cic., *Fl.* 5), *tanto tam immensoque campo* (*de Or.* 3, 124), en face *de causas tot tamque uarias* (*Sest.* 46) ou *tantos tamque profusos sumptus* (*Rosc. Am.* 139) ;

b) après une préposition suivie de son complément : *ad Caesaremque* (Cic., *Fa.* 6, 18, 2), cf. § 142 ; également : *de me autem sic habetote* (Lac. 10) ;

c) après une négation suivie immédiatement du verbe sur lequel elle porte : *non dicis igitur* (Cic., *Tu.* 1, 13) ;

d) après des groupes comprenant le verbe « être » : *adhibita est igitur ars quaedam* (Cic., *de Or.* 1, 188) ; *neque est enim ullus sensus in corpore* (*Tu.* 1, 46) ; *nihil est autem praeclarius mundi administratione* (N. D. 2, 76).

L'enclitique *-que* est généralement évité après *ab*, *ad*, *apud*, *ob*, *sub* (alors qu'on dit très bien *deque*, *exque*, *inque*), ou après un mot terminé par *-c* : ainsi, *hucque* est rare ; cf. cependant Tac., *A.* 13, 37.

Enfin, les poètes disposaient parfois les particules de coordination avec beaucoup d'arbitraire : Hor., *S.* 2, 6, 3-4 : *auctius atque || di melius fecere* « les dieux ont fait plus grand et mieux » (= *auctius atque melius*) ; *ibid.* 2, 3, 139 : *non Pyladen ferro uiolare aususue sororem* « il n'osa pas porter le fer sur Pylade ou sa sœur » (= *Pyladen sororemue*) ; Vg., *Én.* 1, 444 : ... *sic nam fore bello*, pour *nam sic*, etc., d'après *enim*. Il arrive de même à Tite-Live et aux écrivains d'époque impériale de mettre *namque* ou *itaque* en seconde place. Tout cela est du reste factice.

Voir J. Marouzeau, *L'ordre des mots...*, t. III, p. 67 sqq.

ADDENDA

d) **Ablatif de la figure étymologique.** — On peut rattacher aussi à l'ablatif de moyen quelques emplois qui font penser à un ablatif de la figure étymologique et qui sont parallèles à l'accusatif de même nom : *tali ludo ludere* (Pl., *Mo.* 1158), litt. « jouer d'un tel jeu », comme *ludere tesseri*, en face de *consimilem luserat || ...ludum* (Tér., *Eu.* 586-7). De même : Catul. 14, 3 : *odissem te odio Vatiniano* ; Cic., *At.* 4, 6, 1 : *malo solacio... consolamur* ; et aussi la formule *uoce uocare* « invoquer à haute voix », cf. Vg., *Én.* 4, 680-1 ; 6, 247 ; etc.

INDEX DES EXEMPLES

(Les chiffres en caractères gras renvoient aux pages du présent ouvrage.)

- ACCIIUS : 240/2 (Ribb.³ I), 15 ; 428 (Rib.³ I), 128 ; ap. Cic., *Of.* 1, 97, 891.
- ACTA FRATR. ARVAL. : 100, 2, 11, 47.
- AFRANIUS (Ribb.³ II) : 9, 288 ; 173, 87 ; 292, 809.
- AMBROISE (saint), *Of.* : 1, 5, 20, 851.
- AMMIEN MARCELLIN : 20, 8, 20, 287 ; 21, 1, 4, 854.
- AMPELIUS : 8, 12, 80.
- ANACRÉON : 1, 4, 26.
- ANTHIMUS : 24, 68.
- ANTONINUS PLACENTINUS (CSEL. 39), *Itin.* : 31, 104 ; 36, 214.
- APICIUS : 4, 2, 9, 24.
- APPENDIX PROBI : 134, 13.
- APULÉE, *Apol.* : 50, 2, 122 ; 92, 7, 208. — *Flor.* : 16, 48, 50. — *Mét.* : 2, 6, 8, 858 ; 4, 33, 3, 211 ; 6, 8, 2, 122 ; 7, 12, 2, 200 ; 9, 39, 4, 160.
- ARISTOPHANE, *Ach.* : 1180, 47.
- ARNOBE (CSEL. 4), *Nat.* : 1, 33, 888 ; 1, 34, 827 ; 3, 28, 858.
- ATTA : 7 (Ribb.³ II), 59, 209.
- AUGUSTIN (saint), *Conf.* : 1, 4, 4, 15 ; 9, 4, 10, 880. — *Enarr. Ps.* : 36, 26 (*Serm.* : 3, 6), 204. — *Epist.* : 211, 10, 187. — *Serm.* : 25, 3, 3, 210. — *Tract. in Ioh.* : 4, 1, 2, 252.
- Ps. AUGUSTIN, *Quaest. test.* : 106, 3, 24 ; *Serm.* : 253-4, 888.
- AULU-GELLE : 1, 7, 2 et 10, 825 ; 4, 16, 8-9, 262 ; 8, 1, 60 ; 10, 23, 2, 188 ; 11, 10, 4, 279.
- BANTIA (LOI DE), cf. *Tabula Bantina*.
- BELLUM AFRICUM : 5, 88 ; 16, 3, 25 ; 25, 4, 279 ; 25, 5, 88 ; 36, 2, 48 ; 36, 4, 20 ; 39, 4, 88 ; 40, 5, 881 ; 48, 3, 178 ; 65, 3, 279 ; 66, 2, 88 ; 68, 3, 88 ; 78, 4, 867 ; 82, 1, 265 ; 91, 3, 867.
- BELLUM ALEXANDRINUM : 7, 1, 809 ; 22, 1, 804.
- BELLUM HISPANIENSE : 3, 6, 867 ; 12, 3, 110 ; 13, 5, 890 ; 16, 3, 858 ; 22, 7, 427 ; 25, 2, 99 ; 36, 1, 299.
- BIBLIQUES (TEXTES), v. *Testament (Ancien et Nouveau)*.
- CAECILIUS STATIUS (Ribb.³ II) : 61, 51 ; 193, 265 ; 201, 51.
- CAELIUS ANTIPATER (Peter) : fr. 7, 208 ; fr. 36, 211.
- CAELIUS AURELIANUS, *Aculae passionis* : 1, 9, 58, 856 ; 2, 16, 97, 158.
- CALPURNIUS PISO (Peter) : fr. 27, 12.
- CASSIODORE, *Historia triperlita* : 5, 16, 85. — *Variae* : 2, 32, 3, 850.
- CATON, *Agr.* : praef. 1, 60 et 3, 269 ;

1, 2, 281; 2, 1, 42; 2, 6, 281; 3, 4, 167; 5, 3, 77; 5, 4, 259; 5, 5, 262; 5, 8, 77, 802; 6, 1, 880; 7, 1, 199; 8, 2, 29; 10, 4, 144; 14, 1, 800; 18, 5, 114; 21, 5, 102; 26, 99; 32, 1 et 33, 1, 49; 34, 2, 12, 187; 43, 2, 872; 45, 3, 170; 53, 836; 54, 4, 872; 61, 1, 257; 81, 91, 142; 83, 150; 88, 1, 51; 88, 2, 209; 96, 1, 47; 113, 2, 118; 121, 24; 122, 88; 135, 1, 110; 135, 4, 128; 139, 86; 143, 1, 148; 144, 5, 128; 154, 208; 156, 7, 272; 157, 13, 31; 162, 2, 253. — *Orat. frgm.* (Jordan) : fr. 10, 2, 170; fr. 18, 1, 12; fr. 24, 2, 59; fr. 32, 2, 187; fr. 35, 865-866. — *Origin. frgm.* (Jordan) : fr. 5, 5, 88; fr. 5, 7, 235, 388. — *Frqm.* p. 80, 1 (Jordan), 267. — *ap. Sen., Epist.* : 94, 28, 94.

CATULLE : 3, 2, 167; 3, 13, 448; 4, 2, 822-823; 5, 2, 167; 6, 2-3, 882; 9, 5, 61; 12, 3, 167; 17, 20-21, 889; 17, 21, 190; 22, 10, 198; 23, 24-25, 58; 37, 13, 26; 50, 21, 258; 61, 203, 241; 62, 42, 224; 63, 64, 222; 64, 122, 29; 64, 140, 68; 64, 180, 158; 64, 186, 147; 64, 357, 73; 66, 18, 241; 66, 80-81, 253; 66, 91, 233; 67, 39, 68; 68, 30, 450; 68, 46, 166; 76, 3, 154; 77, 1, 16; 78, 10, 166; 86, 1, 72; 98, 3, 91; 109, 5, 111.

C. E. (*Carmina Epigraphica*) : 52, 5-6, 199; 186, 8, 451; 555, 2 et 556, 2, 191; 613, 10, 204; 737, 3, 88; 991, 1, 294; 1101, 1, 885; 2103, 8, 18.

CELSE : 3, 6, 9, 70; 3, 7, 1, 272; 3, 15, 6, 144.

CAESAR, *Bellum Civile*, I : 1, 2, 427; 7, 5, 800; 9, 2, 91; 11, 3, 256; 18, 1, 111; 18, 3, 81; 21, 4, 800; 22, 2, 869; 23, 3, 299; 24, 1, 109; 24, 4, 88; 26, 2, 280; 30, 3, 105; 33, 1, 415; 36, 3, 184; 41, 1, 100; 41, 2, 87; 41, 3, 808; 45, 2, 88; 46, 1 et

47, 3, 111; 51, 5, 870; 53, 1, 444; 58, 4, 872; 62, 3, 282; 70, 3, 88; 71, 2, 428; 72, 5, 116; 83, 2, 107; 85, 2 sqq., 481 (*bis*); 85, 12, 481; 87, 3, 87 (*bis*). — II : 6, 3, 140; 7, 3, 214, 417; 11, 2, 860; 13, 2, 285; 18, 2, 108; 18, 3, 161; 27, 2, 145; 32, 8, 114; 41, 4, 80; 41, 6, 401. — III : 2, 1, 225; 6, 3, 120; 18, 5, 225; 29, 1, 81; 30, 3, 140; 30, 5, 185; 30, 7, 408; 46, 5, 276; 47, 5, 824, 445; 49, 1, 858; 52, 1, 21; 53, 3, 389; 60, 5, 361-362; 64, 3, 207; 66, 2, 225; 80, 1, 72, 145; 83, 3, 60; 89, 4, 98; 94, 3, 311; 94, 5, 220; 101, 3, 429; 105, 4, 50; 106, 1, 110; 109, 1, 162.

Bellum Gallicum, I : 1, 1, 200; 1, 3, 146, 885; 1, 4, 21, 445; 1, 5, 328; 2, 1, 56, 103, 140; 2, 4, 267; 2, 5, 30; 3, 8, 51, 826; 4, 2, 807; 4, 4, 811; 5, 4, 186; 6, 3, 186; 6, 4, 104, 882; 7, 1, 98; 7, 2, 84-85, 830; 7, 6, 84; 8, 1, 30, 90; 8, 4, 887; 9, 3, 172; 10, 3, 87; 10, 5, 99; 11, 2, 22; 11, 3, 412; 12, 2, 86, 90; 13, 1, 286; 13, 3, 428; 13, 4, 52; 14, 1, 425; 14, 4, 94; 14, 5 et 6, 430; 15, 1, 223; 15, 2, 48; 15, 5, 175; 16, 1, 87; 18, 7, 113; 19, 3, 65; 20, 5, 58; 21, 1, 97, 111; 21, 3, 88; 22, 1 et 4, 166; 22, 5, 80; 25, 1 sqq., 223; 26, 2, 412, 420; 26, 5, 111; 26, 6, 151; 27, 4, 80-81, 97; 29, 3, 108; 30, 2, 57; 31, 2, 78; 31, 15, 896; 34, 2, 182, 422; 36, 7, 423, 426; 38, 1, 426; 38, 5, 102, 170; 39, 4, 18; 40, 4, 188, 422; 40, 5, 141; 40, 6, 426; 41, 1, 267; 42, 4, 87, 108; 42, 5, 281; 43, 1, 162; 43, 2, 111; 43, 8 et 44, 7-8, 424; 46, 1, 371; 47, 4, 89; 47, 6, 424; 48, 1, 111; 49, 1, 76; 52, 4, 90; 53, 1, 868; 53, 4, 108; 54, 1, 116. — II : 1, 1, 90; 1, 3, 207; 5, 4, 118; 6, 4, 225; 7, 1, 277, 7, 3, 85; 9, 1, 819, 887; 9, 2, 850; 11, 1,

80; 11, 5, 881; 12, 1, 869; 12, 2, 288; 15, 5, 44; 17, 2, 57; 17, 5, 206-207; 19, 1, 180; 19, 2, 102; 20, 3, 101, 829; 23, 4, 87; 24, 1, 166; 24, 3, 199, 202; 26, 3, 207; 29, 4, 82; 33, 5, 117; 35, 1, 402. — III: 1, 5, 229; 2, 2, 269; 5, 3, 80; 6, 1, 180; 6, 2, 265; 6, 4, 824; 8, 1, 21, 200, 444; 8, 3, 850; 9, 2, 866; 9, 9, 172; 11, 2, 800; 11, 5, 87; 13, 4, 80; 13, 9, 297; 14, 4, 104; 15, 1, 176; 16, 1, 200; 16, 2, 452; 17, 1, 87; 17, 5, 111; 18, 6, 220; 24, 5, 809; 26, 3, 869; 29, 1, 191. — IV: 1, 5, 108; 1, 7, 169; 10, 4, 277; 10, 5, 840; 11, 4, 43; 12, 4, 82; 16, 6, 86; 17, 10, 151, 267; 21, 5, 325; 21, 8, 800; 23, 6, 98; 24, 4, 136; 26, 1, 199; 27, 2, 87, 225; 27, 5, 276; 29, 1, 804; 34, 4, 101. — V: 3, 3, 361; 7, 3, 98; 9, 1, 98, 857; 10, 2, 113; 13, 7, 176; 14, 3, 89; 16, 4, 186; 21, 2, 80; 23, 1, 288; 27, 1, 83; 27, 2, 99; 28, 1, 287, 828; 29, 2, 180; 30, 1, 207; 31, 5, 443; 33, 3, 197; 34, 2, 851; 35, 1, 401; 37, 5, 274; 39, 2, 404; 42, 1, 43; 43, 3, 90; 44, 2, 156; 46, 3, 69; 46, 4 et 49, 2, 800; 50, 4, 88; 53, 3, 35; 54, 2, 99. — VI: 3, 4, 42; 4, 1, 328; 8, 1, 865; 11, 4, 51; 13, 5 et 16, 2, 400; 18, 1, 82; 19, 3, 34; 19, 4, 69; 21, 3, 98; 24, 1, 864; 27, 4, 98; 30, 2, 297; 37, 8, 186; 37, 10, 186; 44, 1, 88. — VII: 2, 1, 322; 4, 1, 104; 4, 4, 408; 11, 9, 86; 14, 8, 819; 15, 3, 818; 17, 7, 358; 19, 4, 94; 20, 12, 486; 21, 2, 802, 803; 22, 4, 69; 23, 4, 871; 24, 1, 80; 25, 1, 442; 25, 2, 48; 26, 1, 269; 28, 1, 80; 30, 4, 57; 32, 2, 887; 32, 5, 826; 33, 2, 119; 33, 3, 899; 38, 1, 109; 38, 2-3 et 7-8, 486; 38, 8, 452; 38, 10, 102; 45, 1, 278; 45, 4, 109; 46, 4, 177; 47, 5, 84; 50, 4 et 6, 486; 50, 6, 452; 52, 1, 268; 68, 1, 186; 72, 4, 80; 77, 3 sqq., 486;

77, 5, 889; 83, 1, 408; 83, 7, 84; 84, 4, 98. — VIII (Hirtius): 6, 2, 21; 19, 8, 261; 52, 5, 801.

Voir ci-dessus: *Bellum Africum*, *Bellum Alexandrinum*, *Bellum Hispaniense*.

CHARISIUS: *G. L. K.* I, p. 109, 10, 54; p. 226, 14 sqq., 868; p. 295-296, 68.

CHIRON, cf. *Mulomedicina Chironis*.

CHRON. *Alex. chron.* I (*Mon. Germ., auct. ant.* IX): p. 94, 22, 128.

CICÉRON, *Academ.*, I (*poster.*): 1, 429; 8, 80; 29, 208. — II (*prior.*): 2, 57, 825; 7, 808; 9, 408; 63, 412; 79, 489; 81, 816; 89, 175; 100, 884; 103, 141; 104, 159-160; 120, 275; 139, 888.

Arat.: 83, 118.

Arch.: 1, 194; 6, 118; 9, 98, 416; 13, 888; 19, 242, 450; 20, 195; 23, 57; 24, 15; 25, 412; 26, 26, 197; 28, 91, 192, 348.

Ad Atticum, I: 1, 2, 84; 1, 4, 814, 815; 3, 3, 287; 8, 3, 185; 10, 6, 890; 11, 4, 148; 13, 3, 411; 14, 1, 410; 14, 5, 33; 15, 1, 182; 16, 1, 355; 17, 2, 296; 17, 11, 281. — II: 1, 3, 235; 1, 11, 885; 1, 12, 183, 422; 5, 1, 220; 5, 2, 188; 7, 2, 868; 11, 1, 861; 16, 3, 298; 16, 4, 252; 18, 3, 188, 285; 19, 1, 161; 19, 3, 99, 248, 452; 21, 4, 878; 22, 1, 241; 22, 5, 888; 22, 6, 258; 24, 4, 887. — III: 1, 800; 3, 240, 298; 4, 148; 7, 1, 42; 10, 2, 807; 13, 1, 889; 13, 2, 298; 15, 8, 194; 18, 1, 864; 19, 1, 226; 21, 189; 23, 4, 287; 24, 1, 414. — IV: 2, 4, 86, 867; 3, 1 et 5, 227; 7, 1, 240; 8^b, 2, 169; 13, 1, 146; 15, 2, 214, 880; 16, 2, 48; 16, 8, 189. — V: 3, 1, 147; 5, 1, 280, 269; 12, 1, 269; 16, 1, 372; 16, 4, 61; 17, 1, 61; 17, 3, 425; 17, 5, 86; 18, 1, 48; 20, 6, 246; 20, 9, 68; 21, 12, 151. — VI: 1, 6, 418; 1, 17, 45;

2, 5, 184; 2, 8, 418; 8, 2, 45. —
 VII : 3, 6, 286, 297; 3, 10, 108; 5, 5,
 408; 6, 2, 408; 7, 4, 55; 9, 4, 81;
 11, 4, 280; 13, 3, 181; 13^b, 3, 414;
 14, 1, 110; 15, 3, 898; 22, 2, 51. —
 VIII : 3, 3, 285; 4, 1, 59; 5, 1, 85;
 6, 3, 882; 8, 2, 808; 9, 2, 279; 12, 6,
 300; 12^a, 4 (Pompée), 187; 12^b, 2
 (Pompée), 278; 15, 1 (Balbus), 41.
 — IX : 2^a, 3, 485; 3, 2, 857; 6, 3,
 224, 407; 6, 6, 806; 7, 7, 856; 9, 1,
 298; 10, 1, 227; 10, 2, 198, 854; 13,
 2, 68; 14, 2, 100; 15, 3, 226; 18, 3,
 288. — X : 1, 4, 170; 2, 2, 841; 3,
 872; 4, 6, 104; 6, 1, 196; 6, 3, 252;
 7, 1, 252; 7, 2, 886; 8, 7, 187, 141;
 11, 3, 86; 15, 3, 194; 16, 3, 248. —
 XI : 7, 3, 158; 8, 2, 180, 888; 9, 3,
 240; 12, 1, 867; 12, 4, 49, 241; 13,
 2, 116; 13, 5, 807; 15, 1, 192; 15, 2,
 141; 15, 3, 810; 16, 1, 109; 19, 2,
 872; 21, 1, 805; 23, 2, 116, 118. —
 XII : 1, 2, 166; 5, 4, 158; 12, 2,
 886; 22, 3, 151; 24, 1, 806. — XIII :
 1, 3, 180; 8, 816; 10, 1, 489; 12, 3,
 29; 21, 3, 79; 21, 7, 297; 22, 4,
 27; 22, 5, 887; 29, 2, 95; 43, 898;
 45, 1, 192; 48, 1, 869. — XIV : 1, 1,
 875, 485; 6, 1, 117, 444; 8, 2, 180;
 9, 2, 169; 13^a, 3, 282 (Antoine);
 17, 4, 895; 18, 3, 297; 20, 3, 154. —
 XV : 11, 2, 110, 182; 13, 1, 168;
 23, 120; 27, 3, 52. — XVI : 2, 2,
 804; 5, 3, 816; 6, 1, 98; 6, 2, 109;
 8, 1, 175; 8, 2, 248, 818; 13^a, 1,
 875; 14, 1, 61, 156; 15, 1, 296.

Balb. : 2, 418; 22, 819; 29, 49,
 182; 47, 408; 58, 802.

Brut. : 3, 186; 5, 890; 7, 96, 804;
 19, 860; 23, 884; 25, 172, 287; 26,
 208, 858; 79, 846; 71, 810; 82, 26;
 85, 264; 90, 70; 106 et 123, 208;
 126, 816; 130, 808; 131, 88, 147;
 136, 185; 140, 256; 142, 829; 147,
 448; 175, 451; 192, 879; 193, 446;
 204, 828; 205, 57; 229, 21; 233,

207; 247, 84; 256, 94; 258, 884;
 262, 182; 282, 850; 291, 448; 297,
 885; 315, 79, 441; 318, 81; 326, 70.

Caec. : 4, 806; 8, 821; 27, 128;
 31, 811; 44, 827; 61, 890.

Cacl. : 14, 804; 17, 94 (*bis*); 32,
 185; 48, 804; 51, 205; 60, 448; 67,
 852; 68, 86; 79, 489.

Catil., I : 2, 248, 881; 3, 274;
 4, 880; 5, 84, 248, 282, 802; 7, 116,
 141, 268, 428; 8, 194; 9, 888; 10, 28,
 847; 14, 181; 15, 488; 18, 401; 19,
 879; 21, 804; 22, 854; 23, 843; 27,
 880; 32, 87. — II : 1, 488; 2, 108;
 3, 248, 888; 5, 277, 288 (*bis*); 6,
 98, 885; 10, 72; 11, 196; 12, 156,
 442; 20, 800, 850; 21, 875; 25, 56,
 208. — III : 5, 488; 7, 806; 8, 426;
 11, 418; 17, 84; 19, 824; 20, 880;
 21, 426; 27, 884. — IV : 1, 129; 3,
 178; 4, 69; 10, 196; 12, 894; 16, 19;
 20, 868.

Cato Maior : 1, 881; 6, 286; 7,
 448; 10, 109; 11, 227; 13, 262, 889;
 15, 121; 16, 297, 804; 18, 868; 19,
 188; 21, 202; 27, 857; 29, 185; 31,
 157; 33, 151, 281, 288; 36, 208; 38,
 75; 42, 405; 43, 99; 46, 887; 50,
 868; 52, 884; 54, 282; 55, 167, 247;
 56, 187; 59, 102, 488; 60, 808; 63,
 261, 827; 66, 78; 67, 881; 69, 287;
 70, 266; 71, 855; 73, 880; 74, 275,
 816; 79, 870, 426; 82, 884.

Cluent. : 12, 859; 27, 82, 109; 28,
 865; 31, 46; 37, 890; 52, 199; 59,
 48; 75, 212; 92, 159; 93, 862; 94,
 157; 95, 152; 120, 59; 138, 889,
 426; 141, 28; 154, 809; 155, 281;
 158, 809; 188, 296.

Deiot. : 16, 841; 19, 426; 21, 822;
 36, 118, 864, 867.

de Divinatione, I : 21, 444; 24,
 150; 38, 112; 50, 209; 57, 118; 65,
 866; 74, 98, 189, 228; 86, 841; 96,
 68; 100, 99; 104, 118; 112, 80; 132,
 58. — II : 2, 266; 20, 249; 55, 158-

154; 59, 218; 61, 440; 62, 86; 66, 806; 90, 181; 98, 488; 118, 81; 119, 84; 121, 288; 131, 890; 135, 50.

Diuinatio in Q. Caccil. (Verr.) : 11, 228; 19, 879; 27, 195; 44, 846; 47, 194; 48, 169; 65, 185; 66, 84.

Dom. : 12, 279; 14, 87, 889; 29, 58; 31, 174; 64, 442; 72, 181; 78, 868; 121, 879; 137, 280; 142, 168.

ad Familiares, I : 2, 4, 210; 4, 1, 42; 5^a, 3, 258; 7, 1, 296; 7, 5, 885; 9, 9, 862; 9, 13, 218; 9, 15, 188. — II : 2, 825; 5, 1, 885; 5, 2, 805; 6, 4, 92; 9, 1, 277; 11, 1, 896; 13, 1, 446; 14, 889; 16, 3, 87, 858; 16, 7, 889; 19, 1, 867. — III : 5, 3, 117; 11, 1, 82. — IV : 2, 1, 448; 4, 2, 458; 4, 3, 78; 7, 1, 84, 849; 8, 2, 194; 9, 2, 826. — V : 1, 2, 249; 2, 6, 219; 2, 7, 25; 2, 9, 407; 4, 2, 440; 7, 3, 169; 8, 2, 46; 12, 6, 888; 12, 10, 250, 884; 14, 1 (Luceius), 188; 18, 1, 888; 19, 2, 74. — VI : 1, 7, 27; 3, 4, 180; 4, 3, 182; 6, 4, 882; 6, 5, 888; 7, 1 (Caecina), 412; 7, 2 (Cacc.), 205; 8, 2, 890; 10, 2, 189; 18, 2, 454; 18, 4, 194; 18, 5, 888. — VII : 1, 1, 809; 1, 6, 885; 2, 1, 888; 3, 2, 165; 3, 6, 898; 9, 2, 447; 13, 1, 888; 13, 2, 800; 14, 1, 868; 16, 3, 800, 815; 23, 1, 296; 23, 4, 240; 25, 2, 152; 28, 1, 152, 866; 30, 1, 886; 32, 3, 852. — VIII (Caelius) : 1, 3, 174; 2, 2, 227; 4, 1, 246; 5, 1, 165; 7, 2, 99; 8, 2, 208; 8, 9, 40; 9, 1, 879; 11, 1, 198; 17, 2, 226. — IX : 2, 1, 72; 2, 4, 872; 3, 2, 51; 14, 3, 298; 15, 1, 287; 17, 2, 189; 22, 3, 98; 26, 4, 48. — X : 3, 1, 184; 3, 2, 94; 11, 1 (Plancus), 168; 14, 2, 801; 16, 1, 84; 18, 1, 265; 25, 2, 891; 26, 2, 15; 27, 1, 876; 30, 4 (Galba), 867. — XI : 13, 1, 888; 19, 1 (Brutus), 184; 21, 4, 897; 23, 2 (Br.), 872. — XII : 9, 1, 888; 10, 3, 880; 15, 5, 407; 17, 2, 802; 19, 3, 871,

415. — XIII : 8, 1, 180; 17, 3, 805; 18, 1, 899; 24, 2, 298; 24, 3, 882; 33, 889; 34, 800; 57, 1, 197; 61, 251; 66, 1, 419; 75, 1, 287. — XIV : 1, 1, 271; 1, 5, 279; 1, 6, 101; 2, 3, 806; 2, 4, 101; 4, 1, 489; 4, 3, 281; 5, 1, 128. — XV : 4, 3, 865; 4, 9, 105; 4, 11, 888; 6, 2, 266. — XVI : 7, 227; 8, 2, 152; 21, 2 (Cic. filius), 811; 21, 3, 85.

de Finibus, I : 3, 855, 886; 7, 808; 14, 27, 802; 18, 188; 19, 169; 21, 187; 22, 42; 23, 228; 26, 40; 27, 40, 810; 32, 848; 39, 98; 48, 448; 49, 224; 50, 414; 51, 444; 60, 265; 66, 847. — II : 1, 140; 6, 48, 449; 7, 841; 18, 445; 24, 805; 27, 156; 30, 181; 39, 209; 41, 248; 42, 18; 43, 256; 49, 851, 897; 50, 85; 55, 127; 59, 98; 61, 285; 63, 417, 488; 64, 888; 71, 846; 72, 259; 74, 128; 81, 197; 85, 105; 86, 256; 97, 865; 104, 447; 111, 207; 112, 18; 117, 284; 118, 800. — III : 14, 251; 22, 848; 26, 66; 27, 489; 29, 89; 42, 802; 48, 804; 53, 446; 57, 282; 60, 828; 66, 868, 869, 409; 70, 141, 194; 72, 129; 73, 205. — IV : 10, 489; 25, 163; 31, 174; 40, 884; 60, 154; 64, 174; 66, 282; 76, 272. — V : 3, 52; 17, 187; 22, 119; 32, 811; 37, 180; 38, 840; 63, 158; 64, 448; 75, 75; 85, 817; 86, 884; 92, 112.

Flac. : 5, 458; 9, 48; 11, 129; 15, 241; 30, 868; 43, 59; 49, 888; 64, 811; 70, 81; 83, 59, 864; 91, 47, 212.

Font. : 12, 186; 41, 109.

Har. Resp. : 5, 74; 25, 441.

Inuent., I : 15, 864; 26, 174; 52, 857; 72, 840; 86, 75. — II : 4, 198; 5, 268; 34, 105; 52, 184; 66, 896; 132, 809, 810; 139, 428; 157, 29; 170, 809; 172, 800.

Laelius : 2, 414; 4, 841; 5, 166; 10, 879, 454; 11, 286; 14, 870, 890; 16, 855; 23, 440; 34, 198; 36, 158;

39, 195 ; 40, 151, 448 ; 51, 810 ; 53, 57, 489 ; 60, 248 ; 61, 880 ; 64, 287 ; 72, 840 ; 74, 57 ; 78, 450 ; 82, 182 ; 99, 154 ; 101, 98 ; 103, 154.

Leg., I : 4, 208 ; 13, 824 ; 19, 830 ; 20, 108 ; 22, 358 ; 25, 178 ; 42, 65 ; 60, 255. — II : 2, 404 ; 5, 158 ; 7, 282 ; 25, 184 ; 31, 840 ; 41, 195 ; 51, 802 ; 53, 859 ; 58, 442 ; 59, 267 ; 64, 867. — III : 1, 298 ; 5, 841 ; 9, 449 ; 24, 853 ; 31, 59 ; 45, 44.

Leg. Agr., I : 4, 84. — II : 3, 52 ; 7, 306 ; 30, 897 ; 37, 268 ; 41, 360 ; 47, 895 ; 49, 314 ; 53, 868 ; 64, 864 ; 65, 84 ; 71, 869 ; 83, 40 ; 85, 176 ; 93, 412 ; 95, 74, 835 ; 97, 895 ; 101, 88.

Lig. : 10, 190 ; 14, 209, 232 ; 18, 285 ; 33, 233 ; 36, 198.

Marc. : 16, 88, 194 ; 26, 896 ; 30, 895 ; 33, 132.

Mil. : 3, 445 ; 12, 364 ; 24, 190 ; 28, 373 ; 34, 45 ; 35, 188 ; 38, 166 ; 39, 185 ; 40, 247 ; 44, 116 ; 46, 891 ; 47, 90 ; 49, 165, 281 ; 53, 139, 163 ; 55, 385 ; 60, 876 ; 67, 282 ; 75, 48 ; 78, 170, 825 ; 79, 851 ; 82, 40 ; 93, 239, 884 ; 94, 11 ; 99, 298.

Mur. : 2, 368 ; 5, 295 ; 8, 851 ; 9, 108 ; 13, 384 ; 16, 145 ; 21, 243 ; 23, 42 ; 32, 892 ; 33, 409, 416 ; 34, 26, 110, 204 ; 36, 249 ; 42, 210 ; 43, 18, 108 ; 51, 248 ; 62, 195 ; 63, 277 ; 65 et 84, 158.

Nat. Deor., I : 4, 162 ; 10, 190 ; 17, 65, 287, 848, 884 ; 28, 837 ; 32, 94-95 ; 47, 188-189 ; 57, 287, 386 ; 61, 364 ; 63, 305 ; 71, 186 ; 75, 49 ; 78, 429 ; 79, 197 ; 82, 129, 180 ; 84, 146 ; 95, 808 ; 97, 158 ; 104, 804. — II : 3, 419 ; 8, 283 ; 10, 119 ; 11, 816 ; 12, 886 ; 35, 808 ; 37, 267 ; 46, 852 ; 52, 98 ; 58, 127 ; 64, 444 ; 76, 454 ; 79, 884 ; 87, 818 ; 95, 97 ; 105, 200 ; 118, 85 ; 124, 118 ; 127, 275 ; 130, 188 ; 131, 296 ; 138, 85 ; 139, 208 ; 158, 118. — III : 1 et 7, 197 ; 15,

841 ; 17, 819 ; 25, 88 ; 26, 195 ; 30, 839 ; 51 et 54, 48 ; 56, 110 ; 57, 82 ; 75, 241 ; 81, 108 ; 84, 58 ; 88, 858, 488.

de Officiis, I : 2, 179 ; 4, 826-827 ; 5, 266-267 ; 27, 104 ; 28, 248 ; 39, 825, 400 ; 40, 484 ; 43, 70, 840 ; 56, 852, 404 ; 66, 808 ; 80, 259 ; 81, 249 ; 83, 164 ; 84, 840 ; 88, 845 ; 89, 151 ; 92, 259 ; 97, 57 ; 99, 58 ; 105, 95, 266 ; 108, 185, 324 ; 112, 817 ; 118, 833 ; 120, 886 ; 122, 141 ; 123, 807, 885 ; 133, 165 ; 134, 151 ; 137, 182 ; 139, 180 ; 147, 168. — II : 3, 241 ; 10, 85 ; 27, 121 ; 31, 102 ; 38, 840 ; 40, 834 ; 43, 894 ; 45, 489 ; 48, 262 ; 59, 98 ; 60, 298 ; 72, 846 ; 76, 156, 224, 298. — III : 1, 450 ; 6, 847 ; 25, 266 ; 30, 858 ; 38, 449 ; 39, 266, 897, 410 ; 40, 868 ; 41, 442 ; 42, 26 ; 50, 118, 863, 816 ; 54, 287, 816 ; 57, 885 ; 58, 197 ; 72, 127 ; 75, 288, 886 ; 76, 237 ; 82, 195 ; 88, 857 ; 89, 80 ; 92, 55 ; 95, 876 ; 97, 109 ; 99, 845 ; 100, 808 ; 104, 211 ; 105, 816 ; 111, 295 ; 112, 108, 825 ; 114, 808 ; 121, 426.

Orator : 4, 192 ; 5, 266 ; 16, 198 ; 32, 247 ; 39, 172 ; 41, 275 ; 66, 174 ; 87, 147, 264 ; 101, 285 ; 139, 171 ; 149 sqq., 408 ; 151, 406 ; 169, 858 ; 174, 89 ; 188, 95 ; 206, 318 ; 208, 841 ; 211, 897 ; 217, 819.

de Oratore, I : 12, 4, 80 ; 13, 185 ; 14, 194 ; 15, 32 ; 26, 120 ; 28, 112 ; 30, 145, 405 ; 32, 186, 442 ; 35, 27 ; 67, 384 ; 82, 837 ; 85, 334 ; 95, 388 ; 101, 822 ; 114, 11 ; 123, 421 ; 126, 94 ; 129, 866 ; 132, 193 ; 137, 49 ; 163, 257 ; 184, 69 ; 187, 228 ; 188, 454 ; 190, 419 ; 195, 858 ; 197, 192 ; 209, 99 ; 210-2, 880 ; 214, 117 ; 220, 156 ; 223, 278 ; 231, 70 ; 232, 185 ; 234, 122 ; 240, 440 ; 251, 287, 369 ; 252, 198 ; 260, 405. — II : 9, 88 ; 24, 256, 859 ; 33, 251 ; 38, 195 ; 40, 180 ; 58, 188 ; 66, 401 ; 74, 849 ; 85,

821; 93, 841; 110, 218; 129, 48;
135, 67; 149, 218; 152, 804; 157,
264; 163, 108; 178, 894; 180, 284;
199, 265; 210, 205; 216, 87; 228,
98; 235, 252, 288; 246, 204; 248,
97; 261, 855; 269, 72; 280, 158;
287, 208; 306, 446; 327, 45; 335,
40; 353, 84; 357, 48; 365, 222, 806.
— III: 6, 87; 52, 848; 82, 184; 87,
866; 92, 82; 95, 158; 112, 818; 122,
85; 124, 458; 136, 194; 138, 111;
171, 151, 845, 448; 216, 197.

Paradoxa: 18, 894, 896; 27, 181;
40, 150; 44, 194; 45, 369; 46, 281;
48, 286, 810; 51, 259.

Partit. Orat.: 42, 158; 50, 267;
51, 811; 57, 181; 84, 889; 114, 281;
139, 165.

Philippiques, I: 1, 841, 870; 9,
88; 11, 870; 17, 85; 21, 160; 36, 65.
— II: 4, 266; 7, 841, 484; 9, 248; 15,
287; 25, 147; 26, 108; 28, 24; 32,
101; 41, 819; 44, 118; 47, 99, 448;
58, 101, 185; 61, 58; 63, 188; 70,
885; 74, 208; 76, 879; 79, 880; 85,
88; 91, 52; 97, 195; 98, 171; 99,
248; 102, 91; 111, 141, 118, 251,
252. — III: 5, 826; 7, 184; 27, 409;
29, 817; 31, 101, 189; 35, 241. —
IV: 1, 181; 6, 109; 9, 182; 11, 191;
15, 225. — V: 6, 268; 10, 121; 13,
447; 20, 26; 22, 69; 30, 887; 36,
444; 39, 186; 44, 41; 49, 178; 53,
184, 278. — VI: 10, 890; 15, 189. —
VII: 14, 181; 18, 895; 19, 876. —
VIII: 8, 488; 13, 91; 19, 887; 21,
829; 32, 140; 33, 197. — IX: 12,
889; 15, 88; 17, 196. — X: 9,
489; 26, 86, 116. — XI: 6, 102;
9, 98, 192; 16, 148; 23, 104; 30,
887; 39, 165. — XII: 7, 826; 10,
18; 11, 109; 14, 241; 17, 85; 22,
109; 27, 189. — XIII: 12, 892; 15,
77; 42, 268. — XIV: 14, 415; 19,
175.

Pis.: 14, 898; 21, 191; 26, 411;

28, 802; 72, 801; 74, 448; 76, 185;
99, 406.

Planc.: 2, 181; 11, 141; 22, 67;
52, 44; 61, 442; 65, 865; 71, 411;
78, 849; 89, 897; 90, 899; 92, 289;
93, 859; 96, 208; 97, 858.

Pomp.: 6, 74; 7, 81; 9, 867; 11,
181; 15, 400; 22, 188; 27, 241; 29,
266; 31, 102; 35, 166; 39, 82, 297;
48, 856; 54, 412; 55, 888; 56, 97;
57, 841; 61 et 62, 805; 63, 886; 68,
811.

Prou. Cons.: 3, 296; 7, 102; 24,
140.

pro Quinctio: 17, 61; 18, 409; 33,
805; 38, 288; 41, 805; 54, 248; 55,
252; 59, 152; 62, 58; 69, 156; 70,
862; 71, 850; 74, 340; 78, 80; 84,
814.

ad Quintum fratrem, I: 1, 12, 197;
1, 19, 165; 1, 36, 857; 1, 38, 68,
807; 2, 4, 885; 2, 14, 58; 3, 1, 242.
— II: 1, 3, 800; 3, 2, 860; 3, 3, 61;
4, 5, 147, 212; 4, 6, 80; 8 (9), 2, 866;
14 (13), 2, 296. — III: 1, 1, 888; 1,
5, 452; 3, 1, 187; 9, 4, 282.

ad Quirites: 2, 188; 3, 184, 190;
10, 866; 17, 181.

Rab. Perd.: 5, 444; 11, 156; 34,
151.

Rab. Post.: 4, 852, 896; 5, 88;
17, 27; 23, 172; 29, 285; 36, 402.

Red. Sen.: 19, 71; 22, 284.

de Re publica, I: 1, 109; 3, 86,
151, 448; 20, 251; 23, 824; 31, 180;
41, 446; 47, 198, 855; 58, 100, 158;
61, 802. — II: 18, 864; 23, 878; 27,
169; 28, 827; 34, 82, 109; 38, 85;
39, 419; 42, 875; 48, 147. — III:
4, 419; 27, 120. — IV: 8, 240. —
VI: 2 (Non. 501, 27), 189; 25, 800,
875.

Rosc. Am.: 5, 817; 6, 185; 8, 27;
10, 888; 31, 800, 817; 32, 409; 33,
802, 855; 37, 204; 39, 171, 864;
46, 448; 47, 181; 50, 266; 52, 888;

54, 160; 55, 240; 56, 810; 59, 180;
61, 822; 72, 155; 74, 81, 121; 75,
127; 78, 817, 426; 80, 207; 81, 108;
83, 240; 90, 50; 97, 288; 100, 171;
103, 878; 104, 68; 105, 100; 110,
808; 112, 90; 119, 841, 848, 897;
122, 824; 125, 191; 139, 458; 154,
188.

Rosc. Com. : 8, 170; 21, 815; 29,
85; 30, 82; 31, 197; 37, 112.

Saur. : 13, 286.

Sest. : 3, 442; 18, 807; 26, 118;
27, 168; 31, 253 (*bis*); 38, 188; 41,
74; 46, 453; 49, 177; 54, 881; 59,
167; 61, 224; 62, 898; 64, 878; 68,
50; 72, 57; 74, 11; 75, 86; 78, 805;
81, 882; 92, 200; 95, 188, 207, 828,
880; 97, 58; 138, 278; 142, 184;
145, 18.

Sul. : 17, 416, 446; 21, 421; 50,
298; 43, 52; 79, 141.

Top. : 23, 152; 84, 820.

Tul. : 50, 141.

Tuscul. I : 3, 180; 4, 443, 444;
10, 814; 11, 447; 13, 158, 454; 16,
891; 18, 839; 21, 82; 24, 814; 26,
885, 407; 30, 57; 33, 182; 41, 187,
170; 46, 454; 48, 439; 49, 293; 53,
181, 202; 54, 875; 56, 25; 65, 24;
71, 46, 854; 73, 168; 79, 821; 87,
48, 223; 89, 69; 93, 145, 266; 94,
81; 97, 296; 98, 142, 152; 99, 302;
101, 425; 102, 24, 264; 104, 253;
116, 165; 117, 448. — II : 4, 346;
9, 859; 14, 235, 892; 28, 840; 31,
127; 36, 829; 42, 242; 52, 857; 56,
26, 848; 59, 868; 65, 189. — III :
2, 240; 3, 128; 8, 54; 15, 405; 20,
68, 265; 38, 57; 41, 160; 56, 451;
63, 840; 66, 429; 71, 844; 77, 65. —
IV : 3, 87; 12, 861; 14, 279; 17,
145; 28, 197; 29, 168; 35, 56, 228,
288; 36, 185; 44, 888; 50, 816, 825;
53, 858; 54, 253; 79, 182, 340. —
V : 2, 44; 10, 288; 12, 821; 13, 855;
20, 833; 23, 339; 38, 262; 41, 888,

884; 49, 286; 56, 858; 57, 81; 59,
68; 68, 75; 85, 18; 92, 855; 94, 84;
96, 425; 100, 99; 105, 185, 848; 112,
18; 113, 172; 115, 288; 118, 281.

Val. : 5, 418; 17, 800; 37, 108;
38, 159.

Verr., Act. pr. : 3, 409; 12, 415; 19,
197; 20, 202; 24, 269; 38, 60. *Act.*
sec., I : 2, 441; 17, 872; 46, 109; 53,
189; 56, 279; 59, 426; 61, 488; 64,
189; 66, 112-118, 408; 72, 59; 75,
413; 77, 209, 828; 86, 185; 93, 28;
98, 152, 885; 106, 288; 114, 64;
116, 296; 122, 242; 153, 895; 154,
80; 155, 154. — II : 17, 68,
195 (*bis*); 29, 808; 40, 90; 47, 418;
57, 242; 60, 155; 63, 40; 67, 34; 77,
268; 78, 265; 83, 175; 84, 56; 113,
170; 128, 178; 130, 112; 132, 267;
135, 40; 139, 197; 167, 881; 179,
63; 191, 411. — III : 16, 298; 19,
440; 20, 844; 29, 60; 30, 288; 35,
199; 41, 415; 43, 75; 50, 119; 52,
440; 62, 174, 815; 64, 157; 70, 401;
71, 54; 84, 111, 116, 55; 120, 212,
445; 130, 204; 155, 108; 174, 55;
180, 260, 820; 192, 193, 178; 196,
55; 206, 445; 209, 852; 214, 55;
215, 170; 220, 55; 221, 54; 222,
225, 211. — IV : 1, 839; 3, 446; 5,
894; 9, 884; 13, 55; 14, 71; 15, 281;
31, 288; 32, 176; 35, 854; 37, 888;
38, 828; 39, 101, 271; 47, 156; 48,
85, 401; 52, 836; 54, 416; 57, 71;
62, 85; 65, 166; 71, 184; 72, 110;
76, 825; 92, 180; 95, 845, 856; 104,
59; 105, 253; 115, 880; 118, 183;
123, 195; 131, 425; 133, 208; 138,
41, 426; 147, 869; 148, 439; 151,
141. — V : 4, 235; 11, 852; 16, 188;
22, 80; 27, 97; 45, 401; 62, 28; 64,
284; 65, 191; 86, 34; 92, 22; 103,
850; 109, 60, 160; 115, 32; 116,
408; 119, 488; 158, 416; 162, 864;
163, 896; 167, 825; 168, 852, 886;
173, 118; 176, 180; 179, 892. Pour

- la *Divinatio in Q. Caccilium*, ci-dessus s. u.
- C. I. L. : I¹ : p. 236, 28, 285. — I² : 6, 7, 221 ; 45, 46 ; 501, 233 ; 581, cf. S. C. *Bacch.* : 583, 2, 251 ; 583, 13, 171 ; 583, 66, 118 ; 583, 77, 120 ; 584, 13, 40 ; 584, 40, 151 ; 585, 7, 121 ; 585, 31, 20 ; 593, 48 sq., 82 ; 593, 159, 205 ; 614, 163 ; 632, 5, 267 ; 698, 5, 78 ; 1012, 1, 190 ; 1531, 4, 178 ; 2174, 272. — II : 1459, 61. — III : 3493, 122 ; p. 760 sqq., cf. Monum. d'Ancyre. — IV : 608, 121 ; 1261, 385 ; 1937, 190 ; 1939, 859 ; 2155, 121 ; 2421, 451 ; 3494, 254 ; 3525, 24 ; 3710 et 4603, 121 ; 5296, 190. — V : 895, 128 ; 3996, 204. — VI : 2760, 2, 88 ; 3283, 18 ; 3422d, 13, 88 ; 10052, 18 ; 10412, 80 ; 17633, 218 ; 18349, 148 ; 25169, 5 sqq. et 28882, 11 sqq., 180. — VIII : 2728, 344 ; 9162, 7, 122 ; 21496, 184 ; 26560, 849. — IX : 3306, 78 ; 5167, 5, 22. — XI : 3571, 447. — XII : 936, 184 ; 1127, 179 ; 2246, 18. — XIII : 1983, 61 ; 2483, 78 ; 10017, 82, 272.
- CLAUDIUS QUADRIGARIUS (Peter) : fr. 12, 18 ; fr. 60, 104.
- COLUMELLE : I, 3, 7, 803 ; 2, 1, 2, 84 ; 5, 11, 14, 48 ; 12, 28, 1, 32.
- COMMUDIEN (CSEL. 15). *Apol.* : 5, 173. — *Instr.* : 1, 30, 9, 213 ; 2, 5, 7, 149.
- CORIPPUS (Mon. Germ., auct. ant. III, 2), *Iohannis* : 6, 252, 252.
- CYPRIEN (saint), *Epist.* : 53 (lettre de Maximus), 881. — *Testim.* : I, 10, 122.
- DÉMOSTHÈNE : 21, 194, 50.
- DIOMÈDE (G. L. K. I) : p. 336, 10, 210 ; p. 340, 24, 208 ; p. 395, 16, 814.
- DONAT (G. L. K. IV) : p. 394, 3 sqq., 137. — in Ter., *Eun.* 479, 827. — *Phorm.* 5 (pr.), 171.
- ENNIUS (ed. Vahlen²), *Ann.* : 35, 89 ; 64, 50 ; 139, 118 ; 230, 116 ; 335, 245 ; 342, 27 ; 374, 26 ; 381, 89 ; 431, 60 ; 519, 865 ; 608, 98. — *Sat.* : 69, 41. — *Scen.* : 59, 59 ; 197, 211 ; 242, 22 ; 302, 888 ; 308, 178, 245. — ap. Serv. *Aen.* : 10, 10, 68.
- ESCHYLE, *Eum.* : 837, 272.
- EURIPIDE, *Ion* 758, 242.
- EUTROPE (Mon. Germ., auct. ant. II) : I, 15, 42 ; 4, 5, 287 ; 4, 27, 200.
- FASTI PRAENESTINI : C. I. L. I¹, p. 236, 28, 285.
- FESTUS : 351 (p. 476 L), 241.
- FORMULAE ANDECAVENSES (Mon. Germ., Leg. V) : 24, 71.
- FRÉDÉGAIRE (Mon. Germ., Mer. II) : 2, 62, 888.
- FRONTIN, *Aqu.* : 100, 3, 78. — *Strateg.* : 2, 5, 4, 200.
- FRONTON (ed. Naber) : p. 182, 18, 29.
- GAIUS, *Inst.*, II : 144, 810. — IV : 43, 46, 47, 50, 51, 88.
- GLOSSAIRES (C. G. L.) : V, p. 335, 25, 210.
- GRAMMATICI LATINI (G. L. K.), cf. Charisius, Diomède, Donat, Macrobe, Priscien.
- GRÉGOIRE DE TOURS, *Conf.* : 17, 22 ; 44 et 86, 172. — *Hist. Franc.*, I : 1, 811 ; 4, 420 ; 10, 264 ; 31, 71. II : 3, 70 ; 5, 61 ; 6, 811 ; 21, 18 ; 30, 815 ; 32, 148 ; 37, 181. IV : 46, 118. V : 3, 829 ; 14, 128, 204 ; 18 et 20, 888 ; 28, 176 ; 35, 46 ; 43, 24 ; 48, 104. VI : 10, 187. VII : 1, 204 ; 29, 42 ; 39, 114 ; 47, 42. VIII : 1, 279 ; 5, 208 ; 15, 91. IX : 38, 819. — *Julian.* : 2, 191 ; 7, 267. — *Marl.* : praef., 847 ; 1, 32, 211 ; 1, 34, 47 ; 1, 35, 218 ; 4, 10, 844. — *Martyr.* : 5, 890 ; 50, 114 ; 66, 187 ; 79, 71 ; 105, 815.

-- *Patr.* : 3, 1, 228 ; 7, 2, 264 ; 9, 1, 71.

GROMATICI LATINI (ed. Lachmann) : p. 109, 2 (*Hyg.*), 171 ; p. 125, 10 (*Hyg.*), 20 ; p. 312, 20, 108 ; p. 313, 6 et 10, 122 ; p. 319, 12, 122 ; p. 324, 3 et 11, 122 ; p. 364, 27, 122.

HERMAS (vers. lat. du *Pasteur*), *Vis.* : 2, 2, 7 (*Pal.*), 272 ; 3, 3 (*Vulg.*), 267.

HÉRODOTE : 2, 15, 131.

HIRTIUS, cf. *César*, *Bel. Gal.* VIII.

HOMÈRE, *Iliade* : 1, 439, 9 ; 4, 189, 15 ; 11, 240, 88 ; 18, 107, 240 ; 24, 160, 61. — *Odyssée* : 1, 16, 203 ; 6, 155-7, 125 ; 11, 96, 47 ; 12, 47 et 117, 78 ; 15, 133, 29.

HORACE, *A. P.* 24, 168 ; 24-25, 127, 140 ; 55-56, 205 ; 212, 60 ; 302, 202 ; 328, 259 ; 377, 266 ; 467, 67.

Carm., livre I : 1, 1, 82 ; 1, 3-4, 840 ; 1, 34, 258 ; 2, 7-8, 261 ; 3, 1 sqq., 240 ; 6, 5 sqq., 142 ; 7, 1, 250 ; 9, 1-2, 98 ; 11, 6-7, 281 ; 12, 16, 68 ; 14, 19-20, 87 ; 15, 18, 269 ; 17, 3, 71 ; 17, 24-25, 25 ; 18, 1, 232 ; 22, 23, 27 ; 24, 9, 76 ; 26, 1-3, 286-287 ; 28, 14-15, 57 ; 33, 1, 233 ; 34, 2-3, 276. — Livre II : 7, 5, 15 ; 9, 17-18, 60 ; 11, 1, 165 ; 16, 19, 47. — Livre III : 1, 17, 98 ; 3, 7-8, 381 ; 3, 37, 121 ; 6, 21, 87 ; 16, 10, 258 ; 24, 30, 850 ; 27, 51, 127 ; 30, 12, 52. — Livre IV : 7, 17-18, 817, 14, 7-9, 25. *Carm. Sacc.* : 18-19, 266.

Epist., livre I : 1, 1 sqq., 15 ; 1, 41-42, 200 ; 1, 50, 26 ; 2, 9, 808 ; 4, 12, 120 ; 5, 12, 24 ; 6, 67-68, 886 ; 7, 22, 822 ; 7, 94-95, 489 ; 8, 9-10, 298 ; 10, 11, 160 ; 10, 49, 228 ; 14, 10 et 15, 17, 108 ; 16, 12, 270 ; 16, 20, 174 ; 16, 61, 182 ; 19, 48, 224 ; 20, 24, 90. — Livre II : 2, 39, 852 ; 2, 182, 840 ; 2, 194, 67.

Epod. : 1, 32, 251 ; 11, 19, 115.

Sat., livre I : 1, 4, 24 ; 1, 35, 58 ; 1, 64, 850 ; 2, 22, 174 ; 2, 28, 260 ; 2, 57, 284 ; 2, 62, 196 ; 3, 26, 26 ; 3, 69-70, 121 ; 3, 120-1, 807 ; 3, 129, 858 ; 4, 8 et 12, 269 ; 4, 45-46, 819 ; 4, 48, 66 ; 4, 52, 158 ; 4, 63, 319 ; 4, 86, 175 ; 4, 95, 119 ; 5, 5, 174 ; 5, 63, 26 ; 5, 94-95, 274 ; 6, 14-15, 187 ; 6, 58-59, 121 ; 6, 128, 166 ; 8, 40 sqq., 414 ; 9, 4, 133 ; 9, 33, 196 ; 9, 35 sqq., 435 ; 9, 36-37, 104 ; 9, 42-43, 850, 855 ; 9, 47, 187 ; 9, 47-48, 882. — Livre II : 1, 4, 100 ; 1, 37, 848 ; 1, 43, 240 ; 3, 155-156, 54 ; 3, 139, 454 ; 3, 187, 260 ; 3, 295, 158 ; 4, 22, 226 ; 5, 69, 256 ; 5, 84, 108 ; 5, 89, 444 ; 5, 91, 160 ; 5, 102, 24 ; 6, 3-4, 454 ; 6, 8 sqq., 240 ; 6, 44, 157 ; 6, 65-66, 180 ; 6, 73, 819 ; 6, 77, 119 ; 6, 83-84, 60 ; 7, 38, 202 ; 7, 101, 148 ; 7, 116, 24.

HYGIN, *Astr.* : 2, 4, 805. — *Fab.* : 68, 849 ; 80, 856 ; 261, 804.

HYGIN, cf. *Gromatici Latini*.

INSCRIPTIONS, v. *C. E.*, *C. I. L.*

IRÉNÉE (vers. lat.) : 5, 30, 4, 815.

ITALA, cf. *Testament (Ancien et Nouveau)*.

JAVOLENUS (Digeste) : 41, 2, 23, 1, 265.

JÉRÔME (saint), *Epist.* : 53, 5, 200 ; 58, 3, 5, 91. — *in Matth.* : 10, 29, 294. Cf. aussi *Vulgate*.

JORDANÈS (Mon. Germ., auct. ant. VI¹), Getica : 1, 6, 128 ; 23, 119, 24 ; 25, 132 et 53, 273, 206. — *Romana* : 148, 77 ; 350, 24.

JULIANUS (Digeste) : 24, 2, 6, 819.

JUSTIN : 8, 1, 10, 851 ; 8, 2, 5, 147 ; 13, 7, 1, 229 ; 18, 7, 8, 851 ; 22, 7, 7, 898 ; 41, 1, 7, 176.

JUVÉNAL : 3, 80, 109 ; 4, 23-24, 15 ; 4, 67, 191 ; 13, 195, 165.

JUVENCUS (CSEL. 24) : 2, 180, 204.

LACTANCE, *Mort. pers.* : 45, 7, 188.

LAEVIVS, ap. Gell. 19, 7, 7, 51.

LEGES XII TABULARUM : 1, 1, 388 ; 8, 12, 144 ; ap. Macr., *Sat.* 1, 4, 19, 60. — LEX ACILIA REPETUNDARUM, cf. C. I. L. 1², 583 ; LEX AGRARIA, cf. *ibid.*, 585 ; LEX IULIA MUNICIPALIS, cf. *ibid.*, 593 ; LEX SERV. TULL., ap. Fest. 260, 9, 449.

LIVIVS ANDRONICUS, *Od.* fr. 14 (Baehr.), 110.

LUCAIN : 2, 45, 61 ; 2, 547, 75 ; 3, 607, 78 ; 7, 477, 83 ; 8, 495, 211.

LUCIFER DE CAGLIARI (CSEL. 14), *Athan.* : 1, 22, 420 ; 1, 36, 174 ; 2, 12, 122 ; 2, 29, 82. — *Reg. Apost.* : 7, 350.

LUCILIUS (ed. Marx) : 126, 42 ; 127, 61 ; 297, 41 ; 308, 51 ; 598, 76.

LUCRÈCE, I : 26, 120 ; 86, 50, 135 ; 90, 119 ; 111, 286 ; 136, 56 ; 218, 70 ; 221, 439 ; 312, 263 ; 315, 50 ; 316, 119 ; 356-7, 382 ; 455 sqq., 12 ; 536-7, 357 ; 1045, 208. — II : 3, 349 ; 16, 272 ; 114, 253 ; 336-7, 349 ; 426, 340 ; 802, 120 ; 835, 848 ; 918, 67 ; 927, 350 ; 1035, 248. — III : 100-1, 329 ; 218, 350 ; 292, 445 ; 354, 256 ; 403, 352 ; 489, 29 ; 734, 20 ; 987, 353 ; 1038, 67 ; 1068-9, 217. — IV : 43, 180 ; 361, 91 ; 388, 327 ; 765, 256 ; 840-1, 369 ; 1174, 67. — V : 33, 26 ; 104-5, 317 ; 177-8, 378 ; 249, 311 ; 276-8, 382 ; 739, 50 ; 1112, 222 ; 1193, 46 ; 1298, 68. — VI : 712, 34 ; 729, 317 ; 742, 83 ; 747, 119 ; 860, 218 ; 1004, 121 ; 1232, 60 ; 1249, 28.

MACROBE, G. L. K. V : p. 620, 9, 251 ; p. 620, 22, 240 ; p. 644, 11, 251. — *Sat.* : 1, 11, 6, 67.

MANILIUS : 2, 600, 51.

MARTIAL : 4, 39, 10, 208 ; 5, 20, 11, 198 ; 10, 17 (16), 8, 356.

Q. METELLUS, ap. Gell. : 15, 14, 2, 87.

MINUCIVS FELIX (CSEL. 2), *Oct.* : 12, 5, 52.

MONUMENT D'ANCYRE (C. I. L., III, p. 769 sqq.) : 1, 1, 178 ; 4, 53, 120.

MULOMEDICINA CHIRONIS (ed. Oder) : 84, 439 ; 129, 136, 138-9, 272 ; 159, 104 ; 205, 29 ; 220, 214 ; 250, 252 ; 333, 197 ; 353 et 386, 38 ; 452, 210 ; 455, 122 ; 480, 91 ; 526, 24 ; 565 et 681, 214 ; 737, 210 ; 929, 213.

NAEVIUS, *Com.* : 95 (Ribb.³ II), 134.

NEPOS (Cornelius) : 1, 1, 1, 83 ; 1, 2, 3, 353 ; 1, 7, 4, 175 ; 2, 5, 2, 204 ; 2, 7, 5, 426 ; 2, 9, 2, 127 ; 3, 1, 2, 416 ; 3, 2, 2, 174 ; 4, 1, 1, 355 ; 4, 1, 2, 95 ; 4, 5, 3, 328 ; 5, 3, 1, 121, 174 ; 5, 4, 4, 182 ; 6, 1, 5, 176 ; 6, 4, 3, 362 ; 8, 1, 3, 55 ; 9, 2, 3, 384 ; 9, 4, 1, 800 ; 12, 3, 4, 110 ; 14, 1, 2, 20 ; 14, 3, 1, 90 ; 14, 3, 2, 44 ; 14, 4, 1, 110 ; 14, 4, 5, 202 ; 14, 7, 1, 373 ; 15, 2, 5, 202 ; 15, 5, 1, 224 ; 15, 9, 1, 21 ; 16, 4, 3, 33 ; 17, 6, 1, 384 ; 17, 8, 1, 153 ; 17, 8, 2, 61 ; 18, 1, 1, 94 ; 18, 1, 2, 295 ; 18, 5, 7, 212 ; 18, 13, 4, 286 ; 21, 2, 2, 365 ; 22, 2, 1, 283 ; 23, 1, 1, 305 ; 23, 2, 4, 371 ; 23, 5, 3, 177 ; 23, 7, 4, 109, 222 ; 23, 10, 4, 347 ; 23, 12, 2, 188 ; 24, 2, 4, 373 ; 25, 4, 5, 344 ; 25, 9, 2, 263 ; 25, 13, 6, 352 ; 25, 21, 1-2, 416.

NONIVS MARCELLVS : 76, 15, 128 ; 497, 36, 41 ; 501, 27, 139.

OCTAVIA (tragédie ; Sénèque?) : 31, 16.

OVIDE, *A. Am.* : 1, 213, 138 ; 1, 356, 86 ; 1, 475, 173 ; 1, 483, 317 ; 1, 761, 91 ; 3, 133, 234. — *Am.* : 1, 4, 1, 67 ; 1, 4, 38, 260 ; 1, 6, 34, 249 ; 1, 11, 2, 119 ; 2, 6, 61, 327. — *Fast.* : 2, 637,

28; 2, 812, 54; 4, 363, 121; 4, 573, 18; 4, 725, 47; 5, 551, 121; 6, 383, 45. — *Her.* : 7, 164, 257; 16 (15), 98, 171; 16 (15), 160, 86; 17 (16), 102, 127; 17 (16), 166, 254; 19 (18), 16, 250; 20 (19), 77, 180, 268. — *Mel.* : 1, 19-20, 192; 1, 72-73, 442; 1, 162, 288; 1, 168-9, 18; 1, 292, 181; 1, 762, 67; 4, 92, 70; 4, 429-30, 444; 4, 631, 50; 5, 75, 269; 5, 100, 58; 5, 122, 97; 5, 192, 208; 5, 414, 442; 6, 80, 91; 6, 195, 888; 6, 208, 817; 8, 211, 45; 8, 554-5, 182; 9, 307, 29; 9, 613, 82; 11, 136-7, 442; 11, 263, 448; 11, 315, 58; 12, 499, 127; 13, 472, 444; 14, 85, 216; 14, 181-2, 866; 14, 215, 269; 15, 96, 18, 138; 15, 135, 317; 15, 331, 889. — *Pont.* : 1, 1, 14, 891; 2, 7, 37, 128; 3, 4, 79, 891. — *Trist.* : 1, 3, 1 sqq., 868; 3, 3, 82, 85; 3, 12, 36, 885; 5, 5, 21, 850; 5, 5, 35, 60; 5, 9, 34, 288.

PACUVIUS (Ribb.^a I) : 31, 211; p. 325, v. 4, 92.

PALLADIUS, *Agr.* : 3, 25, 18, 214.

PANÉGYRIQUES LATINS : 3, 8, 1, 844.

PASSIO PETRI ET PAULI (Lipsius, *Act. apost. apocr.* I) : 23, 252.

PEREGRINATIO AETHERIAE : 1, 2, 18, 210; 2, 2, 111, 294; 2, 7, 210; 3, 1, 45; 3, 6, 47, 867; 3, 8, 122; 4, 5, 191; 4, 8, 214; 5, 2 et 3, 861; 5, 7, 9; 5, 9, 42; 7, 1, 858; 7, 2, 108; 8, 2, 299; 8, 3, 48, 118, 858; 9, 2, 179; 12, 3, 204; 13, 1, 146; 13, 3, 122; 13, 4, 187; 14, 2, 122; 15, 1, 191, 198; 16, 6, 275; 16, 7, 18; 17, 1, 110; 19, 6, 175; 19, 9, 122; 25, 3, 206; 25, 7, 214; 28, 3, 200; 29, 2, 402; 36, 2, 85; 36, 3, 229; 36, 5, 214; 37, 2, 47, 91; 37, 4 et 43, 7, 402; 46, 4, 299; 46, 6, 191; 49, 2, 200.

PERSE : 1, 123, 16; 1, 132, 260.

PATRONE : 8, 8, 856; 29, 8, 144; 30, 3, 118; 30, 8, 55; 31, 2, 45; 31, 11, 224; 33, 4, 161; 33, 5, 819; 37, 1, 421; 37, 3, 251; 37, 8, 50, 251; 37, 9, 12; 38, 4, 186; 38, 7, 179; 38, 8, 441; 38, 15, 24; 39, 12, 122; 42, 2, 84; 42, 7, 154; 43, 1, 186; 43, 4, 82; 43, 6, 190; 45, 1, 189; 45, 10, 299; 46, 1, 122, 204; 46, 2, 21, 68; 46, 4, 299; 46, 5, 851; 47, 4, 209; 47, 5, 118; 48, 4, 148; 52, 3, 256; 52, 10, 248; 57, 3, 204; 58, 2, 800; 58, 5, 251; 58, 13, 19; 62, 1, 68, 118; 71, 1, 851; 71, 9, 299; 71, 10, 206; 76, 11, 225, 244, 814; 77, 6, 287; 131, 7, 299; 134, 8, 187.

PHÈDRE : 2, 7, 1 sqq., 222; 3, 7, 3, 187; 3, 7, 27, 846.

PLATON, *Phaedr.* : 245, c, 181.

PLAUTE, *Amph.* : 17-18 (pr.), 818; 39 (pr.), 405; 63 (pr.), 175; 84 (pr.), 809; 88 et 94 (pr.), 279; 105 (pr.), 60; 106 (pr.), 218; 110 (pr.), 848; 132 (pr.), 178; 166, 65; 177-8, 887; 180, 112; 205, 801; 208 et 210, 825; 230, 271; 240, 858; 257, 68; 277, 855; 293, 174; 302, 294; 330, 152; 350, 85; 362, 159; 365, 82; 383-4, 224; 400, 128; 428, 887; 461, 245; 470-2, 871; 509, 889; 519, 22; 533, 869; 541, 147; 551, 117; 552, 451; 554, 28; 558, 198; 561-2, 887; 566-7, 145; 576, 286; 582-3, 858; 603, 868; 620, 158; 628, 281; 642-3, 297; 647, 148; 654, 75; 674, 288; 696-7, 872; 713, 84; 743, 87; 745, 451; 745-6, 419; 750, 119; 782, 172; 809, 70; 820, 19; 825-6, 885; 859, 88; 886, 117, 444; 891, 74; 913, 849; 928, 281; 929-30, 884; 943, 95; 961, 404, 405; 963, 91; 978, 800; 989, 64, 274; 994, 172; 1009, 187; 1012, 85; 1014, 268; 1020, 159; 1056, 818; 1060, 286; 1071,

126; 1078, 889; 1096, 888; 1106, 808; 1112, 271.

Asin. : 29, 404; 44, 84, 404; 52, 290; 130 et 187, 88; 193-4, 876; 236, 174; 246, 804; 323, 888; 327-8, 871; 343, 860; 375, 258; 381-2, 828; 392, 222; 404, 199; 407, 814; 408, 158; 418, 241; 459, 56, 96; 473, 46; 491, 288; 503, 245; 543 et 557, 169; 589, 241; 599, 451; 621, 187; 634, 279; 664, 14; 679, 876; 699, 825; 749, 245; 791, 156; 825, 85; 838, 889; 839, 245; 844, 849; 857, 57; 872, 81; 880, 22; 912, 269; 915, 116; 920, 22; 939, 52, 158.

Aul. : 1 (pr.), 842; 11-12 (pr.), 858; 45, 242; 50, 245; 91, 295; 96, 20; 100, 851; 105, 298; 116, 186; 120, 287; 133-4, 409; 149, 245; 152, 25; 173, 288; 178, 866; 186, 85; 187, 78; 198, 199; 220-1, 804; 237, 68; 245, 51; 253, 88; 347, 118; 356, 190; 418, 297; 420, 178; 432, 108; 452, 446; 460 sqq., 856; 470-1, 411; 491, 891; 496, 68, 250; 523, 882; 553-4, 89; 583, 163; 635, 70; 640, 118; 658, 161; 667, 172; 712, 28; 719, 888; 742, 877; 777, 885; 786, 119; 790, 44; 825, 51; 828, 260.

Bacch. : 62, 262; 77, 800; 92, 889; 128, 878; 147, 84; 158, 256; 197, 278; 205-6, 97; 268, 96; 279, 441; 289, 271; 294, 214; 305, 274; 334, 288; 336, 889; 375-6, 242; 398, 281; 417, 868; 424-5, 431-2 et 433-4, 401; 439, 868; 444, 44; 455, 28; 523, 87; 536-7, 847; 576, 818; 611, 28; 618, 169; 631, 260; 650, 446; 685, 862; 735-6, 849; 737, 870; 739, 281; 750, 276; 754, 800; 759, 259; 818-9, 171; 821, 58; 839, 156; 842, 168; 938, 28; 1001-2, 250; 1004, 854; 1037, 154; 1049, 281; 1066, 226; 1084, 815; 1095, 188; 1192, 866.

Capt. : 17 (pr.), 225; 80, 209; 103, 889; 115, 284; 139, 288; 142-3,

868; 174, 78; 194, 822; 206, 814; 232-3, 870; 233-4, 227; 237, 405; 255-6, 224; 264, 56; 268, 818; 272, 854; 277, 88; 283, 819; 303, 866; 325, 70; 330, 276; 364, 55; 385, 50; 430, 809; 501, 140; 530, 885; 531, 250; 535, 242, 250; 537, 241; 543, 851; 545, 888; 551, 281; 599, 251; 628, 159; 632, 874; 754-5, 892; 777, 440; 781-2, 856; 800, 52; 825, 171; 846, 160; 852, 268; 892, 854; 900, 258; 936, 178; 976, 258; 1019, 70.

Casin. : 120, 116; 121, 206; 130, 116; 131, 205; 138, 14; 189, 277; 206, 800; 279, 240; 333, 889; 345, 174; 421, 852; 575, 806; 612, 120; 617, 286; 671, 99; 811, 878; 855-6, 260; 877, 211; 931, 80.

Cist. : 41, 842; 42, 248; 60, 82; 101-2, 298; 152-3, 881; 161, 110; 223, 32; 283, 22; 299, 282; 319, 277; 494, 168; 497, 241; 507-8, 279; 533, 858; 562, 56; 555, 240; 595, 278; 625, 826; 721, 265; 784, 50, 116.

Curc. : 14, 163; 145, 251; 182, 209; 187, 140; 230, 41; 248, 187; 277-8, 282; 284, 838; 295, 198; 298, 19; 302, 280; 311, 814; 331, 288; 339, 110; 343-4, 98; 388, 50; 486, 286; 494-5, 142; 566, 228; 578, 77; 589, 160; 665, 251; 647, 165; 629-30, 87; 713, 58.

Epid. : 38, 70; 53, 110; 66, 244; 103, 226; 138, 56; 144, 280; 147, 210; 151, 90, 452; 169, 445; 197, 270; 201, 161; 217, 441; 239, 56; 263, 20; 282-3, 57; 285, 409; 291, 70; 291-2, 226; 294, 69; 331, 877; 338, 182; 361, 118; 390, 56; 398-9, 126; 414-6, 425; 431, 181; 461, 884; 488, 28; 522, 171; 543, 816; 575-6, 815; 595, 285; 601, 288; 605, 265, 266; 673, 168; 693, 248; 711, 298.

Menech. : 55 (pr.), 178; 69 (pr.);

218; 77, 133; 170, 220, 243; 197-8, 250; 205, 100; 221, 151; 266, 90; 288, 262; 318, 352; 328, 82; 349 et 384, 318; 396, 22; 401-2, 28; 420-1, 149; 430, 300; 457, 340; 500, 341; 512-3, 29; 683, 242; 700, 37; 718, 208; 746, 448; 843, 325; 858-9, 88; 859, 118; 926, 399; 948, 156; 960, 223; 989, 26; 990, 120; 994, 234; 1020, 33; 1022, 392; 1031, 161; 1119, 127; 1131, 133; 1156, 97.

Mercat. : 46-8, 271; 71, 62; 73, 45; 115-6, 253; 128, 56; 176, 71; 194, 372; 238-9, 185; 246, 449; 337, 142; 401, 244; 425, 54; 445, 379; 472, 70; 477, 68; 525, 43; 532, 440; 572, 395; 659, 184; 703, 56; 732, 157, 158; 761, 143; 770, 253; 811, 88; 862, 61; 880, 51; 897, 174; 903, 86; 963, 220; 980, 366.

Mil. Gl. : 5, 72; 24, 26; 52-3, 380; 53, 247; 58-9, 336; 70-1, 345; 83, 333; 129-30, 347-8; 131 sqq., 420; 140-1, 193; 149, 402, 414; 162-3, 295; 168, 198; 185^b-6, 141; 212, 200; 218, 209; 239, 109; 266, 376; 268-9, 372; 271, 41; 273-4, 97; 277, 447; 299, 244; 300, 408; 307, 146; 368-9, 332; 369-70, 308; 426, 404, 405; 429, 451; 441, 110; 442-3, 449; 460-1, 199; 502, 511, 46; 583, 218; 646, 28; 648, 110; 673 et 674, 206; 691-2, 99; 709, 368; 741-2, 404; 748, 450; 754, 118; 784, 55; 819, 192; 964, 51; 1037, 375; 1113, 452; 1120, 156; 1140, 341; 1149, 449; 1158, 27; 1165, 275; 1181, 390; 1213-4, 376; 1253, 22; 1296, 189; 1310, 23; 1336, 259; 1348, 443; 1376, 387; 1378, 52; 1411, 154; 1431, 41, 78; 1434, 46.

Mostel. : 58, 317; 69, 296; 100, 22; 114-5, 189; 122, 34; 139, 256; 155, 198; 157, 172; 254, 197; 272, 158; 297, 94; 307, 240; 311, 14;

388, 231; 440, 110; 449, 146; 484, 360; 485-6, 361; 494, 112; 511, 147; 559, 225; 645, 76; 647-8, 350; 687, 226; 697, 81; 708-9, 95; 772, 235; 776, 64; 778, 189; 804, 69; 831, 199; 850, 33; 858, 354; 881, 97; 912, 61; 916, 103; 957-8, 361; 958, 208; 999-1000, 159; 1017, 242; 1018-9, 47; 1025, 232; 1064-5, 403; 1100, 405.

Pers. : 16, 250; 73, 245; 75, 337; 84, 390; 194, 208; 198, 39; 202, 327; 204, 46; 216, 214; 227, 385; 296, 398; 309, 205; 426, 266; 453, 203; 504, 100; 509, 84; 594-5, 246; 607, 104; 615, 218; 645, 250; 668, 94; 699, 337; 731, 113; 753 sqq., 104; 785, 56; 836-7, 392.

Poen. : 17-8 (pr.), 138; 117 (pr.), 232; 136, 220; 145, 77; 223, 265; 273, 46; 290, 165; 469, 63; 479, 76; 557, 317; 589, 297; 618, 31; 631-2, 385; 641, 47; 659, 12; 670, 56; 673, 113; 771, 55; 788, 104; 798, 15; 799, 240, 243; 814, 108; 834-5, 102, 144; 881-2, 310; 912, 240; 922, 357; 1038, 274; 1038, 20; 1095, 18; 1119, 282; 1219-20, 377; 1264, 348.

Pseud. : 3-4, 419; 13-14, 27; 122, 445; 241, 117; 266, 50; 294, 36; 427, 68; 432, 317; 462, 340; 514, 251; 524, 25 et 369; 549, 301, 302; 579 sqq., 344; 611, 126, 341; 633, 210; 639, 27; 640, 239; 661, 35; 689, 228; 730 et 737, 110; 737-8, 26; 749, 379; 795-6, 420; 807, 190; 912, 414; 933, 21; 941, 113, 162; 943-4, 355; 948, 103; 973, 197; 1112, 76; 1164, 47; 1239, 174.

Rud. : 43 (pr.), 283; 69 (pr.), 27; 104, 160; 120, 384; 213, 57; 247, 60; 285, 148; 329, 45; 349, 51; 359, 154; 369-70, 444; 388, 208; 395, 541; 397, 28; 416, 258; 425, 84; 435, 488; 462, 337; 496, 119;

533, 241; 598-600, 141; 613, 97;
637, 106; 705, 444; 717, 76; 791,
87; 828, 84; 841-2, 235; 898, 86;
946, 440; 1025, 297; 1057, 158;
1146, 885; 1177, 875; 1241, 20;
1254, 68; 1322 sqq., 28; 1335, 195;
1345-6, 88; 1397-8, 228.

Stich. : 18, 51; 34, 298; 58, 88;
111, 188; 132, 104; 162, 809; 313,
270; 400, 47; 409, 120; 536, 28;
663, 85; 679-80, 414; 709, 28.

Trinum. : 1 (pr.), 20; 3 (pr.), 28;
5 (pr.), 825; 39, 207; 91, 340; 105,
810; 119, 248; 133, 159; 157, 90;
160-1, 224; 170, 372; 198, 868; 200,
172; 224, 267; 229 et 232, 76; 245,
161; 265^b, 81; 305, 280; 309, 148;
310, 889; 328, 190; 360, 158; 361 et
364, 149; 380, 247; 394-6, 297; 400,
222; 425-6, 180; 432, 269; 454, 56;
493-4, 198; 514, 445; 554, 852; 572,
445; 587-9, 309; 589-90, 159; 606,
158; 609, 165; 662, 68; 682, 20;
686, 118; 695, 428; 748, 820; 832,
244, 892; 836-7, 271; 835, 165; 842,
51; 869, 286; 881, 199; 923, 250;
1017, 44; 1023, 832; 1040, 248;
1046, 272; 1057, 19, 837; 1078,
214; 1095, 158; 1134, 451; 1153,
41; 1156, 149.

Trucul. : 36, 82; 132, 59; 171,
178; 217, 870; 250, 198; 303-4,
95; 324, 174; 409, 61; 429, 55;
486, 60; 511, 868; 622-3, 22; 643,
245; 666, 159; 745, 187; 748, 881;
762, 87, 59; 768, 145, 210; 846,
161; 919, 361; 937, 82.

Vidul. : 42, 44.

PLINE L'ANCIEN, *N. H.* : 4, 110, 147;
5, 121, 214; 7, 117, 15; 9, 20, 183;
12, 102, 188; 14, 45, 184; 15, 68,
82; 16, 217, 84; 18, 3, 804; 18, 41,
809; 18, 194, 489; 20, 70, 49; 21,
185, 82; 26, 23, 85; 29, 127, 827;
31, 59, 266; 32, 144, 76; 33, 47, 94;
34, 59, 283; 36, 86, 102.

PLINE LE JEUNE, *Epist.* : 2, 11, 8, 60;
3, 7, 14, 850; 3, 16, 6, 210; 5, 1, 9,
888; 5, 3, 7, 817; 5, 6, 41, 228; 6,
27, 1, 817; 8, 9, 1, 256; 9, 33, 6, 878;
10, 46 (Trajan), 218. — *Paneg.* :
7, 6, 280; 40, 3, 415; 42, 4, 52.

POLYBE : 24, 8, 820.

POMPONIUS BONONIENSIS (Ribb.³ II) :
47, 128.

POMPONIUS MELA, *Chor.* : 1, 57, 174.

PRISCIEN, *G. L. K.* II : p. 184, 1 sqq.,
7; p. 185, 25, 18; p. 445, 20 sqq.,
216; p. 448, 20 sqq., 127. — *G. L.*
K. III : p. 228, 15, 271; p. 268, 8, 29.

PROPERCE, I : 5, 10, 200; 7, 17-18,
822; 11, 17, 849; 18, 5, 24; 18, 31,
18. — II : 3, 5, 820; 3, 16, 86; 9, 7,
828; 10, 12, 51; 15, 2, 16; 28^b, 39,
46; 33, 14, 848. — III : 9, 17, 840;
21, 6, 86. — IV : 1, 9 et 36, 102; 1,
77, 221; 3, 56, 180; 3, 70, 260; 4,
15-16, 190; 4, 21, 45; 6, 51, 447; 7,
21, 61.

PRUDENCE, *Apolh.* : 1061, 165.

PUBLILIUS SYRUS : ap. Sen., *Tranq.*
11, 8, 196.

QUINTE CURCE : 3, 12, 8, 88; 4, 12, 23,
410; 5, 8, 6, 196; 6, 2, 16, 88; 7, 6,
18, 186; 8, 3, 4, 280.

QUINTILIEN : 1, 3, 15, 850; 1, 4, 3,
266; 1, 4, 19, 191; 1, 6, 26, 192; 3,
10, 3, 805; 4, 5, 6, 265; 5, 10, 44,
847; 5, 10, 115, 885; 7, 4, 21, 168;
8, 5, 12, 841; 8, 6, 30, 260; 8, 6, 73,
858; 9, 3, 1, 240; 9, 3, 58, 271; 9, 4,
29-30, 162; 9, 4, 53, 890; 10, 1, 3,
199; 10, 1, 72, 855; 10, 1, 101, 208;
10, 2, 27, 284; 10, 3, 7, 891; 10, 3,
16, 287; 10, 5, 8, 446; 11, 3, 61,
204; 11, 3, 147, 274; 12, 1, 29, 858.

RHÉTORIQUE A HÉRENNIUS :
3, 1, 809; 3, 2, 819; 4, 16, 128; 4,
39, 842.

SALLUSTE, *Catil.* : 1, 1, 820 ; 1, 6, 281 ; 6, 3, 862 ; 7, 3, 204 ; 7, 6, 880 ; 7, 7, 419 ; 10, 5, 85 ; 11, 3, 224 ; 12, 1, 862 ; 18, 1, 142 ; 20, 2, 120 ; 20, 10, 281 ; 21, 4, 58 ; 24, 1, 147-148 ; 28, 4, 162 ; 29, 2, 800 ; 31, 1, 270 ; 32, 1 et 2, 65 ; 33, 1, 84 ; 33, 2, 181 ; 33, 5 et 36, 4, 444 ; 43, 1-2, 448 ; 45, 1, 801 ; 51, 11, 224 ; 51, 14, 131 ; 52, 19, 288 ; 57, 4, 887 ; 58, 4, 425 ; 59, 2, 850.

Hist. : 1, 55, 20 (*Or. Lepidi*), 306 ; 1, 77, 3 (*Or. Philippi*), 268 ; 1, 116, 28 ; 1, 119, 85 ; 2, 28, 50 ; 2, 37, 171 ; 2, 102, 204 ; 3, 38, 20 ; 3, 48, 17 (*Or. Macri*), 261.

Jug. : 5, 2, 50 ; 10, 2, 444 ; 10, 6, 94, 885 ; 11, 3, 115 ; 14, 3, 278 ; 14, 15, 140 (*bis*) ; 14, 21, 489 ; 14, 22, 286 ; 16, 5, 198 ; 17, 7, 204 ; 28, 2, 100 ; 31, 8, 204, 208 ; 31, 14, 256 ; 31, 22, 888 ; 35, 8, 59 ; 35, 10, 279 ; 38, 9, 100 ; 41, 2, 45 ; 42, 1, 185 ; 54, 1, 111 ; 59, 3, 878 ; 62, 8, 268 ; 63, 6, 50 ; 64, 2, 258 ; 70, 5, 862 ; 75, 3, 884 ; 79, 6, 208 ; 82, 3, 174 ; 84, 3, 72 ; 85, 28, 141 ; 85, 47, 284 ; 93, 4, 50, 208 ; 96, 2, 450 ; 98, 2, 271, 865 ; 102, 1, 50 ; 102, 5, 298 ; 103, 2, 267.

SALVIEN (CSEL. 8) : *Gub.* 5, 7, 294.

SCAEVOLA (*Digeste*) : 12, 6, 61, 171.

SCRIBONIUS LARGUS : 122, 402 ; 170, 29.

SÉNATUS-CONSULTE DES BACCHANALES (C. I. L. I², 581) : l. 2, 259 ; l. 3 et 10, 148 ; l. 15, 187 ; l. 19 sqq., 125 ; l. 23, 275. Cf. aussi 422. — SÉNATUS-CONSULTE, ap. Frontin, *Aqu.* : 100, 3, 78.

SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, *Contr.* : 1, 1, 19, 258 ; 1, 7, 5, 86 ; 9, 4, 2, 208 ; 10, 2, 4, 286.

SÉNÈQUE, *Apocol.* : 7, 2, 148. — *Ben.* : 1, 8, 1, 55 ; 4, 32, 4, 58 ; 7, 16, 4, 288.

— *Clem.* : 1, 4, 2, 77 ; 1, 18, 2, 211 ; 1, 19, 3, 280 ; 1, 20, 1, 85.

(*Dialogi*) *Prou.* : 3, 7, 252 ; 4, 7, 190 ; 5, 7, 280. *Jr.* : 1, 4, 1, 275 ; 1, 11, 5, 247 ; 3, 18, 4, 87 ; 3, 37, 3, 194. *Tranq.* : 2, 4, 181. *Breu.* : 8, 5, 287. *Helu.* : 19, 6, 190.

Epist. : 3, 4, 280 ; 18, 15, 269 ; 23, 6, 280 ; 25, 2, 817 ; 65, 24, 19 ; 80, 4, 106 ; 87, 4, 190 ; 94, 10, 445 ; 94, 36, 855 ; 95, 8, 809 ; 98, 11, 257 ; 99, 17, 219 ; 101, 13, 256 ; 103, 2, 870 ; 109, 13, 187.

Nat. Quaest. : pr. 5, 276 ; 1, 1, 7, 78 ; 2, 21, 4, 264 ; 7, 22, 2, 856.

(*Trag.*) *Her. Fur.* : 369, 66. Cf. aussi *Oclavia* s. u.

SENTENTIA MINUCIORUM, cf. C. I. L. I², 584.

SERVIUS : ad *Aen.* 6, 544, 288. — G. L. K. IV : p. 407, 27, 171.

SIDOINE APOLLINAIRE (*Mon. Germ., auct. ant. VIII*), *Carm.* : 2, 500, 858 ; 5, 78, 178. — *Epist.* : 1, 5, 1, 849 ; 4, 20, 1, 883.

SILIUS ITALICUS : 2, 594, 68 ; 5, 19, 270 ; 5, 334, 76.

SISENNA (Peter) : fr. 55, 22.

SORTES SANGALL. : 2, 10, 214.

SPARTIANUS (écriv. de l'*Histoire Auguste*), *Hadr.* : 3, 10, 287.

STACE, *Ach.* : 1, 738-9, 241. — *Silu.* : 1, 2, 116, 21.

SUÉTONE, *Diu. Iul. (Caesar)* : 14, 2, 174 ; 34, 4, 284 ; 35, 3, 100 ; 45, 2, 265 ; 80, 7, 185. — *Diu. Aug.* : 38, 3, 267 ; 86, 2, 110 ; 87, 2, 256 ; 98, 5, 202. — *Tib.* : 7, 2, 168. — *Cal.* : 27, 5, 60. — *Diu. Claud.* : 35, 1, 885. — *Ner.* : 51, 1, 107. — *Diu. Vesp.* : 5, 8, 297 ; 8, 4, 244. — *Diu. Tit.* : 5, 4, 890. — *Dom.* : 10, 5, 188.

TABELLAE DEFIXIONUM : n. 270, 11-12 et 20-21 (Audoll.), 18.

— *C. I. L.* 1², 1012, 1 (Audoll., n. 139), 100. — ap. Jeanneret, p. 144, 218.

TABULA BANTINA (Buck², p. 230 sqq.) : 24, 267. — *TABULAE IGUVINAE* (Tables Eugubines, Buck², p. 260 sqq.) : VI-A8, 267; VIb, 49, 20. — *XII TABLES*, cf. *Leges*.

TACITE, Agr. : 4, 170; 14, 277, 285; 18, 72; 28, 20; 32, 262; 45, 97.

Annal., I : 3, 852; 4, 444; 5, 105; 7, 147; 8, 46; 27, 400; 47, 156; 53, 111; 61, 481; 62, 42; 63, 246; 65, 447; 74, 59; 76, 418. — II : 9, 817; 23, 50; 33, 427; 34, 81; 37, 261; 41, 119; 43, 268; 44, 66; 59, 110, 268; 77, 248. — III : 2, 20; 10, 84; 16, 850; 24, 119; 26, 271; 31, 266; 34, 816; 52 et 53, 818; 73, 50. — IV : 5, 120; 22, 890; 29, 140; 57, 818; 60, 27; 61, 169; 67, 50. — V : 11, 59, 872-878. — VI : 2, 258; 9, 29; 10, 421; 16 (10), 268; 20, 110; 22, 810; 24, 50; 25, 116; 28 (22), 288. — XI : 22, 50; 29, 818. — XII : 3, 28; 6, 810; 9, 66; 37, 180; 52, 890. — XIII : 1, 849; 2, 48; 14, 59; 37, 454; 40, 801; 42, 424; 50, 818. — XIV : 9, 157; 14, 275; 29, 809; 38, 78; 46, 824; 50, 188, 878. — XV : 5, 266; 35, 85; 36, 180; 38, 267; 39 et 44, 46; 60, 298, 849. — XVI : 2, 817; 9, 890; 21, 60; 26, 898; 32, 58.

Dialog. : 10, 889; 21, 184; 28, 265.

Germ. : 1, 872; 14, 885.

Hist., I : 8, 891; 10, 192; 22, 78; 26, 898; 31, 150; 49, 181; 66, 400; 72, 284; 79, 288; 83, 170. — II : 16, 98; 37, 818; 45, 811; 68, 862; 74, 827; 79, 110; 80, 75; 95, 441. — III : 39, 158; 54, 227; 63, 444; 70, 129; 83, 417. — IV : 28, 809. — V : 5, 127.

TÉRENCE, Adelph. : 52, 114; 115-6, 62;

163, 58; 165, 241; 214, 259, 282; 217 sqq., 898; 254, 258; 270, 267; 389, 28; 470, 161; 511-2, 841; 528, 112; 543, 160; 582, 61; 754, 211; 760, 162; 817, 56; 824, 188; 851, 851; 868, 802; 881, 141, 168; 906, 68; 911, 208; 951 et 955, 205; 958, 184; 961, 121; 996, 91.

Andr. : 13-14 (pr.), 822; 54, 871; 69 sqq., 221; 70, 97; 109, 219; 118, 198; 126, 146, 188; 134, 189; 135-6, 417; 138-9, 288; 146-7, 270; 156, 74; 175, 101; 177-8, 862; 185, 212; 190, 886; 196-7, 809; 197, 848; 205, 288; 239, 282; 245, 271; 257-8, 489; 277, 298; 287-8, 198; 289-91, 489; 322, 875; 334-5, 801; 342, 102; 349, 808; 362, 27; 375, 72; 391-2, 896; 403, 205; 418, 800; 428-9, 824; 508, 275; 511-2, 884; 563, 448; 584, 242; 604, 878; 662, 872; 680 et 703, 278; 783, 15; 787, 288, 287; 796, 828; 848, 252; 901, 800; 915, 886; 932, 168.

Eun. : 46, 242; 107, 109; 126, 50; 131, 82; 150, 848; 216, 108; 223, 19; 234, 48; 252, 886; 302, 188, 240; 304, 156; 357, 166; 382, 158; 487-8, 886; 511, 194, 287; 517-8, 129; 545, 820; 558 et 559, 840; 560, 11; 593, 112; 604-6, 288; 610-1, 25; 653, 187; 649, 128; 657-8, 25; 728, 871; 736, 885; 737, 150; 823-4, 155; 831, 242; 833, 286; 859, 208; 859-60, 808; 912, 208; 969, 800; 1005, 28; 1092, 846.

Haut. : 18-19 (pr.), 828; 20-1 (pr.), 882; 37-8 (pr.), 449; 67 sqq., 845; 321, 205; 340, 802; 388, 188; 400, 51; 405, 160; 426, 282; 454, 815; 464 sqq., 891; 473, 189; 494, 814; 715, 890; 764, 879; 788, 55; 869, 51; 876-7, 142; 941, 262; 955, 242; 961, 49; 986, 112; 1060-1, 89.

Hec. : 39-40 (pr.), 825; 79, 158; 91, 269; 104, 280; 128-9, 898; 190,

108; 296, 802; 352, 288; 367-8, 28; 372, 268; 378, 21, 807; 424-5, 857; 563, 259; 572, 208; 601, 244, 892; 643, 40; 802-3, 862; 807, 288; 841, 414; 876-8, 440.

Phorm. : 1 (pr.), 850; 28, 207; 30-1, 859; 95, 97; 102, 260; 113-4, 442; 157, 240; 176, 268; 188, 892; 212, 231; 215, 166; 247, 31; 263, 170; 270, 804; 303, 210; 315, 179; 332, 189; 364-5, 286; 372, 268; 382, 889; 388, 390; 481, 86; 521, 442; 523-4, 119; 525, 159; 567, 110; 591-2, 170; 594, 441; 615-6, 274; 630, 821; 717, 317; 742, 245; 756, 856; 800, 186; 813, 159; 854, 207; 858, 155; 862 sqq., 221; 882, 226; 885-6, 269; 965, 806; 971, 59; 982, 872; 983, 451; 1016, 180; 1026, 88; 1028, 175; 1044-5, 868.

TERTULLIEN, *Apol.* : 26, 3, 52. — *Cult. fem.* : 1, 9, 55. — *Marc.* : 1, 8, 200. — *Pacnit.* : 12, 61. — *Praescr.* : 11, 820. — *Prax.* : 29, 174. — *Scorp.* : 5, 260. — *Spect.* : 17, 178. — *Test. anim.* : 6, 82. — *Vx.* : 2, 8, 187.

TESTAMENT. ANCIEN TESTAMENT : a) Itala : *Gen.* 43, 9 (cod. Lugd.), 85. — *Exod.* 17, 5 (Aug., *Loc. Hept.* 2, 91), 91; 33, 7 (Lucif. Cal., non conn. 1), 812. — *Leu.* : 8, 7 (Rufin. Orig. in *Leu.* 6, 2), 88; 10, 4 (cod. Lugd.), 122. — *I Reg.* 24, 11 (Lucif. Cal., *Athan.* 1, 14), 856. — *Esdr.* 4, 41, 267. — *Sap.* 2, 17 (Lact., *Inst.* 4, 16, 8), 820. — *Sirach* 45, 20 (cod. Tolet.), 270. — *Jerem.* 15, 9 (Iren. 4, 33, 12), 211. — *Ionas* 4, 4 (cod. Weing.), 820. — *Mich.* 7, 20 (cod. Weing.), 198. — *II Macc.* 6, 24, 71. — b) Vulgate : *Gen.* 18, 18 et 26, 4, 287. — *Num.* 9, 16 sqq., 400. — *Iob* 34, 2, 68. — *Jerem.* 9, 26, 140. — *Ezech.* 46, 14, 198.

NOUVEAU TESTAMENT : a) Itala : *Matth.* 2, 4 (codd. Cant.

Colb.), 814; 5, 20 (cod. k), 884; 9, 27 (codd. Veron. Brix.), 59; 11, 11 (cod. Veron.), 171; 23, 26 (cod. 8), 122. — *Marc.* 14, 60 (cod. Cant.), 155. — *Luc.* 1, 41 (Cypr., *Testim.* 2, 8), 856; 14, 14 (cod. Veron.), 831; 17, 4 (cod. Cant.), 204, 211. — *Ioh.* 6, 53 (cod. Veron.), 270; 6, 67 (codd. Corb. Fossat.), 193; 13, 14 (Rufin. Orig. in *Jud.* 8, 5), 187; 20, 4 (codd. Veron. Veron.), 193. — *Act.* 7, 17 (cod. g), 867; 23, 3 (cod. e), 252. — *I Cor.* 14, 21 (Filastr. 138, 6), 279. — b) Vulgate : *Matth.* 26, 69, 193. — *Marc.* 1, 5, 48; 3, 16, 13; 10, 19, 282. — *Luc.* 5, 17, 264. — *Ioh.* 8, 58, 870; 9, 20, 299; 16, 17, 161. — *Act.* 8, 10, 68. — *Rom.* 1, 16, 19; 12, 16, 191. — *I Cor.* 2, 8, 46.

THÉOCRITE : 17, 66, 16.

THÉODORE DE MOPSUESTE, in *Ep. ad Timoth.* 1, 5, 17, 211.

THUCYDIDE : 1, 137, 4, 127; 7, 2, 4, 43.

TIBULLE : 1, 4, 63-64, 882; 1, 6, 73-74, 877; 1, 7, 53, 16; 3, 10, 21, 262.

TITE-LIVE, *Præf.* 1, 378; 6, 286; 12, 817. — I : 1, 3, 181; 1, 11, 188; 3, 6, 221; 3, 9, 63; 5, 5, 183; 17, 3, 98; 19, 3, 228; 20, 3, 83; 21, 6, 199; 23, 3, 87; 24, 3, 199; 24, 7, 14; 25, 3, 281; 25, 6, 29; 27, 4, 110; 29, 3, 28; 29, 4, 188; 32, 13, 400; 33, 8, 98; 43, 2, 443; 50, 3, 83, 424; 52, 2, 88; 53, 1, 281; 53, 5, 284; 54, 7, 285; 57, 9, 167. — II : 1, 3, 810; 1, 11, 314; 7, 12, 61; 9, 6, 265; 13, 2, 281; 22, 6, 48; 23, 15, 44; 27, 1, 271, 864; 30, 5, 154; 33, 8, 285; 33, 9, 398; 34, 11, 858; 38, 4, 897; 38, 5, 181, 442; 39, 5, 42; 40, 7, 858; 43, 9, 288; 65, 2, 21. — III : 1, 5, 109; 6, 6, 887; 11, 6, 154; 14, 6, 152; 15, 7, 85; 25, 6, 261; 28, 1, 420; 30, 3, 880; 37, 6, 864; 48, 4, 282; 52, 7, 279; 53, 7, 887; 63, 1, 80. — IV : 2, 8, 858;

3, 3, 427; 6, 12, 288; 15, 5, 427;
 39, 9, 188; 51, 4, 427; 55, 1, 828.
 — V : 4, 9, 248; 24, 9, 858; 28, 1,
 60; 28, 5, 819; 30, 7, 95; 33, 2, 828;
 33, 5, 870; 37, 7, 82, 887; 41, 9,
 184; 47, 3, 185; 49, 5, 208. — VI :
 8, 6, 400; 11, 5, 265; 14, 4, 877.
 — VII : 8, 5, 50; 9, 1, 442; 28, 4,
 60; 33, 7, 420; 39, 15, 284. —
 — VIII : 3, 1, 285; 4, 2, 810; 7, 7,
 141; 9, 1, 449; 11, 13, 140; 24, 2,
 828; 35, 11, 19; 36, 7, 205; 38, 13,
 800. — IX : 9, 9, 284; 9, 12, 108; 11,
 13, 817; 14, 15, 878; 21, 6, 140;
 37, 10, 69. — X : 1, 3, 188; 5, 14,
 218; 13, 6, 424; 14, 21, 857; 18, 1,
 871; 19, 17, 449; 24, 13, 317; 27,
 11, 898; 36, 3, 822; 40, 8, 188; 46,
 12, 189. — XXI : 1, 4, 280; 10, 11,
 250; 12, 4, 822; 17, 4, 815; 21, 8,
 287; 24, 5, 88; 28, 11, 872; 31, 4,
 185; 34, 1, 246; 35, 11, 855; 46, 4,
 222; 48, 2, 184, 197; 48, 8-9, 442;
 50, 4, 182; 50, 10, 72; 51, 2, 171;
 51, 7, 87; 53, 5, 879; 54, 1, 265;
 54, 3, 886; 54, 8, 80; 61, 6, 186.
 — XXII : 4, 5, 228; 4, 6, 98; 5, 6,
 862; 7, 10, 97; 15, 3, 98; 26, 5, 444;
 26, 6, 185; 29, 4, 869; 32, 3, 898;
 38, 1, 872; 39, 15, 838; 39, 21, 288;
 42, 9, 192; 48, 4, 862; 49, 7, 59; 53,
 12, 800; 54, 2, 177; 57, 3, 142, 417;
 60, 5, 44; 61, 5, 846. — XXIII :
 1, 6, 277; 9, 7, 258; 11, 11, 186;
 12, 4, 426; 14, 4, 99; 18, 4, 152;
 24, 7, 417; 27, 3, 862; 28, 11, 265;
 29, 5, 182; 30, 3, 42; 32, 11, 184;
 35, 7, 65; 37, 10, 882; 44, 5, 212;
 44, 7, 189; 45, 9, 160; 47, 1, 28;
 48, 1, 868, 409; 49, 5, 866. —
 XXIV : 2, 3, 184; 3, 12, 858; 8,
 15, 194; 10, 7, 92; 16, 4, 446; 19,
 6, 66; 26, 12, 899; 30, 1, 85, 417;
 31, 15, 264; 42, 3, 898; 42, 8, 189.
 — XXV : 5, 11, 846; 8, 10, 822;
 9, 11, 184; 13, 4, 22; 17, 1, 208; 19,

6, 120-180; 23, 8, 862; 31, 3, 108;
 36, 14, 862; 38, 5, 151; 38, 11, 896.
 — XXVI : 2, 14, 846; 26, 2, 72; 26,
 7, 481; 26, 8, 480; 33, 14, 126; 43,
 7, 841; 47, 7, 82. — XXVII : 7, 9,
 421; 9, 2-12, 482-4; 9, 5, 428; 15, 5,
 266; 18, 11, 174; 26, 7, 70; 28, 5,
 96; 28, 10, 49; 43, 3, 274; 45, 1-2,
 422; 48, 7, 170. — XXVIII : 7, 3,
 42; 22, 12, 807; 24, 2, 899; 27, 12,
 50; 28, 8, 285; 29, 4, 886; 29, 7,
 52; 35, 10, 851; 36, 1, 801; —
 XXIX : 7, 6, 881; 9, 9, 57; 15, 1,
 196; 17, 6, 88; 23, 8, 188; 25, 8,
 820; 31, 9, 70; 38, 8, 81. — XXX :
 8, 7, 199; 10, 3, 288; 14, 6, 260;
 26, 7, 61; 26, 8, 851; 29, 2, 80;
 30, 19, 188; 30, 29, 127; 34, 2, 141;
 37, 9, 61; 44, 7, 260. — XXXI : 7,
 3, 898; 11, 16, 858; 21, 7, 228;
 38, 3, 262; 43, 5, 110. — XXXII :
 6, 8, 841; 13, 6, 182; 24, 5, 871. —
 XXXIII : 20, 6, 68; 27, 6, 849;
 35, 1, 14; 41, 5, 104-5. — XXXIV :
 3, 2, 76; 11, 5, 424; 17, 8, 807; 22,
 13, 55; 23, 3, 266. — XXXV : 13,
 9, 106; 21, 4, 129; 31, 16, 858;
 40, 7, 218. — XXXVI : 22, 3, 211;
 27, 2, 268; 34, 6, 852; 41, 1, 285. —
 XXXVII : 3, 3, 92; 35, 7, 891; 40,
 14, 95. — XXXVIII : 16, 11, 66;
 49, 10, 299. — XXXIX : 4, 5, 447;
 8, 6, 61; 8, 8, 96; 31, 13, 182; 37, 3,
 879; 45, 7, 49; 49, 3, 14; 49, 8, 214;
 50, 7, 820; 51, 10, 218. — XL : 29,
 8, 828; 36, 2, 81; 45, 5-6, 81; 49, 6,
 820. — XLI : 8, 10, 196; 10, 13, 14.
 — XLII : 4, 10, 441. — XLIV :
 22, 4, 415. — XLV : 29, 2, 152; 32,
 3, 171.

TITINIUS : 13 (Ribb.² II), 61.

TURPILIUS (Ribb.² II) : 32 et 39, 10;
 157, 84.

ULPIEN (*Digeste*) : 1, 19, 1, pr., 175;
 46, 3, 31, 826.

- VALERIUS ANTIAS, ap. Gell. : 1, 7, 10, 825.
- VALERIUS FLACCUS : 1, 538, 118 ; 3, 412, 272 ; 8, 317, 91.
- VALÈRE MAXIME : 3, 2, 9, 265 ; 3, 6, 3, 182 ; 4, 6, pr., 270 ; 5, 3, ext. 3, 808 ; 5, 7, ext. 2, 867 ; 6, 8, 5, 270 ; 7, 3, 7, 256 ; 9, 12, 6, 171 ; 9, 12, ext. 1, 180.
- VARRON, *Ling. Lat.* : 5, 47, 72 ; 5, 83, 256 ; 5, 173, 82 ; 6, 75, 266 ; 7, 4, 55 ; 7, 31, 105 ; 7, 32, 819 ; 7, 58, 870 ; 7, 93, 838 ; 8, 41, 187 ; 8, 58, 278 ; 9, 20, 68 ; 9, 42, 264. — *Menipp.* : 496 (ed. Buecheler), 31. — *R. Rust.* I : 1, 6, 148 ; 2, 12, 872 ; 2, 20, 48 ; 5, 4, 142 ; 13, 5, 209 ; 20, 2, 268 ; 21, 286 ; 23, 6, 264 ; 29, 2, 29 ; 31, 1, 272 ; 31, 4, 859 ; 32, 2, 286 ; 39, 2, 142 ; 41, 3, 94 ; 60, 76. II : 1, 1, 260 ; 1, 3, 142, 849 ; 1, 22, 154 ; 2, 8, 286 ; 4, 6, 144 ; 4, 14, 80 ; 7, 13, 889 ; 11, 11, 154. III : 4, 1, 169 ; 5, 3, 829 ; 9, 12, 265 ; 12, 5, 168 ; 16, 23, 174 ; 16, 30, 278.
- VÉGÈCE, *Mulom.* : 2, 6, 3, 252 ; 2, 21, 489 ; 4, 3, 13, 91.
- VELLEIUS PATERCULUS : 1, 13, 5, 238 ; 2, 61, 178 ; 2, 123, 281 ; 2, 125, 4, 191.
- VENANTIUS FORTUNATUS (*Mon. Germ., auct. ant.* IV) : *Carm.* 10, 1, 1, 881 ; *Vita Germ.* 1, 1, 445.
- VIRGILE, *Aen.*, I : 2, 88 ; 2-3, 110 ; 13, 119 ; 19, 448 ; 21, 165 ; 37, 271 ; 47-8, 81 ; 71, 176 ; 88-9, 70 ; 94 sqq., 884 ; 97-8, 272 ; 104, 208 ; 130, 18 ; 145, 81 ; 155, 277 ; 174, 71 ; 178, 58 ; 180-2, 887 ; 198, 191 ; 203, 817 ; 234, 202 ; 244, 42 ; 263, 110 ; 266, 176 ; 267-8, 188 ; 308-9, 810 ; 347, 171 ; 393 sqq., 168 ; 422, 50 ; 440, 67, 75 ; 444, 454 ; 462, 58 ; 527-8, 260 ; 573, 187 ; 664, 15 ; 707-8, 154. — II : 40, 171 ; 48, 288 ; 74, 82 ; 274, 156 ; 274-5, 221 ; 275, 29 ; 278, 121 ; 282-3, 16 ; 323, 89 ; 325, 228 ; 332, 50 ; 377, 828 ; 413, 58 ; 505, 212 ; 541-2, 19 ; 642-3, 177 ; 660, 279 ; 670, 158 ; 692-3, 441 ; 723-4, 66 ; 798, 78. — III : 13-14, 26 ; 39, 242 ; 42, 288 ; 54, 165 ; 84, 102 ; 173, 181 ; 298-9, 269 ; 305, 78 ; 310, 127 ; 319, 41 ; 321, 171 ; 594, 28 ; 658, 62 ; 670, 850 ; 688, 86 ; 693, 188. — IV : 19, 817 ; 24-27, 868 ; 31, 169 ; 38, 66 ; 157, 189 ; 452 sqq., 420 ; 467-8, 25 ; 513, 87 ; 534, 248 ; 576, 50 ; 625, 127 ; 669-70, 889 ; 678-9, 886. — V : 15 et 451, 69 ; 481, 97 ; 542, 858 ; 560 et 561, 176 ; 571-2, 287. — VI : 30-31, 886 ; 46, 489 ; 62, 240 ; 78-9, 260, 887 ; 126, 127 ; 159, 89 ; 187-8, 240 ; 190-1, 81 ; 268, 166 ; 313, 258 ; 316, 449 ; 341-2, 161 ; 346, 159 ; 358, 247 ; 467-8, 227 ; 596, 258 ; 644, 26 ; 660, 142 ; 679, 448 ; 719-20, 828 ; 779, 814 ; 847, 250. — VII : 1, 45 ; 265, 19 ; 640, 29. — VIII : 114, 29 ; 190-2, 814 ; 232, 98 ; 486, 444 ; 560, 240 ; 561, 142 ; 613-4, 288 ; 729, 185. — IX : 7, 285 ; 42, 444 ; 211, 446 ; 216, 281 ; 241, 261 ; 266, 221 ; 273, 184 ; 274, 114 ; 427, 126 ; 537, 277 ; 641, 16 ; 642, 82. — X : 14, 260 ; 207-8, 176 ; 225, 267 ; 284, 275 ; 327, 16 ; 558, 118 ; 613-4, 451 ; 621, 489 ; 631, 240 ; 680 sqq., 819 ; 698-9, 88 ; 811, 16. — XI : 55, 286 ; 73, 58 ; 126, 60 ; 133, 176 ; 441, 171 ; 464-5, 15 ; 592, 447 ; 702, 71 ; 822, 271. — XII : 64-65, 29 ; 88-89, 266 ; 275-6, 88 ; 290, 269 ; 295, 114, 117 ; 407-8, 98 ; 437, 278 ; 634, 828 ; 649, 41 ; 916, 822.
- Bucol.*, I : 5, 26 ; 12, 205 ; 43, 176 ; 64, 110 ; 79, 248 ; 80, 98. — II : 54, 15. — III : 1, 159 ; 77, 98 ; 80, 127 ; 84, 858 ; 101, 77. — IV : 30, 26 ; 61, 178. — V : 23, 444 ; 54, 270 ; 80, 60. — VI : 16, 71 ; 27,

288; 54, 120. — VII : 5-6, 871. —
VIII : 54, 26; 89, 71; 102-3, 69. —
IX : 6, 149; 24, 265; 25, 258; 26,
150; 45, 881.

Georg. I : 49, 224; 74, 274; 161,
224; 163, 208; 187, 258; 284, 269;
387, 287; 412, 171; 415-6, 848;
478, 50. — II : 39, 21; 43, 878;
76-7, 144; 132-3, 381; 145, 165;
298 sqq., 444; 402, 208; 458, 24;
490, 147; 510, 828. — III : 9, 108;
13, 85; 154-5, 71; 206, 265; 244,
146; 249, 166; 348, 281. — IV :
23, 71; 116 sqq., 382; 190, 184;
343, 444; 457 sqq., 871; 460-1, 140;
470, 270; 473, 118.

VITA AMANDI (*Mon. Germ., Mer.*
V) : 1, 17, 71.

VITAE PATRUM : 3, 196, 25; 3,
38, 441; 6, 1, 3, 867; 6, 1, 14, 171.

VITRUVI I : 6, 32, 211. — II : 5, 3
402; 6, 4, 829; 8, 9, 97, 228; 8, 19,
819; 9, 14, 205; 9, 16, 867. — III :
pr. 2, 275; 3, 2, 61. — IV : 2, 5, 115.
— V : 1, 9, 114. — VI : pr. 6, 46. —
VII : pr. 3, 167; 4, 4, 275; 10, 4, 178.

VOPISCUS (écriv. de l'*Histoire Au-*
guste) : *Tac.* 8, 1, 210.

VULGATE, cf. *Testament (Ancien et*
Nouveau).

XÉNOPHON, *Mém.* : 1, 2, 36, 242.

INDEX ANALYTIQUE

(Les chiffres renvoient aux pages.)

ablatif. Représente trois cas, 79.

Abl. proprement dit, 79 sqq. ; précisé par *ab*, *de*, *ex*, 79-82 ; abl. d'origine (*natus*, etc.), 82-83. Abl. de séparation (verbes « priver, arracher, écarter », etc.), 83-84. Emplois dérivés : direction, matière, cause, conformité, tout dont on extrait une partie, manière, 84-86.

Abl. (instrumental) d'accompagnement, précisé par *cum* : au propre, 86-87 ; comme compl., 87-88 ; marquant la circonstance concomitante, 88-89. Abl. de qualité, en général sans *cum*, 89-90. — Abl. (instr.) de moyen : au propre, 90-91 ; tours concurrents, 91 ; comme compl., 91-93 ; emplois dérivés : route, temps utilisé, prix, peine, cause, 93-94 ; abl. de mesure, de différence, de point de vue, de manière, 94-96.

Abl.-locatif. Restes de locatif, 96-97 ; abl.-loc., précisé par *in*, *sub* : au propre, 97-98 ; dans le temps, 99-100.

Rapprochements et confusions d'emplois : entre abl. de point de départ et abl.-loc., 101 ; entre instrumental et loc., 101-102 ; entre abl. d'origine et instrumental, 102-103.

Abl. absolu, 103-105 ; au neutre impersonnel, 104-105.

Abl. et dat., 70-72.

Abl. et acc. : 111-112 (distance et durée) ; 112-114 (*ubi* et *quo*).

Abl. compl. du comparatif, 168-169 ; avec *ab*, *de*, 171 ; abl. compl. de *magis*, 169, 172-173.

Abl. du gérondif et de l'adj. en *-ndus*, 266-267.

absolu. Emploi absolu des cas : nomin. abs., 12-13 ; acc. abs., 24 ; abl. abs., 103-105. Des formes nominales du verbe : 202-203, 274. Des verbes transitifs, 201, 212. Des temps : indic. parf., 220 et 224 ; subj. parf., 410, 411-412, 413, 431.

accord. Caractère récent de l'accord grammatical, 125-126. — Accord du verbe, 126-127 ; de l'attribut, 127-128 ; avec deux ou plusieurs sujets, 128-130. Cas d'attraction entre verbe, sujet et attribut (*non omnis error stultitia dicenda est, haec est stultitia, quis illum consulem nisi latrones putant?*, *licuit esse otioso Themistocli, inuentus nomen fecit Peniculo mihi*), 130-133. — Accord du superlatif relatif attribut, 133. — Accord de l'adj. épithète, 133-134. — Accord du subs-

tantif en apposition, 134-135. — Accord du relatif avec l'antécédent ; faits d'attraction, 136-138. — Accord selon le sens (syllepse), 138 sqq. ; en genre, 138-139 ; en genre et nombre, 139-140 ; avec un génitif non exprimé, 140-141. Cas particuliers ; pluriel de majesté, 142. — Absence d'accord : 13, 125-126, 128, 278, 294.

accusatif. Définition et fonction première, 17-18. Acc. compl. dir. d'objet ; son extension : verbes d'état ou de sentiment construits transitivement, impersonnels (*me decet, me fugit, me paenitet*, etc.), 18-19 ; acc. remplaçant un dat. ou un abl. (*fungor, ulor*, etc.), 19-20 ; composés trans. d'intrans. (*adire aliquem*, etc.), 20-21. Emplois particuliers : compl. de nom, 22 ; acc. exclam., 22-23 ; en fonction de nomin., 23-24 ; acc. absolu, 24 ; acc. prolep-tique, 25. Compl. de l'adj. en *-ndus* au neutre impers., 286.

Acc. de qualification ou du contenu : *servitulem servire*, 25-26 ; de relation : *id gaudeo*, 27-28 ; acc. adverbial, 28-29. Tours particuliers : acc. grec ; acc. compl. de *indutus*, de *doleo*, 29.

Acc. d'étendue, 30 ; acc. de durée, 31. Emplois annexes : degré, 31-32 ; mesure et prix, 32. — Acc. de mouvement, 32-33. Acc. prépositionnel, confusions entre *ad*, *apud* et *in*, 33-35.

Double acc., 35 sqq.

Concurrence exercée par l'abl. de distance et de durée, 111-112. Confusions avec l'abl.-locatif, 112-114.

Acc. du supin, 261. Acc. du gérondif et de l'adj. en *-ndus*, 265. *Accusativus cum infinitivo*, 320 sqq.

adjectif. Appartient à la catégorie

du nom, 1. Adj. fixé comme ad-
verbe sous la forme du nomin.,
13-14. Adjoint à un vocatif, 15-16.
Fixé au neutre comme acc. de qua-
lification, 26-27 ; comme acc. ad-
verbial, 28 ; comme acc. de degré,
31-32. Rapports de l'adj. avec le
gén. (*erilis filius*), 44-46, 118, 141.
Types *quid novi?*, *sub obscurum
noctis*, 49-50. Adj. construit avec
l'acc. : 22, 27-28, 29, 30 (*longus*),
31 (*natus*) ; avec le gén. : 40, 41,
47-48, 52, 56-57, 58, 59 ; avec le
datif : 64-65, 66, 70, 76, 78 ; avec
l'abl. : 82-83, 84, 92, 95 ; avec le
supin, 261 ; avec l'inf., 269-270.

Accord de l'adj. attribut, 127
sqq. ; épithète, 133-134. Place de
l'adj., 162-163.

Adj. substantivé, 47, 49, 50, 164-
165. Subst. en fonction d'adj., 165-
166. Adj. « apposé » : équivalent
à un adverbe ; employé avec hypal-
lage (*ibant obscuri*) ; type *summus
mens*, 166-167.

Degrés de comparaison, 167 sqq.

Participe employé comme adj.,
275, 276, 279.

adj. verbal en « -ndus ». Emplois
lui appartenant en propre. Marque
l'obligation, 285-286 ; l'intention ou
la fin : *pueros do educandos*, 286 ; la
possibilité, 287 ; utilisé comme part.
fut, passif, 287. Au neutre impers.
avec acc. d'objet, 286. Au sens du
conditionnel fr., avec l'indic. de
esse, 247. — Comme substitut du
gérondif, voir ce mot.

adverbe. Invariable, 1. Ancien no-
min., 13-14, ou acc., 28 ; abl. adver-
bial, 94. Adv. marquant la quantité,
28, 48-49 ; le degré, la mesure et le
prix, 31-32, 53-55, 94-95 ; l'identité
et la ressemblance (constr.), 173 sqq.
Comparatif de l'adv. construit avec
quam, plutôt qu'avec l'abl., 169.

Adv. remplaçant l'adj., 1; remplacé par lui, 166. Rattaché à un substantif, 191-192, ou lui-même « substantivé », 192.

Rapports avec les prépositions, 9, 10, 114-115, 117, 122; cas de *iuxta* et *pariter* + dat., 66.

Adv. rapprochant un indicatif de l'irréel, 246. *Bene accidit, fit quod...*, 296-297.

Place des adverbes, 162.

Adverbes numéraux, 177.

agent. Exprimé par *ab* auprès du passif, 85, 207-208, ou d'un intrans. de même sens, 208. Confondu avec le datif de la personne intéressée, 74 sqq.

antériorité. Exprimée par les temps du *perfectum*, 224-225, 226, 362, 376-377 (au potentiel et à l'irréel), 394 (en règle générale), 416 (propos. conséc.); même pour l'action répétée, 394, 402. Antér. non exprimée, 225.

« **aoristique** » (emploi) d'une forme de *perfectum* sans marquer l'action achevée. Au subj. parf. : dans la défense (*ne feceris*), 232; dans l'affirmation atténuée (*dixerit quis*), 237-238, 251; dans le souhait, 240-241; par adaptation des formations arch., 245-246; dans le tour *videro*, -is, etc., 252. Au fut. II, 226, 251. A l'inf. parf., 259-260. — Cf. aussi « **atemporel** ».

apposition (nom en). Accord, 134-135; apposit. avec *dico*, 135; apposit. de deux ou plus. subst., 135. Manquement à l'accord en cas, 13, 15 (auprès d'un voc.). Apposit. à une phrase (nomin. ou acc.), 24. Apposit. dans les tours *licet*, *necesse est* + datif, 132-133, ou *fortis animi est* + inf., 259. Place dans la phrase, 162. Superlatif relatif en apposit., 133.

appositionnelle (construction). Représente un état ancien, 3, 125-126. Auprès d'un voc., 15. A l'acc., 17, 18 (*flere aliquem*), 25 (prolepse); tour *aliquid id genus*, 28-29; double acc., 36-38. Tours *urbs Roma*, *arbor olea* concurrencés par le gén. explicatif (*urbs Romae*, *arbor fici*), 43; *plerique homines*, 48; *mille homines*, 139 (au lieu du gén. partitif). Gén. de qualité « apposé », 61. Apposit. à un gén. non exprimé, 140-141. *Osse fini*, 118. Caractère appositionnel du sujet, 126-127, 130, 140 (*pars*); de l'attribut, 127-128, 146. Adj. « apposé » (*summus mons*, etc.), 166. Type *amplius mille homines*, 170-171. Participe apposé, 275, et aussi 323 (*gaudent perfusi*). Relative en suspens apposée à une phrase, 333.

article. Son absence, 2, 3; tours qui se sont développés malgré elle, 191-192. Débuts de l'article défini et indéfini, 192-193. Origine de l'art. partitif, 47, 212.

aspect. Exprimé en partie dans la conjugaison par la distinction *infectum/perfectum*, 216; plus spécialement : 220-221 (prés., imparf.), 224-225 (plus-que-parf.), 225-226 (fut.); au subj., 243 (parf. achevé), 414 et 416-417 (imparf. de durée). Pour l'aspect déterminé, recours à divers procédés, notamment aux préverbes, 217-218; participes passés du type *complexus*, 218, 277; influence sur le choix du temps, des infixes et suffixes, 218. Type *clausus fuit*, 228. Du reste, la distinction *infectum/perfectum* n'est pas toujours observée au subj., 232, 243-244, 245, 414-415, 417-418; au fut. II, 226, 251; à l'inf., 259-260; et l'expression de l'aspect déterminé n'a rien de systématique, 219.

« **atemporel** » (emploi) de diverses formations verbales. Ind. prés., 220; parf., 224. Fut. I, 226. Inf. prés., 259. Partic. prés., 273-274. Voir aussi « **aoristique** ».

attraction (faits d'). Très fréquents en latin. Attract. d'un voc. sur un attrib. voisin, 16. Formules *ante diem tertium Kal. Ianuarias*, *post diem tertium quam*, 116. Au 2^e membre d'une comparaison après *quam*, 169-170. Attract. d'un subst. attr. sur le verbe, 131; sur le pronom démonstr. ou relat. sujet, 131, 136. D'un nom attenant au sujet sur le verbe, 131-132. D'un compl. au datif sur l'attr., 132-133. Attract. entre relatif et antécédent, 136-138; dans le groupe *suus quisque*, 197.

Attract. concernant la voix (*coepit sum fieri*), 208. Concernant le temps ou le mode : exercée par un plus-que-parf., 225, 362; par un parf. (*morem gestum oportuit*), 282; par un inf. après *potius quam*, *prius quam*, 358, 373. Concordance temporelle par attract., 418-419. Attract. modale, 402-406.

attribut. Accord avec le sujet, 127; au neutre avec valeur généralisante, 127; entraîné au voc., 16. Superlatif relatif attr., 133. — Uni au sujet par le verbe « être » ou un verbe équivalent, 146-148. Place de l'adj. attr. : *bonus est*, *est bonus*, 162. Attr. de l'inf. à l'acc. ou au nomin. : *decet esse temperantem* et *cupiebat Caesar clementem uideri*, 259; *uult se esse carum*, 330; *ait esse paratus* (non class.), 322-323; au dat. (*licet esse otioso*), 132-133.

cas. Généralités; *casus recti*, *casus obliqui*, 7. Insuffisance de la flexion, 7-9. Renforcement des cas par les prépositions; cas concrets, cas abstraits, 9-11. Cas maintenu sans pré-

position : acc. (*passim*), abl. (*passim*); avec *domum*, *rus*, etc., 107-108; avec les noms de villes, d'îles, etc., 108-110. Reprise de la préposition évitée par le cas, 121. Rapprochements de cas : dat. et acc., 67-70; dat. et abl., 70-72; acc. et abl., 111-114.

cause. Exprimée par l'abl. instr., 94; par l'abl. proprement dit avec *ex*, *de*, parfois *ab*, 85; par *per*, *ob*, *propter* + acc., 115; *in* + abl., 97-98; *prae* + abl., 115. Par des tournures participiales, 283. Par des conjonctions subordonnantes : *cum*, 347; *quod*, *quia*, *quoniam*, 347 sqq., et parfois *ut*, 350, 355; *dum*, *postquam*, *quatenus*, *ubi*, *cur*, 349-350. Par la propos. relative, 336-337. Par des conj. coordonnantes, 450-451.

comparaison. De supériorité : exprimée par le comparatif et le superlatif relatif, 167 sqq. D'égalité et de différence (*aequus*, *par*, etc.) : avec *atque* (*ac*), 173; échanges de constr. (*quam*, abl., etc.), 174-175. Sous forme de propos. comparatives, 354 sqq. Avec supposition, c.-à-d. comparatives conditionnelles, 388-391. Par tourn. particip., 284.

comparatif, 167 sqq. Valeur anc. d'intensif du suff. *-ior*, 167. Emploi du compar. pour une opposit. de deux termes (*seniores*, *validior manuum*), 167-168. Complém. du compar. : abl. ou *quam* (*doctior Petro* / *quam Petrus*), 168-169; parfois combinés, 169; ou autres constr. : appos., *ab*, *de*, gén., dat., 170-172. Type *fortior est quam prudentior*, 170. Attract. après *quam*, 169-170. Renforcement du compar.; compar. analytique, 172-173.

composés (verbes). Influence de la composition sur la constr. : composés d'intransitifs devenant transi-

tifs, 20-21. Composés appelant un double acc., 36-37. Maintenant leur compl. sans prépos., 33, 80-81. Composés de *dis-*, *re-*, *se-* appelant, au contraire, la prépos., 84. Influence sur l'aspect : composés exprimant l'aspect déterminé, 217-219, ou l'état qui suit l'action (*complexus*), 218, 277.

concession. Exprimée par le subjonctif indép., 235 ; par l'impératif, 252-253. Par des conj. subord., *etsi*, *etiamsi*, *quamquam*, *quamvis*, *licet*, *cum*, etc., 351-354. Par une tourn. particip., 283. Par la propos. relat., 337-338.

concomitance. Marquée par l'abl., 88-89. Par *dum*, *donec*, *quoad*, 370 sqq. Par le participe prés., 273-274 ; parfois par le part. passé passif, 277. Par l'emploi du même temps dans deux propos. en rapport, 393-394.

concordance des temps (*consecutio temporum*). Existe à l'indic., mais surtout importante au subj., 407. Insuffisance de la règle habituelle, 408 sqq. Caractère complexe de certains temps : prés. hist., 408-409 ; parf. de l'indic., 409 ; parf. du subj., 409-410. Nature particulière des diverses propos., 410 sqq. : propositions échappant à la concordance, 410-411 ; ayant librement le temps voulu par le sens, 411-413 ; en dépendance plus étroite et tendant à se limiter à tel ou tel temps : interr. ind., 413-414 ; finales et assimilées, 414-415 ; propos. conséc. (rareté du plus-que-parf., développement secondaire du parf., importance de l'imparf.), 415-418. Concordance par attract. formelle, 418-419. Aperçu hist., 419-420. Au disc. ind., 430-432.

condition. Exprimée par les propos.

avec *si*, *nisi*, etc., 374 sqq. Par des propos. indép., 386 (note). Par la propos. relat., 336. Par *dum*, *modo*, *dummodo* + subj., 391.

constructio ad sensum (syllepse), 22, 37, 126, 138-142.

coordination. Absente, ou asyndeton, 437-438. Exprimée par le relat. de liaison, 438-439. Par des conjonctions : copulatives (*-que*, *et*, *atque*, *neque*, *et non*, *neue*, *quoque*, *etiam*), 440-445 ; disjonctives (*-ue*, *aut*, *uel*, *sive*), 446-447 ; adversatives (*sed*, *uerum*, *at*, *immo*, *aulem*, *tamen*, etc.), 447-450 ; explicatives (*enim*, *nam*, etc.), 450-451 ; conclusives (*ergo*, *igitur*, etc.), 452. Tours corrélatifs servant à coordonner (*cum... tum*, *modo... modo*, etc.), 452-453. Place de ces conjonct., 161, 453-454. Coordin. de propos. relatives, 334.

date (formules de), 99, 101, 116.

datif. Sa place dans la flexion, 8. Maintenu sans prépos. comme cas abstrait, 10. Sa triple fonction, 62. Compl. indir. de v. transitifs : *do aliquid alicui*, 63. Compl. de v. intrans. et d'adj. (*alicui irasci*, *infestus*, etc.), 63-65 ; de subst. verbaux, 65. Datif de rapprochement : *alicui iungere*, *propior*, *similis*, etc., 65-66 ; avec extension (*alicui miscere*, *loqui*, *certare*, etc.), 66-67 ; cas de *idem*, 67.

Doubles constr. : dat. et acc. d'objet (*cauere alicui* et *c. aliquid*), 67-68 ; dat. et acc. avec *ad* ou *in*, 69-70 ; dans le tour poét. *il clamor caelo*, 69-70 ; avec *apud*, *idoneus*, 70 ; dat. et abl. (*auferre alicui* et *ex re*), 70-71 ; avec extension (*silici scintillam excudit*, *quaerere alicui*), 71.

Constr. dérivées du dat. d'intérêt : dat. de point de vue, 72 ; de

possession, en alternance avec le gén., 40, 73-74; type *Philocomasio amator*, 73-74. Dat. d'agent : compl. de l'adj. en *-ndus*, 74; du part. passé passif, 74-75; du passif, 75; d'adj. verbaux, 75-76.

Datif final, 76 sqq.; compl. de verbes, et double dat., 76-77; concurrence du nomin. : *est exitium*, 77. Compl. de subst. (*receptui signum*), 77-78. Datif final du gér. et de l'adj. en *-ndus* (*decemviri legibus scribundis*), 78, 265-266.

Datif compl. du compar., 171. Attribut au dat., 13, 132-133.

défense. Exprimée par subj. et impér. avec *ne* (*non*), 232-234, 243, 253-254; par *noli* + inf., 232-233; par l'inf., 272. Au disc. ind., 423. Type *ne quis fecisse uelit*, 259-260.

déponents (verbes), 201, 203-204. Impératif fut., 253 (n. 1).

distance et durée. L'exprimées par l'acc., 30-31, et secondairement par l'abl., 111-112.

distributif. a) Nom de nombre, 175-177. — b) Formes de sens distributif : *quisque*, *uterque*, 196-199; *cata*, 198.

effort (temps ou formations marquant l') : indic. prés. et imparf., 227; partic. prés., 227, 274.

ellipse. Parfois factice, par ex., dans la phrase nominale sans copule, 146-147; avec les v. transitifs employés absolument (*mouere*, sc. *castra*), 212; sous l'effet d'une analogie extérieure, cas du fr. « celui de », 192. Existe cependant par raccourci effectif d'expression : tour *ad Castoris*, 61; prépos. non reprise, 121; tournures relatives, 138; antécédent du relatif non exprimé, 332-333; et, avec idée latente sous-entendue : acc. exclam., 23; tour-

nures voisines de l'irréel, 246, 380-381, 383.

épistolaire (style), 227-228.

estimation (évaluation). Fonction propre au gén., 43-44; maintenue dans les formations adverbiales (*magni*, *parui*, etc.), 52, 53, 54; gén. substitué à l'abl. de prix pour les formes *pluris / minoris*, *tanti / quanti*, 54; double constr. de *aestimare*, 54-55. Substitution inverse de l'abl. dans les substant., quoique non exclusivement, 55. Traces de l'acc., 32.

éventuel, c.-à-d. ce qui vient à se produire (gr. *ἐάν* + subj.), se confond en latin avec le potentiel, 236. En propos. subord., 236, 338-339 (propos. relat.); 344 (propos. conséc.); 363-364 (*cum*); 369 (*antequam*); 376 (*si*, *nisi*); 378 et 401 (dans le passé); 387 (*si* = « au cas où »); 392 (*ut* « à supposer que »); 400-402 (répétition); 404, 405 (attribut. modale); etc.

exclamation. Au nomin., 11; à l'acc., 22-23; au gén., 61; à l'inf., 271-272.

futur. Rapports de formation et de sens avec le subjonctif, 216, 249-250. Futur I ou d'*infectum*, mais marquant l'avenir plus que l'action en cours, ou ayant une valeur « atemporelle », 225-226; partageant avec le subjonctif divers emplois de caractère modal : ordre, délibération, probabilité, souhait, etc., 250. Futur II ou de *perfectum*, marquant l'action achevée et l'antériorité, mais aussi avec valeur très affaiblie de *perfectum*, ou même sans celle-ci, 226, et dans ce dernier cas influencé par le subj. parf., 251-252. En propos. sub., 368 et 371-372 (tempor.), 375-376 (condit.), 394 (périphrase *-lurus sim*).

Substituts du fut., 252 (note).
Fut. à l'inf., 325-326; dans une
propos. subord. au subj., 394-396.
Au st. indir., et avec transposit. au
passé, 427-429.

généatif. Sa place dans la flexion, 8.
Cas abstrait, 10. Diversité de ses
valeurs, 39-40.

Gén. possessif : *liber Petri*, *pro-
prius alicuius*, 40-41; avec tours
particuliers : *metus hostium*, *Pali-
nurus Phaedromi*, *Lutetia Parisio-
rum*, *postridie eius dici*, etc., 41-42.
Gén. explicatif, 42-43. Gén. de qua-
lité, 43-44. Rapports du gén. avec
l'adjectif : *crilis filius* (= *eri*), *cam-
pus Martius*, 44-46, et inversement
scelus uiri (= *scelestus*), 46.

Gén. partitif. En régression et
concurrenté par *de* + abl., 46-47.
Compl. de nom : *pars equitum*, *op-
timus civium*, 47-48; de formes neu-
tres et d'adverbes : *multum auri*,
quid noui?, *ubi terrarum?*, *adhuc
locorum*, 48-50; et, par recherche,
serum dici, *strata uiarum*, 50; ren-
chérissement, *reliquiarum reliquiae*,
50. Compl. de verbes et adj. cor-
resp. : *implere*, *plenus*, *egere*, *potiri*,
compos, *meminisse*, *memor*, etc.,
51-52.

Gén. d'estimation : *magni facere*,
52-54. Rapports avec l'abl. de prix :
magno emere, mais *pluris*, *minoris*,
tanti, *quantum emere*, 54-55. etc.
Type *lucri facere*, 55-56.

Gén. de relation (ou *animi*),
56 sqq. Compl. de substant., sou-
vent comme gén. objectif, 56-57;
d'adjectifs (*peritus antiquitatis*), du
partic. prés. (*miles patiens frigoris*),
57-58; de verbes : *admoneo*, *me
miseret*, 58-59; gén. du grief, de la
peine (*accusare auaritiæ*, *dupli-
damnari*), 59-60; emplois rares avec
inuideo, *liber*, *mirari*, etc., 60.

Gén. du gérond. et de l'adj. en
-ndus, 267-268. Gén. de point de
départ, 42. Compl. de *causa*, *gra-
tia*, etc., 118, 163. Compl. du com-
par., 171. Emplois autonomes : gén.
exclam., tours *nouem annorum pro-
fectus*, *ad Dianæ* (sc. *templum*), etc.,
60-61.

Place du compl. détermin. au gén.,
163.

genre. Exprimé dans la forme du
nom, 1. Prête à accord, 125. Accord
en genre de l'attrib., 127, 128, 129;
attrib. au neutre avec valeur géné-
ralisante, 127-128. Attract. du pro-
nom relat. ou démonstr. suj. au
genre de l'attrib., 131, 136. Genre
du superlatif relat. attr., 133. Ac-
cord en genre de l'adj. épith., 133-
134. Syllepse de genre, 138, 139,
140. Adj. substantivé au genre
animé, 164; au neutre, 47, 49, 50,
165. Confusion secondaire du plur.
neut. et du fém. sg., 165.

gérondif. Origine commune avec
l'adj. en *-ndus*, 262-263; leur indé-
pendance première à l'égard de la
voix, 263-264. Tendance à réserver
le gérondif aux emplois absolus et
à le remplacer en cas de compl.
d'objet par l'adj. en *-ndus* avec
accord, 263-264. Répartition, 264.
Principaux emplois aux différents
cas : acc., dat., gén., abl., 265-268;
gén. de relation avec *esse* ou seul,
rapproché du gr. *τοῦ* + inf., 267,
268; type *cupidus urbis uidentis*,
268 (note); substitution de l'abl. du
gérond. (**canando*) au partic. prés.,
267. Inf. substitué au gér., 269-270.

Cl., en outre, **adj. verbal en
« -ndus »**.

hellénismes. Allant du calque direct
à une simple mise en rapport de
tournures correspondantes; sou-
vent préparés en latin même, 2.

Voc., 16. Acc., 19, 26, 29, 38. Gén., 42, 50, 60, 61, 171 (compl. du compar.). Dat., 66, 71, 72. Abl., 91 (*in*). Prépos. avec noms de villes, 110. Tours *incredibile quantum*, 147; *callidus audis*, 148. Double négation, 155. *Alterutrum*, 187. Constructions en rapport avec l'article, 191-192; article, 193. *Cata* (prépos.), 122; *cata unum*, 198. *Paeniteor* / μετανοοῦμαι, 204.

Aoriste gnominique, 224. *Ne feceris* / μή ποιήσης, 232; *dixerit quis* / εἴποι τις ἄν, 238, 243; *si possit excussisse deum*, 260. Inf. substantivé, 256; inf. compl. d'adj. (*celer sequi*), 269-270; inf. compl. de *do*, *trado*, et inf. de but, 286-287. *Facere habeo* / ἔχω ποιεῖν, 252, 258; *incipio facere* / μέλλω ποιεῖν, 252. *Ad sanandum eos* (= εἰς τό + inf.), 264; *dare ad manducare* / δοῦναι φαγεῖν, 270. Inf. jussif, 272. *Nominatius cum infinitiuo*, 323. *Non habent unde reddere*, 331. Gén. du gérond. (= τοῦ + inf.), 268.

Dico quod ou *quia* (*quoniam*) / λέγω ὅτι ou διότι, 299. *Neque ut sint neque ut non sint habeo dicere*, 305. Interrog. ind. à l'ind., 314-315; *si* interrog., 320. Indic. imparf. après *cum*, 367. *Si non* / εἰ μή, 384. Relatif de liaison, *cui* / τῷ δέ, 439. *Quoque* / δέ ou τε... καί, 445.

Imparfait. A l'indic., désigne l'action en cours dans le passé, isolée ou répétée, 221-222; avec plus de rigueur qu'en fr. moderne, 224. Imparf. d'effort, 227; du style épist., 227. Imparf. des verbes *devoir*, *pouvoir*, etc., 248, ou tours voisins, 381. Après *ubi*, *postquam*, 361-362; après *cum* « au moment où », 363 (mais abusivement, 367); après *dum* au lieu du prés., 371;

après *si* en face d'un jussif, 381; tardivement, comme irréel, 383. Par concordance, au lieu d'un prés., 407.

Au subj., 244; comme jussif du passé, 235, 423, 431; comme potentiel du passé (en propos. indép. et subord.), 238, 244, 378, 401, 413; comme irréel du prés., 238-239, 376; dans les compar. condit., 388-390. Temps passé essentiel des propos. finales, des complétives avec *ut* / *ne*, 414-415; des conséc., 417. Avec valeur modale affaiblie ou absente, après *cum historicum*, 365; après *postquam*, 367; marquant l'action répétée, 400-401; par transposition d'un indic. imparf., 411, 413, 417, 427, ou fut., 427. Son histoire, 244, 383.

Impératif. Exprimant l'ordre, la défense avec *ne* (*non*), 231-234, 252, et aussi la permission, la prière, le souhait, la supposition, 252-253, 386. Impérat. fut. en *-to*, souvent affaibli; *esto*, *habeto*, *putato*, *scito*, sans valeur future, 253. Formes médio-passives en *-tor*, 253. Impér. confondu avec ind. prés. dans lat. vulgaire, 254. Concurrencé par subj., 231 sqq., par inf., 272. Au st. ind., rendu par subj., 423.

impersonnelle / personnelle (construction). Anciennement très étendue et continuant à se développer sur certains points (*potest*, *habet* « il y a », *debet* = δεῖ, 209-210), la constr. impers. est fortement concurrencée par la construct. personnelle : *opus est*, 92, 281; *coeptus sum*, 208; *me miseret* / *misereor*, *dolet mihi* / *doleo*, *me pudet* / *res me pudet* ou *pudeo*, *si id licebit*, *non fuit Iuppiter metuendus ne...*, etc., 211; *agitandumst uigilias* / *agitandae uigiliae sunt*, 286; *in eo (res) est ut, tantum a fuerunt ut*, 304; *dicitur Gallos* / *Galli*

dicuntur in Italiam transisse, 327 ; *iubeor tacere, iussus es renuntiari consul, iubeo receptui canere (cani)*, 330-331.

Neutre impers. du partic. en *-tus* : à l'abl. abs. (*auspicato*), 104-105 ; à l'abl. compl. de *opus est*, 281 ; au nom.-acc., 281 ; type *consultum nolo*, 282. À l'adj. verbal en *-ndus* (*linguae moderandum est*), 285-286.

Tour *accedit modii quinque*, 128.

Passif impersonnel, 204 sqq.

Impersonnels (verbes), 209-211.

Indéfini, voir **sujet indéfini**, **indétermination** et **pronoms indéfinis**.

Indétermination, notion exprimée par l'indic. après *quicumque, quisquis*, etc., 335 ; mais tendant à appeler le subjonctif : *sunt qui dicant*, etc., 338-339, 340. En rapport avec la notion de répétition, 400-402. Intervient dans l'attraction modale, 404, 405-406.

indicatif. Mode du réel, opposé comme tel au subj., 215. Rejoint cependant ce dernier au fut., 226, 249-252 ; dans les interr. délibératives, 242-243 ; en diverses tournures : *paene dixi*, etc., 246 ; avec les verbes « devoir, pouvoir, etc. », 247-248 ; tour *non putavi (putaram)*, 249. Dans l'emploi dépendant, concurrencé, même pour l'expression d'un fait, par le subj. de subordination, 292-293 et *passim*, mais l'emportant finalement sur lui et sur l'inf. par l'extension des propos. compl. avec *quod (quia)*, 294, 311-312 ; *dico quod*, 298-299 ; après *ut* conséc., 344. Interrog. ind. à l'ind., 313, 314-315. Indic. au st. ind., 425-426.

Infinitif. Forme substantive du

verbe et lui constituant une flexion avec le supin et le gérondif, 255.

Emploi nominal. Inf. dit substantivé, 255-256. Inf. sujet, attr., compl. de verbes, 257-258 ; attribut de l'inf., 258-259. Inf. substitué au gérond. et à l'adj. verb. en *-ndus* : *tempus est legere, durus componere*, et en bas-lat. *ad agere*, 269-270 ; inf. de but (après *do, trado*, etc.), 260-261, 286-287.

Emploi verbal. Inf. historique, 270-271 ; inf. exclamatif, 271-272 ; inf. jussif, 272. Propos. inf., 320 sqq. Inf. dans propos. tempor., 271 ; après *cum interea*, etc., 364 ; après « *cum inuersum* », 365 ; par attraction, avec *potius quam*, 358 ; avec *prius quam*, 373. Développement ultérieur de l'inf. sub., 331. Inf. au st. ind., 423, 424, 426-427, 428, 429.

Temps de l'inf. : prés., 255, 259, 324 (en fonct. d'imparf.), 325, 329 ; parf., 257, 259, 323-324, 329, parfois sans valeur de *perfectum*, 259-260 ; fut., 325-326.

infinitive (proposition). Origine, 320-321. Dépendant de verbes déclaratifs, 321 sqq. : expression du sujet, 322 ; cas de l'attribut, 322-323 ; emploi des temps, 323 sqq. ; avec verbes « se souvenir » et « promettre, menacer, espérer, etc. », 324-325 ; expression du fut., 325-326 ; du potentiel et de l'irréel, 326-327 ; construction personnelle ou impers. du verbe introduct., 327-328. Dépendant de verbes de volonté, 328 sqq. ; surtout à l'inf. prés., et expression plus limitée du sujet (*uolo cum facere / uolo facere* ; cependant, *uolo me facere*), 329 ; double constr. de l'attribut (*uult esse carus et se esse carum*), 330. Expression de l'indéfini : *iubeor facere, iubeor consul fieri*,

iubeo + receptui canere (cani), 330-331.

intention. Notion exprimée par des prépos. avec acc., *ad*, *in*, *ob*, *propter*, 34, 115 ; par *causā*, *gratiā*, avec gén., 117-118 ; par supin en *-tum*, 261 ; par *ad* + gér. ou adj. en *-ndus*, 265 ; par part. fut. en *-turus* (post-cl.), 279-280 ; par *ut*, *ut ne*, *ne*, *quo* + subj., 343 ; par des propos. relatives au subj., 336.

interrogation. Partielle ou totale, directe ou indirecte, 155. Interrog. directe : pronoms, adj., adv. interrogatifs, 155-157 ; particules interr. : *-ne*, *nonne*, *num*, *an*, etc., 157-159 ; « oui » et « non » dans les réponses, 159-160 ; interrog. double, 160-161. Interrog. indirecte, 313 sqq. ; développement récent du subj., cas d'indic., formules du type *nescio quis*, 313-315 ; terme introducteur absent ou double, prolepse, 315 ; termes introducteurs, 315 sqq. ; *an* = « si ne... pas » (*dubito an*, *haud scio an*), 316 ; *qui scis an?*, *forsitan*, *forsan*, 316-317 ; emploi élargi de *an* (= *-ne* ou *num*), 317-318 ; interrog. ind. double, 318-319. *Si* interrogatif, 319-320. Interr. ind. avec *ut* après v. de crainte, 306. Concordance des temps dans l'interr. ind., 413-414 ; avec attract., 418-419. Interrog. au st. ind., 423-424.

Intransitifs (verbes) et **transitifs**.

Origine de la dénomination, 17. Échanges entre les deux catégories, 17-21, 211-213. Emploi des intransitifs au passif impers., 205 ; accessoirement au passif pers., 26, 205, 213. Intrans. possédant un adj. en *-ndus*, 20, 205, 211, 264, 286 ; recevant un compl. avec *ab*, 208, ou au datif, 75 ; remplacés par des verbes pronominaux, 214.

irréel. Exprimé par le subj. imparf.

(irréel du prés.) et plus-que-parf. (irréel du passé), 238-239, 376. Anciennement confondu avec le potentiel, 377 ; survivances, et complexité de la distinction, 377-380. Éventuels dans le passé pris pour des irréels, 401. — A l'inf., création de la périphrase *-turus fuisset*, 326-327. — Dans une propos. au subj., utilisation de *-turus fuerim* pour l'irréel du passé, 397-399. — Au st. ind., 429. Attraction exercée par un irréel, 418-419. — Indic. voisin de l'irréel : *paene dixi*, verbes « devoir, pouvoir, etc. », 246 sqq. — Évolution ultérieure, 382-383.

locatif, 96-97.

médio-passifs (verbes), 201-203, 274.

moyenne (voix). Restes du moyen en latin, 201 ; verbes médio-passifs, 201-203 ; déponents, 203-204. Remplacement par l'actif ou le pronominal, 202-203, 214.

négation (la). *Nē* et *non*, 148-149, 215, 230-234 (défense), 235, 253-254 (impér.), 272 (inf.) ; forme renforcée *ni*, 148-149, 383-384 ; forme brève *nē*, 149-150, 308 (*quin*), 385 (*sin*). *Nē* et *non* en propos. subord. : après *ut* complétif, 303-306 ; avec verbes de crainte, 306-307 ; dans les finales, 342-343 ; dans les conséc., 345, 346 ; *an non*, 160, 316, 319 ; etc.

Haud, 150 ; *minus*, 150, 308-309 (*quominus*), 385-386 (*si minus*). Négations copulatives : *neque*, *neue*, 150-151, 230, 443 ; emploi de *et non*, *et neue*, 441-442 ; *necne*, 160, 319. Locutions négatives *ne... quidem*, *nedum*, 151-152. Négations composées *nemo*, *nihil*, *nullus*, *nunquam*, etc., également employées dans les défenses, 153, 230 ; servant de négations fortes (*nullus = non*), 153.

Double négation, 153-154 ; négations non détruites, 154-155.

neutre. Avec valeur généralisante dans le tour *turpitudine peius est*, 127-128. Employé au plur. avec deux noms de choses pour sujet, 129 ; cas d'espèce, 130. Substitué à l'attraction du type *haec est stultitia, quae iracundia dicitur*, 131. Valeur neutre des gén. *mei, tui, nostri, uestri, sui*, 180. Syllepse de genre avec des noms neutres, 138, 139, 140 ; tour *ego aliquid sum*, 194. Neutre alternant avec *res*, 142. Neutre impers. avec sujet « animé », 128. Neutres fixés comme adv. ou conj., 13-14, 28, 293, 439. Adj. substantivé au neutre, 47, 49, 50, 165. Neutre du part. en *-tus*, 104-105, 281. Voir aussi « **constr. impersonnelle** ».

nombre. Catégorie du nom, 1. Subst. sg. apposé à un plur., 135 ; sujet sg. apposé à un verbe plur., 126-127 (pronom), 139-140 (subst. collectif). Passage du neut. sg. au n. plur. (*eadem... id*), de l'individu à l'espèce (*ab lenone... quibus*), 142. Gén. sg. (*sui*) reprenant un plur., 180 ; distinction des gén. sg. *nostri, uestri* et des plur. *nostrum, uestrum*, 181. Plur. de *quisque, uterque*, 198-199. Adj. plus facilement substantivé au plur., 164-165 ; plur. n. du type *gaudia* > fr. « joie », 165. Pluriel de majesté, 142.

nombre (noms de). Ordinal, 175. Distributif, 175-177. Adv. numéraux, 177. Cardinal influencé par l'ordinal (*decem menses*), 178-179.

nominale (phrase), 11, 146-147.

nominatif. Cas du sujet, 8 ; du nom considéré en lui-même, 11. Nomin. exclamatif, 11. Titres, 12. Nomin. en suspens, 12 ; nomin. absolu, 12-

13. Dénomination ou apposition laissée au nomin., 13. Formes de nomin. devenues adv., 13-14. Nomin. en fonction de voc., 14. Nomin. adjoint à un voc., 15-16. Rapports avec l'acc., 23-24. En concurrence avec le dat. final (*est exitium*), 77, avec l'abl. auprès de *opus est*, 92, 281. Nomin. de la phrase nominale, 146-148. Attribut de l'inf. au nomin., class. dans *cupiebat clemens uideri*, 259 ; non class. dans *ait esse paratus*, 322-323.

ordre. Exprimé par le subj. et l'impér., 230 sqq., 252-254 ; par l'inf., 272. Jussif du passé, 235. Ordre au st. ind., 423.

ordre des mots. N'a pas encore la signification syntaxique qu'il a prise en fr., 9, 161. Place dans la phrase : du verbe, des mots accessoires, du vocatif, 161-162. Place de mots formant groupe : adv., attrib., démonstr., possess., appos., adject., compl. au gén. ; tendance du déterminant à précéder le déterminé ; ordre banal et ordre expressif, 162-163. Ordres fixes, 163 ; libertés poétiques ; influence de la clause, 163. Place des prépos., 118-121 ; de *causa, gratia*, etc., 118 ; des conj. de coordin., 453-454 (et *passim* dans le chapitre).

parataxe (ou juxtaposition) : 125-126, 291, 300, 308, 370 (*dum*), 374 (*si*), 378, 391 (*modo*) ; cf. « **constr. appositionnelle** ».

parfait. A l'indic. : sa double valeur, 216. Parf. proprement dit, parfaits présents, parf. exprimant l'irrévo cable, périphrase supplétive avec *habeo*, 222-224. Passé effectif (temps absolu) ; rapports avec l'imparf. ; emploi comme aor. gnomique, 223-224. Proche de l'irréel, 246. Cou-

rant après *ubi*, *postquam*, 361 ; entraîné après *cum*, 366-367. Après *antequam*, *priusquam*, 368. Marquant l'antériorité, 394. Action sur la concordance des temps, 409-410.

Au subj., sa triple valeur, 243. Parf. « aoristique » : défense, express. atténuée, souhait, 232, 234, 237-238, 240-241, 245 ; cf. 251. Parf. proprement dit, par ex. dans le souhait *utinam uicerit !*, 240 ; après *si* + potentiel, 376-377, etc. Passé effectif, parfois avec valeur modale, 236, 242, 243, ou transposant simplement l'indic. comme temps absolu : après *cum* adverbatif, dans les propos. relat., interr. ind., tempor., consécut., etc., 410, 412, 413, 414, 415, 416, 431. Au st. ind., transpose, en outre, le fut. II, 427.

Parf. passif, 228-229.

Inf. parf., surtout dans propos. inf., 323-324 ; rare dans l'emploi substantivé, 257, ou comme suj. / compl., 259, parfois sans valeur d'achèvement, 259-260.

Part. parf. passif, cf. **participe**.

participe. Pauvreté du latin en participes, 273. Part. prés. : marque la concomitance, 273-274 ; glissement vers le passé, 274 ; traces d'indépendance à l'égard de la voix, 274 ; rare dans la conjugaison périphrastique, souvent employé comme adj., parfois substantivé, 274-275. — Part. passé passif : ancien adj. verbal marquant l'état, rattaché au *perfectum*, mais se rapprochant aussi du présent, 276-277 ; rôle important dans la conj. périphr. avec *sum*, *habeo*, *reddo*, 277-278 ; peu substantivé, 278. — Part. fut. en *-turus* : valeurs propres ; essentiellement lié à *sum* durant l'époque républic., sauf *futurus* et

uenturus, 278-279 ; couramment employé seul à l'époque impér., 279-280. — Adj. en *-ndus* comme part. fut. passif, 287.

Extension du participe, comme équivalent d'un subst. abstr., d'un inf. ou d'une propos. compl. ; tours *ab Vrbe condita*, 280-281 ; *properato opus est*, etc., 281 ; *te monitum uolo*, 282 ; *te currentem uideo*, à côté de *te currere uideo*, 282-283, — ou d'une propos. circonstancielle, parfois avec conj. accompagnante, 283-285.

Part. à l'abl. abs., 104-105.

passif. De formation secondaire, 201.

Passif impers., 204-206, 209 ; exprimant l'indéfini, 144, 327, 328, 330-331. Passif personnel, 206. Compl. du passif : abl. seul ou avec *ab*, 206-208 ; dat., 74-75. Parf. passif, 228-229. Attraction exercée par un inf. passif, 208. Passif remplacé par le pronominal, 214.

plus-que-parfait. A l'indic., 220, 224-225 ; parfois substitué au parf., 225, 407 ; comme imparf. de l'état après *ubi*, *postquam*, 362 ; pour une action répétée, 362, 368, 394, 401 ; même après *cum*, 363, 401. Au subj., son caractère relativement récent et ses progrès ultérieurs, 244 ; jussif du passé, 235 ; potentiel du passé (rare), 238, 244 ; irréel du passé, 239, 376, 377 ; regret, 241 ; éventuel, 401. Par transposition d'un temps passé d'indic., après *cum*, 365, et en diverses propos. subord., 411, 412, 413, 416 ; d'un futur dans le passé, 428-429, 431-432.

potentiel (ce qui pourrait se produire), non distingué en latin de l'éventuel : exprimé par le subj. prés. ou parf., 236 sqq. ; transposé au passé par imparf. du subj., 238 ; par plus-que-parfait (plus rare)

238, 244. Fréquent dans l'emploi dépendant : par ex. interrog. ind., 313 ; propos. relat., 336, 339 ; *etsi*, *quamvis*, 351, 352 ; condition., 376-377, 387. Utilisé pour l'hypothèse invraisemblable, ou dont on ne veut pas souligner l'irréalité, 378-379 ; pour l'action répétée, 400-401. — Potentiel à l'inf. (-*turum esse*), 326 ; dans une propos. par elle-même au subj., 396-397. Au st. ind., 428-429.

prépositions. D'abord particules ou adv. autonomes précisant les cas, puis les gouvernant, 9-10. Construites avec les deux cas concrets, 10 ; accusatif, *ad*, *apud*, *in*, *per*, etc., 31, 33-35 ; ablatif, *ab*, *de*, *ex*, *cum*, etc., 70 sqq. ; *in*, *sub*, 97 sqq. — Tableau des prépos., 114-115. Particularités, 116. Restes d'emploi autonome, 117. Prépos. impropres : *causa*, *gratia*, *ergo*, *fini*, *tenuis*, etc., 118. Prépos. non reprise, 121 ; non exprimée, quand elle figure déjà dans le verbe comme préverbe, 33, 80-81 ; exprimée avec les composés de *dis-*, *re-*, *se-*, 84, ou quand le compl. est un pronom, 82 (mais cf. aussi 84 c). — Emploi des prépos. avec l'acc. ou l'abl. du gérond. et adj. en -*ndus*, 265-266 ; rare avec l'inf. substantivé, 256. Type tardif, *dare aq̄ m̄ nducare*, 270. Histoire ultérieure des prépos., 121-122.

présent. Désigne ce qui est actuellement en cours, mais a aussi un emploi atemporel, 220 ; regarde vers l'avenir, 220, 243, ou vers le passé : prés. hist., prés. annalistique, 220-221, 408-409 ; après *dum*, 371. Au subj., a d'étroits rapports avec le fut. I, 249-251, 395 ; ne marque pas nécessairement l'action en cours, 243. A l'inf., indique

la seule notion verbale, 255, 259. Le partic. dit prés. marque proprement la concomitance, 273-274.

préverbes. Nature et fonction première, rapports avec les prépos., 9, 10, 117. Formant des composés trans. d'intrans., 20-21, 33. Influant sur l'emploi de la prépos., 33, 80-81, 84 (*dis-*, *re-*, *se-*). Donnant au composé l'aspect déterminé, 217-219.

prix. Distingué de l'estimation, 52-53. Rendu en général par l'abl. de moyen, 93-94 ; traces du gén. dans les formes adverbiales *minoris* / *pluris*, *tanti* / *quantum* employées avec les v. « acheter, coûter, etc. », 54-55 ; traces de l'acc., 32.

pronominales (formes). Pronoms personnels et possessifs : exprimés pour la clarté ou par insistance, 179 ; emploi des gén. *mei*, *tui*, *nostri*, *uestri*, *sui*, 180 ; *nostri* / *nostrum*, *uestri* / *uestrum*, 180-181 ; *alienus*, *quoniam*, *refert* (*interest*) *mea*, 181.

Réfléchi : origine et valeur première, 182. Réfl. direct, 182. Réfl. indir., 182-183 ; rôle de *ipse*, 183. Réfléchi renvoyant au sujet réel, 183-184 ; à un autre mot que le sujet, 184-185 ; libertés ou confusions dans l'emploi du réfléchi, 185-186.

Réciprocité, 186-187.

Démonstratifs : *hic*, *ille*, *iste*, 187-189. Formes assimilées : *is*, *idem*, *ipse*, 189-190. Aperçu historique, 190-191. Faits concernant l'absence d'article, 191-192, 275 ; tour fr. « celui de », 192 ; débuts de l'article, 192-193.

Indéfinis. Formes signifiant « quelqu'un, quelque, certain, aucun, etc. » : *quis*, *aliquis*, *quidam*, *quisquam*, *ullus*, etc., 193-196. Formes de sens distributif, *quisque*,

utexque, 196 sqq. ; leur pluriel, 198-199. Confusions d'emploi entre *quisque* et *quisquis*, etc., 199. Formes signifiant « tel, autre, tout, etc. » : *talīs, tantus, alius, alter, omnis, totus*, etc., 199-200 ; remplacement de *omnis* par *totus* et des quantitatifs *tot, quot, pauci*, etc., par les qualificatifs de dimension : *tanti, quanti, parui*, etc., 200.

Relatif, voir ci-dessous.

pronominaux (verbes), le plus souvent avec sens réfléchi, 214 ; suppléant le médio-passif, 203, 214 ; n'ayant qu'un sens intrans., 214 ; substitués au passif, 214.

questions de lieu, 106. *Vbi*, 96-99 ; *quo*, 32-33 ; *unde*, 79 sqq. ; *qua*, 93. Formes semi adverbiales : *domum, rus, domi*, etc., 107-108. Noms de villes, d'îles, de pays, 108-110. Développement d'un abl. de distance, 111. Confusions entre *ubi* et *quo* ; constr. des verbes « poser, placer, etc. » ; incertitude de la langue parlée, 112-114. Rapports entre *ubi* et *qua*, 101-102.

questions de temps, 107. *Quando*, 99-100 ; *quam diu*, 31 ; *quam dudum*, 31 ; *quanto tempore*, 93 ; *ex quo tempore* (sans ou avec *abhinc*), 31, 112. Développement d'un abl. de durée, 111-112. Rapports entre l'abl. de point de départ et l'abl.-loc. de limite, 100, 101, 112.

réfléchi, voir **formes pronominales**.

regret, 241.

relatif (temps), 210, 220, 221, 225, 226, 410, 412, 430.

relatif, propos. relative. Origine du relatif, importance de la propos. relative en latin, 332. Relatif renforcé par un pronom (*quorum eorum...*), 332 ; en corrélation avec

is ou un démonstr., ou sans corrélatif, 332-333. Constr. de caractère autonome : *ista uirtus est qui...*, ... *qui meus in te amor est...*, 333. Relatif rattaché à une propos. incluse dans la relative : *quibus ille si paruisset...*, 333. Succession de deux relatives, 334.

Emploi des modes : impér. et subj. jussif, 334-335. Relatives indéterminées avec *quisquis, quicumque*, etc., 335. Indic. ou subj. dans les relatives : finales, conditionnelles, 336 ; causales, 336-337 ; concessives/adversatives, 337-338 ; consécutives, 338 ; de sens indéterminé, éventuel : *sunt qui, nullus est qui (quin), nihil habeo quod dem*, etc., etc., 338-340. Tours *maior quam qui* + subj., *is qui* + indic. ou subj., 338 ; *quod sciam, quod meminerim, qui quidem* ou *modo* (relatives restrictives), 340-341 ; *dignus, idoneus qui* + subj., 341. *Idem qui*, 174, 359. Concord. des temps dans les propos. relatives, 411-412, 415. Au st. indir., 425, 426.

Relatif de liaison, 438-439, cf. aussi 426. — Formes arch. : *qui* (abl.), *quis* (= *quibus*), 334.

répétition. Exprimée par l'indic. en phrase libre, par ex. à l'imparf., 222 ; par l'inf. hist., 270-271. Dans relatives, indéterminées ou non, 335, 399, 400 ; après *ubi*, *postquam, cum* (plus-que-parf.), 361, 362, 363 ; après *antequam, priusquam* (prés., parf., plus-que-parf.), 368 ; souvent avec antériorité, 394, 402 n. Développement d'un subj. de répétition, surtout à l'époque impériale, mais préparé antérieurement, 400-402.

restriction. Rendue par *praeter*, 115 ; par une propos. relative, 340-

341; par une propos. consécut., 345-346; par *nisi*, conj. et adv. (*nihil aliud nisi*, etc.), 359, 384-385.

simultanéité, voir **concomitance**.

style indirect. Définition; arrive à jouer, même quand le sujet parlant rapporte sa propre pensée, 421-422. Origine et caractère, 422. Changements produits sur les pronoms, 422-423. Emploi de l'inf. ou du subj. pour les propos. indépendantes du st. dir., 423; cas des propos. interrog., 423-424. Emploi du subj. pour les propos. dépendantes du st. dir., 424-425; cas particuliers à l'indic. ou à l'inf., 425-426. Équivalences temporelles entre indic. et subj., expression du fut. et du conditionnel, 427-429; sommaire, 429. Concord. des temps, 430-432. Exemple de transposition du disc. ind. en disc. dir., 432-434. Cas d'extension, 434. Style ind. libre, 434-435. Remarque d'ensemble, 435-436.

subjunctif. Généralités; valeurs essentielles du mode, 230.

En phrase libre et avec maintien du sens modal. Subj. de volition: exhortation, ordre et défense concurremment avec l'impér., 230-234; jussif du passé, permission, concession (*sint sane superbi*), 235. — Subj. potentiel/éventuel et de possibilité, 236; avec valeur indéfinie à la 2^e pers., 237; marquant l'affirmation atténuée (prés. et parl.), 237-238; potentiel du passé, 238; irréel, 238-239. — Subj. de souhait, 239-241. — Subj. délibératif, subj. exclamatif ou de protestation, 242-243. — Remarques sur les temps du subj. à valeur modale, 243-244. Formations archaïques, 244-246; le type */axo//axim*, sa survie et son influence, 245-246.

En phrase dépendante. Le subj., tout en gardant dans certains emplois sa valeur propre, tend aussi à s'employer comme marque de la subordination, 292-293. Propos. complétives avec *ut*, *ne*, *quin*, *quominus*, 299-312; interr. indir., 313-320. Relatives, 334 sqq. Propos. circonstanciées: finales, 342-343; consécutives, 343-346; causales, 347-349; concessives ou adversatives, 351-354; temporelles, 360-373; conditionnelles, 374-388; comparatives conditionnelles, 388-391; *dum*, *modo* « pourvu que », 391; *ut* « à supposer que », 391-392. — Subj. de répétition, 400-402; d'attraction modale, 402-406; du disc. indir., 425 sqq.

substantif. Définition, 1. Reçoit d'ordinaire un compl. au gén., 39 sqq.; gérond. ou adj. en *-ndus*, parfois inf., 269. Traces de compl. à l'acc., 22, au dat., 65. Substant. accompagné d'un compl. prépos. ou d'un adv., 191-192.

Emploi substantivé de l'adj., 47, 49, 50, 164-165; de l'inf., 256; du part. prés., 275; du part. en *-tus*, 278; type *auspicato*, 104; *properato opus est*, etc., 281; du part. en *-turus*, 280. Substantif en fonct. d'adj. (rare), 165-166.

sujet, 2. Se met au nomin., 11; en suspens, 12. Accord du verbe et de l'attr. avec le sujet, 126 sqq., ou avec un nom y attenant, 131-132; accord selon le sens, 138 sqq. Expression du sujet, 143-144. Sujet à l'acc. dans propos. inf., 320-322, 329; à l'abl. dans le part. absolu, 104, 128. Propos. en fonct. de sujet, par ex. 295 (*quod*); inf. sujet, 257, 269.

Sujet indéfini (= fr. « on »), 144-146; distingué de l'impers., bien

que celui-ci puisse servir à l'expression de celui-là, 146. Auprès d'un inf. avec attr., 259. Dans la propos. inf., 327-328, 330-331.

superlatif. Relatif ou absolu, 167. Remplacé par le compar. (mais non exclusivement) pour une opposition de deux termes, 167-168. Compl. au gén. partitif, 48. Superl. renforcé; superl. analytique, 172-173. Superl. « apposé » (*summa arbor*), 166. Avec *quisque*, 197; avec *uel*, 446.

supin, 261-262; avec acc. compl., 22, 261; remplacé par divers tours, 262; par l'inf. de but, 260-261.

supposition. Exprimée par *si*, 374 sqq.; par le subj. seul, 237, 386; par *ut* + subj., 391-392; par l'impér., 253, 386.

syllepse, c.-à-d. accord selon le sens, cf. **accord**.

temps (les). Expression du temps très développée en lat., 219, et avec une grande précision, 393-394. Répartition des temps dans le système verbal : distinction de l'*imperfectum* et du *perfectum*, imparfaitement réalisée par suite de l'absence d'aoriste, 215-216. Emploi absolu ou relatif, 219, 220; voir ces mots.

Temps de l'indicatif, 220-226. Particularités : prés. et imparf. d'effort, 227; style épistolaire, 227-228; valeur du parf. passif, 228-229. Plus-que-parf., au lieu du parf., 225, 362. Substituts du fut., 252. *Poterat, aequum erat*, etc., comme présents, 248.

Subjonctif : valeurs spéciales des temps, 243-244. Formations archaïques, 244-246. Imparf. à valeur de présent dans l'irréel, 239, 376. Imparf. et plus-que-parf. comme jussifs dans le passé, 235; comme potentiels, 238; imparf. en fonction apparente de plus-que-parf., 378. Imparf. et plus-que-parf. en propos. subord. comme éventuels dans le passé, 401. Développement du plus-que-parf., 244, 382-383. Parfait « aoristique » (atemporel), 232, 237-238, 240-241, 243, 400. Formations périphrastiques : *-turus sim*, 395; *-turus fuerim*, 398-399.

Temps à l'impér., 252-253; à l'inf., 259-260, 323-326, 329. Participes, 273 sqq.

transitifs (verbes), 17 sqq., 211 sqq.; cf. aussi **Intransitifs**.

vocatif, 14-16.

INDEX DES MOTS

(Les chiffres renvoient aux pages.)

ab, abs, a, 114 ; précise l'abl. propr. dit, 79-86, 101, 102, 106, 107, 108 ; avec nom de ville, 109-110 ; marque la cause, 85 ; le moyen, 91. Avec inf. substantivé, 256 ; avec abl. gér. ou adj. en *-ndus*, 266. Compl. du passif, 206-208, 213 ; rapports avec le dat., 75 ; compl. d'un v. intr., 208 ; de l'adj. en *-ndus*, 74, cf. 285. Compl. du comp., 171 ; de *alius*, 174. Confondu avec *ad*, 71. Constr. avec acc., 121.

abante, 122.

abdico (*me magistratu*), 83.

abduco, constr., 84.

abeo, aspect, 218.

abhinc, acc. et abl., 31, 107, 112.

abhorreo, *ab* et abl., 84.

abicio, *in* -|- abl., 112.

abs, 80, n. ; cf. *ab*.

absente nobis, 128.

absoluo, gén., 59.

absque, 114 ; *absque me* (*esset*) *foret*, 244, 392.

abstineo, constr., 84.

abstraho, constr., 84.

absum « être à une distance de », 30, 111 ; « être absent de », 110 ; *multum abest ut*, 304 ; *tantum abest ut...* *ut* (*contra*), 304, 346 ; *non multum* (*paulum*) *abest quin, quid abest quin?*, 310 ; *tantum afuerunt ut*, 304.

absurdus, dat., 66.

abundo, abl., 91-92 ; gén., 51.

abusque, 114.

abutor, acc., 20.

ac, doublet de *atque* (voir ce mot) ; *perinde* (*proinde*) *ac si*, 389 ; *ac si* = *quasi*, 390.

accedo, acc. seul, 21 ; *accedit quod*, 296 ; *ut*, 304.

acceptus, dat., 65.

accido, dat. et *ad*, 69 ; impers. *accidit*, 210, 218 (aspect) ; *accidit ut*, 304 ; avec adv., *accidit* (*incommode*, etc.) *quod*, 296, parfois *ut*, 297, ou prop. inf., 321-322.

accingor, 202 ; *accinctus*, acc., 29.

accipio, lecto, 93 ; *ab aliquo*, 81 ; empl. abs., 212.

accommodatus, 70 ; dat. gér., 266.

accubo / accumbo, 217-218.

« accuser » (verbes), *accuso, arguo, insimulo*, etc. : gén., *de* + abl., etc., 59 ; *quod* (*quia*), 297.

accuso, cf. verbes « accuser » ; *cur*, 298.

acquiesco, *in* -|- abl., 98.

ad, 9, 106, 115 ; précise souvent l'acc. de mouvement, 34 ; sans être lié à cette notion : *sto ad ianuam*, 10, 34 ; noms de villes, 109 ; confondu avec *apud*, 35 ; double le dat., 69, 70, 73 ; « jusqu'à », « en vue de », « selon », 34. Marque accompagne-

- ment, 87; sens instr., 91. Tours *ad id locorum*, 50; *ad Dianae* (sc. *fanum*), 61. Avec acc. gér., 264, 265. *Ad facere*, 270. Postposé, 119. Particule = « environ », 117.
- ad-*, 9, 219.
- adamasco*, 219.
- adaxint*, 245.
- adde quod*, 296.
- adduco*, dat. et *ad*, 69; double acc., 38; -r + prop. inf., 321, ou *ut*, 302.
- adeo*, corré. de *ut* (*adeo... ut*), 344; « à plus forte raison », 153; *atque adeo, is adeo*, 445.
- adeo* (-ire), *aliquem*, 20, 212.
- ad fatim*, gén., 48.
- adficio*, abl., 92.
- adhortor*, *ut*, 301.
- adhuc locorum*, 50.
- adigo aliquem arbitrum, iusiurandum*, 37.
- adimo*, dat., 63; dat. et abl. prépos., 70.
- adipiscor*, *ut*, 302; *adeptus*, 204.
- adiutor*, -oris, dat., 65.
- adiutrix*, à l'abl. abs., 103.
- admodum quam*, 147.
- admoneo*, gén., 58; avec subj. seul, 300, ou *ut*, 301.
- admoueo*, dat. et *ad*, 69.
- adnuerit*, subj. parf. aorist. de souhait, 241.
- adorandus*, 287.
- ad prope*, 122.
- adscribor*, avec *in* + acc. ou abl., 113.
- adsum*, dat. et *ad*, 69; *scribendo*, 266.
- aduehor*, acc. seul, 21.
- aducentu Caesaris*, 99.
- aduersarius*, dat., 64.
- aduersus* (adj.), à l'abl. abs., 103.
- aduersus* (-m), adv. ou prépos., 13-14, 117; postposé, 119.
- aduigilo*, aspect, 218.
- adulescens*, à l'abl. abs., 103; subst., 275.
- adultus*, 276.
- aduocatus*, à l'abl. abs., 103.
- aduoluor*, 21.
- adusque*, 115.
- aequalis*, gén., 41.
- aeque*, avec *ac*, 173; abl., 174; *quam*, 174, 359.
- aequi bonique facio*, 55.
- aequo* (-are) *alicui*, 66.
- aequum est, erat* (indic.), 247; *fuerat*, 248; avec inf., 257.
- aequus*, dat., 65.
- aestate*, 99.
- aestimo*, gén. et abl., 53-55.
- affero*, dat. et *ad*, 69; *adfertur*, prop. inf., 328.
- affinis*, gén., 41.
- affluo*, abl., 92.
- a foris*, 122.
- agedum*, 370.
- aggredior dicere et ad dicendum*, 270.
- ago*, empl. abs., 212; *quo tu te agis?*, 214; au passif (= intr.), 213.
- ain'tu?*, 143; *ait ille* (ordre des mots), 103; *aiunt*, 145.
- alias... alias*, 453.
- alienus*, abl. et *ab*, 84; gén., 41; sert de gén. à *alius*, 181.
- alimenta carnis*, 42, 46.
- aliquando... aliquando*, 453.
- aliquanti* (= *aliquot*), 200, n.; *aliquantum*, 28.
- aliquis*, 194; *aliquid*, avec gén., 49; *aliquid sum*, 194; *si aliquis*, 194; *unus aliquis, aliquis unus*, 194-195.
- aliquot*, 195.
- alius*, 199; *alius* (*aliter*) *ac*, 173, 358; abl., 174; *nihil aliud nisi*, 173, 359, 384; *aliud quam*, 174; réciprocité, 186.
- allabor*, acc., 21.
- alloquor*, acc., 20.
- alter*, 199-200; réciprocité, 186 : *altero tanto*, 95.
- alter uter*, 200; adj. = « réciproque », 187; *alterutrum, -tro*, 187.
- altercor*, dat., 66.
- altus*, acc., 30.

- amans*, 275 ; gén., 57 ; *-tior*, *-tissimus*, 275.
ambigitur, 213.
ambulo, acc., 18.
amicior (verbe), 202.
amicus, gén. et dat., 41, 65.
amo, inf., 258 ; empl. abs., 212 ; *amasso* / *-assim*, 245 ; *ita me di amabunt* (= *ament*) *ut*, 250 ; *amandus* « aimable », 287.
amor (subst.), avec inf. compl., 269.
amplecto (-r), 204.
amplius, gén., 48 ; *non amplius quam* + indic. numér., 132 ; *amplius mille homines*, 170.
an, interr. dir., 157, 158-159 ; double, 160 ; *an non*, 160. Interr. indir. : *dubito an*, *haud scio an*, *incertum est an*, 316 ; *qui scis an?*, *forsitan*, *forsan*, 316-317 ; emploi élargi (= *-ne*, *num*), 317-318 ; interr. double : *utrum* ou *-ne... an*, ou autres tours (*an... an*, *an... uel*, *an* seul), 318-319 ; *an non*, 319. *An quis*, 194. *An... uel*, 159, 447. Remplacé par *aut* (lat. vulg.), 160.
angor, *animi*, 56 ; prop. inf. et *quod* (*quia*), 297, 321.
animi, gén. rel., 56 ; remplacé par *animo*, 96.
animus aduerto aliquid, 37 ; *animus induco*, avec inf., 258, ou *ut*, 302 ; *in animo est* (*habeo*) + inf., 258 ; *animo bono es*, 89.
anne, 159, 318.
annon, cf. *an*.
ante, adv., 117 ; *permultum ante*, 32 ; *multo ante*, 94. Prépos., 115 ; avec ou sans mouvement, 33 ; *ante diem tertium Kalendas*, 116 ; postposé, 119 ; avec acc. gén., 265 ; compl. du compar., 171. Construit avec abl., 122.
antea, *antehac*, 116.
antecedo, *antecello*, *anteo alicui*, 64 ; *aliquem*, 21.
antefero, *antepono aliquem alicui*, 66.
antequam, 367-370 ; *non ante quam*, avec part., 284.
antid, *-idea*, 116.
anus (adj.), 166.
apparet, prop. inf., 321.
appello (-are), double acc., 35.
appello (-ere), empl. abs., 212.
appetens, gén., 57-58.
appropinquo (*adpropio*) *alicui*, 65 ; *ut*, 304.
a principio, 81.
aptat habendo, 266.
aptus, dat. et *ad*, 70, 78 ; *aptus qui* + subj., 341 ; dat. gén., 266.
apud, 10, 115 ; confondu avec *ad* ou *in* + abl., 34-35 ; devant nom de ville, 110. Construit avec abl., 122.
a puero (*pueris*), 81.
arbitro (-r), 204.
arbor fici, 43.
arceo, abl. et *ab*, 84 ; dat., 71.
ardeo, inf., 258 ; acc., 18.
arduus, inf., 270.
arguo, gén., 59 ; prop. inf., 321 ; -r, 327.
aspergo (-ere), 69.
assentior, dat., 64 ; *-tio(r)*, 204 ; *assensi*, 203.
assere, 325.
ussideo, dat., 65.
assimulor, 202.
assuesco, *assuetus*, *assuefacio*, etc., abl. ou *ad*, 92 ; dat., 66.
ast, 449.
astante civibus, 128.
at, 448.
atque, 440 ; conj. de compar., 173-175, 358-359 ; reprenant une prop. tempor., 441 ; *atque... atque*, 444. Voir aussi *ac*.
atqui, 449.
atquin, 449.
attamen, 450.
attigas, 244-245.
auctor, à l'abl. abs., 103 ; *quid mihi auctor es?*, 22 ; *auctor sum*, prop. inf., 321.

- audio* / *ausus sum*, 204 ; inf., 258 ;
ausim, 245.
audiens (*dicto*), 64 ; *audiens sum*, 274.
audin?, 314 ; *audin tu?*, 143.
audio, *ab aliquo*, 81 ; prop. part. ou
 inf., 282-283, 321 ; *audiui cum*,
 306 ; *callidus audis*, 148 ; *auditus*,
 dat., 74.
auerterint, subj. parf. aorist. de sou-
 hait, 241.
aufero, abl. prép., 84 ; en alternance
 avec dat., 70.
augeo (*auctus*), abl., 92.
Augusta Taurinorum, 42 ; *Colonia*
Augusta, 45.
avidus, gén., 57 ; inf., 269.
auscultare, dat. et acc., 68.
auspicatus, 204 ; *auspicato* (abl. abs.),
 104, 281.
auspicio (-iis) *alicuius*, 88.
aut, 446 ; interr. double (non class.),
 160, 319 ; = *et*, 447.
autem, 449.
auxilio uenire (*esse*) *alicui*, 77.

belli (*duelli*), loc., 97 ; *Victi bello*, 99.
bello (-are), aspect, 218.
bene nos, *bene te*, 23 ; *bene est mihi*, 64.
benedico aliquem, 19.
beneficio alicuius, 118.
bidui, 61 ; *eo biduo*, 100.
bini, 176.
bis, 177 ; *bis seni*, *bis septem*, 176.
blandior, dat., 64.
boni consulo aliquid, 55 ; *boni* (gén.
 part. seul), 47.
bono suo, *publico*, 88.
bonus, dat., 70.

cado, avec *ab*, 208.
caedo, aspect, 218.
caeli caelorum, 50.
caleo, acc., 18 ; *caletur* (impers.), 209.
calesco, *concalui*, *incalui*, aspect, 218,
 219.
cano receptui, 76 ; *fidibus*, 93.
capax, gén., 57.
caput, syllepse, 138 ; *capitis et capite*,
 avec v. « condamner », 60, 94.
carco, abl., 83 ; acc., 19 ; gén., 51.
carus, abl. prix, 94.
casus, au sens gramm., 7 ; *casu*, 96.
cata (*unum*), 122, 198.
cauco, *obsidibus*, 90 ; avec *ab*, 84 ;
caue malo (*infortunio*), 84 ; *ne* (*ut*
ne), 307 ; *ut*, 302 ; inf., 258 ; *caue*
facias, 232, 234, 291.
causa, avec gén., 94, 117-118 ; post-
 posé, 119, 163 ; gén. gén., 267. —
nulla causa est quin, quid causae
est quin?, 310.
cautus, 276.
-ce, particule, 374.
cedo alicui, 64 ; avec abl. prépos. ou
 seul (*loco*), 80.
celeber, dat., 76 ; *celeberrimo fori*, 50.
celer, inf., 269.
celo, constr., 37.
 « celui de », 192.
cenatus, 276.
censeo, *ut*, 302 ; prop. inf. (avec ou
 sans adj. en -*ndus*) et inf. seul, 303,
 329 ; gén. estim., 66.
cernis acutum, 26 ; *cernitur ulli*, 75.
certo (-are), *cum aliquo*, 88 ; *alicui*, 66.
certum (*mihi*) *est*, inf., 75, 257 ; prop.
 inf., 321.
certus (= *quidam*), 194.
cesso, inf., 257.
ceterum, 28, 448 ; *cetera Graius*, 28 ;
ceteri, 200.
ceu, 390.
cingor, méd.-pass., 202.
circa (*circum*), 115 ; postposé, 119 ;
 acc. gén., 265 ; adv., 117.
circiter, 115.
circumcirca, 122.
circumdo, constr., 63, 92.
circumdo, acc., 20.
circumiecitus, acc., 36.
cis, 115.
citerior ab, 171.
citius quam = *potius quam*, 358.
citra, 11, 115.

- clam*, 114.
clamito, 218.
clanculum, prépos., 114.
clausus est et clausus fuit, 228-229.
clueo, attrib., 148.
coepti, inf., 257; *coeptus sum, coeptum est*, 208.
coecuntur = *coeunt*, 213.
cogito, inf., 258; *ut*, 302.
cognitus, dat., 74; *cognitum habeo*, 223; *cognito* (abl. abs.) + prop. inf., 105.
cognomen est mihi, attrib., 133.
cognosco (*cognoui*), aspect, 217, 219; prop. inf., 321.
cogo, ut, 302; prop. inf., 329; *cogor facere*, 258, 330.
collabens, aspect, 219.
colligor, inf., 327; « se rassembler » (méd.-pass.), 202.
colloco, constr., 112-113.
comes, dat., 74.
comitatu (*magno*), 88.
comitatus (part.), avec abl., 92.
commentus et commentatus, 204.
commisceo, cf. *misceo*.
committo, dat., 63.
commodo meo, etc., 88.
commodum, acc. adv. (« à propos »), 28.
commodus, dat., 65.
commonco, gén., 58.
communico, cum aliquo, 87.
communis, dat., 66; gén., 40; *cum*, 87.
commuto, cf. *muto*.
comparatur (*mihi*), 75; *comparo aliquem cum aliquo*, 87.
compendi facio, 55.
comperior (-o), 204.
compertus, dat., 74; = passif pers., 282; *compertum habeo*, 223.
complacitum est, aspect, 218.
compleo, constr., 51, 91.
complexus (part.), aspect, 218, 277; sens passif, 204.
compos, gén., 52.
con-, 218-219 (aspect).
concalui, aspect, 219.
concedo, inf. et *ut*, 258, 302; trans. et intr., 212.
conclamo, conclamito, 218.
« condamner » (verbes), constr., 60; *condemno* (*damno*), avec double acc., 38.
condo, constr., 113.
condono, double acc., 37.
conduco, abl. prix, 93; *conducit* (impers.), 257.
confertus, abl., 92.
confessus, sens passif, 204.
confido, confidens, confisus, 71-72, 92.
congruenter, dat., 66.
congruo, avec *cum*, 88.
coniungo, alicui, 65; *cum aliquo*, 87; également abl. seul, avec *coniunctus*, 87.
conlacrumabat, aspect, 219.
conor, inf., 302; *si*, 387.
conqueror cum aliquo, 219.
conscendo, empl. abs., 212.
consciens, gén., 47-48.
consentaneum est ut, 302.
consentio cum aliquo, 88.
consenui, aspect, 219.
consequor, aspect, 218.
conseruatus, aspect, 218.
consilium est (*c. capio*) *ut*, 302; gén. gér. et inf., 269.
consors, gén., 47.
conspicio, aspect, 218.
conspiratus, 276.
constat, prop. inf., 321.
constiti, 223.
constituo, in + abl., 112; *ut*, 302; inf., 258; prop. inf., 329.
constitutus, aspect, 218.
consto = « coûter », abl., 93-94; avec adv., 54.
consuetudine sua, 102.
consueui, 223.
consul, à l'abl. abs., 103.
consulo, aliquem et alicui, 68; double acc., 37; *boni consulo aliquid*, 55.
consulto, abl. abs. impers., 104.
consultus, cf. *iuris consultus*.

contempla (-r), 204.
contemptus, « méprisable », 276.
contendo, cum aliquo, 88; inf., 258;
ut, 302.
contentus, abl., 93.
contineo, abl. seul ou avec *in*, 101;
me contineo / *contineor*, 203; *uix*
me contineo quin, 308.
contingit, impers., 210; aspect, 218;
ut, 304.
continuo ut, 360.
contra, 11, 115; postposé, 119; avec
 inf. subst., 256. — *contra ac*, 173,
 358; *contra quam*, 359.
contrarius, dat., 65.
contremisco, acc., 19.
conuenienter, dat., 66.
conuenio, aliquem, 21; *cum aliquo*, 88;
in locum, 113.
conuenit (impers.), valeur de l'indic.,
 247; *ut*, 302; prop. inf., 321.
conuenta pax, 276.
conuinco (testibus), 90.
copia est, inf. (= gér.), 269.
copulo, alicui, 65; -ari (dextras), 186.
coram, 115; postposé, 119. Avec acc.,
 122.
cordi est alicui, 77.
corpore, à l'abl. de qualité, 90.
 « craindre » (verbes), constr., 306-307;
 prop. inf., 322.
crassus, acc., 30.
creare, double acc., 35.
credibile est, prop. inf., 321.
credo, alicui, 63; prop. inf., 321; *cre-*
ditur (impers.), 328; *credere*, 238.
credulus, dat., 64.
cresco, aspect, 217.
cretus, abl. orig., 82.
crimine, 59.
crimini do, 77; prop. inf. (*crimino*),
 321.
cubitu surgere, cubitum ire, 262.
cubo et -cumbo, 217.
cui rei?, 76.
cuias, -atis et cuius, -a, -um, 181.
cum, prépos., 114; avec abl. d'ac-

comp., 86-89; *mecum tecum*, etc.,
 119; disjoint par -que, 120; abl.
 gér., 266. Marque le moyen, 91.
 Constr. avec acc., 121.
cum (*quom*), conj. subord.; thème du
 relatif, 293. Propr., « au moment
 précis où », 363, avec indic. ou
 subj. Marque l'équivalence, *cum*
interim (*interca*), *cum* « *inuersum* »,
 364-365; *cum historicum*, 365-366;
 rapports avec *ubi*, *postquam*, etc.,
 366-367; répétition, 363, 401, 402.
 Passé au sens causal, 347, ou con-
 cessif / adversatif, 353-354. Em-
 ploi complétif : par confusion avec
quod, 297, 298; par extension de
cum historicum (*audiui cum*), 366.
Cum... tum, 452.
cumulatus, gén., 51.
cunctor, inf., 257.
cupidus, gén., 57; inf., 269.
cupiens (= *cupidus*), 275.
cupio, gén., 51; inf., 257; prop. inf.,
 328; *ut*, 302; *cupiebam* / *uolui*, 218.
cur, interr. dir., 156; indir., 315; en
 alternance avec *quod* : *quid est cur?*,
 28, 296, 339; = « parce que », 350.
 Remplacé par *quid*, *per quid*, *pro*
quid?, 160-161.
curae est alicui, 77.
curation, avec acc. compl., 22.
curo, restes de dat., 19, 68; subj. pa-
 ratact., 300; *ut*, 302.
curro (*aequor*), 18.
cursu, abl. manière, 96.
damnas, acc., 38.
damno (-are), cf. verbes « condamner ».
damno, abl., « avec une perte de », 88.
de, ancienne particule, 117. Prépos. :
 114; précise l'abl. proprement dit,
 79-86. Avec valeur partitive, 46,
 47, 48, ou de retranchement, 86;
 d'instrument, 90, 91. Dans les
 titres, 12. Avec adj. neutr., 86.
 Compl. du compar., 171. Avec abl.
 gér., 266; avec l'inf. subst., 256.

- Postposé, 119; disjoint par *-que* ou *-ue*, 120-121. Constr. avec acc., 47, 122. Combiné avec prépos. ou adv. : *de latus*, *de post*, etc., 122.
- de abante*, 122.
- de audito*, 86.
- debello*, aspect, 218.
- debeo*, *aliquid alicui*, 63; inf. compl., 257; *facere debeo*, substit. fut., 252. Valeur modale de l'indic., 247-248; par transposition, *debuerim*, 398-399, 412-413; *debuissse*, 326-327. *Debitus*, 276.
- decedo*, dat., 71.
- decerno*, inf., 258; *ut*, 302, 303; prop. inf. à sens déclaratif, 303; de volonté, 329.
- decet*, 210; acc. (dat.), 19, 64; inf., 257; prop. inf., 328. Valeur de l'indic., 247; cf. verbes « devoir, etc. ».
- decumbo*, aspect, 217, 218.
- decurro (laborem)*, 21.
- dedecet*, 19, 210.
- dedor*, méd.-pass., 202.
- de ex*, 122.
- de falso*, 86.
- defendo*, dat. d'éloignement, 71.
- defessus*, inf. ou abl. gén., 263, 270.
- deficio*, 212; abl. de point de vue, 95; *a uiribus defici*, 207.
- de foras*, *de foris*, 122.
- deinceps*, 14; *reliquis deinceps diebus*, 191.
- de industria*, 86.
- de integro*, 86.
- de latus*, 122.
- delectat* (impers.) *alicui*, 68.
- delector*, in + abl., 98.
- deliberatum (mihi)*, 74.
- deliciae pueri*, 46.
- « demander » (verbes), double acc., 37; abl. prépos., 81-82; dat., 71; int. ind., 318; *ut*, 301.
- de meo*, 86.
- demonstrato*, abl. abs. impers., 105.
- de nihilo*, 86.
- depello*, abl. prépos., 84; dat., 71.
- deperco (aliquem)*, 18.
- de post*, 122.
- deprecator*, à l'abl. abs., 103.
- de retro*, 122.
- deripio*, dat. et abl. prépos., 70.
- desiderantissimus*, 274.
- desino*, inf. compl., 257; *desiit loquendo*, 267; *desitus sum*, *desitum est*, avec inf. médio-pass., 208.
- desisto*, abl., 84; inf., 257.
- despero*, acc., 18.
- despicio*, 80.
- de sub*, *de subtilus*, 122.
- desuper*, adv. et prépos., 114, 117.
- deterior ab*, 171.
- deterreo*, 307, 308.
- detraho*, abl. prépos., 84; dat., 70.
- « devoir, pouvoir, etc. » (verbes), *debeo*, *decet*, *licet*, *necesse est*, *oportet*, *possum*, *aequum est*, etc. : valeur modale de l'indic., 247-249; prédominance du parf., 224, 247-248; au subj., 398-399, 412-413; à l'inf., 326-327.
- de unde*, 160, rem.
- deus*, voc., 14.
- dextra*, prépos., 115.
- dico*, *aliquid alicui*, 63; double dat., 76, 77; *facilis dictu*, 261; *rei gerendae diem dicere*, 265; *ut*, 302, 305; prop. inf., 321; tour *Galli dicuntur transisse*, 327. *Dic* avec interr. ind. à l'indic., 314; *dicas* (indéf.), 237; *diceres*, 238; *dixerit quis*, 237, 243. Dans une apposition, 135.
- diem de (ex) die exspecto*, 81; *diem dico (statuo)*, dat., 77, 265; *dies dominica*, 45.
- differo*, 212; *ab*, 84; *cum*, 88; dat., 66; abl. de point de vue, 95; *diem de die*, 81.
- differtus*, abl., 92.
- difficile est*, indic., 247.
- diffido*, dat., 64.
- dignus*, abl., 103; gén., 41; dat., 71; *qui* + subj., 341; *ut*, 302, 341; *dignum memoratu*, 261; inf., 270.

- dimidium de praeda*, 11, 47.
dimitto, double acc., 37.
dis- (composés de), 84.
discedo, abl. prépos., 84.
discerno, abl. prépos., 84.
disco, ab, 81; inf., 257; prop. inf., 321; = passif de *doceo*, 206.
discordo, constr., 66.
discors, dat., 66.
discrepo, dat., 66; ab, 84; cum, 88.
discumbo, aspect, 217.
dispar, gén., 40; dat., 66, 175; ac, 173.
dispendi facio, 55.
dispercam ni, 382.
dispulo, cum, 87.
dissentio, ab, 84; cum, 88; dat., 66.
dissimilis, gén., 40; dat., 66; ac, 173.
disto, acc. et abl. d'étendue, 30, 111; dat. et ab, 66.
distribuo, aliquid alicui, 63.
diuido, aliquid alicui, 63.
dixis, 245.
do, aspect, 217; aliquid alicui, 63; ad aliquem, 11, 70; double dat., 76, 77; do nuptum, 32, 261; do pueros educandos, 286; do bibere, 260, 287; perfectum dabo, 278.
doceo, double acc., 37; fidibus, 93; abl. prix, 94; inf., 257; prop. inf., 321; passif, 206; doctus (doceor) rem, 37.
doleo, casum, 18; latus, 29; ab oculis, 82; ex aliquo, 85; quod (quia), 297; si, 388; prop. inf., 321; dolet (impers.) mihi, 209-210; pes mihi dolet, 82.
dolo (abl. manière), 96.
domandum (ante), 265.
domi, 97, 107, 108, 113; domo, domum, 108.
dominor, gén., 52.
dominus gloriae, 46.
donec (donicum, donique), 370, 372-373.
dono (-are), aspect, 217; aliquem aliqua re, 92; aliquid alicui, 63.
doti do, 76; dotis do, 56; do de lucro, 47, 212.
duas, duim, 244.
dubito, an = « si ne pas », 316; -ne, num, a quo..., 317; an = « si », 317; échanges de constr., 317-318; inf. = « j'hésite à », 258; non dubito (non dubium est) quin, 310, 311, ou prop. inf., 311, 322; dubitor (dépon.), 204.
duco, gén. estim., 53; dat. fin., 77; empl. abs., 212; prop. inf., 321.
dum, conj. tempor., 370-372; tam diu dum, 425-426; causale, 349-350; dum (modo) = « pourvu que », 391; ancienne particule, 152, 370, 391.
dumtaxat, 373.
durus, inf., 269.
dux, à l'abl. abs., 103.
ea re, 94.
eatenus, 118.
ecce, eccere, eccum, eccam, eccillum, etc., 23.
ecce hic (hoc), 190; ecce iste, 191.
ecquis, ecquid, ecquando, 159, 315; ecquandone, 158.
edax, gén., 57.
edico, avec ut, 301.
editus, abl. d'origine, 82.
efficio, aspect, 219; ut, 302; efficitur ut, ut non (ne), 304, 305; prop. inf., 321; effectus, 218, 277.
effugio, aspect, 217, 219.
effundor, méd.-pass., 202, 214; effusus, 218.
egeo, gén., 51; abl., 83.
egredior, acc., 21.
elicio, in + abl. ou acc., 112, 113.
eligor, avec attrib., 147.
eludo, double acc., 37.
em, 22-23.
ementitus, sens passif, 204.
emo, abl. prix, 93; avec abl. (gén.) adv., 54.
« empêcher » (verbes), constr., 307-308.

- emplus*, dat., 74.
en, 23; interrog., 159.
enim, 450-451; place, 161, 453, 454.
enimvero, 451.
enitor, ut, 302.
eo (abl.) « pour cela », 94, 190, 452;
eo... quod (quia), 348; *eo magis... quod*, 95, 357.
eo (ire), aspect, 218; avec supin, 261; inf. de but, 260-261; ad + gér., 262; *uenum eo, eo malam crucem*, 32-33; *it clamor caelo*, 69-70; *ibo / eamus*, exhort., 231, 250; *itur*, 205.
e regione, 85.
erga, 115, 118.
ergo, prépos. impr., 181. Conj. concl., 452.
erilis filius, 45.
eripio, *aliquid alicui*, 63; *alicui* ou *e manibus*, 70-71; *me eripio ne*, 307.
erogito, aspect, 218.
erro, abl. de point de vue, 95; *erratus*, 18.
erubesco, acc., 19.
erudio, double acc., 38.
esto, 235, 253.
et, 437, 440 sqq.; *et non* (= *neque*), 441-442; *et nemo, et nullus*, etc., 196, 442; conj. de compar. (= *ac*), 174; reprend une prop. tempor., 441; — *aut*, 447.
etenim, 451.
etiam, 445; renforce compar., 172; = « oui », 159; *non modo... sed* (uerum) *etiam*, 453.
etiamsi, 351.
etsi, 351; non subordonnant, 354; *quod etsi*, 439.
euado, avec attrib., 147; dat. d'éloignement, 71.
euenat, 244.
euenit, 210; aspect, 218; (*bene*) *quod*, 296; ut, 304.
ex (e), 9, 114; précise l'abl. propr. dit, 79-86; valeur partitive, 47, 48, 212; disjoint par *-que*, 120, cf. 454. Avec noms de villes, 109; avec abl. gér., 266; locutions *e facili, ex omni*, etc., 86. Constr. avec l'acc., 122.
exaduersum (-sus), 115.
ex animo, 86.
excello, abl. de point de vue, 95.
excepto = fr. « excepté », 128.
excrucior, méd.-pass., 202; *sese excruciare*, 203.
excubo, aspect, 217.
excutio, dat. et abl. prépos., 70.
exemplo (*eodem, uno*, etc.), 103.
exco, acc., 21.
exerceor, méd.-pass., 202; *exercens, exercendo*, 203, 274; *se exercere*, 203.
exhaurio, dat. et abl. prépos., 70.
exhorresco, acc., 19.
exiguum, gén., 48.
eximo, dat. et abl. prépos., 70.
existimo, avec gén. adverb., 53.
exilio (*exitium*) *est*, 77.
exoptabilis, exoptatus, dat., 76.
expedit (impers.), 210; inf., 257; prop. inf., 328.
experior, avec *si*, 258.
expers, gén., 47; abl., 84.
expeto, inf., 258.
exploratus, avec dat., 74; *exploratum habeo*, 223.
exsecrandus, 287.
exsequias eo, 33.
exsors, gén., 47.
exspecto, dum, 371; *si*, 387; *ante expectatum* (n. impers.), 281; *expectato maturius*, 281.
extinguo, intrans., 213.
exsto (*aliquem*), 21.
exsul, gén., 47.
extemplo, auprès d'un part., 284.
extorqueo, dat. et abl. prépos., 70.
extra, 115; ancien adv., 117.
exuo, abl., 83; double acc., 38.
fabrilis (= gén. *fabri*), 45.
fabulae l, 11.
facilis, avec supin (*dictu*), 261; inf., 260-270.

facio, acc. avec attr., 35; gén. estim., 53 (acc., 32); *lucri facio*, 55-56; *quid fiet mihi?*, *quid hoc homine* ou *de hoc homine facias?*, etc., 64, 90, 91; *potestatem alicui*, etc., 63; = « sacrifier », avec abl. instr., 93; *ut* (ne), 302; *ut* (non), 305-306; prop. inf. (*facit marcescere uolucres*), 329; *fac* + subj. sans *ut*, 300; *amice facis quod*, 296; *facere non possum quin*, 310; *missum facio*, 278; = « représenter » + prop. part. ou inf., 282-283; *facito* = *fac*, 253; *fecero* « ça va y être », 226; *factum optume!*, 146; *facit frigus, sero facit* (impers.), 210. Cf. *fio*.

fallis dea, 323.

fallit (me), prop. inf., 321; *fallor*, gén. relat., 56.

falsum est ut, 305.

familiaris (lar, res), 45.

fas (nefas), dictu, 261-262; inf., 257.

fastidio (-ire), gén., 51.

fatum est, ut, 302; inf., 257.

faueo, dat., 64.

faxo / *faxim*, 245.

felix, inf., 269.

femina, 164.

fera, 164.

ferax, abl., 92.

fere, place, 162.

ferme, place, 162.

fero, aspect, 217; *ferunt*, 145; *feror* (*ferens*), méd.-pass., 202; *moleste fero*, prop. inf., 321.

fertilis, abl., 92.

festino, inf., 257.

fido, *fidus*, dat. et abl., 64, 71-72, 92.

figo, in + abl., 112.

fini (-e), prépos. impr., 118.

finitimis, dat., 65.

fio, passif de *facio*, 206; avec attr., 147; avec acc. (?), 206; *quid fiet mihi, de me?*, etc., 64, 90, 91; *fit ut, fieri potest ut*, 304, 305; *fieri non potest quin*, 310. Voir *facio*.

flagitium hominis, 46.

flagito, double acc., 37; *ut*, 301; *flagitor rem*, 37.

flebilis, dat., 76.

fleo, acc., 18.

floci facio, 53.

florescendus, 285.

flumen Tiberis, 42.

fluo (*mollitiā*), 93.

**for* (*fari*), 203.

foras, foris, 107, 108, 113; prépos., 122.

forem, 244, 246.

forsan, forsitan, fors fuit an, 317.

forte temere, 437.

fortia > fr. « force », 165.

frango, aspect, 217; -or, méd.-pass., 202.

fraudo, abl., 83; double acc., 38.

frequentissimo senatu, 88.

fretus, abl., 92.

frugi, 77.

fruor (*fruniscor*), acc., 20; abl., 92; *fruendus*, 20, 264.

fuam, -as, etc., 244.

fugax, gén., 58.

fugio, aspect, 217-219; *fugit* (me), 19; prop. inf., 321.

fungor, acc., 20; abl., 83.

furia, syllepse, 138.

futurus, adj., 279; *quid futurum est?*, 279; *futurum esse* (*fore*) *ut*, 326; *futurum fuisse ut*, 429.

gaudeo, semi-déponent, 204; abl. ou *de*, 94; *quod* (*quia*), 297; prop. inf., 321; inf., 258; *si*, 388; *id gaudeo*, 27.

gaudia > fr. « joie », 165.

genus, comme acc. adv. : *id genus, omne genus, quod genus*, 29; *ex eo* (= *eorum*) *genere qui*, 141.

gignor, méd.-pass., 202; *gignens, gignentia*, 203, 274.

girus, dans loc. prépos. *in giro, per girum*, 122.

glorior, abl. et *de*, 98; *quod* (*quia*), 297; *gloriandus*, avec sens passif d'obligation, 286.

- gnarures (esse)*, avec acc. d'obj., 22.
grandinal (plumbo), 92.
gratiā, prépos. impr., 94, 118, 119.
gratiis, 96.
gratulor, quod, 297; *cum*, 298.
gratus, dat., 65.
grauatus, abl., 92.
grauor, inf., 258.

habeo : parf. *habui*, 223; intr. (= *habito*), 213; *habet, bene habet* (impers.), *res se habet*, 214; *habet* = « il y a », 210; *sic habeto* « sache que », 253; *habeor*, avec attr., 147. Constr. : gén. estim., 53; dat. final, 77; *cognitum habeo*, 223, 277-278; *faciendum habeo*, 286; *habeo facere*, 252, 258, 383; *nihil habeo quod dem*, 339.
habito, 213; abl. prix, 94.
hac, 102.
hactenus, 118.
haereo, dat., 65.
haud, 150.
haud scio an, 316-317.
haurio, abl. prépos., 80.
heri, 96.
hic, 187-189; affaibli, 190; = article, 193; au st. ind., 422-423; *hoc aetatis*, 28, 49; *hoc est*, avec acc., 24; *hoc... ut*, 302; *hic... ille*, 188-189; *hoc* (abl. adv.), 94.
homo = fr. « on », 145-146.
homo nihili, 44, 53.
horreo, acc., 18; *horret* (impers.), 210; *horrendus*, 287.
hortor, ut, 301; subj. seul, 300; inf., 258.
hostis, dat., 65.
huc illuc, 437; *hucque*, 454.
humi, 97, 107, 108; *humo*, 108.

iaceo, dat. d'agent, 75; abl. instr., 90.
iacio, dat. de mouvement, 69-70.
iam, avec acc. de durée, 31; *iam... ut*, 367.
ibi, confondu avec *eo*, 113.

idcirco... quod (quia), etc., 348.
idem, 189; avec dat. ou abl., 67; avec *atque (ac)*, 173, 174, 358; avec relatif, 174, 359; avec *ut, quasi*, 359; *idem... iuris*, 49.
ideo... ut, 28; *ideo... quod (quia)*, 348; seul, 452.
idoneus, dat. et ad, 70, 78; dat. gén., 266; *qui* + subj., 341; inf., 270.
ieiunus, gén., 51.
igitur, 452, 453, 454.
ignarus, gén., 57.
ignosco, dat. et acc., 64, 68.
ille, 188, 189; affaibli, 190; = article, 192-193; *illud... ut*, 302-303.
illectus (part.), inf., 261.
imbutus, abl., 92.
imitatus, sens passif, 204.
immane quantum, 146-147.
immemor, gén., 52.
immensum, acc. adv., 28; *immensum quantum*, 147.
immitto, dat. et acc. prépos., 69.
immo, 449.
immolo, aliquid deo, 63; abl. instr., 93.
impar, dat. gén., 264.
impedio, dat., 68; *ne, quin, quominus*, 307-309; inf. (rare), 257, 329.
imperitus, gén., 57.
impero, dat., 63; dat. / acc., 67; *ut*, 301; prop. inf. (rare), 329; *ad imperandum*, sens passif, 263.
impetro, ut, 302.
implacabilis, dat., 65.
impleo, gén., 51; abl., 91.
implico, dat., 66.
impono, dat. et acc. prépos., 69; emploi abs., 212.
impotens, gén., 52, 57.
imus, à l'abl.-loc., 98.
in, 10, 114; parfois disjoint par *-que* et *-uc*, 120, 121; d'ordinaire *inque*, 120, 454. — Avec abl.-loc. : au propre et au fig., 97-100; *bis in die, (in) tempore*, 99; avec *pono, colloco*, etc., 112-113; rejoint ou remplace l'abl. instr., 91, 101; *in*

- eo est ut*, 304. — Avec acc. : 33-34 ; *est in potestatem, in funus fui*, 34, 112 ; *in annum, in diem, in dies* (singulos), 34 ; *in uerba alicuius iurare, in rem esse, in deterius*, etc., 34. — *In Apol(l)inis* (sc. balneis), 61. Avec noms de villes, 109-110. Avec gér., 265, 266.
- in-*, dans *incalui, innotui, incubo*, etc., 219.
- in ante*, 122.
- incalui*, 219.
- incertus*, gén., 57 ; à l'abl. abs., 103 ; *incertum (est) an*, 316.
- incipio* / *coepi*, 223 ; inf., 257 ; substitut du fut., 252 ; *incepto opus est*, 281.
- includo*, abl., 93 ; *in* + abl. ou acc., 101.
- incolumis*, à l'abl. abs., 103.
- incommodo* (*meo, alicuius*), 88.
- in contra*, 122.
- incredibile quantum*, 147.
- incumbo*, dat. et *ad*, 69.
- incurro*, acc., 21.
- inde*, conj. concl., 452.
- indigeo*, abl., 83 ; gén., 51.
- indignor, quod (quia)*, 297.
- indignus*, cf. *dignus*.
- indulgeo*, acc. et dat., 19.
- induor, indutus*, méd.-pass., 202 ; abl., 202 ; acc., 29 ; double acc., 38.
- ineo*, acc., 20.
- inferior, ab*, 171.
- infestus*, dat., 65.
- infittias eo*, 22, 33.
- infra*, 115 ; adv., 117 ; *paulo infra*, 94.
- in giro*, cf. *girus*.
- ingratiis*, 96.
- ingredior*, inf., 257.
- inicio*, dat. et acc. prépos., 69.
- inimicus*, 164 ; dat., 65.
- iniuriā*, 96.
- inno (-are)*, acc., 21.
- innotui*, aspect, 219.
- inops*, gén., 51, 57 ; abl. et *ab*, 84.
- inquit*, sujet indéf., 145 ; *inquit ille* (ordre des mots), 163.
- inscius*, gén., 48.
- inseruio*, acc., 19.
- insidiae*, dat., 65.
- insidior*, 64 ; *insidiandus*, 205, 264.
- insimulo*, double acc., 38 ; prop. inf., 321 ; cf. verbes « accuser ».
- insinuo*, trans. et intrans., 213.
- insons*, gén., 59.
- insternor*, méd.-passif, 202.
- instituo*, inf., 257 ; *institutum*, dat., 74.
- insto*, acc. et dat., 21.
- instruo, instructus*, abl., 92 ; double acc., 38.
- insuetus*, gén., 57.
- insuper*, prépos., 114.
- integer* = *totus*, fr. « entier », 200.
- intellegitur*, dat. int., 75.
- inter*, 11, 115 ; postposé, 119 ; intercalé, 120 ; avec *-que*, 120 ; avec inf. substant., 256 ; acc. gér., 265.
- intercludo*, abl. et *ab*, 84.
- interdico, alicui re*, 83 ; *alicui rem*, 19-20 ; *ut*, ou *ne (ut ne)*, 302.
- interca loci*, 50.
- interco*, passif de *interficio*, 206 ; avec *ab*, 208.
- interest, meā (tuā, etc.)*, *alicuius, ad rem*, 181 ; *magni, multum, magno-pere*, 53-54 ; inf., 257 ; prop. inf., 328 ; *ut*, 302.
- intermitto*, inf., 257-258.
- inter nos, uos, etc.*, 186-187.
- interrogo, ab, de, ex* ou dat., 71.
- interuallo*, avec *abesse, distare*, etc., 95, 111.
- intestato* (abl. abs.), 104.
- intra*, 11, 115 ; *intra quintum diem quam*, 100 ; adv., 117.
- inuentus*, dat., 74.
- inuicem*, 187.
- inuictus*, 276.
- inuideo, alicui*, 64 ; acc., 68 ; *alicui re*, 83 ; *in re*, 98.
- inuidiosus*, dat., 65.
- inuisus*, dat., 64.

inuitus, à l'abl. abs., 103.

inutilis, dat. et *ad*, 70.

ipse, 187, 189-190 ; comme démonstr., 191 ; confondu avec *idem*, 191 ; = article, 193 ; *se ipsi* (plur.), réciprocité, 186 ; substitué au réfléchi, 183, 186, 422 (st. ind.). Place, 163. *Et ipse, tum ipsum*, 190.

irascor, dat., 64 ; -sco, 204.

iratus, dat., 65.

is, anaph., 189 ; sort d'usage, 190 ; au lieu du réfléchi, 185-186 ; *is...* qui + ind. ou subj., 332, 338 ; *is uir est ut*, 189 ; *is... ut*, 344. Au neutre : *id gaudeo*, 27 ; *id maesta est*, 28 ; *id aetatis, id temporis*, 28 ; *aliquid id genus*, 29 ; *id muneris*, 49 ; *id (ideo)...* ut « dans l'intention de », 28 ; *id... ut*, « ceci... (à savoir) que », 302-303 ; *id est*, avec acc., 24. Cf. *eo* (abl.).

iste, 187-188 ; son extension, 190-191 ; = article, 193 ; au st. ind., 422-423.

isti rei ut, 76.

ita = « oui », 159 ; *ita... ut*, conséc., 344, et restrict., 345-346 ; *ut... ita*, compar., 355 ; *ita me di ament (amabunt) ut*, ou sans *ut*, 250, 355 ; *ita... atque*, 175.

itaque, 452, 453.

item, en corrélation avec *ut*, 175, 355 ; avec *atque*, 175.

iterum, 177.

iubeo, dat., 63 ; prop. inf., 301, 329 ; inf. sans sujet (*lex recte facere iubet*), 330 ; *iubeor* + inf., 330, 331 ; *iubeo ut, iubeo ne*, 301.

iungo, aspect, 217 ; dat., 65 ; *cum*, 87 ; *iunctus*, abl. seul, 87.

iuniores, 167.

iure, 96.

iuris consultus, 57, 276.

iuro, inf. prés. ou fut., 325 ; *iuratus* 276.

iussu (iniussu), 88.

ius est, inf., 257 ; *ut*, 302.

iuuat, inf., 257.

iuxta, 115 ; postposé, 119 ; adv., 117 ; dat., 66 ; *atque (ac), ac si*, 173.

labor (labi), aspect, 218.

laboro, a, de, ex, 85 ; *ut*, 302.

laetor, 203 ; de, in + abl., 94, 98 ; *laetandus*, 286.

lamentor, acc., 18.

lateo, acc., 18.

latus (adj.), acc., 30.

latus (prépos.), 122.

laudi do (uerto), 77.

laudo quod (quia), 297, 298 ; *cum*, 298.

lauo, -as, etc. (réfléchi) / *lauo*, -is, etc. (non réfléchi), 203 ; *lauor*, méd.-passif, 202, 203 ; *lauandi*, 203.

laus est, inf., 269.

lege (abl.), 88.

lenio, intr., 213.

lentus, inf., 270.

leuasso, 245.

leuc, abl., 84 ; gén., 60.

lex parieti faciendo, 78.

liber (adj.), abl., 84 ; gén., 60.

libero (-are), abl., 84 ; gén., 59 ; *liberari uoti*, 60.

liberti ab epistulis, 85.

libet, cf. *lubet*.

liceo / *liceor*, 203.

licet, impers., 210 ; avec pron. neut. suj. (*hoc licet*), 211 ; dat., 64 ; inf., 257 ; attrib. de l'inf. au dat., 132-133 ; avec subj. seul (*ut postcl.*), 300. Conj. concessive, 353 ; avec part., 284.

linquo, aspect, 217.

liquet, impers., 210 ; prop. inf., 321.

litore (abl.-loc.), 98.

loco (-are), abl. prix, 93 ; in + abl., 112.

locus : *eo loci, quo loci, interea loci, adhuc locorum, ad id locorum*, etc., 50 ; *cedere loco*, 80 ; *loco* (abl.-loc.), 98 ; *loco parentis esse*, 99 ; *locus est ut*, 302.

longe, avec superl., 172 ; *ab*, 114.

- longus*, acc., 30; *longum est*, indic., 247.
loquor, 203; *cum aliquo*, 87; *alicui*, 66; *loquis* (= *eris*), 204.
lubens = adv., 166; *lubens merito*, 437.
lubet, impers., 210; dat., 64; inf., 257.
lucebit (*hoc*), 209.
lucescit, impers., 209.
lucri facio, 55.
luctor, *cum aliquo*, 88; *alicui*, 66.
ludificor (-o), 204; double acc., 37.
ludos facio aliquem, 38; *ludo ludere*, 96.
lugeo, *aliquem*, 18.
luna, 164.
Lutetia Parisiorum, 42.

macte, 16.
magis, parfois avec abl., 169, 173; *disertus magis quam sapiens*, 170; supplée ou concurrence le compar. synth. (*magis pius, magis lubenter*), 172; *magis maior*, 173; *magis quam pro*, 357; *quo magis... eo magis, quanto magis... tanto magis*, 356-357; *eo magis quod*, 95, 357; > fr. « mais », 437, 450.
magni, magno, adv. estim. ou prix, 53-55.
magnitudo (= *multitudo*), 200.
magnum est, indic., 247.
maior annos LX (*natus*) ou *annis LX* ou *quam*, 171; *maior pars* / *maxima pars*, 167-168; > fr. « maire », 172; *clamare maius* (intens.), 26, 167.
malam crucem (rem) eo, 32.
maledico, acc., 19.
malo, inf., 257; *quam*, 169, 358; *malim*, 241; *malletm* (regret), 241; *maluissem* (= *malletm*), 244.
mancipium, syllepse, 138.
mando, *aliquid alicui*, 63; *ut*, 301.
maneo, acc., 18; dat., 64; *manedum*, 370.
manifestus, gén., 59.
mano (-are), abl., 93.
manu mitto, 80.

maturo, inf., 257.
maxima pars, 167-168; *maxime* = superl., 173; *maximi, maximo*, adv. estim. ou prix, 53-55.
medeor, dat. et acc., 9, 64; *medendus*, 205.
medius, gén., 48; *medius collis*, 166; à l'abl.-loc. sans *in*, 98.
melius est, indic., 247.
memini, 216, 223; avec gén. et acc., 52; inf. prés. ou parf., 324; *cum*, 366.
memor, gén., 52.
memoratus, 262.
mendaci teneo, 59.
mereor, empl. abs., 212; *mereo* (-r) *ut*, 302.
merito, 96; avec gén. (prépos. impr.), 118.
metu, 94.
metuo, dat. et acc., 67-68; *ab*, 81; *ne, ne non, ut*, cf. verbes « craindre »; *non metuo quin*, 308.
meus, 180; gén. *mei*, 180; voc. *mi*, 14; *meum est*, valeur de l'indic., 247; avec inf., 257.
militiae (loc.), 97.
mille homines / *hominum*, 139.
milleni, 177.
minime, négat. forte, 153; *minimi* (gén.) et *minimo* (abl.), adv. estim. ou prix, 53-55; *minimum*, avec gén., 48; *minimo*, abl. de différence, 94.
ministro (*bibere*), 260.
minores (= *pauciores*), 200.
minus, avec gén., 48; (*non*) *minus quam* + indic. numér. (accord), 132; *minus mille homines*, 170; *minoris, minore*, adv. estim. ou prix, 53, 54; *eo minus quod*, 95, 357. Comme négat. : 150, 308-309, 385.
mirandum in modum, 287.
miror, acc., 18; gén., 60; *quod* (*quia*), 297; prop. inf., 321; *si*, 298, 388.
mirum ni, 146; *mirum* (*mire*) *quam*, 146, 147; *mirum est ut*, 305.

misceo, abl. instr. ou *cum*, 92 ; dat., 66.
miserandus, 287.
(misereor), *miseret (me)*, 19, 209, 211 (à l'inf., 323) ; *miseretur (me)*, *misertum est (me)*, 209 ; *misereo*, 211 ; gén., 58 ; *de*, ou dat., 59.
missum facio, 278.
mitto, dat. et *ad*, 69 ; double dat., 76 ; *quod*, 296.
moderor, dat. et acc., 68.
modo « pourvu que », *modo ne*, *dummodo*, etc., 391 ; avec part., 284 ; *qui modo* (restrict.), 341 ; *modo... modo*, 453 ; *non modo... sed*, 453.
monceo, double acc., 38 ; subj. seul, 300 ; *ut*, 301 ; *ut* et prop. inf., 303.
monstro, *aliquid alicui*, 63.
monstrum mulieris, 46.
mora (nulla) est quin, 310.
mordicus, 14.
moror, inf., 257.
mos est, inf., 257 ; *ut*, 302 ; prop. inf., 328.
moueo, empl. abs., 212 ; intr., 213 ; abl. prépos., 84 ; -*r*, méd.-pass., 202.
multa de nocte, 86.
multo (-are), abl., 94.
multo die, 166.
multum, acc. adv., 28, 30, 31 ; gén., 48 ; *multo magis*, *multo infra*, *multo (multum) praestare*, 32, 94 ; *multo doctior*, 172.
muneri mitto, 76.
mustum (adj. subst.), 164.
muto (-are), *rem re*, 92 ; *rem cum re*, 88 ; intr., 213 ; *mutari*, méd.-pass., 202.
mutuom rogo (sumo), 35-36.
nam, 450, 451, 453, 454 ; -*nam* (*quisnam*, etc.), 157, 451.
namque, 451, 453.
narrant (subj. indéf.), 145.
nascor, dép., 203 ; avec attr., 147 ; abl., 82.
nato (-are), acc., 18.

natu (minor, etc.), 95 ; *natu maximus*, 168.
natus, abl. orig., 82-83 ; abl.-loc., 83 ; « âgé de », acc. (gén.), 30 ; *natus*, avec *ad* ou dat., 70 ; *maior annos LX (annis ou quam) natus*, 171.
nauci (habeo), 53.
nē, négat. de l'impér., du subj. de volonté et de souhait, 148, 215, 230 ; *ne cunctemur*, 231 ; *ne feceris*, 232 ; *ne facias*, 233 ; *ne fac*, 233-234, 252 ; *ne faciat (faciant)*, 234 ; *ne poposcisses*, 235 ; *ne sit sane summum malum dolor*, 235 ; *utinam ne*, 240.
 En propos. subord. : A) Complétives : *rogo ne*, 301 ; *metuo ne*, 306 ; *caueo ne*, etc., 307 ; *impedio*, *recuso*, etc., *ne*, 307-309. — B) Circonstanciellles : finales, 342-343 ; consécut. (partiellement), 345, 346 ; *dum (modo) ne*, 391 ; *ne dicam*, 392. — Parfois combiné avec *ut* dans *ut ne*, 301, 342 ; alternant avec *ut non*, 305. — Concurrencé par *non*, 149 (n.), 233, 234, 240, 253-254, 391. *Quod ne*, 439.
ně, forme brève de la négation, 149.
-ně, interrog. (pour l'origine, identique au précédent), 157-158 ; interr. ind., 315, 318, 319 ; adjoint au relatif, *quemne*, etc., 158 ; à l'acc. et inf. exclam., 23, 271. Cf. *quin*, 308 ; *sin*, 385.
nec, doublet de *neque*.
nec, forme renforcée de *ně* (= *non*), 149-150.
necdum (= *nondum*), 149-150.
necesse est, 210 ; valeur mod. de l'indic., 247 ; inf. compl., 257 ; prop. inf., 328 ; subj. seul (parfois *ut*), 300.
necne, interr. dir., 160 ; ind., 319.
nec non et (etiam), 154.
necopinans, 149.
nedum, 152-153.
nefas, 149 ; *dictu*, 262.

- neglego*, 150; inf., 257.
nego, *aliquid alicui*, 63.
negotium, 150; *negotium est* + inf., 269; *quid negoti?*, 49; *negotii gerentes*, 58.
nei, cf. *ni*.
nemo, 149, 195; dans les défenses, 153, 230; annonce fr. « on » (*nemo homo*), 145; *non nemo*, 153, 196; *nemo non*, 154; *nemo est qui* ou *quin*, 339.
nempe, 451; dans interr., 158.
neque (nec), 150-151; = *non* dans *nec uero*, 150; = *ne... quidem*, 152; *nec quisquam*, *neque ullus*, etc., 196, 442; rapports avec *et non*, 441-442; concurrence *neue*, 151, 442-443 (cf. 444); *nec non*, 154. Tours *neque... neque*, *neque... et (-que)*, *et... neque*, *et neque... neque*, ordre + *neque*, *ut neque... neque*, 150, 151, 443. Nég. continuée par *neque... neque*, 154.
nequeo, 149; inf., 257; *nequitur*, avec inf. pass., 208.
ne... quidem, 151-152; continuant une nég., 154.
nescio, 149; inf., 257; *nescio an*, *an non*, 316; avec *an* (= « si »), 317; *nescio quis*, *quomodo*, 314.
nescius, à l'abl. abs., 103; inf., 270.
neue (neu), *ne... neue*, *ut neue... neue*, 150, 151, 443; concurrencé par *et ne* et par *neque*, 151, 442, 443 (mais, 444). Cf. aussi *niue*.
neuter, 149, 198.
ni (nei), forme renforcée de *nē*, 148-149; = *nisi*, 149, 383-384; avec discordance temporelle, 382.
nihil, 28, 149, 195; dans défenses, 153, 230 n.; nég. forte, 153; *non nihil*, *nihil non*, 153-154; *nihil noui*, 49; *nihili*, *nihilo*, adv. estim. ou prix, 53-54; *nihil aliud nisi (quam)*, 174, 359, 384.
nimirum, 149.
nimis quam, 147.
nimum, 28; avec gén., 48.
ninguit, *niuit*, 209; avec abl. instr., 92.
nisi (< **nesi*), conj. condit. nég., 149, 374 sqq., 383-385; avec discordance temporelle, 382; *nisi forte*, *nisi uero*, *384; rapports avec *si non*, 384; adjoint au part., 284. Adv. : *nisi quod (quia)*, 296, 385; *nisi qui*, 384; *nisi ut*, *nisi si*, *non nisi*, 385; *nihil aliud nisi*, etc., 359, 384. *Quod nisi* (relat. liais.), 439.
nitor (verbe), abl., 92, 101.
niue (neiue), 151.
nobilis, dat., 76.
nocco, dat., 64, 68; acc., 19; passif, 19, 205.
noctuabundus, = adv., 166.
noli, -ite + inf. (défense), 232-233.
nolo, 149; inf. compl., 257; *nolim*, 241; *nollem* (regret), 241.
nomen mihi est, *alicui nomen dare* (facere), 133; *nomen carendi*, 43; *nomine*, 95; *sui nominis*, 61.
non, nég. de l'indic.; — en partie — du subj., 149, 215, 230; subj. potent., 230, 233, 236; subj. délib., 242; tend à concurrencer *ne*, avec subj. de volition, 149, 233, 234, 391; avec subj. de souhait, 240; avec impér., 253-254. — Marque interrog., 157; réponses (= fr. « non »), 159; *an non*, 160, 319. Avec inf. exclam., 272. — *Non nullus*, *non nulli*, etc., 153; *nec non*, *nemo non*, etc., 154; cas de non destruction, 154-155. — *Non quod (quia)*, 348-349; *non nisi*, 385; *si non*, 384, 386. *Vt non*, dans propos. complét., 304-306, 310; conséc., 345, 346, cf. finales, 343; *ut non dicam*, 392. — *Non modo... sed etiam*, 453; *non modo (non)... sed... ne... quidem*, 152.
nonne, interr. dir., 157, 158; indir., 316; avec inf. exclam., 272.
nonnullus, -i, 153, 195.

- nosco* / *cognoui*, 217, 219; *noui*, 223.
nostri (gén.), 180; *nostri* / *nostrum* (gén.), 180-181; *nostrum omnium*, 181.
notesco / *innotui*, 219.
nox (gén. arch.), 60.
noxius, gén., 59.
nubilat, -*abitur*, 209.
nubo, dat., 64.
nudo (-are), *nudus*, abl., 84.
nugae !, 11, 146.
nullus, 149, 195; comme négat., déclivée, 153, 166; *nonnullus*, *nonnulli*, cf. ci-dessus.
num, 157, 158; renforcé, *numnam*, *numne*, *numqui*, *numquid* (non), 158; interr. ind., 315; = *an* (post-class.), 318.
numero obsidum mitti, 99; *ex eo* (= *eorum*) *numero qui*, 141.
numero (-are), acc., avec attr., 35.
numquam, 149, 196; négat. forte, 153; *non numquam*, *numquam non*, 153, 154.
nunc, au st. ind. remplacé par *tum*, 423; *quod nunc*, 439; *nunc... nunc*, 453.
nuntio, prop. inf., 321.
nupta, 276; *nuptum do*, 32.
nusquam, 196; négat. forte, 153; *nusquam gentium*, 50; *non nusquam*, *nusquam non*, 153-154.
o, avec nom. et voc., 11, 15; acc., 22, 23.
ob, 115; exprime la cause, 94; avec abl., 122; remplacé par *pro*, 122.
ob-, aspect, 219.
obdormisco, aspect, 219.
obeo, *mortem*, 20; empl. abs., 212.
obicio, avec dat., 69; *quod*, 297.
obliviscor, dépon., 203; gén. et acc., 52; inf., 257; prop. inf., 321.
oboedio, dat., 64.
obscurum noctis, 50.
obsequor, dat., 68.
obsto, dat., 64; *quid obstat quin?*, 308.
obsum, dat., 64.
obtempero, dat., 64; *obtemperatio*, dat., 65.
obtingit, aspect, 218.
obtrecto, dat., 64.
occasio est, gén. gén. et inf., 269.
occasu solis, 99.
occido, aspect, 218.
occipio / *coepi*, 223; inf., 257.
occumbo, acc., 20; empl. abs., 212; oppos. d'aspect avec *occubo*, 217.
occupo, inf., 257.
ocius, 167.
odi, 223.
odio (abl.), 94.
odiosus, dat., 65.
omitto, inf., 257.
omnis, 200; *omnium rerum*, 56; *unus omnium* ou *omnium* seul avec superl., 172.
« on » (sujet indéf.), 144-146.
onero, abl., 92; double acc., 38; *onus-tus*, abl., 92.
operae pretium est, inf., 257; *operam do ut*, 258.
optimus, abl., 92.
opitutor, dat., 64.
oportet, 210; valeur modale de l'indic., 247; parf. *oportuit*, 247-248; *oportuerit*, 398-399, 412-413. Constr. avec inf. compl., 257; subj. seul (*ut* postclass.), 300; prop. inf., 328; part. en -*tus*, 282. Emploi personnel, 211.
oppido quam, 147.
opportunus, unde + subj., 341.
oppugnassere, 325.
opsonatu redeo, 262.
optimus quisque, 197; *optimum est*, inf., 257; *ut*, 302.
opto, ut, 301; inf., 257; prop. inf., 328.
opus est, abl., 92; gén., 51; inf., 257; rare avec subj. seul (ou *ut*), 300; supin en -*u*, 262; *properato opus est*, 281; constr. pers., 92, 211.
orbo (-are), abl., 83.
orbis, abl. avec *ab*, 84; gén., 51.

- ordine*, 96.
oriumus, 285 ; avec abl., 82, 83.
ornatus (part.), abl., 92.
oro, *ut*, 301 ; subj. seul, 300 ; inf., 258.
ortu (*solis*), 90.
ortus (part.), abl. orig., 82, 83.
ostendo, *aliquid alicui*, 63 ; *ostendor*, avec inf., 327.
 « oui », dans les réponses, 159.
pabulum ouibus, 77.
pace (abl. temp.), 99 ; *pace alicuius*, *cum bona pace*, 88.
paene, 162 (place) ; type *paene dixi*, 246.
paenitet (*me*), 19, 209 (à l'inf., 323) ; gén., 58 ; emploi du réfléchi, 183 ; avec inf. compl., 257 ; prop. inf., 321, 323 ; *quod*, 297 ; *paeniteo*, *paenitens*, *paenitendi*, 211 ; *paenitendus*, 211, 264, 286 ; *paeniteor*, 204, 211 ; *paenitebis te*, 214.
palam, prépos., 115 ; adv., 117.
Palinurus Phaedromi, 41.
par, gén., 40 ; dat., 66 ; *ac* (*atque*), 173, 358 ; abl., 174 ; *par est*, valeur de l'indic., 247.
paratus sum, inf., 257.
parco, dat., 64 ; acc., 19 ; *parce* (= *délense*), 233.
parens, *parentes*, 275.
pareo, dat., 64.
pario, abl. orig., 82.
pariter, *ac* (*atque*), 173, 358 ; dat. ou abl., 66.
pars, en appos. à un verbe plur., 139-140 ; *partim*, 28, 140 ; *parlem* (*bonam*, *maiolem*, etc.), 28 ; *parte* (abl.-loc.), 98.
particeps, gén., 47 ; dat. (postcl.), 66.
partior, *cum*, 87.
parui (nom. pl.), = *pauci*, 260.
parui (gén.) et *paruo* (abl.), estim. et prix, 53-54.
parum, gén., 48.
patior, prop. inf., 329 ; (non) *patior ut*, 302 ; *patiens*, gén., 57.
pauci de nostris, 48.
paulo (*infra*), 94 ; *paulum*, 30 ; avec gén. compl., 48.
pedem non discedo, 30.
pello, abl., 84.
pendeo, acc. de mesure, 32 ; *ex umero*, 101.
pendo, gén. estim., 53.
penes, 10, 115 ; postposé, 119.
per, 115 ; étendue et durée, 30, 31 ; moyen et manière, 90, 91 ; cause, 94 ; *per se*, 184 ; compl. du passif, 207. Disjoint de son compl., 120 ; avec abl., 122. Particule autonome et renforçante (*per facilis*, etc.), 177.
per-, aspect, 219.
 perception (verbes de) : *audio*, *sensio*, *video*, etc., avec prop. inf., 321 ; avec prop. part., 282-283.
percontor, double acc., 38.
percurro, acc., 18.
perdo, intr., 213 ; *perditus*, *perdendus*, 206.
perco, *aliquem*, 18 ; *perii*, 223 ; = passif de *perdo*, 206.
perfectus, aspect, 218 ; *perfectum do*, 278.
perhorresco, acc., 19.
perinde ac (*atque*), 173, 358 ; avec part., 284 ; *perinde ac si*, 389 ; *perinde quasi*, *tamquam*, *ut*, 359.
peritus, gén., 57.
per me stat quominus, 308.
permitto, subj. seul, 301 ; *ut*, 302 ; inf., 258 ; prop. inf., 329 ; *permissus est*, 205.
perniciēs, syllepse de genre, 138.
perniciosus, dat., 65.
perquam, 147.
perspectum (*est*), dat., 74 ; *perspectum habeo*, 223.
persuadeo, *alicui* (*aliquem*), 63 ; *ut*, 301 ; *ut* ou prop. inf., 303 ; *persuasum habeo*, 223 ; *mihi persuasum est*, *id illis persuasi*, *mihi persuadeo*, 63 ; *persuasus est*, 205.

pertacsum est (me), 209; cf. *tacdel*.
pessum do, 32.
peto, voir verbes « demander »; *ut*, 301; inf. = « je cherche à », 258.
Philocomasio amator, 73.
piger, inf., 269.
piget (me), 19, 200; gén., 58; inf., 257; *pigendus*, 211, 264; *pigens*, 211.
pigneror / -ro, 203.
pignori se opponere, 76.
pili facio, 53.
placet, 218; dat., 64; *ut*, 302; inf., 257; prop. inf., 328.
plaudo, choreas, 26; dat., 64.
plausus, dat., 65.
plenus, gén., 51; abl., 92.
plenumque, 28.
pluit, 209; *sanguine*, 92.
plurimum, avec gén., 48; *plurimi* (gén.), *plurimo* (abl.), adv. estim. et prix, 53-55.
plus, 28; gén., 48; *iusto (aequo)*, 168; supplée comparatif, 173; *plus minus* (asynd.), 437; *pluris*, adv. estim. et prix, 53-54; *plure*, 54.
polliceor, aliquid alicui, 63; prop. inf., 321; avec inf. prés. ou fut., 324-325.
pondo (est), avec acc. de mesure, 32.
pone, prépos., 115.
pono, in + abl., 112-113; avec prop. inf., 321.
populor (-lo), 203, 204; *populatus*, sens passif, 204.
populus, absence de voc., 14.
posco, double acc. et *ab*, 37; *ut*, 301.
possum, valeur modale de l'indic., 247-249; *potui, potuerim, potuisse*, 247-248, 326-327, 398-399, 412-413; imparf. *poterat* (= prés.), 248. Avec inf. compl., 257; *facere possum*, substitut du fut., 252 (n.), cf. 326; *possitur*, etc., avec inf. passif, 208; *potest*, impers., 210; (*fieri*) *non potest quin*, 310.
post, 115, 116; inséré, 120; *post*

octauum mensem quam, 100 et 116.
postea, posthac, postid, postidea, 116;
postea (postidea) loci, locorum, 50, 116.
postquam, orig. compar., 354; conj. tempor., 361, 362; rapports avec *cum historicum*, 366; suivi du subj., 367; sens causal, 350.
postridie eius diei, 42.
postulo, cf. verbes « demander »; subj. seul, 300; *ut*, 301; prop. inf., 328; inf., 258; avec gén. = « poursuivre (en justice) », 59.
pote (quam pote, quantum pote), 146.
potens, 275.
potior (-iri), acc., 20; gén., 51; abl., 92.
potissimum, place, 162.
potius, place, 162; *potius quam*, 357-358.
potus, 276.
prae, 10-11, 115; avec comparatif, 171; particule (*prae quam*), 117.
praecepicio, aliquid alicui, 63.
praecurro, dat. et acc., 21, 64.
praefecti frumento dando, 78.
praefero, dat., 66.
praescribo, aliquid alicui, 63.
praesente nobis, 128.
praesto (-are) « je fournis », *aliquid alicui*, 63.
praesto (-are) « je l'emporte sur », dat. 64; acc., 21; abl. de point de vue, 95; *praestat*, impers., 210; inf., 257; prop. inf., 328. Avec *multum* ou *nullo*, 32, 94; *quam*, 169, 358.
praesum, dat., 64 (acc., 21).
praeter, 11, 115; = comparatif, 171; avec inf. subst., 256; *praeter quam*, *praeter propter*, 117; *praeter quam quod*, 296.
praeterco, acc., 20; *quod*, 296; *praeterit (me)*, prop. inf., 321; *praeteritum (tempus)*, 276; *praeteritus est dies*, 213.
pransus, 276.
precor, double acc., 36, 38.

pridie eius diei, 42 ; *pridie cum diem*, 118.

primum, acc. adv., 28, 177 ; rapports avec *primo*, 100.

primus, *prior*, 167, 168 ; *primus quisque*, 197 ; *prima uirorum*, 50.

principio (in), 99.

priuo (-are), abl., 83.

priusquam, orig. compar., 354 ; « avant que », 367-370 ; avec inf., 373 ; = *potius quam*, 358.

pro(h), interj., 22-23.

pro, 115 ; disjoint par -que, 120 ; avec abl. gén., 266 ; *pro eo ac*, 173, 358 ; *magis quam pro*, 357 ; remplace *ob* et *propter*, 122. Avec acc., 121.

Particule (*proquam*), 117. Cf. *prout*. *probo*, *aliquid alicui*, 63 ; *res probatur alicui et ab aliquo*, 75.

procul, prépos., 114 ; adv., 117 ; *procul ab*, 114.

prodigium, syllepse de genre, 138.

proficio, *proficiscor*, composés intr., 212.

prognatus, abl. origine, 82.

prohibeo, abl., 84 ; *ne*, *quin*, *quominus*, 307-309 ; inf., prop. inf., 257, 329 ; *prohibeor* (*facere*), 330 ; *prohibesso*, -im, 245.

proinde ac (*atque*), 173, 358 ; *quam*, 174, 359 ; *ut*, 175, 359 ; *quasi*, 359 ; *proinde ac si* (et *proinde ac*) = « comme si », 389, 390. Conj. concl., 452.

promitto, *aliquid alicui*, 63 ; inf. prés. ou fut., 324-325 ; *promittor* avec inf. (= indéf.), 327.

prope, prépos., 115 ; (*prope ab*, 114). Adv., 117, 162 ; avec indic. parf., 246 ; *prope est* (*adest*) *ut*, 304.

propero, inf., 257 ; *properato opus est*, 281.

propinquo (-are), *propinquus*, dat., 65. *propior*, *propius*, *proximus*, *proxime*, dat., 65 ; acc., 116.

propitius, dat., 65 ; à l'abl. abs., 103.

proprius, gén., 40 ; dat., 66.

propter, 11, 115 ; postposé, 119 ; disjoint par -que, 120 ; marque la cause, 94 ; *propter se*, 184 ; avec acc. gén., 265 ; remplacé par *pro*, 122. Adv., 117 ; *praeter propter*, *praeter quam*, 117.

prorsus (-um), 13.

prospicio, dat. et acc., 68 ; *ut*, 302.

prosum, dat., 64 ; *prodest* (impers.) + inf., 257.

provideo, dat. et acc., 68 ; *ut*, 302.

prout, 175, 359.

pubes (*puber*), 166.

pudet (me), 19, 209 ; gén., 58-59 ; inf. compl. 257 ; *dictu*, 262 ; *me pudium est*, 209 ; constr. pers., 211 ; *pudens*, *pudendus*, 211, 286.

puer, à l'abl. abs., 103.

pueritia (*prima*), abl.-loc., 99.

pugno (-are), *cum*, 88 ; dat., 66 ; *ex equo*, 101 ; *aliquantisper pugnato* (abl. abs. impers.), 104.

punio (-r), 204.

purgor, méd.-pass., 202.

pulo, prop. inf., 321 ; *pulor*, avec attr., 147 ; *pulato* (= *pula*), 253 ; *non pularam* (*pulaui*), 249.

quā, interrog., 157 ; quest. de lieu, 93, 106 ; rapports avec *ubi*, 101-102 ; *quā... quā*, 452.

quaero, cf. verbes « demander » ; avec *nonne*, 316 ; *si*, 320 ; inf. = « je cherche à », 258 ; *res quaeritur alicui*, 75.

qualis, 156, 175, 199.

qualiscumque, 196.

quam, corrélatif de *tam*, 199 ; compl. du compar., 168 sqq. ; après *malo*, *praestat*, 169, 358 ; attract. après *quam*, 169-170 ; comparatif + *quam* *ut*, 346 + *quam qui*, 338. Propos. compar., 357 ; *non magis* (minus) *quam...*, 357 ; *potius quam*, 357-358 ; *quam magis... tam magis*, 357 ; *non minus quam si, tam quam si*, 389. Renforce le superl. : *quam*

- maximus*, etc., 172, 356. Substitué à *alque* (*ac*) après *aeque*, *alius*, *aliter*, *contra*, *proinde*, etc., 174, 359; = (*aliud*) *quam*, 174; substitué à *nisi* (dans *quid aliud quam*, etc.), 174, 359. Type *admodum quam*, *sane quam*, *ualde quam*, etc., 147; *mirum* (*mire*) *quam*, 146.
quam diu?, 31, 107; *quam dudum?*, 31, 107.
quamlibet = conj. concess., 353; avec part., 284.
quamobrem, 156, 452, 453.
quamquam, 351-352; avec part., 284; non subordonnant, 354.
quamvis, 352-353; avec part., 284; *quam uolet* (*uolent*, etc.), 352.
quando, interr., 157; quest. de temps, 99, 107. Conj. tempor., 360, 399; causale, 347.
quandocumque, 196.
quandoque, 347.
quandoquidem, 347.
quantum (*gén.*), *quanto* (*abl.*), adv. estim. ou prix, 53-55; *quanto* (*magis*)... *tanto* (*magis*), 95, 356-357.
quantum (*nom. pl.*), = *quot*, 200.
quantum, 28, 31; avec *gén.*, 48; *quantum potest* (*pote*), 146, 356; *quantum in me est*, 341; *incredibile* (*immane*, etc.) *quantum*, 146-147.
quantumlibet, 353.
quantumvis, 352, 353.
quantuscumque, 196.
quapropter, 452.
quare, 94; interr., 156, 315; > fr. « car », 437.
quasi, compar. condit., 388-390; *quasi si*, 389; avec part., 284; complétif, 390; « sous prétexte que », 390; *perinde quasi*, *proinde quasi*, 359.
quassantibus (*capitibus*), 274.
quatenus, 118; conj. caus., 350.
-que, 440 sqq.; adjoint à prépos. (*deque*, *exque*, *inque*, etc.), 120, 454; répété ou en corrélation : *et...* *-que*, *-que...* *et*, *-que...* *-que*, *-que...* *alque*, 443-444; *nix...* *-que*, 441.
Particule généralisante dans *quisque*, *quicumque*, etc., 196, 335.
quemadmodum, 355; son extension (= *ut*), 356; au sens tempor., 361.
quero, au passif par attract., 208.
queror, acc., 18; *quod*, 297.
qui, cf. relatif (Index analytique).
qui, *abl. adv.* du relatif, 334.
qui, *abl. adv.* de l'interr.-indéf. : *qui fit ut?*, 156-157; souhait, 240; complétif, 301; final, 343. Cf. *quin*, 293, 308.
quia, 293; complétif, 297-299; causal, 347-349; *non quod...*, *sed quia*, 348-349; *non quia* + subj., 348, + ind., 349.
quicumque, relat. indéterm. avec indic., 335, 399; subj., 400, 401, 404. Pron.-adj. indéf., 196.
quid, cf. *quis*.
quidam, 194; = *quisquam*, 199; avec *gén.*, ou *ex* (*de*) ou *inter*, 48.
quidem, 450; *qui quidem* (restrict.), 341; après relat. de liaison, (439.)
quidni, 156.
quietus, 276.
quilibet, 196; = *quicumque*, 199.
quin, 293; avec v. d'empêchement, 307-312; = *ut non*, 310, 345, 346; = *ut ne*, 301, 310; = *qui non*, 339; *non quin* (= *non quod non*), 349; *nulla causa est quin*, 310; *quin etiam*, 445.
quinqüies, *quintum* (neutre), 177.
quippe, 195, 337, 451; *quippe qui*, 337; *quippe cum*, 347; avec part., 284.
quispini, 156.
quis, indéf., 193-194, 199. Interr. 155-156; doublet *qui*, 155-156; renforcé par *-ne*, 158; par *-nam*, 157; *quis est qui?*, 339; *quod hoc monstrum?*, 156. — *quid*, acc. adv. interr., 28, 156; avec *gén.*, 49; *quid ergo?*, *quid quod?*, 147, 296; *quid est quod?*, 296, 339; *quid si?*

251; *pro quid, per quid?* (= fr. « pourquoi? »), 160-161.

quis (= *quibus*), relat., 334.

quisnam, 157.

quispiam, 195.

quisquam, 195, 199.

quisque, 196-198; *suus quisque*, 184, 197 (attract.); *sibi quisque*, 197; *optimus (primus) quisque, quotus quisque*, 197; *ut quisque*, 197, 360, 394, 399. Place, 163; confondu avec *quisquis* et *quisquam*, 199.

quisquis, relat. indéterm. avec indic., 335, 399; subj., 400, 401, 406; pron.-adj. indéf., 196; confondu avec *quisque*, 199.

quius, 196.

quo (interrog.), 157; *quo amentiac?*, 50; quest. de lieu, 32, 106; confusion avec *ubi*, 112-114; remplacé par *ubi* et *unde*, 160.

quo (abl. adv. indéf.), *si quo...*, 96.

quo (abl. adv. relat.), *quo (magis)...* *eo* ou *hoc (magis)*, 95, 356; *quo magis...* *tam magis*, 357; *quo* final, *quo ne*, 343; *non quo* (subj.)... *sed quia* (indic.), 349.

quoad, 119, 370, 373.

quocirca, 452.

quod (n. relat.), *est quod, habeo quod, nihil est quod, quid est quod*, 28, 339; *quod sciam, quod meminerim*, 340-341; *quod potes, quod poteris*, 341; *quod eius (facere) poteris*, 49; *quod in me est*, 341; relatif liaison, *quod si, quod cum, quod ut, quod qui*, etc., 439.

Devenu conj. : 28, 293, 294; *id (ideo) quod*, 28. Complétif, 295 sqq.; *adde quod, mitto quod, bene facis quod, quid est quod, nisi quod, tantum quod*, 296-297; *accidit quod*, 297; *doleo, miror*, etc., *quod*, 297-298; *dico (scio) quod*, 298-299; = acc. de relation « pour ce qui est du fait que », 295. — Causal, 347; subj., 348-349; *non quod* (subj.),

348, 349. — Comparatif : *eo magis (minus)...* *quod*, 95, 357; *similiter quod, itidem quod*, 359. — Annonce le fr. « que » comme conj. universelle, 294, 307, 311-312, 344.

quoias (cuias), quoius (cuius), -a, -um, 181.

quominus, orig., 150, 308-309, 343; conj. des verbes d'empêchement, relus, etc., 307-309, 311.

quomodo, interrog., 157, 315; supplée *ut*, 356, 361, et *quod* causal, 356.

quoniam, 347-348; *dico quoniam* (= *διότι*), 299.

quoque, 445.

quoquoversus, 196.

quo setius, 309.

quot, interrog., 157; corrélat., 199; remplacé par *quanti*, 200.

quotcumque, 335.

quotiens, 361; subj. répét., 399, 400.

quotienscumque, 361.

quotquot, 335.

quotus, quotus quisque, 157, 197.

rarum est ut, 305.

ratio non est, inf., 269.

ratione, 96.

re « en fait », 95; *re integra*, 103; *re uera*, ordre des termes, 163; *ea re* « pour cela », 94.

receptui signum, 77; *recipiendi signum*, 263.

recordor, constr., 52.

rectum est ut, 302.

reddo, aliquid alicui, 63; acc. avec attrib., 35; *impetratum reddo*, 278.

redimo, ab, 84; abl. prix, 93-94; cf. 54.

redoleo (antiquitatem), 26.

redundo, abl., 92.

refert, orig., 103; *meā, tuā*, 181; gén., 181; inf. compl., 257; prop. inf., 329; *ut* 302.

refertus, gén., 51; abl., 92.

réfléchi, voir Index analytique.

refugio, inf., 258.

- « refuser » (verbes), constr., 307 sqq.
regia, subst., 164.
regione (e), 85.
regno (-are), gén., 52.
relatif, voir Index analytique.
religioni est (*habeo*), 77.
relinquo, *aliquid alicui*, 63.
reliqui facio aliquid, 55.
reliquiarum reliquiae, 50.
reliquum, gén., 47; *reliquum est ut*, 302.
reliquus, à l'abl. abs., 103.
remedio adhibeo, 77.
reminiscor, 203; constr., 52.
reperitur (suj. indéf.) + inf., 327; *reperiuntur qui*, 340.
repleo, constr., 51; *repletus*, abl., 92.
reprehendo, *quod* (*quia*), 297; -r + inf., 327.
res, alterne avec le neutre, 142; développé par *ut*, 302-303; *in eo res est ut*, 304; *omnium rerum*, gén. relat., 56; *ceteris rebus*, 96. Cf. aussi *re*.
resonare (*Amaryllida*), 26.
respondeo, *aliquid alicui*, 63.
responsa (plur. n.) > fr. « réponse », 165.
res publica, ordre des termes, 163.
restat, *ut*, 302, 305; inf., 258.
retro, prépos., 115, 122.
revertor / *reverti*, *reversus sum*, 203, 204.
reuoco, *ab* + abl., 84.
reus (*repelundarum*), 59, 267.
rideo, acc., 18; -r (dépr.), 204.
ritu, 96.
rogito, aspect, 218.
rogo, double acc. et abl. prépos., 37, 82; *ut*, 301; adj. en -udus, 286.
rorare (*sanguine*), 93.
rudis, gén., 57.
rursus (-m), 13.
rus, 107, 108; *rure*, 107, 108; *ruri*, 97, 107, 108.
sacer, gén., 40; dat., 65.
sacrifico, *deo hostia*, 93; *deo hostiam*, 20.
sacro (-are), *aliquid alicui*, 63.
sacpius, 167.
sacuo, *alicui*, 64.
sagax, gén., 57.
saltare (*Cyclopa*), 26.
saluto (= *salve*), 253.
saluus, à l'abl. abs., 103.
sanare se, — passif, 214.
sane quam, 147.
sapit (*hircum*), 26.
satis, gén., 48; *satis est*, inf., 257; *ut*, 302.
satis dato, 104.
satis facere, 265.
satius est, valeur modale de l'indic., 247; *fuerat*, 248.
salui semen, 77.
satur (*saturo*, -are), gén., 51; abl., 92.
satus, abl. orig., 82.
saucius, dat., 76; subst., 164.
« savoir » (verbes), prop. inf., 321; *quod* (*quia*), 298-299.
seclus, syllepse, 138.
scilicet, 451.
sciens sum, 274-275.
scin, 314; *scin tu?*, 143.
scio, *fidibus*, 93; inf., 257; prop. inf., 321; *scior* + inf. (= suj. indéf.), 327; *scias*, 237; *scires*, 145, 238; *scito*, 253; *haud scio an*, 316.
scitus, 276.
scribo, avec subj. paratact., 300; *ut*, 302; prop. inf., 321; *scribendo adesse*, 266.
se, 182 sqq., 422; *sui* (gén.), 180; *pro se quisque*, 197; *propter se*, 184.
se (*sed*), particule (· · *sine*), 84, 114; comme préverbe, 84.
secerno, abl., 84.
secundum, prépos., 115; adv., 177.
secundus, 285; à l'abl. abs., 103.
secus, prépos., 115; *secus ac* (*atque*), 173, 358; *non secus quam*, 174, 359; *haud secus quam*, avec part., 284.

- sed*, 84 (orig.), 447-448; *sed enim, sed tamen*, 448.
sedete vobis, 214.
segrego, constr., 84.
sejungo, constr., 84.
semel, 177.
semper annorum, 50.
senectute (in), 99.
senesco / consenui, aspect, 219.
senex, adj., 166; à l'abl. abs., 103.
senium, syllepse, 138.
sentiment (verbes de), *gaudeo, doleo*, etc., avec *quod (quia)*, 297; prop. inf., 321.
sentio, prop. part., 282-283; prop. inf., 321; *sensit delapsus*, 323.
sequor, aspect, 218; *sequitur* (impers.), avec *ut*, 304; avec prop. inf., 321.
serius ocius, 437.
servare se, = passif, 214.
servio, dat., 64; acc., 19.
servitus, dat., 65.
serus, = adv., 166.
sestertium, subst. neut., 177.
seu, cf. *siue*.
 « si » fr., dans les réponses, 159, 449.
si, orig., 374. Conj. condit., 375 sqq.; combiné avec d'autres particules : *si quidem*, 375; *nisi, si non, sin, si minus, siue*, 383-386; *si... sin, si... si..., si... si autem, si... si (sin) minus*, etc., 385-386; *siue... siue*, 386. *Si* complétif (circonstanciel), *expecto si, miror si*, etc., 387-388. Dans les souhaits (souvent *o si*), 241, 380. *Si* concessif, 351, également, *etiam si, etsi*, etc., 351. *Si* marquant la répétition, 399-402. *Si* interrogatif, 319-320.
sic, 374; = « oui », 159; tours compar., *ut... sic, sic... ut, sic... atque*, 175, 355; conséc., *sic... ut*, 344.
sicut... ita, 355; = « comme si », 390; avec part., 284.
silentio, 96.
similis, gén. et dat., 40, 66; abl. de point de vue, 95; *similis (similiter) atque ou ac*, 173, 358; *similiter quod*, 359.
simul, adv., 117; *simul cum*, 114; prépos., 114; *simul atque, simul et, simul ut, simul primum*, etc., et également *simul* seul, « dès que », 173, 361.
sin, sin minus, 385-386.
sine, prépos., 84, 114; postposé, 119; disjoint par *-que*, 120; avec abl. gén., 266; avec *ullus* et *aliquis*, 195. Constr. avec acc., 121.
singuli, 176-177.
sino, inf., 258; prop. inf., 329; *ut*, 302; *sine* + subj. seul, 300.
si quidem, 375.
sis, = *si vis*, 376.
sisto, aspect, 217.
sitio (sanguinem), 26.
siue (seu), 386; répété, *siue... siue*, également *si... siue*, 386; = « ou si », *seu quis alius*, 386; = *uel, -ue*, 446-447; *siue adeo, seu potius*, 447; dans l'interr. ind. double (= *an*), 319.
socio (-are), 66.
socius, gén., 47; subst., 164.
soleo / solitus sum, soluerat, 204; inf., 257.
soluo, empl. abs., 212; *esse soluendo*, 266.
spatio, abl. de mesure, 95, 111.
specie, 95.
sperendus, 287.
spero, acc., 18; dat., 68; inf. prés. ou fut., 324-325; *-r* + inf. (= suj. indéf.), 327.
spolio (-are), abl., 83; double acc., 38.
sponsus, 278.
stadium curro, 26.
stat per aliquem quominus, 308.
statim, avec part., 284; *statim ut*, 360.
statuo, *in* + abl., 112-113; *ut*, 302-303; inf., 258; prop. inf., 303, 322, et aussi 329; *diem rei gerendae*, 265.
stillo (-are), abl., 93.

- stipatus*, abl., 92.
sto, aspect, 217; *ab aliquo*, 85; abl. instr. (*pulvere*), 93; *promissis*, 95; « coûter », 54.
strata viarum, 50.
studeo, gén., 51; inf., 258, avec attrib., 259; prop. inf., 328; (*ut*)... *ut*, 302.
studiosus, gén., 57.
stupeo, acc., 18.
suadeo, dat., 63; acc., 21; *ut*, 301.
suavis, dat., 65.
sub, 10, 114; abl.-loc., 97; acc., 33; temp., 34.
subduco, dat. et abl. prépos., 70.
subeo, acc., 20.
subigo, *ut*, 302.
subter, 11; acc. et abl. : 33, 98, 114.
subtraho, dat. et abl. prépos., 70.
subtus, prépos., 115.
succedo, dat., 64.
succinctus, acc., 20.
sudo (-arc), abl., 92-93.
suesco, aspect, 217.
sum, avec gén. de possession, 40; *est sapientis* - inf., 257; gén. de qualité, 43-44; gén. estim. et abl. de prix, 53-55, 93; dat. poss., 73; dat. final (et double dat.), 76-77; abl. de qualité, 89; type *si quid eo fuerit*, 90; gén. gér., 267 (valeur finale); dat. gér., 265. — *esse in potestatem, in mentem*, 34, 112; *in funus fui*, 34. — *fuimus Troes*, 223; *amans sum, est loquens*, 274-275; *clausus fui*, 228; *est ut*, 304; *in eo (res) est ut*, 304; *est* - inf. (*cernere*), 258; *sunt qui, est quod*, 339, 340. Impér. : *es*, 89; *esto*, 235, 253. Phrase à v. « être », 146.
summum, acc. adv., 28; subst. avec gén., 47.
summus, à l'abl.-loc., 98; *summus mons*, 106.
sumo, *poenas de aliquo*, 86; avec adj. en -ndus, 286.
sumpti facio, 55.
super, 10, 114; acc., 33; avec compar., 171; abl., 98; abl. gér., 266. Adv., 117.
superemineo, acc., 21.
superest (res) alicui, 64.
superior, *ab*, 171.
supero (-arc), trans. et intrans., 212; abl. de point de vue, 95.
superstes, gén., 41; dat., 65; à l'abl. abs., 103.
suppetias eo, etc., 33.
suppetit (res), dat., 64.
supplex, *supplico*, dat., 64, 65.
supra, 115; équivalent à compar., 171. Adv., 117; *paulo supra*, 94.
suscenseo, dat., 64; *quod*, 297; *si*, 388.
suscipio, inf., 257; avec adj. en -ndus, 286.
suspectus, gén., 59.
susque deque, 444.
sustinco, inf., 258.
suus, 179, 182-186, 422; *suus quisque*, 197; *sui* (gén.), 180.
taedet (me), 19, 209; (*me*) *pertaesum est*, 209; avec inf., 257; pers., 211.
talis... qualis, 175, 199, 355; *qui*, 199; *ut*, 199, 344; *ac*, 175.
tam, corrélat. de *quam*, 199, 332, 356; de *ut* conséc., 344; devant un adj., 162; séparé par -que, -ue, etc., 453.
tamen, 450, 453; après relat. liaison, 439.
tamenetsi, 351.
tametsi, 351-352; non subordonnant, 354.
tamquam, conj. compar., 355; *tamquam si, tamquam* (seul) « comme si », 389, 390; complétif, 390; = « dans la pensée que », « sous prétexte que », 390-391. Avec part., 284.
tanti, gén. adv. estim. (ou prix), 53-54.
tanto, abl. adv. prix, 54-55; *tanto (magis)*, 95; *altero tanto, ter tanto maior*, 95; *tantopere*, 163.

- tantum*, 28, 30, 31 ; gén., 48 ; = « seulement », 162 ; *tantum... quantum*, 256 ; *tantum quod*, 296.
tantus, 199 ; corrélat. de *quantus*, 199, 333, 356 ; *ac*, 175 ; *tantī* (plur.), au lieu de *tot*, 200.
taxsat, 244-245, 373.
tegor, méd.-pass., 203.
temperi, 96, 97.
tempero, dat., 64 ; dat. et acc., 68 ; *ab*, 84.
tempore (*in*), 97 ; = « en temps opportun », 99.
templo, *si*, 387.
tempus est, inf. et gén. gén., 269 ; prop. inf., 328 ; *ut*, 302.
tendo, dat. et *ad*, 69.
teneo, *castris*, 93 ; cf. 101 ; empl. abs., 212 ; *uix teneor quin*, 202.
ter, 177.
tergeor, méd.-pass., 202.
terni / trini, 176-177.
tertium, acc. adv., 28, 177 ; *tertio*, 177 ; confus. tardive avec *ter*, 177.
testis, à l'abl. abs., 103.
timeo, dat. et acc., 67-68 ; *ab*, 81 ; *ne*, *ne non*, *ut*, 306-307 ; inf., 258.
tiro, = adj., 165.
tolerabilis, dat., 76.
tollo, aspect, 217.
tonat, impers., 209.
tot, 199, 453 ; *tot... quot*, 356.
totidem... atque, 175.
totus, 200 ; à l'abl. avec ou sans *in* (*tota nocte*, *tota Asia*, *in totis aedibus*), 101-102, 111-112.
trado, avec adj. en *-ndus*, 286 ; inf., 286-287 ; *tradunt*, 145.
traduco, double acc., 36.
trans, 115 ; anc. nomin. (?), 14, 117.
transcendo, acc., 20.
transporto, double acc., 36.
tremisco, prop. inf., 322.
tridui mora, 43 ; *tridui*, 61.
triumphatus, *triumphari*, *triumphare* (+ acc.), 18-19.
tulam, 244.
tum temporis, 50 ; *tum... quom*, 332, 363 ; *tum... tum*, 453.
-tum iri, 325-326.
turbatur (impers.), 205.
turpe est, inf., 257.
-turus sum, 278-279 ; dans prop. cond., 381-382 ; *-turus sim*, 397 ; *-turus fuerim*, 398-399 ; *-tutum esse*, fut., 325, et potent., 326 ; *-tutum fuisse*, irr., 326.
tuus, 179, 180 ; *tui* (gén.), 180.
uaco (*-aro*), *uacuis*, abl. et *ab*, 84 ; *uacat* (*mihi*), impers., 210.
uadato, abl. abs. impers., 104.
uadunt se, 214.
ualde quam, 147.
ualeo, acc. de mesure, 32 ; abl. prix, 94 ; *a pecunia*, 85 ; inf., 258 ; *ut ualeatur?*, 205 ; *ualet*, impers., 210.
uapulo, *ab*, 208.
uber, subst. et adj., 165-166.
ubi, interr., 157 ; *ubi terrarum?*, 49-50 ; quest. de lieu, 96, 106, 107, 112-114. Conj. tempor. : 360-362 ; rapports avec *cum historicum*, 366-367 ; fait répété et antérieur, 394, 402 ; sens causal, 350 ; *quod ubi*, 439.
ubicumque, relat., 335 ; adv. indéf., 196.
-ue, 446 ; place, 121, 453 ; = « et », 447. Cf. *neue*, *siue*.
uehor, méd.-pass., 202 ; *curru*, 101 ; *in essedo*, 101.
uel, 446 ; avec superl., 172 ; = « par exemple », etc., 446 ; = « et », 447 ; *uel si*, 351.
uelut, conj. compar., 355 ; *uelut si* (*uelut seul*) « comme si », 389, 390 ; avec part., 284, 285.)
uenalis, abl. de prix, 94.
uenatu (*redeo*), 80.
ueneo, *uenum eo*, 32 ; avec abl. (gén.) de prix, 54, 93 ; passif de *uendo*, 206.
ueniā (*bonā*, *tua*), 88.

- uenio*, avec *id.*, 27; supin, 261; inf., 260-261.
uenundo, *uendo*, 32, 261; abl. prix, 93; *uendendus*, *uenditus*, 206.
uercor, inf., 258; *ne*, *ne non*, *ut*, *quantum*, 306, 307; (*me*) *ueretur* et *ueritum est*, 209.
uerisimilis, 41; *uerisimile est*, *ut*, 305; prop. inf., 321.
uero, 449, 450; place, 161, 453.
uersus, prépos., 115; postposé, 119; anc. nomin., 13.
uerlo, double dat., 77; trans. et intrans., 203, 213; -r, méd.-pass., 202; *uerlens*, 274.
uerum, 448; = « oui », 160; anc. nomin., 14; *uerum est*, avec *ut*, 305; avec prop. inf., 321.
uescor, abl., 92; acc., 20.
uesperascit, impers., 209.
uesperi, 97.
uespertinus, = adv., 166.
uester, 179; *uestri* (gén.), 180; *uestri* / *uestrum*, 181.
uestio, double acc., 38.
ucto, prop. inf., 309, 329; inf., 309, surtout *uctor facere*, 258, 330, ou *lex uetat facere* (suj. indéf. non exprimé), 330; *uctor* (dép.), 204.
uicem, 28-29.
uici (parf.), 223.
uiciniæ (loc.), 97.
uicinus, dat., 65; subst. et adj., 164.
uidelicet, 451.
uideo, aspect, 218; prop. inf., 321; prop. part., 282-283; *cum*, 306; *uide ne*, 305; *uide si*, 320; *uiden*, 314; *uideas* (potent.), 145, 237; *uideres* (potent. passé), 238; *uidero*, -is, -it, -int, 251-252; *uideor*, méd.-pass., 202; avec attrib., 147; *uideor* / *mihi uidetur*, 331.
uigilo, aspect, 218.
uilis, abl. prix, 94.
uincio, abl. de point de vue, 95.
uindico, trans. et intr., 212-213.
uiso, si, 320; *camus uisere*, 260.
uitio (abl.), 96.
uito, acc. (et anciennement, dat.), 19, 68; *ne*, 307; inf., 258.
uitupero, *quod*, 297.
uiuus, à l'abl. abs., 103.
uix... -que, 441.
uixdum, avec part., 284.
uixerunt (parf.), 223.
ulciscor, sens passif, 204.
ullus, 195.
uls, 115.
ultimum (*illud uidere*), acc. adv., 28.
ultra, 11, 115; postposé, 119.
umquam, 196.
unde, interr., 157; quest. de lieu, 79, 106; relat. adv., = *a quo*, *ex quo*, etc., 334.
unguor, méd.-pass., 202.
unus, avec gén. ou *de*, *ex*, 48; *unus* (*omnium*), superl., 172; *unus quisque*, 198; valeur indéf., et proche de l'article, 193.
uolens propitius, asyndète, 437; *uolenti mihi est*, 72.
uolo, inf., 257; prop. inf., 328, et aussi 321 (= « je prétends que »); *uolo esse studiosus*, 259, 322; *le monitum uolo*, 282; subj. paratact., parfois *ut*, 291, 300. — *bene uolo alicui*, 64; *quid tibi uis?*, 72-73; *si quid me uis*, 36; *quid eo uis?*, 90. — *uolui* / *cupiebam*, 218; *ne quis fecisse uelit*, 259-260. — *uelim*, express. atténuée, 237; souhaite, 241; *uellem*, regret, 241; *uelim nolim*, *uelitis iubeatis* (asyndète), 437.
uoluor, méd.-pass., 202; *uolucndus*, 285; *uoluens*, 274.
uoluptati est alicui, 77.
uoti damnari, 60.
urbs Romæ, 43.
usquam, 196.
usque, prépos., 115; *usque eo donec*, 372.
usui est, = passif de *utor*, 206; *usus est*, abl., 92; cf. *opus est*.

ut (forme renforcée *uti*), anc. particule (= *πῶς*), 293; dans souhaits, 240; tour *ut desint vires*, 391-392; interr. = « comment? », 156. — Conjonction. A) *Vt* avec l'indic. : comparatif, *ita... ut, ut... ita (sic)*, 175, 294, 355; tempor., « dès que », 294, 360 (*ut primum*, etc.); causal, *ut erat furiosus*, 350, 355; extens. au part., 284-285. — B) *Vt* avec le subj. : complétif, *rogo ut, accidit ut*, 299-306; interr. ind., 315 (et 306); final, 342-343; conséc., 343-346; concurrence de l'indic., 311-312, 314, 344. *Vt ne*, 301, 342; *ut non*, 304, 305, 343, 345, 346.

Tours particuliers : *ut quisque*, 197, 360, 394; *ut dixi, ut dixeram*, 225, 356; *perinde (proinde) ut, prout*, 175, 359; *ut (utpote) qui*, 337; *utpote cum, ut cum*, 347; *ut si* (compar. cond.), 389; *quod ut*

ita sit, 293-294; *quod ut*, 439; *ut ita dicam*, 356, 392; *ut plura non dicam, ut non dicam, ut nihil aliud dicam*, 392.

Remplacé par *quod*, 294, 311-312; par *quemadmodum, quomodo*, 356.

utcumque, relat., 335; adv. indéf., 196.

uter, indéf., 199-200; interr., 156.

uterque, 198-199; apposé au verbe, 140; *uterque consul, quorum uterque*, 48.

utilis, dat. et *ad*, 65, 70; *utile est*, valeur mod. de l'indic., 247.

utinam, 239-241; *quod utinam*, 439.

utor, abl., 92; acc., 20; *utendus*, 20, 264; *uasa utenda rogare*, 20.

utpote, qui, 337; *cum*, 347; avec part., 284, 285.

utrum, interr. dir., 160; ind., 318, 319; *utrumne*, 319.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	Pages IX
BIBLIOGRAPHIE	XIII
ABRÉVIATIONS DES NOMS D'AUTEURS ET DES TEXTES LATINS CITÉS DANS L'OUVRAGE	XVII
GÉNÉRALITÉS.	I

PREMIÈRE PARTIE : CAS ET PRÉPOSITIONS

CHAPITRE I. — Rôle des cas et des prépositions. Nominatif et vocatif.	7
CHAPITRE II. — L'accusatif	17
CHAPITRE III. — Le génitif.	39
CHAPITRE IV. — Le datif	62
CHAPITRE V. — L'ablatif.	79
CHAPITRE VI. — Relations spatiales et temporelles. Sommaire des prépositions	106

DEUXIÈME PARTIE : LA PHRASE SIMPLE ET SES ÉLÉMENTS

CHAPITRE I. — L'accord.	125
CHAPITRE II. — Sujet. Verbe « être ». Négation. Interrogation. Ordre des mots.	143
CHAPITRE III. — Adjectif substantivé ; adjectif « apposé ». Compa- raison. Noms de nombre.	164
CHAPITRE IV. — Emploi des formes pronominales.	179
CHAPITRE V. — Le verbe : voix et notions annexes	201

CHAPITRE VI. — Le système verbal. Aspect et temps	215
CHAPITRE VII. — Les modes en phrase libre	230
CHAPITRE VIII. — Formes nominales du verbe : infinitif, supin, gérondif	255
CHAPITRE IX. — Participes et adjectifs en <i>-ndus</i>	273

TROISIÈME PARTIE : SUBORDINATION ET COORDINATION

REMARQUES PRÉLIMINAIRES	291
CHAPITRE I. — Propositions complétives : <i>quod</i> (<i>quia</i>) « le fait que ». <i>Ut</i> (<i>nē, ut nē</i>). <i>Nē</i> . <i>Nē, quin, quominus</i>	295
CHAPITRE II. — Propositions complétives (suite) : interrogation indirecte. Proposition infinitive.	313
CHAPITRE III. — La proposition relative.	332
CHAPITRE IV. — Propositions circonstanciellles : finales, consécu- tives, causales, concessives, comparatives.	342
CHAPITRE V. — Propositions temporelles.	360
CHAPITRE VI. — Propositions conditionnelles.	374
CHAPITRE VII. — Temps et modes en proposition dépendante.	393
CHAPITRE VIII. — Concordance des temps.	407
CHAPITRE IX. — Le style indirect.	421
CHAPITRE X. — La coordination	437
INDEX DES EXEMPLES	455
INDEX ANALYTIQUE.	476
INDEX DES MOTS	492
TABLE DES MATIÈRES	521